

Université de Montréal

Jean Philopon, *Commentaire sur les Catégories*
Introduction,
Traduction partielle annotée
et Bilan de lecture

par

Sylvie Laramée

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en philosophie

avril 2000

©Sylvie Laramée, 2000



B
29
U54
2001
v.001

(Université de Montréal)

Unité d'histoire, Géographie, Conscience sur les États-Unis
Introduction
L'industrie pétrolière américaine
et l'énergie de l'énergie

Sylvie Lamoignon

L'impact de l'industrie
pétrolière sur les États-Unis

Thèse présentée à la Faculté des sciences
en vue de l'obtention du grade de
Philosophie (M.A.)
en philosophie



1970-1971

(Sylvie Lamoignon)

Page d'identification du jury

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

Jean Philopon, *Commentaire sur les Catégories*
Introduction,
Traduction partielle annotée
et Bilan de lecture

présentée par:

Sylvie Laramée

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Louis-André Dorion, président-rapporteur

Richard Bodéüs, directeur de recherche

Fabienne Pironet, membre du jury

Philippe Hoffmann, examinateur externe

Victor Benjamin, représentant du doyen de la FES

Thèse acceptée le
11 octobre 2000

Sommaire

Notre travail a pour sujet le *Commentaire sur les Catégories* de Jean Philopon. Nous poursuivons deux buts. D'une part, nous souhaitons offrir une traduction française de l'ouvrage, qui n'existe qu'en grec ancien. D'autre part, nous cherchons à cerner et à évaluer, dans cet écrit, ce que Philopon doit à Ammonius et sa part d'originalité. La thèse qui suit se concentre sur les quatre-vingt-trois premières pages du commentaire (qui en contient deux cent cinq, dans l'édition de A. Busse, publiée dans les *Commentaria in Aristotelem graeca*, vol. 13, partie 1, 1898).

Notre traduction du *Commentaire sur les Catégories* de Philopon est accompagnée de notes répondant aux objectifs suivants: 1. souligner et commenter les difficultés que présente le texte grec; 2. justifier certains choix de traduction; 3. apporter des explications qui facilitent la lecture; 4. mentionner les recherches actuelles; 5. établir des parallèles avec d'autres oeuvres de Philopon; 6. signaler les correspondances rencontrées dans les ouvrages anciens, surtout dans les commentaires néoplatoniciens grecs sur les *Catégories*, en mettant particulièrement en valeur les correspondances entre le commentaire de Philopon et le commentaire anonyme transmettant l'enseignement d'Ammonius.

Dans l'introduction qui précède la traduction, nous avons rappelé, de manière générale, la parenté exégétique entre le commentaire de Philopon et le commentaire anonyme sur les *Catégories*. Dans le bilan de lecture qui termine notre thèse, nous offrons, sur le sujet, une synthèse des données accompagnant la traduction. Nous évaluons, au niveau textuel, à près de 45% la dette minimale de Philopon envers Ammonius. Nous constatons toutefois qu'une grande partie du 55% résiduel ne saurait non plus être mise au compte de Philopon, comme en témoignent les correspondances établies avec d'autres commentateurs. En outre, nous montrons que dans la plupart des développements qui lui semblent plus personnels, Philopon ne fait que prolonger l'enseignement d'Ammonius, sans s'y opposer.

Pourtant, nous ne pouvons souscrire à la thèse voulant que Philopon, au moment de la rédaction de cet ouvrage, ne se reconnaisse pas comme chrétien, mais soit fondamentalement néoplatonicien et croit, à l'instar de son maître Ammonius, en la primauté de l'Un et en l'éternité du monde. En effet, dans la partie du commentaire ici examinée, aucune indication n'en apporte la preuve. D'ailleurs, dans certains passages qu'il emprunte visiblement à Ammonius, Philopon semble volontairement modifier les affirmations en ce sens. L'analyse montre toutefois qu'il n'y a pas non plus de donnée positive qui nous permette d'affirmer hors de tout doute qu'au moment de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories* Philopon était chrétien. Certains indices semblent toutefois témoigner en ce sens.

Table des matières

Page d'identification du jury	ii
Sommaire.....	iii
Table des matières.....	v
Abréviations.....	vii
Remerciements.....	viii
INTRODUCTION	1
Sujet et buts de l'étude.....	2
Dépendance doctrinale du commentaire sur les <i>Catégories</i> de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius	3
Opinions sur la situation des commentaires dans l'oeuvre de Philopon	23
Opinions sur la situation du commentaire sur les <i>Catégories</i> dans l'oeuvre de Philopon.....	32
Aperçu du bilan de lecture et des notes accompagnant la traduction.....	36
TRADUCTION.....	39
Avertissements.....	40
Jean Philopon, <i>Commentaire sur les <u>Catégories</u></i>	42
Prologue	42
Chapitre premier	95
Chapitre deuxième.....	141
Chapitre troisième.....	183
Chapitre quatrième	196
Chapitre cinquième.....	212

PLANCHES	300
Planche 1	301
Planche 2	302
Planche 3	303
Planche 4	304
Planche 5	305
Planche 6	307
BILAN DE LECTURE	308
Chapitre premier: Correspondances textuelles entre le commentaire de Philopon sur les <i>Catégories</i> et le commentaire dit d'Ammonius	309
Chapitre deuxième: Conséquence de la dette de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius.....	324
Chapitre troisième Regroupement des énoncés du commentaire aux <i>Catégories</i> de Philopon sans parallèle apparent dans l'enseignement d'Ammonius	340
Chapitre quatrième: Limite de la dépendance de Philopon envers Ammonius.....	367
Conclusion.....	387
Bibliographie.....	395

Abréviations

CAG	<i>Commentaria in Aristotelem graeca (Berlin, consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae borussicae)</i>
<i>De aet. mundi</i>	<i>De aeternitate mundi, contra Proclum</i>
<i>De op. mundi</i>	<i>De opificio mundi</i>
<i>In An. post.</i>	<i>In Aristotelis Analytica posteriora commentaria</i>
<i>In An. prior.</i>	<i>In Aristotelis Analytica priora commentaria *</i>
<i>In Cat.</i>	<i>In Aristotelis Categorias commentarium *</i>
<i>In De an.</i>	<i>In Aristotelis De anima libros commentaria</i>
<i>In De gen. et corr.</i>	<i>In Aristotelis libros De generatione et corruptione commentaria</i>
<i>In De int.</i>	<i>In Aristotelis De interpretatione commentarius</i>
<i>In Is.</i>	<i>In Porphyrii Isagogen sive V voces *</i>
<i>In Metaph.</i>	<i>In Metaphysicorum commentaria *</i>
<i>In Meteor.</i>	<i>In Aristotelis Meteorologicorum librum primum commentarium</i>
<i>In Nic.</i>	<i>Commentaire à l'Introduction arithmétique de Nicomaque de Gérasa</i>
<i>In Phys.</i>	<i>In Aristotelis Physicorum libros commentaria</i>
<i>Is.</i>	<i>Isagoge</i>
<i>Prol.</i>	<i>Prolégomènes</i>

* Les titres latins marqués d'un astérisque varient légèrement d'un commentateur à l'autre.

Remerciements

M. Richard Bodéüs m'a accordé une aide bienveillante et constante au cours de mes études doctorales. Je tiens à lui témoigner ma reconnaissance et mon respect.

Je remercie également M. Bernard Besnier qui, lors de mon séjour à l'École normale Supérieure de Fontenay / Saint-Cloud, a enrichi mes réflexions par ses conseils et ses enseignements.

Enfin, je dois d'avoir complété cette thèse à l'amitié et au soutien de mon compagnon, M. Jean-François Belzile.

*La mère du petit Micythe, à cause de sa
pauvreté, le consacre et le donne à Bacchus,
ayant fait ébaucher son image. Ô Bacchus, fait
grandir et prospérer Micythe; si le don est peu
de chose, c'est l'extrême pauvreté qui te
l'offre.*

Léonidas de Tarente

(chez Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, 4 janvier 1864)

INTRODUCTION

Sujet et buts de l'étude

L'oeuvre de Jean Philopon, abondante et variée, se répartit en plus de quarante ouvrages.¹ On peut, grosso modo, regrouper la majeure partie de ces ouvrages en deux classes: d'une part, les écrits de théologie, où Philopon prend position dans les débats trinitaires et christologiques de son époque; d'autre part, des études consacrées à divers traités ou doctrines de philosophes païens. Parmi ces études, deux groupes se laissent également distinguer: d'une part, des écrits polémiques, tels que le *Contre Proclus* et le *Contre Aristote*,² où Philopon défend la thèse chrétienne de la création aux dépens des tenants de l'éternité du monde; d'autre part, des commentaires exégétiques, rédigés sous l'influence du philosophe néoplatonicien Ammonius, dont celui sur les *Catégories*, auquel est consacrée notre thèse.

Nous poursuivons deux buts. D'une part, nous souhaitons offrir une traduction française de l'ouvrage, qui n'existe qu'en grec ancien.³ D'autre part, nous cherchons à cerner et à évaluer, dans cet écrit, ce que Philopon doit à Ammonius et sa part d'originalité.

¹ R. Sorabji (1987), p. 231-235, donne une liste des ouvrages de Philopon et mentionne les éditions critiques et les traductions jusqu'alors publiées.

² Le *Contre Aristote* de Philopon ne nous est parvenu que sous forme de fragments tirés des commentaires de Simplicius au traité *Du ciel* et à la *Physique* d'Aristote. Voir É. Évrard (1943) et C. Wildberg (1987).

Dépendance doctrinale du commentaire sur les Catégories de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius

Relation entre Philopon et Ammonius

En l'absence de preuve directe, la fonction de Philopon dans l'École d'Alexandrie et le rôle qu'il joua auprès d'Ammonius demeurent incertains.⁴ On peut difficilement nier toutefois qu'il fut l'élève d'Ammonius. Philopon lui-même l'atteste dans son commentaire aux *Météorologiques* d'Aristote et dans son commentaire sur l'*Introduction arithmétique* de Nicomaque de Gérasa.⁵ Les titres d'au moins quatre des commentaires de Philopon, consacrés à des traités d'Aristote, nous le laissent également entendre. C'est le cas pour le commentaire aux *Premiers analytiques* intitulé: ἰωάννου γραμματικοῦ ἀλεξανδρέως

³ Notre traduction se base sur l'édition de A. Busse, publiée dans les *CAG*, vol. 13, partie 1, 1898.

⁴ Plusieurs ne croient pas que Philopon ait été professeur de philosophie dans l'École d'Alexandrie. Ainsi P. Tannery (1896), p. 277, note 2: il est « très probable que Philopon professa à l'école d'Alexandrie, mais peut-être occupa-t-il seulement une chaire de littérature. » Cf. H.-D. Saffrey (1954), p. 405-406, qui insiste sur le surnom γραμματικός alloué à Jean et soutient que Philopon fut tout au plus l'assistant d'Ammonius. Toutefois, selon H.-D. Saffrey (suivi par L.G. Westerink (1965), p. 533), Philopon fut un des éditeurs officiels des cours d'Ammonius (ce à quoi s'oppose K. Verrycken (1990), p. 238-243). Voir également M. Mahdi (1967), p. 235, pour qui Philopon ne joue qu'un rôle marginal dans l'École. D'autres ne s'opposent pas à ce que Philopon ait occupé une chaire de philosophie. Ainsi A. Gudeman (1916), col. 1766; P. Joannou (1962), p. 508. A. Gudeman, col. 1766-1767 (suivi par S. Sambursky (1973), p. 134) émet de plus l'hypothèse voulant que Philopon ait été le successeur immédiat d'Ammonius. Pour lui, on aurait là une explication de l'hostilité exclusive de Simplicius envers Philopon. K. Verrycken (1990), p. 238-243, affirme quant à lui qu'après plusieurs années d'étude auprès d'Ammonius, Philopon, bien qu'il ne fût qu'un grammairien, devint la figure de proue de l'école de philosophie, sans toutefois l'enseigner dès lors, mais peut-être, pour peu de temps, après la rédaction du *Contre Proclus*.

⁵ Voir Philopon, *In Meteor.*, p. 106, 9: καὶ ὁ ἡμέτερος δὲ διδάσκαλος Ἀμμώνιος Ἐρμείου; *In Nic.*, p. 4, 4: ὁ μέντοι φιλόσοφος Ἀμμώνιος ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος (voir L. G. Westerink (1964), p. 530, qui laisse entendre que cette mention d'Ammonius est reprise, par Philopon, des notes d'Asclépius). Philopon fait d'autres allusions à son maître (ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος et ὁ διδάσκαλος), mais sans préciser son nom. Voir *In Meteor.*, p. 91, 3; *In An. prior.*, p. 21, 10; 334, 26; *In An. post.*, p. 112, 30; *In Nic.*, p. 4, 11.

εἰς τὸ πρῶτον τῶν προτέρων ἀναλυτικῶν σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου.⁶ C'est le cas également pour le commentaire aux *Seconds analytiques*: ἰωάννου ἀλεξανδρέως σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου μετὰ τινῶν ἰδίων ἐπιστάσεων εἰς τὸ πρῶτον τῶν ὑστέρων ἀναλυτικῶν ἀριστοτέλους;⁷ de même que pour le commentaire au traité *De la génération et la corruption*: ἰωάννου γραμματικοῦ ἀλεξανδρέως σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου μετὰ τινῶν ἰδίων ἐπιστάσεων εἰς τὸ πρῶτον τῶν περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς ἀριστοτέλους;⁸ de même que pour le commentaire au traité *De l'âme*: ἰωάννου ἀλεξανδρέως εἰς τῶν περὶ ψυχῆς ἀριστοτέλους σχολικαὶ ἀποσημειώσεις ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου μετὰ τινῶν ἰδίων ἐπιστάσεων.⁹

Selon ces titres, la relation de Philopon avec Ammonius n'implique pas une servilité aveugle du disciple envers le maître. L'expression μετὰ τινῶν ἰδίων ἐπιστάσεων, soit: *avec des ajouts personnels*, présente dans le titre des trois derniers commentaires mentionnés, veut témoigner en faveur d'apports originaux de la part de Jean. Toutefois, le rapport de professeur à élève est

⁶ Philopon, *In An. prior.*, p. 1, 1-4.

⁷ Philopon, *In An. post.*, p. 1, 1-4.

⁸ Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 1, 1-4.

⁹ Philopon, *In De an.*, p. 1, 1-3.

clairement souligné par l'expression ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου, soit: *à partir de la fréquentation d'Ammonius, fils d'Hermias.*

Le titre du commentaire sur les Catégories

Contrairement cependant aux titres mentionnés plus haut, le titre du commentaire de Philopon sur les *Catégories* ne fait aucune allusion à Ammonius.¹⁰ L'édition du texte grec donne en effet: ἰωάννου τοῦ φιλοπόνου σχόλια εἰς τὰς κατηγορίας.¹¹ Est-ce dire que la dépendance du commentaire de Philopon sur les *Catégories* envers l'enseignement d'Ammonius serait moindre? On ne peut répondre affirmativement. Nous en avons pour preuve les liens étroits qui unissent ce commentaire de Philopon et le commentaire anonyme sur les *Catégories* rédigé d'après l'enseignement d'Ammonius¹² - dit commentaire d'Ammonius - dont le

¹⁰ De même les commentaires de Philopon sur les *Météorologiques* et la *Physique*. Le premier porte le titre: ἰωάννου γραμματικοῦ ἀλεξανδρέως τῶν εἰς τὸ πρῶτον τῶν μετεωρολογικῶν ἀριστοτέλους ἐξηγητικῶν τῶν εἰς τὰ τρία τὸ πρῶτον; le second: ἰωάννου τοῦ φιλοπόνου εἰς τὸ ᾧ τῆς ἀριστοτέλους φυσικῆς ἀκροάσεως.

¹¹ A. Busse, précise: « Inscripti ex C [Laurentianus 10,26] nisi quod τοῦ φιλοπόνου ἰωάννου colloc. ». Soulignons toutefois que A. Busse (1898), dans la préface à l'édition du texte de Philopon, p. v-xvi, fait la présentation de plus d'une dizaine de manuscrits. Or, ces manuscrits proposent des titres variés. Nous avouons ne pouvoir nous prononcer personnellement sur la valeur relative de ces manuscrits et, par conséquent, sur le statut des différents titres. L'un d'entre eux cependant (voir également A. Busse (1895), p. xii), le Vindobonensis 10, utilise l'expression ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου, établissant une relation entre l'exposé de Philopon et l'autorité d'Ammonius: ἰωάννου γραμματικοῦ ἀλεξανδρέως τοῦ φιλοπόνου ἐκ τῶν συνουσιῶν ἀμμωνίου τοῦ ἑρμείου σχολικαὶ ἀποσημειώσεις εἰς τὰς ἀριστοτέλους δέκα κατηγορίας (c'est sous ce titre que J.A. Fabricius (1967 [1807]), p. 645 et G. Bardy (1947), col. 834, font référence au commentaire de Philopon).

¹² Édité par A. Busse, CAG, IV, 4, 1895.

titre avoue explicitement la dette envers le fils d'Hermias: προλεγόμενα τῶν δέκα κατηγοριῶν ἀπὸ φωνῆς ἀμμωνίου φιλοσόφου.¹³

Rappelons d'abord brièvement la communauté de vues des deux commentateurs en ce qui concerne tant leur conception linéaire de la philosophie d'Aristote et de son enseignement que leur interprétation générale des *Catégories*.

La philosophie aristotélicienne, son enseignement et les Catégories d'après le commentaire de Philopon et celui dit d'Ammonius

Le commentaire de Philopon sur les *Catégories* présente une nette unité de pensée avec celui dit d'Ammonius, en ce qui a trait à la conception d'ensemble de la philosophie aristotélicienne, à son enseignement et, plus particulièrement, à l'interprétation du but des *Catégories* et du statut là alloué à la substance particulière.

Pour Philopon et Ammonius, la philosophie d'Aristote forme un tout cohérent et linéaire et l'enseignement de cette philosophie doit se conformer à un cheminement progressif prévu par Aristote lui-même. Pour Philopon et Ammonius, la philosophie d'Aristote se divise en deux parties: d'une part, la

¹³ La mention ἀπὸ φωνῆς dans le titre de ce commentaire peut en effet se traduire: *d'après l'enseignement oral de*. Voir Marcel Richard (1950), p. 191-222. On y lit, en page 206: « Les cas de Procope et celui d'André de Crète mis à part, dans tous les exemples, clairs ou non, allégués jusqu'ici, ἀπὸ φωνῆς précède, en effet, le nom d'un professeur, philosophe, grammairien ou iatrosophiste. Chaque fois que l'on peut arriver à une certitude, nous avons vu qu'il fallait traduire *d'après l'enseignement oral de* et même, la plupart du temps, *pris au cours de*. On peut donc conclure que tel était le sens normal, à tout le moins de la fin du Ve siècle

philosophie pratique (subdivisée en éthique, économie et politique), d'autre part, la philosophie spéculative (subdivisée en physique, mathématiques et métaphysique).¹⁴ Selon eux, la logique n'est pas une partie de la philosophie, mais un instrument au service des deux parties mentionnées:¹⁵ d'une part, la

jusqu'au VIIe siècle: car tous nos exemples datent de cette période, ou du moins peuvent en dater. »

¹⁴ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 4, 23 - 5, 7; 10, 9-24, et Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 28 - 5, 6; 10, 15-22. Ni Philopon ni Ammonius ne donnent, dans leur commentaire aux *Catégories*, de justification de la division bipartite de la philosophie. Cette justification se fait dans l'enseignement préparatoire au commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre. Voir Ammonius, *In Is.*, p. 11, 5-22: « La philosophie se divise donc en philosophie spéculative et philosophie pratique. Mais il convient de chercher pour quelle raison elle se divise en deux et pourquoi en ces deux parties-là, ni plus ni moins. C'est qu'il était impossible de la diviser en moins de partie, car on ne saurait diviser un en un. Pourquoi alors ne l'avoir pas divisée en plus de parties mais en deux? Il y a deux raisons. Nous avons dit que la philosophie c'est se rendre semblable à dieu. Or, dieu agit de deux façons (ὁ δὲ θεὸς διττὰς ἔχει τὰς ἐνεργείας): de par la connaissance de tous les êtres et en veillant sur nous qui sommes dans le besoin. Il est donc judicieux que la philosophie se divise en philosophie spéculative et philosophie pratique. En effet, par la philosophie spéculative nous connaissons les êtres et par la philosophie pratique nous exerçons une activité providentielle envers ceux qui en ont besoin. Et ainsi, nous nous rendons semblables à dieu. De plus, notre âme se réalise de deux façons (τῆς ἡμετέρας ψυχῆς διττὰ αἰ ἐνέργειαι): de par ses facultés cognitives, telles que l'intellect, la pensée, l'opinion, l'imagination et la sensation; et de par ses facultés vitales et désirantes, telles que la volonté, le coeur, l'appétit. Donc, le philosophe cherche à embellir toutes les parties de son âme et les mener à leur perfection. Ainsi, par la philosophie spéculative, il parfait ce qui en nous connaît; par la philosophie pratique, ce qui vit. C'est donc à juste raison que la philosophie se divise en deux: en philosophie spéculative et philosophie pratique. »

Nous ne pouvons tabler sur le commentaire à l'*Isagoge* de Philopon pour affirmer qu'il partage le même avis qu'Ammonius. Toutefois, Philopon nous présente une justification similaire de la division de la philosophie au début de son commentaire aux *Météorologiques*, p. 1, 1-11.

Voir aussi Élias, *In Is.*, p. 27, 1-26; David, *Prol.*, p. 55, 17 - 56, 16.

¹⁵ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 4, 27-30, et Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 1-3. Les raisons pour lesquelles la logique est considérée comme un instrument sont développées par Philopon (p. 6, 19 - 9, 20) et Ammonius (p. 8, 15 - 11, 21) dans leur commentaire respectif aux *Premiers analytiques*. Cf. Élias, *In Is.*, p. 26, 35 - 27, 1 et *In An. prior.*, dans L.G. Westerink (1961), p. 134-138; Alexandre, *In An. prior.*, p. 1, 3 - 4, 29; Olympiodore examine la question dans ses *Prolégomènes* aux *Catégories*, p. 14, 13 - 18, 12 (à ce sujet voir, de nouveau, L.G. Westerink (1961), p. 131-132 et 134). Dans son commentaire sur les *Premiers analytiques*, Philopon examine le statut de la logique en démontrant, à l'encontre des stoïciens, qu'elle est un instrument de la philosophie: « Par la suite, il faut chercher si la logique, de même que la dialectique, est une partie ou un instrument de la philosophie, puisque les anciens émettent des opinions contraires et divergentes à son sujet. En effet, les stoïciens déclarent ouvertement qu'elle est une partie, l'opposant aux deux autres parties de la philosophie. Les péripatéticiens, c'est-à-dire les disciples d'Aristote, disent cependant qu'elle est un instrument. Quant à ceux qui viennent de l'Académie, dont fait aussi partie Platon, ils semblent dire qu'elle est à la fois partie et instrument. Et les stoïciens établissent que son être est celui d'une partie par un raisonnement du genre de celui qui suit. Ce de quoi s'occupent un art ou une science, affirmant-

logique sert d'instrument à la philosophie pratique, parce qu'elle permet de distinguer le bien du mal; d'autre part, la logique sert d'instrument à la philosophie spéculative, car elle permet de distinguer le vrai du faux.

Le statut instrumental de la logique détermine par ailleurs son emplacement dans l'enseignement. En effet, Philopon et Ammonius s'entendent pour affirmer qu'on ne saurait aborder les travaux de philosophie pratique ou spéculative d'Aristote avant d'étudier sa logique, puisque celle-ci enseigne la

ils, à moins d'être ramené à un autre art ou une autre science comme sa partie (μέρος) ou une composante d'une de ses parties (μέριον), est partie ou composante d'une partie de celui ou celle-là. Si donc la philosophie s'occupe de la méthode de la logique, mais que cette dernière ne se ramène pas à un autre art ou une autre science comme partie ou composante de partie, par conséquent la logique est partie ou composante de partie de la philosophie. Assurément elle n'est pas composante de partie, car elle n'est partie ni de la philosophie spéculative ni de la philosophie pratique, puisque la composante d'une partie doit avoir en commun, avec ce dont elle est composante, et la matière et le but. Certes, ce n'est pas le cas pour la philosophie pratique. En effet, celle-ci a pour matière les affaires humaines et la mesure dans les passions; pour but, ce qui est en quelque manière souhaitable ou à éviter à leur sujet. Or la logique a pour matière les prémisses; pour but, de montrer ce qui se conclut par nécessité de par une telle union de prémisses. Ce n'est pas cela la fin de la philosophie pratique, mais, comme je l'ai dit, la mesure dans les passions ou simplement le bien. Ainsi, la logique n'est pas une composante de la philosophie pratique. Pourtant, pas non plus de la philosophie spéculative. En effet, celle-ci a pour matière les choses divines; pour fin, leur contemplation. Or, si la logique n'est partie ni de la philosophie spéculative ni de la philosophie pratique, par conséquent elle ne sera pas composante d'une partie de la philosophie. Il reste donc que la logique s'oppose à la philosophie spéculative et à la philosophie pratique et qu'elle soit partie de la philosophie. Voilà pour les stoïciens. » Philopon développe ensuite plusieurs arguments pour réfuter la position des stoïciens; 1) étroitesse de leur prémisses, puisque arts et sciences s'occupent non seulement de leurs parties et des composantes de leurs parties, mais aussi de leurs instruments; 2) la logique ne peut être partie de la philosophie, puisque son utilisation, comme instrument, par certains arts, tels que la rhétorique ou la médecine, impliquerait qu'elle leur soit inférieure; 3) la philosophie est par nature, sans même la logique, spéculative et pratique, tandis que la logique est une nécessité humaine; 4) la logique n'est pas apprise pour elle-même; 5) la destruction de la logique n'entraîne pas celle de la philosophie; 6) absence d'identité entre la partie et l'instrument: a. les parties mises ensemble forment un tout, pas les instruments; b. si une même chose peut à la fois être partie et instrument, ce n'est pas selon le même point de vue (ainsi la main qui est partie du corps, mais instrument de l'âme). Après et malgré ces arguments, Philopon conclut son exposé en présentant l'opinion, attribuée à Platon et aux académiciens, voulant que la logique - plus précisément, dans le texte de Philopon, la dialectique - soit à la fois partie et instrument de la philosophie: instrument quand elle est vide de contenu et seulement formelle; partie quand elle est investie par une matière.

Sur la logique (ἡ καλουμένη λογικὴ πραγματεία) comme instrument, voir aussi Philopon, *In Meteor.*, p. 1, 11-19; *In An. post.*, p. 2, 23 - 3, 2.

démonstration dont ceux-là se servent.¹⁶ Après cette propédeutique toutefois, on s'acheminera vers la théologie d'Aristote, en étudiant d'abord, dans l'ordre, ses traités d'éthique, ceux de physique et ceux de mathématiques.¹⁷

La logique, d'autre part, selon Philopon et Ammonius, a pour coeur le syllogisme, ou raisonnement, démonstratif,¹⁸ sujet des *Seconds analytiques*. Aussi, par souci pédagogique, puisque le syllogisme démonstratif n'est qu'une des espèces de syllogismes,¹⁹ et qu'on ne saurait comprendre le premier sans

¹⁶ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 5, 18-23, 27-33, et Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 31 - 6, 4.

¹⁷ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 6, 3-7, et Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 17-20. L'emplacement de l'éthique aristotélicienne n'est cependant ici prise en compte que par Ammonius (voir toutefois Philopon, *In Cat.*, p. 5, 27-30), qui ne mentionne pas les autres subdivisions de la philosophie pratique.

¹⁸ ἀποδεικτικὸς συλλογισμὸς (Philopon, *In Cat.*, p. 10, 27-28) ou syllogisme scientifique ou démonstration. Sur l'ordre des traités de logique et leur implication mutuelle, cf. Philopon, *In Cat.*, p. 10, 24 - 11, 5; 11, 28-32, Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 9-17.

¹⁹ Dans son commentaire aux *Premiers analytiques*, p. 1, 10 - 4, 25, Philopon rappelle que le but d'Aristote, dans la logique, est de traiter de la démonstration. Or, puisque la démonstration correspond à un syllogisme, il faut d'abord parler du syllogisme simple, ce qu'Aristote fait dans les *Premiers analytiques*. Car, poursuit Philopon, il y a plusieurs espèces de syllogismes. Suit donc l'identification des espèces du syllogisme, à partir de trois termes: le savoir, le savant et le su. Pour chacun de ces termes, Philopon aboutit à la reconnaissance de trois espèces de syllogismes: 1) A partir du savant, en précisant que des cinq facultés qui connaissent, soit l'intellect, la pensée discursive, l'opinion, l'imagination et le sens, seule la pensée discursive utilise le syllogisme. Mais, pour qu'elle utilise le syllogisme, qui est une union d'énoncés (συλλογὴ τινῶν λόγων), il faut que ceux-ci lui soient donnés par une autre faculté. S'ils proviennent de l'intellect, on aboutit au syllogisme démonstratif, qui est toujours vrai; s'ils proviennent de l'opinion, au syllogisme dialectique, soit vrai soit faux; s'ils proviennent de l'imagination, au syllogisme sophistique, toujours faux (non parce que l'imagination est toujours fautive, mais parce qu'alors elle s'entremêle aux intelligibles et produit une opinion fautive); 2) A partir du su: si les *pragmata* sur lesquels porte le syllogisme sont toujours vrais, alors on a le syllogisme démonstratif; s'ils ne le sont jamais, le syllogisme sophistique; s'ils sont tantôt vrais tantôt faux, le syllogisme dialectique; 3) A partir du savoir: s'il s'agit d'un savoir toujours vrai et infaillible, on a le syllogisme démonstratif; d'un savoir toujours faux, le syllogisme sophistique; d'un savoir tantôt vrai tantôt faux, le syllogisme dialectique. Philopon conclut qu'il n'existe que trois espèces de syllogismes (conclusion qu'il partage avec Ammonius, *In An. prior.*, p. 11, 22-38). Or, si Aristote parle du syllogisme simple dans les *Premiers analytiques*, il traite du syllogisme démonstratif dans les *Seconds analytiques*, du syllogisme dialectique dans les *Topiques* et du syllogisme sophistique dans les *Réfutations sophistiques*. Philopon souligne que si Aristote enseigne le syllogisme sophistique, ce n'est pas pour que nous y ayons recours, mais afin que nous ne soyons jamais induits en erreur par ceux qui l'utilisent (voir, *In De an.*, p. 21, 33 - 22, 5, où, dans un autre contexte, Philopon

d'abord connaître comment se constitue le syllogisme en général, Aristote a fait précéder les *Seconds analytiques* par les *Premiers analytiques* qui enseignent le syllogisme sans spécification. Ce dernier traité serait lui-même précédé par *De l'interprétation*, qui traite des propositions, des noms et des verbes, puisqu'il est impossible de composer un syllogisme sans connaître d'abord ce de quoi il est fait, soit les propositions, elles-mêmes formées de noms et de verbes. Enfin, puisque « noms » et « verbes » correspondent à des mots de seconde imposition,²⁰ Aristote aurait jugé nécessaire de parler tout d'abord de mots

considère comme un bien la connaissance du mal, parce qu'elle nous incite à le fuir). Voir aussi Philopon, *In An. post.*, p. 2, 1-22, où sont présentés les trois sortes de syllogismes et où Philopon compare l'enseignement, par Aristote, du syllogisme sophistique, à celui, par le médecin, des substances délétères, non pour qu'elles soient utilisées mais évitées (la même comparaison se lit chez Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 17-22).

²⁰ Soulignons que le terme grec traduit par « mots » est φωναί. À strictement parler, φωνή équivaut davantage à « son vocal ». Dans son commentaire sur le traité *De l'interprétation* d'Aristote, p. 30, 7 - 31, 2, Ammonius distingue les différents types de sons vocaux (αί φωναί). Il montre préalablement que le son en général, ou le bruit (ὁ ψόφος), a plus d'extension que le son vocal, puisqu'il correspond à toute vibration de l'air perceptible par l'ouïe. Quant au son vocal (ἡ φωνή), il se réduit au son produit par un être animé, au moyen de ses organes vocaux, lors de l'éjection de l'air aspiré hors de ses poumons (voir aussi le long exposé de Philopon, *In De an.*, p. 375, 9 - 384, 32, qui distingue également le bruit du son vocal, définit ce dernier, p. 375, 13, ἐμψύχου τις ψόφος ἐστὶν ἡ φωνή, puis détermine lesquels parmi les êtres animés produisent réellement un tel son). Parmi les sons vocaux, Ammonius sépare ceux qui sont dotés de signification de ceux qui ne le sont pas. Pour Ammonius, sont des sons vocaux sans signification des mots tels que *blurt* et *knax*. Quant aux sons vocaux dotés de signification, Ammonius les divise en deux: ceux qui sont significatifs par nature (φύσει), ceux qui le sont par convention (θέσει). Sont significatifs par nature, les sons vocaux des animaux irrationnels, par exemple les aboiements (Cf. Philopon, *In De an.*, p. 378, 27 sq., qui précise que les sons vocaux se distinguent des autres sons de deux manières: de par le mode de leur production et de par leur finalité. Or, selon la finalité, le son vocal provient d'un désir (ὄρη), relié à l'imagination (φαντασία), de signifier quelque chose. Voilà pourquoi, conclut Philopon, les bruits de certains animaux irrationnels sont des φωναί. Et de donner l'exemple du chien qui aboie face aux étrangers, mais remue la queue avec ses proches.), et certains sons vocaux des hommes, tels les gémissements (οἱ στεναγμοί), les éclats de rire (οἱ καγχασμοί) et ce qui est émis de manière inarticulée par les sourds-muets (οἱ κωφοί) de naissance et les petits enfants (Philopon, *In De an.*, p. 375, 18-19, à la suite d'Aristote, *De l'âme*, 420 b 32, précise toutefois que la toux, par exemple, bien qu'elle provienne des organes vocaux, ne relève pas de la φωνή, parce qu'elle est involontaire (p. 379, 9-13) et ne témoigne pas d'un désir (ὄρη), relié à l'imagination (φαντασία), de signifier quelque chose). Mais si ces sons vocaux sont significatifs, ils ne désignent pourtant aucune notion, mais seulement des affections et des dispositions de l'âme. À ces sons vocaux significatifs par nature, s'opposent les sons vocaux significatifs par convention, propres à l'homme (pour cette remarque, voir Ammonius, *In De int.*, p. 31, 22-25:

qui désignent directement des notions et, par leur intermédiaire, des choses. Tel est, pour Philopon et Ammonius, le but des *Catégories*.²¹

Aristote a donc raison ici de porter d'abord l'examen sur les mots simples. En effet, les hommes, lorsqu'ils se furent réunis en communauté, ont convenu entre eux d'un nom particulier pour chaque chose. Ils n'avaient alors pour seul souci que de se désigner mutuellement les choses au moyen des mots, mais certes pas de dire lequel est un nom et lequel un verbe. C'est donc des mots qu'Aristote traite dans les *Catégories* [...] Donc, le but d'Aristote est de parler de mots simples qui désignent des choses simples par l'entremise de notions simples.²²

Lorsqu'ils se furent réunis, les hommes ont convenu entre eux que ceci, par exemple, se nommerait bois, cela pierre, et que le mot Socrate signifierait telle substance, le mot marcher, telle action [...] Puis, en une deuxième imposition, les hommes ont remarqué qu'à certains mots on peut adjoindre des articles, mais pas de temps, et ils ont appelés ceux-là des noms, et ils ont remarqué qu'à d'autres mots, on peut adjoindre des temps mais pas d'articles, et ce sont les verbes. Ainsi donc, le but d'Aristote est de traiter non pas des noms et des verbes considérés absolument, mais de la première imposition des mots simples qui désignent des choses simples par l'entremise de notions simples.²³

Or, puisqu'elles se trouvent au principe de la logique et que celle-ci sert de propédeutique à l'ensemble de la philosophie d'Aristote, les *Catégories*, pour Ammonius et Philopon, ont donc été conçues par Aristote comme le premier traité à devoir être abordé par les débutants en philosophie.²⁴ Aristote, d'ailleurs,

« ... la convention au sujet des sons vocaux est l'oeuvre des hommes seulement. Car ni les êtres supérieurs à l'homme ni ceux qui lui sont inférieurs n'ont naturellement recours à la convention. En effet, les uns n'en ont pas besoin, les autres ne sont pas capables d'établir entre eux une convention. »). Ce sont ces derniers sons qui peuvent désigner des notions. Ils correspondent aux noms pris dans leur acception large.

²¹ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 8, 27 -12, 11, et Ammonius, *In Cat.*, p. 8, 20 - 13, 2. Voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 34, 16-17; 34, 30-31; 35, 6-7; 47, 25; 50, 4; 66, 33-34.

²² Philopon, *In Cat.*, p. 11, 33 - 12, 3. Cf. Philopon, *In An. Prior.*, p. 4, 30 - 5, 3. Sur la simplicité des mots, des notions et des choses, voir Philopon, *In Cat.*, p. 9, 34 - 10, 8; 26, 7 - 27, 5.

²³ Ammonius, *In Cat.*, p. 11, 11 - 12, 1 (dans ce cas-ci, la traduction est de Y. Pelletier (1983), mais nous l'avons légèrement retouchée pour faire ressortir les expressions communes à Ammonius et Philopon).

²⁴ Sur le fait qu'Aristote, dans les *Catégories*, s'adresse à des débutants ou à l'homme ordinaire, cf. Philopon, *In Cat.*, p. 34, 17, 25; 47, 26-28; 50, 11; 87, 23-24; 199, 20-22, et Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 11; 53, 6; 55, 12.

en bon pédagogue, y ajusterait son exposé à l'auditoire ciblé. Cela est particulièrement vrai, pour Philopon et Ammonius, en ce qui concerne la substance.

Pour eux, en effet, si dans les *Catégories* Aristote nomme première la substance particulière sensible, c'est parce qu'il s'adresse à des débutants et que, du point de vue de notre connaissance, nous partons du sensible. Pour Philopon et Ammonius, Aristote reconnaît donc une certaine antériorité du sensible, mais il ne s'agit pas d'une priorité de nature.

... les choses antérieures par nature sont pour nous postérieures et les choses antérieures pour nous sont secondes par nature. Puis donc que son exposé s'adresse à des débutants, il est judicieux qu'Aristote ait dit première la substance particulière [...] En effet, nous nous élevons des particuliers aux universels bien après que la raison s'illumine en nous...²⁵

... les choses antérieures par nature sont pour nous secondes et les choses antérieures pour nous sont secondes par nature [...] Puis donc que son exposé s'adresse à des débutants [...] il est judicieux qu'Aristote ait dit première la substance particulière dans le cas présent. En effet, nous nous élevons des particuliers aux universels.²⁶

D'ailleurs, les expressions mêmes qu'Aristote utilise pour parler de la substance particulière révéleraient que pour lui elle ne saurait être véritablement première:

Ainsi, parce qu'il n'est pas d'accord avec cette doctrine, Aristote n'a pas dit: « ce qui est substance principalement, en premier et surtout », mais: « est

Ainsi, afin de ne pas dire des choses avec lesquelles il n'était pas d'accord, Aristote n'a pas dit: « ce qui est en premier et

²⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 50, 9-14.

²⁶ Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 6-13.

dit ».²⁷surtout », mais: « est dit ».²⁸

S'explique donc aussi, d'après Philopon et Ammonius, l'affirmation d'Aristote voulant que, s'il n'y avait les substances premières, il serait impossible pour quoi que ce soit d'autre d'être.²⁹ En effet, Philopon et Ammonius reconnaissent deux types de substances: les substances simples et les substances composées. Ils divisent en outre les substances simples en deux classes distinctes: celles qui sont supérieures à la substance composée, objets de la théologie; celles qui sont inférieures à la substance composée, soit la matière première et la forme inséparable de la matière, objets de la science de la nature. Or, affirment Philopon et Ammonius, Aristote, dans les *Catégories*, ne parle que de la substance composée.

D'autre part, de cette substance, l'une est simple, l'autre composée; et de celle qui est simple, l'une est inférieure à celle qui est composée, l'autre supérieure. Or, est substance composée, un homme et les choses de cette sorte, mais est simple et supérieure à la substance composée, la substance angélique, la substance psychique et les substances de cette sorte; tandis qu'est simple et inférieure à la substance composée, la matière première et la forme. Or là, Aristote ne discute pas de la substance simple et supérieure à la substance composée (il ne se propose pas de parler de théologie), ni de la substance simple et inférieure à la substance composée (il ne se propose pas de parler de science de la nature), mais de la substance composée seulement. Et de celle-ci, il affirme que l'une est première, l'autre seconde, appelant première la substance

D'autre part, de la substance, l'une est simple, l'autre composée; et de celle qui est simple, l'une est supérieure à celle qui est composée, l'autre inférieure. Or, est substance composée, un homme et les choses de cette sorte, mais est simple et supérieure à la substance composée, la substance des êtres divins; tandis qu'est simple et inférieure à la substance composée, la matière première et la forme [...] Or là, Aristote ne discutera pas de la substance simple et supérieure à la substance composée (cela relève de la théologie), ni de la substance simple et inférieure à la substance composée (cela relève de la science de la nature), mais de la substance composée [...] Et il dit de celle-ci que l'une est première, l'autre seconde, appelant première la substance particulière

²⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 50, 14-15.

²⁸ Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 13-14.

²⁹ Voir Aristote, *Catégories* 2 b 5-6.

particulière et seconde la substance universelle,
selon les espèces et les genres. ³⁰

et seconde la substance universelle.³¹

Quand il s'agit d'élucider pourquoi Aristote, alors qu'il cherche à déterminer le propre de la substance,³² semble rejeter le caractère substantiel des différences, Philopon et Ammonius prennent d'ailleurs tous deux comme argument le fait que, dans les *Catégories*, il ne considère que la substance composée, qu'elle soit universelle ou particulière:

Or, nous disions précédemment que de la substance l'une est simple, l'autre composée, et que de la simple, l'une est supérieure au composé, l'autre inférieure, et qu'Aristote ne traite que de la substance composée, qui s'observe chez les genres, les espèces et les individus.

Certes, quand il a comparé les substances entre elles, il n'a comparé que les genres et les espèces, puis aussi les individus, puisque précisément il ne se propose d'enseigner que ceux-là; mais, des différences, pas un mot, puisqu'elles sont simples. Voilà donc la raison pour laquelle Aristote a dit qu'il ne s'agissait pas du propre de la substance, non simplement de toute substance, mais de la substance composée. En effet, il n'appartient pas seulement à la substance composée de n'être pas dans un substrat, mais aussi à la substance simple, c'est-à-dire aux différen-

Nous répondons que parmi les substances, les unes sont intelligibles, les autres sensibles; et que parmi les substances sensibles, les unes sont éternelles, comme les êtres célestes, les autres dans la génération et la corruption; et parmi ces dernières, les unes sont simples, comme le rationnel et le mortel, qui correspondent aux différences essentielles que la nature a entremêlées pour engendrer l'homme, les autres composées, comme les genres, les espèces et les individus. Aristote n'enseigne ici que la substance composée qui se trouve dans la génération et la corruption, je veux dire les individus, les espèces et les genres. Certes, quand il a comparé les substances entre elles, il n'a comparé que les espèces et les genres, puis aussi les individus, puisqu'il se propose de les enseigner; mais, des différences, pas même un mot, puisqu'elles sont simples [...] Voilà donc la raison pour laquelle Aristote a dit qu'il ne s'agissait pas du propre de la substance; toutefois il ne dit pas simplement de toute substance, mais de la substance composée [...] En effet, cela n'appartient pas seulement à la substance composée, mais aussi à la substance simple,

³⁰ Philopon, *In Car.*, p. 49, 23 - 50, 3

³¹ Ammonius, *In Car.*, p. 35, 18 - 36, 4.

³² Aristote, *Catégories*, 3 a 21.

ces.³³.c'est-à-dire aux différences...³⁴

Par conséquent, d'après Philopon et Ammonius, lorsqu'il soutient que, s'il n'y avait les substances premières, c'est-à-dire les substances particulières sensibles, il serait impossible pour quoi que ce soit d'autre d'être, Aristote qui, dans les *Catégories*, ne considère parmi les substances que les composées, ne se prononce pas sur les entités simples supérieures à la substance composée ni sur les universels antérieurs à la pluralité.³⁵

D'une part, en effet, les universels qui, dans les *Catégories*, sont susceptibles de destruction, le sont en vertu de leur intimité avec le sensible:

³³ Philopon, *In Cat.*, p. 67, 7-17. Philopon explique un peu plus haut, p. 67, 3-7, que le procédé d'Aristote s'explique par l'auditoire des *Catégories*: l'homme ordinaire n'a pas de connaissance de ce que sont les différences en elles-mêmes, mais ne connaît, par exemple, le rationnel, que dans la totalité composite qu'est l'animal rationnel.

³⁴ Ammonius, *In Cat.*, p. 45, 17 - 46, 10.

³⁵ Philopon, dans son commentaire aux *Catégories*, fait mention de trois sortes d'universels: 1) les universels antérieurs à la pluralité (πρὸ τῶν πολλῶν), réalités indépendantes du sujet connaissant et du sensible (voir Philopon, *In Cat.*, p. 58, 13; 167, 14-15); 2) les universels dans la pluralité (ἐν τοῖς πολλοῖς), inséparables du sensible et ne pouvant exister sans les substances dites premières (voir Philopon, *In Cat.*, p. 58, 14); 3) les genres qui suivent ou s'appliquent à la pluralité (ἐπὶ τοῖς πολλοῖς), conçus par nous à partir de la perception des caractéristiques communes aux choses sensibles et ne pouvant eux non plus exister sans les sensibles (voir Philopon, *In Cat.*, p. 9, 6-8: ταῦτα δὲ ἐπὶ τοῖς πολλοῖς θεωροῦνται καὶ εἰσιν ὑστερογενῆ, ἅτινα ἐστὶν ἐν τῇ ἡμετέρᾳ διανοίᾳ; voir aussi p. 9, 11; 58, 19-20 et 167, 14). Dans l'*Isagoge*, p. 1, 10-12, Porphyre énonce trois problèmes, dont la solution est remise à plus tard, concernant les genres: 1) existent-ils de par eux-mêmes ou ne résident-ils que dans notre esprit? 2) s'ils existent, sont-ils corporels ou incorporels? 3) sont-ils séparés ou dans les sensibles? Ammonius, *In Is.*, p. 41, 10 - 42, 26, à l'occasion du commentaire sur le passage mentionné de Porphyre, explique cette distinction entre les genres, en employant l'exemple d'un sceau déposant des empreintes multiples dans la cire. L'empreinte sur le sceau, distincte de la cire, est l'équivalent d'un genre avant la pluralité, séparé de la matière. Les genres qui précèdent la pluralité se trouveraient dans l'intellect divin, ou démiurge. Les empreintes multiples pratiquées par le sceau dans des blocs de cire correspondent au genre dans la pluralité, inséparables de la matière. Par ailleurs, par l'impression, dans notre esprit, des multiples empreintes dans la cire, nous concevons le sceau unique dont toutes proviennent. Ce

... la substance première détruite, les accidents, qui n'ont rien en quoi subsister, sont également détruits, et de même pour les universels, s'ils n'ont rien à quoi s'attribuer. Toutefois, parmi les universels, ce ne sont pas ceux antérieurs à la pluralité que nous disons être attribués. Mais ce ne sont pas non plus ceux dans la pluralité [...] Seuls ont coutume d'être attribués aux individus les universels qui suivent la pluralité et conçus dans notre esprit [...] Voilà pourquoi, ces universels sont détruits lorsque les particuliers sont détruits, car s'il n'y a les choses, il ne saurait en exister non plus de conceptions. Donc s'il n'y a les substances particulières, il n'y aura pas non plus de substances universelles ni d'accidents. Il est donc judicieux que les substances particulières soient dites premières...³⁶

... les substances premières détruites, sont également détruits les accidents, qui n'ont rien en quoi subsister, et de même pour les universels, s'ils n'ont rien de quoi être dits. Toutefois, parmi les universels, on ne parle pas de ceux antérieurs à la pluralité, mais ceux dans la pluralité [...]

Donc s'il n'y a les substances premières, il n'y a ni substances universelles ni accidents. Il est donc judicieux que les substances particulières soient dites être premières.³⁷

D'autre part, aux entités supérieures à la substance composée, selon Philopon et Ammonius, ne pourrait convenir l'énoncé de la substance, tel que formulé par Aristote, dans les *Catégories*:

Mais il faut chercher si cette définition convient aussi aux substances intelligibles, tel l'ange et les êtres semblables, de sorte qu'on puisse dire de celles-ci qu'elles ne sont pas dans un substrat ni ne sont dites d'un substrat. D'une certaine manière, l'énoncé semble bien leur convenir à elles aussi. Nous disons néanmoins qu'il ne leur convient pas. C'est que les négations retenues dans la définition ne sont pas seulement le signe d'une démarcation mais aussi d'une position, puisque c'est en

Certains toutefois soulèvent un problème en disant qu'à leur avis la définition fournie de la substance convient aussi à la substance vraiment première et divine et à l'âme particulière. En effet, dieu n'est pas dans un substrat ni n'est dit d'un substrat, et il en va de même aussi pour l'âme. Nous répliquons donc que la définition ne leur convient ni à l'un ni à l'autre ... En effet, le fait de ne pas être d'un substrat est dit en contraste avec les êtres qui sont dans un substrat et convient aux choses qui sont

qui correspond au genre qui s'applique à la pluralité ou qui suit la pluralité (μετὰ τοὺς πολλοὺς) et ultérieur (voir aussi Ammonius, *In Is.*, p. 43, 25 sq.; 45, 5 sq.; 68, 25 - 69, 11; 104, 27 sq.).

³⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 58, 10 - 59, 1.

³⁷ Ammonius, *In Cat.*, p. 41, 3-16. Voir toutefois *In Is.*, p. 41, 10 - 42, 26; 117, 1-2, et la note 35 ci-dessus.

contraste avec d'autres choses qu'elles sont dites. En effet, « pas dans un substrat », soit la substance, est dit en contraste avec « dans un substrat », c'est-à-dire les accidents; et « pas d'un substrat », en contraste avec « d'un substrat ».³⁸

en rapport avec celles qui sont dans un substrat. Or le divin est totalement dénué de tel rapport, est séparé de tous les êtres dans un substrat et de ceux qui, bien qu'ils ne soient pas dans un substrat, deviennent substrats pour les accidents.³⁹

En résumé, pour Philopon et Ammonius, la philosophie aristotélicienne constitue un tout cohérent et les affirmations sur la substance, contenues dans les *Catégories*, ne sauraient être mises en conflit avec celles d'autres oeuvres d'Aristote, qui ne fait là qu'adapter son discours à l'auditoire auquel il s'adresse.

Par ailleurs, si Philopon et Ammonius reconnaissent dans les *Catégories* le premier ouvrage de philosophie aristotélicienne à étudier, tous deux préconisent toutefois, outre un enseignement moral préalable,⁴⁰ divers enseignements théoriques préparatoires.⁴¹ L'enseignement de la philosophie, selon Philopon et Ammonius, débute en effet par une introduction générale à la philosophie. Suit, précédée d'une présentation préliminaire du but du traité, l'étude de l'*Isagoge* de Porphyre, destiné à servir d'introduction à la logique

³⁸ Philopon, *In Cat.*, p. 52, 9-17.

³⁹ Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 26 - 37, 10.

⁴⁰ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 5, 23-33, et Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 31 - 6, 5. Le contenu de l'éducation morale que doit recevoir l'étudiant avant d'aborder les traités de logique d'Aristote n'est précisé ni par Philopon ni par Ammonius. Cf. toutefois Simplicius, *In Cat.*, p. 5, 23 - 6, 2; Élias, *In Cat.*, p. 118, 27-31. Voir à ce sujet, I. Hadot (1978), particulièrement p. 160-164.

⁴¹ Les premiers mots du commentaire de Philopon, *In Cat.*, p. 1, 2-6, résument bien le programme de ce qui devait précéder l'examen comme tel du traité d'Aristote: « De même qu'en abordant l'*Introduction*, nous disions ce qui s'applique à toute philosophie, puis nous déterminions le but du livre proposé; ainsi maintenant, comme nous abordons un premier écrit d'Aristote, disons ce qui s'applique à la philosophie d'Aristote dans son ensemble, après quoi définissons le but du livre proposé: les *Catégories*. »

aristotélicienne.⁴² Puis succèdent la lecture et l'exégèse des *Catégories*. Tant chez Philopon que chez Ammonius, cependant, le commentaire perpétuel sur les

⁴²Il est vrai que le commentaire aux *Catégories* dit d'Ammonius ne nous donne pas à ce sujet les précisions que l'on rencontre dans celui de Philopon. On observe toutefois, dans le commentaire sur *l'Isagoge*, transmis sous le nom d'Ammonius, une introduction générale à la philosophie, une introduction particulière à *l'Isagoge* et, enfin, le commentaire perpétuel sur *l'Isagoge* mentionnés par Philopon. En voici le résumé (cf. les commentaires d'Élias, *CAG*, XVIII, 1 et de David, *CAG*, XVIII, 2; voir aussi les études de L.G. Westerink (1990'), p. 344-348 et de I. Hadot (1990), p. 23-26):

I. Introduction générale à la philosophie (1, 2 - 16, 16) **I.1 Définition de la philosophie** (1, 2 - 9, 24) i. Raison de la nécessité d'apprendre d'abord ce qu'est la philosophie (1, 3-4) ii. Présentation préliminaire de ce qu'est une définition (1, 5-10) et raison supplémentaire pour donner la définition de la philosophie (1, 10-17) iii. Présentation et explication de différentes définitions de la philosophie (1, 18 - 9, 24) a. Justification de la multiplicité des définitions de la philosophie selon qu'est considéré l'objet (ὕποκειμενον) de la philosophie, sa fin (τέλος) ou sa supériorité (ὑπεροχή) (1, 18 - 2, 21) b. Présentation d'une première définition de la philosophie, formulée à partir de l'objet de la philosophie et attribuée au philosophe [Aristote]: la philosophie est la connaissance des êtres en tant qu'ils sont des êtres (2, 22 - 3, 1) c. Présentation d'une deuxième définition de la philosophie, formulée à partir de l'objet de la philosophie: la philosophie est la connaissance des choses divines et humaines (3, 1-7) d. Présentation d'une troisième définition de la philosophie, formulée à partir de la fin de la philosophie et attribuée à Platon: la philosophie, c'est se rendre semblable à dieu selon la capacité humaine (3, 7 - 4, 14) e. Présentation d'une quatrième définition de la philosophie, formulée à partir de la fin de la philosophie et attribuée à Platon: la philosophie est la pratique de la mort (4, 15 - 5, 27) f. Raisons pour lesquelles les deux premières définitions sont dites formulées à partir de l'objet de la philosophie et non de sa fin (5, 28 - 6, 24) g. Présentation d'une cinquième définition de la philosophie, formulée en raison de sa supériorité et attribuée à Aristote: la philosophie est l'art des arts et la science des sciences (soit: la philosophie est ce qui fournit leurs principes aux arts et aux sciences) (6, 25 - 9, 6) h. Présentation d'une sixième définition de la philosophie, attribuée à Pythagore: la philosophie est l'amour de la sagesse (9, 7-24) **I.2 Divisions de la philosophie** (9, 25 - 16, 16) i. Question: la philosophie est-elle oui ou non divisible (9, 25-26) ii. Présentation préliminaire de ce qu'est une division (διάρισις), une division supplémentaire (ἐπιδιάρισις) et une subdivision (ὑποδιάρισις) (9, 26 - 10, 8) iii. Divisions de la philosophie (10, 9 - 16, 6) a. Première allusion à la division de la philosophie et au rapport entre théologie, physique et mathématiques (10, 9 - 11, 5) b. Division de la philosophie (11, 6 - 16, 16): division de la philosophie en philosophie théorique et philosophie pratique (11, 6-7) et raisons pour lesquelles la philosophie se divise en deux (11, 7-22); c. Subdivisions de la philosophie théorique et de la philosophie pratique: subdivision de la philosophie théorique en théologie, mathématiques et physique et justification de cette subdivision (11, 22 - 13, 7); subdivision des mathématiques (13, 8 - 14, 26); subdivision de la philosophie pratique en éthique, économique et politique, justification de cette subdivision et division supplémentaire de chacune (15, 1 - 16, 16). **II. Introduction particulière à l'Isagoge** (16, 17 - 23, 24) **II.1** Transition de l'introduction à la philosophie à l'introduction à l'Isagoge (16, 17-20) **II.2** Explication du mode d'acquisition de la connaissance des êtres: la montée vers les dix catégories (17, 1 - 20, 14) **II.3** Mention des *Catégories* d'Aristote et, en relation avec ce dernier traité, présentation du but de l'Isagoge de Porphyre (20, 15-24) **II.4** Comparaison du mode d'acquisition des connaissances chez les grammairiens avec celui des philosophes (20, 25 - 21, 4) **II.5** Présentation et justification des points capitaux devant précéder l'étude de tout traité (21, 25 - 22, 2) **II.6** Application des points capitaux à l'Isagoge de Porphyre (22, 3 - 23, 24):

Catégories est précédé d'un prologue divisé en deux parties principales. La première partie contient une introduction générale sur la philosophie d'Aristote sous forme de réponses à dix questions.⁴³ La seconde partie du prologue contient quant à elle une introduction particulière aux *Catégories*, sous forme de réponses à six questions, destinées à précéder l'exégèse ultérieure de chacun des traités d'Aristote.⁴⁴ Malgré des différences dans l'ordre des questions, malgré des considérations personnelles, Philopon et Ammonius, dans leur prologue, s'entendent sur presque tous les points.

Précisions

Les parallèles entre le commentaire de Philopon et celui de l'anonyme qui transmet l'enseignement d'Ammonius ne se limitent toutefois pas à la conception générale de la philosophie et de l'enseignement d'Aristote, et à l'interprétation du but des *Catégories* et du statut alloué à la substance particulière. Cela ne saurait suffire à garantir la dépendance de Philopon envers Ammonius.

i. Identification du but du traité (22, 3-5); ii. L'utilité du traité (22, 5-10); iii. Affirmation de l'authenticité du traité (22, 10-23); iv. Le rang du traité dans l'ordre de lecture des traités philosophiques (22, 23 - 23, 1); v. Justification du titre du traité (23, 1-12); vi. Identification des divisions du traité (23, 12-19); vii. Détermination de la partie de la philosophie à laquelle est subordonné le traité (23, 19-24). **III. Commentaire perpétuel sur l'*Isagoge*** (24, 1 - 128, 3).

⁴³ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 1, 6 - 8, 22, et Ammonius, *In Cat.*, p. 1, 3 - 8, 19. Les dix questions concernent: 1. l'origine des dénominations des écoles philosophiques; 2. le classement des écrits d'Aristote; 3. le principe de la philosophie d'Aristote; 4. sa fin; 5. le cheminement intermédiaire; 6. la forme des écrits aristotéliens; 7. l'obscurité d'Aristote; 8. les qualités requises de l'étudiant; 9. les qualités requises du maître; 10. l'identification des questions dont l'étude doit précéder l'exégèse de tous les traités d'Aristote.

En effet, l'opinion, si erronée soit-elle, voulant que la philosophie d'Aristote, soit un tout composé de deux parties, auxquelles la logique, avec en son principe les *Catégories*, servirait d'instrument est, au temps d'Ammonius, déjà très ancienne et unanimement partagée.⁴⁵

L'on sait de plus que l'interprétation générale des *Catégories*, fournie par Philopon et Ammonius, remonte au moins à Porphyre. En fait, Porphyre, qui nous indique lui-même des prédécesseurs,⁴⁶ n'est pas le premier à faire coïncider le but des *Catégories* avec des mots signifiants. Toutefois, il paraît innover en associant ce but à la distinction entre ce qui est premier par nature et ce qui est premier pour la sensation - c'est-à-dire ce qui est premier en soi et ce qui est premier dans l'ordre de notre connaissance -,⁴⁷ pour justifier l'utilisation, par Aristote, de l'expression substance première pour l'individu sensible.⁴⁸ Cette

⁴⁴ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 8, 23 - 13, 32, et Ammonius, *In Cat.*, p. 8, 20 - 15, 2. Les six questions concernent: 1. le but du traité; 2. son utilité; 3. la cause de son titre; 4. sa place dans l'ordre de lecture; 5. son authenticité; 6. ses chapitres.

⁴⁵ Voir surtout R. Bodéüs (1995), qui a montré que cette conception, qui allait « oblitérer pour des siècles l'intelligence d'Aristote », résulte de la construction, avant même Andronikos de Rhodes, d'un « système » aristotélicien à partir du modèle stoïcien. Sur les divisions de la philosophie dans l'Antiquité et le débat concernant le statut de la logique, voir aussi P. Hadot (1979) et (1990).

⁴⁶ Porphyre, *In Cat.*, p. 59, 17-18, mentionne Boéthos et Herminos. Sur l'antiquité de cette interprétation du but, voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 10, 9-10, 19; 11, 23; 13, 16-17, qui mentionne, outre Boéthos et Herminos, Alexandre d'Aphrodise et Alexandre d'Égée. Simplicius fait aussi référence à Porphyre, Jamblique et Syrianos. Sur le but des *Catégories* chez les commentateurs néoplatoniciens, voir surtout P. Hoffmann (1987). Voir aussi C. Evangelou (1988), p. 23-34.

⁴⁷ Distinction empruntée à Aristote lui-même. Voir, entre autres, *Seconds analytiques* 71 b 33 sq.

⁴⁸ Porphyre, *In Cat.*, p. 91, 2-12: « Les mots qui désignent les êtres servent d'abord à nommer les individus, ensuite, à partir de ceux-ci, la pensée (ἡ διάνοια) rejoint les traits communs. Puis donc que le but du traité concerne des mots qui comportent une signification et puisque les mots furent d'abord appliqués aux choses sensibles - car c'est elles que, par la sensation, nous rencontrons d'abord, Aristote a posé qu'elles étaient substances premières, conformément au but de son traité. Ainsi, parce que les sensibles sont les premiers à être nommés, Aristote a posé que les substances individuelles étaient premières dans la mesure où

interprétation des *Catégories* éclipsa les précédentes opinions et, outre Philopon et Ammonius, influencera tous les commentateurs de l'Antiquité tardive.

Enfin, l'inclusion de l'*Isagoge* dans le cheminement académique aristotélicien et la constitution de schémas introductifs que l'on rencontre chez tous les commentateurs grecs après Ammonius, semblent elles aussi être antérieures à ce dernier.⁴⁹

Toutefois, outre le fait que Philopon atteste lui-même ailleurs qu'il fut l'élève d'Ammonius, outre les affinités doctrinales, ci-dessus mentionnées, entre son commentaire sur les *Catégories* et celui de l'étudiant anonyme transmettant l'enseignement du maître, c'est l'ampleur des correspondances textuelles entre les

l'on considère les mots qui comportent une signification. » Voir aussi p. 91, 19-25: « Puisque le but du traité concerne des mots qui comportent une signification et que les mots sont d'abord appliqués aux choses sensibles (car les hommes ont d'abord nommé ce qu'ils voyaient et ce qu'ils percevaient au moyen de leurs sens, et ensuite ce qui est premier par nature mais second pour la sensation); il m'apparaît judicieux qu'Aristote ait posé comme substances premières ce qui en premier fut nommé par des mots, soit les choses sensibles et individuelles. De sorte que du point de vue des mots qui comportent une signification, les sensibles individuels sont substances premières, mais du point de vue de la nature, les intelligibles sont premiers ... » La théorie de la double imposition des mots, utilisée par Philopon et Ammonius (voir ci-dessus notes 22 et 23) vient aussi de Porphyre (*In Cat.*, p. 57, 16 - 59, 2). Porphyre, *In Cat.*, p. 91, 14-17, soutient en outre qu'Aristote reconnaît l'existence de substances intelligibles, vraiment premières et antérieures au monde sensible, « telles que le Dieu intelligible, l'Intellect, les Idées - s'il y a des Idées. »

⁴⁹ Selon P. Tannery (1896), p. 271 et, après lui, A. Baumstark (1975 [1900]), p. 156-160, l'inclusion de l'*Isagoge* revient à Ammonius. Voir cependant F. Solmsen (1944); L.G. Westerink (1990²), p. Ivii.

Quant aux schémas introductifs, Élias, *In Cat.*, p. 107, 24-25, en attribue la paternité à Proclus. Qui plus est, les questions que l'on rencontre dans les deux introductions formant les prologues aux *Catégories*, sont souvent examinées depuis une haute Antiquité. Pour la présence de certains de ces points dans les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise, voir R.W. Sharples (1990), p. 96. Toutefois, pour l'examen de la structure et de l'origine des introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens, prédominent les travaux de I. Hadot (1987) et (1990), p. 21-47. Voir aussi L. G. Westerink (1990¹). Pour une

deux ouvrages - dont les quelques extraits mis en regard ci-dessus, concernant la substance, offrent un exemple saisissant - qui confirme hors de tout doute leur parenté.

Devons-nous toutefois conclure, en raison de la dette de Philopon envers Ammonius, que son commentaire sur les *Catégories* est un pur produit du néoplatonisme alexandrin? Ou pouvons-nous considérer que nous avons là une oeuvre certes d'influence ammonienne, mais où Philopon, sur certains points fondamentaux, qui relèvent moins de l'exégèse des *Catégories* que de la cosmologie ou de la théologie, s'écarte de son maître?

La solution à ce problème ne va pas de soi. En effet, si l'on considère le bref classement donné précédemment des écrits de Philopon, les travaux exégétiques, rédigés sous l'influence d'Ammonius, se distinguent des écrits polémiques ou théologiques du fait qu'on n'y rencontre aucune preuve explicite ou sans équivoque de l'allégeance de l'auteur au christianisme. Bien plus, Philopon semble parfois y approuver des thèses qui s'y opposent.

Plusieurs opinions ont été avancées pour situer la production exégétique de Philopon dans l'ensemble de son oeuvre. Tantôt on a voulu accentuer la disparité doctrinale entre les commentaires de Philopon et ses autres écrits, tantôt on a insisté sur l'unité fondamentale qui régirait tous ses travaux. Exposons, de manière générale, les plus importantes de ces opinions, pour

comparaison détaillée des thèmes abordés dans la première partie des prologues des différents commentateurs aux *Catégories*, voir également I. Hadot (1990).

ensuite en déduire ce qu'elles impliquent relativement au commentaire sur les *Catégories*.

Opinions sur la situation des commentaires dans l'oeuvre de Philopon

Opinion de P. Tannery

Il faut d'abord mentionner que P. Tannery distingue au moins deux Philopon:⁵⁰ l'un, exégète d'Aristote, auteur également des écrits polémiques, d'un commentaire sur *l'Arithmétique* de Nicomaque et d'un *Traité sur l'astrolabe*;⁵¹ un autre, ayant vécu une ou deux générations plus tard, auteur de divers traités théologiques, dont le *De opificio mundi*. Cette distinction veut rendre compte, d'une part, de la présence de Philopon auprès d'Ammonius, à la fin du V^e ou au début du VI^e siècle, et, d'autre part, de l'affirmation de Photius voulant que l'*Hexaemeron* ait été rédigé à l'intention de Serge de Constantinople, soit dans la première moitié du VII^e siècle.

⁵⁰ P. Tannery (1896), p. 272-275. P. Tannery, p. 273, signale toutefois que les auteurs anciens ne font pas cette distinction.

⁵¹ *L'Arithmétique* de Nicomaque de Gérasa (II^e siècle ap. J.-C.) fut l'objet de plusieurs commentaires dont un par Philopon et un par Asclépius, autre élève d'Ammonius. Le texte grec du *Commentaire* de Jean fut établi par Richard Hoche, de 1864 à 1867. Sur ce commentaire, voir les articles de L.G. Westerink (1964) et É. Évrard (1965). Quant au *Traité sur l'astrolabe*, il fut édité par H. Hase (1839). J. Drecker (1928) en a donné une traduction en allemand. Il existe aussi une traduction française et une traduction anglaise que je n'ai toutefois pas eues sous la main. La première est de A. P. Segonds (1981), la seconde de H. W. Greene (1932).

Il n'est pas inutile de rappeler, à la décharge de P. Tannery, que la situation chronologique de Philopon au VI^e siècle ne s'est précisée que graduellement, suite à la correction de trois indications fautives:⁵² d'abord, le renseignement inexact de Photius, mentionné ci-dessus;⁵³ ensuite, une date erronée, dans la tradition manuscrite du commentaire à la *Physique*, laissant entendre que Philopon travaillait à sa rédaction en l'an 617;⁵⁴ enfin, les

⁵² Les trois sources d'erreurs sont présentées par G. Reichardt, dans la préface de son édition du *De opificio mundi* de Philopon, p. vii-xi. Voir aussi A. Gudeman (1916), col. 1767-1768; G. Barty (1947), col. 832. C'est en raison de ces trois erreurs que J.A. Fabricius, (1967 [1807]), p. 639-640, situe Philopon au VII^e siècle.

La situation chronologique de Philopon au VI^e siècle de notre ère trouve par ailleurs plusieurs points d'appui: 1) Le fait que Philopon nous informe qu'il a eu Ammonius pour maître; 2) Une précision, à l'intérieur du *Contre Proclus*, p. 579, 14-16, laisse entendre que Philopon travaillait à sa rédaction en l'an 529: « De nos jours, en l'an 245 de Dioclétien, les sept planètes se sont retrouvées dans la même constellation, soit le taureau. » (καὶ νῦν γὰρ ἐφ' ἡμῶν κατὰ τὸ διακοσιοστὸν τεσσαρακοστὸν πέμπτου Διοκλητιανοῦ ἔτος ἐν τῷ αὐτῷ ζωδίῳ τῷ ταύρῳ γέγονασιν οἱ ἑπτὰ πλανώμενοι). Soulignons que J.A. Fabricius, (1967 [1807]), pour qui Philopon a vécu au VII^e siècle, suggère, p. 644, de modifier légèrement ce passage: « id paullo laxius accipiendum, vertendumque sic: nam et non longe a nostris temporibus anno 245. Diocletiani ... »; 3) Philopon, dans une lettre conservée en syriaque et traduite en latin par A. Sanda (1930), p. 172-180, s'adresse directement à Justinien, qui fut empereur de 527 à 565; 4) Les multiples attaques de Simplicius envers Philopon, dispersées dans ses commentaires à la *Physique* et au traité *Du ciel*, ne permettent évidemment pas de situer celui-ci après celui-là (sur la vie de Simplicius, voir I. Hadot (1987²); sur la polémique de Simplicius contre Philopon, voir P. Hoffmann (1987¹) et K. Verrycken (1990), p. 263-264).

⁵³ Photius, *Bibliothèque*, 240: « Il dédie son écrit à Serge de Constantinople dont il dit dans sa préface que c'est sous son impulsion qu'il a entrepris ce travail. » (traduction de R. Henry). Cf. Nicéphore Calliste (fin du XIII^e et début du XIV^e siècle), *Ecclesiasticae historiae*, XLVII, qui situe aussi Philopon à la même époque que ce Serge, patriarche de Constantinople de 610-639. Cependant, la dédicace de Philopon, *De opificio mundi*, p. 2, 4-6, est moins claire que ne le veut Photius: μάλιστα δὲ σὺ, τιμιωτάτη μοι κεφαλή, Σέργιε, καὶ τῶν ἐν ἀρχιερεῦσι θεοῦ τελούντων μέγιστον ἐγκαλλώπισμα...συνεργὸς δὲ σοι τοῦ σπουδάσματος ἦν ὁ γνώριμος τοῦ γένους οὐκ ἐλάττων τὴν θεοσέβειαν Ἀθανάσιος, οἷα σκύμνος τῷ εἰς ἀρετὴν θρεψαμένῳ συμπαραθέων. De fait, G. Reichardt, dans la préface accompagnant son édition du *De opificio mundi* (1897), p. viii-xi, démontre que la conjecture de Photius est fautive. Le dédicataire de Philopon n'est pas Serge de Constantinople mais Serge, patriarche de l'Église d'Antioche de 546 à 549. G. Reichardt croit de plus pouvoir identifier l'Athanase du passage cité de Philopon. Selon lui, cet élève de Serge est le neveu de l'impératrice Théodora. Cf. par ailleurs A. Gudeman (1916), col. 1771, qui accepte la conjecture de G. Reichardt tout en soutenant que Philopon s'adresse à Serge avant qu'il ne soit nommé patriarche d'Antioche. Sur ce débat et sa résolution en faveur de G. Reichardt, voir É. Évrard (1953), note 3, p. 299-300.

⁵⁴ Philopon, *In Phys.*, p. 703, 16-17: « Nous disons en effet nous trouver en telle année, tel mois, tel jour: en l'an 333 de Dioclétien, au mois de Pachôn, le dixième jour » (φάμεν γὰρ

témoignages faisant de Philopon un contemporain de la prise d'Alexandrie par les Arabes.⁵⁵

Ce qui nous importe cependant davantage ici, c'est que P. Tannery ne fait mention d'aucune dualité fondamentale chez l'auteur des commentaires et des écrits polémiques. Le christianisme de ce Philopon, d'ailleurs, ne ferait aucun doute:

...il en fait clairement profession; cependant plusieurs remarques sont essentielles à ce sujet. Ce n'est jamais que tout à fait incidemment qu'on reconnaît le chrétien, et dans plusieurs de ses ouvrages, on ne trouve aucune indication; non seulement, comme commentateur d'Aristote, il suit pleinement la tradition sans invoquer d'autres autorités, mais encore il raconte les mêmes fables païennes, en se contentant de dire ὡς φησιν ὁ ποιήτης ou quelque autre formule analogue. D'autre part, une partie de ses commentaires ne nous est parvenue qu'en extraits mélangés avec des fragments

ἐνεστηκέναι νῦν καὶ ἐνιαυτὸν καὶ μῆνα καὶ ἡμέραν, ἐνιαυτὸν Διοκλητιανοῦ ἔτος τλγ', μῆνα παχών, ἡμέραν δεκάτην). H. Vitelli, dans l'apparat critique, fournit toutefois un témoin manuscrit, le *Marcianus 230*, lui permettant de lire « l'an 233 de Dioclétien » au lieu de « l'an 333 de Dioclétien », soit σλγ' au lieu de τλγ', donc l'an 517 de notre ère, et non 617. La correction est adoptée par P. Tannery. Voir aussi G. Reichardt, p. vii de la préface de son édition du *De opificio mundi*.

⁵⁵ Information présente, avec des détails variés, chez Ibn an Nadim (X^e siècle) et développée par Ibn al Qifti (XII^e siècle) et Bar Hebraeus (ou Abulfaradj, XIII^e siècle), mais rejetée par P. Tannery. Voir aussi A. Gudeman (1916), col. 1767-1768. A. Abel (1963-1964) explique comment les deux erreurs précédentes ont contribué à l'établissement de cette légende. Voici par ailleurs, à titre d'exemple, le rôle de Philopon lors de la prise d'Alexandrie, tel que le rapporte J.A. Fabricius (1967 [1807]), p. 640: « Amrus Saracenorum dux cepisset Alexandriam, Ioannes Philoponus eum rogavit, ut libros philosophicos, qui in gazophylaciis sive bibliothecis regiis reperirentur, sibi concederet, tulit vero responsum hoc injussu caliphæ Omari fieri non posse. At Omarus ab Amro consultus respondit: Quod ad libros, quorum mentionem fecisti: si in illis contineatur, quod cum libro Dei (Alcorano) conveniat, in libro Dei est, quod sufficiat absque illis: quod si in illis fuerit, quod libro Dei repugnet, neutiquam est illis opus; iube

d'autre provenance; dans les anciennes éditions, on lui attribue, par suite, des façons de parler (le divin Jamblique, ὁ θεῖος Ἰάμβλιχος, par exemple) qu'on ne peut guère supposer chez un chrétien de ce temps...⁵⁶

P. Tannery reconnaît donc, semble-t-il, une unité de pensée dans l'oeuvre du Philopon des commentaires et des écrits polémiques, qu'au besoin il consolide par l'élimination de passages litigieux.

Opinion de A. Gudeman

A. Gudeman⁵⁷ ne distingue pas, comme P. Tannery, deux Philopon. Il divise néanmoins la vie de ce dernier en deux périodes distinctes. Philopon, païen de naissance, se serait établi, encore jeune homme, à Alexandrie, pour y suivre l'enseignement d'Ammonius.⁵⁸ Il rédige alors des travaux qui ne contiennent rien qui relève de la foi chrétienne ou exclusivement d'elle: ainsi ses commentaires et ses oeuvres grammaticales.⁵⁹ Plus tard, aux alentours de l'an 520,⁶⁰ sa vie aurait subi une transformation profonde. Philopon se serait alors

igitur e medio tolli. Iussit ergo Amrus dispergi eos per balnea Alexandriae, quibus calefaciendis per spatium semestre consumti sunt. »

⁵⁶ P. Tannery (1896), p. 274. L'expression « le divin Jamblique » apparaît, chez Philopon, dans le commentaire sur les *Premiers analytiques*, p. 26, 5.

⁵⁷ A. Gudeman (1916).

⁵⁸ Selon A. Gudeman (1916), col. 1764-1765, Philopon serait natif de Césarée, soit celle de Cappadoce, soit celle de Bithynie ou encore celle de Palestine.

⁵⁹ On se souvient que P. Tannery, pour qui le Philopon commentateur était chrétien, considérait l'expression « le divin Jamblique » comme apocryphe (voir ci-dessus la note 56). Il est intéressant de noter que pour A. Gudeman (1916), col. 1770, au contraire, l'expression est un indice de son paganisme.

⁶⁰ Donc après la rédaction du commentaire à la *Physique*, daté de 517, mais avant le *Contre Proclus*, écrit en 529.

converti au christianisme⁶¹ et aurait reçu le nom de Jean. La rédaction des travaux polémiques et des traités théologiques appartiendrait à cette deuxième période.

Opinion de É. Évrard

É. Évrard⁶² soutient pour sa part, de concert avec P. Tannery⁶³ mais à l'encontre de A. Gudeman, que l'absence de profession de foi ou de doctrines spécifiquement chrétiennes dans les commentaires de Jean n'est pas un argument suffisant pour nier le christianisme du jeune Philopon. É. Évrard réfute d'ailleurs la thèse de A. Gudeman en démontrant qu'au moins un des commentaires de Philopon, soit le commentaire sur les *Météorologiques*, a été écrit après le *Contre Proclus*, donc à une date où le christianisme de l'auteur ne suscite aucun doute. Pour ce faire, É. Évrard compare l'évolution de deux thèses à travers différents écrits de Jean, soit la thèse concernant le mouvement circulaire du feu contigu à la voûte céleste et celle sur la constitution élémentaire du ciel. É. Évrard en déduit que Philopon a écrit, dans l'ordre, son *Commentaire sur la Physique* (daté de

⁶¹ L'hypothèse d'une conversion est reprise, entre autres, par M. Meyerhof (1933); K. Axelos (1957). K. Axelos fait par ailleurs curieusement de Philopon un professeur à l'Université de Constantinople. Pour la citation d'autres appuis en faveur de la reconnaissance d'une période païenne chez Philopon, voir É. Évrard (1953), p. 302 et note 2; K. Verrycken (1990), note 3, p. 234.

⁶² É. Évrard (1953).

⁶³ Soulignons que A. Busse (1895), p. v, voyait aussi un chrétien dans le Philopon du commentaire sur les *Catégories*.

517), le *Contre Proclus* (daté de 529), le *Commentaire sur les Météorologiques*, puis le *Contre Aristote*.⁶⁴

É. Évrard ne conteste donc pas les signes d'une évolution de la pensée dans l'oeuvre de Philopon, mais la présence d'une dualité fondamentale au niveau de la foi. D'ailleurs, affirme-t-il, s'il est prouvé, bien qu'il n'y ait aucune déclaration évidente en ce sens, que Philopon est chrétien lors de la rédaction du *Commentaire sur les Météorologiques*, rien ne s'oppose à ce qu'il le soit aussi lors de la rédaction d'autres travaux exégétiques.⁶⁵

À l'appui de sa thèse, É. Évrard allègue en outre: l'absence de témoignages anciens en faveur d'une période païenne chez Philopon; le prénom

⁶⁴ Voici les variations doctrinales mises en lumière par É. Évrard. Dans son *Commentaire sur la Physique*, Philopon défend la thèse du mouvement surnaturel du feu contigu à la voûte céleste et reconnaît l'existence d'un cinquième élément. Dans le *Contre Proclus*, Philopon admet toujours que le mouvement circulaire du feu est surnaturel, mais nie l'existence de l'éther et s'oppose à l'impassibilité du ciel. Philopon ne se prononce cependant pas contre Aristote sur la question de la production de la chaleur solaire. Puis, dans un ouvrage perdu pour nous, mais mentionné dans le *Commentaire sur les Météorologiques*, Philopon soutient que le mouvement circulaire du feu n'est ni forcé ni surnaturel. Ensuite, dans le *Commentaire sur les Météorologiques*, Philopon affirme de nouveau le caractère naturel du mouvement du feu contigu, nie l'existence de l'éther, proclame la corruptibilité du ciel et combat la thèse de l'échauffement de l'air par le mouvement du soleil. Ce dernier commentaire annonce enfin le *Contre Aristote* où, tout comme par la suite dans le *De opificio mundi* (où on trouve une allusion au *Contre Aristote*), le mouvement du feu circulaire est dit naturel et l'existence de l'éther niée.

É. Évrard conclut (1953), p. 339: « À la lumière des analyses qui précèdent, la place du *Commentaire aux Météorologiques* dans l'ensemble de l'oeuvre de Philopon se confirme. Si l'on situe cet ouvrage entre 517 et 520, comme le veut Gudeman, on doit admettre, entre le *Commentaire à la Physique* et lui, une évolution brusque et profonde, par rapport à laquelle le *Contre Proclus*, en 529, marquerait un recul compensé, et au delà, par le *Contre Aristote*. À cette complication sans nécessité, on préférera une solution plus simple. Par les doctrines qu'il expose, le *Commentaire* appartient au même groupe que les écrits théologiques; il doit dater de la même époque. Plus évolué que le *Contre Proclus*, il l'est moins que le *Contre Aristote*; sa composition doit se situer entre celle de ces deux. »

⁶⁵ Selon É. Évrard (1965), le commentaire sur l'*Arithmétique* de Nicomaque de Gérasa, où Philopon soutiendrait que les êtres célestes sont sujets à l'altération qualitative, serait lui-même écrit après le commentaire sur les *Météorologiques*.

Jean;⁶⁶ le surnom Philopon;⁶⁷ la possibilité pour un chrétien alexandrin de fréquenter les cours d'Ammonius;⁶⁸ la défense de l'immortalité de l'âme rationnelle dans le commentaire au traité *De l'âme*; ⁶⁹ la mention de Dieu comme cause efficiente dans le commentaire sur le traité *De la génération et de la corruption*; ⁷⁰ l'attaque, dans le commentaire à la *Physique*, de l'opinion d'Aristote sur l'inengendrement de l'univers. En fait, non seulement É. Évrard identifie, dans le commentaire à la *Physique*, des arguments contre l'éternité du monde qui pourraient s'accorder avec la doctrine chrétienne d'une création temporelle, mais il souligne également que, dans ce commentaire, Philopon admet parfois l'existence et l'éternité de l'élément céleste.⁷¹ É. Évrard explique ainsi cette difficulté:

Comme la plupart de ses contemporains [...], Philopon s'inspire beaucoup de ses prédécesseurs. On peut craindre qu'entraîné par eux, ou même par l'auteur qu'il explique, il

⁶⁶ L'argument selon lequel le prénom d'un auteur est un indice sûr de ses convictions religieuses a une telle portée que A. Gudeman (1916), col. 1769, suppose, conformément à sa thèse, que Jean a reçu ce prénom au moment de sa conversion. Un tel argument est également utilisé pour affirmer le christianisme d'auteurs tels David et Élias. Ainsi H.-D. Saffrey (1954), p. 408-409: ces noms seuls « prouvent assez qu'ils étaient chrétiens »; P. Tannery (1896), p. 277: « ... David l'Arménien n'était évidemment pas un païen, son nom suffit à le prouver. ».

⁶⁷ Le surnom Philopon peut tout simplement signifier « amoureux du travail » ou « infatigable ». Voir Platon, *République*, 535c; Sophocle, *Ajax*, 878. Il pourrait toutefois faire référence à un regroupement de laïcs, les φιλόπονοι, qui exerçaient diverses fonctions dans l'Église d'Égypte. Voir à ce sujet S. Pétridès (1904). K. Verrycken (1990), note 23, p. 238, recense les différentes opinions sur ce point.

⁶⁸ Opinion déjà défendue par P. Tannery (1896) et R. Vancourt (1941), reprise par H.-D. Saffrey (1954).

⁶⁹ La doctrine n'est cependant pas incompatible avec le néoplatonisme.

⁷⁰ Il faut toutefois mentionner qu'Ammonius déjà allouait au dieu d'Aristote une double causalité, finale et efficiente. Voir K. Verrycken (1990¹), p. 209-210

⁷¹ Confrontez, en effet, É. Évrard (1953), p. 324-325 et p. 352-354.

n'exprime des idées qu'il réproouve ou qui ne jouent aucun rôle actif dans sa pensée.⁷²

Opinion de K. Verrycken

Selon K. Verrycken,⁷³ qui reprend pour l'améliorer la thèse de A. Gudeman, il faut distinguer deux systèmes philosophiques dans les écrits de Jean. Ces deux systèmes, qu'il nomme Philopon 1 et Philopon 2, se caractérisent ainsi. Philopon 1 est partisan du néoplatonisme alexandrin. Il subit l'influence intellectuelle d'Ammonius tant pour l'interprétation des philosophes anciens que pour ses propres croyances philosophiques et religieuses. Par conséquent, Philopon 1 soutient que le dieu d'Aristote est à la fois cause finale et cause efficiente de l'univers. Il affirme qu'Aristote admet l'existence des idées platoniciennes. Il ne reconnaît aucun dieu suprême personnel, mais bien plutôt, comme principe de la réalité, l'Un, auquel il subordonne l'Intellect. Il voit dans la création du monde un processus nécessaire et éternel.

Philopon 2 se montre quant à lui ouvertement adepte du christianisme.⁷⁴ Il loue désormais un dieu suprême personnel. Il lui attribue la

⁷² Voir É. Évrard (1953), p. 304 et note 2. É. Évrard donne aussi en exemple le fait que, dans son commentaire à la *Physique*, Philopon tantôt soutient le principe que rien ne naît de rien, tantôt le combat. Les références au commentaire de Philopon sont: *In Phys.*, p. 51, 25 - 52, 4; 169, 20-29; 184, 24-25 d'une part; d'autre part, p. 54, 13 - 55, 26; 191, 9, 192, 2.

⁷³ K. Verrycken (1990).

⁷⁴ K. Verrycken (1990), p. 236, est toutefois plutôt favorable à l'idée que Philopon soit chrétien de naissance: « If Philoponus did not develop a Christian philosophy in his first philosophical period, that does not show that he must have been a pagan at that time. And if he was born a Christian, that does not establish that his philosophy must always have been Christian in character. Philosophy is one thing, religion another. »

création libre du monde. Il soutient que ce monde, matière incluse, est périssable. Il limite maintenant le dieu d'Aristote à la cause finale et nie toute harmonie entre ce dernier et Platon au sujet des idées. Philopon 2 développe également, à l'encontre d'Aristote, des thèses individuelles sur le lieu et le mouvement dans le vide.⁷⁵

Pour K. Verrycken, ces deux systèmes coïncident avec deux périodes distinctes dans la vie de Philopon. La période la plus ancienne, où s'exprime Philopon 1, voit naître tous les commentaires aristotéliens. La deuxième période, au début de laquelle Philopon rompt brusquement avec ses positions antérieures,⁷⁶ s'amorce avec la rédaction du *Contre Proclus*, en 529, et comprend tous les ouvrages polémiques et les traités théologiques.

Toutefois, précise K. Verrycken, les commentaires se divisent eux-mêmes en deux groupes: d'une part le *Commentaire aux Catégories*, le *Commentaire aux Premiers analytiques*, le *Commentaire sur De la génération et de la corruption* et le *Commentaire sur De l'âme*; d'autre part, le *Commentaire aux Seconds analytiques*, le *Commentaire sur les Météorologiques* et le *Commentaire sur la Physique*. La différence entre ces deux groupes tient au fait, selon K. Verrycken, que les commentaires du second ont été retouchés après 529. Voilà pourquoi on retrouverait en eux des appréciations contraires sur

⁷⁵ K. Verrycken (1991) ajoute des éléments de différences importants entre Philopon 1 et Philopon 2, concernant l'interprétation de la cosmogonie et de la psychogonie de Platon. Voir aussi K. Verrycken (1990¹), p. 224-225, pour les interprétations divergentes, chez Philopon 1 et Philopon 2, du dieu d'Aristote.

⁷⁶ K. Verrycken (1990), p. 258-263, expose son opinion sur les motifs de la volte-face de Philopon.

certaines notions aristotéliennes. Voilà pourquoi on y rencontrerait aussi des doctrines néoplatoniciennes côtoyant des thèses plus franchement chrétiennes.⁷⁷

Opinions sur la situation du commentaire sur les Catégories dans l'oeuvre de Philopon

Opinion de P. Tannery

Suivant les propos de P. Tannery, le commentaire aux *Catégories* est écrit par un Philopon antérieur au Philopon théologien. P. Tannery ne cherche pas par ailleurs à établir de rapport chronologique entre les travaux exégétiques et les écrits polémiques du premier Philopon. Toutefois, il ne fait pour lui aucun doute que l'auteur du commentaire sur les *Catégories* est chrétien.

Opinion de A. Gudeman

Il faut, au contraire, déduire de l'exposé de A. Gudeman que Philopon est païen au moment de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*. Selon A. Gudeman, rien dans cet ouvrage ne laisse présumer que l'auteur est chrétien.

⁷⁷ Par exemple, dans le même commentaire sur la *Physique*, Philopon soulève des arguments contre l'éternité du monde, mais reconnaît par ailleurs l'existence de l'éther, de même que l'éternité du mouvement, du temps et du monde sublunaire; il accepte tantôt la définition aristotélienne du lieu, tantôt s'y oppose; il admet et refuse tour à tour la conception aristotélienne du vide. K. Verrycken (1990), p. 245-248, illustre abondamment ces points.

Par ailleurs, A. Gudeman fait du commentaire aux *Catégories* un des premiers sinon le premier écrit de Philopon. En effet, il laisse entendre que l'ordre didactique des traités d'Aristote proposé par Philopon, dans son prologue aux *Catégories*,⁷⁸ pourrait représenter un indice de l'ordre de rédaction de ses commentaires.⁷⁹ A. Gudeman donne en tout cas pour preuve de l'antériorité du commentaire aux *Catégories* par rapport à celui sur les *Premiers analytiques*, le fait que celui-ci cite celui-là à plusieurs reprises.⁸⁰

Opinion de É. Évrard

É. Évrard laisse entendre pour sa part que Philopon est chrétien lors de la rédaction de son commentaire aux *Catégories*. Il admet toutefois que le commentaire n'en livre pas de trace explicite:

Quant aux Commentaires des traités logiques, il n'y a pas lieu de s'y arrêter: ils constituent un terrain neutre où les croyances de l'auteur n'ont guère l'occasion de se manifester.⁸¹

D'autre part, si É. Évrard, de par son exposé sur la situation chronologique du commentaire sur les *Météorologiques*, permet de considérer la possibilité que le commentaire sur les *Catégories* soit contemporain des écrits

⁷⁸ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 5, 15-33; 11, 28-29.

⁷⁹ A. Gudeman (1916), col. 1769.

⁸⁰ A. Gudeman (1916), col. 1769 et 1775. Les passages du commentaire aux *Premiers analytiques* de Philopon sur lesquels A. Gudeman prend appui sont: p. 1; 4, 33-34; 40, 12;

81 (?); 273, 1.

chrétiens, il se montre cependant lui aussi plutôt favorable à la thèse voulant que la rédaction des commentaires de Philopon suive l'ordre de lecture par lui proposé des traités aristotéliens.⁸²

Une autre étude de É. Évrard, antérieure il est vrai d'une dizaine d'années, situe de fait le commentaire aux *Catégories* très tôt dans la carrière de Philopon.⁸³ É. Évrard y affirme que Philopon a d'abord commenté le *Phédon* de Platon, ensuite l'*Isagoge* de Porphyre, puis les *Catégories* d'Aristote.⁸⁴

Opinion de K. Verrycken

K. Verrycken admet la possibilité que Philopon soit chrétien lors de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*, mais il refuse toute influence doctrinale du christianisme sur l'auteur. Selon K. Verrycken, le commentaire sur

⁸¹ É. Évrard (1953), p. 355.

⁸² En effet, à propos de la possible rédaction, par Philopon, d'un commentaire au traité *Du ciel*, É. Évrard affirme: « S'il expliqua le *De Caelo*, Philopon dut le faire avant de commenter les *Météorologiques*. C'est du moins ce que suggèrent les indications qu'il donne lui-même sur l'ordre à suivre dans l'explication des traités aristotéliens. Sans doute ne sommes-nous pas sûrs qu'il s'y soit rigoureusement conformé. Il serait toutefois téméraire de les négliger sans raison sérieuse. »

⁸³ É. Évrard (1943), p. 2.

⁸⁴ Dans un article plus tardif (1985), p. 186, É. Évrard souligne que le commentaire de Philopon sur les *Catégories* est déjà écrit longtemps avant la rédaction du *De opificio mundi*, rédigé vers 557: « ... À ce propos, il considère le cas de la lumière et estime que son seul contraire est la ténèbre, mais que celle-ci est une privation et non un contraire propre, comme il dit l'avoir montré ailleurs. Cette dernière remarque nous fait bien voir que, fort avant le *De opificio*, Philopon s'est intéressé à la relation entre la lumière et la ténèbre. Quant à l'ouvrage où il avait établi que la ténèbre est privation, il le mentionne déjà dans son Commentaire aux *Catégories*. Ce pourraient être les Συμμικτὰ θεωρήματα que nous savons qu'il avait écrits. » Les *Summikta'* sont perdus. Philopon s'y référerait dans *In An. post.*, p. 179, 11; 256, 6; *In Phys.*, p. 55, 24-26; 156, 17.

les *Catégories*, comme d'ailleurs tous les autres travaux exégétiques de Philopon, relèverait exclusivement du néoplatonisme alexandrin.

Toutefois, comme les commentaires sur les *Premiers analytiques*, *De la génération et de la corruption* et *De l'âme*, mais contrairement aux commentaires sur la *Physique*, les *Météorologiques* et les *Seconds analytiques*, le commentaire sur les *Catégories* n'aurait reçu aucune retouche après 529, c'est-à-dire après que Philopon fut devenu défenseur de la foi chrétienne.

K. Verrycken présente en outre divers arguments, tirés du commentaire même aux *Catégories*, pour montrer, d'une part, que l'ouvrage est d'inspiration néoplatonicienne et, d'autre part, qu'il s'agit d'un écrit de jeunesse: Philopon se réfère, avec approbation, à *Physique* 8 et explique l'éternité du mouvement par la puissance infinie de la cause première immobile;⁸⁵ Philopon affirme que le monde, éternel, est créé par Dieu par nécessité;⁸⁶ Philopon accepte la définition aristotélicienne du lieu, qu'il combattra par la suite;⁸⁷ Philopon n'a pas encore développé sa doctrine admettant le mouvement dans le vide.⁸⁸ De plus, selon K. Verrycken, le commentaire aux *Catégories* est très certainement

⁸⁵ K. Verrycken (1990), p. 257, note 162, renvoie à Philopon, *In Cat.*, p. 50, 23-31.

⁸⁶ K. Verrycken (1990), p. 257, note 163, renvoie à Philopon, *In Cat.*, p. 145, 10 - 146, 2.

⁸⁷ K. Verrycken (1990), p. 257, notes 165-167, renvoie à Philopon, *In Cat.*, p. 32, 20-22; 33, 22-26; 87, 7-10; 99, 29-30; 165, 1-2..

⁸⁸ K. Verrycken (1990), p. 257, note 168, renvoie à Philopon, *In Cat.*, p. 86, 23-27.

écrit avant la première rédaction du commentaire à la *Physique*, donc avant 517, puisque celui-ci mentionne à quelques reprises celui-là.⁸⁹

Aperçu du bilan de lecture et des notes accompagnant la traduction

On l'a vu, les rapports entre les travaux exégétiques de Philopon et ses autres écrits ne font pas unanimité. Cependant, comme le reconnaît K. Verrycken dans l'article résumé ci-dessus,⁹⁰ certains commentaires de Philopon, dont celui sur les *Catégories*, attendent toujours une enquête plus minutieuse.

Dans le bilan de lecture qui suit la traduction, nous chercherons d'abord à établir - du moins pour la première section de l'ouvrage -, dans quelle proportion le commentaire sur les *Catégories* de Philopon est nécessairement tributaire de l'enseignement d'Ammonius. Nous confirmerons non seulement la dépendance de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius, que signale d'ailleurs déjà A. Busse,⁹¹ mais nous évaluerons aussi le degré de correspondance textuelle entre le commentaire de Philopon et le commentaire dit d'Ammonius. L'ampleur de la dette de Philopon envers son maître nous permettra de repousser l'argument voulant que les allusions au commentaire sur

⁸⁹ K. Verrycken (1990), p. 250, note 105, renvoie à Philopon, *In Phys.*, p. 414, 21-22; 705, 21-22. Cet argument se rencontre aussi chez R. Sorabji (1987), p. 38 et note 263, qui renvoie à *In An. prior.*, p. 1; 40; 273, et R. Sorabji (1991), p. 86, qui cette fois-ci cite *In De an.*, p. 391, 32.

⁹⁰ K. Verrycken (1990), p. 265.

⁹¹ A. Busse (1895), p. v.

les *Catégories* dans les autres travaux exégétiques de Jean, puissent témoigner de la situation chronologique de sa rédaction. Nous repousserons, par la même occasion, l'argument faisant appel à l'ordre de lecture des traités d'Aristote.

Nous constaterons par la suite que la partie résiduelle du texte de Philopon ne saurait non plus être mise totalement à son compte, comme en témoignent les correspondances établies avec d'autres ouvrages transmettant l'enseignement d'Ammonius ou avec d'autres commentateurs. Nous verrons que le commentaire de Philopon n'est néanmoins pas totalement dénué d'originalité. Toutefois, de l'ensemble des exposés propres à Philopon, la majeure partie paraîtra une simple extension de la pensée d'Ammonius et ne saura témoigner en faveur d'une indépendance doctrinale de la part de Jean.

Nous terminerons notre exposé par l'étude de quelques passages, en nous demandant s'ils permettent de nous rallier aux hypothèses voulant que Philopon soit chrétien au moment de la rédaction de son commentaire ou à celles voyant une dualité profonde dans l'oeuvre de Jean.

Notre bilan de lecture effectuera la synthèse de données déjà présentes mais éparées dans les notes accompagnant la traduction. En effet, nous avons voulu signaler, au fil du texte de Philopon, les correspondances rencontrées dans les ouvrages anciens, surtout dans les commentaires néoplatoniciens grecs sur les *Catégories*. Nous avons cru bon de mettre particulièrement en valeur les correspondances entre le commentaire de Philopon et le commentaire anonyme transmettant l'enseignement d'Ammonius, en

utilisant, dans le corps même du texte de Philopon, une police de caractère spéciale pour identifier les passages similaires.

Par ailleurs, les notes accompagnant la traduction se donnent aussi pour objectifs de souligner et commenter les difficultés que présente le texte grec; justifier certains choix de traduction; apporter des explications qui facilitent la lecture; établir des parallèles avec d'autres oeuvres de Philopon; signaler, lorsqu'elles existent, les recherches actuelles sur les différentes sections de l'exposé de Philopon sur les *Catégories*.

Notre travail de traduction annotée et le bilan de lecture qui l'accompagne ne portaient, dans un premier temps, que sur le prologue du commentaire aux *Catégories* de Philopon et sur l'exégèse des *antéprédicaments*. Nos conclusions se voulaient donc provisoires. Toutefois, pour que notre bilan des correspondances entre le texte de Philopon et celui d'Ammonius repose sur un échantillon plus vaste, nous avons décidé de joindre à notre thèse la traduction du chapitre du commentaire portant sur la substance, auquel nous avons également ajouté quelques notes.⁹²

⁹² Notre thèse se consacre donc aux quatre-vingt-trois premières pages du commentaire, qui en contient deux cent cinq, dans l'édition de A. Busse, publiée dans les *CAG*, vol. 13, partie 1, 1898.

TRADUCTION

Avertissements

Notre traduction du *Commentaire sur les Catégories* de Jean Philopon suit l'édition de A. Busse, publiée dans les *Commentaria in Aristotelem græca*, vol. 13, partie 1, 1898.

Les chiffres entre crochets, dans le texte de Philopon, indiquent la page et la ligne de l'édition de A. Busse.

Lorsqu'ils sont en italiques, les titres qui divisent le commentaire sont de nous.

Nous avons conservé les lemmes, ou extraits des *Catégories*, tels qu'ils se trouvent dans l'édition de A. Busse. Nous avons indiqué en notes ceux qui nous semblent contenir une leçon différente du texte d'Aristote de celle que le commentaire proprement dit de Philopon fournit.

La traduction du texte de Philopon est écrite à l'aide de la police de caractères Times. Toutefois, lorsque le texte de Philopon rejoint approximativement celui du commentaire dit d'Ammonius,⁹³ nous utilisons la police de caractères Arial, et lorsque le texte de Philopon correspond littéralement à celui dit d'Ammonius, nous utilisons la police de caractères Arial et le soulignement pointillé. Par exemple, dans l'extrait suivant du commentaire de Philopon:

Allons, effectuons aussi le classement des écrits d'Aristote. Parmi les écrits d'Aristote, les uns sont particuliers, comme les lettres ...

⁹³ Rappelons que le commentaire anonyme sur les *Catégories* transmettant l'enseignement d'Ammonius est édité par A. Busse, *CAG*, IV, 4, 1895. Nous devons mentionner que nous n'avons pas tenu compte, dans l'établissement des correspondances, des développements du commentaire dit d'Ammonius que A. Busse rejette dans l'apparat critique.

« Allons, effectuons aussi le classement des écrits d'Aristote », se retrouve tel quel dans le texte dit d'Ammonius; « Parmi les écrits d'Aristote, les uns sont particuliers », se lit également dans le commentaire dit d'Ammonius, mais avec quelques nuances syntaxiques;⁹⁴ « comme les lettres », ne se trouve pas dans le passage parallèle du commentaire anonyme.

Les commentaires d'Ammonius sur l'*Isagoge* sur les *Premiers analytiques*, de même que les commentaires d'Olympiodore et d'Élias⁹⁵ sur les *Catégories* sont eux aussi des rédactions anonymes. Nous les citons toujours, suivant l'usage, par le nom des philosophes dont ils transmettent l'enseignement.

Mentionnons enfin que A. Busse, dans l'apparat critique du commentaire sur les *Catégories*, fournit les ajouts apportés par l'édition aldine au texte de Philopon, à partir du manuscrit *Marcianus 217*. A. Busse signale que les ajouts présents dans le manuscrit proviennent en partie des commentaires d'Ammonius et d'Élias.⁹⁶ Nous avons cru bon de donner, en notes, la traduction de ces passages et les correspondances avec les commentateurs mentionnés.

⁹⁴ Le bilan de lecture qui suit la traduction précise, en donnant des exemples, ce que nous entendons par correspondances littérales et correspondances approximatives.

⁹⁵ Ce commentaire, que la tradition manuscrite transmet sous le nom de David, est attribué à Élias par A. Busse, *CAG*, XVIII, p. v-ix. Mais voir à ce sujet J.-P. Mahé (1990).

⁹⁶ Pour l'appréciation de ce manuscrit, voir A. Busse (1898), p. xi.

JEAN PHILOPON
COMMENTAIRE SUR LES CATÉGORIES

(p. 1 - 83, 4 de l'édition de A. Busse)

PROLOGUE ⁹⁷

Étude des dix points capitaux introduisant à la philosophie d'Aristote ⁹⁸

Présentation des dix points capitaux introduisant à la philosophie d'Aristote ⁹⁹

De même qu'en abordant l'*Introduction*, ¹⁰⁰ nous disions ce qui s'applique à toute philosophie, puis nous déterminions le but du livre proposé;

⁹⁷ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 1-15, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 1-20, 12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 1-25, 23; Élias, *In Cat.*, p. 107-134, 12. Pour l'examen de la structure et de l'origine des prologues aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens, nous renvoyons aux travaux de I. Hadot (1987) et (1990), p. 21-47. Voir aussi L.G. Westerink (1990).

⁹⁸ Pour tous les points de l'introduction à la philosophie d'Aristote, voir I. Hadot (1990). L'étude de I. Hadot part du commentaire de Simplicius, mais compare minutieusement l'exposé de ce dernier avec ceux des autres commentateurs sur les *Catégories*.

⁹⁹ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 1, 3-12; Simplicius, *In Cat.*, p. 3, 18-29; Olympiodore, *In Cat.*, p. 1, 3 - 3, 7; Élias, *In Cat.*, p. 107, 3 - 108, 14.

¹⁰⁰ Le mot *Introduction* traduit Εἰσαγωγή. Il s'agit indubitablement du traité de Porphyre (III^e-IV^e siècles de notre ère) communément appelé, par translittération, *Isagoge*. Philopon utilise à plusieurs reprises la forme plurielle pour désigner cet ouvrage (voir, dans le même commentaire, p. 12, 19; 93, 20; *In An. prior.*, p. 17, 27; *In An. post.*, p. 307, 14; *In De*

ainsi maintenant, comme nous abordons un premier écrit d'Aristote,¹⁰¹ disons ce [1,5] qui s'applique à la philosophie d'Aristote dans son ensemble, après quoi définissons le but du livre proposé: les *Catégories*.

Les points capitaux¹⁰² que l'on doit d'abord considérer sont au nombre de dix: premièrement, de combien de manières nomme-t-on les écoles philosophiques, afin que nous connaissions de quelle école était le philosophe; deuxièmement, sur le classement¹⁰³ des écrits d'Aristote; [1,10] troisièmement, par où faut-il commencer les écrits d'Aristote; quatrièmement, quelle est la fin de la philosophie d'Aristote; cinquièmement, quelle est la voie conduisant à cette fin; sixièmement, quelle est la forme

an., p. 33, 18 et 101, 2), qu'il nomme aussi parfois αἱ πέντε φωναί, soit *Les cinq vocables* (voir Philopon, *In An. post.*, p. 400, 31 et cf. l'intitulé du commentaire à l'*Isagoge* d'Ammonius, CAG, IV, 3: ... ἐξήγησις τῶν πέντε φωνῶν).

¹⁰¹ Le texte, p. 1, 4-5, se lit comme suit: οὕτω καὶ νῦν ἀρχόμενοι πρὸ τοῦ Ἀριστοτελικοῦ συγγράμματος εἰπόμεν τὰ πρὸς πᾶσαν συντείνοντα τὴν Ἀριστοτελικὴν φιλοσοφίαν. L'on pourrait traduire: « ainsi maintenant, en commençant, avant l'écrit d'Aristote, disons ce qui s'applique à la philosophie d'Aristote dans son ensemble ». Mais la transmission du texte comporte des variantes (voir A. Busse (1898), p. xi, où l'extrait fourni du manuscrit *Marcianus 217* ne présente pas la préposition πρὸ, mais donne πρῶτον après « ce qui s'applique à la philosophie d'Aristote dans son ensemble »). A. Busse, quant à lui, dans l'apparat critique qui accompagne le commentaire de Philopon, propose de rejeter πρὸ, précédant τοῦ, et d'écrire προεἰπόμεν, mais sans expliquer comment l'insertion de πρὸ entre ἀρχόμενοι et τοῦ a pu se produire. Pour notre traduction, nous avons suivi K. Praechter (1990 [1909]), p. 42, n. 35, qui propose de lire πρώτου au lieu de πρὸ τοῦ (cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 3, 18-19: Ἐπεὶ δὲ πρώτῳ τῶν Ἀριστοτέλους τῶ τῶν Κατηγοριῶν ἐντυγχάνομεν βιβλίῳ). Cette suggestion non seulement établit un meilleur équilibre entre cette partie du texte et le premier membre de la comparaison (ἀρχόμενοι τῶν Εἰσαγωγῶν), mais s'accorde avec la place reconnue des *Catégories* dans l'ordre de lecture des écrits d'Aristote.

¹⁰² Les κεφάλαια. En traduisant κεφάλαια par « points capitaux », nous suivons P. Hoffmann (1990).

¹⁰³ La διαίρεσις des oeuvres d'Aristote. Il ne s'agit cependant pas d'une division interne de chacune des oeuvres d'Aristote, mais du classement de celles-ci selon leur genre littéraire et leur genre philosophique. Comparez l'introduction particulière aux *Catégories* d'Aristote, p. 7, 3 (ἢ εἰς τὰ κεφάλαια διαίρεσις) et 13, 6-32, où il faut cette fois examiner la division en chapitres des *Catégories*.

de l'exposition chez Aristote;¹⁰⁴ septièmement, pourquoi a-t-il pratiqué l'obscurité; huitièmement, quelles qualités doit posséder l'auditeur; neuvièmement, quelles qualités doit posséder l'exégète; dixièmement, de combien de points capitaux doit-on faire précéder chacun [1,15] des ouvrages d'Aristote.

Voilà donc les points capitaux qui doivent faire l'objet de recherches. Or, il faut également chercher la cause pour laquelle nous prenons comme objets de recherches ceux-là seuls, ni plus ni moins. Nous pouvons apprendre clairement cette cause en raisonnant par division. <...> ¹⁰⁵

¹⁰⁴ τὸ εἶδος τῆς Ἀριστοτελικῆς ἀπαγγελίας. A. Busse écrit ἀπαγγελίας à partir de l'édition aldine et en s'appuyant sur les passages parallèles chez Ammonius, *In Cat.*, p. 1, 9-10 et p. 6, 25. C'est le même terme qu'on retrouve chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 2, 21; 11, 3, et chez Élias, *In Cat.*, p. 123, 12-13. Selon A. Busse, les deux manuscrits principaux du texte de Philopon donnent l'un (C) ἐπαγγελίας, l'autre (F) φιλοσοφίας. Le développement de ce point capital, p. 6, 17 sq. ne permet pas de trancher, puisque Philopon n'y parle que de τὸ εἶδος τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων, soit « la forme des écrits d'Aristote », sans plus. Sur la base des témoins à notre portée, nous acceptons la leçon de A. Busse, puisque, sans conteste, il s'agit ici, pour Philopon, de s'interroger sur le style des exposés d'Aristote.

¹⁰⁵ On lit, p. 1, 17-18: τὴν δὲ αἰτίαν σαφῶς ἂν μάθοιμεν ἐκ διαιρέσεως παραλαμβάνοντες τὸν λόγον. Le sens est obscur. La nécessité énoncée auparavant de chercher la cause de la limitation des points capitaux implique une lacune. D'ailleurs, la formule « ni plus ni moins », ligne 17, se rencontre à plusieurs reprises chez Philopon suivie d'une démonstration par division de la rectitude du nombre de certains éléments. Voir ainsi *In Cat.*, p. 134, 10-12: « Pour que nous connaissions la raison pour laquelle il n'y a que quatre espèces de qualité, ni plus ni moins ... , soumettons-la à la division. », et cf. p. 138, 30-31; voir aussi *In Cat.*, p. 168, 16: « Il faut se demander pourquoi donc n'y a-t-il que quatre espèces d'opposés, ni plus ni moins ... » et p. 169, 2-4: « Donc la raison pour laquelle il n'y a que quatre espèces d'opposés, la division nous l'a montrée » (cf. Ammonius, *In Isagoge*, p. 11, 7-8; 62, 1-4).

Selon A. Busse, cette lacune est attestée par les passages parallèles chez Olympiodore et Élias. De fait, Olympiodore et Élias nous permettent de mieux comprendre le propos de Philopon. Ainsi, après avoir présenté les dix points capitaux à développer, Olympiodore, *In Cat.*, p. 2, 22 - 3, 7, et Élias, *In Cat.*, p. 107, 24 - 108, 14, entendent démontrer, en se servant de la méthode de la division, ἡ διαιρετικὴ μέθοδος, que ces dix points, et eux seuls, sont pertinents pour la recherche. Olympiodore, p. 2, 27-28, pour certifier l'efficacité de la méthode, invoque un passage de Platon selon lequel rien ne saurait se vanter d'échapper à la division: ἐκεῖνο ἐν νῶ ἔχοντες τὸ τοῦ θεοῦ Πλάτωνος ἀπόφθεγμα τὸ λέγον ὅτι τῆν

*Étude du premier point capital introduisant à la philosophie d'Aristote: la dénomination des écoles philosophiques*¹⁰⁶

διακριτικὴν μέθοδον οὐδὲν καυχῆσεται φυγόν (cf. *Sophiste* 235 c. Philopon connaît ce passage, puisqu'il y recourt, mais dans un autre contexte, *In Cat.*, p. 30, 19 sq.) La démonstration d'Olympiodore peut se résumer de la façon suivante: la philosophie (entendre la philosophie d'Aristote) (A) porte un nom (ὀνομάζεται) et (B) existe (ὑφέστηκεν); du fait qu'elle porte un nom (A), vient le premier point capital, soit l'étude de la dénomination des écoles philosophiques; en tant que la philosophie existe (B), on l'étudie soit (B1) pour elle-même (καθ' αὐτήν), soit (B2) dans ses rapports (ἐν σχέσει); lorsqu'elle est étudiée dans ses rapports (B2), c'est soit (B2.1) ses rapports internes (πρὸς ἑαυτήν), soit (B2.2) ses rapports avec nous (πρὸς ἡμᾶς); et sous l'angle de ses rapports internes (B2.1), elle est étudiée soit (B2.1.1) selon la division (κατὰ διαίρεσιν), soit (B2.1.2) selon la continuité (κατὰ συνέχειαν); (B2.1.1) implique que nous cherchions le deuxième point capital, soit le classement des écrits, tandis que (B2.1.2) implique trois points capitaux: la recherche du point de départ de la philosophie d'Aristote, la voie par laquelle atteindre la fin de cette philosophie et la détermination de cette fin; par ailleurs, suite aux rapports de la philosophie à nous (B2.2), deux autres points capitaux sont essentiels: les qualités de l'auditeur et celles de l'exégète; si, d'autre part, la philosophie est étudiée (B1) pour elle-même, c'est que (B1.1) elle comporte lettre (λέξις) et (B1.2) pensée (διάνοια); parce qu'elle comporte lettre (B1.1), sont impliqués deux points capitaux: la forme de l'exposition et l'explication de l'obscurité; du fait qu'elle comporte pensée (B1.2), provient le dernier point capital, soit le nombre de points qui doivent introduire chacun des traités étudiés.

Chez Élias, la démonstration repose sur la même méthode, mais les divisions sont établies de façon différente. Élias nous dit d'abord que c'est Proclus qui a fourni la division décimale de l'introduction générale à la philosophie d'Aristote. Toutefois, poursuit Élias, Proclus n'en fournit pas la cause. Élias s'engage donc à la montrer lui-même par division. La démonstration d'Élias se résume ainsi: la philosophie d'Aristote (A) porte un nom (ὀνομάζεται) et (B) existe (ὑφέστηκεν); (A) implique le premier point capital; par ailleurs, puisque la philosophie existe (B), elle existe soit (B1) pour elle-même (καθ' ἑαυτήν), selon la règle de l'art et de la science, soit (B2, mais B2.2 chez Olympiodore) par rapport à nous, en tant qu'elle est enseignée; donc, puisqu'elle existe pour elle-même (B1, mais B2.1 chez Olympiodore), elle progresse soit du parfait vers l'imparfait et plus particulier, soit de l'imparfait vers le parfait, d'où les trois points capitaux suivants: le point de départ, ou premier traité à aborder, la fin et la voie intermédiaire (B2.1.2 chez Olympiodore); puisque la philosophie existe (B2, soit B2.2 chez Olympiodore) par rapport à nous, on s'interroge sur les qualités de l'auditeur et de l'exégète. Élias mentionne ensuite la recherche du classement des traités. Toutefois cette recherche ne semble pas rattachée précisément à l'une des divisions effectuées par lui antérieurement: « Par ailleurs, puisque nous avons mentionné une division des traités et que, dans les traités, il y a lettre et pensée, à cause de la lettre nous cherchons quelle est la forme de l'expression (τὸ εἶδος τῆς φράσεως) et pourquoi Aristote a pratiqué l'obscurité; tandis qu'à cause de la pensée, nous cherchons combien de points capitaux doivent précéder les traités d'Aristote. »

¹⁰⁶ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 1, 13 - 3, 19; Simplicius, *In Cat.*, p. 3, 30 - 4, 9; Olympiodore, *In Cat.*, p. 3, 8 - 6, 4; Élias, *In Cat.*, p. 108, 15 - 113, 16. Pour une comparaison de ces exposés, on consultera I. Hadot (1990), p. 48-62. K. Praechter (1990 [1909]), p. 43-44 et I. Hadot (1990), p. 27-28, se sont interrogés sur les raisons qui ont incité les commentateurs des *Catégories* à consacrer un point capital aux dénominations des écoles philosophiques, alors que bien d'autres détails concernant la vie d'Aristote ou son école ne sont pas examinés dans le prologue. Tous deux conviennent qu'une biographie d'Aristote, suivie d'une liste de ses oeuvres, devait être connue des élèves, soit qu'elle se trouvât dans la

Les écoles¹⁰⁷ philosophiques se désignent donc de sept manières:¹⁰⁸ soit d'après [1,20] le fondateur¹⁰⁹ de l'école, comme pour les platoniciens¹¹⁰ et les pythagoriciens;¹¹¹ soit d'après la [2,1] patrie du fondateur de l'école, comme pour les

bibliothèque de l'école, soit qu'elle fût lue devant les auditeurs. L'étude des dénominations, plus particulièrement celle des péripatéticiens, ne serait donc qu'un supplément qui n'aurait pas reçu encore d'examen et que l'exégète aurait trouvé approprié de développer.

Par ailleurs, la distinction de sept modes de dénomination des écoles philosophiques n'est pas propre à la tradition néoplatonicienne. Elle se rencontre chez Diogène Laërte, *Vie des philosophes*, I, 17.

¹⁰⁷ Ici comme à la ligne 8, page 1, « école » traduit αἵρεσις. Αἵρεσις ne fait cependant pas référence à une institution avec un lieu de réunion, un chef et des successeurs désignés. Certains des exemples fournis par Philopon peuvent impliquer une telle organisation, mais ce n'est certes pas le cas pour les éphectiques et les cyniques. Aussi faut-il entendre « école » au sens ancien de « secte », soit l'ensemble des partisans d'une même option philosophique. Par ailleurs, selon Élias, *In Cat.*, p. 108, 21-22, le mot αἵρεσις, avant de désigner les partisans eux-mêmes, renvoie à l'opinion qu'ils partagent: « l'opinion d'hommes cultivés, d'accord entre eux, mais en désaccord avec d'autres ». Sur les sens possibles non seulement de αἵρεσις mais aussi de σχολή et de διατριβή, voir J. Glucker (1978), p. 159-225.

¹⁰⁸ Le début de la présentation se lit comme suit: Ἐπειδὴ τοίνυν αἱ τῶν φιλοσόφων αἰρέσεις λέγονται ἑπταχῶς; puis suit l'énumération des différents modes de dénomination. Il faut rattacher Ἐπειδὴ τοίνυν à Ἐφεκτικοὶ μὲν οὖν à la ligne 7 de la page 2. Nous conservons ce dernier terme, bien que A. Busse suggère de le rejeter.

¹⁰⁹ « fondateur de l'école » traduit αἵρεσιάρχης. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 3, 31: ἢ ἀπὸ τοῦ συστησαμένου τὴν αἵρεσιν; Ammonius, *In Cat.*, p. 1, 13-16: ἢ γὰρ ἀπὸ τῶν αἵρεσιάρχων ... τὴν ἀρχὴν τῶν αἰρέσεων ἐκάστης συστησαμένων; Olympiodore, *In Cat.*, p. 3, 12-14: ἀπὸ μὲν τῶν αἵρεσιάρχων ... οἵτινες τῆς τούτων προκατήρξαντο αἰρέσεως.

¹¹⁰ L'exemple des platoniciens se lit aussi chez Simplicius, *In Cat.*, p. 3, 31, et chez Élias, *In Cat.*, p. 108, 18.

¹¹¹ Élias, *In Cat.*, p. 108, 18, est le seul commentateur à prendre ici comme exemple les aristotéliens. Il est possible que la dénomination « aristotéliens » ait été assez rare dans l'Antiquité (voir J. Glucker (1978), p. 223 et I. Hadot (1990), p. 49). Toutefois, outre Élias, Ammonius et Philopon l'utilisent parfois (voir Ammonius, *In Is.*, p. 46, 21; Philopon, *In Meteor.*, p. 31, 7, où ἀριστοτελικός est opposé à πλατωνικός).

Pour l'intérêt de Philopon concernant les pythagoriciens, voir, entre autres, sur la nature de l'âme, *In De an.*, p. 69, 24 sq.; 81, 25-28; 82, 19; 86, 21; 88, 11-20; 186, 2; 243, 8-10; et sa relation au corps, *In De an.*, p. 247, 14-17; sur l'utilisation qu'ils font de symboles, *In Phys.*, p. 92, 29; 388, 24 - 389, 20; 610, 19-20; *In De an.*, p. 69, 28; 73, 21; 116, 29 - 122, 26; 176, 32 sq. (pour ce thème chez Philopon, voir H.D. Saffrey (1967)); sur la notion d'harmonie, *In De an.*, p. 146, 4-5; *In An. post.*, p. 180, 6-10; sur la nature des comètes, *In Meteor.*, p. 76, 9 - 78, 32; sur la voie lactée, *In Meteor.*, p. 101, 24 - 102, 36; sur le tonnerre, *In An. post.*, p. 383, 18-20; sur la nature substantielle des nombres, *In An. prior.*, p. 92, 9-10; 97, 11-13; *In An. post.*, p. 301, 26-28; *In Phys.*, p. 240, 2; sur la nature principale du pair et de l'impair, de la monade et de la dyade, *In Phys.*, p. 123, 18-21; 126, 5-6; sur l'infini, *In Phys.*, p. 387, 23 - 388, 23; 395, 10-11; 412, 27-28; 416, 20-21; sur le fait que Platon soit pythagoricien, *In Phys.*, p. 92, 29; 389, 16.

cyrénaïques, à partir¹¹² d'Aristippe,¹¹³ et les mégariques, à partir d'Euclide;¹¹⁴ soit d'après un¹¹⁵ lieu où il enseignait, comme pour les académiciens, à partir de Xénocrate,¹¹⁶ et les stoïciens, à partir de Zénon de Kition;¹¹⁷ soit d'après l'exercice du choix en philosophie, comme pour les dénommés éphectiques;¹¹⁸ soit d'après le [2,5] genre de vie, comme pour les cyniques dont Antisthène¹¹⁹ fut l'initiateur; soit d'après

¹¹² Ici et jusqu'à la fin du paragraphe (p. 2, 7 chez Philopon), « à partir de » traduit la préposition ἀπό suivie du génitif, qui peut aussi signifier « disciples de ».

¹¹³ Le nom d'Aristippe (V^e-IV^e siècles avant notre ère) ne revient pas dans les autres commentaires de Philopon sur des traités d'Aristote. J.A. Fabricius (1967 [1807]), p. 656, affirme que le nom d'Aristippe apparaît dans le commentaire à la *Métaphysique*, édité en 1583, en latin, par F. Patrizi. Toutefois, l'authenticité de ce commentaire est contestée. Voir, à ce sujet, la notice de R. Sorabji (1987), p. 232.

¹¹⁴ Nous n'avons trouvé aucune autre mention d'Euclide de Mégare (V^e-IV^e siècles avant notre ère) dans les commentaires de Philopon à Aristote.

¹¹⁵A. Busse, s'appuyant sur Ammonius, *In Cat.*, p. 1, 17, corrige le texte de ses principaux témoins (voir l'apparat critique de la page 2, ligne 2) et, écrit « le lieu », <τοῦ> τόπου.

¹¹⁶ Contrairement à celui d'Aristippe et celui d'Euclide, le nom de Xénocrate (IV^e siècle avant notre ère) apparaît à plusieurs reprises dans l'oeuvre de Philopon. Il est tantôt présenté comme διάδοχος de Platon (*In De an.*, p. 81, 25; 165, 18), tantôt comme μαθητής de Platon (*In De an.*, p. 171, 17; *In Phys.*, p. 83, 31). Sur Xénocrate et la doctrine de l'âme-nombre, voir: *In An. post.*, p. 348, 2; *In De an.*, p. 32, 32 - 33, 2; 44, 11-12; 71, 6-14; 81, 17-31; 82, 19-20; 165, 18 - 175, 2; 207, 25-30. Sur Xénocrate et les grandeurs indivisibles, voir *In Phys.*, p. 83, 28-31; 84, 15 - 85, 2.

¹¹⁷ On rencontre une autre mention de Zénon de Kition (IV^e-III^e siècles avant notre ère) dans *In Phys.*, p. 613, 19-27. Philopon nous dit alors que l'entourage de Zénon soutenait que le vide est un continu et qu'il y a, à l'extérieur de l'univers, un vide infini. Les références aux stoïciens, sans précision de noms, sont plus nombreuses. Voir, entre autres, *In De an.*, p. 9, 9-10, sur l'âme comme substance aérienne; *In De an.*, p. 188, 2, sur la corporéité de la divinité; *In An. prior.*, p. 6, 19 - 9, 3, sur la logique comme partie de la philosophie; *In An. prior.*, p. 36, 5-10, sur les raisonnements concluants mais non syllogistiques; *In An. prior.*, p. 165, 27 - 167, 30, sur la tentative de réfuter par des exemples certains types de syllogismes modaux; *In An. prior.*, p. 242, 14 - 243, 10, sur les syllogismes hypothétiques et le vocabulaire afférent; *In An. prior.*, p. 301, 9-10, sur la correspondance entre la πρόσληψις et la μετάληψις; *De aet. mundi*, p. 212, 25 - 213, 4, sur la génération et la destruction périodiques du monde; *De aet. mundi*, p. 405, 2-4; 410, 1-3; 413, 24 - 414, 5, sur la matière et la tridimensionalité.

Sur l'influence exercée par la philosophie stoïcienne sur la pensée de Philopon, voir R. Sorabji (1987), p. 34-37 et les références données dans les notes.

¹¹⁸ Philopon, *In An. prior.*, p. 30, 29 - 31, 29, présente et réfute un argument des éphectiques contre l'existence du syllogisme. L'argument des éphectiques, fondé sur la régression à l'infini, et la première partie de la réfutation de Philopon se trouvent chez Sextus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, II, 182-183 et 185.

¹¹⁹ A notre connaissance, le nom d'Antisthène (V^e-IV^e siècles avant notre ère) ne réapparaît pas dans l'oeuvre de Philopon (voir toutefois J.A. Fabricius (1967 [1807]), p. 656, et la note 113

la fin de la philosophie, comme pour les hédonistes, c'est-à-dire les épicuriens;¹²⁰ soit d'après un fait accidentel, comme pour les péripatéticiens, à partir d'Aristote.

Cela étant, l'on parlait d'éphectiques pour la raison suivante. Pyrrhon,¹²¹ initiateur de l'école, disait qu'il y a une impossibilité de comprendre inhérente aux êtres. Il utilisait un exemple tel le suivant: de même, affirme-t-il, qu'il n'y a pas moyen d'entrer deux fois dans le [2,10] même fleuve, car il s'est déjà écoulé avant que l'on s'y jette une deuxième fois; de même, n'est-il pas possible non plus de déclarer avec certitude quoi que ce soit au sujet des choses, puisque leur nature est elle aussi fluante et que c'est en cela qu'elle a son être: dans la génération et la disparition. De là que les éphectiques se contentaient, quand ils étaient interrogés, d'abaisser ou de

ci-dessus). Toutefois, la mention du rejet de l'universel par Antisthène, exprimé par le fameux: « Je vois un cheval, mais je ne vois pas la caballéité » ou « Je vois un homme, mais je ne vois pas l'humanité », est un lieu commun des commentaires sur l'*Isagoge* (voir Ammonius, *In Is.*, p. 40, 6-10; 41, 2-5; David, *In Is.*, p. 109, 13-16; Élias, *In Is.*, p. 47, 14-17).

¹²⁰ Le texte, p. 2, 6, se lit comme suit: ὡς οἱ ἠδονικοὶ ἐπικούρειοι. Je traduis « comme pour les hédonistes, c'est-à-dire les épicuriens ». Je ne retiens pas la suggestion inexplicite de A. Busse de considérer le terme « épicuriens » comme une glose. Il est vrai que le passage parallèle chez Ammonius, *In Cat.*, p. 3, 16, ne contient pas ce terme (le terme « épicuriens » apparaît toutefois alors qu'il est question des écoles nommées à partir du fondateur, p. 1, 13-15). On comparera cependant Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 6: ὡς ἠδονικοὶ οἱ ἐπικούρειοι (traduit par P. Hoffmann (1990) p. 10: « comme on appelle hédonistes les épicuriens »). Cette même formulation se trouve d'ailleurs dans le manuscrit F du texte de Philopon (voir apparat critique de A. Busse).

Le nom d'Épicure (IV^e-III^e siècles avant notre ère), ou la dénomination « épicuriens », se retrouvent tant dans les commentaires aristotéliens de Philopon que dans ses autres ouvrages. Voir *In An. post.*, p. 330, 17-21, sur le caractère non nécessaire de l'éclipse du soleil par interposition de la lune; *In Phys.*, p. 24, 23 - 25, 10, sur le vide et les atomes comme principes multiples, infinis et mobiles des êtres; *In De an.*, p. 114, 28 - 115, 5, sur l'âme qui meut le corps; *In De an.*, p. 143, 1 - 145, 10, pour la réfutation d'un argument contre la doctrine de l'âme-harmonie; *In De gen. et corr.*, p. 12, 6-25, sur l'entourage d'Épicure qui pose des atomes infinis en nombre mais pas selon leur figure; *De aet. mundi*, p. 176, 19-20, sur l'impiété des épicuriens; *De op. mundi*, p. 165, 8-10, encore sur l'impiété épicurienne, qui donne le hasard comme cause de l'existence du monde.

¹²¹ Le nom de Pyrrhon (IV^e-III^e siècles avant notre ère) apparaît aussi chez Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 5.

relever le doigt, estimant que les choses ont le temps d'être remplacées avant que l'on ait répondu.¹²² [2,15] Quant au disciple d'Héraclite,¹²³ il étendait l'absurdité

¹²² ὅθεν ἐρωτώμενοι κατένευον μόνον ἢ ἀνένευον, οἴομενοι φθάνει ἀμειφθῆναι τὰ πράγματα πρὶν ἀποκρίνασθαι. Cette précision, p. 2, 13-15, qui concerne traditionnellement Cratyle, disciple d'Héraclite, devrait normalement suivre l'énoncé voulant qu'on ne puisse entrer une seule fois dans le même fleuve, p. 2, 15-18 (cf. Aristote, *Métaphysique* Γ 5, 1010 a 11-15).

Les mots κατένευον et ἀνένευον signifient, littéralement, abaisser la tête en signe d'assentiment et relever la tête en signe de dissentiment. Mais, dans le contexte présent, ils font référence au remuement du doigt auquel, aux dires d'Aristote, Cratyle se limitait, pensant qu'il ne fallait rien dire. Ainsi, Aristote, *Métaphysique* Γ 5, 1010 a 13, nous dit que Cratyle τὸν δάκτυλον ἐκίνει μόνον. Alexandre d'Aphrodise, *In Metaph.*, p. 308, 35, commente: ἡξίου δὲ καὶ τῷ δακτύλῳ δεικνύναι τὸ ὑποκείμενον μόνον. Mais chez Syrianus, *In Metaph.*, p. 67, 34-35, on retrouve précisément le vocabulaire employé par Philopon: διὸ καὶ τὸν Κρατύλον ἱστοροῦσιν ἅποσχέσθαι μὲν ὕστερον τῆς χρήσεως τοῦ λόγου, κατανεύειν δὲ μόνον καὶ ἀνανεύειν. Et Asclépius, *In Metaph.*, p. 278, 31, précise: τῷ δακτύλῳ κατένευε καὶ ἀνένευε.

Ni Simplicius, ni Ammonius, ni Olympiodore, ni Élias ne font référence à ce geste. Simplicius n'offre pas de développement sur les éphectiques et Ammonius ne fait pas allusion à leur manière de répondre. Cependant, Olympiodore, *In Cat.*, p. 3, 36 - 4, 3 et Élias, *In Cat.*, p. 109, 25-28, soutiennent que les éphectiques, lorsqu'ils étaient interrogés sous forme d'alternative, donnaient une triple réponse, le « trépied », disant que la chose est ou les deux, ou aucune des deux, ou l'une ou l'autre. Sur ce « trépied », voir L. Robin (1944), p. 13-14 et 188 et I. Hadot (1990), p. 58-60.

¹²³ A. Busse, dans son appareil critique, suggère de rejeter les lignes 15 à 18 de la page 2, soit: ὁ δὲ μαθητῆς αὐτοῦ Ἡράκλειτος ἐπιτείνων τὸ ἄτοπον ἔλεγεν ὅτι οὐδὲ ἅπαξ εἰς τὸν αὐτὸν ποταμὸν ἐμβῆναι δυνατόν· πρὶν γὰρ ὅλον τὸ σῶμα καταδῦναι, πλείστον ὕδωρ φθάνει παραρρεῦσαν. οὕτω δὲ ἔχειν καὶ τῆν τῶν πραγμάτων φύσιν· ἐν κινήσει γὰρ καὶ ῥοῇ τὸ εἶναι ἔχειν ἅπαντα. Évidemment, à cause de l'expression ὁ δὲ μαθητῆς αὐτοῦ Ἡράκλειτος, non seulement Pyrrhon apparaît comme le maître d'Héraclite, mais la fameuse sentence voulant qu'on ne puisse entrer deux fois dans le même fleuve se voit attribuée à Pyrrhon, alors qu'elle provient d'Héraclite (voir fragment 41 (Bywater); fragment 91 (Diels), et la non moins célèbre sentence voulant qu'on ne puisse même entrer une seule fois dans le même fleuve se voit attribuée à Héraclite, alors qu'elle provient de Cratyle, son disciple (voir Aristote, *Métaphysique* Γ 5, 1010 a 11-15). Ce qui amène I. Hadot (1990), p. 58, qui vraisemblablement ne retient pas la suggestion de A. Busse, à dire: « ... la première citation est attribuée à Pyrrhon et la deuxième à son élève (sic!) Héraclite. Philopon a dû être bien inattentif en prenant des notes au cours de son maître Ammonius ou en éditant les notes prises par un autre élève d'Ammonius, car je ne crois pas possible qu'une faute pareille ait pu être commise par Ammonius lui-même ».

F. Decleva Caizzi (1981), p. 123-124, traduit ὁ δὲ μαθητῆς αὐτοῦ Ἡράκλειτος par « son maître Héraclite » (nous remercions Monsieur Bernard Besnier d'avoir attiré notre attention sur le texte de F. Decleva Caizzi et de l'avoir discuté avec nous). Si cette traduction a l'avantage d'éliminer la difficulté chronologique concernant Héraclite et Pyrrhon, elle ne résout cependant pas les problèmes soulevés par les citations. Par ailleurs, bien que le verbe μανθάνω ait effectivement, comme le verbe apprendre en français, la double signification de s'instruire soi-même et d'instruire quelqu'un d'autre, le nom μαθητής, à notre connaissance, n'a chez Philopon que le sens courant de disciple, mais non celui de maître.

Pour notre part, nous proposons de lire ὁ δὲ μαθητῆς ὁ τοῦ Ἡρακλείτου ou encore ὁ δὲ μαθητῆς τοῦ Ἡρακλείτου, au lieu de ὁ δὲ μαθητῆς αὐτοῦ Ἡράκλειτος. De

cette façon, les trois difficultés mentionnées ci-dessus s'aplanissent. En effet, selon la première affirmation de Philopon, Pyrrhon soutiendrait qu'il y a une impossibilité de comprendre inhérente aux êtres et utiliserait à ce propos l'exemple du fleuve dans lequel on ne peut entrer deux fois. En affirmant que ce dernier *utilise* (χρῶμενος) cet exemple, Philopon peut tout simplement vouloir rattacher, du point de vue doctrinal, Pyrrhon à Héraclite, mais rien n'oblige à croire qu'il lui attribue la paternité de l'exemple. D'ailleurs, si nous acceptons la correction « le disciple d'Héraclite », à la ligne 15 de la page 2, nous devons supposer que Philopon attribue bel et bien à Héraclite la première citation, sinon on ne comprendrait guère pourquoi il remarquerait que ce que soutient le disciple de ce dernier, soit l'impossibilité d'entrer même une seule fois dans un même fleuve, augmente davantage l'absurdité (cf. par ailleurs Alexandre d'Aphrodise, *In Metaph.*, p. 308, 25-26: ... ἡ Ἡρακλείτου δόξα καὶ ἡ Κρατύλου, ὅς ἐταῖρος μὲν ἐγένετο Ἡρακλείτου, προσεπέτεινε [ἐπιτείνων chez Philopon, ligne 15] δὲ τῆ ἐκείνου δόξη ...). Quant à l'affirmation voulant qu'il revienne au disciple d'Héraclite d'avoir prétendu qu'on ne peut entrer même une seule fois dans un même fleuve, elle s'accorde, comme nous l'avons dit, avec le témoignage d'Aristote qui attribue cette déclaration à Cratyle (*Métaphysique* Γ 5, 1010 a 11-15).

Malheureusement, à notre connaissance, nulle part ailleurs dans son oeuvre Philopon ne parle de Pyrrhon, de sorte que nous ne pouvons vérifier ses connaissances au sujet de ce dernier. D'autre part, bien que Philopon mentionne les éphectiques dans son commentaire aux *Premiers analytiques* (voir note 118), le passage n'apporte aucune lumière sur nos difficultés actuelles. Il faut souligner toutefois que, outre Platon et Aristote, Héraclite est sans doute l'un des philosophes dont le nom revient le plus fréquemment dans l'oeuvre du commentateur. Or, des doctrines qui sont attribuées par Philopon à Héraclite dans ses autres traités - et cela plaide en faveur de la correction que nous proposons -, aucune ne surprend ou n'est susceptible d'entraîner une accusation d'ignorance, même si par ailleurs on peut bien sûr discuter du sens véritable des propos du penseur d'Ephèse. On se doit de remarquer, en effet, que, dans les commentaires aristotéliens de Philopon, les mentions d'Héraclite pleuvent. Ainsi, concernant le feu comme principe des êtres (*In De gen. et corr.*, p. 11, 12; 124, 21-22; 206, 28-29; 237, 25; *In De an.*, p. 9, 7-8; 92, 2-3; *In Phys.*, p. 86, 25-26; 264, 9; 434, 10), à cause de la plus grande subtilité de ses parties et de sa nature facilement modelable (*In Phys.*, p. 23, 4-5) ou de la plus grande véhémence de la puissance qui se trouve en lui, bien qu'il ne soit pas infini en étendue (*In Phys.*, p. 433, 3-6; 436, 3-5), et supposant la nature ignée de l'âme (*In De an.*, p. 9, 7-8; 67, 16-20; 82, 17-19; 83, 21-23; 87, 10-27; 92, 2-3); sur l'identité des contraires (*In Phys.*, p. 29, 13-14, 17-18; 41, 14; 63, 17-20), expliquée, par ceux qui plaident en faveur d'Héraclite, par une unité de substrat et de genre et non du fait qu'un contraire ne différerait en rien d'un autre (*In Phys.*, p. 49, 4-29); sur la nature en grande partie ignée du ciel (*In Météor.*, p. 16, 20-23). D'autre part, dans le *Contre Proclus*, Philopon mentionne la doctrine du rythme alternatif du monde (p. 212, 10-13, qui est en fait une citation d'Aristote, *Du ciel* 279 a 14-17) et celle sur le mouvement continu (voir p. 257, 22-24; 525, 6-8), rattachée à l'impossibilité de la science et de définition des sensibles (p. 28, 14-18). En rapport à cette même doctrine, à la page 27, 10-14 du même traité, Philopon relie expressément Cratyle à Héraclite, en citant Aristote, *Métaphysique* 987 a 31. Ce dernier passage laisse fortement croire que notre commentateur avait connaissance du rapport de maître à disciple des deux penseurs, du moins lors de la rédaction du *Contre Proclus*.

Nous avons ainsi deux bonnes raisons de corriger le passage que nous retrouvons dans le commentaire aux *Catégories* de Philopon: 1) la profusion, dans l'oeuvre de ce dernier, des allusions à Héraclite; 2) la résolution économique des trois difficultés mentionnées ci-haut par la seule modification de Ἡράκλειτος en Ἡρακλείτου.

Nous devons toutefois avouer que deux autres raisons s'opposent à notre suggestion: 1) la forme de l'énoncé; 2) l'ambiguïté chronologique relative à Pyrrhon:

1) La vérification des occurrences du mot μαθητής chez Philopon, nous oblige à considérer une entrave formelle à la correction que nous proposons (nous tenons ici à remercier Monsieur

jusqu'à dire qu'il n'est même pas possible d'entrer une seule fois dans le même fleuve car, avant que ne soit immergé tout le corps, une très grande partie de l'eau s'est déjà écoulée. Or, disait-il, ainsi en va-t-il également de la nature des choses. En effet, toutes ont leur être en mouvement et en écoulement. Voilà pourquoi l'on parlait d'éphectiques: du fait qu'ils suspendaient¹²⁴ leurs réponses à propos des choses. [2,20] Platon, cependant, qui a réfuté, entre beaucoup, cette opinion par de nombreux arguments, leur ajoute par surcroît cette réfutation: « Ô hommes qui dites qu'il y a impossibilité de comprendre, le comprenez-vous qu'il y a impossibilité de comprendre, oui ou non? Car si vous le comprenez, il y a possibilité de comprendre. Mais si vous ne le

Philippe Hoffmann qui nous a incitée à mener cette recherche). En effet, quand Philopon veut désigner un disciple particulier d'un maître déterminé, il a l'habitude d'employer l'expression ὁ μαθητῆς avec, au génitif, enclavé ou non, le nom du maître en question et, en apposition à μαθητῆς, le nom du disciple. Ainsi dans *De aet. mundi.*, p. 26, 27-28 et p. 117, 24-25: ὁ τοῦ Πλάτωνος μαθητῆς Ἀριστοτέλης; *In Phys.*, p. 80, 23: Ζήνων δὲ ὁ τούτου μαθητῆς; p. 83, 28-31: τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ [Parménide] Ζήνωνος (= ὁ μαθητῆς αὐτοῦ Ζήνων) et ὁ μαθητῆς Πλάτωνος ὁ Ξενοκράτης; *In De an.*, p. 171, 17, Πλάτωνος ὦν μαθητῆς [Xénocrate]; *In Meteor.*, p. 77, 8-10 (*idem* p. 82, 24-25): Ἰπποκράτης ὁ Χῖος ... καὶ ὁ τούτου μαθητῆς Αἰσχύλος; *In An. prior.*, p. 242, 19-20: οἱ τε μαθηταὶ τοῦ Ἀριστοτέλους οἱ περὶ Θεόφραστον καὶ Εὐδημον...

2) Le texte de Philopon n'est pas le seul à présenter une ambiguïté sur la situation chronologique de Pyrrhon. En effet, on lit dans les *Prolégomènes à la philosophie* de David, p. 8, 24 - 9, 2: ... καὶ γὰρ οἷς ἔρις ὁ βίος ἐστίν (οὔτοι δὲ εἰσιν οἱ Πυρρώνειοι οἱ πάντα ἀνατρέπουν πειρώμενοι), τὴν μητέρα τῶν ἀποδείξεων, φημὶ δὴ τὴν φιλοσοφίαν, δι' ἀποδείξεων ἠβούλοντο ἀνατρέπουν καί, ὡς ἂν τις εἶποι, τὴν φιλοσοφίαν διὰ φιλοσοφίας ἀνέτρεπον. πρὸς οὓς ἀπαντᾷ ὁ Πλάτων λέγοντας μὴ εἶναι κατάληψιν· πῶς φατε μὴ εἶναι κατάληψιν ὡς κατειληφότες; καὶ εἰ μὲν ὡς καταλαβόντες, δῆλον ὅτι ἔστι κατάληψις, ἐπειδὴ κατελάβετε· εἰ δὲ ὡς μὴ κατειληφότες, τίς ὑμῖν πιστεύσει τοιαῦτα λέγουσιν, ἃ μὴ κατελάβετε μηδὲ ἐπίστασθε; [cf. cette « citation » de Platon avec Philopon, *In Car.*, p. 2, 21-24] Dans ce passage, à moins de prendre πρὸς οὓς pour un relatif indéfini, David apparaît prendre pour acquis que Platon a réfuté les pyrrhoniens.

¹²⁴ La dénomination Ἐφεκτικοί, éphectiques, est rattachée au verbe ἐπέχω, suspendre.

comprenez pas, nous ne pouvons avoir confiance en vous, puisque vous ne comprenez pas qu'il y a impossibilité de comprendre. »¹²⁵

Les cyniques, quant à eux, étaient ainsi appelés [2,25] à cause de leur propension au franc-parler et à la réfutation. En effet, on prétend que le chien¹²⁶ est d'une certaine façon philosophe et capable de discernement, car il aboie contre les étrangers, tandis qu'il remue la queue en présence des familiers. De même ceux-là aussi

¹²⁵ Cette « citation » de Platon, se rencontre, avec quelques nuances, chez Ammonius, *In Cat.*, p. 2, 12-17; Olympiodore, *In Cat.*, p. 4, 5-9; Élias, *In Cat.*, p. 109, 31 - 110, 3; David, *Prolégomènes à la philosophie*, p. 8, 28 - 9, 2.

A Busse, dans l'apparat critique qui accompagne le texte de Philopon, renvoie à *Cratyle* 439 e sq. et, dans l'apparat qui accompagne le commentaire d'Élias aux *Catégories*, à *Théétète* 182 d sq. I. Hadot (1990), p. 57, note 51, signale que les références au *Cratyle* et au *Théétète* fournies par A. Busse sont fausses: « c'est le mot κατάληψις qui le prouve, car il ne saurait, dans le sens utilisé ici, être de Platon. » En attribuant à Platon cette réfutation des éphectiques, les commentateurs semblent avoir pour but implicite de miner toute interprétation sceptique de ce dernier. Une telle interprétation est clairement actualisée dans les *Prolégomènes*, anonymes, à la philosophie de Platon, 10, 1-6 sq. (traduction de J. Trouillard): « Mais Platon a encore dépassé la philosophie de la Nouvelle Académie, en ce que celle-ci professe que la réalité est insaisissable, tandis que Platon prouve que l'on peut saisir scientifiquement certaines choses. Cependant certaines personnes poussent Platon dans les sens des sceptiques et des académiciens, en prétendant qu'il professe lui aussi que tout est insaisissable ... ». Suit alors la démonstration détaillée que Platon ne peut être un sceptique. (on remarquera toutefois que l'auteur des *Prolégomènes à la philosophie de Platon* n'a curieusement pas recours à la « citation » qu'on retrouve chez les commentateurs aux *Catégories*). Voir aussi Élias, *In Cat.*, p. 110, 12-13 sq.: « Or, certains crurent que Platon aussi appartenait à cette école [les éphectiques] ... ».

L'extension de l'épithète « éphectiques » à des philosophes antérieurs à Platon et réfutés par lui permet d'assurer le dogmatisme de ce dernier. Par ailleurs, en rattachant Pyrrhon et les sceptiques à Héraclite, Philopon ne saurait être considéré ni comme original ni comme extravagant. Il est vrai que, dans les passages parallèles de leur commentaire aux *Catégories*, hormis Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 4-5, qui met Pyrrhon à la tête des éphectiques, mais n'offre cependant pas d'exposé élaboré sur ces derniers; ni Ammonius, ni Olympiodore, ni Élias ne mentionnent ni Pyrrhon ni Héraclite. Toutefois, outre le fait qu'ils attribuent à Platon une réfutation des éphectiques, Ammonius, *In Cat.*, p. 2, 25 - 3, 3 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 4, 32 - 5, 1, présentent aussi les exemples du fleuve dans lequel on ne peut entrer deux fois puis pas même une seule fois.

Cf. par ailleurs Philopon, *In Cat.*, p. 104, 20-25, et *In An. post.*, p. 141, 8-19.

Sur les remaniements et la transmission des citations chez les philosophes néoplatoniciens alexandrins, on consultera L.G. Westerink (1990¹), p. lxxxiv-lxxxvii.

¹²⁶ La dénomination Κυνικοί, cyniques, est rattachée au mot κύων, chien. Le rapprochement entre le chien et le philosophe est tiré de Platon, *République* 375 e.

accueillaien et embrassaient les vertus et ceux qui vivent selon la vertu, mais ils s'insurgeaient et aboyaient contre les passions et ceux qui vivent selon les passions, fussent-ils des rois.¹²⁷

Quant aux hédonistes, on les appelait ainsi, [3,1] parce qu'ils posaient le plaisir¹²⁸ comme fin, non pas cependant le plaisir corporel, mais l'état serein et sans trouble de l'âme, conséquence de la vie vertueuse. Ceux-ci se trompaient pourtant, puisqu'ils posaient comme fin ce qui coïncide avec la vertu ou, en vérité, son ombre.¹²⁹

Les péripatéticiens étaient pour leur part ainsi désignés pour la raison suivante: [3,5] Platon s'entretenait avec ses disciples tout en se promenant, pour l'exercice. Aristote, lorsqu'il lui eut succédé, reçut ce surnom à cause de cette activité ou, en vérité, ce fait accidentel.¹³⁰

¹²⁷ Cf. Diogène Laërte, *Vie des philosophes*, VI, 43, sur Diogène et Philippe de Macédoine; VI, 38 et VI, 44 sur Diogène et Alexandre de Macédoine; Cicéron, *Tusculanes*, V, 32, 92 et Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 14, sur Diogène et le roi de Perse; Suétone, *Néron*, 39, sur Isidore et Néron et *Vespasien*, 13, sur Démétrius et Vespasien.

¹²⁸ La dénomination ἡδονικοί, hédonistes, est rattachée au mot ἡδονή, plaisir.

¹²⁹ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 5, 16-18: « Mais nous nous ne soutenons pas que le plaisir est la fin, mais qu'il résulte de la fin, de même que nous disons de l'ombre qu'elle résulte des corps éclairés; lorsque le soleil n'est pas au zénith. » Élias, *In Cat.*, p. 112, 14-16: « Le plaisir n'est donc pas la fin, mais il résulte de l'activité naturelle ou lui est combiné, comme l'ombre pour celui qui se promène dans la lumière. »

¹³⁰ La dénomination Περιπατητικοί, péripatéticiens, est rattachée au verbe περιπατῶ, se promener. Alors que Diogène Laërte, *Vie des philosophes*, I, 17, nous dit simplement que les péripatéticiens sont ainsi nommés ἀπὸ συμπτωμάτων, plusieurs commentateurs, outre Philopon, s'ils rattachent l'appellation « péripatéticiens » à un fait accidentel (ἀπὸ συμβεβηκότος): la déambulation, profitent de l'occasion pour souligner une relation scolaire

Étude du deuxième point capital introduisant à la philosophie d'Aristote: le classement des écrits d'Aristote ¹³¹

entre Aristote et Platon. Voir Ammonius, *In Cat.*, p. 3, 8-16 (cf. *In Is.*, p. 46, 4-17); Olympiodore, *In Cat.*, p. 5, 18-30; Élias, *In Cat.*, p. 112, 17 - 113, 4.

¹³¹ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 3, 20 - 5, 30; Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 10 - 5, 2; Olympiodore, *In Cat.*, p. 6, 6 - 8, 28; Élias, *In Cat.*, p. 113, 17 - 117, 14. Au deuxième point capital, Philopon, comme les autres commentateurs, fournit un classement et non une liste des écrits d'Aristote. Les oeuvres mentionnées ne le sont qu'à titre d'exemples, même si, dans le cas des traités instrumentaux, les exemples fournis épuisent les possibilités.

Selon K. Praechter (1990 [1909]), p. 44-45, l'école néoplatonicienne devait posséder une liste des écrits, comme celles conservées par Diogène Laërte, Ptolémée et Hésychios, mais sans principe de classement apparent. Aussi, le deuxième point capital de l'introduction à la philosophie d'Aristote aurait été conçu dans l'intention d'introduire une certaine organisation parmi les oeuvres du Stagirite. P. Moraux (1951), p. 145-185, a toutefois montré que les commentateurs néoplatoniciens, ou leur source, n'ont pas déduit d'une liste d'oeuvres d'Aristote leur division du corpus et que, par conséquent, leur classement n'est pas original. Ce dernier répondrait, au contraire, malgré certaines nuances dans l'agencement, au même principe d'organisation que celui sous-jacent à la liste de Diogène Laërte. En effet, selon P. Moraux, p. 149-150: « ... la liste de Diogène et la division du *corpus* chez les commentateurs ont été composées d'après les mêmes principes. Or, les commentateurs ou leur source n'ont pas déduit de la liste que nous possédons leur division du *corpus*: les titres de la liste sont trop obscurs et les groupes s'y succèdent d'une façon trop arbitraire en apparence pour qu'il soit possible d'en extraire les divisions que l'on connaît. La liste de Diogène est donc elle-même fondée sur un groupement des oeuvres du Stagirite. L'auteur de ce groupement devait expliquer l'ordre qu'il adoptait; c'est d'après ses indications que les commentateurs ont élaboré leur *διάρεσις*. » Cependant, I. Hadot (1987¹) et (1990), p. 63-93, a développé une argumentation solide pour établir que le classement des écrits d'Aristote offert par les commentateurs néoplatoniciens, s'il contient indubitablement des éléments anciens, n'en est pas moins « un pur produit de la philosophie néoplatonicienne ». I. Hadot signale l'emplacement des lettres au début du classement - caractéristique qui n'apparaît dans aucune liste ancienne d'oeuvres de philosophes, comme l'un des indices de l'originalité néoplatonicienne. L'exposé des commentateurs suit en effet l'ordre suivant: les écrits particuliers, auxquels appartiennent les lettres; les écrits intermédiaires; les écrits généraux et, pour ces derniers, les aide-mémoire, puis les compositions et, pour ceux-ci, les dialogues puis les traités magistraux, divisés en spéculatifs, pratiques et instrumentaux. Or, cet ordre de présentation, loin d'être aléatoire, permet d'éliminer progressivement des études aristotéliennes tout ce qui n'est pas purement philosophique, selon les critères néoplatoniciens: d'abord les écrits particuliers, parce qu'ils ne considèrent pas les choses dans leur universalité (*μερικά* ne serait donc pas l'équivalent de *μονοειδή*, car si ce dernier fait référence à l'étude d'un sujet unique, *μερικά* est pris en opposition à *καθόλου*); ensuite les écrits intermédiaires, pour la même raison que les particuliers (voilà pourquoi I. Hadot soutient que cette section d'écrits n'a de sens qu'à l'intérieur du système néoplatonicien, puisqu'elle serait conçue pour mettre de côté un certain nombre d'écrits, dont tous les écrits sur les animaux, qui, bien qu'ils ne soient pas particuliers, n'ont pas leur place dans la progression des études); les aide-mémoire, parce qu'ils n'apporteraient rien à la compréhension de la philosophie d'Aristote; les dialogues, malgré leur caractère général, parce qu'ils s'adressent au grand public et n'ont pas recours à des démonstrations scientifiques. Restent donc seuls les *autoprosopa* qui doivent être étudiés dans l'ordre inverse de leur présentation, soit en commençant par les écrits instrumentaux, puis les pratiques, puis les spéculatifs. Et de fait, lorsque les commentateurs néoplatoniciens abordent les points capitaux concernant le principe

Allons, effectuons aussi le classement des écrits d'Aristote. Parmi les écrits d'Aristote, les uns sont particuliers,¹³² comme les [3,10] lettres; d'autres généraux, tels que la *Physique*, *De l'âme* et le reste; d'autres intermédiaires, comme les *Constitutions* et l'*Histoire des animaux*.

Les écrits généraux, de leur côté, sont les uns des aide-mémoire, les autres des compositions. Et parmi les aide-mémoire, les uns sont spécialisés, les autres variés; et sont spécialisés tous ceux qui furent écrits sur un seul thème, pour lui-même, tandis que sont variés tous ceux où en furent consignés plus d'un. Quant aux compositions, [3,15] les unes sont des traités magistraux, qu'on appelle également traités pour l'auditoire; les autres sont des dialogues et sont publiques. Or, parmi les traités pour l'auditoire, les uns sont spéculatifs, d'autres pratiques et d'autres instrumentaux. Et les traités spéculatifs concernent les uns la nature, d'autres les mathématiques, d'autres la théologie; les traités pratiques, quant à eux, concernent les uns l'éthique, d'autres l'économie, d'autres la politique; et les traités instrumentaux portent les uns sur ce qui précède la méthode, [3,20] d'autres sur la méthode elle-même et d'autres sur ce qui contribue, d'une autre manière, à la méthode.

Sont donc particuliers tous les écrits rédigés pour quelqu'un à titre privé, comme les lettres ou tout ce qu'Aristote a écrit suite aux interrogations

de la philosophie d'Aristote, sa fin et le chemin menant à cette fin, ils ne considèrent que les *autoprosopa*.

¹³² Voir la planche 1, où nous donnons un résumé, sous forme de schéma, du classement offert par Philopon. Ce résumé contient les expressions grecques utilisées par Philopon et les termes français qui ont servi à les traduire.

d'Alexandre de Macédoine sur la royauté et sur la façon dont il faut établir les colonies.¹³³ Mais sont généraux, par exemple, les travaux de la *Physique* [3.25] ou *De la génération et de la corruption*. En effet, dans de tels écrits, Aristote examine des généralités. Cependant, est intermédiaire, par exemple, *De la génération des animaux*: en effet, en tant qu'il porte sur les animaux, il contient le général, mais, en tant qu'il ne porte pas sur toute génération de manière universelle, il contient le particulier.¹³⁴

¹³³ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 10-11, et surtout à Élias, *In Cat.*, p. 113, 21-26, pour qui la caractéristique des écrits particuliers n'est pas seulement de s'adresser à quelqu'un en propre, mais de traiter d'un sujet de manière particulière. Ainsi, selon Élias, le traité *Du monde*, même s'il est adressé en propre à Alexandre, n'en est pas moins général de par son sujet d'étude. Toutefois, chez Philopon, *In Cat.*, p. 3, 22, et chez Ammonius, *In Cat.*, p. 3, 23-24, la référence au contenu est absente. Tous deux, en effet, définissent les écrits particuliers uniquement en fonction du destinataire (même chose chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 6, 11-12). La notion de destinataires est par ailleurs omniprésente, chez Philopon et Ammonius, pour expliquer les différentes sections du classement. Si, pour décrire les écrits intermédiaires, Philopon, *In Cat.*, p. 3, 27-28, utilise la notion de particulier en tant qu'il s'oppose à l'universel, Ammonius, quant à lui, *In Cat.*, p. 3, 26 - 4, 3, décrit comme intermédiaires ce qui n'est pas général ni n'est adressé à quelqu'un en particulier. Ammonius ajoute précisément qu'Aristote a rédigé ces écrits pour aider la postérité à établir de bons choix (cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 6, 19-21). La notion de destinataires se trouve aussi au cœur de la distinction entre les dialogues et les traités magistraux (voir Philopon, *In Cat.*, p. 4, 11-22; Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 19-27; Olympiodore, *In Cat.*, p. 7, 15-23): les uns s'adressent au grand public, les autres aux disciples authentiques. Même les aide-mémoire, en quelque sorte, n'échappent pas à cette règle (voir Philopon, *In Cat.*, p. 3, 28-29; Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 5-13; Simplicius, *In Cat.*, p. 4, 15-16). Dans ce dernier cas toutefois le destinataire est l'auteur lui-même. Cf. P. Moraux (1951), p. 164, au sujet de la liste de Diogène Laërte: « Les dialogues [qui figurent en première place] sont destinés à tout le monde lettré; les cours [ou αὐτοπρόσωπα, qui arrivent en second lieu] sont conçus pour l'enseignement à l'intérieur de l'école; enfin, les notes du Maître et sa correspondance ont un caractère plus intime encore. »

¹³⁴ Le texte des lignes 26-28, page 3 de l'édition de A. Busse se lit comme suit: μεταξὺ δὲ ὡς αἱ Περὶ γενέσεως ζώων· ἡ μὲν γὰρ περὶ ζώων ἔχει τὸ καθόλου, ἡ δὲ περὶ πάσης ἀπλῶς γενέσεως τὸ μερικὸν ἔχει.

I. Hadot (1990), p. 69, note 28, propose de remplacer ἡ μὲν ... ἡ δὲ par ἡ μὲν ... ἡ δὲ et traduit: « Intermédiaire est un écrit comme le traité *De la génération des animaux*: en tant qu'il porte sur les animaux, il contient le 'général', mais en tant qu'il porte tout bonnement sur chaque génération (possible), il contient le 'particulier'. »

Nous acceptons de corriger les deux occurrences de ἡ par ἡ̄. Toutefois, nous pensons qu'il faut accepter la leçon du manuscrit F et de l'édition alpine (voir apparat critique de A. Busse), qui donne οὐ ἀπὸς δὲ, et lire: ... ἡ̄ δὲ οὐ περὶ πάσης ἀπλῶς γενέσεως τὸ μερικὸν

On appelle par ailleurs aide-mémoire tous les écrits où l'on consignait des notes pour mémoire personnelle. Les anciens avaient en effet l'habitude, en lisant les écrits de leurs prédécesseurs, [4,1] de consigner les opinions de ces derniers sur chaque sujet, ainsi que les arguments servant à les établir; et non seulement cela, mais ils consignaient également ce qui souvent leur paraissait bon à eux-mêmes, pour le garder en mémoire, afin que, si jamais ils devaient écrire sur quelque chose, ils eussent à leur disposition les [4,5] opinions de leurs devanciers sur le propos, comme matière de leurs propres compositions. Or, parmi les aide-mémoire, ils disaient spécialisés ceux dans lesquels ils consignaient des notes sur un seul sujet, par exemple sur l'âme, le ciel ou quelque autre chose; mais variés ceux dans lesquels ils consignaient des notes sur plus d'un sujet.¹³⁵

D'autre part, on nomme compositions tous les écrits qui présentent une expression qui convienne à un ouvrage composé et dont la [4,10] division des chapitres est

ἔχει, soit: « en tant qu'il ne porte pas sur toute génération de manière universelle [entendre: mais seulement sur celle des animaux], il contient le particulier ». En effet, Philopon, *In Meteor.*, p. 4, 12-14, reprend l'expression *περὶ πάσης ἀπλῶς γενέσεως: ἐν ταύτῃ* [dans *De la génération et de la corruption*] γὰρ *περὶ πάσης ἀπλῶς γενέσεως διδάσκει καὶ φθορᾶς, τίς τὲ ἐστὶ καὶ τί τῶν ἄλλων μεταβολῶν διενήνοχε, καὶ ὅσα τούτοις ἐστὶν ἀκόλουθα*. Or, le traité *De la génération et de la corruption*, auquel s'applique l'expression *περὶ πάσης ἀπλῶς γενέσεως* dans le commentaire aux *Météorologiques*, fait partie des écrits généraux dans le commentaire aux *Catégories* (voir p. 3, 24-25). Par conséquent, *περὶ πάσης ἀπλῶς γενέσεως* ne peut vouloir dire que « sur toute génération, de manière universelle ». D'où la pertinence d'intégrer le *οὐ* apparaissant dans l'apparat critique dans le passage mentionné du commentaire aux *Catégories*. Par ailleurs, la traduction de *ἀπλῶς* par « de manière universelle » a l'avantage de rejoindre l'un des trois sens du terme que nous offre Philopon, *In Cat.*, p. 37, 12-17: *τὸ δὲ ἀπλῶς λέγεται τριχῶς: ἢ τὸ καθόλου, ὡς λέγομεν 'ἀπλῶς πᾶς ἄνθρωπος' ἀντὶ τοῦ καθόλου, ἢ τὸ μοναχῶς ... ἢ τὸ κυρίως ...*

¹³⁵ Sur l'histoire des *ὑπομνηματικά* et de leur opposition aux *συνταγματικά*, voir P. Moraux (1951), p. 153-166.

bien établie. Or, parmi les compositions, les unes sont des dialogues, les autres des traités magistraux. Sont des traités magistraux, les compositions dans lesquelles Aristote adressait en son nom propre l'enseignement. On les appelle également traités pour l'auditoire, parce que l'exposé s'adresse à des auditeurs authentiques. Par contre, sont des dialogues toutes les compositions qu'Aristote écrivait non pas en son nom propre, mais à la façon de Platon, en jouant d'autres personnages. [4,15] On les appelait également publics, parce qu'ils étaient écrits pour l'utilité du grand nombre, ce en quoi d'ailleurs les dialogues se distinguent certes le plus des traités magistraux. En effet, dans les traités magistraux, comme il adresse son exposé à des auditeurs authentiques, Aristote dit ainsi ses opinions au moyen d'arguments très rigoureux et que le grand nombre n'est pas en mesure de suivre. Par contre, dans les dialogues, comme [4,20] ils sont écrits pour la communauté et l'utilité du grand nombre, Aristote dit là aussi ses opinions, toutefois non pas au moyen d'arguments démonstratifs mais plus simples et que le grand nombre est en mesure de suivre.¹³⁶

¹³⁶ Selon Philopon, ce qui distingue les écrits *acroamatiques* (dont la dénomination est rattachée à ὁ ἀκροατής, l'auditeur ou le disciple) des écrits *exotériques*, ce n'est pas que les premiers contiennent un enseignement secret, tandis que les seconds s'adresseraient au grand public (cf. la prétendue correspondance entre Aristote et Alexandre transmise par Aulu-Gelle, *Nuits antiques*, XX, 5), ni que les premiers transmettraient les opinions véritables du Stagirite, tandis que, dans les seconds, Aristote livrerait des opinions qui lui sont étrangères (cf. Élias, *In Cat.*, p. 115, 3-13, au sujet d'Alexandre d'Aphrodise, et Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 20-22). Pour Philopon, comme pour les autres commentateurs néoplatoniciens, ce qui distingue les écrits *exotériques* des écrits *acroamatiques* c'est la forme de l'argumentation, adaptée tantôt aux capacités du grand public, tantôt à celles des auditeurs légitimes (cf. Cicéron, *De finibus*, V, 5, 12, cité par P. Moraux (1951), p. 168). Philopon, *In Phys.*, p. 705, 20-24, exprime de nouveau cette opinion, en précisant que les écrits exotériques sont constitués ἐξ ἐνδόξων καὶ πιθανῶν.

Par ailleurs, les traités magistraux se divisent en traités spéculatifs, traités pratiques et traités instrumentaux; parce que la philosophie fut elle aussi divisée en ces deux parties: le [4,25] spéculatif et le pratique.¹³⁷ Et sont spéculatifs les traités dans lesquels Aristote porte l'examen sur la vérité et la fausseté, tandis que sont pratiques ceux où il examine le bien et le mal. Cependant, puisque les hommes manifestent un profond désaccord au sujet du bien, du mal,¹³⁸ de la vérité et de la fausseté, que les uns conçoivent autrement que les autres ce qui est bien, mal, vrai et faux; [4,30] il fallut à Aristote¹³⁹ un instrument¹⁴⁰ capable de distinguer ces choses, ce qu'est précisément la démonstration. Or, la démonstration n'est rien d'autre que le

À notre avis, du point de vue syntaxique, les deux passages du commentaire aux *Catégories* où Philopon mentionne les écrits *exotériques*, soit p. 3, 14-15 et 4, 13-16, n'impliquent pas nécessairement une identification stricte aux dialogues. De plus, Philopon semble bien confirmer l'absence d'identité dans son commentaire au traité *De l'âme*, p. 145, 23-25: ...τὰ ἐξωτερικά, ὧν εἰσι καὶ οἱ διάλογοι, ὧν ὁ Εὐδημος, ἄπερ διὰ τοῦτο ἐξωτερικά κέκληται, ὅτι οὐ πρὸς τοὺς γνησίους ἀκροατὰς ἐγράφη, ἀλλ' εἰς τὴν κοινὴν καὶ τὴν τῶν πολλῶν ὠφέλειαν, soit: « les écrits publics dont font aussi partie les dialogues, dont l'*Eudème*, lesquels sont appelés publics parce qu'ils ne furent pas rédigés pour les auditeurs authentiques mais pour la communauté et l'utilité du grand nombre. » Cela rejoint l'opinion de I. Hadot (1990), p. 74-75, qui donne pour sa part en exemple Olympiodore, *Prolégomènes*, p. 10, 36 -11, 21, afin de montrer que les commentateurs néoplatoniciens donnaient plus d'extension aux écrits exotériques qu'aux dialogues. Pour un avis différent, voir P. Moraux (1951), p. 170-171, pour qui seul Simplicius, *In Phys.*, p. 8, 16 *sq.*, donne plus d'extension aux *exotériques* qu'aux dialogues, les premiers comprenant en plus des ἱστορικά et tous les écrits qui ne visent pas une rigueur extrême.

¹³⁷ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 10, 15-16. La justification de la division bipartite de la philosophie fait partie de l'enseignement préparatoire au commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre. Voir Ammonius *In Is.*, p. 11, 5-22; Élias, *In Is.*, p. 27, 1-26; David, *Prol.*, p. 55, 17 - 56, 16. Cf. en outre Philopon, *In Meteor.*, p. 1, 1-11, et *In Phys.*, p. 1, 3-4.

¹³⁸ Nous suivons la correction de A. Busse qui écrit κακοῦ, alors que les manuscrits ont καλοῦ, le beau.

¹³⁹ αὐτῷ, mais ἡμῖν chez Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 3.

¹⁴⁰ Les raisons pour lesquelles la logique est considérée comme un instrument sont développées par Philopon (p. 6, 19 - 9, 20) et Ammonius (p. 8, 15 - 11, 21) dans leur commentaire respectif aux *Premiers analytiques*. Cf. Élias, *In Is.*, p. 26, 35 - 27, 1 et *In An. prior.*, dans L.G. Westerink (1961), p. 134-138; Alexandre, *In An. prior.*, p. 1, 3 - 4, 29. Olympiodore examine la question dans ses *Prolégomènes* aux *Catégories*, p. 14, 13 - 18, 12 (à ce sujet voir, de nouveau, L.G. Westerink (1961), p. 131-132 et 134).

sylogisme démonstratif. Car, de même que le charpentier utilise le niveau comme instrument pour distinguer le bois courbé et le bois droit; de même que le bâtisseur utilise le fil à plomb qui distingue parmi les murs ceux qui sont droits et ceux qui ne sont pas tels; ainsi les philosophes [4,35] possèdent la démonstration comme règle infaillible de la distinction des êtres.¹⁴¹

D'autre part, on divise les traités spéculatifs en traités sur la nature, sur les mathématiques et sur la théologie. [5,1] Et sont sur la théologie les traités qu'Aristote a placés après l'ouvrage de la *Physique*, lesquels précisément il a ainsi intitulés *Métaphysique*, car c'est le propre de la théologie que d'enseigner tout ce qui se trouve au-delà de la nature.¹⁴² Mais, sont des traités sur la nature, par exemple, ceux-là mêmes qu'on appelle *Physique*, *De la génération et de la*

¹⁴¹ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 10, 21-24 et *In An. Post.*, p. 2, 24 - 3, 1. Voir aussi *In Meteor.*, p. 1, 4-19, où, après avoir justifié la division de la philosophie en deux parties et montré la nécessité d'un instrument, Philopon utilise le même exemple du charpentier. Pour les exemples du charpentier et du bâtisseur, cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 10, 20-22; *In Is.*, p. 8, 25-27; 9, 1-2; Elias, *In Cat.*, p. 117, 9-13.

¹⁴² P. Aubenque (1962), p. 28-44, alors qu'il étudie l'origine du titre de la *Métaphysique* et les raisons de son imposition, rapporte, de chez les commentateurs grecs, deux interprétations divergentes de la préposition μετά. Pour les uns, comme Simplicius (voir *In Phys.*, p. 1, 17-21; 257, 20-26), la préposition, dans le titre de l'ouvrage d'Aristote, signifierait un ordre hiérarchique dans l'objet. Μετά serait alors considérée comme l'équivalent de ὑπέρ et renverrait à la transcendance de l'objet. P. Aubenque, p. 45, note 1, précise que cette interprétation est insoutenable, puisque μετά, dans l'ordre de la valeur, désigne un rapport de postériorité. Pour d'autres commentateurs, cependant, plus respectueux du vrai sens de la préposition, μετά indiquerait tout simplement un ordre chronologique, un ordre dans le champ du savoir. Ainsi Alexandre d'Aphrodise, pour qui la *Métaphysique* fut ainsi appelée du fait qu'elle suit la *Physique* dans l'ordre de notre connaissance.

Ces deux interprétations ne semblent pas totalement inconciliables et paraissent se côtoyer chez Philopon. Certes, pour ce dernier, la *Métaphysique*, assimilée à la théologie (voir aussi *In De gen. et corr.*, p. 50, 6), a pour objet ce qui transcende la nature (*In Cat.*, p. 5, 2-3: τὰ γὰρ ὑπὲρ τὴν φύσιν πάντα διδάσκειν θεολογίας ἴδιον). Toutefois, Philopon précise bien que si Aristote a ainsi intitulé l'ouvrage, c'est qu'il le plaçait après l'étude de la physique. Le sens chronologique de μετά est donc reconnu et il correspond à un ordre de lecture (voir *In De gen. et corr.*, p. 50, 6-8: θεολογία γὰρ οἰκεῖον καὶ τῇ Μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματεία, μᾶλλον δὲ πρὸ τῶν φυσικῶν· πρὸς ἡμᾶς γὰρ ὕστερα τὰ τῇ

corruption et leurs semblables.¹⁴³ Par contre, les traités intermédiaires entre ceux-là portent sur les mathématiques, [5,5] car, sous un certain aspect, elles sont séparées de la matière, mais, sous un autre aspect, n'en sont pas séparées.¹⁴⁴ En effet, Aristote a aussi écrit des *Lignes*.¹⁴⁵

Par ailleurs, les traités pratiques se divisent en traités sur l'éthique (il y a en effet une *Éthique*)¹⁴⁶, sur l'économie et sur la politique.

Mais parmi les traités instrumentaux, les uns concernent les principes de la méthode, comme les *Catégories*, *De l'interprétation* et les deux exposés des *Premiers analytiques*; [5,10] d'autres concernent la méthode elle-même, comme les *Seconds analytiques*, où Aristote enseigne la démonstration. Quant aux *Topiques*,¹⁴⁷ aux

φύσει πρότερα...). Il est vrai par ailleurs que, pour Philopon, cet ordre est lui-même conditionné par une hiérarchie des objets.

¹⁴³ Philopon examine la division particulière des ouvrages d'Aristote portant sur la nature dans son commentaire sur les *Météorologiques*, p. 3, 26 - 4, 23 et p. 8, 37 - 9, 18. Voir aussi Philopon, *In Phys.*, p. 1, 3 - 2, 13.

¹⁴⁴ Sur la position intermédiaire des mathématiques, voir aussi Philopon, *In Nic.*, p. 2, 53-57: ἐπειδὴ οὖν τῶν ἀχωρίστων παντελῶς εἰδῶν τῆς ὕλης ... καὶ τῶν πάντη χωριστῶν καὶ ἀσχέτων ... τὰ μαθήματα μέσα ἐστί, τῇ μὲν οὐσίᾳ σωμάτων ἀχώριστα, τῇ δ' ἐπινοίᾳ χωριστά.

¹⁴⁵ A. Busse, en écrivant γραμμὰς avec un gamma minuscule obscurcit l'intelligence du texte, pour laquelle nous sommes redevable à Monsieur Bernard Besnier, que nous tenons à remercier. Philopon fait sans doute ici allusion aux *Lignes insécables*, qu'il mentionne également dans son commentaire sur *De la génération et de la corruption*, p. 34, 2-3: « ... aussi dans le livre intitulé *Sur les lignes insécables* [Περὶ ἀτόμων γραμμῶν], que certains attribuent à Théophraste ... ».

¹⁴⁶ À notre connaissance, Philopon utilise toujours le titre *Éthique*, au singulier ou au pluriel, sans précision supplémentaire. Voir en effet: *In Phys.*, p. 3, 19; 237, 26; 335, 2; *In De an.*, p. 25, 6; 261, 23.

¹⁴⁷ *In An. post.*, p. 3, 2-6 (cf. Ammonius, *In An. prior.*, p. 3, 35-36; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 36 - 16, 13), Philopon affirme que la lecture des *Topiques* doit précéder celle des *Seconds analytiques* (qui, eux-mêmes, précèdent alors les *Réfutations sophistiques*), parce qu'une fois exercés dans le vraisemblable, il est plus facile d'aborder le nécessaire. Cet ordre de lecture n'est pas nécessairement contradictoire avec celui présenté dans le commentaire aux *Catégories*,

Réfutations sophistiques, aux Arts rhétoriques et, comme certains disent, aux écrits *Sur la poétique*,¹⁴⁸ en soi ils ne contribuent pas à la méthode, cependant eux aussi, bien que d'une autre manière, ils collaborent à la démonstration, puisqu'ils nous enseignent les procédés¹⁴⁹ par lesquels adviennent les paralogismes.

lequel trouve d'ailleurs un parallèle au début du commentaire même aux *Seconds analytiques*, p. 1, 5-10. Dans ce dernier commentaire, au passage mentionné ci-dessus, la place des *Topiques* est considérée en fonction de son utilité; dans l'autre, il s'agissait de déterminer un ordre de lecture sur la base des données nécessaires à la compréhension de la démonstration.

¹⁴⁸ Cf. Ammonius, *In An. prior.*, p. 11, 24-26.

Élias, *In Cat.*, . 116, 35 - 117, 8 en reconnaissant l'existence de cinq sortes de syllogismes (démonstratif, dialectique, sophistique, rhétorique et poétique), justifie du coup l'inclusion de la *Rhétorique* et de la *Poétique* dans l'*Organon*. Mais Philopon n'admet que les trois premières formes de syllogismes (voir *In An. prior.*, p. 1, 10 - 4, 25). Le fait est que Philopon ne porte pas grand intérêt à la *Rhétorique* et à la *Poétique*. Il ne mentionne jamais la première et presque jamais la deuxième (on ne rencontre qu'une seule allusion, fautive, à la *Poétique*, dans *In De an.*, p. 269, 29). Ammonius, *In An. prior.*, p. 11, 23-38, qui ne reconnaît aussi que trois espèces de syllogismes, justifie l'inclusion de la *Rhétorique* et de la *Poétique* dans l'*Organon* en affirmant qu'il faut distinguer dans la logique une partie syllogistique et une partie asyllogistique, cette dernière comprenant les deux derniers traités. Sur l'origine stoïcienne, relayée par l'influence du moyen platonisme, de l'inclusion des deux traités dans l'*Organon*, voir P. Moraux (1951), p. 177-183.

¹⁴⁹Nous avons traduit μεθόδους par « procédés », pour souligner l'opposition entre ces derniers et la méthode démonstrative, soit ici μέθοδος au singulier (mais cf. p. 5, 32-33, où il est question des méthodes démonstratives, au pluriel).

Philopon, dans son exposé sur le but des *Catégories*, particulièrement p. 10, 24 - 11, 34 (cf. *In An. prior.*, p. 4, 30 - 5, 14), reviendra sur les traités précédant la méthode et celui sur la méthode pour montrer qu'ils forment un ensemble linéaire cohérent.

Étude du troisième point capital introduisant à la philosophie d'Aristote: ce par où il faut commencer les écrits d'Aristote ¹⁵⁰

[5,15] Dans l'ordre, le troisième point capital était: par où faut-il commencer les écrits d'Aristote? Boëthos de Sidon¹⁵¹ soutient donc qu'il faut commencer par l'étude de la nature, parce qu'elle nous est plus familière et facile à comprendre, et qu'il faut toujours commencer par le plus évident et facile à comprendre.

Mais son maître, Andronikos de Rhodes,¹⁵² qui a examiné la question avec plus de rigueur, disait qu'il faut d'abord [5,20] commencer par la logique, qui s'occupe de la démonstration. Puis donc, que dans tous ses travaux le philosophe utilise la méthode démonstrative, il faut d'abord nous dresser à celle-ci, afin de pouvoir suivre avec une plus grande dextérité ses autres écrits.¹⁵³

¹⁵⁰ Suite au classement des écrits d'Aristote, Philopon (tout comme Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 31 - 6, 20; Simplicius, *In Cat.*, p. 5, 3 - 6, 18; Olympiodore, *In Cat.*, p. 8, 29 - 10, 2 et Élias, *In Cat.*, p. 117, 15 - 121, 19), examine trois questions intimement liées à la précédente: 1) par où faut-il commencer la lecture des écrits d'Aristote? 2) quelle en est la fin? 3) quel chemin doit-on suivre pour se rendre à cette fin? En effet, s'il s'agissait là d'établir un classement général des écrits d'Aristote et d'identifier ceux s'adressant aux disciples authentiques, ils convient maintenant de reconnaître, parmi ces derniers écrits, un ordre de lecture, sous-entendu déjà lors du deuxième point capital.

¹⁵¹ Sur l'opinion de Boëthos (I^{er} siècle avant notre ère), qui place l'étude de la nature au principe de la philosophie d'Aristote, voir P. Moraux (1973), p. 143-146, qui indique, entre autres, les appuis sur lesquels cette opinion a pu s'élaborer (voir ainsi *Métaphysique* α 3, 994 b 32 - 995 a 3 et *Les parties des animaux* I, 5, 644 b 22-31).

À notre connaissance, le nom de Boëthos ne revient pas dans les commentaires et les écrits théologico-philosophiques de Philopon.

¹⁵² Philopon, *In De an.*, p. 27, 21-27 et 45, 8-14 mentionne de nouveau Andronikos (I^{er} siècle avant notre ère), pour montrer, à l'encontre de ce dernier, l'authenticité du traité *De l'interprétation*. Sur cette question, voir de nouveau P. Moraux (1973), p. 117-119 et (1974), p. 274-277, qui compare l'argument d'Andronikos tel que le conçoivent d'une part, Philopon et Ammonius, *In De int.*, p. 5, 28 - 6, 4. et, d'autre part, Boèce, *In De int.*, p. 11, 13-30.

¹⁵³ Ammonius ne mentionne pas qu'il y eut des défenseurs des thèses voulant qu'on commence l'oeuvre d'Aristote par la physique ou par la logique. Voir toutefois Simplicius, *In Cat.*, p. 5, 5-15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 8, 37-39; 9, 2-5; Élias, *In Cat.*, p. 117, 21-24; 118, 9-13, 20-24.

Certains¹⁵⁴ soutiennent toutefois qu'il faut commencer par l'éthique, puisqu'il faut d'abord ordonner nos mœurs [5,25] et alors en venir aux autres ouvrages, de peur qu'ayant la faculté rationnelle troublée par les passions, nous ne portions des jugements sans rigueur sur les choses.

Or, si certains disent qu'il faut tout de même commencer par la logique, afin que nous sachions, avec la démonstration, ce qui nous mène aux principes et ce qu'est la véritable vertu; nous répliquons que nous devons d'abord savoir cela en se conformant à une opinion droite, [5,30] puis, plus tard, aussi de manière démonstrative. De sorte que, alors même que nous ne pouvons suivre les démonstrations, il faut d'abord apprendre, en se conformant à l'opinion droite, les acquis de l'éthique et vivre selon eux, puis, plus tard, se jeter sur les méthodes démonstratives.¹⁵⁵

¹⁵⁴ Selon Élias, *In Cat.*, p. 117, 24, il s'agirait de platoniciens.

Olympiodore, *In Cat.*, p. 8, 39 - 9, 1 et Élias, *In Cat.*, p. 117, 24-25; 118, 13-19, présentent une thèse supplémentaire, attribuée par Élias à des platoniciens, voulant que l'on commence la philosophie d'Aristote par des écrits mathématiques. Les deux commentateurs citent alors parmi les arguments invoqués l'inscription que Platon aurait placée sur la porte de l'Académie: « nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Philopon ne donne pas de place à cette thèse. Il utilise cependant lui aussi, ailleurs, l'inscription « platonicienne » mais pour montrer que Platon est pythagoricien. Voir Philopon, *In De an.*, p. 117, 26-27 et, à ce sujet, H.D. Saffrey (1990 [1968]), p. 76-84.

¹⁵⁵ Tout comme Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 31 - 6, 8; Simplicius, *In Cat.*, p. 5, 3 - 6, 5; Élias, *In Cat.*, p. 117, 15 - 119, 25, Philopon préconise, avant d'aborder un premier traité d'Aristote, un enseignement moral basé sur l'opinion droite (ὀρθοδοξατικῶς). Olympiodore, *In Cat.*, p. 8, 29 - 9, 13, fait bande à part et ne mentionne pas cet enseignement préalable.

Cf. *In Cat.*, p. 184, 3-9, où Philopon distingue deux manières d'être vertueux (σπουδαῖος): la première est un état irréversible, du fait que le vertueux connaît non seulement que la vertu est une belle chose mais aussi pourquoi elle est une belle chose; la deuxième est le résultat d'une conformité à l'opinion droite (ὀρθοδοξατικός). Celui qui est ainsi vertueux, puisqu'il ne connaît pas la cause pour laquelle la vertu est belle, pourrait devenir mauvais, s'il était trompé par des hommes pervers.

Étude du quatrième point capital introduisant à la philosophie d'Aristote: la fin de la philosophie d'Aristote

Quelle est, d'autre part, la fin de la philosophie d'Aristote? Nous soutenons que c'est [5,35] d'arriver à connaître le principe de toutes choses, la cause démiurgique de toutes les choses, qui est toujours [6,1] et dans le même état. Elle démontre en effet que le principe de toutes choses est unique et incorporel, mais que c'est de lui que toutes dérivent.¹⁵⁶

Étude du cinquième point capital introduisant à la philosophie d'Aristote: ce qui nous conduit vers la fin de la philosophie d'Aristote

Mais qu'est-ce qui nous conduit vers cette fin? Nous soutenons que c'est l'enseignement de ce qui se trouve dans le temps et dans le changement, c'est-à-dire ce qui se trouve dans la génération [6,5] et la corruption. C'est en effet à partir de cela, par l'entremise des mathématiques, que nous nous élevons nous-mêmes aux êtres toujours

¹⁵⁶ Comparant les réponses apportées par les différents commentateurs des *Catégories* à la quatrième question capitale (voir Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 9-16; Simplicius, *In Cat.*, p. 6, 6-15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 9, 14-30; Élias, *In Cat.*, p. 119, 26 - 121, 4), I. Hadot (1990), p. 103, souligne l'écart entre, d'une part, Philopon, qui est le seul à définir le premier principe comme étant l'Intellect, et, d'autre part, Ammonius, Simplicius, Olympiodore et Élias qui identifient la fin de la philosophie d'Aristote avec l'Un néoplatonicien.

dans le même état = soit les êtres célestes ¹⁵⁷ et ainsi, après les substances incorporelles, ¹⁵⁸ à la cause première de toutes choses.

En effet, alors que tout mouvement est soit selon la substance, soit selon la quantité, soit selon la qualité, soit selon le lieu, ce qui est soumis à la génération et à la corruption se meut selon tout mouvement, tandis que les [6,10] êtres célestes ne se meuvent que du mouvement selon le lieu. C'est pourquoi il faut cheminer de manière ordonnée, depuis ce qui se meut de nombreuses façons jusqu'à ce qui se meut selon un unique et seul mouvement, et ainsi jusqu'au principe immobile et toujours dans le même état; et ne pas, suivant l'oracle, envoyer le pied par-dessus le seuil.¹⁵⁹ Car si nous voulions d'un coup nous projeter du corporel au principe premier de toutes les choses, nous nous mettrions en tête que [6,15] lui aussi est un corps et qu'il se laisse configurer.

¹⁵⁷ On remarquera que Philopon ne profite pas de l'occasion ici offerte pour critiquer la doctrine de l'éternité du monde.

¹⁵⁸ Peut-être les âmes. Cf. Philopon, *In De an.*, p. 24, 22-24: « ... vraiment première est la contemplation des intelligibles, qui sont en tout point sans changement, selon la substance, selon la puissance, selon l'activité. Deuxième est la contemplation de l'âme, parce que, bien que sa substance soit sans changement, ce n'est pas le cas pour son activité. »

¹⁵⁹ Voir *Oracles chaldaïques*, fr. 176 (E. des Places). Cf. Marinus, *Vie de Proclus*, c. 13: « En moins de deux ans, Syrianus lut avec Proclus tous les ouvrages d'Aristote portant sur la logique, l'éthique, la politique, la physique et la science qui les surplombe toutes, la théologie. Et lorsqu'il fut suffisamment préparé par ces travaux, comme par quelques cérémonies préliminaires, ou petits mystères, Syrianus conduisit Proclus à la mystagogie de Platon, de manière ordonnée et, suivant l'oracle, sans diriger le pied par-dessus le seuil. » On aura remarqué que, dans la citation de Marinus, l'oracle est mis en relation avec la transition de la philosophie aristotélicienne à la philosophie platonicienne; tandis que, chez Philopon, l'oracle est utilisé pour décrire une transition, mais à l'intérieur même de la philosophie d'Aristote. Philopon cite ailleurs d'autres oracles: *In De an.*, p. 188, 26-27; *De aet. mundi*, p. 582, 21-23; *De op. mundi*, p. 202, 13-14. Voir à ce sujet H.D. Saffrey (1990 [1969]), p. 60-61 et *Oracles chaldaïques*, fr. 221 (E. des Places).

Voilà pourquoi Plotin affirme: « Il faut transmettre aux jeunes les mathématiques pour les accoutumer à la nature incorporelle. »¹⁶⁰

¹⁶⁰ « παραδοτέον τοῖς νέοις τὰ μαθήματα πρὸς συνεθισμὸν τῆς ἀσωμάτου φύσεως ». Cf. Plotin, *Ennéades*, I, 3, 5-7: τὰ μὲν δὴ μαθήματα δοτέον πρὸς συνεθισμὸν κατανοήσεως καὶ πίστεως ἀσωμάτου.

La citation de Philopon, on le voit, ne rend pas exactement le texte de Plotin. Mais, sous cette forme, elle est un lieu commun chez les commentateurs néoplatoniciens. Voir ainsi, dans le même contexte, Olympiodore, *In Cat.*, 9, 38 - 10, 2. Voir aussi David, *Prol.*, p. 59, 17-19; Ammonius, *In Is.*, p. 12, 26-27. Philopon la reprend lui-même, mais avec quelques modifications, dans *In De an.*, p. 2, 26 - 3, 13: « Puisqu'en effet notre âme est compagne et consœur (σύντροφός ... καὶ σύμφυλος) des sensibles, elle est incapable, de par son accoutumance aux sens, de s'élever elle-même à la contemplation des réalités intelligibles et immatérielles, mais elle pense que ces dernières aussi sont des corps et qu'elles ont de l'étendue (καὶ μεγέθη ἔχειν), et que tout ce qui s'applique aux sensibles apparaît là aussi. C'est ce que dit aussi Platon, dans le *Phédon*, à savoir que le plus difficile pour nous, lorsque nous prenons quelque répit des distractions du corps et que nous voulons nous donner le loisir de la contemplation des choses divines, c'est que l'imagination intervient et nous trouble, nous laissant supposer que le divin est un corps, qu'il possède étendue et configuration (σχῆμα); et elle ne nous permet pas de réfléchir à dieu de manière incorporelle et sans configuration. Voilà pourquoi il faut que l'âme, lorsqu'elle chemine vers sa propre perfection, s'active d'abord selon sa faculté discursive (διάνοια), qui s'occupe des réalités intermédiaires. Tels sont les objets de la pensée discursive (τὰ διανοητά), comme notre âme et la contemplation de celle-ci, et en outre les mathématiques, dont - je parle bien des objets mathématiques (μαθήματα) - l'essence (οὐσίαν) est immatérielle, bien que ce n'est pas le cas pour leur existence (ὑπαρξιν). De sorte qu'étant accoutumée à s'activer de manière immatérielle à leur sujet, progressant par ce chemin, notre âme s'avance alors jusqu'aux réalités totalement séparées de la matière, soit les réalités divines. D'où aussi que Plotin ait dit: ἀγέσθωσαν οἱ νέοι ... διὰ τῶν μαθημάτων πρὸς συνεθισμὸν τῆς ἀσωμάτου φύσεως. » Voir aussi Philopon, *In Nic.*, p. 2, 47-48: παραδοτέον γὰρ τοῖς νέοις τὰ μαθήματα, φησὶν ὁ Πλωτῖνος πρὸς συνεθισμὸν τῆς ἀσωμάτου φύσεως.

Soulignons que, si les commentateurs utilisent le texte de Plotin pour appuyer la nécessité des mathématiques, le terme μαθήματα, dans le texte de Plotin, pourrait cependant avoir le sens plus général de sciences. D'autre part, Plotin, dans le texte cité, s'adresse non aux jeunes, mais au philosophe, qui a besoin d'un guide. Sur ce sujet, voir I. Mueller (1990), p. 470, note 15, qui donne en outre plusieurs occurrences supplémentaires de la citation de Plotin.

Étude des sixième et septième points capitaux introduisant à la philosophie d'Aristote: la forme des écrits d'Aristote et la raison pour laquelle celui-ci a pratiqué l'obscurité ¹⁶¹

Quant à la forme des écrits d'Aristote, elle se distingue en tous lieux par la rigueur de l'expression. Le philosophe évite en effet toujours les raffinements rhétoriques et tient seulement à présenter la nature des choses.

En beaucoup d'endroits néanmoins [6,20] la forme se condense et s'obscurcit, non à cause du naturel de l'auteur: au contraire, il a fait cela volontairement. Certes il a rédigé avec clarté les *Topiques*, les *Météorologiques* et d'autres écrits.¹⁶² Ainsi donc, il a pratiqué l'obscurité pour les étudiants,¹⁶³ afin de déterminer ceux qui sont naturellement meilleurs à écouter dans le bon ordre¹⁶⁴ les exposés et afin de détourner les auditeurs frivoles d'entrée de jeu. [6,25] D'ailleurs, plus les exposés sont obscurs, plus les auditeurs authentiques s'évertuent à les vaincre et à

¹⁶¹ Malgré des nuances marquées dans leur présentation, pour le fond, ce sont les mêmes idées que nous retrouvons tant chez Philopon que chez Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 25 - 7, 14; Simplicius, *In Cat.*, p. 6, 19 - 7, 22; Olympiodore, *In Cat.*, p. 10, 36 - 12, 17 et Élias, *In Cat.*, p. 123, 12 - 127, 2; bien que développées, chez ces derniers, avec plus d'emphase et dans un ordre varié.

Sur les antécédents, dans l'école péripatéticienne, des points capitaux qui concernent l'aspect formel des écrits d'Aristote, voir G.L. Kustas (1973), p. 114-116.

¹⁶² Les mêmes exemples figurent chez Simplicius, *In Cat.*, p. 7, 16-17; Olympiodore, *In Cat.*, 11, 23-24.

¹⁶³ ἀναγινώσκοντας.

¹⁶⁴ A. Busse propose cependant de corriger le texte et de lire συντεταμένως, « avec application » (cf. d'ailleurs Ammonius, *In Cat.*, p. 7, 10-14), au lieu de συντεταγμένως, « dans le bon ordre ».

en atteindre les profondeurs. Donc Aristote s'est servi de l'obscurité comme d'un voile¹⁶⁵ à cause des profanes, en recouvrant la sacralité des choses par l'obscurité.

Étude des huitième et neuvième points capitaux introduisant à la philosophie d'Aristote: les qualités de l'auditeur et celles de l'exégète ¹⁶⁶

Par ailleurs, l'auditeur doit être juste, doué d'une bonne intelligence, zélé [6,30] pour l'étude, d'un comportement modéré, ordonné en tout.¹⁶⁷

Quant à son guide,¹⁶⁸ il ne doit ni entreprendre, avec partialité, de justifier les mauvais exposés et les recevoir comme s'ils venaient du trépied;¹⁶⁹ ni recevoir les bons d'une mauvaise manière, par animosité. Au contraire, il doit être un juge impassible

¹⁶⁵ παραπέτασμα. Cf. Platon, *Protagoras*, 316 d-e, où Protagoras affirme que la poésie, les mystères et les oracles, la gymnastique même et la musique étaient utilisés par les anciens sophistes à la manière de voiles (παραπετάσμασιν), pour cacher leur profession, afin d'éviter la défaveur populaire. Chez Philopon, comme chez les autres commentateurs, c'est toutefois le caractère sacré des enseignements qui est protégé par le voile contre les profanes (βέβηλοι). Aussi, le terme παραπέτασμα fait-il précisément référence aux voiles déployés dans les temples (voir Ammonius, *In Cat.*, p. 7, 8-9: ... ἐν τοῖς ἱεροῖς χέχρηται παραπετάσμασιν ...)

¹⁶⁶ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 21-24 et 8, 11-19; Simplicius, *In Cat.*, p. 7, 23 - 8, 8; Olympiodore, *In Cat.*, p. 10, 3-33; Élias, *In Cat.*, p. 121, 20 - 123, 11.

¹⁶⁷ Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 21-24, ne mentionne que des exigences morales, mais Olympiodore, *In Cat.*, p. 10, 3-23, mentionne aussi des qualités intellectuelles.

¹⁶⁸ ὁ δὲ τοῦτον ἐξηγούμενος. Contrairement à d'autres commentateurs, Philopon ne profite pas de ce point pour souligner le rapport doctrinal entre Aristote et Platon. Cf. Élias, *In Cat.*, p. 123, 7-11: « L'exégète doit connaître toutes les œuvres d'Aristote, afin qu'ayant montré la cohérence d'Aristote avec lui-même, il explique les œuvres d'Aristote par les œuvres d'Aristote. Il faut qu'il connaisse toutes les œuvres de Platon, afin de démontrer la cohérence de Platon avec lui-même, en prenant les œuvres d'Aristote comme introduction à celles de Platon. »; Simplicius, *In Cat.*, p. 7, 29-32: « ... qu'il ne regarde pas seulement la lettre de ce qu'Aristote dit contre Platon, pour condamner le désaccord de ces philosophes, mais qu'il considère le sens et suive à la trace l'accord qui, sur la plupart des points, existe entre eux. » (la traduction est de P. Hoffmann (1990).

¹⁶⁹ Le trépied sur lequel montait la Pythie pour rendre les oracles.

des exposés et, d'abord, clarifier la pensée de l'auteur ancien et expliquer les [6,35] opinions de celui-ci; ensuite, apporter son jugement personnel.

Étude du dixième point capital introduisant à la philosophie d'Aristote: présentation des points capitaux dont l'examen doit précéder la lecture de chacun des ouvrages d'Aristote ¹⁷⁰

¹⁷⁰ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 7, 15 - 8, 10; Simplicius, *In Cat.*, p. 8, 9 - 9, 3; Olympiodore, *In Cat.*, p. 12, 18 - 14, 11; Élias, *In Cat.*, p. 127, 3 - 129, 3. Porphyre, déjà, aborde directement trois de ces points dans son commentaire aux *Catégories*: la cause du titre, p. 55, 3 - 59, 33; le but du traité, p. 57, 16 - 59, 33; la division en chapitres, p. 60, 1-10; et accessoirement deux d'entre eux: la place dans l'ordre de lecture et l'utilité, p. 56, 23-31. Voir aussi, Dexippe, *In Cat.*, p. 5, 25-26, pour le but; p. 5, 30 - 6, 26, pour la cause du titre; et, accessoirement, p. 5, 26-27, pour l'utilité; p. 16, 14-32 et 17, 4-20, pour la division en chapitres. Pour la présence de certains de ces points dans les commentaires d'Alexandre d'Aphrodise, voir R.W. Sharples (1990), p. 96). Voir aussi de nouveau I. Hadot (1987) et (1990), p. 21-47; L.G. Westerink (1990).

Soulignons que Philopon ne se conformera pas toujours aux exigences qu'il énonce ici. Dans son commentaire aux *Premiers analytiques*, p. 1, 5 - 9, 20, il examine, en plus des six questions nommées ici, un septième point: à quelle partie de la philosophie se rattache le traité. Ce point fournira l'occasion d'identifier la logique à un instrument (ce septième point est au nombre de ceux énumérés par Ammonius, *In Is.*, p. 21, 10; voir aussi Élias, *In Is.*, p. 35, 7-8; David, *In Is.*, p. 80, 13-14; Simplicius, *In Cat.*, p. 8, 30-31 et 20, 8-12).

Dans son commentaire aux *Seconds analytiques*, Philopon parle du but, p. 1, 5-6; de la place du traité, p. 1, 6 - 2, 5; 3, 2-13; de son utilité, voir p. 2, 23 - 3, 2; du mode d'enseignement, p. 3, 13-28. Quant à la cause du titre, l'authenticité et la division en chapitres, elles ne sont pas examinées, mais leur traitement est sous-entendu dans le prologue accompagnant le commentaire aux *Premiers analytiques*, p. 5, 15 - 6, 18.

Dans le commentaire à la *Physique*, bien que les points ne soient pas présentés distinctement, on peut trouver quelques indications sur le but, p. 1, 22-23 et 2, 13-14; la cause du titre, p. 2, 14-15; la division en chapitres, p. 3, 1-10; la partie de la philosophie concernée, p. 1, 3 - 2, 15; le rang dans l'ordre de lecture, p. 1, 16 - 2, 2. Manquent l'utilité et l'authenticité.

Le commentaire aux *Météorologiques* est pour sa part conforme aux exigences établies dans le prologue du commentaire aux *Catégories*. En effet, Philopon y détermine explicitement la partie de la philosophie concernée, p. 1, 21-23; le but du traité, p. 1, 23 - 2, 10; son utilité, p. 2, 10; son authenticité, p. 2, 12-16; sa place dans l'ordre de lecture, p. 2, 16-20; la cause de son titre, p. 2, 20-27 et p. 3, 16-19; ses chapitres, p. 2, 28 - 3, 16.

Le commentaire sur le traité *De la génération et de la corruption* ne présente pas les points d'une manière évidente, mais indique néanmoins le but, l'ordre, la partie de la philosophie concernée et la division en chapitres, p. 1, 5 - 2, 18 et 6, 22 - 7, 4, où les justifications des thèmes fournissent du coup leur utilité. Manquent toutefois la cause du titre et l'authenticité.

Quant au commentaire au traité *De l'âme*, il présente bien une introduction, mais d'une nature totalement différente de celle proposée dans le commentaire aux *Catégories*. En effet, aucun de points capitaux là déterminés n'est présenté comme méritant un examen. Seule la division en chapitres est donnée, p. 20, 23 - 21, 7, sans être cependant expressément annoncée antérieurement. Dans son commentaire au traité *De l'âme*, Philopon donne plutôt un exposé général sur les facultés de l'âme et la relation de chacune au corps (fait déjà souligné par G. Verbeke (1985), p. 451-455).

[7,1] Les points capitaux qui doivent précéder tous les ouvrages d'Aristote sont au nombre de six: le but, l'utilité, la cause du titre, le rang dans l'ordre de la lecture, la division en chapitres et s'il s'agit d'un livre authentique du philosophe.

Et le but modèle la nature de l'ouvrage et, en quelque sorte, il prédispose [7,5] le lecteur à comprendre, comme il faut, chaque détail. En effet, il prépare à régler chacun des énoncés de l'écrit sur ce but. Car, celui qui ignore le but ressemble à un aveugle ne sachant pas où on le mène¹⁷¹ et, tout ce qui tend vers ce but, il le croira dit en vain par l'ancien.

L'utilité quant à elle inspire à l'auditeur zèle et ardeur.¹⁷² En effet, il faut que [7,10] celui qui s'apprête à commencer un écrit apprenne d'abord l'utilité qu'il en tire, en vue de quoi il lui est avantageux.¹⁷³

Quant à la cause du titre, c'est qu'il arrive que, de par l'étrangeté du titre de certains écrits, il faille chercher pourquoi ils sont ainsi intitulés. C'est le cas pour les *Catégories*, pour *De l'interprétation* et pour d'autres,¹⁷⁴ mais pour *Du ciel* ou pour *De l'âme*, [7,15] on n'a pas à chercher la cause de leur titre. C'est l'évidence même.

¹⁷¹ L'exemple de l'aveugle est utilisé aussi par David, en relation avec la détermination du but, *In Is.*, p. 80, 21 - 81, 1; et par Élias, mais cette fois-ci à propos de la fin de la philosophie d'Aristote, *In Cat.*, p. 119, 29-30.

¹⁷² προθυμία. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 8, 16: τὸ δὲ χρήσιμον ... προθυμοτέρους ἐργάζεται.

¹⁷³ Cf. Élias, *In Cat.*, p. 127, 14-15.

Nous cherchons également s'il s'agit d'un livre authentique de l'auteur.¹⁷⁵ Car il y a trois motifs de considérer comme apocryphes les écrits d'Aristote. Le premier motif est l'homonymie des auteurs. En effet, d'autres Aristote ont existé¹⁷⁶ et certains crurent, en raison de l'homonymie, que leurs écrits provenaient d'Aristote. Le deuxième motif est [7,20] l'homonymie des écrits, car les disciples d'Aristote: Eudème, Phaniass et Théophraste, par désir d'imiter leur maître, ont écrit des *Catégories*, des *De l'interprétation* et des *Analytiques*.¹⁷⁷ Quant au troisième motif, le voici. Ptolémée Philadelphe,¹⁷⁸ affirme-t-on, s'intéressait vivement aux écrits d'Aristote, comme d'ailleurs au reste. Aussi récompensait-il ceux qui lui apportaient des livres [7,25] du philosophe. Voilà pourquoi certains, qui voulaient s'enrichir, présentèrent des écrits sur lesquels ils avaient inscrit le nom du philosophe. Certes on dit avoir trouvé dans la grande

¹⁷⁴ Cf. Élias, *In Cat.*, p. 127, 27, qui donne les mêmes exemples.

¹⁷⁵ Sur les motifs fournis par les commentateurs néoplatoniciens pour expliquer l'origine d'écrits apocryphes, voir C.W. Müller (1969), P. Moraux (1974) et I. Hadot (1990), p. 144-155.

¹⁷⁶ Dans le même contexte, Olympiodore, *In Cat.*, p. 13, 22-23, mentionne un Aristote surnommé Mythos et un autre nommé Pédotribe. Élias, *In Cat.*, p. 128, 12-13, mentionne aussi Mythos, qu'il semble identifier au Pédotribe, et Alexandre, dit second Aristote. Cf. Diogène Laërce, *Vie des philosophes*, V, 35, qui énumère huit Aristote différents.

¹⁷⁷ M. Frede (1987), p. 24-25, évalue la crédibilité du renseignement fourni ici par Philopon et dans les divers passages parallèles rencontrés chez les autres commentateurs. Voir aussi H.B. Gottschalk (1987) et (1990), p. 69-70.

Philopon cite à plusieurs reprises Théophraste (IV^e-III^e siècle avant notre ère). Voir, entre autres, *In De gen. et cor.*, p. 34, 2-3, sur l'attribution des *Lignes insécables*; *In An. post.*, p. 71, 4-13, sur la distinction que fait l'entourage de Théophraste entre « par soi » (καθ' αὐτό) et « en soi » (ἐν αὐτό); *In Phys.*, p. 62, 5-6, sur la mention d'un argument de Parménide; 4, 8-11 et 108, 25-26, sur les principes des réalités naturelles; *Contre Proclus*, p. 520, 18 - 521, 2, sur le cinquième élément; p. 145, 20-24 *et al.*, sur le fait que Platon ait dit que le monde est engendré. Voir aussi l'index du commentaire de Philopon sur les *Premiers analytiques* où le nom de Théophraste est à plusieurs reprises mentionné avec celui d'Eudème (οἱ περὶ Θεόφραστον καὶ Εὐδήμων).

Certains commentateurs néoplatoniciens connaissent et mentionnent par ailleurs un traité intitulé *Catégories* qu'ils attribuent à Archytas de Tarente (voir Ammonius, *In Is.*, p. 26, 13-17; Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 9-11 *et al.*). Ce traité, qu'ils croyaient rédigé avant celui d'Aristote, passait pour avoir grandement influencé ce dernier.

bibliothèque quarante livres d'*Analytiques*¹⁷⁹ et deux de *Catégories*.¹⁸⁰ Mais les exégètes jugèrent que, d'entre les *Catégories*, celui-ci était un livre authentique d'Aristote, et quatre d'entre les *Analytiques*. On jugea des *Catégories* d'après [7,30] les notions, l'expression et sur le fait que le philosophe, dans ses autres ouvrages, évoque continuellement ce livre.¹⁸¹

Nous cherchons, d'autre part, le rang dans l'ordre de la lecture, de peur que, ignorant les écrits que nous devons d'abord connaître, nous

¹⁷⁸ Ptolémée Philadelphie (IV^e-III^e siècle avant notre ère).

¹⁷⁹ Renseignement fourni également par Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 20-21; Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 14-16 et Élias, *In Cat.*, p. 133, 15-16 qui parle de quarante-deux livres d'*Analytiques*. Philopon, donne à nouveau l'information dans le prologue de son commentaire aux *Premiers analytiques*, p. 6, 7-18. Il précise alors que Thémistius ne reconnaissait pas les *Analytiques* comme une invention d'Aristote, mais soutenait que Platon, dans le *Phédon* et dans presque tous ses dialogues, avait eu recours à la syllogistique et l'apodictique. Thémistius, précise Philopon, admettait cependant qu'il n'y avait rien d'absurde à ce qu'Aristote ait écrit des *Analytiques* et y ait façonné des règles.

¹⁸⁰ Cf. plus loin, Philopon, *In Cat.*, p. 13, 1-5.

¹⁸¹ « ... le fait que le philosophe, dans ses autres ouvrages, évoque continuellement ce livre » traduit: τῷ ἀεὶ ἐν ταῖς ἄλλαις πραγματείαις μεμνησθαι τούτου τοῦ βιβλίου τὸν φιλόσοφον. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 12, 35 - 13, 1: ... τὸ τὸν φιλόσοφον ἐν ἄλλαις πραγματείαις μεμνησθαι τοῦ συγγράμματος τούτου. Il me semble que la formulation n'implique pas nécessairement que, pour Philopon, Aristote mentionne expressément le titre des *Catégories* ailleurs (voir toutefois P. Moraux (1974), p. 270 et note 23). Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 26-27: φαίνεται γὰρ ἐν πᾶσι τοῖς αὐτοῦ βιβλίοις μεμνημένος τῶν ἐνταῦθα θεωρημάτων (« c'est qu'Aristote, dans tous ses traités, mentionne manifestement les notions considérées ici » [traduction de Y. Pelletier (1983)]). De fait, on ne trouve aucune citation explicite des *Catégories* dans les autres ouvrages d'Aristote (voir Bonitz, 102 a 19-27). Cf. toutefois Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 7-9: ... ἐκ τοῦ μεμνησθαι αὐτὸν ἐν ἑτέροις συγγράμμασιν αὐτοῦ γνησίοις τοῦ προκειμένου βιβλίου, ἐνθα φησὶν ὡς εἴρηται ἐν Κατηγορίαις (« du fait qu'il mentionne le présent livre dans d'autres de ses écrits, qui sont authentiques, là où il affirme: 'comme on l'a dit dans les *Catégories*' »); et Élias, *In Cat.*, p. 133, 10-12: ... ἐκ τοῦ ὀνομαστὶ μεμνησθαι αὐτὸν τοῦ παρόντος βιβλίου ἐν ἄλλοις αὐτοῦ βιβλίοις καὶ λέγειν ὅτι ὡς εἴρηται ἐν Κατηγορίαις (« du fait qu'il mentionne, par son nom, le présent livre dans d'autres de ses livres et qu'il dise: 'comme on l'a dit dans les *Catégories*' »). Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 9-10: καὶ αὐτὸς δὲ μέμνηται τοῦ βιβλίου ἐν ἄλλοις, δέκα κατηγορίας αὐτὸ καλῶν ... (« lui-même d'ailleurs évoque ce livre ailleurs en l'appelant *Dix catégories* ... »)

L'argument qui prend à témoin le style d'Aristote apparaît aussi chez Élias, *In Cat.*, p. 133, 10; Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 8.

n'entreprenions d'abord ceux qui sont plus avancés et pour la connaissance desquels d'autres doivent préalablement être compris.

[8,1] Quant à la division en parties, c'est que celui qui veut apprendre avec rigueur la nature de l'ensemble, doit examiner avec rigueur les parties de ce dernier; tel celui qui veut connaître avec rigueur l'homme, doit connaître de la même manière la tête, les mains, les pieds et les autres parties.¹⁸² C'est donc ainsi qu'il faut aussi, [8,5] pour chacun des écrits, connaître d'abord la quantité et la nature des parties qui le divisent.

Il faut cependant savoir qu'il ne faut pas dans tous les cas explorer tous ces points, mais seulement là où la clarté se dérobe à nous.¹⁸³ En effet, souvent l'utilité apparaît en même temps que le but.¹⁸⁴ Par exemple, pour *Du ciel* ou pour *De l'âme*,¹⁸⁵ et le but [8,10] et l'utilité et le titre sont évidents. Pourtant, pour les *Topiques*, pas même un de ces points n'est évident. Au contraire, lors même qu'on connaît le but, l'utilité n'apparaît pas aussitôt. Car le but, pour Aristote, dans les *Topiques* consiste à nous transmettre la méthode dialectique. Or, comme lui-même l'a définie, la dialectique est « une méthode syllogistique au sujet de tout problème présenté, à partir d'opinions [8,15] admises ».¹⁸⁶ Mais si au sujet de tout problème présenté, se présentent à nous non seulement les

¹⁸² L'exemple de l'homme et de ses parties apparaît également chez Ammonius, *In Cat.*, p. 8, 7-9. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 8, 25-28; Élias, *In Cat.*, p. 128, 28-29; David, *In Is.*, p. 82, 26-28).

¹⁸³ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 8, 31 - 9, 3.

¹⁸⁴ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 7, 21.

¹⁸⁵ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 9, 2, qui mentionne aussi *De l'âme* et Élias, *In Cat.*, p. 127, 10, chez qui on retrouve les deux exemples utilisés par Philopon. Par ailleurs, pour le développement sur les *Topiques*, cf. Élias, *In Cat.*, p. 127, 15-21.

opinions vraies, mais aussi les fausses, quelle est alors l'utilité? Le fait de connaître une méthode par laquelle nous déduirons par syllogisme même les opinions fausses? Donc, Aristote lui-même nous révèle par la suite l'utilité en disant que l'ouvrage est utile pour trois choses: pour l'exercice, pour les entretiens, pour les méthodes philosophiques.¹⁸⁷ [8,20] Assurément pour les *Catégories* et pour *De l'interprétation*, l'utilité apparaît en même temps que le but, comme nous le montrerons par la suite.¹⁸⁸ Et voilà ce qu'on devait dire sur la philosophie d'Aristote dans son ensemble.

Étude des six points capitaux introduisant aux Catégories

Rappel des six points capitaux introduisant aux Catégories

Disons également, à propos du livre posé devant nous: les *Catégories*, quel en est le but, l'utilité, la cause du titre, le rang dans l'ordre de la [8,25] lecture, s'il s'agit, dans le cas présent, d'un livre authentique du philosophe et quelle en est la division en chapitres. En effet, comme on l'a mentionné,¹⁸⁹ on doit faire précéder de ces points chacun des ouvrages d'Aristote.

¹⁸⁶ Cf. Aristote, *Topiques*, 100 a 18.

¹⁸⁷ Cf. Aristote, *Topiques*, 101 a 26.

¹⁸⁸ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 12, 12-16.

¹⁸⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 7, 1-3.

Étude du premier point capital introduisant aux Catégories: le but du traité ¹⁹⁰

Donc les avis sur le but des *Catégories* ont divergé. Et selon certains, le but ne concernait que des mots; selon d'autres, que des choses; selon d'autres, que des notions. ¹⁹¹

Et ceux qui, tel Alexandre, ¹⁹² dirent [8,30] que le but ne concernait que des mots furent induits en erreur par ce court passage où Aristote dit: « ce qui est dit, tantôt est dit en combinaison, tantôt sans combinaison ». ¹⁹³ Mais, affirment-ils, si ce qui est dit correspond à des mots, il est évident que le but, pour Aristote, concerne des mots.

D'autre part, ceux qui, [9,1] tel Eustathe, ¹⁹⁴ croient que le but ne concerne que des choses, affirment que c'est des choses que le philosophe effectue la division

¹⁹⁰ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 57, 16 - 59, 33; Dexippe, *In Cat.*, p. 5, 25-26; Ammonius, *In Cat.*, p. 8, 20 - 13, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 9, 5 - 13, 26; Olympiodore, *In Cat.*, p. 18, 21 - 22, 2; Élias, *In Cat.*, p. 129, 7 - 132, 4. Sur le but des *Catégories* selon les commentateurs néoplatoniciens, voir P. Hoffmann (1987).

¹⁹¹ Les mots (φωναί), les notions (νοήματα), les choses (πράγματα).

¹⁹² Probablement Alexandre d'Aphrodise (II^e-III^e siècle de notre ère). L'information ici donnée par Philopon, et entérinée par Élias, *In Cat.*, p. 129, 9-10, est contredite par Simplicius, *In Cat.*, p. 10, 8-19, qui, citation à l'appui, affirme qu'Alexandre est l'un des premiers à avoir correctement formulé le but des *Catégories*. Cf. par ailleurs Olympiodore, *In Cat.*, p. 18, 31, qui affirme que pour Alexandre le but ne concerne que des notions.

Le nom d' « Alexandre d'Aphrodise » (voir par exemple Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 77, 8-9), « aristotélicien » (voir Philopon, *In Meteor.*, p. 31, 7), « exégète d'Aristote » (voir Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 214, 23 et *In An. Prior.*, p. 126, 21), « élève de Sosigène » (voir Philopon, *In An. Prior.*, p. 126, 22), revient pourtant à de nombreuses reprises dans l'œuvre de Philopon. Voir particulièrement les index des éditions des commentaires au traité *De l'âme*, aux *Météorologiques*, à *De la génération et de la corruption*, aux *Analytiques*.

¹⁹³ Aristote, *Catégories*, 1 a 16-17.

¹⁹⁴ Élias, *In Cat.*, p. 129, 9-10, qui soutient que, pour Eustathe, le but du traité ne concerne que des mots, rapporte, *In Cat.*, p. 156, 34-35, que ce dernier serait l'auteur d'un commentaire

lorsqu'il dit: « parmi les êtres, les uns sont dits d'un substrat ».¹⁹⁵ Or, affirment-ils, si les êtres sont des choses, par conséquent le but, pour Aristote, concerne des choses.

Par ailleurs, ceux qui, tel Porphyre,¹⁹⁶ estiment que le philosophe ne traite que de notions, [9,5] affirment que son exposé porte sur les dix genres. Or, ces genres, qui se trouvent dans notre pensée, s'appliquent à la pluralité et lui sont ultérieurs.¹⁹⁷ Par conséquent, l'exposé d'Aristote, dans les *Catégories*, porterait sur des notions. Toutefois, Porphyre fut lui aussi induit en erreur par les termes qu'Aristote emploie vers la fin:¹⁹⁸ [9,10] « donc sur les genres présentés, ce que nous

sur les *Catégories*: Εὐστάθιος ὁ φιλόσοφος ὑπομνηματίσας τὰς Κατηγορίας. Pour les conjectures sur la vie et l'oeuvre de cet Eustathe, voir [J.] Brzoska (1907). À ma connaissance, le nom d'Eustathe ne revient pas sous la plume de Philopon.

¹⁹⁵ Aristote, *Catégories*, 1 a 20.

¹⁹⁶ L'information de Philopon est fautive. Porphyre a rédigé deux commentaires sur les *Catégories*. Le plus imposant d'entre eux, le commentaire à Gédalios, nommé d'après son destinataire, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Simplicius et Dexippe, dans leurs propres commentaires aux *Catégories*, en fournissent toutefois des extraits. L'autre commentaire aux *Catégories* de Porphyre, sous forme de questions et de réponses, est édité par A. Busse dans le volume IV, partie 1, des *Commentaria in Aristotelem graeca*. S.K. Strange (1992) en donne une traduction anglaise, accompagnée d'une introduction et de notes. Voir aussi l'étude de C. Evangeliiou (1988). Porphyre, *In Cat.*, p. 58, 5-6, bien qu'il ne mentionne pas les notions, offre une compréhension du but des *Catégories* qui rejoint celle de Philopon: ἔστιν γὰρ περὶ φωνῶν σημαντικῶν ἀπλῶν, καθὸ σημαντικαὶ εἰσι τῶν πραγμάτων. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 10, 20-23 et p. 13, 6, qui confirme que Porphyre identifie correctement le but, non seulement dans son commentaire catéchétique, mais aussi dans son commentaire perdu à Gédalios.

¹⁹⁷ Philopon oppose plus loin ces genres, qui s'appliquent à la pluralité (ἐπὶ τοῖς πολλοῖς), à ceux qui sont dans la pluralité (ἐν τοῖς πολλοῖς) et à ceux qui sont antérieurs à la pluralité (πρὸ τῶν πολλῶν). Voir *In Cat.*, p. 58, 13-14.

¹⁹⁸ Par πρὸς τῷ τέλει, il faut simplement comprendre « à la fin de l'exposé sur les catégories », soit la fin de la partie centrale, du corps, des *Catégories*. Cf. d'ailleurs Ammonius, *In Cat.*, p. 9, 7-8, qui, dans le même contexte, dit: μετὰ τὸ πληρῶσαι τὸν περὶ τῶν δέκα κατηγοριῶν λόγον.

avons dit suffit ».¹⁹⁹ Partout Aristote entend par genres ceux qui s'appliquent à la pluralité et se trouvent dans la pensée.

Cependant, ceux qui parlent avec plus de rigueur - l'un d'entre eux est Jamblique²⁰⁰ - affirment que l'exposé d'Aristote ne concerne pas que des notions, ni que des mots, ni que des choses; mais que le but des *Catégories* concerne des mots [9,15] qui désignent des choses par l'entremise de notions.

Toutefois, que ceux qui ont antérieurement défini le but ne l'ont pas fait correctement, nous pouvons l'apprendre par ce qui suit. En effet, puisque parmi les choses les unes relèvent de la pure invention,²⁰¹ comme l'hippocentaure et le bouc-cerf, tandis que d'autres existent réellement; que ceux qui disent qu'Aristote ne porte l'examen que sur des choses disent sur lesquelles d'entre elles porte son exposé. Il est

¹⁹⁹ Aristote, *Catégories*, 11 b 15-16.

²⁰⁰ Le commentaire aux *Catégories* de Jamblique (III^e-IV^e siècles de notre ère) nous est connu en partie grâce à Simplicius qui, de son propre aveu, *In Cat.*, p. 3, 3-7, l'a utilisé abondamment. Olympiodore, *In Cat.*, p. 28, 25, et Élias, *In Cat.*, p. 130, 14, nomment aussi Jamblique comme interprète du véritable but des *Catégories*.

Philopon mentionne Jamblique de nouveau, *In An. prior.*, p. 26, 5, avec une épithète favorable: οἱ δὲ γε ἀκριβέστεροι τῶν ἐξηγητῶν φασιν, ὡς ὁ θεῖος Ἰάμβλιχος... À ce sujet voir P. Tannery (1896), p. 274; A. Gudeman (1916), col. 1770; M. Wallies (1916), col. 587. Par ailleurs, Philopon a écrit un ouvrage contre le traité de Jamblique, *Sur les statues*. À ce sujet, voir Photius, *Bibliothèque*, 215.

²⁰¹ ἐν ψιλῇ ἐπινοίᾳ κεῖται par opposition aux choses qui existent de par elles-mêmes, τὰ ὑφεστῶτα. Les deux expressions s'opposent chez Porphyre, *Isagoge*, p. 1, 10-11. Voir aussi Ammonius, *In Is.*, p. 39, 13 - 40, 6, qui donne aussi l'hippocentaure et le bouc-cerf comme exemples d'êtres qui n'existent que ἐν ψιλῶς ἐπινοίᾳ, ajoutant: ἄτινα ἐπινοούμενα μὲν ὑφίσταται, μὴ ἐπινοούμενα δὲ οὐχ ὑφίσταται, ἀλλὰ παυσαμένης τῆς ἐπινοίας καὶ αὐτὰ συμπαύεται ... Dans son commentaire au traité *De la génération et de la corruption*, p. 284, 15-19, Philopon utilise l'expression κατὰ ψιλὴν ἐπινοίαν pour expliciter ce que sont les êtres qui par nécessité ne sont pas et pour lesquels il est impossible d'être. Philopon utilise alors l'exemple du bouc-cerf. Voir aussi,

évident qu'ils affirmeront: sur celles qui existent réellement. Est-ce donc pour s'en être d'abord [9,20] fait une conception, qu'il nous les enseigne au moyen des mots? Ils acquiesceront très certainement, puisqu'il est impossible de désigner les choses autrement qu'avec des mots par l'entremise de notions. Eh bien donc, Aristote traitera aussi de tout cela.

D'autre part, puisque les mots et les notions sont, les uns, aptes à désigner [9,25] certaines choses, tandis que d'autres trouvent leur limite dans le mot et l'invention; que ceux qui disent qu'Aristote ne porte l'examen que sur des mots ou que sur des notions répondent eux aussi: sur lesquels selon vous Aristote porte-t-il l'examen? Ils diront de toute évidence: sur ceux qui désignent des choses, car, chez les philosophes, on ne trouve pas même une seule étude sur des mots ou des notions qui ne désignent rien.²⁰²

Eh bien alors, puisqu'Aristote porte l'examen sur des mots qui désignent des choses, il atteint alors les choses elles-mêmes par l'entremise des notions; et puisqu'il fait son exposé sur des notions [9,30] qui désignent des choses, il en traitera au moyen des mots qui traduisent les notions. Car si les âmes étaient dénuées de corps, elles aborderaient les notions à nu. Mais puisqu'elles sont maintenant tenues

dans le même commentaire, p. 26, 22-23, où Philopon fait de l'ἐπινοία le lieu des mathématiques.

²⁰² Affirmation reprise par Philopon, *In Cat.*, p. 12, 4-5. Cf. Ammonius, *In De int.*, p. 98, 14-16.

enfermées dans les corps, elles ne peuvent se désigner mutuellement leurs notions personnelles autrement qu'au moyen des mots.²⁰³

D'autre part, puisque parmi les choses, les unes sont simples, les [9,35] autres complexes (car c'est une chose simple que Socrate, mais complexe que Socrate [10,1] se promenant), qu'également, parmi les notions et les mots, les uns sont simples, les autres complexes (car c'est un mot simple que « Socrate » tout simplement et la notion concernant Socrate est simple, mais c'est un mot complexe qui dit « Socrate court » et une notion complexe celle de Socrate courant); sur lesquels d'entre les deux Aristote porte-t-il là l'examen: sur les choses et les mots simples [10,5] ou sur ceux qui sont complexes? Nous disons sur les simples. Voilà pourquoi, pour définir de façon rigoureuse le but des *Catégories*, nous affirmons qu'Aristote y porte l'examen sur des mots simples qui désignent des choses simples par l'entremise de notions simples.

Pour clarifier l'exposé, ajoutons quelque développement qui nous aidera [10,10] à établir clairement notre propos. Puis donc que, de la philosophie, comme nous l'affirmions,²⁰⁴ il y a, d'une part, la partie spéculative et, d'autre part, la partie pratique, et que la fin de la partie spéculative est la connaissance de la vérité et, de la partie pratique, l'atteinte du bien; mais qu'avec eux deux se présentent leur contraire: pour la vérité la fausseté, pour le bien le mal; puisque, par ailleurs, notre âme, parce qu'elle est imparfaite, [10,15] choisit souvent la fausseté au lieu de la vérité, croyant

²⁰³ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 14, 2-5.

²⁰⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 4, 24-25.

qu'elle est vraie et, au lieu du bien, le mal, croyant qu'il est bien; les philosophes eurent besoin d'un instrument capable de distinguer, d'une part, la vérité de la fausseté, d'autre part, le bien du mal. Or, quel est cet instrument? La démonstration. En effet, ce qu'on peut démontrer être bien, cela est bien par nécessité [10,20] et ce qu'on peut démontrer être mal, cela est mal. De même aussi pour le vrai et le faux. Car de la même manière que le charpentier utilise la règle et le bâtisseur le fil à plomb pour distinguer ce qui est droit et ce qui n'est pas tel; ainsi aussi le philosophe profite de la démonstration pour distinguer la vérité et la fausseté, le bien et le mal.²⁰⁵

Cependant, la démonstration correspond au syllogisme [10,25] scientifique. Or, le simple syllogisme a plus d'extension que le syllogisme scientifique. Car ce qui produit le syllogisme démonstratif, c'est, s'ajoutant au syllogisme simple, une matière infaillible, assurée, se trouvant toujours dans la même situation et de la même manière.²⁰⁶ Mais puisque précisément il n'était pas possible d'enseigner la démonstration sans avoir d'abord enseigné ce qu'est le simple syllogisme - de même que ne peut non plus écrire [10,30] quiconque n'a d'abord appris à écrire tout simplement le caractère direct ou fléchi - et qu'il n'était pas possible de transmettre à son tour le simple syllogisme sans les propositions (car c'est à partir d'elles que le syllogisme se constitue, puisqu'il est une réunion d'un certain nombre [11,1]

²⁰⁵ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 4, 31-36.

²⁰⁶ Cf. Philopon, *In De an.*, p. 30, 4-5. Par matière du syllogisme, il faut ici entendre, les prémisses. Sur ce sens de ὕλη, voir Philopon, *In An. prior.*, p. 6, 11-14: « Or nous appelons 'forme des syllogismes' la conclusion, et 'matière' les prémisses: de même que la matière existe en raison de celle-ci [ἐνεκά τοῦ], je dis bien la forme, ainsi aussi les prémisses en raison de la conclusion. » Voir aussi Philopon, *In An. prior.*, p. 32, 30-34; 270, 20.

d'énoncés, comme d'ailleurs son nom l'indique);²⁰⁷ les propositions sans les noms et les verbes (car c'est à partir d'eux qu'elles se constituent); les noms et les verbes sans les mots simples (en effet, et le nom et le verbe sont des mots dotés de signification); c'est avec raison qu'Aristote traite d'abord des mots simples.²⁰⁸

[11,5] C'est qu'en règle général la fin de la spéculation devient principe de la pratique et, à l'inverse, la fin de la pratique principe de la spéculation.²⁰⁹ Par exemple, le bâtisseur, lorsqu'il a reçu l'ordre de construire une maison, se dit en lui-même: « J'ai reçu l'ordre de construire une maison, soit un abri capable de faire obstacle à la pluie et à la chaleur solaire. Mais cet abri ne saurait être s'il n'y a pas de toit. » Il commence donc là la spéculation, puis il va [11,10] de l'avant et affirme: « Mais ce dernier ne saurait être s'il n'y a pas de murs; et ceux-ci ne sauraient être si l'on ne jette des fondations en dessous; quant aux fondations, on ne peut les jeter si on ne creuse la terre. » Et c'est ici que prend fin la spéculation. Donc là commence la pratique. En effet, le bâtisseur creuse d'abord la terre, puis alors il jette une fondation, ensuite il élève des murs et enfin il superpose le toit, qui [11,15] est fin de la pratique. Ainsi donc le principe de la spéculation devient fin de la pratique et le principe de la pratique fin de la spéculation.

²⁰⁷ Rapprochement des mots συλλογισμός, « syllogisme », et συλλογή, « réunion ». Cf. Philopon, *In An. prior.*, p. 2, 14-15, qui distingue cette description, voulant que le syllogisme soit une réunion d'un certain nombre d'énoncés, de la définition rigoureuse du syllogisme.

²⁰⁸ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 5, 9-17.

C'est donc ainsi que le philosophe agit lui aussi. En effet, comme il veut produire une démonstration, il se dit à lui-même: « Je veux parler de la démonstration, mais puisque la démonstration correspond au syllogisme scientifique, il est impossible de dire quelque chose à son sujet pour celui qui n'a d'abord [11,20] dit ce qu'est le simple syllogisme. Mais, nous ne pouvons apprendre le simple syllogisme si nous n'avons appris ce qu'est une proposition, car les propositions sont des énoncés et le syllogisme est une réunion de tels énoncés. De sorte qu'il est impossible d'apprendre le syllogisme sans connaître les propositions, puisque c'est à partir de celles-ci qu'il est constitué. Mais, il n'est pas possible non plus de connaître la proposition sans les noms et les verbes, [11,25] dont se compose tout énoncé, et les noms et les verbes sans les mots simples, car chacun d'eux est un mot doté de signification. Il faut donc d'abord parler des mots simples. » C'est donc ici que la spéculation prend fin et cela devient principe de la pratique. En effet, Aristote discute d'abord des mots simples dans les *Catégories*; puis alors des noms et [11,30] des verbes de même que des propositions dans *De l'interprétation*; puis du simple syllogisme dans les *Premiers analytiques*; puis alors de la démonstration dans les *Seconds analytiques*. Là se trouve donc la fin de la pratique, qui précisément était principe de la spéculation.²¹⁰

²⁰⁹ Cette idée, de même que l'exemple du bâtisseur, est reprise par Philopon, dans son commentaire sur le traité *De l'âme*, p. 133, 15-21. Ils se trouvent aussi chez Simplicius, *In Cat.*, p. 14, 4 - 15, 25.

²¹⁰ Sur l'ordre de lecture des traités de logique, cf. Philopon, *In An. prior.*, p. 4, 30 - 5, 14. Voir aussi Ammonius, *In De int.*, p. 1, 20 - 2, 9; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 13-22; Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 34 - 25, 4.

Aristote a donc raison ici²¹¹ de porter d'abord l'examen sur les mots simples. En effet, les hommes, lorsqu'ils se furent réunis en communauté, ont convenu entre eux [12,1] d'un nom particulier pour chaque chose. Ils n'avaient alors pour seul souci que de se désigner mutuellement les choses au moyen des mots, mais certes pas de dire lequel est un nom et lequel un verbe.²¹² C'est donc des mots qu'Aristote traite dans les *Catégories*. Mais puisqu'il ne traite pas de mots qui ne désignent rien - il n'y a aucune étude sur ces derniers chez [12,5] les philosophes -,²¹³ il est évident qu'il traite de mots qui désignent des notions. En effet, il est nécessaire, s'il y a la chose, qu'il y ait également son nom et, antérieurement à ce dernier, la notion que nous avons de la chose. Par exemple, pour Socrate il y a un nom: le mot

²¹¹ Dans les *Catégories*.

²¹² Cf. Philopon, *In An. Prior.*, p. 4, 30 - 5, 3. La théorie de l'imposition des noms offerte ici par Philopon, et qui se rencontre chez l'ensemble des commentateurs anciens aux *Catégories*, remonte au moins à Porphyre. Voir en effet Porphyre, *In Cat.*, p. 57, 16 - 59, 2. La théorie distingue deux moments dans l'élaboration du vocabulaire: 1) la création des mots qui désignent les réalités; 2) la formation d'une terminologie distinguant les différents types de mots, par exemple ceux étant des verbes et ceux étant des noms. Sur les implications de cette théorie, voir S. Ebbesen (1990 [1981]).

Mentionnons que la théorie de l'imposition des noms rejoint Aristote en ce qu'elle admet que le langage parlé soit le résultat d'une convention. Ammonius, *In De int.*, p. 34, 16 - 37, 27, qui cherchera à résoudre, à ce sujet, toute contradiction entre Platon et Aristote. Il convient de se demander, dit Ammonius, comment il se fait que Socrate, dans le *Cratyle*, s'attaquant à Hermogène qui soutient que les noms sont conventionnels, montre que ceux-ci sont par nature, alors qu'Aristote soutient fermement qu'aucun des noms n'est par nature. C'est que, poursuit Ammonius, l'expression « par nature » (φύσει) est employée en deux sens, de même que l'expression « par convention » (θέσει). D'une part, certains, et parmi eux Cratyle, disent que les noms sont par nature parce qu'ils les conçoivent comme des oeuvres de la nature (φύσεως δημιουργήματα); tandis que d'autres, tel le Socrate du *Cratyle*, disent que les noms sont par nature parce qu'ils conviennent à la nature des choses qu'ils dénomment. D'autre part, certains, tel Hermogène, disent que les noms sont par convention parce qu'il est possible à quiconque de nommer toutes choses comme il lui plaît; tandis que d'autres, dont fait partie Aristote, disent que les noms sont par convention parce qu'ils jugent que les noms, imposés par l'onomatopée, ne sont pas l'oeuvre de la nature, mais sont le résultat d'une réflexion de l'âme rationnelle, qui regarde vers la nature propre des choses. Ainsi, Platon et Aristote disent la même chose, soutient Ammonius, mais l'un utilise l'expression « par nature » dans la mesure où les noms sont appropriés aux choses auxquelles ils sont imposés; tandis que l'autre utilise l'expression « par convention », parce que les noms sont imposés par l'homme.

²¹³ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 9, 27-28.

Socrate; la chose: Socrate lui-même; la conception que nous en avons dans l'âme: la connaissance de Socrate. Donc le but d'Aristote est de parler [12,10] de mots simples qui désignent des choses simples par l'entremise de notions simples. Et voilà au sujet du but.

Étude du deuxième point capital introduisant aux Catégories: l'utilité du traité ²¹⁴

Que le livre est utile à la fois pour la partie spéculative de la philosophie et pour la partie pratique, cela ressort de ce que nous venons de dire, s'il est vrai, comme nous l'avons montré,²¹⁵ qu'il n'est pas possible de connaître la démonstration elle-même sans les mots simples; [12,15] et qu'Aristote donne des explications sur les mots communs, auxquels se ramènent tous les êtres.²¹⁶

²¹⁴ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 3-6; Simplicius, *In Cat.*, p. 13, 27 - 15, 25; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 3-12; Élias, *In Cat.*, p. 132, 5-18. La brièveté de l'exposé de Philopon sur l'utilité se comprend d'après les remarques formulées antérieurement, à savoir que, p. 8, 7, pour certains traités, certains points capitaux ne nécessitent pas d'être examinés et que, p. 8, 20-21, dans le cas des *Catégories*, l'utilité apparaît en même temps que le but. De fait, Philopon résume ici ce qu'il a montré ailleurs dans le détail, dans l'examen du but des *Catégories*, p. 10, 9 - 12, 11, soit que l'étude des catégories constitue la base de toute la philosophie.

²¹⁵ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 10, 9 - 12, 11.

²¹⁶ καὶ ὅτι περὶ τῶν κοινοτήτων διαλαμβάνει, εἰς ἅς τὰ ὄντα πάντα διαιρεῖται. Cette précision de Philopon trouve un parallèle chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 3-5: ... τὰ δὲ ὄντα ὑπὸ τὰς δέκα κατηγορίας ἀνάγονται; et Élias, *In Cat.*, p. 132, 7-9: ... ὑπὸ γὰρ τὰς δέκα κατηγορίας πάντα τὰ ὄντα ἀνάγεται.

*Étude du troisième point capital introduisant aux Catégories: la cause du titre du traité*²¹⁷

²¹⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 55, 3 - 59, 33; Dexippe, *In Cat.*, p. 5, 30 - 6, 26; Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 12-19; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 26 - 18, 6; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 13-37; Élias, *In Cat.*, p. 132, 22 - 133, 8. Le troisième point capital permet d'assurer la pertinence et d'affirmer l'authenticité du titre *Catégories*. Si l'intitulé du traité d'Aristote nécessite quelque éclaircissement, ce n'est pas seulement en raison de son obscurité, comme pourrait le laisser croire l'exposé de Philopon qui, tout comme Ammonius, ne s'attache qu'à expliquer le sens de « catégories ». C'est aussi à cause des concurrents auxquels l'intitulé fait face. Si, au dire de Simplicius, *In Cat.*, p. 16, 31, *Catégories* est le titre le plus répandu (cf. pourtant Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 34-35), la tradition en identifie quelques autres, dont Πρὸ τῶν τόπων, ou Πρὸ τῶν τοπικῶν, accepté par Adraste [Simplicius, p. 15, 30 - 16, 16] (voir Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 18-31; Ammonius, *In Cat.*, p. 14, 18 - 15, 2; Simplicius, *In Cat.*, 15, 28 - 16, 16; 379, 8-12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 34-36; 134, 1-7; Élias, *In Cat.*, 132, 26; 133, 3-6; 241, 30-34; Boèce, *In Cat.*, 162 C; 263 B); Δέκα κατηγορίαι ou Κατηγορίαι δέκα (Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 15; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 29); Περὶ τῶν γενῶν τοῦ ὄντος (Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 18, 31 - 57, 15; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 28; 16, 16-30; Élias, *In Cat.*, p. 132, 25, 33 - 133, 2); Περὶ τῶν δέκα γενῶν (Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 19, 31 - 57, 15; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 29; 16, 16-30; Élias, *In Cat.*, p. 132, 25); Περὶ τῶν δέκα γενῶν τοῦ ὄντος (Porphyre, *In Cat.*, p. 57, 14); Περὶ [τῶν] κατηγοριῶν (Élias, *In Cat.*, p. 132, 24-25, 33 - 133, 2; cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 23 et Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 3-6); Περὶ τῶν καθόλου λόγων (Élias, *In Cat.*, p. 132, 27, 33 - 133, 2; cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 17, 26-28). Sur le titre des *Catégories*, voir M. Frede (1987 [1983]).

Le texte de Philopon se divise en deux parties. Dans la première, notre commentateur présente le sens premier du mot « catégories », soit « accusations », pour tout de suite affirmer que tel n'est pas le sujet du traité aristotélicien. Cette précision se rencontre déjà chez Porphyre, *In Cat.*, p. 55, 3 - 56, 33, puis, à l'exception d'Ammonius et Élias, chez tous les exégètes lui succédant (voir Dexippe, *In Cat.*, p. 5, 30 - 6, 3; Simplicius, *In Cat.*, p. 16, 32 - 17, 3; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 13-15).

Dans la seconde partie, Philopon explique le sens du titre du traité d'Aristote par l'attribution des genres suprêmes. Pour distinguer la particularité des genres généralissimes, qui ne peuvent qu'être attribués, Philopon, tout comme Simplicius, *In Cat.*, p. 17, 19, a recours à l'*Isagoge* de Porphyre. Pourtant, malgré cet appui, l'explication de l'intitulé ne semble pas remonter à Porphyre lui-même. Pour Porphyre, en effet, l'explication du titre du traité vient du fait qu'Aristote étend le mot « catégories » à tout terme simple porteur de signification, lorsqu'il est affirmé de la chose signifiée (voir Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 5-13). L'explication que l'on trouve chez Philopon et Simplicius est plus restrictive. Simplicius, *In Cat.*, p. 17, 3-26, l'oppose clairement à celle de Porphyre, sans toutefois la sortir de l'anonymat. En effet, après avoir rappelé l'opinion mentionnée de Porphyre, Simplicius ajoute: « Certes, selon cette explication, le terme « Socrate » et tout terme simple désignant chacune des choses particulières peuvent être dits « catégorie ». Mais alors l'exposé portera non sur les termes généralissimes, mais sur tout terme simple. Est donc meilleure l'explication des autres exégètes qui soutiennent que le traité est intitulé *Catégories* du fait de porter sur les termes généralissimes qui sont naturellement toujours attribués... » L'expression οἱ ἄλλοι utilisée par Simplicius reste anonyme. L'explication se rencontre toutefois, outre chez Philopon et Simplicius, chez Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 12-19, et Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 15-22, mais pas chez Dexippe ni chez Boèce.

Voici la cause du titre. Aristote a intitulé le livre *Catégories* non parce qu'il y examine les accusations²¹⁸ qui ont lieu dans les tribunaux - il ne se propose pas d'enseigner la rhétorique -, mais, comme nous l'avons d'ailleurs appris dans l'*Introduction*,²¹⁹ [12,20] parce qu'il y a une double différence entre les genres. En effet, les uns sont généralissimes et uniquement des genres, tandis que les autres alternent et sont dits à la fois genres et espèces: espèces de ce qui leur est antérieur, mais genres de ce qui leur est postérieur. De plus, les genres généralissimes sont uniquement attribués, tandis que ceux qui alternent servent de substrats pour ce qui leur est antérieur, mais sont attribués à ce qui leur est postérieur. Or ici, Aristote traite des dix genres généralissimes [12,25] qui sont uniquement attribués et jamais ne servent de substrats. Voilà donc pourquoi il a intitulé son livre *Catégories*, comme s'il avait dit: « Des genres qui sont uniquement attribués ».

*Étude du quatrième point capital introduisant aux Catégories: le rang du traité dans l'ordre de lecture*²²⁰

Le rang du traité dans l'ordre de lecture est évident de par le but, puisqu'en effet, comme nous le disions,²²¹ il faut commencer la pratique là où

²¹⁸ Le mot grec « catégories » désigne d'abord les accusations judiciaires. Cela n'est cependant pas, comme l'affirme Philopon, le sujet des *Catégories*. Évidemment, l'explication du titre du traité que nous fournit par la suite Philopon ne se comprend que si l'on garde à l'esprit que le verbe français « attribuer » traduit le verbe grec κατηγορώ, translittéralement « catégoriser », qui, au sens premier, signifie « accuser ».

²¹⁹ Voir Porphyre, *Isagoge*, p. 4, 15-20.

aboutit la spéculation; [12,30] et parce que ce qui est plus simple doit précéder ce qui est complexe. Or, l'enseignement des dix catégories est plus simple, si, comme on l'a dit,²²² il fournit des explications sur des mots simples qui désignent des choses simples par l'entremise de notions simples.

Étude du cinquième point capital introduisant aux Catégories: l'authenticité du traité

Qu'il s'agit d'un livre authentique du philosophe, tous l'attestent.²²³ Mais le garantissent [12,35] à la fois l'expression et le fait que le philosophe, dans d'autres ouvrages, évoque [13,1] cet écrit.²²⁴

Cependant, comme on l'a dit,²²⁵ on a trouvé deux livres de *Catégories*, à peu près semblables en tout et, de surcroît, pour l'entrée en matière elle-même.

²²⁰ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 6-11; Simplicius, *In Cat.*, p. 13, 27 - 15, 25; Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 21 - 25, 4; Élias, *In Cat.*, p. 132, 5-21. Cf. aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 56, 23-31.

²²¹ Philopon, *In Cat.*, p. 11, 5-33.

²²² Philopon, *In Cat.*, p. 10, 6-8; 12, 9-11.

²²³ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 20 - 14, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 7-21; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 38 - 24, 20; Élias, *In Cat.*, p. 133, 9-27. De tous les commentateurs aux *Catégories*, dont Philopon, aucun ne nomme un philosophe ancien qui aurait mis en doute l'authenticité du traité, du moins de l'exemplaire qu'ils commentent. En fait, seul Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 38 - 24, 4, présente, et réfute, quatre arguments en faveur de l'inauthenticité du livre des *Catégories* posé devant lui: 1) l'absence des hétéronymes et des polyonymes; 2) l'absence de différenciation entre μεταβολή et κίνησις; 3) l'affirmation de l'antériorité de l'objet de la science à la science; 4) l'identification de la substance première avec la substance particulière. Les auteurs de ces arguments demeurent toutefois anonymes (pour la compréhension de ces arguments, voir P. Moraux (1974), p. 267-270). Au contraire, et Philopon, *In Cat.*, p. 12, 34, et Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 25, soutiennent qu'il y a unanimité à reconnaître Aristote comme le père des *Catégories*.

²²⁴ Voir ci-dessus la note 181.

²²⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 7, 26-28.

En effet, le début de l'autre livre est: « D'entre les êtres, les uns sont homonymes, les autres synonymes ».²²⁶ Ce début est à peu près le même que celui du livre posé devant nous. Or, tous les exégètes jugèrent que ce dernier [13,5] était authentique.

*Étude du sixième point capital introduisant aux Catégories d'Aristote: la division du traité en chapitres*²²⁷

Le livre se divise en trois chapitres. Il se divise en effet en ce qui précède les catégories, les catégories elles-mêmes et ce qui suit les catégories. Et, dans la première section, Aristote enseigne les termes utiles à l'enseignement des catégories. Tout comme les géomètres²²⁸ ont l'habitude d'enseigner d'abord les termes utiles [13,10] à l'enseignement de leurs propositions (qu'est-ce qu'un point, qu'est-ce qu'une ligne, qu'est-ce qu'un cercle), afin de ne pas se voir contraints, au milieu de l'enseignement, soit à se servir de noms hors du commun soit, en enseignant

²²⁶ Le renseignement se rencontre aussi, avec quelques variantes chez Ammonius, Simplicius et Olympiodore. Le texte de Philopon, *In Cat.*, p. 13, 3-4, se lit: τῶν ὄντων τὰ μὲν ὁμώνυμα ἔστι. τὰ δὲ συνώνυμα; celui d'Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 22: τῶν ὄντων τὰ μὲν ὁμώνυμα λέγεται, τὰ δὲ συνώνυμα; celui de Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 19-20: τῶν ὄντων τὸ μὲν ἔστιν; celui d'Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 17-18: τῶν ὄντων τὰ μὲν ἔστιν ὁμώνυμα τὰ δὲ συνώνυμα τὰ δὲ πολυώνυμα. Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 16-21, nous apprend qu'Adraste mentionnait déjà cet autre livre de *Catégories* dans son étude *Sur l'ordre des écrits d'Aristote* (sur Adraste d'Aphrodise et son *Περὶ τῆς τάξεως τῶν Ἀριστοτέλους συγγραμμάτων*, voir P. Moraux (1984), p. 294-295 et 314-317).

Parmi les commentateurs, seul Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 19-20, affirme, du moins clairement, que l'autre livre de *Catégories* est inauthentique.

²²⁷ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 14, 3 - 15, 2 (cf. p. 93, 9-12); Simplicius, *In Cat.*, p. 18, 22 - 20, 7 (cf. p. 21, 2-21; 379, 6 - 380, 15); Olympiodore, *In Cat.*, p. 25, 5-22 (cf. p. 133, 13 - 134, 32); Élias, *In Cat.*, p. 133, 28 - 134, 9 (cf. 241, 16-34). Voir aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 60, 1-10; Dexippe, *In Cat.*, p. 16, 14-32; 17, 4-20.

²²⁸ Pour le rapprochement de la méthode d'Aristote avec celle des géomètres, voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 14, 25-28; 34, 31 - 35, 6; *In An. prior.*, p. 10, 28-31; Ammonius, *In An. prior.*, p. 13, 6-8; 20, 35.

quelque chose à leur sujet, à s'écarter du propos et en rompre la continuité; ainsi agit le philosophe en cet endroit. Puisque dans l'enseignement des catégories il allait mentionner certains termes et [13,15] mots inconnus de nous, il a d'abord enseigné ceux-ci, pour ne pas avoir l'air de troubler l'exposé.²²⁹

Dans la deuxième section, d'autre part, Aristote enseigne les catégories elles-mêmes. Mais, dans la troisième section, il donne de nouveau des explications sur certains mots qu'il a mentionnés dans l'enseignement des catégories, tels « ensemble », « antérieur », « avoir ».²³⁰

Alors, pour quelle raison Aristote n'a-t-il pas enseigné tous ces mots ensemble, avant les catégories? [13,20] Voici notre avis. Parmi ces mots, les uns sont

²²⁹ La justification, par Philopon, des *antéprédicaments* comprend trois points principaux: 1) Aristote, dans les *antéprédicaments*, présente les termes qui lui seront utiles dans l'enseignement des *Catégories* (τὰ χρήσιμα πρὸς τὴν διδασκαλίαν τῶν κατηγοριῶν); 2) Aristote imite ainsi les géomètres qui font précéder leurs propositions d'explications utiles (ὡς περὶ γὰρ εἰώθασιν οἱ γεωμέτραι τὰ χρήσιμα πρὸς τὴν τῶν θεωρημάτων διδασκαλίαν προδιδάσκειν); 3) Cette méthode permet d'éviter, au cours de l'enseignement, d'utiliser des noms inconnus ou, pour les expliquer, de rompre la continuité de l'exposé (διακόπτειν τὴν συνέχειαν). Philopon est ici, de toute évidence, tributaire, en bout de ligne, de Porphyre, qui, au dire de Simplicius, *In Cat.*, p. 21, 2-21, aurait établi la pertinence des *antéprédicaments* pour répondre à une aporie de Nicostrate (II^e siècle de notre ère). De fait Porphyre, *In Cat.*, p. 60, 1-8, précise qu'Aristote parle d'abord, dans les *antéprédicaments*, de ce qui est nécessaire à la transmission des catégories (τὰ ἀναγκαῖα πρὸς τὴν παράδοσιν τῶν κατηγοριῶν et πάντα ... χρησιμώτατα πρὸς αὐτὴν τὴν τῶν κατηγοριῶν παράδοσιν), afin de ne pas rompre la continuité de l'exposé (ἵνα μὴ ... διακόπτῃ τὸ συνεχές), imitant en cela les géomètres (ὡς περὶ οὖν οἱ γεωμέτραι ... εἰς σαφήναιαν τῶν θεωρημάτων).

²³⁰ Pour les exposés d'Aristote sur « ensemble », « antérieur » et « avoir », voir *Catégories*, 14 b 24, 14 a 26 et 15 b 17. Pour les passages de la section centrale des *Catégories* où ces termes sont utilisés et qui justifieraient l'explication de ces derniers dans les *postprédicaments*, voir, du moins pour « ensemble » et « antérieur », Philopon, *In Cat.*, p. 195, 8-10; 191, 17-19.

inconnus de tous, tels que « homonyme », « synonyme »²³¹ (car l'homme ordinaire n'en a aucune conception); tandis que d'autres sont connaissables de par l'usage courant, mais ont néanmoins besoin de quelque précision, tels que « ensemble » et « antérieur ». Aristote a donc, par nécessité, placé les mots inconnus de tous avant l'enseignement des catégories, puisque tant que ceux-ci [13,25] demeuraient inconnus, nous ne devons porter notre attention sur les exposés concernant les catégories, car Aristote se sert de ces mots pour l'enseignement des catégories. Quant aux mots résiduels - je veux dire évidemment ceux qui nous sont connus mais vaguement -, Aristote les enseigne après les catégories, afin de ne pas allonger l'entrée en matière et rendre l'accessoire plus imposant que l'oeuvre.²³²

²³¹ Pour les exposés d'Aristote sur les homonymes et les synonymes, voir *Catégories*, 1 a 1 et 1 a 6.

²³² Le développement de Philopon sur les *postprédicaments* dépend lui aussi, en dernière analyse, de Porphyre. Mais, dans ce cas, le commentaire catéchétique ne nous fournit pas les parallèles, bien que l'auteur se fût engagé, *In Cat.*, p. 60, 8-10, à nous livrer une justification des *postprédicaments* (τινὰ δὲ καὶ μετὰ τὴν τῶν κατηγοριῶν παράδοσιν ἐπιδιδάσκων, ὧν τὸ χρήσιμον ἐν τῷ τόπῳ χρή παριστάναι). Toutefois, Simplicius, *In Cat.*, p. 19, 26 - 20, 5, nous informe que Porphyre, après l'avoir lui-même formulée, aurait résolu l'aporie suivante: pourquoi Aristote n'a-t-il pas regroupé les *antéprédicaments* et les *postprédicaments*, soit avant l'enseignement des catégories soit après. Suivant Simplicius, Porphyre aurait alors différencié les points traités dans les *antéprédicaments* de ceux traités dans les *postprédicaments* en distinguant ce qui est totalement inconnu de par l'usage courant (ἄγνωστα παντελῶς ... ἀπὸ τῆς συνηθείας) de ce dont nous avons certaines conceptions (ἐννοίας ... τινάς), mais imprécises. Ainsi, Aristote, parce qu'il ne voulait pas différer trop longtemps l'enseignement des catégories, aurait reporté à la fin de son traité les explications sur les termes alors mentionnés par lui, qu'il fallait préciser, mais dont nous avons quelque notion (sur l'opinion de Porphyre, voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 379, 12-20, où est employé le terme διάρθρωσις). C'est, grosso modo, l'argumentation dont Philopon a hérité, vocabulaire inclus. La division en chapitres et la justification des *antéprédicaments* et des *postprédicaments* qui l'accompagne sont reprises par Philopon, *In Cat.*, p. 167, 22 - 168, 3, au début de son commentaire sur la dernière partie du traité. A cette occasion, *In Cat.*, p. 168, 3-9, Philopon, affirme que de toute évidence, contrairement à ce que certains imaginent, les *postprédicaments* ne sont pas étrangers au but des *Catégories*. Cette affirmation de Philopon montre qu'il n'est pas sans connaître le débat entourant la pertinence des *postprédicaments* à l'intérieur des *Catégories*. Ce débat remonte au moins à Andronikos.

La division en parties fut donc conçue pour donner de la clarté à [13,30] l'écrit. En effet, maintenant qu'on a appris combien le livre a de chapitres

Simplicius, *In Cat.*, p. 379, 8-12, rapporte en effet que certains, dont Andronikos, soutiennent que les *postprédicaments* furent ajoutés aux *Catégories*, à l'encontre du but du traité (παρὰ τὴν πρόθεσιν τοῦ βιβλίου), par quelque éditeur qui a intitulé le traité (τὸ τῶν Κατηγοριῶν βιβλίον) *Prétopiques* (Πρὸ τῶν τόπων) (cf. Boèce, *In Cat.*, col. 263 B). Les renseignements que nous transmet Simplicius s'accordent avec le passage cité de Philopon: pour ces deux commentateurs, le débat sur les *postprédicaments* ne concerne pas leur authenticité mais bien plutôt leur emplacement à la fin des *Catégories* et leur accord avec le but du traité. Le problème semble avoir été compris autrement par Ammonius, *In Cat.*, p. 14, 18 - 15, 2, qui laisse entendre que les *postprédicaments* auraient été perçus par certains non seulement comme situés au mauvais endroit mais aussi comme inauthentiques: τινὲς δὲ εἰρήκασι ταῦτα προσγεγράφθαι νόθα ὑπὸ τῶν βουλομένων ἀναγινώσκεσθαι τοὺς Τόπους μετὰ τὰς Κατηγορίας εὐθέως. (Cf. toutefois Olympiodore, *In Cat.*, p. 133, 13 - 134, 31, qui distingue nettement trois opinions concernant les *postprédicaments*: 1) l'opinion voulant qu'ils soient inauthentiques (νόθον); 2) celle de ceux voulant qu'ils soient authentiques mais au mauvais endroit (οὐ νόθον μὲν ἐμέμφοντο δὲ τὴν τάξιν); 3) celle voulant qu'ils soient à la fois authentiques et au bon endroit. Le débat transmis dans le commentaire d'Ammonius, on le voit, correspond à la première opinion mentionnée par Olympiodore. On remarquera que chez Olympiodore, comme chez Simplicius, contrairement à Ammonius, le titre Πρὸ τῶν τόπων est associé à l'opinion voulant que les *postprédicaments* soient mal situés et non au fait qu'ils soient inauthentiques.)

et de quoi ils traitent, nous en suivrons très aisément les exposés et les recevrons sans trouble ni confusion.²³³

²³³ Nous ne suivons pas A. Busse qui est d'avis de rejeter les lignes 29-32, qui pourtant à la fois closent le prologue et introduisent à l'examen systématique du texte d'Aristote.

CHAPITRE PREMIER ²³⁴

Les homonymes, les synonymes et les paronymes (examen de Catégories 1 a 1-15)

Sont dites homonymes²³⁵ [Catégories 1 a 1]

Considérations générales

Origine de la nécessité de l'utilisation des noms ²³⁶

[14,2] Nos âmes, dénuées de corps, pourraient se désigner mutuellement les choses au moyen des notions. Cependant, comme elles furent liées à des corps qui

²³⁴ Pour tout le *Chapitre premier*, voir C. Luna (1990). L'étude de C. Luna part du texte de Simplicius, mais retrace les parallèles chez les autres commentateurs aux *Catégories*, dont Philopon, et les compare.

²³⁵ Sur les lemmes, ou extraits du texte d'Aristote, qui accompagnent les exposés de Philopon, voir les *Avertissements* précédant la traduction, p. 40.

²³⁶ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 9, 31-34. En reliant la nécessité où nous sommes d'utiliser les noms à notre nature corporelle et en sous-entendant l'origine distincte du nom et de la notion, Philopon annonce les difficultés rattachées au langage et particulièrement à l'homonymie, dont l'étude suit. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 15, 4-10; Olympiodore, *In Cat.*, p. 18, 26-27: τὰ μὲν πράγματα θεόθεν παράγεται, τὰ δὲ νοήματα ὑπὸ τοῦ νοῦ, αἱ δὲ φωναὶ ὑπὸ τῆς ψυχῆς; Élias, *In Cat.*, p. 129, 17-19.

enveloppent à la façon d'un nuage leur intelligence, elles eurent besoin des [14,5] noms,²³⁷ au moyen desquels elles se désignent mutuellement les choses.²³⁸

Moyens de désignation des choses: le nom et la définition

Dès lors, il faut savoir que nous nous désignons mutuellement les choses soit au moyen des noms, soit au moyen des définitions. Par exemple, l'homme, nous le désignons et par le mot « homme » et par la définition disant: « animal rationnel mortel ». Mais chaque fois que nous désignons l'homme par le mot « homme », nous montrons sa nature globale; [14,10] tandis que par la définition, nous contemplons les propriétés particulières à l'homme.²³⁹

²³⁷ Le mot « noms » (ὀνόματα) doit être pris ici dans un sens large, désignant toute partie du discours dotée de signification. Sur l'ambiguïté du terme, voir, plus loin, Philopon, *In Cat.*, p. 18, 6-10.

²³⁸ Pour le vocabulaire employé ici par Philopon, cf. Platon, *Cratyle* 403b: ἡ ψυχὴ γυμνὴ τοῦ σώματος; *Gorgias* 523d: καὶ ὅλον τὸ σῶμα προκεκαλυμμένοι; 523e: ἔπειτα γυμνοῦς κριτέον ἀπάντων τούτων; *Timée* 73b: τῆς ψυχῆς τῷ σώματι συνδουμένης.

²³⁹ « Sa nature globale » traduit: ἀθρόαν αὐτοῦ τὴν φύσιν, tandis que « les propriétés particulières à l'homme » traduit: τὰ κατὰ μέρος προσόντα τῷ ἀνθρώπῳ. Sur l'opposition de ἀθρόος à τὰ κατὰ μέρος, cf. Platon, *Théétète* 182a-b. Dans les exposés parallèles sur la désignation des choses par les noms et les définitions, les autres commentateurs néoplatoniciens n'utilisent pas, pour les opposer, les termes ἀθρόος et τὰ κατὰ μέρος προσόντα. Voir Ammonius, *In Cat.*, 15, 10-16, qui oppose le nom à la définition en tant que le premier désigne quelque chose d'un (ἐν τὶ ἐστὶ), tandis que la seconde « parcourt chacune des propriétés de l'homme » (ἐκάστην τῶν τοῦ ἀνθρώπου ιδιότητων) (les traductions sont de Y. Pelletier (1983). Pour Simplicius, *In Cat.*, p. 22, 15-22, le nom montre la chose « dans son unité spécifique » (κατὰ τὸ μονοειδές) et la définition « dans la pluralité des parties constituantes » (κατὰ τὸ πολυμερές) (les traductions sont de P. Hoffmann (1990). Chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 26, 11-13, toute chose a un nom en tant qu'elle est une unité (ἐν) et une définition en tant qu'elle est une pluralité (πολυμερές). Le

Classification des choses suivant la communauté ou la différence de nom et de définition ²⁴⁰

Donc, parmi les choses,²⁴¹ certaines ont en commun, les unes avec les autres, le nom, mais différent quant à la définition: elles sont appelées homonymes. D'autres ont en commun la définition, mais différent quant au nom: elles sont appelées polyonymes. D'autres ont en commun et le nom et la définition: elles sont appelées

passage parallèle chez Porphyre, *In Cat.*, p. 60, 15-21, ne fait qu'opposer le nom et la définition, sans toutefois indiquer leur fonction (cf. toutefois p. 63, 10, où Porphyre, alors qu'il montre que la définition doit être coextensive au nom, utilise ἄθρόως pour qualifier la manière dont le nom désigne la chose). D'autre part, l'exemple de l'homme est utilisé par Ammonius, Porphyre et Simplicius.

²⁴⁰ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 60, 21-33; Ammonius, *In Cat.*, p. 15, 16 - 16, 6; 16, 24 - 17, 3; Simplicius, *In Cat.*, p. 22, 22-33; 38, 17 - 39, 9; Olympiodore, *In Cat.*, p. 26, 13 - 27, 20; Élias, *In Cat.*, p. 141, 24-35.

²⁴¹ Si Philopon insiste sur le fait que les homonymes et les autres termes de la classification concernent tout d'abord les choses, il applique tout de même parfois « homonymes » à des mots. Ainsi, *In Cat.*, p. 16, 20, Philopon nous dit qu'Aristote nous enseigne les homonymes au moyen de mots homonymes (δι' ὁμωνύμων φωνῶν); plus loin, p. 53, 21-22, il affirme que certaines choses sont divisées en tant que mot homonyme en ses différentes significations, telle la souris en souris marine et souris terrestre (τὰ δὲ ὡς ὁμώνυμος φωνῆ εἰς διάφορα σημαίνόμενα ὡς ὁ μῦς εἰς τὸν θαλάσσιον καὶ τὸν γηγενῆ); plus loin encore, p. 204, 24, il nous dit que « avoir » est un mot homonyme (τὸ ἔχειν φωνῆ ἐστὶ ὁμώνυμος). Dire cependant ici que ce sont les choses elles-mêmes qui sont homonymes, synonymes, paronymes ou hétéronymes, c'est réaffirmer que si les *Catégories*, qui se trouvent au principe de la logique, ont pour but l'étude de mots, elles ne s'occupent pas pourtant des mots pour eux-mêmes, mais en tant qu'ils désignent des choses.

Par ailleurs, en insistant sur les choses elles-mêmes, Philopon, comme les autres commentateurs néoplatoniciens aux *Catégories*, refuse implicitement la classification de Speusippe, basée sur les noms. Lire le témoignage de Simplicius, *In Cat.*, p. 38, 19-24 (fragment 32a, Lang) et sa théorie de la connaissance, rattachant la définition de tout objet à la connaissance de ce qui le rend différent de toute autre chose. A cet égard, voir Philopon, *In An. post.*, p. 405, 28 - 406, 2: « Speusippe avait entrepris de montrer qu'il n'est possible de rendre une définition de quoi que ce soit, en disant que celui qui veut établir, par une définition, la nature de l'homme, du cheval ou de quelque autre chose, doit connaître tous les êtres et les différences par quoi ils diffèrent entre eux. Car c'est ainsi que la nature de l'homme, du cheval ou de quelque autre chose [selon lui] s'établit, soit dans sa séparation de toutes les autres choses. Et ce qui est séparé doit être séparé par certaines différences. Cependant, puisqu'il est impossible de connaître tous les êtres ou leurs différences, il s'ensuit qu'il est impossible d'établir quelque chose au moyen d'une définition. »

synonymes. [14,15] D'autres diffèrent quant au nom et quant à la définition: celles-là sont appelées hétéronymes.

Il faut savoir toutefois que c'est une chose qu'être autre et une chose distincte qu'être hétéronyme.²⁴² Sont hétéronymes les choses observées par rapport à un seul et même substrat, mais ayant en partage un nom différent. Par exemple, sur l'échelle, il y a et la [14,20] montée et la descente; et la montée se définit d'une manière, mais la descente autrement, et les noms sont différents: en effet, montée et descente. On appelle donc celles-ci hétéronymes au sens propre. Mais sont autres les choses qui sont distinctes en tout, et quant au substrat et quant au nom, tels un homme et un cheval.²⁴³

²⁴² Les mots traduits par « autre » et « hétéronyme » sont apparentés en grec. Il s'agit, respectivement, de ἕτερον et de ἑτερόνυμον.

Cette distinction est présente tant chez Philopon que chez Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 24 - 17, 3, Simplicius, *In Cat.*, p. 22, 30-33 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 26, 22 - 27, 10. Elle est absente du commentaire de Porphyre. On la retrouve toutefois chez Clément d'Alexandrie et chez Alexandre d'Aphrodise. En fait, on rencontre la classification totale des choses chez Clément, en *Stromates*, VIII, 8, 24 (voir, pour l'analyse, J. Pépin (1980)). Chez Alexandre, on la retrouve de manière éparse dans son commentaire sur la *Métaphysique*: sur les homonymes et les synonymes, voir *In Meta.*, p. 240, 33 et sq.; sur les polyonymes, voir *In Meta.*, p. 247, 27-29; sur les « autres », voir *In Meta.*, p. 378, 7-8; sur les hétéronymes, voir *In Meta.*, 247, 22-24; 366, 29-33; 377, 25-27; 378, 13-17; 379, 20-22.

²⁴³ Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 24 - 17, 3, ajoute un exemple supplémentaire d'hétéronymes, soit la semence et le fruit, dont le substrat est le blé. Cet exemple est présent chez Philopon, mais plus loin dans son commentaire: *In Cat.*, p. 15, 7-8. On le trouve aussi chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 27, 5-9, et chez Alexandre, *In Meta.*, p. 247, 22-24.

La montée et la descente constitue aussi un exemple classique d'hétéronymes: voir Philopon, *In Phys.*, p. 373, 17-18; 720, 26-30; 728, 8-14; Simplicius, *In Cat.*, p. 22-32-33; Olympiodore, *In Cat.*, p. 26, 26 - 27, 4; Alexandre, *In Meta.*, p. 247, 22-24; Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VIII, 8, 24, p. 95, 10 (où « chemin » remplace cependant

Raisons de la limitation de l'enseignement d'Aristote aux homonymes et aux synonymes ²⁴⁴

Cependant, Aristote fait porter son enseignement sur les homonymes et les synonymes seulement, [14,25] parce qu'il ne tire utilité²⁴⁵ que d'eux seuls dans l'enseignement des catégories. Il imite en cela également l'enseignement de la géométrie.²⁴⁶ En effet, les géomètres aussi ont l'habitude de ne considérer au préalable que ce qui leur est profitable pour le livre proposé ou la proposition.

Soit d'ailleurs qu'Aristote, toujours épris de concision, au moyen des homonymes et des synonymes, nous enseigne en puissance aussi ceux qui restent. En effet, une fois connus ceux-là, seront connaissables [14,30] aussi ceux qui restent, en tant qu'opposés; car c'est la même science qui s'occupe des opposés.²⁴⁷ En effet, celui qui sait ce qu'est un homonyme, saura aussi ce qu'est son opposé, je dis bien le polyonyme. Car si est homonyme ce qui a en commun le nom, mais est différent par la

« échelle »). L'exemple du cheval, pour illustrer les choses autres, est déjà présent chez Alexandre, *In Meta.*, p. 378, 7-8 (cf. d'ailleurs Aristote, *Métaphysique*, 1018 b 5).

²⁴⁴ Philopon offre ici deux raisons pour justifier l'absence des polyonymes et des hétéronymes au début des *Catégories*. La première repose sur un critère d'utilité (cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 60, 34 - 61, 3; Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 7-10; Simplicius, *In Cat.*, p. 23, 6-7; Olympiodore, *In Cat.*, p. 27, 32-39); la seconde, sur un critère de concision (cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 10-19; Simplicius, *In Cat.*, p. 23, 7-13; Olympiodore, *In Cat.*, p. 27, 26-32). À ces deux raisons, Philopon en joint une troisième, p. 17, 20-25, réservée toutefois aux polyonymes et basée sur un critère d'adéquation.

²⁴⁵ Χρήζει. Cf. *In Cat.*, p. 13, 8-9, où Philopon affirme que, dans les antépédicaments, Aristote enseigne τὰ χρήσιμα πρὸς τὴν διδασκαλίαν τῶν κατηγοριῶν.

²⁴⁶ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 13, 9-16.

²⁴⁷ Cf. Aristote, *Métaphysique* 1004 a 9.

chose - comme la souris marine et la souris terrestre -,²⁴⁸ [15,1] par conséquent son opposé est un polyonyme, lequel est identique par la chose, mais différent par le nom - comme une dague, un poignard, un couteau.²⁴⁹ De même aussi celui qui sait ce qu'est un synonyme, que c'est ce qui a en commun et la définition et le nom - comme l'homme qu'est Socrate aussi bien que Platon; celui-là saura aussi ce qu'est un hétéronyme, [15, 5] que c'est ce qui est différent et par le nom et par la chose - comme la montée et la descente. En effet, celles-ci diffèrent et par le nom et par la chose, bien que le substrat soit le même pour les deux choses. Car de même que l'être²⁵⁰ pour du blé est quelque chose de distinct de l'être pour une semence ou un fruit, de même l'être pour une échelle est quelque chose de distinct de l'être pour une montée ou une descente. En effet, [15,

²⁴⁸ ... μῦς ὃ τε θαλάσσιος καὶ ὁ γηγενής. L'expression grecque μῦς θαλάσσιος, ou « souris de mer », désigne soit une moule soit une sorte de poisson. Cet exemple d'homonymes, qu'on ne retrouve pas, dans les passages parallèles, chez les autres commentateurs néoplatoniciens, est repris plus loin par Philopon, p. 53, 22-23 et ailleurs, *De aeternitate mundi*, p. 438, 16-17; *In Phys.*, p. 55, 13. Il se lit aussi chez Denys de Thrace, *Ars grammatica*, p. 36, 1-4 (Uhlig), p. 41, 7-9 (Pecorella).

²⁴⁹ ἄορ ξίφος σπάθη. C'est l'exemple traditionnel des polyonymes, avec quelques variantes d'un auteur à l'autre. Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 69, 2: ἄορ ξίφος φάσγανον; Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 6: ἄορ ξίφος μάχαιρα; Simplicius, *In Cat.*, p. 38, 26: ἄορ ξίφος μάχαιρα φάσγανον; Élias, *In Cat.*, p. 141, 33-34: ξίφος ἄορ μάχαιρα φάσγανον σπάθη. Voir aussi, entre autres, Clément d'Alexandrie, *Stromates*, p. 95, 15: ἄορ ξίφος φάσγανον; Alexandre, *In Méta.*, p. 247, 29: φάσγανον μάχαιρα. On retrouve aussi tous ces termes chez Denys de Thrace, *Ars grammatica*, p. 41, 10-11 (Pecorella). Denys les offre cependant comme exemples de synonymes, prenant ainsi ces derniers au sens stoïcien du terme, soit ce qui a plusieurs noms équivalents (cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 36, 28-30). Philopon lui-même aura de nouveau recours à cet exemple, *Diaitetes*, p. 59: « Saepe nomen hypostasis et personae eiusdem sensus apud nos est significativum, ut si quis dicat ensem eundem gladium appellet. ».

²⁵⁰ Ici, et jusqu'à la fin du paragraphe, « l'être » traduit τὸ εἶναι.

10] celles-ci sont des noms en mesure de montrer quel est le sens²⁵¹ de l'activité sur l'échelle.

Les homonymes (examen de Catégories 1 a 1-6)

Justification de l'ordre de présentation

Par ailleurs, Aristote a donné aux homonymes la première place dans son enseignement, puisqu'ils sont plus simples, n'ayant qu'un trait en commun, le nom; et que par nature les homonymes sont antérieurs aux synonymes, puisque l'être²⁵² est attribué homonymement aux catégories et non synonymement.²⁵³

²⁵¹ Σχέσις. Je suis la traduction de J. Pépin (1980), p. 280, note 4. Pour d'autres utilisations de l'exemple de l'échelle, de la montée et de la descente, voir Philopon, *In Phys.*, p. 720, 26-30; 728, 8-14.

²⁵² τὸ ὄν. Voir par ailleurs Philopon, *In An. prior.*, p. 272, 31 - 273, 4: « ... Certains ont pensé que l'être s'attribuait aux dix catégories, à la manière d'un genre. Mais on a montré, dans le commentaire sur les *Catégories*, que cela n'était pas vrai. Encore, certains furent d'opinion que l'un leur était attribué, mais celui-là non plus n'est pas un genre, mais, tout comme l'être, un mot homonyme. » Sur l'homonymie de l'être, voir aussi Philopon, *In Phys.*, p. 55, 5-19; 170, 14-21; 175, 21.

²⁵³ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 6-12; Dexippe, *In Cat.*, p. 17, 21-29; 21, 30 - 22, 11; Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 19-23; Simplicius, *In Cat.*, p. 21, 21 - 22, 1; 23, 20 - 24, 5; 33, 23-24; Olympiodore, *In Cat.*, p. 28, 9-18; Élias, *In Cat.*, p. 135, 6-9.

Philopon présente ici deux raisons pour lesquelles Aristote a donné la priorité aux homonymes sur les synonymes dans l'ordre de présentation: la première est basée sur la simplicité des homonymes, la seconde sur leur antériorité de nature. L'argument de la simplicité se rencontre tant chez Philopon que chez Ammonius, Simplicius, Olympiodore et Élias. Cet argument pose un problème, mis en lumière, à partir du texte de Simplicius, par C. Luna (1990), p. 47-50: « Cet argument est assez anti-intuitif. Nous tendons en effet à penser que l'homonymie est une aberration par rapport à la norme. En règle générale, à chaque réalité doit correspondre un nom et *vice versa*. S'il arrive parfois qu'à un nom correspondent plusieurs choses, cela reste, d'un point de vue théorique, un fait exceptionnel, dû à l'insuffisance et à la limitation du

langage humain. La connaissance de l'exception devrait en quelque sorte présupposer la connaissance de la norme et donc elle devrait être plus complexe. » À cette aporie, C. Luna apporte donc la réponse suivante: « Simplicius veut probablement dire que dans le cas de deux réalités homonymes, lorsque l'équivocité de leur nom a été aperçue, leur connaissance, c'est-à-dire l'explication de leur distinction, ne pose plus aucun problème: il s'agit de deux choses différentes, définissables de façon différente et ayant le même nom par hasard. Au contraire, lorsqu'il s'agit de deux réalités synonymes, le fait qu'elles partagent non seulement le nom, mais aussi la définition, pose le problème de leur distinction et de leur différenciation. Cette hypothèse n'est-elle pas appuyée par la constatation que dans le groupe des homonymes, ceux qui posent le plus de problèmes ne sont pas les homonymes par hasard, mais les homonymes intentionnels, qui impliquent une certaine similitude de nature? » On trouve toutefois chez Porphyre un passage qui amène un éclairage différent sur le problème. Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 6-12, n'apporte pas comme argument de la priorité des homonymes, dans l'ordre de présentation, leur plus grande simplicité au sens de ce qui est plus facile à comprendre. Bien au contraire, avant de présenter ses propres arguments, Porphyre formule l'interrogation suivante : « Pourquoi donc Aristote a-t-il commencé par les homonymes et non par les synonymes, s'il est vrai que les synonymes ont en commun à la fois le même nom et l'énoncé, alors qu'est plus clair (σἀφέστερον) ce qui communique par les deux éléments: le nom et l'énoncé, que ce qui communique par le nom seulement? » (cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 17, 21-24) Et Porphyre de poursuivre: « Je dis que c'est parce que, pour Aristote, l'être semble homonyme et que les catégories sont dites catégories de manière homonyme. » Par conséquent, à l'encontre des commentateurs tardifs, Porphyre ne reconnaît pas que ce qui a un élément en commun doit précéder ce qui en a deux. Porphyre prétend toutefois que les synonymes sont plus clairs que les homonymes. Enfin, Porphyre ne justifie la priorité de l'enseignement des homonymes que par l'argument de l'homonymie de l'être et des catégories. Faut-il comprendre que le développement de Porphyre s'est scindé par la suite en deux arguments distincts? Je ne saurais dire. On constatera toutefois que, chez Élias et Ammonius, la situation est renversée d'une façon telle qu'on ne lit plus l'argument de l'homonymie de l'être, mais seulement celui sur la simplicité (Élias présente l'argument de la simplicité en précisant qu'Aristote a placé les homonymes avant les synonymes, parce que un précède deux et que la communauté du seul nom produit les homonymes, tandis que les synonymes communiquent et quant au nom et quant à la définition). Soulignons enfin que le terme ἀπλούστερα s'applique parfois, chez Philopon, aux catégories elles-mêmes. Voir ainsi Philopon, *In Cat.*, p. 27, 10-18, au sujet de *Catégories* 1 a 16 et sq. De ce passage, on serait tentée de déduire que les homonymes précèdent les synonymes dans l'enseignement d'Aristote, non parce que les homonymes sont ἀπλούστερα du fait qu'ils n'ont que le nom en commun, mais parce que le traité porte sur les ἀπλούστερα, soit les catégories, et que ces dernières sont homonymes. Mais l'exposé de Philopon sur l'emplacement des homonymes ne permet pas cette lecture.

²⁵⁴ Les conditions des homonymes apparaissent chez Philopon, Ammonius, *In Cat.*, p. 17, 18 - 18, 6, Olympiodore, *In Cat.*, p. 33, 8-36 et Élias, *In Cat.*, p. 140, 26 - 141, 15 (voir planche 2, où elles sont résumées sous forme de tableau). Ces considérations sont étrangères à Aristote. Olympiodore, *In Cat.*, p. 33, 9-10, remarque d'ailleurs qu'Aristote a caractérisé les homonymes par la seule communauté de nom et que ce sont les exégètes qui ont ajouté d'autres observations. Remarquons que la notion d'identité (ἡ ταυτότης) de forme, présente chez Philopon, est aussi présente, par exemple, chez Apollonius Dyscole, *Syntaxe*, p. 292, 17 -

D'autre part, il ne peut y avoir d'homonyme, [15,15] à moins que toutes ces conditions ne soient réunies: identité de nom, identité d'accent, identité de genre, identité de cas, identité d'esprit, identité de terminaison.

En effet, s'il y a un nom et un autre nom, il est évident qu'il n'y a pas d'homonyme. Si toutefois le nom est le même, mais que l'accent diffère, ce n'est pas non plus un homonyme. Par exemple: « árgos » et « argós ». En effet, l'un porte l'accent aigu sur la syllabe pénultième et désigne un chien, mais l'autre porte l'accent aigu [15, 20] sur la dernière syllabe et désigne le négligent. De plus, s'il est au masculin, il désigne, comme je l'ai dit, le chien d'Ulysse²⁵⁵ ou un nom de héros,²⁵⁶ mais s'il est au neutre, il désigne un nom de ville.²⁵⁷ De même « bíos » et « bíos ». En effet, « bíos » sans accent sur la dernière syllabe, c'est la vie, mais « bíos », avec un accent aigu sur la dernière syllabe, c'est l'arc.²⁵⁸ Et, d'un autre côté, si ces conditions-là sont présentes, mais que le cas n'est pas le même, elles ne produisent pas un homonyme. Par exemple, « ho elátēs » et « tēs elátēs ». En effet, l'un [15,25] est au nominatif et désigne un cocher ou quelqu'autre conducteur,

293, 1: « Il est admis que pour les formes qui coïncident malgré soit leur genre, soit leur cas, soit leur personne, soit quelque autre trait capable de provoquer l'identité du mot, la possibilité du mauvais accord grammatical est écartée. »

²⁵⁵ Voir Homère, *Odyssée* XVII, 292.

²⁵⁶ Bouvier aux cent yeux tué par Hermès. Voir, entre autres, Eschyle, *Prométhée* 568.

²⁵⁷ Ville du Péloponnèse, capitale de l'Argolide.

²⁵⁸ « argos » et « bios » sont deux des 331 exemples regroupés dans un opuscule, attribué à Philopon, portant sur les mots qui, à cause de leur accentuation différente, ont un sens différent. Voir *Collectio vocum quae pro diversa significatione accentum diversum accipiunt*, p. 8: Ἄργος ὁ ὀκνός' Ἄργος δὲ κύριον; p. 9: Βίος ἢ ζωή' Βίος δὲ τὸ τόξον. On trouve aussi, dans cet opuscule, p. 14, l'exemple offert ici par Philopon pour illustrer des mots

puisqu'il est du genre masculin, mais l'autre est et du genre féminin et au cas du génitif (car « hē elātē », « tēs elātēs ») et c'est un nom d'arbre.²⁵⁹ D'autre part, il faut aussi avoir le même l'esprit. En effet, si l'esprit diffère, il n'y aura pas d'homonyme. Par exemple, sur le mot « οἷος ». En effet, celui-ci signifie aussi bien « seul » et il signifie aussi « tel que »; et l'un, « tel que », porte un esprit rude, [15,30] mais l'autre, « seul », porte un esprit doux. Par ailleurs, besoin est également de la même terminaison. Je crois que c'est clair. En effet, le mot « elātēs » et « hē elātē »,²⁶⁰ puisqu'ils diffèrent quant à la terminaison, ne sont pas homonymes.

Examen de « Sont dites homonymes » ²⁶¹

Certains se demandent pourquoi Aristote n'a pas dit « homonyme » mais « homonymes ». Nous affirmons que l'homonyme n'est pas une seule chose (car on ne dit pas d'une même chose qu'elle est homonyme d'elle-même), [16,1] mais plus

semblables mais portant un esprit différent: Οἷος ὁ μόνος' Οἷος δὲ ὅποιος. Οἷος δὲ δῆμος τῆς Ἀττικῆς.

²⁵⁹ Soit le sapin.

²⁶⁰ Soit, dans l'ordre, un conducteur et le sapin, tous deux ici au nominatif.

²⁶¹ Ici commence l'examen de tous les termes de la description des homonymes se trouvant au début des *Catégories*, à l'exception du mot « autre », auquel seuls Olypiodore, *In Cat.*, p. 33, 2-7 et Élias, *In Cat.*, p. 139, 13-19, consacrent une analyse. Il s'agit de bien montrer qu'Aristote ne laisse rien au hasard et que son intention est inscrite dans le détail même de la présentation.

d'une (car une chose est homonyme d'une autre chose). Voilà pourquoi Aristote s'est exprimé au pluriel.²⁶²

Mais on soulève une difficulté inverse: pourquoi donc alors Aristote a-t-il dit « légetai » et non « légontai » ?²⁶³ Nous affirmons que les homonymes, bien qu'ils soient des choses multiples, sont néanmoins, en tant qu'homonymes, une unité (car est unique le nom attribué à de multiples choses), [16,5] et qu'à cause de cela Aristote a dit « légetai » au singulier. En effet, le mot « légontai » est au pluriel. En outre, c'est la coutume chez les Grecs d'utiliser, aux troisièmes personnes, le nombre singulier au lieu du pluriel, pour les noms neutres. Par exemple: « trécheti tà paidía »; « ésphaltai tà biblíá »; « ouk eblástēse tà déndra ».²⁶⁴ Que des grammairiens en disent la cause!²⁶⁵ Donc, il en va ainsi là aussi où, au nominatif pluriel, je

²⁶² Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 17, 16-18; Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 3-5; Élias, *In Cat.*, p. 137, 15-21.

²⁶³ Soit le verbe « être dit » au singulier et non au pluriel.

²⁶⁴ Dans l'ordre: « les petits enfants court »; « les livres est tombé »; « les arbres n'a pas poussé ».

²⁶⁵ De fait, on trouve une explication de ce phénomène grammatical dans la *Syntaxe* du grammairien Apollonius Dyscole, p. 315, 16 - 319, 2. Apollonius suppose que l'emploi du verbe au singulier avec un sujet pluriel neutre est dû à l'homophonie du nominatif et de l'accusatif neutres. On ne peut, avec un sujet masculin ou féminin pluriel, ne pas voir l'erreur grammaticale si on leur adjoint un verbe au singulier. Mais avec un neutre pluriel, le verbe singulier fut peu à peu perçu comme plus ou moins normal, dans la mesure où c'est le même nom qui jouait le rôle de complément d'objet direct (ainsi γράφει τὰ παιδία peut certes signifier « les petits enfants écrivent », mais aussi « il dessine les petits enfants »). De sorte que la construction: sujet neutre pluriel + verbe au singulier, si elle n'est pas correcte du point de vue grammatical, en vint tout de même à être acceptée, sans que l'erreur grammaticale ne soit ressentie.

F. W. Householder (1981), p. 175, précise que les spécialistes des langues indo-européennes considèrent que le sujet neutre pluriel était, dès l'origine, senti comme un collectif et ne fut jamais utilisé avec un verbe au pluriel avant une date assez tardive.

veux dire [16,10] à « homonymes », se rapporte un verbe au singulier, « légetai ».²⁶⁶

Distinction entre « homonymes », « homonymie » et « homonymement » et confirmation du but des Catégories

D'autre part, il faut savoir que différent entre eux trois les homonymes, l'homonymie, homonymement. Sont donc homonymes les choses elles-mêmes; quant à l'homonymie, c'est le rapport lui-même en vertu duquel elles sont associées par le nom; et se fait homonymement l'attribution elle-même aux choses.²⁶⁷

²⁶⁶ Les deux raisons fournies pour justifier l'emploi de « légetai » au singulier sont évoquées également par Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 7-11, Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 5-12 et Élias, *In Cat.*, p. 137, 15-21. On remarque toutefois, d'un commentateur à l'autre, une variation de l'importance accordée à la raison grammaticale. Ammonius introduit la deuxième raison comme précision à la première: ἀεὶ γὰρ ἕθος ἐστὶ τοῖς Ἀττικοῖς. Élias, quant à lui, nous dit qu'Aristote a utilisé « légetai » au singulier parce que le nom qui désigne les choses homonymes est unique, mais certes pas en vertu de la syntaxe ou de la convention, dont les philosophes ne se soucieraient même pas.

²⁶⁷ A. Busse, dans son appareil critique, propose d'éliminer ce paragraphe (p. 16, 11-14), peut-être suite à une comparaison avec le commentaire d'Ammonius qui ne contient pas une telle distinction. Mais peut-être faut-il voir dans le présent exposé de Philopon l'écho d'une discussion déjà présente chez Porphyre. En effet, dans son commentaire sur les *Catégories*, p. 61, 13-27, Porphyre demande pourquoi Aristote parle d'homonymes plutôt que d'homonymie, puisque l'homonymie se rattache aux mots, tandis que ce sont les choses qui sont homonymes. Le but des *Catégories* ne concerne-t-il pas d'abord les mots, même si ce n'est que dans la mesure où ils désignent des choses? Porphyre répond que ce n'est toutefois pas les caractéristiques d'un terme qui produisent l'homonymie du mot, mais les choses elles-mêmes qui, bien qu'elles possèdent un terme en commun, s'avèrent être différentes. Il ne saurait donc y avoir d'homonymie sans que l'on sache au préalable que les choses auxquelles est imputé un même terme n'ont pas en commun le même énoncé (le questionnement et la résolution de l'aporie sur l'apparente contradiction entre le but des *Catégories* et l'enseignement d'Aristote sur les homonymes plutôt que sur l'homonymie, est repris par Dexippe, *In Cat.*, p. 17, 30 - 18, 12 et par Simplicius, *In Cat.*, p. 24, 6 - 25, 9).

[16,15] Il faut savoir, par ailleurs, que d'entrée de jeu Aristote annonce le but du livre, car il affirme: « sont dites homonymes ». En effet, en disant « homonymes », il désigne les choses, mais en disant « sont dites », il désigne les mots. Or, les choses s'observent depuis nous par l'entremise des notions.

Bien que la présentation de Philopon ne suive pas, quant à elle, l'ordre de la discussion amorcée par Porphyre, elle semble témoigner d'une même volonté de reconnaître le but des *Catégories*, tout en persistant à considérer que ce sont les choses et non les mots qui sont homonymes. En effet, après avoir examiné la signification de la forme grammaticale des deux termes introducteurs des *Catégories*, Philopon explique ce qui distingue les homonymes de l'homonymie et de homonymement, puis précise comment les mots « homonymes » et *légetai* confirment le but du traité (cf. d'ailleurs l'analyse du terme *légetai* offerte par Simplicius, à la fin même de l'exposé ici mentionné; voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 28, 25 - 29, 2 et Élias, *In Cat.*, p. 136, 29 - 137, 13). Voilà pourquoi, à notre avis, nous ne pouvons dissocier les discussions des paragraphes 16, 11-14 et 16, 15-18 et nous devons rejeter la proposition de A. Busse.

Sont dites homonymes
[Catégories 1 a 1]

Ambiguïté et division des homonymes ²⁶⁸

²⁶⁸ Philopon nous présente ici une première division des homonymes. On rencontre une division similaire chez Porphyre, *In Cat.*, p. 65, 12 - 66, 15 et Simplicius, *In Cat.*, p. 31, 22 - 32, 11 (cf. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VIII, 8, 24, p. 95, 18-26). Les divisions de Porphyre et Simplicius diffèrent cependant de celle de Philopon en deux points principaux: elles ne mentionnent pas, parmi les homonymes intentionnels, ceux par mémoire et ceux par espoir; elles font des homonymes par similitude (καθ' ὁμοιότητα), illustrés par l'homme réel et l'homme en image, une classe particulière d'homonymes intentionnels, alors que Philopon les range parmi les homonymes à partir d'une cause unique et les nomme homonymes à partir d'une cause exemplaire. Ces divisions, qui comprennent à la fois des homonymes dont les définitions n'ont rien en commun et d'autres dont les définitions partagent certains traits, ne sont pas fournies par Aristote lui-même dans les *Catégories*. Elles peuvent néanmoins être le fruit d'une réflexion basée sur différents textes du philosophe (voir les analyses de C. Luna (1990), p. 83).

Par ailleurs, Porphyre et Simplicius s'interrogent à savoir si la métaphore constitue un type d'homonymie particulier, développement absent chez Philopon. En outre, Porphyre, et Simplicius après lui, précise, en ce qui concerne les homonymes ἀφ' ἑνός et πρὸς ἓν que certains les relient en une classe unique d'homonymes et que d'autres les excluent des homonymes pour en faire une classe intermédiaire entre les homonymes et les synonymes. La discussion sur ce dernier point a évidemment pour enjeu de savoir si la distinction entre homonymes et synonymes, au début des *Catégories*, est exhaustive ou non. Philopon ne l'aborde pas dans son commentaire aux *Catégories*. Il faut toutefois mentionner qu'ailleurs, *In gen. et corr.*, p. 132, 3-9, Philopon apporte la précision suivante concernant la division des homonymes: « Il faut signaler qu'Aristote croit non que les ἀφ' ἑνός et πρὸς ἓν sont des homonymes, mais qu'ils font partie de ce qui se dit selon des acceptions multiples (τῶν πολλαχῶς λεγομένων) sans être des homonymes. En effet, ce qui se dit selon des acceptions multiples a plus d'extension que les homonymes. Mais si dans les *Catégories*, dans la division des homonymes, furent mentionnés tant les ἀφ' ἑνός que les πρὸς ἓν, nous disons que c'est par manque de précision, dans la mesure où c'était dans les *Catégories* (ὡς ἐν ἐκείνοις), qu'il a appelé les acceptions multiples homonymes... Les ἀφ' ἑνός et πρὸς ἓν se trouvent donc dans une situation intermédiaire entre les homonymes et les synonymes. ». Voir aussi, dans le même commentaire, p. 130, 28 - 131, 9. Philopon admet néanmoins à plusieurs reprises que ce qui est par ailleurs ἀφ' ἑνός et πρὸς ἓν relève de l'homonymie (voir, par exemple, sur l'être, *In An. prior.*, p. 272, 30 - 273, 6; 338, 19-21; 361, 7; *In Phys.*, p. 133, 3-16; 152, 1-2; 348, 18; 402, 9 et sq.; *In De an.*, p. 179, 13-15).

[16,20] Aristote a fait l'enseignement des homonymes au moyen de mots homonymes. En effet, l'homonyme est lui-même homonyme, car il se dit en des sens multiples.²⁶⁹

En effet, parmi les homonymes, les uns le sont par hasard, comme lorsqu'en des lieux différents certains se trouvent par hasard avoir le même nom: ainsi pour Alexandre Pâris et Alexandre de Macédoine; mais les autres le sont par choix délibéré et intention. Et parmi ces derniers, les [16,25] uns le sont par mémoire, comme lorsqu'on appelle son propre fils du nom des ancêtres; d'autres le sont par espoir, comme lorsqu'on appelle son propre fils Platon, en escomptant qu'il sera philosophe (et souvent l'homonyme par espoir concorde avec celui par mémoire, comme lorsque l'aïeul est reconnu s'être adonné à une

²⁶⁹ Avant de nous présenter sa première division des homonymes, Philopon lui apporte justification. Les homonymes sont décrits par Aristote au moyen de mots homonymes. Ce qui implique que l'homonyme est lui-même un homonyme et que son énoncé n'a pas la même valeur dans les différents cas d'homonymie. Philopon accepte donc implicitement ici ce qu'il admet explicitement ailleurs, c'est-à-dire qu'il est possible, même à des mots homonymes, de faire correspondre, d'une certaine façon, une description unique. Ainsi, dans son commentaire sur *De l'âme*, p. 205, 30 - 207, 15: « ... De sorte que l'énoncé rendu ici au sujet de toute âme est une description et non une définition. Ensuite, ce n'est pas non plus une description unique au sens principal. En effet, puisque les âmes sont des choses homonymes, Aristote a rendu la description par des mots homonymes. Mais, les homonymes sont quelque chose d'un par le mot, de multiple par ce qui est désigné. Et Aristote lui-même dit dans les *Topiques* [107 b 6] qu'il est possible de rendre une définition ou une description unique des homonymes par des mots homonymes. Nous disons un aliment sain et un remède sain ... Donc, bien que ces choses soient homonymes, affirme Aristote, nous pouvons leur rendre, par des mots homonymes, une définition unique en disant qu'est sain ce qui est dans un juste équilibre pour la santé... » et, plus loin, p. 310, 14-17: « Pour ces choses dont l'attribut commun n'est pas un genre mais un mot homonyme, l'énoncé commun ne suffit pas à nous faire connaître la nature de la chose, mais il faut produire en propre un énoncé pour chacune des choses désignées par le mot homonyme. »

Simplicius, *In Cat.*, p. 28, 8-11, et Olympiodore, *In Cat.*, p. 36, 31-35, présentent un passage parallèle: Olympiodore pour déterminer si Aristote pouvait produire un énoncé unique des homonymes, Simplicius comme conclusion à l'analyse des termes du premier membre de

telle pratique); d'autres le sont par analogie, comme lorsque nous appelons ceci par analogie avec cela: [17,1] par exemple, un pied de lit et une tête de montagne²⁷⁰ (car le rapport qu'entretient le pied relativement à l'homme est aussi celui du pied du lit relativement au lit); d'autres le sont à partir d'une cause unique, comme lorsque motivés à partir de quelque chose, nous appelons, de l'appellation de celle-ci, tout ce qui en dépend: ainsi pour un bistouri médical et un remède médical; d'autres le sont [17,5] en vue d'une cause unique, ainsi lorsque, fixant les yeux vers quelque fin qui doit arriver, nous les nommons en vue de celle-là: ainsi pour un exercice sain et un aliment sain. Mais ceux-ci diffèrent de ce qui est à partir d'une cause unique, parce que ces derniers se disent à partir de quelque principe, tandis que ceux-là regardent vers quelque fin. D'autre part, parmi les homonymes à partir d'une cause unique, on nomme les uns en jugeant à partir d'une cause exemplaire: ainsi l'homme en image à partir de quelque homme véritable; les autres [17,10] à partir d'une cause productrice: ainsi le bistouri médical.

Sens des homonymes au début des Catégories

Mais il faut chercher le sens des homonymes auquel Aristote applique ici son enseignement des homonymes. Nous dirons donc celui en vue d'une

l'énoncé aristotélicien. Seul Philopon profite de l'occasion pour présenter aussitôt une division des homonymes.

²⁷⁰ κορυφή ὄρους. Le mot grec κορυφή désigne, en fait, le sommet du crâne et, par analogie, le sommet d'une montagne. Les exemples de pied du lit et de tête de montagne sont aussi utilisés par Philopon, *In An. post.*, p. 123, 21-26.

cause unique et à partir d'une cause unique. En effet, c'est à partir de l'homme véritable qu'est nommé celui qui est peint.²⁷¹

Certains se demandèrent toutefois pourquoi Aristote n'avait pas utilisé celui par analogie, qui semble de plus être préférable. [17,15] Et nous répondons que ce qui est analogue s'observe en au moins quatre choses. Nous disons en effet, par exemple, que deux relativement à huit présente une analogie avec dix relativement à quarante: car tous deux ont une rapport de quadruplicité. Or, les homonymes se rencontrent aussi en deux choses. Par conséquent, c'est avec raison qu'Aristote ne traite pas des homonymes par analogie.

²⁷¹ Cf. Philopon, *In cat.*, p. 22, 11-14.

Justification supplémentaire de l'absence des polyonymes ²⁷²

[17,20] D'autre part, certains prétendent que, si Aristote n'a pas mentionné les polyonymes, c'est que les homonymes se trouvent être identiques de par leur nom, mais différent quant à la définition, tandis que les polyonymes, c'est le contraire. Donc, comme il discutait des choses, le philosophe a dédaigné les noms. En effet, c'est à des grammairiens qu'il convient de prendre ces derniers comme objets de recherche. En outre, comme je l'ai déjà dit,²⁷³ Aristote ne considère maintenant que ce qui lui est [17,25] utile pour l'enseignement des catégories.

²⁷² A. Busse, dans son appareil critique, propose soit de ramener tout le paragraphe (p. 17, 20-25) après l'examen des raisons de la limitation de l'enseignement d'Aristote aux homonymes et aux synonymes (p. 14, 24 - 15, 10), soit de le supprimer en entier: *transponas, nisi malis eicere*. Les deux suggestions ne sont pas nécessaires. Deux raisons, à notre avis, peuvent être invoquées pour éviter la suppression: d'une part, l'expression « comme je l'ai déjà dit » (p. 17, 24) trouve un point d'appui en 14, 24-28; d'autre part, le premier argument présenté ici par Philopon trouve un parallèle chez Simplicius, *In Cat.*, p. 23, 13-19; 38, 11-17, et chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 27, 39 - 28, 7. Deux raisons peuvent aussi être fournies pour éviter le déplacement du paragraphe: premièrement, un nouvel examen de l'absence des polyonymes peut se justifier ici en tant qu'ils sont opposés aux homonymes, qui viennent d'être divisés; deuxièmement, en soulignant, dans le paragraphe, qu'il ne s'agit pas, pour Aristote, d'étudier les noms pour eux-mêmes, mais les choses (même si c'est dans la mesure où elles sont désignées par des mots), Philopon annonce ce qui suit immédiatement, à savoir qu'il faut sous-entendre le mot « choses » pour comprendre l'énoncé initial des *Catégories*.

Philopon ajoute donc ici une troisième raison aux deux déjà mentionnées, p. 14, 24 - 15, 10, pour justifier l'absence des polyonymes au début des *Catégories*, soit le fait qu'ils ne concernent que des noms et, de ce fait, sont objets d'étude pour les grammairiens. Il reconnaît que cette solution ne lui appartient pas, mais omet d'en mentionner l'auteur (τινὲς δὲ φασιν). Simplicius, dans le parallèle ci-dessus mentionné, attribue expressément la solution à Syrianus. Remarquons par ailleurs que Simplicius et Olympiodore incluent dans leur argument non seulement les polyonymes mais aussi les hétéronymes (voir particulièrement Simplicius, *In Cat.*, p. 38, 15-17: καὶ μέντοι ἄμφω ταῦτα παρήκεν ... διότι ῥητορικῆς μᾶλλον καὶ ποιητικῆς ἐστὶ περιεργίας, ἀλλ' οὐ φιλοσόφου θεωρίας).

²⁷³ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 13, 8-9 et sq., mais surtout 14, 24-28.

Sont dites
[Catégories 1 a 1]

Identification de l'antécédent du pronom relatif

Il faut sous-entendre « choses », afin qu'on ait ainsi: « Sont dites homonymes les choses dont le nom seul est commun ». ²⁷⁴

Poursuite de l'examen de « sont dites » ²⁷⁵

D'autre part, quand Aristote dit: « sont dites », il montre que le nom se trouve également chez les anciens et que, comme telle, l'imposition du nom ne lui appartient pas. [17,30] En effet, et Platon²⁷⁶ en a fait mention et le poète, lorsqu'il

²⁷⁴ Le mot « choses » n'apparaît pas, en effet, dans le texte d'Aristote: ὁμώνυμα λέγεται ὧν ὄνομα ... Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 16 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 32-37.

²⁷⁵ On remarquera combien le terme « légetai » est lourd d'implications. Tantôt, p. 16, 2-10, Philopon nous disait qu'Aristote utilisait « légetai » au singulier parce que les choses homonymes sont désignées par un terme unique; ailleurs, p. 16, 15-18, il soulignait que par son emploi, Aristote ramenait son exposé au niveau des mots significatifs, en conformité avec le but du traité. Philopon reprend ici encore l'examen de « légetai » pour montrer cette fois qu'Aristote l'a consciemment employé, outre les raisons déjà mentionnées, pour ne pas s'attribuer faussement la paternité du mot « homonymes ». On le verra par la suite, Aristote, selon Philopon, emploie aussi parfois « est dite » par opposition à « est », pour subtilement distinguer, dans ses propos, les opinions répandues, qu'il ne fait pas vraiment siennes mais qu'il utilise pour fin pédagogique, et ses propres doctrines (voir, par exemple, Philopon, *In Cat.*, p. 50, 10-22); ou encore pour distinguer le mode d'existence du mode d'attribution (voir Philopon, *In Cat.*, p. 31, 15-18).

Sur la paternité du mot « homonyme », voir aussi Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 11-14 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 12-21.

²⁷⁶ Voir, par exemple, *Timée* 41c et 52a; *Phédon* 78e; *Parménide* 133d; *Sophiste* 218b et 234b; *Phèdre* 266a; *République* 330a.

dit au sujet des Ajax: « ayant courage égal, de même que nous sommes homonymes ». ²⁷⁷

Cependant, chaque fois qu'Aristote impose lui-même un nom, il dit: « j'appelle », comme dans les *Analytiques*: [18,1] « J'appelle terme », ²⁷⁸ et dans *De l'interprétation*: « Que cela soit une contradiction ». ²⁷⁹

dont le nom seul est commun,
[Catégories 1 a 1]

Examen du mot « nom » ²⁸⁰

Est-ce donc que dans le cas des verbes il n'y a pas d'homonymie?

Assurément qu'il y en a. Nous disons [18,5] en effet « erô » ²⁸¹ et cela signifie à la fois

²⁷⁷ Homère, *Iliade* XVII, 720. Le même exemple est utilisé par Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 21.

²⁷⁸ Aristote, *Premiers analytiques* 24 b 16. L'exemple se trouve aussi chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 14-15. Cf., concernant 24 b 16, Philopon, *In An. prior.*, p. 25, 4-8: « Il faut signaler l'emploi de 'j'appelle'. En effet, Aristote, antérieurement, à propos de la prémisse, n'a pas dit: 'j'appelle prémisse', ni non plus ne dira-t-il 'j'appelle', en définissant le syllogisme. Il considère donc que c'est lui-même qui a imposé le nom 'terme', mais que l'on trouve les noms 'prémisse' et 'syllogisme' aussi chez ses prédécesseurs. » Voir aussi, toujours dans *In An. prior.*, p. 85, 30-33.

²⁷⁹ Aristote, *De l'interprétation* 17 a 33. Cf. Ammonius, *In De int.*, p. 83, 5-9: « C'est Aristote lui-même qui lui impose ce nom, comme il le montre en disant: 'et que cela soit une contradiction'. Toutefois, il ne dit rien de tel ni pour l'affirmation, ni pour la négation ou la déclaration, car il est possible de trouver chacun de ces noms aussi chez le divinissime Platon. »

« je dirai » et « j'éprouve du désir ». Comment se fait-il alors qu'Aristote ait dit homonymes les choses qui ont seul le nom en commun? Nous dirons relativement à cela que le mot « nom » se dit en deux sens: l'un en contraste²⁸² avec le verbe; l'autre se disant de façon commune pour tout terme. Selon ce dernier sens, tout mot doté de signification est dit nom, comme Aristote le dit dans *De l'interprétation*: [18,10] « Donc les verbes eux-mêmes, dits en eux-mêmes, sont des noms et ils désignent quelque chose ».²⁸³ Donc là Aristote dit « nom », non ce qui est en contraste avec le verbe, mais ce qui est attribué de façon commune à tout mot doté de signification.²⁸⁴ De sorte

²⁸⁰ Sur l'examen du mot « nom » lié à la possibilité pour les verbes d'être homonymes, cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 31 - 62, 6; Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 18-25; Simplicius, *In Cat.*, p. 25, 10 - 26, 2; Olympiodore, *In Cat.*, p. 30, 4-16; Élias, *In Cat.*, p. 137, 23-30.

²⁸¹ « erô » est utilisé comme exemple de verbe homonyme par Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 18-25; Olympiodore, *In Cat.*, p. 30, 5-7; Élias, *In Cat.*, p. 137, 23-24.

²⁸² πρὸς ἀντιδιαστολήν.

²⁸³ Aristote, *De l'interprétation* 16 b 19-20.

²⁸⁴ Philopon, alors qu'il vient d'élargir le sens du mot « nom » pour permettre la reconnaissance, chez Aristote, de verbes homonymes, en restreint aussitôt la portée. En effet, Philopon dit d'abord que le « nom » se dit pour tout terme (ἐπὶ πάσης λέξεως), puis il ajoute que, pour Aristote, « nom » équivaut ici à tout mot doté de signification. Pour Philopon, en effet, il n'y a pas équivalence entre les mots dotés de signification et l'ensemble des termes de la langue. Lui-même nous dit, un peu plus loin dans le même commentaire, p. 43, 17-21, que les conjonctions, les articles et les prépositions ne sont pas dits pour eux-mêmes et ne désignent pas non plus par eux-mêmes quelque chose de déterminé (καθ' αὐτὰ οὐ λέγεται οὐδὲ σημαίνει τι). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la formulation employée là est justement contraire à celle qui se retrouve dans le passage de *De l'interprétation* 16 b 19-20, cité par Philopon pour rapprocher les verbes des noms (αὐτὰ μὲν οὖν καθ' αὐτὰ λεγόμενα τὰ ῥήματα ὀνόματά ἐστι καὶ σημαίνει τι).

On retrouve une semblable différenciation entre mots dotés de signification et parties du discours dans le commentaire d'Ammonius sur le traité *De l'interprétation*, p. 11, 1 - 13, 6.

La distinction nette entre mots dotés de signification, désignant les noms et les verbes, et tout terme de la langue, proposée par Philopon, ne paraît pas partagée par tous les commentateurs. En effet, dans les passages parallèles, si Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 18-25 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 30, 4-16 affirment qu'Aristote emploie le mot « nom » au sens de tout mot doté de signification, ce n'est pas le cas ni pour Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 31 - 62, 6; ni pour Simplicius, *In Cat.*, p. 25, 10 - 26, 2; ni pour Élias, *In Cat.*, p. 137, 23-30.

Porphyre se demande en effet pourquoi Aristote utilise le mot « nom », alors qu'il y a homonymie dans le cas des verbes et des conjonctions. Il répond que le mot « nom » peut

que « erô », qui signifie « je dirai » et « j'éprouve du désir », est un homonyme. En effet, « erô » est un nom commun à plusieurs choses, mais leur définition diffère. Il y a donc également homonymie dans le cas des verbes.

s'appliquer à toutes les parties du discours (ἐπὶ παντὸς μέρους λόγου) du fait qu'à toutes également, lorsqu'on essaie d'établir si elles sont homonymes, on peut accoler l'article τό et les traiter comme des noms indéclinables. Cette extension de « nom » et, par conséquent, de l'homonymie à toutes les parties du discours apparaît aussi dans les deux solutions présentées par Simplicius pour expliquer l'emploi du terme par Aristote. La première solution, anonyme, distingue trois sens de « nom » : le nom propre, le nom commun et le nom tel qu'il est utilisé par Aristote, soit au sens de toute partie du discours (τὸ κοινῶς ἐπὶ πᾶν μέρος λόγου διατεῖνον). La deuxième solution, provenant de Boethos, distingue deux sens de noms : le nom proprement dit, qui est précédé de l'article, et toute partie du discours (ἅπαντα τὰ τοῦ λόγου στοιχεῖα διατεῖνον). Or, selon Boethos, peu importe la nature du mot, il suffit de le faire précéder de l'article pour chercher s'il s'agit d'un homonyme. Simplicius lui-même, avant de transmettre ces deux solutions sur le sens du mot « nom », nous dit qu'on constate l'homonymie non seulement dans le cas des verbes, mais aussi dans le cas des conjonctions et des adverbes. Enfin, Élias étend lui aussi le sens de « nom » à toute partie du discours (ἐνταῦθα οὖν ὄνομα ἀκουστέον τὸ κατὰ ῥημάτων φερόμενον καὶ τῶν ἄλλων μερῶν τοῦ λόγου). Voir C. Luna (1990), p. 61-63.

seul est commun,
[Catégories 1 a 1]

Examen du mot « seul » ²⁸⁵

[18,17] Le mot « seul » se dit en deux sens: c'est soit l'unicité, comme lorsque nous disons « un seul soleil » et « une seule lune »; soit ce qui est en contraste par rapport à ce qui lui est apparenté, comme lorsque nous disons: « je fus abandonné au combat avec seule une lance ». Certes, rien [18,20] n'empêche d'avoir des chaussures et un vêtement, mais nous disons cela en contraste avec le bouclier ou les autres armes. Et: « pour repas, ils avaient seul du pain ». Certes, rien n'empêche d'avoir aussi un vêtement, mais nous disons cela en

²⁸⁵ Philopon nous offre deux sens de « seul »: 1) l'unicité; 2) ce qui se dit par opposition à ce qui lui est apparenté. Ces deux significations se retrouvent chez tous les commentateurs et tous s'entendent pour dire qu'Aristote a employé le mot « seul » au deuxième sens, dans son énoncé sur les homonymes, opposant au mot la définition. Voici, sous forme de schéma, les exemples utilisés par chacun pour illustrer les deux sens de « seul »:

	unicité	opposition
Philopon	un seul soleil, une seule lune	la lance par rapport aux armes; le pain par rapport aux mets
Ammonius, <i>In Cat.</i> , p. 19, 2-8	un seul soleil	l'homme au combat ou au bain par rapport aux autres hommes
Porphyre, <i>In Cat.</i> , p. 62, 7-16	un seul monde	la tunique par rapport au manteau
Dexippe, <i>In Cat.</i> , p. 18, 13-33	un seul soleil	la tunique par rapport au manteau
Simplicius, <i>In Cat.</i> , p. 26, 3-10	un seul monde	la tunique par rapport au manteau
Olympiodore, <i>In Cat.</i> , p. 30, 18-26	un seul soleil	la lance par rapport aux autres armes
Élias, <i>In Cat.</i> , p. 138, 2-10	un seul Dieu	la lance par rapport aux autres armes; le pain par rapport aux mets

contraste avec les mets. Donc là Aristote a rendu le mot « seul » au sens de « par rapport à ce qui lui est apparenté », je dis bien la définition.²⁸⁶

²⁸⁶On a vu antérieurement que Philopon (voir *In Cat.*, p. 16, 20 - 17, 10), comme d'ailleurs tous les autres commentateurs, donnait une division large des homonymes comprenant aussi bien ceux dus au hasard que ceux ayant des définitions reliées. On pourrait dire que sa conception de l'homonymie coïncide avec le point de vue « modéré » décrit par T.H. Irwin (1981), particulièrement p. 524. Mais ce n'est qu'accidentellement. En effet, pour T.H. Irwin, l'enjeu à propos du mot « seul » concerne l'extension des homonymes. T.H. Irwin identifie deux possibilités: 1) le point de vue modéré, voulant que les homonymes, différant de par leur définition, puissent cependant avoir autre chose en commun que le seul nom; 2) le point de vue restrictif, voulant que les homonymes n'aient que le nom en commun. Il ne me semble pas cependant que les commentateurs, qui d'ailleurs ne font pas allusion au deuxième membre de la dichotomie de T.H. Irwin, conçoivent l'enjeu à propos du mot « seul » de la même manière.

Dans le premier membre de son énoncé sur les homonymes, *Catégories* 1 a 1, Aristote soutient que sont homonymes les choses ὧν ὄνομα μόνον κοινόν. Les commentateurs ne pouvaient pas ne pas voir que, contrairement à λόγος qui, dans le deuxième membre de la description, est précédé de l'article défini, le mot « nom », dans le premier membre, n'est pas précédé de l'article. D'où la possibilité de lire, outre « dont le nom seul est commun », « dont un seul nom est commun », qui, de fait, est la lecture répondant au premier sens donné de « seul ». La considération et le rejet de ce sens permettait d'admettre que les choses homonymes puissent avoir plusieurs noms communs, par conséquent être, sous un autre aspect, synonymes. Ainsi comprise, l'analyse du terme « seul » par les commentateurs fait pendant à l'analyse de l'expression « correspondant à ce nom ». En effet, dans cette dernière analyse, p. 19, 7-20, Philopon met en garde contre la possibilité, lorsqu'on définit les homonymes, d'aboutir, si l'on ne s'en tient pas au nom par lequel les homonymes sont tels, à des définitions identiques et que, par conséquent les homonymes paraissent synonymes. Cette possibilité est soulevée par tous les commentateurs. C'est un problème auquel Philopon attache une réelle importance et il refait surface, sous un autre aspect, dans son commentaire sur le *De anima*, p. 210, 7-19.

Il n'en demeure pas moins que les commentateurs offrent des divisions larges des homonymes. Si ces divisions n'ont pas comme fondement l'analyse du mot « seul », elles peuvent tout bonnement s'appuyer sur l'exemple même d'homonymes offert par Aristote au début des *Catégories*, exemple qui nécessitait de comprendre parmi les homonymes d'autres classes que celle reliée au hasard.

Examen du mot « commun » 287

[18,25] Quant au mot « commun », il se dit en quatre sens: soit ce qui est partagé tout en étant indivisible, comme nous affirmons d'un esclave qu'il est commun (en effet, celui-ci est indivisible quant à la substance, mais divisible quant à l'utilisation); soit ce qui est partagé tout en étant divisible, comme nous disons d'un repas qu'il est commun ou d'un champ qu'il est commun (en effet, nous n'en avons pas tous en partage la totalité, mais chacun une partie); soit ce qui appartient au premier qui le prend, comme est commune la place au théâtre (en effet, elle revient au premier qui l'a prise); [18,30] soit ce à quoi les participants prennent part de manière égale, comme est [19,1] dite commune la voix du héraut (tous en effet l'écoutent de manière égale et non un tel telle syllabe et un autre telle autre). De même la nature humaine est commune à tous ceux qui y participent. En effet, tous les hommes nous y participons en particulier de manière égale. Donc là Aristote a reçu le mot « commun » au sens de ce qui [19,5] est reçu en partage²⁸⁸ de manière égale.

²⁸⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 62, 17-33; Dexippe, *In Cat.*, p. 18, 34 - 20, 19; Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 10-14; Simplicius, *In Cat.*, p. 26, 11 - 28, 8; Olympiodore, *In Cat.*, p. 30, 28-31, 3; 36, 16-22; 37, 1-14; Élias, *In Cat.*, p. 138, 12-18. Malgré quelques différences au niveau de la présentation (cf. particulièrement Dexippe, qui n'énumère pas directement quatre sens, et Ammonius qui annonce quatre sens du mot « commun », mais n'en donne que deux), l'examen du mot « commun » rapproche tous les commentateurs. Voir planche 3.

²⁸⁸ Je suis A. Busse qui s'écarte de ses témoins principaux (ἀκουστόν Ca: om. F) et préfère la leçon du Coisl. 330, soit μεθεκτόν. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 10; et Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 130, 29-31: ... καὶ τῶν πολλαχῶς λεγομένων τὰ μὲν ὁμωνύμως λέγεται (...) ἄπερ καὶ ἰσοτίμως μετέχουσι τοῦ ὀνόματος ...

tandis que l'énoncé de la substance²⁸⁹ correspondant à ce nom est autre.

[Catégories 1 a 1-2]

Examen de l'expression « correspondant à ce nom » ²⁹⁰

Après avoir dit ce qui appartient aux homonymes, Aristote ajoute maintenant ce qui ne leur appartient pas, afin de nous permettre de les reconnaître non seulement à partir de ce qui leur est commun, mais aussi à partir de ce qui les différencie.

Cependant, il faut chercher pourquoi donc Aristote n'a pas dit: « dont le nom [19,10] seul est commun, tandis que l'énoncé de la substance est autre », mais: « l'énoncé de la substance correspondant à ce nom est autre ». Nous soutenons qu'il est possible que les homonymes soient également synonymes, selon des aspects différents. En effet, les Ajax, en tant qu'ils sont des hommes, sont des synonymes, car ils partagent et le nom d'homme et sa définition. Chacun d'eux en effet est un animal

²⁸⁹ τῆς οὐσίας. Il serait plus juste de traduire par « essence ». Je garde tout de même le mot « substance », ici comme ailleurs, puisque l'ambiguïté du terme grec est elle-même sujet d'examen par les commentateurs (voir Philopon, *In Cat.*, p. 20, 4-21).

²⁹⁰ Il faut rattacher cet examen à celui du mot « seul » (voir ci-dessus note 286). Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 63, 1 - 64, 21; Dexippe, *In Cat.*, p. 20, 20-27; Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 17 - 20, [7]; Simplicius, *In Cat.*, p. 28, 13 - 29, 12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 32, 16-24; Élias, *In Cat.*, p. 138, 20 - 139, 6. Remarquons que chez Porphyre et Simplicius, l'analyse de l'expression « correspondant à ce nom » est l'occasion d'un exposé sur la nécessaire coextension du nom et de la définition. On trouvera un tel exposé chez Philopon, plus loin dans son commentaire, p. 33, 6 *sqq.*, lors de l'examen de l'expression « en quelque chose ». En effet, Philopon indiquera alors clairement que le vice de toute définition est de ne pas se réciproquer avec le terme défini, mais d'être ou bien trop large ou bien trop étroite.

rationnel mortel. Toutefois, en tant qu'Ajax, ils sont des homonymes.²⁹¹ [19,15] Donc,
afin que nous ne prenions pas la définition au hasard, mais celle correspondant au nom que
les homonymes ont en commun, Aristote a bien fait de dire: « l'énoncé correspondant à
ce nom ». Car les Ajax ont en commun ce nom lui-même, tandis que l'énoncé lui
correspondant n'est plus le même, mais l'un c'est, de Salamine, le fils de Télamon, qui
s'est battu en combat singulier contre Hector; l'autre c'est le fils d'Oïlée, de Locride,
l'archer aux pieds rapides.²⁹²

²⁹¹ Cf. Philopon, *In De an.*, p. 210, 7-19: « ... lorsque nous parlons des choses dans lesquelles il y a de l'antérieur et du postérieur, leur attribut commun n'est pas un genre (nous ne prenons pas un attribut commun au hasard, mais celui qui les contient immédiatement), puisque vraiment même l'animal véritable, par exemple le cheval, et celui de bronze ou de bois sont homonymes en tant qu'animaux (car il y a en eux de l'antérieur et du postérieur, car c'est de celui qui est véritable que proviennent ceux de bronze ou de bois) et ce n'est pas comme un genre que, par cet attribut, leur est attribué l'animal ou le cheval. Mais rien n'empêche ces choses elles-mêmes d'avoir comme genre commun les attributs plus éloignés. Certes, le corps et la substance sont attribués comme genres au cheval véritable et à celui de bois ... Ainsi donc, rien n'empêche que la substance soit un genre pour l'âme, cependant les âmes n'ont pas de genre commun immédiat capable de les contenir. » Le passage que nous venons de citer ne s'intéresse pas à ce par quoi les âmes sont des homonymes πρὸς ἕν (sur le type d'homonymes que sont les âmes, voir *In De anima*, p. 36, 23 - 37, 16), mais il montre comment les homonymes peuvent aussi être synonymes. Ainsi, pour Philopon, ce sont non seulement les homonymes par hasard, tels les Ajax, qui sont en mesure d'être par ailleurs synonymes, mais aussi les homonymes ἀφ' ἐνός et πρὸς ἕν, qui peuvent donc appartenir à une même catégorie.

²⁹² L'exemple des Ajax, pour illustrer comment les mêmes choses, sous des aspects différents, peuvent être homonymes et synonymes, est utilisé par tous les commentateurs. Voir Porphyre, *In Cat.*, p. 64, 9-21; Dexippe, *In Cat.*, p. 20, 24-27; Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 17 - 20, 1; Simplicius, *In Cat.*, p. 29, 1-4; Olympiodore, *In Cat.*, p. 32, 16-20; Élias, *In Cat.*, p. 138, 27 - 139, 6. Par ailleurs, l'exemple des Ajax, pour illustrer les homonymes, se lit chez Denys de Thrace, *Ars grammatica*, p. 36, 1-4 (Uhlig); p. 41, 7-9 (Pecorella), et chez Apollonius Dyscole, *De pronominis appellationibus*, p. 4, 11-13.

tandis que l'énoncé de la substance correspondant à ce nom
[Catégories 1 a 1-2]

Examen du mot « énoncé » ²⁹³

[19,22] Pourquoi donc alors Aristote n'a-t-il pas dit: « la définition correspondant à ce nom », mais: « l'énoncé »? Nous soutenons que c'est précisément parce que ce n'est pas pour toutes les choses que nous parvenons à des définitions, mais qu'il arrive que nous utilisions des descriptions, lorsque nous nous trouvons dans une impasse pour rendre les choses par des définitions. [19,25] Ainsi, il est impossible de rendre une définition des genres généralissimes. Car toute définition est faite d'un genre et de différences constitutives. Or, il n'est pas possible de trouver un genre qui dépasse ceux-là, afin qu'à partir de lui et des différences nous rendions leur définition. Voilà pourquoi il est nécessaire de rendre ces derniers au moins par une description.²⁹⁴ C'est la raison pour laquelle Aristote n'a pas dit: « la définition

²⁹³ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 64, 25 - 65, 11; Dexippe, *In Cat.*, p. 20, 28-31; Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 14-21; Simplicius, *In Cat.*, p. 29, 13-24; Olympiodore, *In Cat.*, p. 32, 24-29.

L'explication du terme « énoncé », fournie par Philopon, remonte au moins à Porphyre et est reprise par la majorité des commentateurs néoplatoniciens. Porphyre, il est vrai, propose un exposé très différent sur le terme « énoncé », fournissant d'abord diverses significations de ce dernier puis celle impliquée par l'ajout de l'expression τῆς οὐσίᾶς. Toutefois, cf., p. 60, 15-21, où Porphyre distingue définition et description. Voir d'ailleurs, plus près des raisons offertes par Philopon, Dexippe, Simplicius et Olympiodore. Toutefois, et bien que le terme lui-même soit utilisé par Aristote (voir, par exemple, *De l'âme*, 413 a 9-10), la notion de « description » utilisée par les commentateurs des *Catégories* est d'origine stoïcienne. À ce sujet, voir *SVF*, fragments 227 et 229, attribués à Chrysippe, et fragment 23, attribué à Antipater. Sur la difficulté de concilier la « description » stoïcienne avec l'aristotélisme, voir J.-M. Narbonne (1987), particulièrement p. 533, note 5.

²⁹⁴ Cf. Philopon, *In De an.*, p. 28, 24-27: μὴ δυνατόν πάντων ὀρισμοὺς ἀποδοῦναι (οὔτε γὰρ τῶν γενικωτάτων οὔτε τῶν ἀτόμων), ἀλλὰ διὰ ὑπογραφῆς ταῦτα

correspondant à ce nom », qui négligeait [19,30] ce qui est désigné au moyen d'une description. En fait, il est possible d'utiliser cette dernière pour tout, puisque nous la tirons de ce qui appartient aux choses par accident.²⁹⁵ Mais, je dis que dans les cas où il est possible de rendre les choses par une définition, il est superflu de les rendre par une description.

Et pourquoi alors Aristote n'a pas dit: « tandis que la [20,1] définition ou encore la description correspondant à ce nom »? Nous répondons qu'épris de concision, il a dit ce qui est attribué à celles-ci en commun, soit précisément l'énoncé. Car on appelle énoncé et la définition et la description de la substance.

Examen du mot « substance » ²⁹⁶

Est-ce donc qu'il n'y a pas d'homonymie aussi dans le cas des accidents? Assurément, [20,5] nous voyons quelque chose de tel. En effet, « aigu » est attribué et à une humeur et à une voix et à une souffrance et à un angle. Car nous disons une humeur aiguë, une voix aiguë, une souffrance aiguë, un angle aigu.²⁹⁷ De même,

σημαίνομεν, τὰ μὲν καθολικώτατα διὰ τῶν καθ' αὐτὸ ἰδίῳν, τὰ δὲ ἄτομα διὰ τῶν ἰδίᾳ συμβεβηκότων.

²⁹⁵ Sur l'utilisation des descriptions, voir Ammonius, *In Is.*, p. 54, 6 - 58, 15, et particulièrement p. 57, 14-18, où l'auteur distingue deux types de descriptions, l'une tirée de l'étymologie, l'autre des accidents.

²⁹⁶ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 64, 25 - 65, 11; Dexippe, *In Cat.*, p. 21, 11-29; Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 23 - 21, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 29, 20 - 30, 15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 31, 36 - 32, 16; 32, 30-41; Élias, *In Cat.*, p. 139, 8-11.

²⁹⁷ Aristote, *Topiques* 107 b 13-18, présente déjà « aigu » comme exemple d'homonymes: ὡσθ' ὁμώνυμον τὸ λευκὸν καὶ τὸ ὀξύ; en s'appuyant sur son attribution à une

« grave » est aussi attribué et à une voix et à un angle et à un état d'âme, comme lorsque nous disons: « un homme grave ».

Comment se fait-il alors qu'Aristote ait dit: « de la substance »? Nous affirmons qu'Aristote sait que la signification de la substance est double: [20,10] selon l'une, il appelle substance celle qui est en contraste par rapport aux accidents et qui subsiste par soi-même,²⁹⁸ alors que les accidents ont l'être en autre chose, je dis bien dans la substance; selon l'autre, il appelle substance tout simplement toute réalité.²⁹⁹ C'est selon cette présente signification qu'Aristote a utilisé le nom de substance, englobant aussi les accidents.³⁰⁰

Pourquoi alors somme toute Aristote a-t-il ajouté: [20,15] « de la substance » et n'a-t-il pas dit: « l'énoncé correspondant à ce nom est autre »? Nous disons donc que c'est de peur qu'en rendant la définition du mot, on ne

humeur et à une voix. Voir aussi Aristote, *Seconds analytiques* 97 b 35 et le commentaire de Philopon, *In An. post.*, p. 415, 31 - 416, 6. Également Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 221, 20 - 222, 2, pour la démonstration, à partir des opposés, de l'homonymie de « aigu » et « grave ». Dans les passages parallèles, l'exemple d'homonymie pour les accidents à partir du mot « aigu » est utilisé par Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 24-25 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 32, 32-34.

Au dire de Simplicius, *In Cat.*, p. 29, 24-28, c'est l'entourage de Nicostrate qui aurait soulevé la difficulté opposant à la présence de οὐσία, dans le texte d'Aristote, la possibilité d'homonymes dans les autres catégories.

²⁹⁸ αὐθυπόστατον. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 46, 16; 49, 19; 53, 9. Voir aussi Philopon, *In An. post.*, p. 30, 28-31, qui affirme que le fait que la substance soit αὐθυπόστατον est une proposition vraiment première et immédiate.

²⁹⁹ πᾶσαν ἀπλῶς ὑπαρξιν.

³⁰⁰ Cette distinction de deux significations du mot « substance » se retrouve aussi chez Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 23 - 21, 2; Olympiodore, *In Cat.*, p. 32, 30-41; Élias, *In Cat.*, p. 139, 8-11. Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 21, 24-28. Voir aussi Philopon, *In De an.*, p. 28, 29-32.

dise que les homonymes sont synonymes.³⁰¹ Car il est possible de rendre la définition du mot « Ajax » ou, en vérité, sa description, en disant que « Ajax » est un mot dissyllabique, sans accent sur la dernière syllabe, dépourvu d'aspiration, dont le « ax » final est pur.³⁰² Et ainsi les Ajax seront des synonymes. À cause de [20,25] cela, Aristote a rigoureusement ajouté: « tandis que l'énoncé de la substance correspondant à ce nom », c'est-à-dire de la substance qui est désignée par le nom.³⁰³

Examen supplémentaire sur la synonymie des homonymes

Par ailleurs, certains soutiennent que les homonymes sont apparemment aussi synonymes, car ils ont en commun les uns avec les autres et le nom et la définition de l'homonyme. En effet, aux Ajax est attribué et le mot homonyme lui-

³⁰¹ Un exemple similaire, qui joue sur l'absence de distinction entre la chose elle-même et son nom, est utilisé par Philopon, *In An. Post.*, p. 154, 18-28, pour illustrer comment, dans les rencontres dialectiques, par opposition à la science, l'ambiguïté du moyen terme d'un syllogisme peut être mise à profit: « La cause en est le moyen terme qui est utilisé deux fois. En effet, le moyen terme appartient à tout le mineur et le majeur se dit de tout le moyen terme. Puis donc que le moyen terme est utilisé deux fois et que de nombreux termes sont homonymes, si, alors qu'il est attribué au substrat, on le prend dans un de ses sens, mais dans un autre de ses sens quand le majeur lui est attribué, un paralogisme se produit ... L'homme est un animal; l'animal est trisyllabique; par conséquent, l'homme est trisyllabique. En effet, l'homme se dit en deux sens, soit de la substance, soit du nom. Car et la chose est dite homme et le nom. »

³⁰² Expression grammaticale qui signifie que la voyelle n'est pas précédée d'une consonne. En effet, en grec, dans le mot Αἴας (soit Aias), l'alpha de la syllabe « as », n'est pas précédée d'une consonne mais d'un iota.

³⁰³ La même solution se trouve chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 31, 36 - 32, 16. Ammonius n'aborde pas la question. Une justification du terme οὐσία est également offerte par Porphyre, mais celle-ci diffère de celle de Philopon et d'Olympiodore. Porphyre, à l'encontre des témoignages de Boethos et d'Andronikos, est d'avis que le terme οὐσία fait partie du texte d'Aristote, mais, selon lui, il s'agit pour Aristote de restreindre le sens du mot λόγος à celui

même et non seulement cela [20,25] mais aussi la définition de l'homonyme. Car chacun d'eux est dit avoir seul le nom en commun avec l'autre, tandis que l'énoncé de la substance correspondant à ce nom est autre. Ainsi donc, serait démontré que même les homonymes sont synonymes.³⁰⁴

Alors, que dirons-nous? D'abord qu'il n'y a rien d'absurde si les mêmes choses, selon des aspects différents, sont et homonymes et synonymes; et plus, que c'est même nécessaire. Car les Ajax, en tant qu'hommes, [20,30] sont synonymes, mais en tant qu'Ajax, ils sont homonymes. Eh bien! de même dans le cas mentionné ci-dessus: en tant qu'Ajax, ils sont homonymes (car, alors qu'ils ont en commun le mot « Ajax » seulement, ils diffèrent par la définition correspondant à ce mot); mais, en tant qu'homonymes, ils seraient synonymes, puisqu'ils ont en commun non seulement l'appellation de l'homonyme, mais aussi la définition lui correspondant.³⁰⁵

En outre, il n'est même pas possible de dire de ceux-ci qu'ils sont synonymes. Car aux synonymes, [21,1] on leur attribue le nom et la définition en commun, mais aussi à chacun en propre, indépendamment de toute association. Par exemple, « animal » est attribué en commun à tous les êtres qui lui sont

d'énoncé, en raison de sa polysémie (voir Porphyre, *In Cat.*, p. 64, 25 - 65, 11; Simplicius, *In Cat.*, p. 29, 28 - 30, 15 et cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 21, 11-29).

³⁰⁴ Selon Simplicius, *In Cat.*, p. 30, 16-22, l'aporie fut introduite par Nicostrate et exposée avec plus de clarté par Atticus. Le problème est discuté par Simplicius, *In Cat.*, p. 30, 16 - 31, 21; Dexippe, *In Cat.*, p. 20, 32 - 21, 10; Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 1 - 12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 36, 10-16; Élias, *In Cat.*, p. 135, 22 - 136, 20.

³⁰⁵ Cette solution de l'aporie de Nicostrate provient de Porphyre. Voir Simplicius, *In Cat.*, p. 30, 23-30. Elle est reprise par Dexippe, *In Cat.*, p. 21, 4-10; Olympiodore, *In Cat.*, p. 36, 10-16; Élias, *In Cat.*, p. 135, 28 - 136, 5.

subordonnés et à chacun en propre. On dit, en effet, que Socrate est un animal et que le cheval est un animal. Mais la définition aussi, car « substance animée dotée de sensation » - ce qu'est précisément la définition de [21,5] l'animal -, est attribuée et en commun à tous les animaux particuliers et à chacun en propre. En effet, Socrate est une substance animée dotée de sensation, et le cheval pareillement. Or, pour les homonymes, il n'en va pas ainsi. Car il n'est pas possible d'attribuer à chacun en propre et en dehors de toute association ni le nom ni la définition. En effet, on ne dit pas qu'Ajax est en soi un homonyme; ni non plus qu'il a le nom seul en commun [21,10] tandis que l'énoncé de la substance correspondant à ce nom est autre. Mais on dit qu'il est homonyme d'autre chose. Et l'appellation de l'homonyme sera attribuée à au moins deux choses, puisqu'il dépend de cette association. Conséquemment, les homonymes ne sont pas des synonymes.³⁰⁶

³⁰⁶ Du moins en tant qu'homonymes. Cette seconde solution à l'aporie sur les homonymes qui, en tant qu'homonymes, sont synonymes est reprise par Élias, *In Cat.*, p. 36, 10-17. Le texte d'Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 1-12, paraît contenir les deux parties de la solution présentée par Philopon, mais l'exposé est peu clair et sans doute corrompu (A. Busse propose d'ailleurs de le rejeter).

Division supplémentaire des homonymes ³⁰⁷

Par ailleurs, on peut diviser l'homonyme non seulement selon la [21,15] division rendue antérieurement, mais aussi d'une façon plus diversifiée, conformément au mode exposé ci-dessous. Les homonymes soit viennent du hasard, soit viennent de l'intention. Et du hasard, comme s'il arrive par hasard qu'à Athènes et ici, certaines personnes portent le même nom. De l'intention, comme lorsqu'en fixant les yeux vers un certain but, l'intention impose les noms. Et les homonymes qui proviennent de l'intention sont soit paronymes de ce dont ils proviennent, mais homonymes entre eux, [21,20] ainsi à partir de la médecine, les instruments médicaux, car ils sont nommés à partir de celle-là paronymement, mais homonymement entre eux; soit homonymes et de ce dont ils proviennent et entre eux, comme lorsqu'on appelle ses enfants ou ses descendants du nom du père. D'autre part, les homonymes qui sont

³⁰⁷ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 16, 20 - 17, 10 et note 268. A. Busse rejette tout le paragraphe, de 21, 14 à 22, 14. Nous ne suivons pas sa suggestion. Premièrement, parce que cette seconde division des homonymes s'amorce par le rappel d'une division antérieure, que l'on retrouve effectivement chez Philopon, *In Cat.*, p. 16, 20 - 17, 19. Deuxièmement, parce que cette seconde division, à peu de différences près, est celle que l'on rencontre chez tous les commentateurs de l'école alexandrine. Voir Ammonius, *In Cat.*, p. 21, 16 - 22, 10; Olympiodore, *In Cat.*, p. 34, 7 - 35, 14; Élias, *In Cat.*, p. 139, 29 - 140, 24. Philopon considère-t-il que la division présentée antérieurement et celle qu'il livre maintenant s'équivalent? Privilégie-t-il l'une par rapport à l'autre? On ne peut répondre avec certitude. On fera toutefois trois remarques à ce sujet: 1) C'est contrairement à tous les autres commentateurs alexandrins des *Catégories* que Philopon produit la première division des homonymes. 2) Le mot ποικιλώτερον, qui qualifie le mode de la deuxième division (p. 21, 15) et que nous avons traduit par « plus diversifié », est ambigu. Ποικίλος a aussi un sens péjoratif. 3) La deuxième division soutient que les homonymes πρὸς ἓν et ἀφ' ἑνός entretiennent nécessairement une relation paronymique avec ce à quoi ils se réfèrent. Philopon ne paraît pas avoir défendu cette thèse par ailleurs. Ainsi, par exemple, dans son commentaire sur *De l'âme*, p. 36, 23 - 37, 16 et al., Philopon considère l'âme comme un homonyme de type πρὸς ἓν ou ἀφ' ἑνός, sans reconnaître de relation paronymique avec ce à quoi les diverses âmes se réfèrent. Cf. d'ailleurs, en ce qui concerne Simplicius, C. Luna (1990), p. 155-156.

paronymes de ce dont ils proviennent mais homonymes entre eux, sont les uns nommés à partir de quelque cause productrice, lesquels sont dits « d'une cause unique », ainsi à partir de [21,25] la médecine, les instruments médicaux, car on les dit paronymement à partir de celle-là; les autres sont nommés à partir de la finalité et ils sont dits « en vue d'une cause unique », ainsi un aliment, un régime, un exercice sains, car ils ont en vue une fin unique, la santé. D'autre part, les homonymes qui sont homonymes et de ce dont ils proviennent et entre eux sont soit contemporains³⁰⁸ entre eux et de ce dont ils proviennent; soit contemporains entre eux [22,1] mais non plus de ce dont ils proviennent. Et parmi ceux qui sont contemporains de ce dont ils proviennent, les uns sont dits par similitude, mais les autres par analogie. Ainsi nous disons la tête de la montagne et le pied du lit, car le rapport qu'entretiennent les pieds relativement à l'animal entier, ainsi aussi les parties en bas du lit. Mais parmi les homonymes par similitude, les uns le sont par [22,5] l'activité, comme lorsque nous appelons quelqu'un du nom de son père du fait qu'il lui est semblable par l'activité; les autres le sont par l'apparence, comme lorsque nous appelons l'image de Socrate du nom de Socrate. D'autre part, parmi les homonymes contemporains entre eux mais non plus de ce dont ils proviennent, les uns le sont par espoir, comme lorsque certains appellent leurs fils Platon, en espérant qu'ils deviennent comme Platon, les autres [22,10] le sont par mémoire, comme lorsque certains appellent leur enfant du nom de l'aïeul, afin que soit conservée la mémoire de ce dernier.

³⁰⁸ ἰσόχρονα. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 22, 1: οὐ διαφέροντα κατὰ χρόνον.

Sens des homonymes au début des Catégories ³⁰⁹

[22,16] Donc là,³¹⁰ quelle signification de l'homonyme Aristote emprunte-t-il? L'homonyme similaire par l'apparence. Certains affirment plutôt celui provenant d'une cause unique, dans la mesure où l'image provient d'une cause, l'homme. Les deux sont vrais.³¹¹

Ainsi animal pour l'homme et ce qui est dessiné.
[*Catégories* 1 a 2-3]

Confrontation des définitions des homonymes fournis en exemples par Aristote ³¹²

[22,16] En effet, la dénomination de ces choses est commune, car tu diras « animal » chacune des deux; mais la définition n'est plus la même. Car,

³⁰⁹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 66, 22-28; Simplicius, *In Cat.*, p. 31, 28-32; Olympiodore, *In Cat.*, p. 34, 3-7; 35, 12-14; Élias, *In Cat.*, p. 140, 24-25. À notre connaissance, aucun des commentateurs ne fait allusion à l'ambiguïté de l'exemple offert par Aristote, *Catégories* 1a 2-3: οἷον ζῶον ὃ τε ἄνθρωπος καὶ τὸ γεγραμμένον. Ainsi formulé, l'exemple d'Aristote peut vouloir dire qu'on nomme animal et l'homme et la représentation picturale d'un homme; ou encore qu'on nomme animal et l'homme et une peinture. Cependant, tous les commentateurs ne considèrent que le premier des sens.

³¹⁰ En *Catégories* 1 a 1-6.

³¹¹ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 17, 10-13, qui opte pour la deuxième solution. Sur l'homonymie de l'homme véritable et de ses représentations, voir aussi Philopon, *In De an.*, p. 209, 13-16; 210, 7-19.

³¹² Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 66, 23-28; Ammonius, *In Cat.*, p. 21, 4-7; Olympiodore, *In Cat.*, p. 37, 19-22; Élias, *In Cat.*, p. 139, 20-28. Remarquons toutefois que Philopon, tout comme Porphyre et Élias, définit, dans ses deux acceptions, le mot « animal ». D'une part il y a donc une substance animée dotée de sensation; d'autre part une imitation d'une substance animée dotée de sensation (Philopon emploie alors le mot μίμημα, tandis que Porphyre utilise ὁμοίωμα et Élias εἰκῶν). Ammonius et Olympiodore donnent, quant à eux, deux acceptions

en définissant l'une, tu diras: « substance animée dotée de sensation », mais l'autre: « imitation d'une substance animée dotée de sensation ».

En effet, si l'on rend ce qu'est pour chacune d'entre elles l'essence de l'animal, on rendra un énoncé propre à chacune.

[Catégories 1 a 4-6]

Distinction de trois sortes de définition ³¹³

[22,21] Puisqu'il y a ces trois aspects: matière, forme et composé des deux, nous produisons les définitions des choses tantôt à partir de la matière, tantôt à partir de [23,1] la forme, tantôt à partir du composé des deux, de même qu'Aristote définit la colère³¹⁴ tantôt à partir de la matière, tantôt à partir de la forme, tantôt à partir du composé des deux. Et à partir de la matière, il dit que la colère est: « une

du mot « homme », soit d'une part l'animal rationnel mortel, mais d'autre part l'animal dessiné à partir de telles ou telles couleurs.

³¹³ Les deux paragraphes suivants contiennent un exposé propre aux commentateurs alexandrins. Voir Ammonius, *In Cat.*, p. 21, 9-15 (pour les exemples tirés du traité *De l'âme*, voir aussi *In Is.*, p. 57, 18-21); Olympiodore, *In Cat.*, p. 37, 22-30; Élias, *In Cat.*, p. 144, 20-28 (Élias traite cependant la question dans le cadre de l'examen des synonymes). Philopon présente lui-même une discussion détaillée au sujet des modes de la définition dans son commentaire sur le traité *De l'âme*, p. 55, 23 - 61, 35.

³¹⁴ Philopon écrit θυμός, qu'il faut rendre par « colère ». Cf. *De l'âme*, 403 a 30, où Aristote utilise le terme ὀργή. La substitution de θυμός à ὀργή est déjà présente dans le commentaire sur l'*Isagoge*, attribué à Ammonius (p. 57, 19). Par ailleurs, toute la discussion de Philopon sur le passage concerné du traité *De l'âme*, dans son commentaire *In De an.*, p. 55, 23 - 61, 35, fait référence au θυμός et non à l'ὀργή (voir particulièrement *In De an.*, p. 57, 16-19; 58, 24 - 59, 2; 59, 5-13; 61, 29-31; 231, 6-12). Le texte aristotélicien du traité *De l'âme* que lit Philopon semble toutefois bien contenir ὀργή. Voir *In De an.*, p. 44, 1-11: διαλεκτικὸν δέ, τουτέστιν οὐ φυσικὸν ἀλλ' ἀπλῶς πρὸς δόξαν ὀρῶντα

ébullition du sang entourant le coeur »³¹⁵ (ceci en effet est matière du courage); à partir de la forme, il dit: [23,5] « un appétit de vengeance »;³¹⁶ à partir du composé des deux: « une ébullition du sang entourant le coeur à cause d'un appétit de vengeance ».³¹⁷ Cependant, la définition au sens principal est celle à partir de la forme. Car la matière est cause de communauté pour les choses, la forme, de différence. Or, par les définitions, nous voulons distinguer les choses les unes des autres.

Identification de l'intention d'Aristote et justification de l'emploi du datif

Voilà pourquoi, en cet endroit, parce qu'il veut rendre la définition à partir de leur forme, Aristote n'a pas [23,10] dit: « ce qu'est pour chacune d'entre elles le fait d'être un animal »³¹⁸ (car cela désigne le composé des deux: à la fois la matière et la forme); mais: « ce qu'est pour chacune d'entre elles l'essence de l'animal »³¹⁹ (c'est-à-

καὶ τὸ δοκεῖν τι λέγειν, οἷουπερ αὐτὸς μετ' ὀλίγον μνησθήσεται τοῦ τὴν ὄργην λέγοντος ὄρεξιν εἶναι ἀντιλυπήσεως ...).

³¹⁵ Aristote, *De l'âme*, 403 a 30-31.

³¹⁶ Aristote, *De l'âme*, 403 a 31 - b 1.

³¹⁷ La définition ne se trouve pas comme telle dans *De l'âme*, mais cf. 403 b 7-9.

³¹⁸ Le fait d'être un animal: τὸ ζῶον εἶναι.

³¹⁹ L'essence de l'animal: τὸ ζῶον εἶναι. La distinction entre τὸ ζῶον εἶναι et τὸ ζῶον εἶναι vaut pour les êtres composés. Voir Philopon, *In Phys.*, p. 750, 1-7: « Pour les composés (ἐπὶ μὲν τῶν συνθέτων), c'est autre chose que le fait d'être ceci (τὸ τόδε εἶναι) et leur essence (τὸ τῷδε εἶναι). Ainsi c'est autre chose que d'être un animal et l'essence de l'animal. En effet, l'animal désigne le composé, mais l'essence de l'animal désigne la forme. Toutefois, pour les simples (ἐπὶ δὲ τῶν ἀπλῶν) le fait d'être ceci et l'essence de ceci revient au même. Ainsi l'âme et l'essence de l'âme sont une même chose, de même pour l'ange et l'essence de l'ange ... » Même précision dans Philopon, *In Phys.*, p. 414, 20-25, qui renvoie expressément à la distinction faite entre ζῶον et ζῶον dans les commentaires sur les *Catégories*. Voir aussi [Philopon], *In De an.*, p. 528, 34 - 529, 4, qui renvoie aussi

dire ce qu'est pour chacune d'entre elles ce conformément à quoi elles sont des animaux), afin de montrer la définition à partir de la forme. Car c'est conformément à cela qu'elles sont des animaux. Or, si on rend ce conformément à quoi chacune d'elles est dite « animal », on rendra un énoncé propre à chacune, [23,15] comme nous l'avons dit plus haut.³²⁰

Les synonymes (examen de Catégories 1 a 6-12) ³²¹

**Sont dites synonymes les choses dont le nom est commun et dont l'énoncé de la substance correspondant à ce nom est le même.
Ainsi l'animal pour l'homme et le boeuf.
[Catégories 1 a 6-8]**

Considérations générales sur les synonymes

Après avoir complété son exposé sur les homonymes, Aristote porte par la suite l'examen sur les [23,20] synonymes. Or, l'enseignement sur les synonymes s'éclaire lui-même à partir de celui sur les homonymes. En effet, il faut répéter tout ce qu'on a dit à propos des homonymes: que la synonymie se rencontre non

explicitement à l'exposé présent du commentaire sur les *Catégories* (de même Asclépius, *In Meta.*, p. 131, 27-29).

³²⁰ Philopon, *In Cat.*, p. 22, 17-18.

³²¹ Des développements parallèles se rencontrent chez Ammonius, *In Cat.*, p. 22, 12-19; Olympiodore, *In Cat.*, p. 37, 34 - 38, 6; Élias, *In Cat.*, p. 141, 19 et 144, 5-28. Simplicius, *In Cat.*, p. 35, 2-9 et 36, 4-7, examine l'exemple fourni par Aristote. Voir aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 68, 1-27.

seulement parmi les noms, mais aussi parmi les verbes et que la synonymie se rencontre aussi parmi les accidents. Ainsi, le verbe « altérer » est un synonyme,³²² car on dit qu'altère et ce qui rend blanc et ce qui [23,20] rend noir, et ceux-ci admettent la même définition. En effet, lorsque nous définissons ce qui altère, nous affirmons que c'est ce qui a en soi un principe capable de changer autre chose, en tant qu'autre. Or, cela, il siéra de le dire et pour ce qui rend blanc et pour ce qui rend noir.³²³ En effet, tout ce qui altère a en soi un principe capable de changer ce qui subit l'altération, étant autre que ce qui subit l'altération. Car s'il n'était pas autre, il [23,30] n'altérerait même pas. Voilà pourquoi on a ajouté: « en tant qu'autre ».

Examen de l'exemple fourni par Aristote

D'autre part, Aristote utilise à dessein le même exemple de l'animal, afin de montrer que la même chose peut être et homonyme [24,1] et synonyme,³²⁴ selon des aspects différents. En effet, pour l'homme véritable et celui qui est dessiné, l'animal est homonyme, mais pour homme et boeuf, il est synonyme.

³²² L'exemple et le développement afférent sont propres à Philopon. Cf. Philopon, *In Phys.*, p. 350, 21-23.

³²³ A. Busse suggère de placer cette phrase à la fin du paragraphe.

³²⁴ L'intention d'Aristote est soulignée par Ammonius, *In Cat.*, p. 22, 14-19; Olympiodore, *In Cat.*, p. 38, 1-6; Élias, *In Cat.*, p. 144, 5-28 et Simplicius, *In Cat.*, p. 35, 2-9; 36, 4-7. Toutefois, Ammonius et Olympiodore illustrent la possibilité pour une même chose d'être synonyme et homonyme en utilisant l'exemple des Ajax; Simplicius et Philopon en ayant recours à l'exemple aristotélicien.

Les paronymes (examen de Catégories 1 a 12-15)

Sont dites paronymes toutes les choses qui, différant par le cas de ce dont elles proviennent, ont leur appellation reliée à son nom.

[*Catégories 1 a 12-13*]

Justification de la place des paronymes dans l'ordre de l'enseignement et comparaison de ces derniers avec les autres termes de la classification des choses suivant la communauté ou la différence de nom et de définition ³²⁵

[24,6] C'est après l'enseignement des homonymes et des synonymes qu'Aristote traite des paronymes, avec raison, puisque ceux-ci sont combinés de manière plutôt tortueuse. En effet, alors que les homonymes ont en commun seul le nom, mais différent quant à la définition, et que les synonymes ont en commun et le nom et la [24,10] définition; ceux-là n'ont pas tout à fait le nom en commun, ni n'en diffèrent-ils tout à fait, et de même également pour la définition: selon certain aspect, ils l'ont en commun, selon certain autre, ils en diffèrent. D'ailleurs, les paronymes ne se ramènent pas à la combinaison des quatre couples mentionnés,³²⁶ je veux dire celui des homonymes, des polyonymes, des synonymes et des hétéronymes. En effet, alors que ceux-ci sont caractérisés ou par [24,15] la communauté de nom et de définition, ou par la différence des deux, ou par la communauté de l'un et la différence de l'autre; ceux-là ni n'ont tout à fait en commun les deux, ni ne diffèrent-ils tout à fait quant aux deux, mais ils n'ont pas non plus rigoureusement en commun l'un des deux, tout en différant

³²⁵ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 38, 16-34 et Élias, *In Cat.*, p. 142, 16-26.

³²⁶ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 14, 11-16.

quant à l'autre. Mais, d'une certaine façon,³²⁷ ils ont en commun les deux et, de quelque autre façon, ils diffèrent quant aux deux.

Situation des paronymes

Cependant, certains estiment que les paronymes se [24,20] situent dans une position intermédiaire entre les homonymes et les synonymes, parce que, alors que les homonymes ont en commun seul le nom, mais diffèrent quant à la définition, tandis que les synonymes ont les deux en commun, ceux-là n'ont strictement en commun ni le nom ni la définition. Toutefois, mieux est de les situer dans une position intermédiaire entre les synonymes et les hétéronymes.³²⁸ Puisque les uns ont en commun [24,25] les deux éléments, tandis que les autres diffèrent quant aux deux, ceux-là sont d'une certaine manière dans une position intermédiaire, puisque, d'une certaine façon, ils ont en commun les deux, mais, de quelque autre façon, ils diffèrent quant aux deux.

³²⁷ Ici, comme aux lignes 19, 25 et 26 de la page 24, A. Busse donne πῆ. Dans les quatre cas, nous suggérons de lire πῆ.

³²⁸ La situation des paronymes entre les synonymes et les hétéronymes est acceptée par Olympiodore, *In Cat.*, p. 39, 24 - 40, 13 et Élias, *In Cat.*, p. 142, 27-29. Simplicius, *In Cat.*, p. 37, 3-7 et Ammonius, *In Cat.*, p. 23, 25 - 24, 12, situe les paronymes entre les synonymes et les homonymes, et le dernier précise qu'ils se rapprochent davantage des premiers.

Conditions nécessaires aux paronymes ³²⁹

D'autre part, il est nécessaire, pour les paronymes, que soient présentes les quatre conditions suivantes: communauté de chose et différence de chose, communauté de nom et différence quant à la syllabe finale. En effet, si l'une quelconque de ces conditions vient à manquer, il n'y aura plus de [24,30] paronyme. Ainsi, qu'il y ait communauté et différence de nom et qu'il y ait également communauté de chose, mais sans différence, je dis qu'il n'y a pas de paronyme. Ainsi pour « plátanos » et « platánistos » et pour « parthénos » et « partheniké ». En effet, c'est la même chose qui est désignée par chacun des deux mots,³³⁰ mais sont poétiques le mot « partheniké » et le mot « platánistos », tandis qu'appartiennent aux prosateurs les mots « plátanos » et « parthénos ».

En outre, [24,35] qu'il y ait conformité de toutes les autres conditions, mais qu'il n'y ait pas communauté de chose, [25,1] et pareillement il n'y aura pas de paronymes. Ainsi pour « Hélène » et « Hélénos ».

³²⁹ Philopon énumère maintenant quatre conditions des paronymes. Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 69, 30 - 70, 24 et Simplicius, *In Cat.*, p. 37, 7-26, qui omettent cependant la différence de choses; Ammonius, *In Cat.*, p. 22, 21 - 23, 15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 38, 35 - 39, 22; Élias, *In Cat.*, p. 142, 36 - 143, 11. Les exemples font partie du bagage exégétique: « parthénos » et « partheniké » sont utilisés par Olympiodore et Élias; « plátanos » et « platánistos » par Ammonius; « Hélène » et « Hélénos » par Ammonius, Olympiodore et Élias; « mousiké » par Pophyre, Ammonius Simplicius et Élias; « areté » et « spoudaios » par Porphyre, Ammonius, Simplicius, Olympiodore et Élias.

³³⁰ « plátanos » et « platánistos » veulent tous deux dire « platane »; « parthénos » et « partheniké » veulent tous deux dire « jeune fille vierge ».

Même chose s'il y a conformité de toutes les autres conditions, mais qu'il n'y a pas différence de syllabe finale - comme pour « mousiké » et femme « mousiké » - ,³³¹ car ce sont des homonymes et non des paronymes.

En outre, qu'il y ait les autres conditions, mais qu'il n'y ait [25,5] pas une certaine communauté de nom, et il n'y aura pas de paronymes. Ainsi pour « hē areté » et « ho spoudaïos ».³³² En effet, ce n'est pas à partir de « areté », qu'on dit « enáretos »: les anciens ne mentionnent même pas ce mot dans une trace de rêve et les poètes savent qu'au contraire ce nom a aussi un sens péjoratif. « O toi qui s'évertue pour notre malheur. En quoi profiterais-tu à quelqu'autre de nos descendants? », [25,10] déclare Homère,³³³ comme s'il disait: « O toi dont la vertu sert le mal ». Cependant, « ho spoudaïos » ne se dit pas non plus à partir de « hē spoudé », qui se dit également pour le vice et la vertu, mais est « spoudaïos » seul celui qui est « enáretos ». De sorte que quant au mot, « spoudaïos » dérive de « spoudé », mais quant à la signification, il n'en dérive plus, mais de « areté ».³³⁴

³³¹ C'est le même mot, en grec, qui signifie la musique et la musicienne.

³³² Soit la vertu et le vertueux. Sur le qualificatif σπουδαῖος, voir Philopon, *In Cat.*, p. 5, 33 et la note accompagnant le texte.

³³³ Homère, *Iliade* XVI, 31.

³³⁴ Pour les lignes 4-14, notre traduction suit le texte grec, mais ce dernier comporte quelques difficultés. Voici la transcription du texte: πάλιν τὰ μὲν ἄλλα ἔστω, μὴ ἔστω δὲ κοινωνία τις περὶ τὸ ὄνομα, καὶ οὐ ἔσται παρώνυμα, ὡς ἐπὶ τῆς ἀρετῆς καὶ τοῦ σπουδαίου· οὐδὲ γὰρ ἀπὸ τῆς ἀρετῆς λέγεται ἐνάρετος, διότι οὐδὲ ἐν ὄνειρου ἴχνει τούτου οἱ παλαιοὶ μέμνηνται, ἀλλὰ τούναντίον καὶ κακόσημον ἴσασι· οἱ ποιηταὶ τὸ ὄνομα· αἰναρέτη, τί σευ ἄλλος ὀνήσεται ὀψίγονός περ; φησὶν Ὅμηρος ἀντὶ τοῦ ὧ ἐπὶ κακῷ τὴν ἀρετὴν ἔχων'. ἀλλ

Identification des conditions des paronymes dans le texte d'Aristote ³³⁵

οὐδὲ ἀπὸ τῆς σπουδῆς ὁ σπουδαῖος ἤτις ὁμοίως ἐπὶ τε κακίας καὶ ἀρετῆς λέγεται, ὁ δὲ σπουδαῖος μόνος ὁ ἐνάρετος ὥστε κατὰ μὲν τὴν φωνὴν ἐκ τοῦ σπουδῆ παρήκται τὸ σπουδαῖος, κατὰ δὲ τὸ σημαϊνόμενον οὐκέτι, ἀλλ' ἐκ τῆς ἀρετῆς.

Nous avons souligné les deux passages qui nous posent problème. Examinons-les. 1) διότι οὐδὲ ἐν ὀνειρού ἴχνει τούτου οἱ παλαιοὶ μέμνηνται. On se demande pourquoi Philopon affirme d'abord que les anciens n'utilisent pas le terme « enáretos », pour ensuite souligner que les poètes (soit Homère qui, même au temps de Philopon, n'est pas un moderne) l'utilise dans un sens péjoratif. Il est vrai que le terme employé par Homère, soit « ainarétē », diffère par le préfixe. Philopon n'attire cependant pas l'attention sur cette différence. On rencontre toutefois, dans d'autres commentaires aux *Catégories*, des allusions au mot « enáretos » qui permettent de se demander si le texte de Philopon est corrompu. Voir Porphyre, *In Cat.*, p. 135, 19-20: « οὐτε γὰρ ἀρεταῖος ἐν τῇ συνηθείᾳ εἴρηται οὐτε ἐνάρετος ῥηθείη ἄν »; mais surtout Élias, *In Cat.*, p. 225, 6-11: « Mais on ne dit pas non plus, à partir de la vertu (ἀπὸ τῆς ἀρετῆς), ἀρετός. Cet usage ne se rencontre pas. L'emploi qu'en fait le poète: « οὐκ ἀρετὰ κακὰ ἔργα· κιχάνει τοι βραδὺς ὠκύν » [voir Homère, *Odyssée*, VIII, 329] est poétique et il n'y a pas d'autre occurrence. Quant à ἐνάρετος, celui avec l'épsilon ne se rencontre pas et celui avec la diphtongue αι est poétique et se dit aussi pour le mal. » (cf. toutefois l'emploi de ἐνάρετος, par exemple, à propos du sage stoïcien, chez Diogène Laërte, VII, 126 (350, 15 Long). Peut-être le sens premier du texte de Philopon est-il: « les anciens n'utilisent pas le terme « enáretos » avec ἐν mais avec αι, et les poètes savent que dans ce cas le terme est aussi péjoratif »? Nous ajouterons que nous n'avons pu trouver, à partir du *Thesaurus linguae graecae*, aucune autre occurrence de l'expression ἐν ὀνειρού ἴχνει, ni dans les œuvres là répertoriées de Philopon ni dans la littérature grecque en général. 2) ὁ δὲ σπουδαῖος μόνος ὁ ἐνάρετος. Le second passage entre en contradiction avec ce qui précède. Si Philopon vient de dire que les dérivés de « aretē » présentent des sens contraires, pourquoi maintenant associer un de ces dérivés à « spoudaïos ». On s'attendrait en fait à ὁ δὲ σπουδαῖος μόνον τῆς ἀρετῆς.

Le sens de l'exposé se laisse malgré tout ainsi reconstituer. Philopon affirme que ἀρετή et σπουδαῖος, ne sont pas des paronymes, puisqu'ils ne rencontrent pas la condition d'identité de mot (comme je l'ai souligné à la note 329, c'est l'exemple traditionnel). Les deux termes sont toutefois sémantiquement intimement rattachés, puisque, comme le répète Philopon, *In Cat.*, p. 157, 15-16: « on ne dit pas de celui qui participe de la vertu qu'il est invertueux (ἐνάρετος) mais fervent (σπουδαῖος) ». Philopon poursuit en montrant que ἀρετή n'a pas de dérivé morphologique pouvant s'appliquer au vertueux. En effet, - et c'est ce que, à mon avis, Philopon veut préciser - d'une part, ἐνάρετος n'est pas ou ne devrait pas être utilisé et, d'autre part, ἀναρέτη s'applique aussi au mal, ce qui n'est pas le cas pour la vertu. Quant à σπουδαῖος, il ne peut être paronyme de σπουδή, car cette dernière se dit autant pour le mal que pour le bien, alors que σπουδαῖος ne se dit que pour le bien (cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 70, 21-24; Simplicius, *In Cat.*, p. 37, 24-26; Olympiodore, *In Cat.*, p. 130, 20-22: « ... καὶ φαμεν ἤδη ὅτι σπουδαῖον ἐπὶ καλοῦ καὶ μόνου λέγομεν, ἡ δὲ σπουδῆ οὐ μόνον ἐπὶ καλοῦ ἀλλὰ καὶ ἐπὶ κακοῦ. »; Élias, *In Cat.*, p. 225, 2-6).

³³⁵ Voir de même Ammonius, *In Cat.*, p. 23, 15-24; Olympiodore, *In Cat.*, p. 40, 16-31; Élias, *In Cat.*, p. 143, 12-21. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 37, 26-31. A. Busse signale une

En disant: « ont leur appellation reliée à son nom », [25,15] Aristote a montré la communauté de nom. Sans doute en disant: « de ce dont elles proviennent », a-t-il montré ainsi la communauté et l'altérité quant à la chose. En effet, si on provient de quelque chose, il est évident qu'on a avec elle une certaine communauté; mais si, en somme, on provient de quelque chose, il est évident qu'on en diffère aussi. Car s'il n'y avait pas de différence, Aristote n'aurait pas dit: « de ce dont elles proviennent », mais: « la chose elle-même ». Par ailleurs, en disant: « différant par le cas », Aristote a montré la transformation [25,20] de la syllabe finale.

Justification de l'enseignement des paronymes ³³⁶

D'autre part, Aristote enseigne les paronymes parce qu'il les considère eux aussi utiles pour l'enseignement des catégories.

lacune au début du paragraphe suivant, en comparant le texte d'Olympiodore. Aucun ajout n'est toutefois nécessaire pour le sens de l'exposé de Philopon.

³³⁶ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 38, 7-10.

CHAPITRE DEUXIÈME

La division des mots et des choses (examen de Catégories 1 a 16 - b 9)

La division des mots (examen de Catégories 1 a 16-19) ³³⁷

Ce qui est dit, tantôt est dit en combinaison, tantôt sans combinaison. Donc, tantôt en combinaison, tel que « un homme court », « un homme vainc »; tantôt sans combinaison, tel que « homme », « boeuf », « *il* court », « *il* vainc ». ³³⁸
[Catégories 1 a 16-19]

Confirmation nouvelle du but des Catégories ³³⁹

[25,27] A partir de là,³⁴⁰ Aristote attaque l'enseignement des catégories. Mais puisque le nom de catégorie se dit et de choses et de notions et [26,1] de mots - en effet, la chose elle-même est dite catégorie, ainsi que la notion

³³⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 70, 25 - 71, 14; Dexippe, *In Cat.*, p. 22, 12-25; Ammonius, *In Cat.*, p. 24, 13-20; Simplicius, *In Cat.*, p. 40, 14 - 43, 31; Olympiodore, *In Cat.*, p. 40, 32 - 42, 35; Élias, *In Cat.*, p. 144, 29 - 147, 4.

³³⁸ Ici, comme dans le commentaire de Philopon sur ce passage des *Catégories* (voir particulièrement Philopon, *In Cat.*, p. 26, 11-29), j'ai mis en italiques les pronoms personnels qui, en grec, sont sous-entendus (par exemple dans τρέχει et νικᾷ). L'exposé de Philopon soulèvera les difficultés provoquées par les exemples utilisés par Aristote.

³³⁹ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, 40, 32 - 41, 34 et Élias, *In Cat.*, p. 144, 31 - 145, 20. Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 40, 16-24 et Porphyre, *In Cat.*, p. 70, 28-33.

concernant la chose, ainsi que le mot lui-même -, Aristote transmet d'abord la division des mots. Or, s'il traite là de mots, et de mots qui ne sont pas sans signification, alors qu'un peu plus loin il traite de choses, lorsqu'il dit: « parmi les êtres, les [26,5] uns sont dits d'un substrat »;³⁴¹ il est évident qu'il fait également porter son exposé sur les notions, qui leur sont intermédiaires. Ainsi, même à partir de ces passages, le but du livre est mis en évidence.³⁴²

³⁴⁰ *Catégories* 1 a 16.

³⁴¹ *Catégories* 1 a 20. Philopon cite à deux endroits ce passage des *Catégories*: une fois ici et une fois dans son introduction, p. 9, 3. Le texte qu'il attribue à Aristote se lit, dans les deux cas, comme suit: τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου λέγεται. Par ailleurs, p. 31, 13-14, Philopon fait de nouveau référence à ce passage, mais cette fois sous la forme d'une allusion plutôt que d'une citation. Les termes qu'il utilise sont les suivants: τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου τὰ δὲ οὐ καθ' ὑποκειμένου λέγεται. Or, ni dans cette allusion, ni dans les deux citations mentionnées ci-dessus, que ce soit avant ou après le verbe λέγεται, ne retrouve-t-on le terme τινος. Cette leçon du texte de Philopon jure donc avec celle du lemme qui lui est imposé, p. 28, 1: τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου τινος λέγεται, ἐν ὑποκειμένῳ δὲ οὐδενί ἐστιν. Elle pourrait, parmi d'autres, témoigner en faveur d'un ajout, ou d'un remplacement, des lemmes, postérieur à Philopon. D'autre part, A. Busse, pour suppléer une supposée lacune en page 31, 17, propose, dans son appareil critique, de compléter ainsi le texte: φησὶ γὰρ καθ' ὑποκειμένου τινὸς λέγεται. Pour être fidèle à la lettre de Philopon, il aurait fallu qu'il ne mentionnât pas le terme τινος.

³⁴² Sur la définition du but des *Catégories*, voir p. 8, 23 - 12, 11. L'énoncé καὶ ἐξ αὐτῶν τῶν ῥητῶν, que j'ai traduit par « même à partir de ces passages », fait allusion et au passage qui comprend la division des mots, soit *Catégories* 1 a 16-19 et à la citation concernant la division des êtres, soit *Catégories* 1 a 20. Tirant ici partie du rapprochement de ces deux extraits pour confirmer le but qu'il a assigné aux *Catégories*, Philopon, du même coup, attaque les arguments fournis en faveur de deux interprétations adverses. En effet, dans son introduction (voir p. 8, 29-33 et p. 8, 33 - 9, 4), Philopon nous dit que ceux qui prétendent que le but des *Catégories* concerne les seuls mots, s'appuient sur le passage suivant: τῶν λεγομένων τὰ μὲν κατὰ συμπλοκὴν λέγεται τὰ δὲ ἄνευ συμπλοκῆς; tandis que ceux qui soutiennent que le but du traité concerne les seules choses, en veulent pour preuve cet autre passage: τῶν ὄντων τὰ μὲν καθ' ὑποκειμένου λέγεται. De là l'insistance de Philopon: « même à partir de ces passages », le but du traité est évident.

Division des mots en simples et complexes ³⁴³

Par ailleurs, Aristote divise les mots en mots simples et mots complexes. Et il déclare simples ceux qui désignent une chose simple, soit une substance, soit une activité, soit une passion; mais complexes ceux qui désignent quelque chose de complexe et qui combinent [26,10] une substance à une activité ou à une passion.³⁴⁴ Ainsi: « Socrate court » - cela, en effet, est complexe; et « Socrate » ou « boeuf » - qui, en effet, sont simples.

Détermination de la simplicité ou de la complexité des mots par les choses ³⁴⁵

Tout mot simple ne désigne cependant pas une chose simple ni non plus tout mot complexe deux choses. Assurément sont complexes des mots comme « Colline d'Arès »³⁴⁶ et « Roche du Corbeau ».³⁴⁷ Pourtant, ce qu'ils désignent est simple. En revanche, sont des mots simples « je cours », « tu cours » et tous les verbes à la première [26,15] et à la deuxième personnes,³⁴⁸ de

³⁴³ Philopon établit une équivalence entre mots simples (ἀπλάι) et se disant sans combinaison (ἄνευ συμπλοκῆς) et entre mots complexes (σύνθετοι) et se disant avec combinaison (κατὰ συμπλοκὴν).

³⁴⁴ Cette affirmation laisse supposer qu'un énoncé tel « Socrate est un homme », parce qu'il ne combine pas une substance et un accident, est, eu égard à la réalité, un énoncé sans combinaison. Cf. d'ailleurs Porphyre, *In Cat.*, p. 87, 3-5.

³⁴⁵ Conception développée aussi chez Simplicius, *In Cat.*, p. 43, 18-25; Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 1-11. Voir aussi Élias, *In Cat.*, p. 145, 20 - 146, 9.

³⁴⁶ Ἄρειος πάγος: colline d'Athènes où siégeait le tribunal du même nom, soit l'Aréopage. L'exemple se lit également chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 4 et Élias, *In Cat.*, p. 145, 33.

³⁴⁷ Κόρακος πέτρα: rocher d'Ithaque. Voir Homère, *Odyssée* XIII, 407. L'exemple se rencontre également chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 4 et Élias, *In Cat.*, p. 145, 33.

³⁴⁸ En grec, le pronom personnel n'accompagne le verbe que pour mettre en relief le sujet. Aussi τρέχω et τρέχεις se traduisent habituellement en français par « je cours » et « tu cours ». Mais dans le présent contexte, la traduction de τρέχω et τρέχεις présente quelque difficulté. En effet, Philopon veut démontrer ici que ces verbes, bien qu'ils ne soient exprimés

même qu'à la troisième personne, tous ceux des verbes qui réfèrent à une personne déterminée, comme « *il tonne* », « *il éclaire* » et « *il pleut* » (car, manifestement, il s'agit de Zeus).³⁴⁹ En effet, tous ces verbes sont simples par le mot, mais complexes par ce qui est désigné. Car ils désignent une certaine substance combinée à une activité. On affirme cependant, dans le cas des troisièmes personnes, qu'elles ne manifestent pas précisément la substance, vu l'indétermination du [26,20] verbe. Voilà pourquoi j'ai retenu³⁵⁰ seulement celles qui désignent une personne déterminée. Toutefois, bien que les troisièmes personnes des verbes ne désignent pas une substance déterminée, il n'en reste pas moins que, dans tous les cas, elles montrent qu'il y a quelque substance qui agit ou subit. De sorte que, dans tous les cas, les troisièmes personnes des verbes à l'indicatif sont simples quant au mot, mais complexes quant à ce qui est désigné. En effet, il est évident que celui qui dit: « *il court* » ou « *il vainc* », attribue à quelqu'un [26,25] le fait de vaincre ou de courir. Donc, dans tous les cas, même pour les troisièmes personnes, la substance est aussi manifestée, même si c'est de manière indéterminée. Néanmoins, Aristote a reçu de tels verbes comme simples, du fait qu'ils ne manifestent pas de manière déterminée la substance. Mais, à proprement parler, seraient simples les verbes montrant

que par un seul mot, contiennent en fait deux réalités: une substance et une activité. Cette idée ne pourrait se rendre, en français, que par notre impératif présent. Car l'on ne peut traduire, du grec au français, un verbe au mode indicatif, comme *τρέχω*, sans lui accoler un pronom personnel. Pour rendre l'idée, j'ai donc cru bon de mettre en italiques les pronoms que nous devons ici sous-entendre et que nous retrouverions normalement, dans un contexte différent.

³⁴⁹ Entendre que c'est Zeus qui tonne ou produit le tonnerre, qui éclaire ou jette des éclairs, qui pleut ou fait pleuvoir. L'exemple est utilisé par Simplicius, *In Cat.*, p. 43, 25. Voir aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 87, 39-40.

³⁵⁰ J'ai suivi la correction de A. Busse: *παρέλαβον* pour *παρέλαβεν* (manuscrits CF). L'édition aldine offre elle aussi une leçon appropriée: *παρελάβομεν*. En effet, il semble que Philopon fasse référence aux exemples qu'il a mentionnés ci-dessus. Du moins, selon ce qu'on lit, plus bas dans le texte, il ne peut faire allusion aux exemples employés par Aristote.

seulement une activité ou une passion, sans celui qui agit ou qui subit. Par exemple: « frapper » ou « être frappé ».³⁵¹

Il ne faut donc pas [26,30] juger des choses simples ou complexes par la complexité ou la simplicité des mots, mais à partir des choses désignées elles-mêmes. Et même faut-il dire simples les mots eux-mêmes qui, fussent-ils complexes, désignent une chose simple, tout comme il faut dire complexes les mots simples, s'ils désignent une chose complexe. En effet, si nous discutons de mots seulement et de la quantité des syllabes, nous définirions la complexité en fonction de la quantité, [26,35] comme le font aussi les grammairiens.³⁵² Mais, du moment que nous discutons de mots en tant qu'ils sont dotés de signification, [27,1] c'est en fonction des choses désignées qu'il faut aussi juger les mots. En

³⁵¹ Sur la complexité implicite des verbes conjugués, par opposition aux verbes à l'infinitif, voir Philopon, plus loin *In Cat.*, p. 185, 13-19. Dans le contexte présent, les problèmes occasionnés par les verbes sont effleurés par Simplicius, *In Cat.*, p. 43, 24-25, qui mentionne ζῶ au nombre des expressions en combinaison (cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 87, 36-39), et Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 9-10. Ils sont examinés plus à fond par Élias, *In Cat.*, p. 146, 25 - 147, 4, qui précise qu'Aristote aurait employé, comme exemples d'expressions sans composition, des verbes à l'infinitif, s'il n'avait voulu reprendre en les décomposant les exemples déjà utilisés pour les expressions avec composition (voir *Catégories* Ia 16-19).

Par ailleurs, on rencontre un développement similaire chez Ammonius, *In De int.*, p. 28, 11-28, dans un contexte différent, où il est question de l'impossibilité pour les noms et les verbes de désigner par eux-mêmes quelque chose de vrai ou de faux. Ammonius y reconnaît la complexité sous-jacente des verbes aux premières et deuxièmes personnes, pour lesquels on doit sous-entendre un pronom personnel défini, et celle des verbes à la troisième qui, tel ὕει ou βροντᾷ ou ἀστράπτει, désignent une personne déterminée, en l'occurrence Zeus. Ammonius n'y précise cependant pas que les verbes dont la troisième personne est indéfinie font tout de même référence à une action et une substance, et que seuls les verbes à l'infinitif n'allient pas deux catégories distinctes.

³⁵² Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 22, 15-17 et 21-25: « ... Et il n'est pas même correct de dire que l' 'homme' ou le 'boeuf' comportent combinaison parce qu'ils présentent un regroupement (σύνθεσις) de syllabes et de lettres. En effet, les anciens ne nommaient pas 'combinaison' (συνπλοκή) le regroupement des lettres mais celui des parties du discours. » Voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 1-4: « Il faut savoir que les grammairiens disent en combinaison ou sans combinaison autres choses que les philosophes. En effet, les grammairiens s'occupent

effet, le mot « cavalier » ne montre pas quelque chose de simple, car il désigne le cheval tout comme l'homme qui le chevauche et l'art hippique. Il ne faut donc pas dire que le mot est simple, mais complexe. De même aussi pour le mot « Villeneuve ».³⁵³ Puisqu'il désigne une seule chose, [27,5] il ne faut pas dire qu'il est complexe, mais simple.

Précision sur l'expression « est dite » ³⁵⁴

Par ailleurs, l'expression « est dite » sied à la fois aux choses, aux notions et aux mots. On dit en effet des choses qu'elles sont dites, mais en tant qu'elles sont désignées; et des notions pareillement qu'elles sont dites, mais en tant qu'elles sont exprimées;³⁵⁵ mais l'on dit aussi des mots qu'ils sont dits, mais en tant qu'ils sont proférés.

du mot et non de ce qui est désigné, tandis que les philosophes s'occupent des choses, de ce qui est désigné. »

³⁵³ On trouve, dans l'édition de A. Busse, le terme Νεάπολις écrit en un seul mot. On s'attendrait à ce qu'il soit écrit en deux mots: Νεὰ πόλις. Cette dernière graphie n'est pas inusitée: d'ailleurs, un peu plus haut, elle est adoptée par l'édition aldine pour constituer un exemple supplémentaire d'expressions comprenant plusieurs termes mais ne désignant qu'une chose unique (voir apparat critique de A. Busse, p. 26, 13). Cf. toutefois Simplicius, *In Cat.*, p. 43, 22 et Élias, *In Cat.*, p. 145, 34, qui présentent également Νεάπολις en un seul mot. Voir aussi Ammonius, *In De int.*, p. 34, 2-9.

³⁵⁴ Soit λέγεται, en *Catégories* 1 a 16. Développements parallèles chez Simplicius, *In Cat.*, p. 41, 8 - 42, 8 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 41, 19-25.

³⁵⁵ ἔξαγγελόμενα.

Justification de l'ordre de présentation ³⁵⁶

[27,10] Mais pour quelle raison Aristote place-t-il les mots en combinaison avant les mots sans combinaison? Nous disons qu'il plaît à la nature humaine de progresser du moins parfait et complexe vers le plus simple et plus parfait. Car ce qui est complexe nous est plus habituel et plus aisé à connaître. Ainsi, par exemple, même l'enfant sait nouer un énoncé et dire: « Socrate se promène ». Par contre, il ne peut en plus le décomposer en son [27,15] verbe et son nom, ni ceux-ci en syllabes, ni ces dernières en leurs lettres.³⁵⁷ Ainsi donc, nous aussi, en voyant un homme se promener, nous apprenons d'abord à connaître ce tout, un homme qui se promène, puis alors nous le décomposons en substance et activité.

³⁵⁶ Problème abordé par Ammonius, *In Cat.*, p. 24, 14-18; Simplicius, *In Cat.*, p. 40, 25 - 41, 7; Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 11-29; Élias, *In Cat.*, p. 146, 10-25. Les trois derniers commentateurs présentent au moins les deux raisons fournies chez Philopon. Ammonius se limite à la seconde.

³⁵⁷ Le même exemple est utilisé par Philopon, *In An. prior.*, p. 5, 32 - 6, 1, pour montrer que la synthèse est plus facile que l'analyse. Sauf que là ce n'est pas l'enfant qui est cité mais l'homme simple (ὁ ἰδιώτης), qui peut dire « Socrate se promène » sans pouvoir toutefois décomposer l'énoncé en son nom et son verbe. Sur le rapport d'antériorité des lettres par rapport au discours, voir Philopon, *In Cat.*, p. 193, 14-27.

Cf. aussi Philopon, *In De an.*, p. 226, 10-19: « Nous disons donc, pour notre part, que l'on identifie trois modes de ce qui est plus aisé pour nous. En effet, le que (ὅτι) est pour nous plus aisé que le parce que (διότι) et premier dans l'ordre de la connaissance. Ainsi, que nous avons une âme et qu'elle est immortelle est plus accessible à l'intelligence de la multitude que de réfléchir et s'appliquer à comprendre le raisonnement qui établit cela (παρακολουθῆναι καὶ ἐπιβαλεῖν τῷ λόγῳ τῷ ταῦτα κατασκευάζοντι). Deuxièmement, comme mentionné dans la *Physique* (voir 184 a 16-26), ce qui est général et mêlé (τὸ καθόλου καὶ συγκεχυμένον) est plus aisé pour nous que le particulier ou ce qui est plus décomposé. Par exemple, de savoir tout simplement qu'il s'agit d'un corps que de savoir qu'il s'agit de telle sorte de corps: céleste, terreux ou un mélange de tel ou tel type. Troisièmement, est plus aisé pour nous ce qui est premier pour nous mais second par nature. En effet, les choses plus complexes (τὰ συνθετώτερα) sont pour nous plus aisées à connaître que les plus simples (ἀπλουστέρων), qui sont premières par nature. »

Et comment se fait-il donc que nous disions, plus haut,³⁵⁸ que nous devons commencer par ce qui est plus simple, puisque le complexe ne peut être connu si le simple n'est d'abord connu; [27,20] et, qu'à cause de cela, l'enseignement des mots simples doit précéder celui des syllogismes? Nous disons donc que pour ce dont on ignore tout autant le simple que le complexe, il faut commencer par le plus simple. Là, en effet, on ignorait tant le syllogisme que les mots simples. Mais ici, les mots les plus complexes sont les plus aisés à connaître. Voilà pourquoi il faut commencer l'enseignement par les mots les plus aisés à connaître. [27,25] De sorte que là nous disions commencer par les mots les plus simples, vu le mode de l'enseignement; tandis qu'ici nous disons commencer par les mots les plus complexes, vu le mode de connaissance.

Mais il existe encore une autre raison pour qu'ici les mots complexes soient placés avant les simples. En effet, c'est parce qu'Aristote s'apprête à diviser ce qui est sans combinaison qu'il a mentionné les mots simples en deuxième, afin de les enseigner aussitôt après. [27,30] Et, il va les diviser, lorsqu'il dit: « ce qui est dit sans combinaison ».³⁵⁹

³⁵⁸ Voir p. 12, 28-33 et p. 10, 24 - 11, 34.

³⁵⁹ Allusion à *Catégories* 1 b 25: τῶν κατὰ μηδεμίαν συμπλοκὴν λεγομένων. Philopon dit ici: τῶν ἄνευ συμπλοκῆς λεγομένων. Mais par trois fois, ailleurs dans son exposé, il cite le texte d'Aristote, tel que nous le transmet la tradition (voir p. 43, lignes 10, 18, 21-22; page 44, 1-2 et page 45, 27-28).

Par ailleurs, c'est à dessein qu'Aristote place, pour ce qui est dit sans composition, deux noms puis deux verbes de suite, afin qu'ultérieurement il ne s'ensuive aucune erreur.³⁶⁰

La division des choses (examen de Catégories 1 a 20 - b 9) ³⁶¹

**Parmi les êtres, les uns sont dits d'un substrat,
mais ne sont dans aucun substrat.
[Catégories 1 a 20-21]**

Justification numérique des divisions ³⁶²

[28,3] Sur le point de nous transmettre la division des choses en dix,³⁶³ Aristote expose d'abord leur division en quatre.³⁶⁴ En effet, il a d'abord transmis [28,5] la division des mots en deux,³⁶⁵ puis il procède à ce découpage en quatre. Avec raison, car

³⁶⁰ Le texte de Philopon se lit comme suit: ἐξεπίτηδες δὲ ἐπὶ τούτων δύο ὀνόματα τάττει καὶ δύο ῥήματα ἐφεξῆς, ἵνα μὴ τις ὕστερον παρακολουθήσῃ πλάνη. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 24, 18-20: « C'est aussi à dessein qu'Aristote dispose les deux noms ensemble et les deux verbes ensemble: il veut éviter qu'on ne croie, en lisant le nom avec le verbe, qu'il parle avec composition. » (traduction de Y. Pelletier (1983)) Voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 30-34 et Élias, *In Cat.*, p. 146, 18-25.

³⁶¹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 71, 15 - 79, 35; Dexippe, *In Cat.*, p. 22, 26 - 25, 21; Ammonius, *In Cat.*, p. 24, 21- 30, 23; Simplicius, *In Cat.*, p. 44, 1 - 51, 27; Olympiodore, *In Cat.*, p. 43, 1 - 49, 23; Élias, *In Cat.*, p. 147, 5 - 153, 2.

³⁶² Cette justification se retrouve, à peu de différences près, chez Ammonius, *In Cat.*, p. 24, 22 - 25, 2. Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 44, 8-11.

³⁶³ Allusion à *Catégories 1 b 25 sq.*

³⁶⁴ Allusion à *Catégories 1 a 20 - b 9.*

³⁶⁵ Allusion à *Catégories 1 a 16-19.*

le nombre deux multiplié par lui-même fait quatre. Or, c'est après cette division-là qu'Aristote transmettra la division en dix. Car l'addition des nombres à partir de l'unité jusqu'à quatre fait dix:³⁶⁶ 1, 2, 3, 4 et le résultat est dix.³⁶⁷

Comparaison des différentes divisions des choses ³⁶⁸

En outre, Aristote effectue ici [28,10] la division des choses sous forme de combinaisons. En effet, il combine l'universel à la substance et à l'accident et, de même manière, le particulier à ces derniers. Là-bas,³⁶⁹ cependant, c'est en détail

³⁶⁶ ὁ γὰρ ἀπὸ μονάδος ἀρχόμενος ἀριθμὸς συντιθέμενος μέχρι τοῦ τέσσαρα ποιεῖ τὸν δέκα. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 24, 24-25: ἐπεὶ περ ἀπὸ μονάδος συντιθέντες μέχρι τῆς τετράδος πρώτως τὸν δέκα ἀριθμὸν ποιοῦμεν.

³⁶⁷ La justification du nombre des catégories par l'addition des quatre premiers nombres s'appuie sur la numérologie pythagoricienne. Philopon lui-même, *In De an.*, p. 75, 34 - 76, 16 nous expose le sens à donner à cette opération, son origine et sa portée: « ... Aristote rapporte donc là (entendre: dans le *De philosophia*) l'opinion de Platon et des pythagoriciens sur les êtres et leurs principes. Il dit donc que ceux-ci affirment que les formes sont des nombres, et des nombres décadiques. En effet, ils appelaient chacune des formes décades. Certes, ils disaient des formes qu'elles étaient des nombres soit parce que, de même que le nombre mesure et détermine les substrats, ainsi aussi les formes sont aptes à mesurer et à déterminer la matière ...; soit parce que, de même que tous les nombres proviennent d'un seul principe, puisqu'ils dérivent de la monade, ainsi aussi les formes dérivent d'un principe unique de toutes choses. Ils appelaient donc les formes nombres pour cette raison, et nombres décadiques à cause de la perfection des formes. En effet, dix est un nombre parfait: il comprend tout nombre en lui... Mais ils disaient que les principes de ces formes étaient la monade, la dyade, la triade et la tétrade, car l'addition des nombres à partir de l'unité jusqu'à quatre fait dix: 1, 2, 3, 4 et le résultat est dix. Ils disaient donc que ces quatre-là étaient principes à la fois de manière commune dans tous les êtres et en propre dans les intelligibles, dans les êtres naturels et dans les sensibles. » Suit, *In De an.*, p. 76, 16 - 78, 26, l'explication de la présence des principes dans tous les êtres. Cf. aussi *In De an.*, p. 80, 17 - 81, 13.

³⁶⁸ Exposé rejoignant celui d'Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 2-4. Voir par ailleurs Porphyre, *In Cat.*, p. 71, 19-26 (suivi par Simplicius, *In Cat.*, p. 44, 3-8), qui présente la division en quatre des êtres comme la plus petite division qui soit des êtres, et celle en dix comme la plus grande.

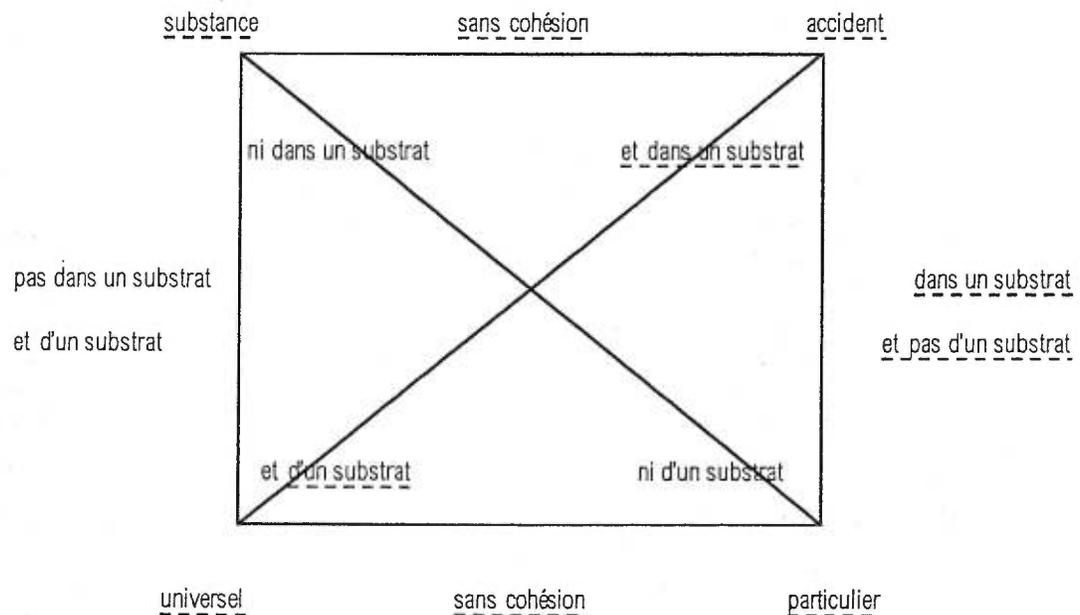
³⁶⁹ Lors de la division en dix, en *Catégories* 1 b 25 sq.

qu'il effectue le découpage le plus simple qui soit, ne combinant rien à rien, mais enseignant chaque chose telle qu'elle est de nature: d'une part, en propre, la substance et, d'autre part, en propre, et non en commun, chacun des accidents.

[28,15] Donc, puisque la division des êtres s'accomplit selon différentes appréhensions, c'est avec raison que les sections de la division diffèrent également.

Présentation de la division en quatre des êtres ³⁷⁰

La division des êtres ici proposée est donc la suivante. Parmi les êtres, soutient Aristote, les uns sont des substances, les autres des accidents. D'un autre côté, parmi les êtres, les uns sont universels, les autres particuliers. Donc, puisque ces sections sont au nombre de quatre, si elles sont prises deux par deux, de leur [28,20] combinaison se produisent six couples: deux sans fondement - ceux qui accouplent les contraires -, tandis que les quatre autres sont cohérents. En effet, d'entre les êtres, certains sont des substances universelles, d'autres des accidents universels, et certains sont des substances particulières, d'autres des accidents particuliers, comme le comprend la figure ci-dessous:



³⁷⁰ Un exposé similaire apparaît chez Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 5-12; Simplicius, *In Cat.*,

Justification et explication des dénominations utilisées par Aristote pour la division des êtres en quatre

[29,1] Cependant, si Aristote avait utilisé ces mots-là, l'exposé serait clair.

Mais puisqu'il pratique l'obscurité, pour la raison déjà mentionnée,³⁷¹ il a utilisé d'autres noms, mieux appropriés à la nature des choses désignées, mais inhabituels pour le grand nombre et, dans cette mesure-là, plus obscurs.

Aristote appelle donc l'accident [29,5] « dans un substrat »,³⁷² la substance « pas dans un substrat »,³⁷³ l'universel « d'un substrat »³⁷⁴ et le particulier « pas d'un substrat ».³⁷⁵ Et ce pourquoi Aristote appelle l'accident « dans un substrat » est évident. En effet, ce dernier ne peut par lui-même subsister, mais il a besoin d'autre chose pour exister, c'est-à-dire de la substance. Quant à la substance, Aristote l'appelle « pas dans un substrat », car elle n'a pas besoin d'autre chose [29,10] pour exister. L'universel, d'autre part, il l'appelle « d'un substrat », parce qu'il a besoin des êtres particuliers, non pour exister, mais pour l'attribution, puisque sans les

p. 44, 11-25 et p. 45, 8-18; Olympiodore, *In Cat.*, p. 43, 3-11; Élias, *In Cat.*, p. 147, 7-11 et déjà chez Porphyre, *In Cat.*, p. 71, 28 - 72, 15, qui substitue aux énoncés aristotéliens de la division des êtres en quatre les expressions: substance, accident, universel, particulier.

³⁷¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 6, 17-28. On rencontre la même justification chez Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 13-15. Cf. aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 43, 30-36. Porphyre, *In Cat.*, p. 72, 30 - 73, 2, insiste plutôt sur la nature descriptive des énoncés fournis par Aristote. L'explication de Porphyre est reprise par Simplicius, *In Cat.*, p. 45, 19-28; Olympiodore, *In Cat.*, p. 43, 36 - 44, 1; Élias, *In Cat.*, 147, 34 - 148, 3.

³⁷² Voir *Catégories* 1 a 23 et b 1. Les explications données par Philopon dans ce paragraphe trouvent un parallèle chez Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 15-20 et chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 43, 11-29. Voir aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 73, 3 - 77, 12; Simplicius, *In Cat.*, p. 44, 26 - 45, 7; Élias, *In Cat.*, p. 148, 14-16.

³⁷³ Voir *Catégories* 1 a 20-21 et b 3.

³⁷⁴ Voir *Catégories* 1 a 20 et 29.

³⁷⁵ Voir *Catégories* 1 a 24 et b 3-4.

êtres particuliers, l'universel ne saurait s'attribuer à quelque chose. Quant au particulier, il le nomme « pas d'un substrat », parce que les êtres particuliers ne sont attribués à rien d'autre.

Pourquoi Aristote a-t-il appelé la substance « pas dans un substrat » et non « substrat », [29,15] si vraiment elle sert de substrat aux accidents pour l'existence?³⁷⁶ À ce propos, nous dirons donc, premièrement, que ce n'est pas toute substance qui est substrat. En effet, la substance divine n'est vraiment pas un substrat. Car, rien ne lui advient par accident. Elle ne saurait par suite être appelée substrat. Donc, si Aristote avait nommé, communément, la substance « substrat », il n'aurait pas englobé la substance divine.³⁷⁷

Deuxièmement, et ceci est même certainement la raison maîtresse, [29,20] c'est que d'entre les divisions qui présentent les opposés, les unes sont partielles, les autres exhaustives; et sont partielles celles qui présentent les contraires, mais sont

³⁷⁶ Philopon présente maintenant trois raisons pour lesquelles Aristote, dans la division des êtres en quatre, évite de nommer la substance « substrat »: 1) afin de ne pas exclure la substance divine; 2) afin de comprendre, à l'aide d'une division par contradiction, tous les êtres; 3) à cause de l'ambiguïté du mot « substrat ». Ces trois mêmes raisons se rencontrent, dans un développement similaire mais moins élaboré, chez Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 20 - 26, 16. Pour la deuxième raison, cf. en outre Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 1-4, 13-34; Élias, *In Car.*, p. 148, 3-18; Simplicius, *In Cat.*, p. 44, 29 - 45, 6. Pour la troisième raison, cf. en outre Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 26-34.

³⁷⁷ Selon Philopon, *In Car.*, p. 49, 27 - 50, 3; 52, 9 - 53, 6, l'exposé d'Aristote sur la substance, au chapitre 5 des *Catégories*, ne concerne néanmoins pas la substance divine ni aucune substance simple, puisqu'il ne porte que sur la substance composée, première ou seconde.

exhaustives celles selon la contradiction.³⁷⁸ En effet, parmi³⁷⁹ les contraires les uns ont un intermédiaire, les autres pas d'intermédiaire. Par nécessité, la division en contraires, pour ceux avec intermédiaire, n'est pas exhaustive. Or, sont des contraires avec intermédiaire, par exemple, le blanc [29,25] et le noir, la santé et la maladie. En effet, entre le blanc et le noir, il y a le gris, le rouge et toutes les autres couleurs; et, entre la santé et la maladie, ce qu'on appelle, chez les médecins, l'état qui n'est ni l'un ni l'autre - car, soutiennent-ils, les convalescences, au sortir d'une maladie, ne sont ni des états de santé (car ils n'impliquent pas l'activité de ceux qui sont en santé), ni des maladies (car les convalescents se trouvent délivrés de la cause qui produit la maladie), donc [29,30] la convalescence est quelque chose d'intermédiaire entre la maladie et la santé. Toutefois, l'impair et le pair sont sans intermédiaire, si vraiment ils s'opposent en tant que contraires - car nous avons nous-mêmes montré, ailleurs, qu'ils n'étaient pas des contraires.³⁸⁰ D'un autre côté, le rationnel et l'irrationnel s'opposent sans intermédiaire, n'étant pas non plus des contraires.³⁸¹ De sorte que les contraires, au sens dominant du terme, ont tous [30,1] des intermédiaires. Donc, si l'on divise les êtres en contraires, en

³⁷⁸ Les termes grecs traduits par « partielles » et « exhaustives » sont *φυκταί* et *ἄφυκτοι*, soit, littéralement, « évitables » et « inévitables ». Mais, comme nous le constatons par la suite, il ne s'agit pas, pour Philopon, de prétendre que certaines divisions peuvent être évitées ou écartées, tandis que d'autres ne le pourraient pas. Il s'agit plutôt de démontrer que tous les êtres sont inévitablement compris dans certains types de divisions - soit celles selon la contradiction -, tandis qu'il existe d'autres sortes de divisions auxquelles certains êtres peuvent échapper - soit celles selon les autres formes d'opposition: la contrariété, la relation (voir p. 30, 6-8), l'état et la privation.

³⁷⁹ Il y a un « puisque » (*ἐπειδὴ*) au début de la phrase qui conditionne l'exposé jusqu'à p. 30, 1: « Donc, si l'on divise les êtres en contraires »

³⁸⁰ Nous n'avons pas trouvé le passage auquel Philopon fait allusion. A. Gudeman (1916), col. 1772, prétend que Philopon se réfère à son commentaire sur *l'Isagoge*, affirmation qui fut critiquée par M. Wallies (1916), col. 588.

disant que parmi les êtres les uns sont blancs et les autres noirs, on laisse nécessairement échapper toutes les couleurs intermédiaires, et non seulement cela mais aussi les substances qui n'admettent pas de couleurs, telles que l'air, l'âme, l'ange.³⁸²

Mais, pas même les divisions selon les espèces restantes d'opposés [30,5] ne possèdent l'exhaustivité, à la seule exception de celles qui adviennent selon la contradiction. Par exemple, si l'on dit que d'entre les êtres les uns sont à droite, les autres à gauche, ou que les uns sont des maîtres les autres des esclaves, les uns des pères les autres des fils. Il existe en effet des êtres qui ne relèvent en rien de ces divisions. Mais certes, il n'y aura pas non plus d'exhaustivité, si la division se fait selon la privation ou l'état. Par exemple, si l'on dit que parmi les êtres les uns [30,10] sont aveugles, tandis que les autres voient, ou que les uns sont cultivés, les autres incultes.³⁸³ Car un état et une privation ne se disent que de ce qui est capable de les recevoir. Or, ce qui n'est pas de nature à recevoir cet état, n'est pas dit non plus privé de celui-ci. De sorte que l'état et la privation ne divisent pas tous les êtres, à moins que, dans certains cas, ils n'équivalent à la contradiction, comme c'est le cas pour « corps » et « incorporel », car rien ne leur est intermédiaire. [30,15] En effet, le mot « incorporel » équivaut à la négation « non-corps ».

³⁸¹ Sur l'absence de contrariété entre le rationnel et l'irrationnel, cf. Ammonius, *In Is.*, p. 103, 9 sq.

³⁸² Contrairement à Ammonius, Philopon parle à huit reprises d'anges dans son commentaire aux *Catégories*, ici et p. 30, 15-19; 49, 23-27; 51, 29 - 52, 1; 52, 9-11; 68, 4-6; 159, 5-8; 196, 23-26.

³⁸³ Les termes « cultivés » et « incultes » traduisent en fait les termes σοφά et ἄσοφα.

Donc, c'est seulement la division selon la contradiction qui englobe tous les êtres. Par exemple, si l'on dit que parmi les êtres, les uns sont blancs, les autres non blancs. Car le gris est non blanc, de même que le jaune et le rouge. Mais l'âme aussi est non blanche et l'ange³⁸⁴ non blanc. En effet, ils ne sont pas même du tout de nature à recevoir des couleurs. Du reste, [30,20] Platon célèbre la méthode de la division qui advient selon la contradiction, car, affirme-t-il, aucun des êtres ne se glorifiera de lui échapper.³⁸⁵ Voilà donc pourquoi Aristote, lui aussi, puisqu'il appelle l'accident « dans un substrat », a désigné la substance par la négation de cette propriété, en l'appelant « pas dans un substrat », afin d'englober toutes les substances.³⁸⁶

[30,25] Outre cela, nous dirons que « substrat » a deux acceptions: d'une part, il y a le substrat relatif à l'existence, d'autre part il y a le substrat relatif à l'attribution. Le substrat relatif à l'existence, c'est la substance, car c'est elle qui sert de substrat aux accidents pour l'existence. Quant au substrat relatif à l'attribution, ce sont les êtres particuliers, car ce sont eux qui servent de substrats aux universels pour l'attribution, non pour l'existence. En effet, les universels n'ont pas besoin des particuliers pour subsister, mais pour [30,30] avoir ce à quoi ils seront attribués. Au contraire, les

³⁸⁴ Voir note 382.

³⁸⁵ Οὐδὲν γὰρ ... τῶν ὄντων καυχῆσεται αὐτὴν ἐκφυτεῖν. Cf. Platon, *Sophiste*, 235 c: οὐδὲν μὴ ποτε ἐκφυγὸν ἐπεύξεται τὴν τῶν οὕτω δυναμένων μετιέναι καθ' ἕκαστά τε καὶ ἐπὶ πάντα μέθοδον. La citation, telle que la présente Philopon, se rencontre cependant, à peu de différences près, chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 2, 27-28 et p. 126, 27-28; Élias, *In Is.*, p. 73, 12; Élias, *In Cat.*, p. 142, 31-32; David, *Prol.*, p. 9, 29-30; David, *In Is.*, p. 162, 1; anonyme, *Prol.*, p. 11, 20-21; 23, 12-13; 27, 21-22. Au sujet de la transmission des citations, voir L.G. Westerink (1990), p. lxxxv-lxxxvi.

particuliers ont besoin des universels, non pour l'attribution, mais pour l'existence. Car ni Socrate ni Platon ne peuvent exister, s'il n'y a pas l'homme tout simplement.

Or, parmi les substrats pour l'attribution, l'un est substance, l'autre accident. En effet, la substance particulière sert de substrat à la substance universelle pour l'attribution, comme on l'a dit. Ainsi, Socrate pour l'homme tout simplement [31,1] et pour l'animal tout simplement. Et l'accident particulier sert de substrat pour l'attribution à l'accident universel. Ainsi le blanc dans cette pierre pour le blanc tout simplement et la couleur, car nous disons et que cette pierre-ci est blanche et que le blanc tout simplement est une couleur. Puis donc que chacun d'eux est dit substrat de la même manière, si Aristote avait dit: « parmi les [31,5] êtres, les uns sont dans un substrat, les autres sont substrats », il aurait englobé aussi les accidents particuliers, lesquels sont eux aussi substrats, bien que non pas relativement à l'existence, mais relativement à l'attribution. Mais, par le fait de dire: « pas dans un substrat », il veut dire la substance qui est substrat pour l'existence, et il veut la mettre en contraste par rapport aux accidents.³⁸⁷

³⁸⁶ Cet exposé annonce la position de Philopon sur le statut des différences. Voir Philopon, *In Cat.*, p. 62, 9 sq.

³⁸⁷ Philopon affirme que le mot « substrat » est évité pour ne pas inclure les accidents particuliers. L'argument est repris par Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 26-34, bien qu'en relation avec celui sur la contradiction, pour répondre à une aporie: « Même si Aristote voulait avancer son énoncé sous forme de contradiction, il pouvait néanmoins le faire en désignant la substance par une affirmation, en disant: 'les uns ne sont pas substrats, les autres substrats'. À cela nous objectons que si Aristote avait dit que la substance est le substrat, l'énoncé se trouverait à être faux, car ce n'est pas seulement la substance qui sert de substrat, mais aussi les accidents particuliers aux universels. En effet, ce blanc sert de substrat au blanc universel, bien que non pour sa constitution mais pour l'attribution. Donc, si les accidents aussi servent de substrats, Aristote ne pouvait utiliser le nom substrat pour la seule substance. » Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 10-16: « Ou encore, c'est parce que le substrat se dit en deux sens, l'un par

[31,10] Par ailleurs, de ces deux divisions, l'une est tirée [31,10] du mode d'existence, l'autre du mode d'attribution. Et est tirée du mode d'existence, celle qui dit que parmi les êtres, les uns sont dans un substrat, tandis que les autres ne sont pas dans un substrat. Mais est tirée du mode d'attribution, celle qui dit que d'entre les êtres, les uns sont dits d'un substrat, tandis que les autres ne sont pas dits d'un substrat. Les uns, en effet, soutient Aristote, sont des attributs, tandis que les autres sont des substrats pour [31,15] l'attribution. Et vois la rigueur d'Aristote: comment, pour la division qui désigne le mode d'existence, il dit: « sont »;³⁸⁸ tandis que pour celle qui désigne le mode d'attribution, il dit: « sont dits »,³⁸⁹ pour « sont attribués »; et: « mais ne sont dans aucun substrat », pour « n'existent pas dans une autre chose ».

rapport à l'existence comme la substance pour les accidents, l'autre par rapport à l'attribution comme les substances particulières pour les substances universelles ... Si donc Aristote avait simplement appelé substrat la substance, quelqu'un soulèverait peut-être cette objection: 'Aristote ne donne-t-il pas comme substance seulement la substance particulière, celle qui sert de substrat d'attribution aux universels?' » (la traduction, sauf une petite adaptation, est de Y. Pelletier (1983)).

³⁸⁸ Littéralement ἔστιν, en *Catégories* 1 a 21, 22 sq.

³⁸⁹ Littéralement λέγεται, en *Catégories* 1 a 20, 22 sq. Pour des précisions similaires sur les termes ἔστιν et λέγεται, voir Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 21-24 et Simplicius, *In Cat.*, p. 45, 25-29.

Après « sont dits », A. Busse suppose une lacune et ajoute: φησὶ γὰρ καθ' ὑποκειμένον τινὸς λέγεται. Cet ajout rétablit en effet l'équilibre du texte. Toutefois, à défaut de savoir s'il y a une fenêtre ou des variantes dans les manuscrits, nous nous en tenons au texte de l'édition qui est, somme toute, cohérent.

Justification de l'ordre de présentation dans la division des êtres en quatre ³⁹⁰

D'autre part, des quatre couples, Aristote place en premier lieu la substance universelle, puisqu'elle a plus grande valeur [31,20] et parce que nous devenons savants par l'acquisition des connaissances universelles. D'ailleurs, dans le cas des êtres particuliers, nous ne différons en rien des animaux irrationnels, mais certains d'entre eux ont même plus aiguisés que nous les sens par lesquels nous captions les êtres particuliers.³⁹¹ Aristote pose ensuite, comme deuxième couple, l'opposé de la substance universelle, c'est-à-dire l'accident particulier. En effet, l'accident s'oppose à la substance et le particulier à l'universel. [31,25] Puis, Aristote a préféré l'accident universel à la substance particulière, parce que le discours des philosophes porte sur les universels.

³⁹⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 16-20, présente la même justification. On la rencontre également, parmi d'autres explications, chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 35 - 45, 5 et Élias, *In Cat.*, p. 147, 11-29. Porphyre, *In Cat.*, p. 78, 22 - 79, 11, nomme cet ordre de présentation « chiaste » (ἡ χιαστή).

³⁹¹ Remarque présente aussi chez Élias, *In Cat.*, p. 147, 20-22.

Et, par « dans un substrat », j'entends ce qui, étant en quelque chose, ne s'y trouve pas en tant que partie ni ne peut être, séparé de ce en quoi il est.

[*Catégories* 1 a 24-25] ³⁹²

Précision de l'intention d'Aristote ³⁹³

Puisque le philosophe s'est vu utiliser certaines expressions [31,30] pour nous inconnues de par l'usage courant: « d'un substrat », « pas d'un substrat », « dans un substrat », « pas dans un substrat »; il veut désormais nous enseigner celles-ci. Toutefois, il ne les explique pas toutes, mais les deux seules expressions « dans un substrat » et « se dit d'un substrat ». C'est que, une fois celles-ci connues, sera également évidente la signification de celles qui

³⁹² Le texte grec d'Aristote est le suivant: ἐν ὑποκειμένῳ δὲ λέγω, ὃ ἐν τινὶ μὴ ὡς μέρος ὑπάρχον ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἔστιν. La traduction tente de ne pas trahir le texte d'Aristote, mais aussi de rendre possible l'interprétation qu'en fournit Philopon. Puisque ἐν τινὶ est considéré comme l'analogie d'un genre par notre commentateur, il fallait l'isoler en début d'explication, tout en évitant de le faire précéder par la négation. Le participe ὑπάρχον est traduit comme s'il régissait une proposition indépendante simultanée. En effet, Philopon considère que ce qui suit ἐν τινὶ correspond à deux différences, chacune servant à distinguer, d'autres sens possibles, ce qui est en quelque chose à la manière d'un accident dans une substance. Enfin, bien qu'εἶναι puisse être considéré comme l'équivalent de « exister », il est rendu par « être », laissant à Philopon la possibilité d'établir l'équivalence, un peu plus loin dans le texte.

L'exposé de Philopon sur *Catégories* 1 a 24-25 trouve des parallèles chez Porphyre, *In Cat.*, p. 77, 13 - 79, 34; Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 26 - 29, 23; Simplicius, *In Cat.*, p. 46, 3 - 50, 15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 46, 22 - 49, 23; Élias, *In Cat.*, p. 148, 29 - 153, 2 (Dexippe, *In Cat.*, p. 22, 26 - 25, 21, rejoint les autres commentateurs, mais seulement en ce qui concerne la résolution des apories).

³⁹³ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 26-30, Olympiodore, *In Cat.*, p. 46, 22-28, et Élias, *In Cat.*, p. 148, 29-35. Ammonius rejoint Philopon en ce qu'il précise également l'intention d'Aristote de fournir des explications sur les expressions qu'il a préalablement employées. Olympiodore explique qu'Aristote fournit une description de deux des quatre expressions qu'il a examinées: « d'un substrat » et « dans un substrat ». Olympiodore cite ensuite les passages concernés des *Catégories*. Élias (148, 29-35) nomme les quatre expressions et précise qu'Aristote n'en décrit que deux: « dans un substrat » et « pas d'un substrat », soit l'accident et le particulier. Selon Élias, « dans un substrat » précède « pas d'un substrat » parce qu'il peut s'agir d'un universel (et les catégories se distinguent par l'universel).

restent. En effet, qui sait ce qu'est « dans un substrat », [32,1] saura aussi ce qu'est « pas dans un substrat »; et qui a compris « d'un substrat », sait également « pas d'un substrat ».

Présentation de la méthode d'Aristote ³⁹⁴

Et Aristote enseigne d'abord « dans un substrat », et il l'enseigne au moyen d'une définition, car les définitions, comme nous l'avons souvent dit,³⁹⁵ nous présentent la nature des choses. Or, puisque la définition [32,5] est faite d'un genre et des différences constitutives, Aristote emprunte là,³⁹⁶ d'une part, l'expression « en quelque chose », qui est analogue à un genre et, d'autre part, les expressions résiduelles à titre de différences.

³⁹⁴ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 77, 17-21; Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 30-33; Simplicius, *In Cat.*, p. 46, 4-5; Olympiodore, *In Cat.*, p. 46, 28 - 47, 2; Élias, *In Cat.*, p. 148, 35 - 149, 15. Voir planche 4, pour un tableau comparatif des termes utilisés par les différents commentateurs pour caractériser l'énoncé global d'Aristote et ses constituants.

³⁹⁵ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 14, 6-7. L'adverbe « souvent » suppose d'autres occurrences de l'énoncé. Philopon fait sans doute référence à des remarques traditionnellement formulées dans les prolégomènes à la philosophie ou dans le commentaire à l'*Isagoge* de Porphyre. Cf. en effet Ammonius, *In Is.*, p. 1, 5-7; Élias, *Prol.*, p. 4, 5; David, *Prol.*, p. 11, 17-18. Par ailleurs, Philopon emploie ici le terme « définition » dans un sens large. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 14, 2-16, mais aussi 19, 22 sq.

³⁹⁶ Voir *Catégories* 1 a 24.

Énumération et exemplification des sens possibles de « en quelque chose » ³⁹⁷

« En quelque chose » se dit en effet selon onze sens: ³⁹⁸ soit au sens d'une partie dans un tout, comme la main est dite se trouver dans un tout: le corps; soit au sens d'un tout dans les parties, comme on dit précisément que la totalité du corps se trouve dans la tête, les mains et les autres parties (toutefois, on ne dit pas [32,10] le tout dans une partie, mais dans les parties, parce que la totalité ne s'observe pas dans une seule partie mais dans toutes; ainsi, que l'on supprime l'une seule des parties, et le tout devient tronqué et ne peut être appelé tout); soit au sens d'une espèce dans un genre, comme nous disons que l'homme est dans l'animal; soit au sens d'un genre dans une

³⁹⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 77, 21 - 78, 5; Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 32 - 27, 2; 29, 5-23; Simplicius, *In Cat.*, p. 46, 5-14; Olympiodore, *In Cat.*, p. 47, 2-25; Élias, *In Cat.*, p. 149, 16-33. Voir planche 5, pour une synopse des sens possibles de « en quelque chose » chez les différents commentateurs et des exemples fournis pour les illustrer.

³⁹⁸ On ne trouve pas une telle énumération des sens de « en quelque chose » dans les *Catégories*. Elle est néanmoins inspirée d'Aristote qui, en effet, établit, dans la *Physique* Δ 3, 210 a 14-24, une liste des sens selon lesquels une chose est dite en autre chose (ἄλλο ἐν ἄλλῳ): 1) comme le doigt dans la main et, de façon générale, comme la partie dans le tout; 2) comme le tout dans les parties, car le tout n'existe pas hors des parties; 3) comme l'homme dans l'animal et, de façon générale, comme une espèce dans un genre; 4) comme le genre dans l'espèce et la partie [la différence?] de l'espèce dans l'énoncé de l'espèce; 5) comme la santé dans les choses chaudes et froides [ἐν θερμοῖς καὶ ψυχροῖς] et, de façon générale, la forme dans la matière; 6) comme les affaires des Grecs dans le roi et, de façon générale, dans le premier moteur [κινητικῷ]; 7) comme dans le bien et, de façon générale, comme dans la fin; 8) comme dans un récipient [ἀγγείῳ] et, de façon générale, comme dans un lieu (et ce sens est le sens souverain, dont dérivent les autres). Aristote présente donc huit sens différents de « en quelque chose ». Porphyre toutefois scinde déjà le huitième sens en deux: dans un lieu et dans un récipient. Cf. cependant *Physique*, 212 a 14-16, où Aristote précise que le récipient, ἀγγεῖον, est un lieu transportable, mais le lieu un récipient qu'on ne peut mouvoir. Voir aussi Philopon, *In Phys.*, p. 529, 13-17: « Si on prend 'comme dans un récipient' et 'comme dans un lieu' comme deux sens différents, les sens énumérés par Aristote sont au nombre de neuf. Si toutefois on prend 'comme dans un lieu' comme un sens plus général que le récipient particulier qui est un certain lieu, il y a en tout huit sens de en quelque chose. » Philopon, *In Phys.*, p. 526, 10 - 528, 22, mais surtout 526, 25 - 527, 1, souligne qu'Aristote reconnaît en fait autant de sens d'être en quelque chose que les commentateurs des *Catégories* ont coutume d'en mentionner, mais que deux sont absents en *Physique* 210 a 14-24, soit les sens correspondant à dans un temps et dans un substrat.

espèce, comme l'animal dans l'homme (mais là il n'est pas nécessaire de dire que le genre est dans les espèces, [32,15] comme nous disions le tout dans les parties; car la totalité n'est pas isolée des parties, mais a son être en elles, tandis que le genre a une substance isolée et il devient un tout en chaque espèce); soit au sens d'en un temps,³⁹⁹ comme nous disons qu'en ce temps-là se sont produits les événements d'Ilion; soit au sens d'en un lieu, comme nous disons au Lycée ou sur la place publique;⁴⁰⁰ soit au sens d'en un récipient, comme le vin dans un vase ou [32,20] les grains de blé dans un médimne (mais le lieu et le récipient, en quelque manière, peuvent être mis l'un pour l'autre, car tu diras que le lieu est un récipient intransportable et le récipient un lieu transportable); soit au sens d'une forme dans une matière, comme la forme de la statue dans le bronze; soit au sens du sort des subordonnés dans les mains du chef, comme nous disons que les affaires des citoyens se trouvent dans les mains du chef; soit au sens d'en une fin, comme nous disons que le médecin [32,25] met ses espérances dans la médecine ou le soldat dans l'expédition militaire; soit au sens d'en un substrat, comme l'accident dans une substance.

³⁹⁹ Le sens « comme dans un temps » n'apparaît ni chez Aristote ni chez Porphyre. Simplicius, *In Cat.*, p. 47, 8-9, qui fait référence à l'exposé de *Physique* 210 a 14-24, nous dit qu'il est possible qu'Aristote n'y ait pas mentionné « comme dans un temps », parce qu'il n'avait pas encore parlé du temps à ce point précis de la *Physique* où il fournit son énumération.

⁴⁰⁰ Dans les deux exemples mentionnés, c'est toujours la préposition ἐν qu'emploie Philopon: ἐν Λυκείῳ et ἐν ἀγορᾷ, soit, littéralement, « dans le Lycée » et « dans la place publique ».

Détermination du sens de « en quelque chose » reçu par Aristote et examen du rôle discriminant de ce qui tient lieu de différences dans l'énoncé ⁴⁰¹

C'est donc ce dernier sens de « en quelque chose » qu'Aristote emprunte, comme si c'était un genre dit de davantage de choses. Et il ajoute la suite à titre de différences, afin de le distinguer des autres auxquels « en quelque chose » est attribué. Et en disant: « ne s'y trouve pas en tant que partie », il le distingue [32,30] et de ce qui se trouve comme une partie dans un tout et de ce comme une espèce dans un genre. En effet, cette dernière semble, en quelque manière, être comme une partie de tout l'animal et l'animal semble être une sorte de tout. Et Porphyre aussi soutient cela dans l'*Introduction*: comme il y a ces trois [33,1] choses: les genres généralissimes, les espèces spécialissimes et ce qui alterne; le généralissime est seulement tout, le spécialissime seulement partie et ce qui alterne à la fois tout et partie, mais partie d'autre chose et tout, non d'autre chose, mais en d'autres choses.⁴⁰² Par ailleurs, en disant: « ne peut être, séparé [33,5] de ce en quoi il est », Aristote a marqué la séparation des sens résiduels.

⁴⁰¹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 78, 6-21; Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 2-8; Simplicius, *In Cat.*, p. 46, 14 - 47, 28; Olympiodore, *In Cat.*, p. 47, 25-36; Élias, *In Cat.*, p. 150, 13-29. Après avoir identifié le sens particulier de « en quelque chose » reçu par Aristote, Philopon établit le rôle de ce qui tient lieu de différences dans l'énoncé. En effet, pour Philopon, les termes qui suivent ἔν τινι en *Catégories* 1 a 24-25, soit: μὴ ὡς μέρος ὑπάρχον et ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστίν, constituent deux différences indépendantes, chacune permettant d'isoler « dans un substrat » d'autres sens précis de « en quelque chose ». Le rôle discriminant donné ici par Philopon aux différences de l'énoncé aristotélicien se précise toutefois lors de la résolution ultérieure des apories. Les résultats finaux sont donnés à la planche 6.

⁴⁰² Voir Porphyre, *Isagoge*, p. 8, 1-2. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 12, 19-24.

*Présentation et résolution des apories soulevées relativement à la définition aristotélicienne de « en quelque chose »*⁴⁰³

- *Introduction*

Toutefois, certains désapprouvent cette définition, les uns du fait qu'elle serait trop large, les autres trop étroite. En effet, c'est le vice d'une définition que de ne pas se réciproquer avec le défini, mais d'englober soit plus soit moins.⁴⁰⁴

- *1re aporie: la définition est trop large, car elle englobe les corps*

Et ceux qui disent qu'elle est trop large soutiennent que la définition englobe non seulement les accidents, mais [33,10] aussi les corps. Ils soutiennent en effet que Socrate, qui se trouve dans un lieu et dans un temps, est en quelque chose, et pas

⁴⁰³ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 79, 12-34; Dexippe, *In Cat.*, p. 22, 26 - 25, 21; Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 9 - 29, 4; Simplicius, *In Cat.*, p.46, 14 - 47, 7; 47, 24-28; 48, 1 - 50, 15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 47, 37 - 49, 23; Élias, *In Cat.*, p. 149, 4-15; 150, 31 - 153, 2.

⁴⁰⁴ Philopon divise les apories soulevées par l'énoncé aristotélicien en deux groupes, représentant chacun l'un des deux vices de la définition: soit ne pas correspondre au terme défini en étant trop large; soit ne pas correspondre au terme défini en étant trop étroite. Cette division des apories en deux groupes distincts se retrouve chez Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 9 - 29, 4; Olympiodore, *In Cat.*, p. 47, 37 - 49, 23; Élias, *In Cat.*, p. 150, 31 - 153, 2. Les termes employés pour accuser la définition d'être trop large sont: *πλεονάζειν* (Philopon), *ὑπεραίρειν* (Ammonius), *ὑπερβάλλειν* (Ammonius), *ὑπερβολὴν ἔχειν* (Olympiodore), *πλεονεξίαν* (Élias). Les termes employés pour accuser la définition d'être trop étroite sont: *ἐλλείπειν* (Philopon, Ammonius, Olympiodore), *μὴ τὸ πᾶν περιορίζειν* (Ammonius), *ἔλλειψιν [ἔχειν]* (Olympiodore, Éllias), *μειονεξίαν* (Élias).

Par ailleurs, sur les vices de la définition, voir Ammonius, *In Is.*, p. 67, 14 - 68, 24; Porphyre, *In Cat.*, p. 63, 20 - 64, 21.

comme une partie dans un tout, car il n'est pas une partie du lieu ou du temps; et qu'il lui est impossible d'être séparé du lieu ou du temps.⁴⁰⁵

Nous soutenons donc qu'il n'y a pas de similitude dans cette comparaison. En effet, pour l'accident, être séparé de ce en quoi il est est impossible; au contraire, au moment même où il est séparé, il est également détruit. Les [33,15] corps, toutefois, bien qu'ils puissent être séparés de tout lieu, n'en subsistent pas moins. C'est que le corps, en tant qu'il est corps, n'a pas besoin d'un lieu ou d'un temps pour sa propre subsistance, quoiqu'il les possède comme corollaires. Ainsi, celui qui se promène dans la lumière a l'ombre comme corollaire, laquelle ne contribue en rien à sa substance. Pour l'accident, par contre, les corps contribuent à sa subsistance elle-même. Car sans [33,20] ces derniers, il ne peut se constituer. Et d'ailleurs, il n'est pas non plus nécessaire que tout corps soit dans un lieu.⁴⁰⁶ Aristote démontre en effet que la sphère fixe n'est pas

⁴⁰⁵ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 79, 12-22; Dexippe, *In Cat.*, p. 22, 26 - 23, 16; Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 17-30; Simplicius, *In Cat.*, p. 49, 31 - 50, 15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 48, 1-19; Élias, *In Cat.*, p. 151, 3-14.

⁴⁰⁶ La solution offerte par Philopon à l'aporie du lieu rejoint celle d'Ammonius. Ce dernier mentionne en effet que le lieu est une conséquence des corps et il fournit également l'exemple de l'ombre du corps produite par la lumière. Philopon se distingue pourtant de son maître en insistant sur la possibilité pour tout corps en tant qu'il est corps d'être séparé de tout lieu et en fournissant à l'appui l'exemple de la sphère fixe. Cet exemple et le développement qui l'accompagne ne se rencontrent d'ailleurs que chez Philopon.

Ammonius, pour sa part, présente un argument qu'on ne lit pas chez Philopon et qui remonte à Porphyre. Voir en effet Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 17-24: « On dit en effet que Socrate, alors qu'il est dans un lieu, est en quelque chose, et ce non comme une partie dans un tout (il n'est pas une partie du lieu); et qu'il lui est impossible d'être, séparé de ce en quoi il est (il est vrai qu'il lui est impossible d'être séparé du lieu). Par conséquent, selon l'énoncé d'Aristote, Socrate est un accident, ce qui est absurde. Nous répliquons donc qu'il est possible, pour Socrate, d'être, séparé de ce en quoi il est. En effet, même si l'on suppose qu'il a quitté le lieu, dans lequel il était d'abord, pour se transporter vers un autre lieu, il n'en demeure pas moins Socrate. Tandis que l'accident, une fois séparé de son substrat, est détruit. » Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 79, 12-22: « ... l'accident, qui est dans un certain corps (ἐν τινι σώματι), ne peut abandonner (οὐ

dans un lieu.⁴⁰⁷ En effet, si le lieu est la limite de ce qui enveloppe suivant laquelle il enveloppe ce qui est enveloppé⁴⁰⁸ - par exemple, le vase est le lieu du vin qui est en lui, non pas dans sa totalité, mais suivant sa surface intérieure, qui est précisément sa limite [33,25] (peu importe si le vase est gravé à l'extérieur, il n'en contient pas moins le vin, puisque justement c'est seulement suivant la surface intérieure qu'il est un lieu); donc, si, comme on l'a dit, c'est cela que le lieu et si Aristote montre qu'à l'extérieur de la sphère fixe, il n'y a rien qui puisse l'envelopper par sa limite: ni lieu, ni temps, ni corps, ni vide, ni rien d'autre; alors la sphère fixe ne se trouve pas dans un lieu. Il en résulte que [33,30] tout corps n'est pas nécessairement dans un lieu, mais, ainsi qu'on l'a dit, le lieu et le temps sont plutôt des corollaires des corps.

δύναται ἀπολιπεῖν) ce corps (τοῦτο τὸ σῶμα) pour être dans un autre corps; tandis que Socrate, s'il ne peut être séparé (οὐ χωρίζεται) du lieu, peut être séparé de tel lieu (τοῦδε...τοῦ τόπου) ... Socrate est toujours (ἀεὶ) dans un lieu, mais il peut abandonner (ἀπολιπὼν) un premier lieu pour être dans un autre lieu. Toutefois, ce qui est dans un substrat (ἐν ὑποκειμένῳ) n'abandonne d'aucune manière ce en quoi il est. »

⁴⁰⁷ Voir Aristote, *Du ciel*, I, 9, 278 b 21 - 279 a 18. Au début de son commentaire au traité *De la génération et de la corruption*, alors qu'il résume le contenu du traité *Du ciel*, Philopon fait également mention de cette thèse d'Aristote. Dans son commentaire au traité *De l'âme*, p. 100, 6-16, Philopon confronte et harmonise cette thèse avec l'affirmation que tout ce qui se meut doit être dans un lieu (*De l'âme*, I, 3, 406 a 15). Cf. toutefois Philopon, *In Cat.*, p. 87, 7-20.

⁴⁰⁸ C'est la définition d'Aristote, dans la *Physique*, IV, 4, 212 a 5.

- 2e aporie: *la définition est trop étroite, car elle englobe aussi le tout dans les parties* ⁴⁰⁹

On soulève également ce problème: comment se fait-il que la définition n'englobe pas aussi le sens du tout dans les parties? En effet, le tout est en quelque chose, puisqu'il est dans les parties, et il ne s'y trouve pas en tant que partie et il ne peut être, séparé de ce en quoi il est.

Nous [34,1] disons donc que, bien que le tout, par ailleurs, ait quelque trait commun, ce n'est plus le cas sous le rapport d'être en quelque chose. En effet, on ne dit pas que le tout est en quelque chose (puisque le tout n'est pas dans une partie), mais plutôt en certaines choses (puisque'il est dans ses parties). C'est ainsi que Porphyre disait: « le tout n'est pas d'autre chose, mais en d'autres choses, car le tout est dans les parties. »⁴¹⁰ Or, bien que, parmi les [34,5] sens de « en quelque chose », nous ayons également emprunté ce qui est comme un tout dans des parties, ce n'est cependant pas du fait que le tout est

⁴⁰⁹ Lors de l'énumération des sens possibles de « en quelque chose », Philopon a affirmé, en ce qui concerne le tout, qu'il est dans ses parties et que l'on ne peut supprimer une seule de ces parties sans que le tout devienne tronqué et ne puisse désormais être appelé tout. On en concluait donc que le tout ne pouvait exister indépendamment de ses parties. Pourtant, Philopon laisse entendre, p. 32, 27 - 33, 5, que ce qui tient lieu de deuxième différence dans l'énoncé d'Aristote, soit ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστίν, distingue « dans un substrat », entre autres, de ce qui est comme un tout dans les parties. Philopon précise maintenant sa pensée sur le sujet. Nous apprenons que ce qui permet de distinguer « dans un substrat » de « comme un tout dans les parties », ce n'est pas la deuxième différence de l'énoncé d'Aristote, mais ce qui y tient lieu de genre, soit ἐν τινι. En effet, nous dit Philopon, le tout ne se trouve pas en une seule chose mais en plusieurs. Lui conviendrait donc davantage l'expression ἐν τισιν.

On retrouve la même confrontation de ἐν τινι et ἐν τισιν chez Simplicius, *In Cat.*, p. 47, 24-28, et Élias, *In Cat.*, p. 151, 14-25. La même opinion se rencontre aussi chez Dexippe, *In Cat.*, p. 24, 19-29, mais ce dernier n'utilise pas l'expression ἐν τισιν. Dexippe confronte plutôt ἐν τινι et ἐν [ᾧ]πᾶσι. L'aporie ne se rencontre cependant pas chez Porphyre, Ammonius et Olympiodore.

dans une seule chose; au contraire, c'est seulement dans le sens qu'il ne subsiste pas par soi-même que nous le disions lui aussi être au nombre de ce qui est en quelque chose.⁴¹¹

⁴¹⁰ Porphyre, *Isagoge*, p. 8, 2-3. Malgré l'indication de A. Busse, il faut fermer les guillemets après « dans les parties » et non après « mais en d'autres choses ».

⁴¹¹ Philopon admet ici explicitement que ce n'est pas ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστίν qui distingue le tout dans les parties de « dans un substrat ». La même justification se trouve chez Élias, *In Cat.*, p. 151, 18-25.

- 3^e aporie: *la définition est trop large, car elle englobe aussi la forme dans la matière* ⁴¹²

Outre ceux mentionnés, on soulève encore également le problème suivant: la définition englobe aussi le sens d'une forme dans une matière. En effet, la forme, soutient-on, est en quelque chose: la matière; et elle ne se trouve pas être une partie de celle-ci; [34,10] et elle ne peut être séparée de la matière.

⁴¹² Cette aporie ne se rencontre que chez les commentateurs tardifs qui tous identifient le sens particulier de « en quelque chose » visé par Aristote avec « comme dans un substrat ». Voir en effet Simplicius, *In Cat.*, p. 46, 14 - 47, 11; Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 30 - 28, 7; Olympiodore, *In Cat.*, p. 48, 19-24; Élias, *In Cat.*, p. 151, 25-34. Si l'aporie ne se rencontre pas chez Porphyre, c'est que ce dernier ne fait pas de « comme dans un substrat » un sens particulier de « en quelque chose », mais considère « être comme la forme dans la matière » comme le sens privilégié par Aristote. L'argument fourni par Porphyre est que seules les formes sont inséparables de la matière (voir Porphyre, *In Cat.*, p. 78, 6-9). La différenciation de « dans un substrat » et « comme une forme dans la matière » comme deux sens distincts de « en quelque chose » se rencontre cependant chez Jamblique. D'après Simplicius, *In Cat.*, p. 46, 14 *sq.* et 47, 5-7, Jamblique aurait d'abord associé les deux sens pour ensuite les distinguer.

La distinction entre « dans un substrat » et « comme une forme dans la matière » est de nouveau affirmée par Philopon, *In De an.*, p. 52, 26 - 53, 8: « Sans doute le problème suivant est-il digne d'intérêt: 'A supposer que l'âme irrationnelle et l'âme végétative ont leur être dans un substrat: le corps. Or, ce qui subsiste de par soi-même est supérieur (κρείττον δὲ τὸ αὐθυπόστατον) à ce qui a son être en autre chose. Et le corps subsiste de par lui-même. Par conséquent, le corps est supérieur à de telles âmes.' Que répliquons-nous donc? Que ces âmes ne sont pas comme dans un substrat: le corps, mais comme une forme dans une matière, car la forme de l'animal, c'est l'âme. Or, c'est dans tous les cas que la forme est supérieure à la matière. En effet, pas même la forme de la chair, du feu ou de quelque autre corps, parce qu'elle ne peut subsister de par elle-même, n'est dès lors inférieure à la matière, puisque la matière informe elle-même n'a pas non plus, en soi, de réalité, mais s'observe avec une forme. D'ailleurs, la matière prochaine (ἡ δὲ προσεχὴς ὕλη), bien qu'elle subsiste de par elle-même - tel le bois de la tablette -, ne subsiste pas comme matière tout simplement, mais comme telle forme de bois. Toutefois, lorsque le bois devient matière de la tablette, il est alors évident que le bois est inférieur (χείρονα τὰ ξύλα) à la forme de la tablette, puisque l'un est à cause de ceci, l'autre la cause de ceci (τὰ μὲν ἔνεκά του, τὸ δὲ οὐ ἔνεκα). Pourquoi donc ce qui est comme une forme dans la matière diffère-t-il de ce qui est dans un substrat? Parce que la forme accouplée à la matière réalise (ἀποτελεῖ) la substance d'une chose. Ainsi, la forme de la tablette accouplée au bois réalise la tablette. De même pour celle de la chair avec les éléments ou les humeurs de la chair, et pareillement pour les autres choses. Par contre, ce qui est dans un substrat ne produit pas une substance avec le substrat. Ainsi, le blanc avec le corps ne produit pas quelque autre forme, car, présent ou absent, le blanc ne contribue en rien à l'être du corps. »

Nous soutenons donc que la forme, bien qu'elle ne soit pas une partie de la matière, est cependant une partie du composé des deux.⁴¹³ C'est ainsi que nous affirmons aussi que la main est une partie, non pas du reste du corps, mais de tout le corps. Par suite, c'est un fait que la forme est propre à compléter la substance de chaque chose et, si elle est détruite, le substrat est détruit. Or, l'accident ne complète pas [34,15] la substance du substrat et, s'il est détruit, le substrat ne subit aucun dommage.⁴¹⁴

Et par ailleurs, nous disons que le but d'Aristote, là,⁴¹⁵ est d'examiner des êtres, non pas en tant qu'ils sont des êtres, mais en tant qu'ils sont désignés par la plupart des hommes; et de n'en pas discuter selon ses opinions personnelles. Et que cela est vrai, Aristote lui-même le montre clairement dans l'exposé sur la substance, [34,20] lorsqu'il dit⁴¹⁶ que la substance première est celle qui est considérée suivant les individus, tandis que la substance seconde, celle suivant les espèces et les genres; alors que c'est l'inverse. En effet, la substance considérée suivant les espèces et les genres est première, puisqu'elle est, en vérité, cause des individus, incorporelle et toujours identique et dans le même état. Quant à celle suivant les individus, elle est seconde, car produite par une cause. Mais [34,25] puisque c'est de celle-ci que l'homme du

⁴¹³Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 47, 22-26; Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 32 - 28, 3; Élias, *In Cat.*, p. 151, 29-34.

⁴¹⁴Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 47, 26-29; Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 3-6.

⁴¹⁵Dans la division des êtres en particulier et dans les *Catégories* en général. Sur l'argument qui suit, cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 48, 23. Voir aussi, bien que dans un autre contexte, Ammonius, *In Cat.*, p. 33, 24 - 34, 5, qui associe également à l'auditoire visé le silence d'Aristote, dans les *Catégories*, sur la forme et la matière,

⁴¹⁶*Catégories* 2 a 11-15.

commun a connaissance, à cause de cela, faisant son enseignement en fonction de l'opinion de ce dernier, Aristote dit qu'elle est première.

Donc, puisque l'homme du commun n'a pas de notion de la forme et de la matière,⁴¹⁷ et qu'il ne connaît que le composé fait de celles-ci et ce comme une chose une; à cause de cela, même si Aristote avait énuméré les significations de « en quelque chose », il n'aurait pas évoqué ce qui est comme une forme [34,30] dans une matière, puisque, en vérité, il ne discute pas des êtres en tant qu'ils sont des êtres, mais suivant les opinions qu'en a l'homme du commun.

Ainsi évidemment, le géomètre,⁴¹⁸ lorsqu'il définit le point, dit qu'un point est ce dont il n'y a aucune partie. Mais cette définition englobe non seulement le point mais aussi l'unité et l'instant, car chacun d'eux est sans partie. Pourtant, on ne reprocherait pas au [35,1] géomètre, par la définition du point, de les englober aussi. En effet, il dira de toute façon: bien que l'unité et l'instant soient sans partie, cependant, parmi les choses que j'ai soupesées, rien d'autre n'est sans partie que le point. C'est ainsi également qu'Aristote, conformément au but de l'enseignement qu'il propose, [35,5] ignore « en quelque chose » au sens d'une forme dans une matière. Car l'homme du commun n'en a pas de notion. Or, comme nous l'avons dit,⁴¹⁹ Aristote veut traiter non pas des êtres en tant qu'ils sont des êtres, mais en tant qu'ils sont désignés par des mots tels

⁴¹⁷ Le statut de la forme et de la matière sera précisé plus loin par Philopon, p. 49, 23-27.

⁴¹⁸ Pour le rapprochement de la méthode d'Aristote avec celles des géomètres, voir Philopon, *In Cat.*, p. 13, 9-16.

⁴¹⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 34, 16-18.

qu'ils s'accordent aux opinions du grand nombre. Et voilà pour répondre à ceux qui disent que la définition est trop large.

- 4e aporie: *la définition est trop étroite, car elle n'englobe pas tous les accidents* ⁴²⁰

[35,10] Quant à ceux⁴²¹ qui disent que la définition est trop étroite, ils soutiennent qu'elle n'englobe pas tous les accidents, mais seulement ceux qui sont inséparables, car, soutiennent-ils, Aristote a dit: « ne peut être, séparé de ce en quoi il est ». En effet,⁴²² soutiennent-ils, il n'est pas impossible que les accidents séparables soient séparés, au contraire c'est même nécessaire.

Qu'avons-nous alors à répondre? Que vous auriez raison, si Aristote avait dit: « ne peut être séparé ». Mais voilà qu'il dit: « ne peut être, séparé », ce qui tient lieu de « exister » [35,15] et « se constituer ». En effet, même les accidents séparables ne peuvent subsister dissociés de la substance, qui est leur substrat.⁴²³

⁴²⁰ Cette aporie est examinée par Porphyre, *In Cat.*, p. 79, 23-34; Dexippe, *In Cat.*, p. 25, 8-21; Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 8 - 29, 4; Simplicius, *In Cat.*, p. 49, 10-30; Olympiodore, *In Cat.*, p. 48, 26 - 49, 4; Élias, *In Cat.*, p. 151, 35 - 153, 2.

⁴²¹ Sur la possibilité qu'il s'agisse de Lucius et Nicostrate, voir J. Ellis (1990), p. 291, note 3, et p. 295.

⁴²² Nous conservons $\gamma\acute{\alpha}\rho$, qui est, selon l'apparat critique, la leçon de tous les manuscrits, alors que A. Busse propose $\delta\grave{\epsilon}$.

⁴²³ Solution partagée par Porphyre, Dexippe, Olympiodore et Élias (pour les références, voir, ci-dessus, la note 420).

Certains soulèvent encore un problème en disant: « Comment se fait-il qu'Aristote ait dit que l'accident ne peut être, séparé de ce en quoi il est? Voyez en effet l'odeur, elle est un accident et, une fois séparée du substrat, elle existe encore. En effet, alors qu'une pomme souvent se trouve loin de nous, nous parvient son parfum. De sorte que [35,20] le parfum de la pomme, bien qu'il soit un accident de celle-ci, peut aussi être, séparé de la substance de la pomme. Et il en est d'ailleurs ainsi pour toutes les choses de ce genre. »

Nous résolvons donc ce problème de deux façons. D'abord, parce qu'Aristote n'a pas dit: « en quoi il était », mais: « en quoi il est ».⁴²⁴ Donc le parfum de la pomme ne peut être, séparé de ce en quoi il est. Car, il est soit dans la pomme, soit dans l'air.⁴²⁵

Ensuite, parce que [35,25] le parfum de la pomme ne s'avance pas seul vers nous; au contraire, il s'accompagne de quelque substance subtile de la pomme.⁴²⁶ Et

⁴²⁴ De même chez Porphyre, Dexippe, Ammonius, Simplicius et Élias (pour les références, voir de nouveau la note 420).

⁴²⁵ Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 8 - 29, 4, donne ici les mêmes deux solutions que Philopon. Cette première toutefois semble entrer en contradiction avec une partie de la solution qu'il apportait antérieurement à l'aporie concernant les corps dans le lieu (voir ci-dessus note 406).

⁴²⁶ La deuxième solution à l'aporie concernant la séparabilité des accidents, soit l'évanescence de la pomme, comporte une difficulté. Si on admet que l'odeur ne se sépare pas de la pomme, mais vient jusqu'à nous par quelques parties subtiles de la pomme qui se désagrège, doit-on aussi admettre que la sensation, du moins l'olfaction, se fait par contact direct (ce qui serait contraire à la doctrine aristotélicienne). Philopon ne se prononce pas sur ce propos ici, peut-être en raison du caractère élémentaire de l'exposé des et sur les *Catégories*. Toutefois, Philopon consacre plusieurs lignes à ce problème dans son commentaire au traité *De l'âme*, p. 390, 25 - 392, 33, et particulièrement p. 391, 30 - 392, 33: « Et voici comment nous résolvions cette aporie - je parle de l'aporie qui croit montrer, à partir du parfum de la pomme,

cela est évident du fait que souvent, alors que nous longeons un lieu malodorant en nous bouchant les narines avec un linge, nous aspirons l'air (car il est impossible de ne pas

que les qualités peuvent être séparées des substrats. Nous disions que le parfum ne s'avance pas de par lui-même hors de la pomme et des choses semblables, mais avec quelque substance. De plus, nous confirmons notre exposé du fait, qu'avec le temps, la pomme se ride; et du fait qu'en posant un linge sur nos narines, nous respirons l'air - car nous ne pouvons vivre sans respirer -, mais sans capter l'odeur, parce que la substance, où se situe l'odorant, est plus dense et ne peut s'infiltrer à travers le linge, alors que l'air s'infiltré. Comment, alors, concilier les deux arguments, celui qu'on vient d'exposer et celui disant que les odeurs sont transmises (διαπορθεύεσθαι) à l'organe sensoriel de manière incorporelle, de par la capacité transodorante [selon Philopon, *In De an.*, p. 354, 13-14, le terme δίοσμον, qui désigne, pour l'odorat, un analogue du diaphane pour la vue, vient des successeurs d'Aristote, dont Théophraste] de l'air? Nous disons donc, relativement à cela, qu'en vérité il y a des exhalaisons subtiles qui proviennent des corps parfumés et particulièrement des vapeurs de l'encens, et qu'ainsi s'explique qu'une fois dans l'air, l'exhalaison possédant l'odeur la plus abondante et la plus drastique domine celle qui l'est moins ... [réponse à la question formulée par Philopon, *In De an.*, p. 391, 11-21] Cependant, bien qu'il y ait quelque exhalaison, ce n'est pas elle qui procure la perception en touchant l'organe sensoriel (ἐν τῷ αἰσθητηρίῳ γινομένη). Au contraire, il faut un intermédiaire, soit l'eau soit l'air, qui transmette les activités de ce qui est odorant (τὰς τῶν ὀσφραντῶν ἐνεργείας). Sinon, comment les animaux aquatiques sentiraient-ils les odeurs au-dessus de la surface de l'eau? En effet, il n'est pas vraisemblable que cette exhalaison se dirige vers le bas à travers l'eau, mais, qu'elle soit vaporeuse ou fumeuse, elle monte plutôt, comme Aristote le dira par la suite. Or, les crocodiles sentent les chairs suspendues au-dessus de la surface de l'eau. Et que ce n'est pas pour les avoir vues qu'ils accourent vers elles, mais parce qu'ils les ont senties, c'est évident du fait qu'ils les pourchassent même de nuit. De plus, les vautours perçoivent les cadavres à des distances à ce point considérables que des exhalaisons provenant des corps ne pourraient certes pas les parcourir. Toutefois, notre odorat à nous, qui manque de précision et d'acuité, semble avoir besoin que l'activité soit plus vigoureuse. Donc, puisque l'activité transmise dans une grande quantité d'air est moindre - comme c'est aussi le cas pour les objets de la vue et ceux de l'ouïe -, nous avons besoin que l'exhalaison provenant de l'objet odorant se rapproche de notre nez, afin que l'odorat subisse aisément l'affection causée par son activité quand elle est encore vigoureuse, alors que l'air qui se trouve dans le nez est altéré. Ainsi, ceux dont les organes de la vue ou de l'ouïe sont faibles, ne captent pas les objets visibles et audibles si ceux-ci agissent à distance. Et voilà pourquoi, lorsqu'un linge est posé sur l'organe sensoriel, il arrive que l'on ne capte pas l'odeur, et particulièrement si le linge est épais ou l'odeur n'est pas drastique; puisque, si l'odeur était drastique, malgré le linge, la capacité transodorante de l'air suffirait pour agir sur l'organe sensoriel, même sans que la vapeur parfumée soit rapprochée de l'organe sensoriel ... »

Philopon admet donc, d'une part, la possibilité du transport du parfum de la pomme par quelque substance subtile de celle-ci et, d'autre part, soutient que l'olfaction ne se fait pas par contact, mais requiert, entre le sens et l'objet odorant, un intermédiaire, soit l'eau et l'air ou le milieu transodorant, qui reçoit non le parfum ou la qualité de la pomme, mais son activité. La décomposition de la pomme a toutefois l'avantage d'approcher une partie de l'objet odorant du sujet sentant lorsque celui-ci, tel l'homme, a l'odorat plutôt faible. Le tout est résumé et discuté par J. Ellis (1990), en particulier p. 295-299.

l'aspirer); mais nous ne captions pas la mauvaise odeur, parce que cette substance-là qui s'exhale est plus dense que [35,30] l'air et qu'elle n'a pas la capacité de pénétrer les pores du linge, alors que l'air pénètre, à cause de sa subtilité. Et si souvent, avec le temps, malgré le linge posé, nous captions la mauvaise odeur, il n'y a rien d'étonnant. En effet, cela arrive peut-être même indépendamment de la position du linge qui, placé de travers, laisse pénétrer la substance plus dense, chaque fois que, abondamment agitée par le mouvement, [36,1] celle-ci devient plus subtile et pénètre. Mais peu importe qu'elle ait été abondamment agitée et qu'une fois devenue subtile, elle pénètre. Il y a, par ailleurs, un indice très solide que l'exhalaison est accompagnée de quelque substance: au fil d'un temps assez considérable, la pomme se ride, parce que sa substance, en quoi le parfum se trouve, se dissipe. Le montrent du reste également les [36,5] vapeurs qui s'élèvent de l'encens et qui tombent de là même sous le sens, à cause de la densité de la substance qui leur sert de substrat. De là aussi qu'en agitant souvent l'air avec les mains, nous le poussons vers les narines, quand la vapeur qui s'élève de l'encens est trop dense et ne parvient pas facilement jusqu'à l'organe sensoriel. Cela, nous n'aurions pas eu besoin de le faire, si les qualités provenant des vapeurs s'avançaient dans l'air, de façon incorporelle. [36,10] Du moins, nous ne le faisons pas pour les bruits.⁴²⁷ Par

⁴²⁷ A. Busse, dans son appareil critique, nous informe que l'édition aldine ajoute ici, à partir du *Marcianus 217*, la glose suivante: « On doit savoir que Platon soutient que l'odeur de la pomme s'avance vers nous avec certaines exhalaisons, sans donc être séparée du substrat. Aristote, quant à lui, veut pour cause de l'olfaction la soumission et la faculté transodorante de l'air, parce que pour la même raison qu'il est translucide et transsonnant (κιορατικός και διηχής), l'air est aussi transodorant (δίσομος). En effet, l'air saisit (μεταλαμβάνων) le parfum et nous le communique (μεταδίδωσιν). Quant à Plotin, il affirme qu'une partie de l'air se transforme en qualité olfactive, c'est-à-dire que le parfum, tout en demeurant dans la pomme, engendre, semblable à lui-même, une autre qualité, qui transforme une partie de l'air et que nous sentons (ἦς αἰσθανόμεθα). C'est ainsi aussi que la chaleur dans le feu ne laisse

pas ce feu froid derrière elle pour s'avancer vers nous, mais que, tout en demeurant dans le feu, elle engendre dans l'air une autre chaleur conforme à elle-même. Cependant, aucune de ces opinions n'est vraie en soi, ni même celle de Platon qui dit que l'odeur s'avance vers nous avec une exhalaison. En effet, l'exhalaison est un corps. Or, de tout corps il y a un mouvement naturel: s'il est léger, il inclinera vers les hauteurs, s'il est lourd, vers les régions du bas. Toutefois, tous, sans distinction, nous sentons le parfum de la pomme: en haut, en bas, devant, derrière, à droite, à gauche. Et cela montre qu'il ne suffit pas de parler seulement d'exhalaison. L'opinion d'Aristote, à elle seule, n'est pas vraie non plus. En effet, il est illusoire de dire que tout l'air intermédiaire saisit l'odeur en pensant aux vautours qui sentent les corps laissés sans sépulture dans d'autres villes. Mais, à elle seule, n'est pas vraie non plus, l'opinion de Plotin, qui veut qu'une partie de l'air soit qualifiée et transformée. En effet, les cochons fouillent le borbier encrassé, parce qu'ils en captent ainsi davantage les exhalaisons. Cependant, les trois opinions, prises ensemble, sont vraies: pour ceux qui perçoivent les odeurs avec difficulté (τῶν φαύλως ὀσμωμένων), tels les cochons, besoin est aussi des exhalaisons; pour ceux qui perçoivent les odeurs avec acuité, tels les vautours, la faculté diosmique de l'air suffit; pour ceux qui perçoivent moyennement les odeurs, comme nous, suffit la transformation de l'air. Toutefois, aucune de ces opinions ne soutient que les qualités quittent leur substrat (ἀπὸ ὑποκειμένου μεταβαίνουσιν). Sinon, en effet, c'est au même instant qu'elles seront à la fois dans ce en quoi elles sont (disons l'air, cf. en effet, Olympiodore, *In Cat.*, p. 49, 16) et dans ce dont elles proviennent (disons la pomme, cf. aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 49, 16) (ἢ γὰρ ἐν τῷ αὐτῷ νῦν εἰσι καὶ ἐν τῷ ἐν ᾧ εἰσι καὶ ἐν τῷ ἐξ οὗ). Alors, la qualité sera déchirée (διασπασθήσεται αὐτῇ ἑαυτῆς); à moins d'être ici et là en deux instants distincts (ἢ ἐν ἄλλω καὶ ἄλλω νῦν). Alors, puisque il y a toujours un temps intermédiaire entre deux instants, dans ce temps-là les qualités seraient séparées de leur substrat (ce qui est impossible). Il est aussi possible d'objecter à ceux qui disent qu'il y a aussi quelque substance qui s'éloigne avec la qualité dans la pomme, que la substance produit un seul mouvement, celui en droite ligne: soit vers le haut, ou vers le bas, ou vers l'avant, ou vers l'arrière, ou à droite, ou à gauche. Puis donc qu'il arrive que sentent le parfum et ceux qui se tiennent à droite et ceux à gauche et ceux devant et ceux derrière, c'est qu'il se meut de tous ces mouvements. Il faut résoudre le problème ainsi: l'air est en puissance de nature à recevoir toutes les qualités, comme la qualité de la pomme, parce que lui-même est sans qualité. Donc, par le parfum de la pomme, il devient tel en acte et ainsi il transmet toutes les qualités pour que nous les recevions de lui, parce que lui-même est sans qualité. »

Un exposé similaire se rencontre chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 48, 32 - 49, 23, qui ne présente cependant que deux thèses, celle des « aristotéliens » et celle de Plotin, attribuant aux premiers - et la rejetant par l'aporie du mouvement - la doctrine de l'exhalaison; et au second la doctrine de la transodorance de l'air, mais en confondant cette doctrine avec la théorie voulant que la qualité passe d'une substance à l'autre (à ce sujet, voir J. Ellis (1990), p. 299-302).

Élias, *In Cat.*, p. 152, 5-34, présente quant à lui un exposé qui s'apparente grandement à la glose accompagnant le texte de Philopon, non seulement par l'esprit mais aussi par la lettre (remarquons toutefois que tout de suite après cet exposé, soit p. 152, 35 - 153, 2, Élias présente, sans l'attribuer, la solution porphyréenne, voulant que la qualité passe d'une substance à une autre, et qu'il la qualifie d'ἀπλούστερον, ne s'apercevant cependant pas qu'il vient de s'objecter à cette solution en montrant que le passage de la qualité d'une substance à une autre implique un temps intermédiaire où, ce qui est impossible, elle sera sans substrat; à moins, comme le suggère J. Ellis (1990), p. 302, que par ἀπλούστερον, Élias ait voulu dire que cette solution est plus simpliste).

ailleurs, si l'on dit: « comment se fait-il donc que les pommes, alors qu'elles sont dans l'arbre, à la fois nous communiquent leur odeur et ne subissent pas de diminution? », ⁴²⁸ nous répondons que, dans ce cas, ce qui afflue et nourrit est plus important que ce qui se dissipe. ⁴²⁹

L'addition au texte de Philopon semble faite en s'inspirant du texte d'Élias.

On remarquera que dans son commentaire au traité *De l'âme*, où il résout l'aporie de l'odeur en associant la thèse de l'exhalaison et celle du milieu transodorant, Philopon ne fait aucune allusion ni à Plotin ni à la doctrine de la production d'une qualité similaire. D'ailleurs, si dans la glose la doctrine attribuée à Plotin se justifie par la faiblesse de notre odorat, dans le commentaire au traité *De l'âme*, c'est la doctrine de l'exhalaison qui permet de comprendre, bien qu'en partie seulement, le processus de l'olfaction humaine (voir, ci-dessus, la note 426).

⁴²⁸ On retrouve la question chez Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 27-30; Olympiodore, *In Cat.*, p. 49, 2-4; Élias, *In Cat.*, p. 152, 9-10.

⁴²⁹ Après « se dissipe », l'édition aldine ajoute: « En effet, l'affluence est plus importante que l'écoulement. », puis, en suivant le *Marcianus 217*: « D'autres sont dits d'un substrat et sont dans un substrat. [Catégories 1 a 29 - b 1] Après avoir éclairci ce qu'est l'accident particulier, qu'il disait dans un substrat et pas d'un substrat, Aristote s'en détourne maintenant pour nous transmettre l'exemple de l'accident universel, qu'il appelle « d'un substrat et dans un substrat ». D'autres, ni ne sont dans un substrat ni ne sont dits de quelque substrat. [Catégories 1 a 3-4] Partout, pour ce qui relève du langage (τοῖς μὲν ἀπὸ τῆς φωνῆς), c'est-à-dire pour « d'un substrat » et « pas d'un substrat », Aristote utilise l'expression « sont dits », mais pour ce qui relève de l'être, c'est-à-dire pour « dans un substrat » et « pas dans un substrat », il utilise « sont ». D'autre part, une fois fournis les exemples des accidents, particuliers et universels, il mentionne maintenant l'exemple de la substance particulière. Or, « pas d'un substrat » correspond à ce qui est inattribuable selon l'attribution à un substrat (καθ' ὑποκειμένου). Car l'inattribuable n'est pas quelque chose de simple, puisqu'il est possible même pour un être particulier d'être attribué selon l'attribution dans un substrat (ἐν ὑποκειμένῳ). Par exemple, telle grammaire d'Aristarque. Et cela, Aristote lui-même, un peu plus loin, l'enseignera, en affirmant: « mais rien n'empêche que certaines soient dans un substrat ». Cependant, bien que les êtres individuels (τὰ ἄτομα) puissent être attribués à un substrat - par exemple: l'homme s'avancant est Socrate -, l'attribution est toutefois contre nature dans la mesure où elle attribue le particulier à l'universel. De même si la substance est attribuée à un accident, lorsque nous affirmons: « ce blanc est Socrate ». C'est que, par nature, ce sont les universels qui sont attribués aux particuliers et les accidents aux substances. Tandis que c'est contre nature que les accidents sont attribués aux universels - comme dans l'exemple mentionné -, et les substances aux accidents, tel: « le blanc s'avancant est Socrate ». Par conséquent, « pas d'un substrat » correspond à l'inattribuable selon l'attribution à un substrat, lorsque l'attribution est selon la nature. »

Cependant, simplement, les êtres individuels et numériquement uns ne sont dits d'aucun substrat, mais rien n'empêche que certains soient dans un substrat. En effet, telle grammaire est parmi les êtres dans un substrat, mais n'est dite d'aucun substrat.
[Catégories 1 b 6-9]

Examen de « simplement » ⁴³⁰

[37,5] Puisqu'il vient de mentionner les substances particulières comme ne se disant pas d'un substrat, lorsqu'il a dit:⁴³¹ « d'autres ni ne sont dans un substrat ni ne sont dits d'un substrat, par exemple tel homme et tel cheval »; mais qu'il n'y a pas que les substances particulières qui ne sont pas dites d'un substrat, mais aussi les accidents particuliers, à cause de cela Aristote fait ici de la proposition une proposition universelle [37,10] et il affirme que « cependant, simplement » (au lieu de « de manière universelle »), tous les êtres individuels, qui sont aussi numériquement uns, qu'ils soient des substances ou des accidents, ne sont dits d'aucun substrat.

Cependant, le mot « simplement » se dit en trois sens: soit au sens de « de manière universelle », comme nous disons: « simplement tout homme », au lieu de « de manière universelle »; soit « tout uniment », comme: [37,15]

⁴³⁰ La justification de ἀπλῶς dans le passage cité d'Aristote et les différents sens que peut prendre ce mot (soit: τὸ καθόλου ou τὸ μοναχῶς ou τὸ κυρίως) ne se retrouvent que chez Ammonius, *In Cat.*, p. 29, 26 - 30, 10 (A. Busse considère cependant comme une glose l'énumération des sens de « simplement » chez Ammonius). Toutefois, l'énumération des sens de ἀπλῶς est un lieu commun des commentaires à *Isagoge*, p. 1, 18. Voir en effet Ammonius, *In Is.*, p. 49, 8-14; Élias, *In Is.*, p. 53, 28 - 54, 7; David, *In Is.*, p. 126, 10-13 (dans ces commentaires, Ammonius et David donnent toutefois un quatrième sens de ἀπλῶς, soit « en vain » ou « sans aucune raison » ou « au hasard »).

⁴³¹ Aristote, *Catégories* 1 b 3-5.

« simple est naturellement le langage de la vérité », ⁴³² au lieu de « sans variété », ⁴³³ soit « au sens principal », comme lorsque nous disons : « la vertu tout simplement », au lieu de « la vertu au sens principal ».

Examen de « numériquement uns » ⁴³⁴

Mais « uns » aussi se dit en trois sens ⁴³⁵ et, somme toute, « l'identité » et « l'altérité ». En effet, nous disons soit uns génériquement, comme homme et [38,1] cheval; soit uns spécifiquement, comme Socrate et Platon; soit un numériquement, comme Platon, car Platon est quelque chose de numériquement un. Toutefois, nous affirmons aussi, de la même manière, que les êtres autres le sont soit génériquement, comme cheval et figuier; soit spécifiquement, comme cheval

⁴³² Cf. Euripide, *Phéniciennes*, 469 (j'ai repris la traduction de G. Duclos, chez Garnier-Flammarion, Paris, 1966, p. 236). Cette citation d'Euripide pour illustrer ἀπλῶς pris au sens de μοναχῶς, est utilisée par Ammonius, *In Is.*, p. 49, 14; Élias, *In Is.*, p. 54, 6; David, *In Is.*, p. 126, 13.

Dans un autre contexte, dans son ouvrage *De aeternitate mundi*, p. 125, 7-24 sq., Philopon reprendra ce vers d'Euripide (ligne 20), pour lutter contre ceux qui, épris de l'éternité du monde, utilisent de fins et variés discours (τῆς τῶν λόγων κομψείας τε καὶ ποικιλίας), pour contraindre les propos de Platon et les brouiller en faveur de la doctrine de l'inengendrement; alors que, pour Philopon lui-même, du moins dans l'ouvrage cité, Platon, jamais d'aucune manière, ne laisse voir que le monde est inengendré, mais proclame partout, d'une voix limpide, le contraire.

⁴³³ ἀντὶ τοῦ οὐ ποικίλος. Pour l'opposition de ἀπλῶς à ποικίλος, voir d'ailleurs Euripide, *Phéniciennes*, 469-470:

ἀπλοῦς ὁ μῦθος τῆς ἀληθείας ἔφυ
καὶ ποικίλων δεῖ τ'ἀνδιχ' ἐρμηνευμάτων.

⁴³⁴ Cf., pour un exposé similaire, mais sans le développement sur « autres » (dont on trouve toutefois un parallèle dans Ammonius, *In Is.*, p. 65, 3 - 66, 3), Ammonius, *In Cat.*, p. 30, 11-17 (A. Busse considère toutefois comme une glose l'énumération des sens de « uns » chez Ammonius). Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 51, 11-13.

⁴³⁵ Pour d'autres sens de l'un recensés par Philopon, voir *In De an.*, p. 218, 29-34.

et homme; soit numériquement, comme Platon et Socrate. Donc là Aristote a emprunté le sens de numériquement un.

[38,5] Cependant, il faut savoir que les êtres numériquement autres admettent d'être génériquement et spécifiquement uns, comme Socrate et Platon; alors que les êtres spécifiquement autres sont dans tous les cas numériquement autres, mais pas dans tous les cas génériquement (au contraire, il est des cas où ils sont les mêmes, comme cheval et homme); tandis que les êtres génériquement autres le sont dans tous les cas spécifiquement et numériquement, comme cheval et figuier, ou comme homme et blanc.

Justification de « mais rien n'empêche que certains soient dans un substrat » ⁴³⁶

[38,10] « Mais rien n'empêche, affirme Aristote, que certains soient dans un substrat ». Puisqu'il avait fait de la proposition une proposition universelle en disant qu'aucun des êtres individuels, qui sont aussi numériquement uns, n'est d'un substrat, mais que non seulement les substances particulières mais aussi les accidents particuliers sont des êtres individuels, comme telle grammair, comme il l'affirme lui-même; Aristote a ajouté: « rien n'empêche que certains soient dans un substrat », désignant ainsi les accidents particuliers.

⁴³⁶ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 30, 17-23; Simplicius, *In Cat.*, p. 51, 18-27.

CHAPITRE TROISIÈME

Les attributs et les différences (examen de Catégories 1 b 10-24)

Les attributs

**Lorsqu'une chose est attribuée à une autre comme à un substrat,
tout ce qui est dit de l'attribut sera dit également du substrat.**
[*Catégories* 1 b 10-12]

Présentation et exemplification ⁴³⁷

Après avoir traité de l'expression « dans un substrat », Aristote s'en détourne maintenant pour enseigner [38,20] « d'un substrat » et, d'une certaine manière, voici ce qu'il affirme: être attribué à quelque chose diffère d'être attribué comme à un substrat; et, pour ce qui est attribué comme à un substrat, il s'ensuit dans tous les cas que tout ce qui est dit de l'attribut est dit également de son substrat. Par exemple, est attribué à Socrate comme [38,25] à un substrat l'homme tout simplement. Or, à l'homme tout simplement est attribué l'animal. Donc celui-ci

⁴³⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 80, 1-27; Ammonius, *In Cat.*, p. 30, 25 - 31, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 51, 30 - 52, 9; Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 6-12; Élias, *In Cat.*, p. 153, 6-15.

sera également attribué à Socrate. En effet, l'homme tout simplement, en servant lui-même de moyen terme, fait passer l'attribution de l'animal sur Socrate.⁴³⁸

*Examen particulier de l'expression « comme à un substrat »*⁴³⁹

Mais à quoi correspond pour Aristote l'expression « comme à un substrat »? Substantiellement et réellement.⁴⁴⁰ En effet, si quelque chose est attribué à l'attribut par [38,30] accident, il n'y a pas nécessité qu'il soit dit également du substrat. Par exemple, à Agamemnon est attribué réellement et comme à un substrat l'homme. Or, à l'homme est attribué substantiellement [39,1] l'animal, mais par accident le dissyllabique.⁴⁴¹ Voilà pourquoi l'animal est attribué à Agamemnon, mais plus le dissyllabique. Encore, à l'animal est attribué comme à

⁴³⁸ L'exemple composé de Socrate, l'homme et l'animal est utilisé aussi par Simplicius, *In Cat.*, p. 52, 2-7, et par Ammonius, *In Is.*, p. 89, 3-12. Voir d'ailleurs Porphyre, *In Cat.*, p. 80, 8-11; 80, 32 - 81, 2.

⁴³⁹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 80, 1 - 81, 22; Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 2-12; Simplicius, *In Cat.*, p. 52, 9 - 54, 21; Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 13-22 et p. 52, 4-19; Élias, *In Cat.*, p. 153, 15-33 et jusqu'à p. 155, 9.

⁴⁴⁰ οὐσιωδῶς καὶ πραγματικῶς. C'est le même vocabulaire que l'on rencontre chez Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 9-10. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 51, 31: συνωνύμως καὶ ἐν τῷ τί ἐστίν. Le vocabulaire de Simplicius provient de Porphyre. Voir en effet Porphyre, *In Cat.*, p. 80, 5, 22 et p. 81, 7.

⁴⁴¹ τρισύλλαβον dans le texte, puisque « homme » en grec, soit ἄνθρωπος, comporte trois syllabes. Mais ici comme aux lignes 2, 5, 7, 8 et 10 de la page 39, nous avons modifié les adjectifs selon le nombre de syllabes que contiennent les noms auxquels ils se rapportent dans la traduction. Pour l'exemple, cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 19-22; Élias, *In Cat.*, p. 153, 20-21.

un substrat et une réalisation⁴⁴² l'animé doté de sensation; mais par accident et par association, « genre » ou [39,5] « trisyllabique ».⁴⁴³

Il en va de même pour les accidents. Ainsi à trois, si l'on veut, le nombre est attribué comme à une réalisation; et au nombre, la quantité, comme à une réalisation, mais le dissyllabique, par accident. Voilà pourquoi à trois est attribué le nombre, mais plus le dissyllabique.

C'est donc pour désigner les attributs substantiels et leurs réalisations, qu'Aristote a dit: « comme à un [39,10] substrat ». En effet, à l'animal le trisyllabique n'est pas attribué comme à un substrat, mais comme à un mot⁴⁴⁴ et à la quantité de ses syllabes; et le genre, par association.⁴⁴⁵ Donc, affirme Aristote, pour tout ce qui est dit d'autre chose comme d'un substrat (au lieu de « comme d'une

⁴⁴² ὡς πράγματος.

⁴⁴³ A. Busse suppose une lacune dans le texte et complète ainsi: « à cause de cela, l'animé et le doté de sensation sont attribués à l'homme, mais plus le genre ou le trisyllabique. »

⁴⁴⁴ La précision se rencontre aussi chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 19-21.

⁴⁴⁵ La précision se rencontre aussi chez Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 2-12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 15-18. Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 52, 9-18, qui présente le cas du mot genre sous forme d'aporie anonyme, Dexippe, *In Cat.*, p. 26, 13 - 27, 2, et Porphyre, *In Cat.*, p. 80, 32 sq., où la difficulté est plus précisément développée en relation avec le terme εἶδος qui ne peut être attribué à Socrate, bien qu'il le soit à l'homme.

Pour l'inclusion d'attributs tels « trisyllabique » et « genre » au nombre de ce que Porphyre appelle la seconde imposition des noms, voir S. Ebbesen (1990 [1981]), particulièrement p. 161 et note 53.

réalisation sous-jacente »), tout ce qui est dit de l'attribut (et il faut sous-entendre là aussi « comme d'un substrat »)⁴⁴⁶ [39,15] sera dit également du substrat.⁴⁴⁷

⁴⁴⁶ Cf. l'exposé d'Élias, *In Cat.*, p. 153, 15-33, qui précise que l'énoncé d'Aristote n'est vrai que dans le cas où les deux propositions contiennent une attribution καθ' ὑποκειμένου. Élias présente en outre les trois cas où, par la présence d'au moins une attribution ἐν ὑποκειμένῳ, la règle d'attribution n'est pas respectée: 1) lorsque les deux attributions sont de type ἐν ὑποκειμένῳ, comme dans « l'homme est blanc, le blanc est monosyllabique, l'homme est monosyllabique »; 2) lorsque la première proposition est ἐν ὑποκειμένῳ, la seconde καθ' ὑποκειμένου, comme dans « l'homme est blanc, le blanc est une couleur, l'homme est une couleur »; 3) lorsque la première proposition est καθ' ὑποκειμένου, la seconde ἐν ὑποκειμένῳ, comme dans « l'homme est un animal, l'animal est trisyllabique, l'homme est trisyllabique ». Voir aussi la note suivante.

⁴⁴⁷ Après « sera dit également du substrat », l'édition aldine, suivant le *Marcianus 217*, ajoute: « Les catégories ont largeur et profondeur: profondeur, soit la progression vers les êtres plus particuliers qu'elles-mêmes; largeur, soit le déplacement de biais (τῆν εἰς τὰ πλάγια μετάστασιν). Par exemple, pour comprendre ce qu'est la profondeur: la substance, le corps, l'animé, l'animal et ainsi de suite; la largeur, lorsqu'on divise la substance en corps et incorporel. Aristote nous livre donc une règle de la largeur et de la profondeur. Voici cette règle: lorsqu'un premier terme est attribué à un second comme à un substrat, et le deuxième attribué à un troisième comme à un substrat, alors le premier sera aussi attribué au troisième comme à un substrat. Ainsi, l'animé est attribué à l'animal, l'animal à l'homme, l'animé sera aussi attribué à l'homme. Or, c'est bien que l'expression 'd'un substrat' soit ajoutée à la règle. En effet, pour que la règle soit vraie, il faut que chacune des deux prémisses soit du type 'd'un substrat': si les deux sont du type 'dans un substrat', il n'en résulte rien de vrai; si l'une est 'd'un substrat', l'autre 'dans un substrat', qu'il s'agisse de la première ou de la seconde, ainsi non plus n'en résulte-t-il quelque chose de vrai. C'est évident lorsque les deux sont du type 'dans un substrat'. Par exemple, l'homme est blanc, le blanc est monosyllabique - car le monosyllabique advient par accident au blanc. Si l'on conclut dans cette situation, le résultat est faux. En effet, l'homme n'est pas monosyllabique. Encore, si l'une des prémisses, la première, est du type 'dans un substrat' et la deuxième 'd'un substrat'. Par exemple, l'homme est blanc, le blanc est une couleur. Ainsi aussi le résultat est faux: l'homme n'est pas non plus une couleur. Encore, si la première prémisses est du type 'd'un substrat', mais la deuxième 'dans un substrat'. Par exemple, l'homme est un animal, l'animal est trisyllabique. Pas même ainsi n'en résulte-t-il quelque chose de vrai.

De plus, nous obtenons, de par cette règle, son inverse: comment il se fait que tous les êtres se ramènent sous les dix catégories. En effet, de même que la règle a montré que le premier terme appartient au second et le second au troisième; ainsi, de par elle, il est possible de montrer qu'à l'inverse les êtres ultérieurs et seconds se ramènent sous les premiers. Par exemple, l'homme sous l'animal, l'animal sous l'animé, l'animé sous le corps, le corps sous la substance, et l'homme sera ramené sous la substance. Et il en va de même pour les autres catégories.

Certains se demandent si ce n'est pas en vain qu'on dit que, des quatre termes proposés: universel, particulier, substance, accident, Aristote n'en décrit que deux, et les moindres: l'accident et le particulier. En effet, il définit également en cet endroit 'd'un substrat', je veux

dire l'universel, lorsqu'il dit que le premier terme appartient au deuxième, le deuxième au troisième, et que le premier appartient aussi au troisième. Mais il définit également 'pas d'un substrat', je parle de la substance, lorsqu'il passe en revue les propres de la substance. En effet, les descriptions sont tirées des propres.

Nous répliquons à ces problèmes que c'est une règle qui est énoncée et non une définition ou une description. C'est qu'il n'y a pas de description ou de définition où la chose définie ou le nom à définir est inclu dans la description elle-même ou la définition. En effet, personne ne dit que l'homme est un homme animal rationnel mortel et ainsi de suite. Ni non plus que l'animal est un animal substance animée dotée de sensation. Mais au contraire, dans la règle, le défini est plusieurs fois inclu, - je parle de 'd'un substrat'.

Pour ce qui est de l'autre difficulté, nous répliquons qu'aucun des propres de la substance dont parle Aristote n'est une description de la substance. En effet, tous ces propres de la substance qu'il passe en revue soit appartiennent à la seule substance mais pas à toutes, soit à toutes mais pas à elles seules. Or, la description veut aussi les propres au sens dominant qui appartiennent à l'objet décrit seul, totalement et toujours.

Par ailleurs, l'attribution a deux acceptions, celle 'à un substrat' et celle 'dans un substrat'. Et nous disons 'à un substrat' lorsque les universels sont attribués à des particuliers, mais 'dans un substrat' lorsque l'accident est attribué à la substance. Or, l'attribution 'dans un substrat', qui dit que quelque chose appartient à quelque chose de différent (ἄλλο ἄλλω λέγουσα ὑπάρχειν), ne reçoit aucune recherche; mais l'attribution 'à un substrat', qui veut montrer en quoi l'un est l'autre (τὸ ἕτερον ὅπερ τὸ ἕτερον), c'est-à-dire en quoi l'attribut est le substrat, reçoit une recherche. En effet, dira-t-on, quel est cet animal attribut de l'homme, celui-là même qui lui est entremêlé (αὐτὸ τὸ ἐγκατατεταγμένον αὐτῷ) ou l'universel? Car s'il s'agit de celui qui lui est entremêlé, c'est la même chose qui s'attribuera à elle-même et l'attribution sera bavardage. Mais s'il s'agit de l'universel, le particulier prendra l'extension de l'universel et le particulier sera ce qu'est l'universel.

Nous dirons donc que l'attribut du substrat veut être à la fois plus commun que lui et propre à lui. En effet, lorsque nous disons l'homme est un animal, nous n'affirmons rien d'autre que l'empreinte (τύπος) de l'animal qui se trouve dans tous les animaux appartient aussi à l'homme. De même que la voix du héraut est entendue en commun par tous et en propre par chacun, de même que le centre est la limite commune de toutes les droites partant de ce centre et la limite propre à chacune, de même que la matière sert de substrat commun à toutes choses et propre à chacune, ainsi aussi l'attribut veut être à la fois commun et propre au substrat. Donc, en tant qu'il est commun, l'attribution n'est pas bavardage, en tant qu'il est propre, le particulier ne prendra pas l'extension de l'universel. »

Ce long exposé est une copie presque littérale de Élias, *In Cat.*, p. 153, 6 - 155, 8 (le texte d'Élias est cependant plus développé dans la dernière partie).

⁴⁴⁸ Bien que plus développé, l'exposé de Philopon sur les différences, p. 40, 1 - 42, 29, est étroitement apparenté à celui d'Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 13 - 32, 16. Les deux textes se suivent parfois littéralement. Cf. aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 81, 23 - 86, 4; Simplicius, *In Cat.*, p. 54, 22 - 60, 10; Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 22 - 51, 25 et 52, 20 - 53, 6; Élias, *In Cat.*, p. 155, 9 - 158, 15.

Pour les êtres génériquement autres ⁴⁴⁹ et non subordonnés entre eux, les différences sont également autres spécifiquement.
[Catégories 1 b 16-24]

Présentation

[40,3] Aristote ajoute⁴⁵⁰ certaines propositions qui lui seront utiles pour l'enseignement proposé. En effet, puisque les catégories sont aussi les genres généralissimes [40,5] et que pour chacune se développe une chaîne des genres

⁴⁴⁹ Le lemme imposé au texte de Philopon donne τῶν ἑτερογενῶν (cf. la leçon du manuscrit C: ἐτέρων γενῶν). Toutefois, dans le texte lui-même, les quatre fois où Philopon fait allusion à l'énoncé d'Aristote, on retrouve ἕτερα γένη en deux mots (voir p. 40, 6,7; 41, 1-2; 42, 22). Cette dernière leçon s'accorde mieux d'ailleurs avec l'interprétation que Philopon offre plus bas de l'expression. En effet, pour notre commentateur « genres autres » a trois acceptions: 1) Les genres totalement isolés l'un de l'autre. Ainsi la substance et la quantité. Ainsi aussi l'animal et la science qui relèvent de deux catégories différentes. 2) Les genres autres mais subordonnés entre eux. Ainsi la substance et le corps. 3) Les genres qui diffèrent entre eux, mais sont subordonnés eux-mêmes à un même genre. Ainsi le volatile et l'aquatique, qui tous deux relèvent de l'animal (cf. à ce sujet Simplicius, *In Cat.*, p. 57, 22 - 58, 7, qui critique Herminos de reconnaître ce sens à l'expression d'Aristote). Or, l'expression ἐτέρων γενῶν s'applique aux trois acceptions fournies par Philopon. Cependant, le terme ἑτερογενῶν, ou « êtres différant de par le genre » ne peut s'appliquer aux catégories elles-mêmes et aux genres subordonnés à un même terme.

Il ne semble pas y avoir unanimité quant à la manière de rendre l'expression. Ammonius, *In Cat.*, aussi bien dans le lemme, p. 31, 13, que dans le corps du texte, p. 31, 15 et 19, présente l'expression en un seul mot (à l'exception de p. 31, 25-26). Il en va de même pour Olympiodore, *In Cat.*, p. 51, 17, 25, 26, 27 et p. 52, 20, 23. Élias écrit parfois, dans son exposé, l'expression en deux mots, *In Cat.*, p. 155, 19 et p. 156, 8, 22. Toutefois, non seulement le lemme, p. 155, 9, mais aussi les deux endroits où Élias cite explicitement le texte d'Aristote présentent l'expression en un mot et laissent croire que telle était la leçon reçue par ce dernier commentateur. ἑτερογενῶν est aussi la leçon donnée par le texte de Porphyre, *In Cat.*, p. 81, 26 (mais cf. p. 83, 1-16 et p. 84, 4).

Seul Simplicius, *In Cat.*, p. 57, 21-22 (cf. d'ailleurs, p. 56, 16, 30, 32; 57, 1, 3-4, 14; 58, 2, 7-8, 9, 11-12; mais aussi p. 58, 4, 6-7) milite ouvertement pour que l'on reçoive l'expression en deux mots: χρὴ δὲ καὶ τοῦτο εἰδέναι, ὅτι τῶν ἐτέρων γενῶν, ἀλλ' οὐχὶ τῶν ἑτερογενῶν δεῖ ὑπαναγινώσκειν.

⁴⁵⁰ Nous lisons προσλαμβάνει, tel que donné par CFa, malgré la préférence de A. Busse pour προλαμβάνει, par comparaison avec Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 14 (remarquons toutefois que l'apparat critique de A. Busse au texte d'Ammonius nous informe que la leçon προλαμβάνει tire appui du texte même de Philopon!).

subordonnés,⁴⁵¹ le philosophe nous transmet en cet endroit une règle qui permet de distinguer les genres tout à fait autres et ceux qui sont subordonnés. Et il affirme que, pour les genres autres, les différences sont également autres dans tous les cas, aussi bien les constitutives que les distinctives. Ainsi de l'animal et de la science.⁴⁵² En effet, pour l'animal, sont des différences constitutives l'animé et le doté de sensation, mais distinctives, [40,10] le rationnel et l'irrationnel, le mortel et l'immortel.⁴⁵³ Par contre, pour la science, sont des différences constitutives, si l'on veut, l'infailibilité des propositions et leur fiabilité dues au fait que les choses qui servent de fondement à la science se comportent toujours selon les mêmes lois et de la même manière;⁴⁵⁴ mais sont des différences distinctives, le spéculatif et le pratique. Donc, autres [41,1] s'avèrent les différences lorsque les genres sont autres.⁴⁵⁵

⁴⁵¹ σειρά...των ὑπαλλήλων γενῶν. L'image de la chaîne associée aux catégories se lit aussi chez Ammonius, *In Is.*, p. 70, 13-17; 81, 7-15.

⁴⁵² C'est l'exemple offert par Aristote, *Catégories* 1 b 17.

⁴⁵³ Même exemple chez Élias, *In Cat.*, p. 155, 24-26.

⁴⁵⁴ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 132, 8-9 et Ammonius, *In Cat.*, p. 79, 10-11. La formulation complète se trouve chez Élias, *In Cat.*, p. 155, 26-27.

⁴⁵⁵ L'édition aldine, se fiant au *Marcianus* 217, ajoute à l'exposé de Philopon une portion de texte très étroitement reliée à Élias, *In Cat.*, p. 155, 27 - 156, 7. Ce dernier, après avoir lui aussi mentionné les différences constitutives de la science, dans des termes semblables à ceux de Philopon, poursuit en en donnant les différences distinctives, en référence à Platon: διααιρετικά δέ, ὡς διεΐλεν ἐν τῷ Γοργία ὁ Πλάτων ... C'est cette allusion au *Gorgias* qui est ajoutée par le *Marcianus* au commentaire de Philopon: « ἄλλως δὲ διεΐλε Πλάτων ἐν Γοργία [voir Platon, *Gorgias*, 450d], que parmi les sciences, les unes sont seulement discursives (λογικαί), comme la dialectique, d'autres seulement pratiques, comme le dessin (γραφική), d'autres mixtes, à la fois discursives et pratiques et cela de trois façons: soit qu'elles ont part égale de discours et de pratique, comme le chant accompagné de cithare, car c'est simultanément qu'on chante et qu'on joue de la cithare (le chant accompagné de cithare diffère du jeu de cithare, parce que pour celui-là on frappe les cordes et l'on chante, mais dans le jeu de cithare, on frappe les cordes seulement), et comme le trictrac où l'on annonce les coups dont on a besoin et l'on convient du déplacement découlant du lancer; soit donc que les sciences

Examen particulier de « et non subordonnés entre eux »

Cependant, « les genres autres » se dit en de multiples sens. En effet, sont dits « autres » soit les genres tout à fait isolés les uns des autres, comme la substance et la quantité; soit ceux qui, s'ils ne sont pas tout à fait séparés, s'opposent néanmoins entre eux de par la même division, tels le volatile et [41,5] l'aquatique, qui de fait ont un genre commun: l'animal; mais sont dits également « autres » les genres subordonnés, comme la substance et le corps. Voilà pourquoi Aristote a dit: « et non subordonnés entre eux ». C'est que pour ceux-là, il est possible que les différences soient les mêmes. Ainsi de l'animal tout simplement et de l'animal rationnel. En effet, aux deux appartiennent les mêmes différences, aussi bien les constitutives que les distinctives: les différences constitutives des deux sont [41,10] l'animé et le doté de sensation,⁴⁵⁶ mais les différences distinctives sont également les mêmes: le mortel et l'immortel. Alors que pour les genres non subordonnés entre eux mais autres, ni les différences constitutives ni les différences distinctives ne sont les mêmes, comme nous l'avons dit à propos de l'animal et de la science.

mixtes ont part égale de pratique et de discours ou qu'elles ont davantage de discours que de pratique, comme la comédie, selon le mot de certain [cf. Euripide, *Oreste*, 643]: 'Rends ce que tu pris à mon père', et Ménélas s'y refusant en gardant silence, Oreste dit: 'Je ne parlais pas de biens matériels'; soit, à l'inverse, davantage de pratique que de discours, comme la médecine, car on dit de la médecine qu'elle est davantage pratique [ἰατρικὴ dans l'apparat au commentaire de Philopon, que nous corrigeons par πρακτικὴ, suivant Élias, *In Cat.*, p. 156, 6] que discursive, bien qu'elle ait recours au discours dans le diagnostic et dans le traitement (en effet, celui qui connaît (γνοῦς) le mieux traite le mieux). »

⁴⁵⁶ Même exemple chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 27-29.

Du moins, comme on l'a dit,⁴⁵⁷ les différences constitutives des genres subordonnés, sont dans tous les cas les mêmes. Toutefois les différences distinctives ne sont pas dans tous les cas les mêmes, mais il est également possible [41,15] qu'elles soient autres.⁴⁵⁸ Ainsi pour l'animal et l'animal irrationnel. En effet, les différences constitutives sont les mêmes, comme on l'a dit, mais les différences distinctives ne sont pas les mêmes. En effet, pour l'animal tout simplement, c'est le rationnel et l'irrationnel, le mortel et l'immortel; mais pour l'irrationnel, c'est le volatile, l'aquatique, le terrestre.

Le même discours vaut aussi pour les genres qui s'opposent entre eux par division: pour eux aussi, les différences constitutives sont [41,20] les mêmes, tandis que les distinctives sont autres. En effet, pour l'irrationnel, ce sont celles mentionnées; pour le rationnel: mortel, immortel, céleste, infernal.

Examen particulier de « spécifiquement »

Par ailleurs, c'est bien qu'Aristote ait ajouté: « spécifiquement », c'est-à-dire: en réalité.⁴⁵⁹ Car il est possible, pour les genres autres, que, par analogie, les différences soient les mêmes. Nous disons en effet des objets mobiliers que les uns sont pourvus de pieds, les autres sans pied. Sont sans pied le mortier, [41,25] le pilon et les choses de cette sorte, tandis que sont pourvus de pieds le siège et le lit. Mais, des

⁴⁵⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 41, 7-11.

⁴⁵⁸ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 34-36.

⁴⁵⁹ τῷ πράγματι.

animaux aussi nous disons que les uns sont pourvus de pieds, les autres sans pied. Mais ce ne sont pas ces différences-là [42,1] qui produisent les espèces. En effet, l'homme n'est pas caractérisé par le fait d'être bipède. En outre, ce n'est pas parce que les différences semblent les mêmes de par le mot, que dès lors elles sont les mêmes de par l'espèce. En effet, les pieds du lit et ceux de l'animal ne sont pas de la même espèce, puisque leur fonction⁴⁶⁰ n'est pas non plus la même. Il y a bien ressemblance, mais tirée de l'analogie. [42,5] En effet, les parties inférieures, comme soutiens, sont appelées pieds et pour l'animal et pour le lit, car ce que sont les pieds relativement à l'animal, ainsi aussi les pattes relativement au lit. En revanche, ces dernières ne rendent pas les autres services des pieds: le fait, admettons, de marcher et, par un mouvement particulier, d'entraîner le corps dans leur déplacement, et ce genre de choses. De sorte que ce n'est pas spécifiquement que ces pieds sont les mêmes, mais de par le mot et l'analogie.⁴⁶¹

⁴⁶⁰ ἡ ἐνέργεια.

⁴⁶¹ Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 25-30, a lui aussi recours aux objets mobiliers et aux animaux pour montrer la possible identité des différences (en l'occurrence, ici, pourvus ou non de pieds) pour des genres pourtant autres. Voir aussi Dexippe, *In Cat.*, p. 29, 31 - 30, 9; Simplicius, *In Cat.*, p. 57, 13-21; Olympiodore, *In Cat.*, p. 51, 30-35; Élias, *In Cat.*, p. 158, 6-11. Le siège (θρόνος) et le lit (κλίβη) comme exemples d'objets mobiliers pourvus de pieds se rencontrent chez Ammonius et Olympiodore (Simplicius mentionne le lit, la table et le trépied). Quant aux exemples d'objets dépourvus de pied, soit le mortier (θύια) et le pilon (δοίδυξ), on les retrouve chez Ammonius (θύισκη cependant au lieu de θύια) et chez Olympiodore. Pour Ammonius comme pour Philopon, ces différences relèvent de l'analogie. Pour Olympiodore et Simplicius, de la métaphore.

**En effet, pour l'animal sont des différences le pédestre, le volatile,
le bipède et l'aquatique.** ⁴⁶²
[Catégories 1 b 18-19]

Allusion à la diversité des différences et justification de l'exemple utilisé par Aristote

[42,12] Les différences peuvent diviser leur genre de multiples manières. Ainsi pour l'animal, sont des différences substantielles le rationnel et l'irrationnel; mais il y a des différences tirées de la durée de la vie, comme mortel et immortel; tirées du lieu dans lequel les animaux évoluent, [42,15] comme le volatile, le pédestre, l'aquatique; tirées des parties du corps, comme ceux pourvus de pieds et ceux sans pied.⁴⁶³ Et il y a d'autres différences qui proviennent d'autres propriétés des animaux.

Or, tout en utilisant un exemple tiré du lieu, Aristote a à dessein intercalé un exemple provenant d'une autre division, celle tirée des parties, avec l'intention d'enseigner qu'il est indifférent [42,20] de recevoir même des différences autres pour les genres proposés à l'examen. En effet, les genres autres ne communiquent tout

⁴⁶² Comparez l'ordre des différences énumérées dans le lemme d'Aristote et, d'une part, l'ordre offert par Philopon, p. 42, 15 pour les différences tirées du lieu dans lequel les animaux évoluent, soit: volatile, pédestre, aquatique (l'énumération du commentateur ne fait toutefois pas partie comme tel d'une citation et ne permet pas de déterminer l'ordre présent dans l'exemplaire des *Catégories* utilisé); puis, d'autre part, l'information donnée par Philopon en 42, 17-21, selon laquelle le bipède se trouverait intercalé au milieu des autres éléments (donc en deuxième ou troisième place). L'édition des *Catégories* de L. Minio-Paluello présente comme ordre: le pédestre, le volatile, l'aquatique, le bipède.

⁴⁶³ Ce sont les mêmes quatre types de différences qu'on lit chez Ammonius, *In Cat.*, p. 32, 2-8, bien que les termes généraux qui les expriment soient moins bien déterminés. Olympiodore, *In Cat.*, p. 52, 28 - 53, affirme, avant de les énumérer, qu'il y a quatre manières (τετραχῶς) de diviser l'animal.

simplement pas entre eux ni selon la première, ni selon la deuxième, ni selon aucune division.

**Par contre, pour les genres subordonnés,
rien n'empêche que leurs différences soient les mêmes.**
[Catégories 1 b 20-21]

Justification de l'emploi de « rien n'empêche » ⁴⁶⁴

[42,25] Aristote a bien fait de dire: « rien n'empêche », car les différences des genres subordonnés ne sont pas nécessairement les mêmes, comme nous l'avons dit;⁴⁶⁵ il arrive souvent néanmoins qu'elles soient les mêmes. En effet, les différences constitutives s'avèrent toujours les mêmes, sauf qu'elles ne sont pas seules, car sont plus nombreuses les différences des genres inférieurs. Mais dans certains

⁴⁶⁴ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 32, 10-16; Simplicius, *In Cat.*, p. 58, 17-19; 58, 23 - 59, 32; Olympiodore, *In Cat.*, p. 50, 22 - 51, 14; Élias, *In Cat.*, p. 157, 18-34.

⁴⁶⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 41, 7-11, 13-18.

cas, les différences distinctives sont aussi les mêmes, comme on l'a dit plus haut.⁴⁶⁶

⁴⁶⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 41, 7-11.

CHAPITRE QUATRIÈME

Présentation générale des catégories (examen de Catégories 1 b 25 - 2 a 10)

Ce qui est dit sans aucune combinaison désigne ou bien une substance, ou une quantité, ou une qualité.
[*Catégories* 1 b 25-27]

Présentation de l'intention d'Aristote ⁴⁶⁷

[43,3] Une fois transmise la division des mots en deux, en simples et combinés,⁴⁶⁸ Aristote voulut appliquer le même mode de division aux [43,5] choses, en suivant chacun des deux découpages. Il nous a donc d'abord transmis la division des êtres en quatre,⁴⁶⁹ en considérant leurs combinaisons, et maintenant il transmet leur division en dix,⁴⁷⁰ en considérant leur simplicité. Et d'abord au moyen d'exemples, comme pour nous les esquisser afin de nous en procurer une certaine conception; mais par la suite, il nous enseignera chacune en détail.

⁴⁶⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 5-19; Ammonius, *In Cat.*, p. 32, 18-22; Simplicius, *In Cat.*, p. 60, 13-32; Olympiodore, *In Cat.*, p. 53, 8-15; Élias, *In Cat.*, p. 158, 17-31.

⁴⁶⁸ Aristote, *Catégories* 1 a 16-19.

⁴⁶⁹ Aristote, *Catégories* 1 a 20 - b 9.

⁴⁷⁰ Remarquez que Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 7-13, précise qu'il ne s'agit pas vraiment d'une division, puisqu'une division implique le découpage d'un genre en ses espèces, ce qui n'est pas

Justification de « sans aucune combinaison » ⁴⁷¹

Mais pour quelle raison Aristote a-t-il dit: [43,10] « ce sans aucune combinaison »? Pourquoi en effet? Ya-t-il plusieurs combinaisons? Nous disons que oui: ou le mot est simple, mais ce qu'il désigne complexe, comme « je cours »;⁴⁷² ou ce qui est désigné est simple, mais le mot complexe, comme « Colline d'Arès » et « Roche du corbeau »,⁴⁷³ et comme les définitions et leurs objets;⁴⁷⁴ ou à la fois ce qui est désigné et le mot sont complexes, comme quand je dis: « Socrate [43,15] se promène »; ou les deux sont simples, comme les catégories. Donc, en cet endroit, Aristote divise ce qui est dit sans aucune combinaison, qui n'est combiné ni de par le mot ni de par ce qu'il désigne.

Et c'est bien qu'il ait dit: « est dit », à cause des conjonctions, des articles et des prépositions, qui, de par eux-mêmes, ne se disent pas et ne désignent rien, mais sont tout simplement des mots [43,20] qu'on prononce avec d'autres, avec lesquels ils désignent alors des choses.⁴⁷⁵

le cas ici. Aristote procède donc à une exposition (ἐκθήσεται) ou une énumération (καταρίθμησις). Voir aussi Dexippe, *In Cat.*, p. 39, 6 - 40, 12; Simplicius, *In Cat.*, p. 61, 19 - 62, 23.

⁴⁷¹ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 32, 24 - 33, 5; Simplicius, *In Cat.*, p. 71, 3 - 72, 5; Olympiodore, *In Cat.*, p. 55, 23-33.

⁴⁷² Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 26, 14. Sur l'ajout du pronom personnel en italiques, voir note 348.

⁴⁷³ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 26, 12-17.

⁴⁷⁴ Ammonius, *In Cat.*, p. 33, 1-2, utilise un exemple opposant l'homme à « animal rationnel mortel ».

⁴⁷⁵ Ce passage ne trouve pas de correspondant dans le commentaire sur les *Catégories* d'Ammonius, mais voir Ammonius, *In De int.*, p. 12, 13-15. Cf. aussi Dexippe, *In Cat.*, p. 32, 17 - 33, 7; Olympiodore, *In Cat.*, p. 53, 18-25; Simplicius, *In Cat.*, p. 71, 3-10:

Confirmation nouvelle du but des Catégories ⁴⁷⁶

Et par là se manifeste encore le but du livre. Aristote déclare en effet « ce qui est dit sans aucune combinaison désigne ou bien une substance... ». Par conséquent, il porte l'examen sur des mots qui désignent des choses. Donc, de toute évidence, sur les notions aussi, qui servent d'intermédiaires.⁴⁷⁷ Or, que

« Puisque parmi les mots simples, il y en a certains qui, même s'ils sont simples, ne désignent cependant rien s'ils ne sont combinés à d'autres, tels que les conjonctions, les articles et les prépositions; Aristote a dit: 'Ce qui est dit sans aucune combinaison désigne ou bien une substance, ou une quantité, ou une qualité.' Ainsi, les mots qui ont la capacité de désigner les réalités appartenant aux genres peuvent être isolés non seulement de ce sens de la combinaison qui entraîne affirmations et négations; mais isolés aussi des mots qui tout en étant simples ne peuvent désigner quelque chose qu'en combinaison, comme ceux mentionnés. »

⁴⁷⁶ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 33-37; Simplicius, *In Cat.*, p. 68, 32 - 69, 19. La confirmation nouvelle du but du traité à l'aide de *Catégories* 1 b 25-27, par les commentateurs mentionnés et Philopon, n'est pas anodine, puisque, si on en croit Simplicius, *In Cat.*, p. 9, 8-19, ce même passage servait à certains d'argument pour prétendre que les *Catégories* ne concernent que des mots.

⁴⁷⁷ L'édition aldine reproduit ici une glose du *Marcianus* 217, qui semble quant à lui s'inspirer tantôt du commentaire aux *Catégories* d'Élias, p. 158, 26 - 159, 6 et p. 159, 19-33; tantôt, vers la fin, du commentaire d'Ammonius, p. 33, 11-13, 14 (apparat critique). Voici la glose: « Il faut savoir qu'en esquissant les choses par la parole Aristote nous présente <d'abord> [cf. Élias, *In Cat.*, p. 158, 24-25] une image floue des catégories. En effet, l'enseignement rudimentaire (παχυμερής) des catégories se déroule seulement au moyen de purs exemples; tandis que l'enseignement développé (λεπτομερής) passe en revue les propres et la division de chacune des catégories, afin que nous connaissions aussi, de par les propres, ce qui appartient aux catégories et, de par la division, ce à quoi elles appartiennent. Mais Aristote lui-même énumère les dix catégories en se basant sur dix exemples, alors que nous, nous baserons notre enseignement sur un unique et même exemple: Socrate. Socrate, donc, est d'une part substance, ainsi un homme, et quantifié, ainsi de deux ou trois coudées; d'autre part qualifié, ainsi blanc ou musicien; en relation, ainsi protecteur des jeunes ou fils de Sophronisque; quelque part, ainsi en train d'enseigner au Lycée; en un temps, ainsi ayant vécu au temps des guerres du Péloponnèse; et il agit, ainsi en regardant; et il subit, ainsi en étant regardé; se trouve dans une position, ainsi se tenant debout ou assis ou couché sous le platane, pour écouter, étendu par terre, les discours de Lysias (ou bien, en effet, le corps est totalement dressé et on le dit debout, ou bien totalement renversé et on le dit couché); a, ainsi disposant de vêtements. Mais certains soulèvent le problème de savoir pourquoi nous disons que les catégories sont simples si, comme on l'a dit antérieurement [voir Élias, *In Cat.*, p. 159, 6-19], il y en a quatre de simples, mais six composées. Et nous disons que nous appelons celles-ci composées parce qu'elles nous procurent un semblant de composition, bien qu'elles soient simples. En effet, n'est pas une catégorie ce qui est dans un lieu ni une catégorie ce qui est dans un temps, mais est catégorie le fait d'être dans un lieu et le fait d'être dans un temps. Voilà pourquoi Aristote a nommé certaines d'entre les catégories à l'infinif, de peur

ceux-ci [44,1] soient simples, c'est flagrant, puisqu'Aristote déclare: « ce qui est dit sans aucune combinaison ».

d'introduire une composition par l'adjonction d'une personne. Ainsi: agir, subir, avoir, et être dans une position (κείσθαι) sont des infinitifs. D'autre part, puisque l'être <n'> est <pas> [cf. Élias, *In Cat.*, p. 159, 27] un genre pour les dix catégories, elles peuvent admettre en outre un ordre. En premier, donc, il y a la substance, en tant qu'elle sert de substrat à toutes; en deuxième, la quantité, puisque même la matière informe est d'abord quantifiée et ensuite qualifiée; en troisième, la qualité avant même le relatif, puisque l'en soi vient aussi avant ce qui est en rapport. Mais s'il en est ainsi, les catégories constituées à partir de la substance et de la quantité [soit le lieu et le temps; voir en effet Élias, *In Cat.*, p. 159, 116-18] sont antérieures à celles à partir de la substance et de la qualité [soit l'agir et le subir; voir en effet Élias, *In Cat.*, p. 159, 18], et celles à partir de la substance et de la qualité à celles à partir de la substance et du relatif [soit l'avoir et la position; voir en effet Élias, *In Cat.*, p. 159, 19]. » Ici se termine la partie du texte correspondant aux passages mentionnés du commentaire d'Élias. La glose se poursuit ainsi: « **Est substance, pour le dire en un mot.** Aristote ne désigne pas toute substance. En effet, la substance noétique n'est pas mise en lumière, mais la substance sensible. [ici commencent les parallèles avec les passages d'Ammonius mentionnés ci-dessus] Mais il te faut sous-entendre que sont aussi substances toutes les autres choses qui subsistent de par elles-mêmes et n'ont besoin de rien d'autre pour subsister. **Qualité, comme 'blanc', 'grammairien'.** Il faut ici signaler que, si toute qualité est dans un substrat, toute n'obtient cependant pas la même espèce de substrat, mais certaine se constitue dans un corps, comme la chaleur, certaine a l'être dans une âme, comme la géométrie. Voilà pourquoi Aristote, voulant montrer par ses exemples la double espèce de qualités, en a parlé en disant: 'Qualité, comme 'blanc', 'grammairien' [la glose donne πραγματικόν au lieu de γραμματικόν], prenant comme modèle de la qualité dans un substrat corporel le blanc, et de celle qui a l'être dans l'âme le grammairien. **Avoir, comme 'être en armes', 'porter des armes'.** »

Avoir, comme « il est chaussé », « il est en armes ».
[Catégories 2 a 3]

Justification de l'absence d'une catégorie de l' « être possédé » ⁴⁷⁸

Certains se demandent pourquoi donc, alors qu'il oppose à l'agir le subir
[44,5] et qu'il a assigné une catégorie unique au subir et une autre à l'agir, Aristote
n'a pas fait de même dans ce cas-ci. ⁴⁷⁹ En effet, à l'avoir s'oppose l'être possédé et
pourtant Aristote n'a pas parlé de catégorie pour l'être possédé, mais seulement pour
l'avoir.

⁴⁷⁸ ἔχθεσθαι. Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 32, 11-16; Ammonius, *In Cat.*, p. 33, 16-21; Simplicius, *In Cat.*, p. 64, 13-18; Olympiodore, *In Cat.*, p. 54, 28-31; Élias, *In Cat.*, p. 160, 2-7.

⁴⁷⁹ Simplicius, *In Cat.*, 62, 24 - 67, 25 (cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 20-32; Olympiodore, *In Cat.*, p. 54, 26 - 55, 18; Élias, *In Cat.*, p. 160, 2-7, qui attribue la solution de l'aporie de l'être porté (ἔχθεσθαι) à Syrianus), situe le problème de l'absence d'une catégorie de l'être porté (ἔχθεσθαι) dans un ensemble plus vaste de critiques formulées à l'encontre de l'identification aristotélicienne des catégories. Ces critiques sont de trois ordres : 1) Certaines accusent le nombre de catégories d'être trop grand. 2) Certaines accusent le nombre de catégories d'être trop petit. Parmi cette dernière accusation, on retrouve le problème de l'absence d'une catégorie de l'être porté (ἔχθεσθαι); celui du classement des particules (conjonctions, articles, prépositions); celui du statut catégoriel de la négation et de la privation, de l'un, de l'unité et du point. 3) Certaines critiques veulent substituer certaines catégories à d'autres. Simplicius combat entres autres ici l'opinion voulant que les catégories de l'agir et du subir soient remplacées par une catégorie du mouvement (sur l'ensemble de ces critiques, voir H.B. Gottschalk (1990), p. 71 *sq.*, de même que les références qu'il donne).

Bien qu'ils ne soient pas regroupés dans un examen systématique des attaques contre la division aristotélicienne des catégories, bon nombre des problèmes passés en revue par Simplicius se rencontrent, épars dans le présent chapitre, chez Philopon: le problème des particules, p. 43, 17-21; le problème du statut catégoriel de la négation et de la privation, p. 48, 7-13; celui du statut du point, de l'instant et de l'unité, p. 46, 14 - 48, 6; celui du mouvement, p. 48, 14-27; celui, évidemment, de l'être porté ou ἔχθεσθαι, p. 44, 4 - 45, 4.

Sur l'origine de la critique concernant l'absence d'une catégorie de l' « être porté », voir Simplicius, *In Cat.*, p. 62, 24-30, qui mentionne, parmi les opposants à la division aristotélicienne des catégories, Athénodore, Cornute, l'entourage de Loukios et de Nicostrate. Voir aussi, toujours chez Simplicius, p. 64, 13-14, où l'entourage de Nicostrate est plus intimement associé à la critique voulant que les catégories aristotéliciennes soient insuffisantes et à l'aporie sur « l'être porté ».

Nous répondons donc qu'on peut le ramener - je parle de l'être possédé - sous la catégorie de la position.⁴⁸⁰ En effet, nous disons de ce qui a position quelque part qu'il est possédé, comme, supposons, dans un jardin des arbres ou [44,10] comme sur le corps arme ou vêtement.⁴⁸¹ Eh bien ces derniers, on peut les dire possédés par le corps. Et le jardin a des arbres, eh bien eux aussi on peut les dire possédés par le jardin. Or, comme on l'a dit, que ceux-ci aient aussi position, nous devons l'affirmer. De là aussi que nous disons souvent qu'on dispose d'un vêtement sur soi ou qu'un tel dispose de ses armes sur lui.⁴⁸² Donc, de même que dans le cas de l'agir et du subir, les deux catégories sont identiques de par leur substrat, [44,15] mais diffèrent dans leur rapport à ce dernier (lorsque nous partons de ce qui agit, nous le disons agir, mais lorsque nous partons de ce qui subit, nous le disons subir); [45,1] de même là aussi, l'avoir et la position, ou bien l'être possédé, sont identiques de par leur substrat, mais diffèrent dans leur rapport à ce dernier (lorsque nous partons de ce qui a, nous le disons avoir, mais lorsque nous partons de ce qu'on dit qu'il a, nous parlons de position ou bien d'être possédé).

⁴⁸⁰ τὸ κεῖσθαι.

⁴⁸¹ A. Busse identifie une lacune et propose d'ajouter, pour mieux comprendre le raisonnement: « car on dit du corps qu'il a une arme ou un vêtement ».

⁴⁸² περίκειται ... τὰ ὄπλα. Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 32, 15: ... ἡ ἀσπίς ... περικεῖσθαι.

D'autre part, rien de ce qui fut mentionné, lui-même par lui-même, n'est dit dans aucune affirmation ou négation, mais affirmation ou négation proviennent de leur combinaison entre eux.

[Catégories 2 a 4-7]

Relation des catégories à l'affirmation et la négation ⁴⁸³

[45,8] À présent, Aristote distingue le but du livre proposé du but du livre suivant - je veux dire *De l'interprétation* - en ce que dans celui-ci son enseignement porte sur des mots simples, [45,10] mais dans celui-là, sur l'affirmation et la négation. Or, Aristote fait cette distinction en utilisant un syllogisme⁴⁸⁴ de la deuxième figure, prenant comme moyen terme la vérité et la fausseté. Il soutient en effet que toute affirmation ou négation désigne une vérité ou une fausseté, mais toutefois qu'aucun mot simple ne désigne une vérité ou une fausseté; par conséquent, qu'aucun mot simple ne désigne une affirmation ou une négation. Ainsi, même [45,15] si je dis des milliers de fois: « homme homme », je ne dis ni une vérité ni une fausseté. Pareillement, quand bien même je dis des milliers de fois: « il marche il marche »,⁴⁸⁵ je ne dis ni une vérité ni une fausseté.⁴⁸⁶ Par contre, si l'on dit qu'en disant: « je marche », l'on dit une vérité ou une fausseté - car s'il s'avère que je marche, l'on dit une vérité, sinon une fausseté; nous répliquons que celui qui a dit: « je marche » a englobé en puissance le « je », comme s'il avait dit: [45,20] « moi je

⁴⁸³ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 87, 28-40; Simplicius, *In Cat.*, p. 72, 27 - 73, 13; Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 12-27; Olympiodore, *In Cat.*, p. 56, 19-35.

⁴⁸⁴ Remarque semblable chez Simplicius, *In Cat.*, p. 72, 30 - 73, 2.

⁴⁸⁵ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 26, 14. Sur l'ajout du pronom personnel en italiques, voir note 348.

marche ».⁴⁸⁷ De sorte que tout un chacun qui dit « *je marche* » englobe en puissance, comme fondement du vrai et du faux, le « *je* », et il ne mentionne pas une catégorie unique, elle-même par elle-même, ni non plus un mot simple. En effet, nous avons déjà dit⁴⁸⁸ qu'il ne faut pas juger par le mot seulement ceux qui sont simples et ceux qui sont complexes, mais que même des mots combinés, s'ils désignent quelque chose de simple, sont simples; et que [45,25] certains mots simples sont complexes, si l'objet conçu est combiné et non simple. De sorte que « *je cours* » n'est pas simple, puisque ce qu'il désigne n'est pas simple non plus. C'est d'ailleurs pour écarter d'avance cette aporie elle-même qu'Aristote a dit:⁴⁸⁹ « ce qui est dit sans aucune combinaison », c'est-à-dire: ce dont même l'objet désigné n'est pas combiné.

Donc, les mots simples, comme on l'a dit,⁴⁹⁰ [45,30] ne désignent rien de vrai ou de faux, dits eux-mêmes par eux-mêmes. Toutefois, toute affirmation ou négation, dans tous les cas, désigne une vérité ou une fausseté. Par exemple, lorsque je dis: « Socrate se promène », s'il s'avère se promener, je dis la vérité, mais s'il est assis, je dis une fausseté. Et, en sens inverse, lorsque je dis: « Socrate ne se promène pas », s'il s'avère ne pas se promener, je dis une vérité, mais s'il se promène, [46,1] je dis une fausseté.

⁴⁸⁶ Formulation similaire et mêmes exemples (« homme homme » et « *il marche il marche* ») chez Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 16-17. Voir également Ammonius, *In De int.*, p. 26, 31-33 *et sq.*, où « Socrate » prend cependant la place de « homme ».

⁴⁸⁷ περιπατῶ ἐγώ.

⁴⁸⁸ Philopon, *In Cat.*, p. 26, 7 - 27, 5.

⁴⁸⁹ Aristote, *Catégories* 1 b 25.

Donc, parce que les catégories, comme on l'a dit,⁴⁹¹ sont des mots simples, elles ne désignent rien de vrai ou de faux. Cependant, une fois combinées entre elles, elles produisent affirmation ou négation, en quoi se trouvent la vérité et la fausseté. Par exemple: « l'homme court », constitué d'une substance et de l'agir.⁴⁹² Et lorsqu'elle acquiert, [46,5] en son milieu, la particule négative, l'affirmation devient négation. Ainsi « l'homme ne se promène pas » .

n'est dit dans aucune affirmation ou négation.
[Catégories 2 a 5-6]

Précision sur le texte ⁴⁹³

La majorité des livres, et ils semblent avoir raison, n'ont pas « ou négation », mais seulement « n'est dit dans aucune affirmation ». En effet, si [46,10] aucune des catégories ne désigne une affirmation, encore beaucoup moins une négation, puisque celle-ci a besoin en plus de la particule négative⁴⁹⁴ et qu'on supposerait

⁴⁹⁰ Philopon, *In Cat.*, p. 45, 14.

⁴⁹¹ Philopon, *In Cat.*, p. 43, 21 - 44, 2; 45, 8-10.

⁴⁹² A. Busse ajoute γέγνε κατάφασις, absent de ses principaux témoins, mais présent chez Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 25.

⁴⁹³ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 29 - 35, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 73, 3-9.

⁴⁹⁴ Cf. Philopon, *In An. prior.*, p. 13, 5-8: « ... car l'affirmation est antérieure à la négation non seulement en principe (ἀξιώματα), comme certains le croient, mais aussi en temps. En effet, l'affirmation est plus simple et en se rattachant la particule négative elle produit la négation. »

plus volontiers <l'> agir <ou>⁴⁹⁵ l'une des autres catégories d'être une affirmation
qu'une négation.⁴⁹⁶

Examen de divers statuts catégoriels ⁴⁹⁷

Le statut catégoriel du point, de l'instant et de l'unité

Par ailleurs, certains se demandent sous quelle catégorie il faut ramener le point, [46,15] l'instant et l'unité.⁴⁹⁸ Sous la substance,⁴⁹⁹ ce n'est pas possible.

⁴⁹⁵ « l' » et « ou » sont des ajouts de A. Busse.

⁴⁹⁶ A. Busse, dans l'apparat critique, signale ici un ajout, présent dans le manuscrit C et dans l'édition alpine, portant sur *Catégories* 2 a 7, qui correspond presque littéralement à Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 3-8: « En effet, toute affirmation ou négation semble [δοκεῖ] désigner une vérité ou une fausseté. Aristote ajoute « semble » parce que ce n'est pas dans tous les cas que l'affirmation dit vrai ni non plus dans tous les cas que la négation dit faux. Par exemple, si l'on dit 'je cours' ou 'je ne cours pas'. Puis donc que dans ces énoncés il faut sous-entendre le 'je' qui s'y trouve en puissance, à cause de cela Aristote a dit: 'semble'. Telle est la raison, à moins que 'semble' soit superflu, ou qu'il s'agisse d'une faute du copiste, ou l'équivalent de 'tel qu'il semble à tous'. » Le début de l'exposé d'Ammonius (τὸ δοκεῖ πρόσκειται, ἐπειδὴ οὐ πάντως ἢ κατάφασις ἀληθεύει οὐδὲ πάντως ἢ ἀπόφασις ψεύδεται) ne cadre pas avec la suite du texte, comme le remarque Y. Pelletier (1983). Les parallèles exacts rencontrés dans les exemplaires mentionnés du commentaire de Philopon ne facilitent toutefois pas la correction apportée par Y. Pelletier, p. 177, note 108: οὐ πάντως ἢ κατάφασις καὶ ἢ ἀπόφασις φανερώς ἀληθεύει ἢ ψεύδεται.

⁴⁹⁷ Ammonius, *In Cat.*, p. 33, 22-23, cerne mieux que Philopon le sens de ce développement en le rattachant à une remarque anonyme soulevant le problème que les catégories n'englobent pas tous les êtres. Voir à ce sujet Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 2 - 66, 31, et la note 479 ci-dessus. Voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 53, 26 - 54, 3, qui examine également divers statuts catégoriels.

⁴⁹⁸ Ammonius, *In Cat.*, p. 33, 23 - 34, 5, ne considère que le point, sans analyser la possibilité qu'il puisse appartenir à la substance, à la quantité ou aux relatifs. Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 13 - 66, 15, examine l'un, l'unité et le point, en considérant les divers statuts catégoriels possibles. Voir aussi Dexippe, p. 33, 21 sq.

Car la substance est quelque chose qui subsiste par soi-même. Or, aucun de ceux-là n'a de subsistance propre. En effet, le point a l'être dans la ligne, puisqu'il est limite et principe de la ligne. Et l'instant dans le temps, car il est principe et limite du temps, et non temps (mais par instant, j'entends l'insécable et non celui, dit-on, qui comporte durée). Et l'unité est principe [46,20] du nombre, mais nullement nombre, et voilà pourquoi elle n'est pas un nombre à part, mais a l'être dans le nombre, car elle est principe et que le principe a l'être dans ce dont il est principe.

Toutefois, il n'est pas possible non plus de dire du point, de l'instant et de l'unité qu'ils sont des quantités, car le propre de la quantité est l'égal et l'inégal.⁵⁰⁰ Or, le point ou l'instant, à quoi pourraient-ils être égaux? En effet, on ne dit pas d'un point qu'il est égal à un point; de même pour l'instant; et on ne dit pas non plus de [46,25] l'unité, en tant qu'elle est unité, qu'elle est égale à l'unité. Nous disons égaux ce qui a la même quantité et dont les parties sont également les mêmes. Or, point, instant et unité, en plus de ne pas être des quantités sont sans parties. Et on ne peut non plus parler d'inégal à leur propos, sans consentir également [47,1] à parler d'égal.⁵⁰¹ En effet, à un temps un temps est soit égal soit inégal, et un nombre à un nombre, et une ligne à une ligne, parce que ce sont des quantités: c'est d'après l'identité des parties que nous les

⁴⁹⁹ Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 19-21, dans le même contexte nous informe que le problème de la substantialité de l'unité qui se trouve dans le nombre intelligible aurait été soulevé par Boethos. Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 33, 23-24.

⁵⁰⁰ Aristote, *Catégories* 6 a 26-35.

⁵⁰¹ Voici le texte, p. 46, 25 - 47, 1: ἀλλ' οὐδὲ ἄνισον ἐπὶ τούτων λεχθῆναι δύναται, εἰ καὶ συγχωρήσει τις ἐπὶ τούτων τὸ ἴσον λέγεσθαι. A. Busse propose de le rejeter. Peut-être que le sens de εἰ καὶ doit-il être rapproché de celui de εἰ μή.

déclarons égaux ou inégaux. Mais le point, l'instant, et l'unité, s'ils sont sans partie et ne s'identifient pas avec ce qu'on vient de mentionner, échappent à la comparaison. En outre, [47,5] de la quantité l'une est continue, l'autre discrète.⁵⁰² Or, ceux-ci ne sont ni continus ni discrets, puisqu'ils sont sans partie. En effet, nous disons continu ce dont les parties sont unifiées, et discret ce dont les parties sont séparées.

Il faut d'autre part savoir que certains veulent les ramener sous les relatifs,⁵⁰³ en disant qu'ils sont principes de ce qui leur succède: le point de la ligne, [47,10] l'unité du nombre, l'instant du temps. Si donc les principes sont principes de quelque chose, et que tels sont les relatifs - car un père est père d'un fils et la moitié est moitié du double -, par conséquent ceux-là aussi se ramènent sous les relatifs. Mais nous répliquons que les relatifs, comme Aristote lui-même le dit plus loin,⁵⁰⁴ n'existent qu'en association et n'ont pas de subsistance propre, mais ont leur être dans les autres catégories: soit, [47,15] en effet, dans la substance, soit dans la quantité, soit dans la qualité, soit dans quelque autre des catégories. Voilà pourquoi Aristote les représente comme des drageons, qui ont leur être dans d'autres plantes.⁵⁰⁵ Ainsi, il est possible d'observer les relatifs dans toutes les catégories. En effet, lorsque je dis: « le père est père d'un fils », je parle d'un relatif dans la substance; lorsque je dis: « le double est double d'une moitié », je parle d'un relatif dans la quantité; lorsque je dis: « le

⁵⁰² Voir Aristote, *Catégories* 4 b 20. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 13-17, qui recourt aussi à l'argument voulant que l'un, l'unité et le point ne peuvent être des quantités puisque ni continus ni discrets.

⁵⁰³ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 17 sq. Voir aussi Dexippe, *In Cat.*, p. 33, 22-23.

⁵⁰⁴ Aristote, *Catégories* 8 a 32.

⁵⁰⁵ Aristote, *Éthique à Nicomaque* 1096 a 21-22.

[47,20] plus blanc est plus blanc que le blanc », je parle d'un relatif dans la qualité, et de même dans les autres catégories.

Il faut donc dire, à propos du point, de l'instant et de l'unité, eux-mêmes par eux-mêmes, ce qu'ils sont et sous quelle catégorie ils s'accomplissent; et alors parler de leur association. Que dirons-nous donc? Qu'en vérité ils ne se ramènent sous aucune des catégories, pour autant qu'on considère le but de l'ouvrage proposé. Car, comme on l'a souvent mentionné,⁵⁰⁶ Aristote s'y propose [47,25] d'examiner les êtres, non en tant qu'ils sont des êtres, mais en tant qu'ils sont désignés par tels mots par la plupart des hommes. En effet, Aristote, dans ces exposés, veut enseigner les choses connaissables pour le grand nombre. Puis donc que l'homme du commun n'a aucune connaissance du point, de l'instant et de l'unité, quand bien même il eût été possible de les ramener sous l'une des catégories - je veux dire sous la quantité -,⁵⁰⁷ en disant de la quantité que l'une [47,30] est sans partie, l'autre divisible, et que de celle qui est divisible, l'une est continue, l'autre discrète; et qu'il eût été possible de les placer sous la section de la quantité correspondant à l'indivisible; Aristote ne les y aurait pas ramenés, parce que leur enseignement ne coïncide pas avec le [48,1] but du livre proposé.⁵⁰⁸ Et qu'Aristote ne veut pas examiner les êtres en tant qu'ils sont des

⁵⁰⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 9, 12 sq.; p. 34, 16 - 35, 9; p. 43, 21-24.

⁵⁰⁷ La solution semble propre à Philopon. Cf. en effet Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 23 - 66, 2 et Dexippe, *In Cat.*, p. 33, 27 - 34, 2.

⁵⁰⁸ Voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 66, 28 - 67, 1, où l'on retrouve le même développement. Cf. toutefois Olympiodore, *In Cat.*, p. 53, 26 - 54, 3: « ... En effet, parmi les choses, les unes sont imparfaites, les autres parfaites. Imparfaites, par exemple le mouvement, l'accroissement, la génération, la corruption, l'altération, le changement selon le lieu; parfaites, par exemple l'homme et le boeuf. Les catégories relèvent donc des choses parfaites. Selon une autre division, parmi les choses, les unes sont simples, telles que l'unité, la forme,

êtres, c'est évident, parce que, bien qu'il ait dit, dans la *Physique*,⁵⁰⁹ que la substance est triple: celle selon la matière, celle selon la forme, celle selon le composé des deux; ici, en nulle part il ne trouve pertinent d'appeler substance ni la matière en elle-même ni la forme; [48,5] parce que précisément le grand nombre n'a aucune conception de ces dernières dans leur simplicité, mais n'a connaissance que du composé formé de celles-ci.

*Le statut catégoriel des privations et des négations*⁵¹⁰

D'autre part, on cherche aussi sous quelle catégorie il faut ramener les privations, et en outre les négations. Nous disons: sans doute sous aucune des catégories, puisque privations et négations ne montrent pas quelque chose de déterminé, alors que les catégories [48,10] sont en mesure de montrer des choses déterminées. Toutefois, s'il faut absolument les ramener sous une catégorie, on ramènera les privations sous la même que celle à laquelle on ramène aussi les états; et les négations,

le point, l'instant; les autres composées. Les catégories relèvent donc des composées. Et, pour le dire simplement, ni les choses simples ni les imparfaites ne se ramènent sous les catégories, mais les parfaites et les composées. Pourquoi donc les choses simples ne se ramènent pas sous des catégories? Nous soutenons que selon leur essence propre c'est impossible, mais en tant qu'elles font partie d'une relation, elles peuvent y être ramenées. En effet, l'unité est ramenée sous une catégorie en tant que principe du nombre; la matière et la forme en tant que principe du corps; le point en tant que principe de la grandeur; l'instant en tant que principe du temps. Ces choses, en effet, comme nous l'avons déclaré, ne se ramènent pas sous une catégorie selon leur essence, mais elles peuvent être ramenées sous une catégorie en tant qu'elles font partie d'une relation. »

⁵⁰⁹ Plus précisément dans le traité *De l'âme* 412 a 7 et 414 a 14, qui d'ailleurs fait partie des ouvrages de physique.

sous celle à laquelle on ramène aussi les affirmations, puisque pour les contraires, le genre est le même. Ainsi pour le blanc et le noir, le chaud et le froid, et les choses de cette sorte.

Le statut catégoriel des mouvements et des changements

Encore, on cherche sous quelle catégorie il faut ramener les mouvements et les changements.⁵¹¹ [48,15] Et je soutiens: sous aucune, car les catégories relèvent de ce qui subsiste et possède une forme propre de manière achevée. Or, tout changement est quelque chose d'inachevé.⁵¹² En effet, le changement est un chemin vers la forme et l'être, et non lui-même un être. Par ailleurs, il n'est pas même possible de ramener tout changement sous une catégorie unique. En effet, ils s'observent en plus d'une, comme Aristote lui-même l'enseignera,⁵¹³ à savoir dans la substance, comme la génération [48,20] et la corruption; dans la quantité, comme la croissance et le dépérissement; dans la qualité, comme le blanchiment et le noircissement; dans le lieu, comme la montée et la descente, le tournoiement.⁵¹⁴ De sorte que les changements sont des chemins menant aux catégories, l'un vers l'une, l'autre vers une autre. Aussi,

⁵¹⁰ Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 33, 8-21, et Simplicius, *In Cat.*, p. 65, 2-13, qui considèrent les négations, les privations et les différentes flexions des verbes. Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 5-10, limite son exposé à la privation.

⁵¹¹ Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 34, 5-19; Simplicius, *In Cat.*, p. 66, 16-31.

⁵¹² Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 54, 36-38. Chez Olympiodore toutefois la discussion se veut une critique de ceux qui réduisent à neuf le nombre de catégories en ramenant l'agir et le subir sous le mouvement (cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 30, 35 - 31, 10; Simplicius, *In Cat.*, p. 63, 4-9; Élias, *In Cat.*, p. 160, 7-15).

⁵¹³ Sur le mouvement, voir Aristote, *Catégories* 15 a 13. Cf. par ailleurs Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 151, 19-24, sur l'homonymie du mouvement.

⁵¹⁴ ὡς ἀνάβασις καὶ κατάβασις δίνησις. A. Busse rejette le dernier terme.

eux-mêmes ne constituent pas une catégorie. En effet, mouvoir et, de façon générale, changer seront ramenés sous l'agir, tandis que être mû et, de façon générale, être [48,25] changé, sous le subir;⁵¹⁵ toutefois les mouvements et les changements eux-mêmes, puisqu'ils sont des chemins et en quelque sorte des générations pour les catégories mentionnées, en aucune manière ne leur seront ramenés.

⁵¹⁵ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 197, 16 - 198, 1.

CHAPITRE CINQUIÈME

Sur la substance (examen de *Catégories* 2 a 11 - 4 b 19)

D'autre part, ce qui est dit substance, principalement, en premier et surtout, c'est celle qui ni n'est dite d'un substrat ni n'est dans un substrat. Par exemple, tel homme ou tel cheval.
[*Catégories* 2 a 11-14]

Introduction

Résumé de l'ordre de présentation

[49,5] Après avoir présenté les points qui contribuent à l'enseignement des catégories puis nous avoir aussitôt instruits, plus globalement et en s'appuyant sur des exemples, sur les catégories elles-mêmes; Aristote en vient maintenant à leur explication rigoureuse et il porte d'abord l'enseignement sur la substance.⁵¹⁶

⁵¹⁶ La comparaison de l'enseignement préalable des catégories, au moyen d'exemples, avec l'enseignement détaillé qui suit, se trouve également chez Simplicius, *In Cat.*, p. 75, 27-31. Voir aussi Porphyre, *In Cat.*, p. 88, 2-4.

Justification de la primauté de la substance sur les autres catégories ⁵¹⁷

La substance tient en effet le premier rang parmi les catégories et voilà pourquoi c'est à bon droit qu'Aristote lui a donné la préférence sur les autres. [49,10] C'est un fait que celle-ci est impliquée par les autres (s'il y a l'un quelconque des accidents, dans tous les cas il y aura aussi une substance dont il sera l'accident), mais elle n'implique pas les catégories résiduelles (lorsqu'il y a une substance, il n'y a pas aussi dans tous les cas chacune des autres).⁵¹⁸ De plus, la substance entraîne dans sa propre destruction les autres catégories, mais elle n'est pas détruite avec elles.⁵¹⁹ Or, les êtres qui en entraînent d'autres dans leur destruction, mais qui ne sont pas détruits avec eux, et qui sont impliqués par d'autres, mais ne les impliquent [49,15] pas, sont, de l'avis unanime, premiers par nature. Par conséquent, la substance est première par nature par rapport aux catégories résiduelles.

En outre, parmi les choses, on dit des unes qu'elles sont de par soi, d'autres en celles-ci, d'autres en rapport à celles-là. Et on dit de par soi la

⁵¹⁷ Le questionnement sur les raisons de la priorité accordée par Aristote à la substance dans l'ordre de présentation se rencontre déjà chez Porphyre, *In Cat.*, p. 88, 2-7. Porphyre répond que la priorité de la substance dans l'exposé est due à son antériorité de nature, puisque toutes les autres catégories se trouvent en elle et ont besoin d'elle pour exister (εἰς τὸ εἶναι). Voir aussi Dexippe, *In Cat.*, p. 43, 26 - 44, 3; Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 12-18; Simplicius, *In Cat.*, p. 75, 31 - 76, 12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 57, 21-29; Élias, *In Cat.*, p. 162, 1-5.

⁵¹⁸ L'argument de l'implication se lit également chez Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 13-14; Simplicius, *In Cat.*, p. 76, 8; Olympiodore, *In Cat.*, p. 57, 24-27; Élias, *In Cat.*, p. 162, 4-5.

⁵¹⁹ L'argument de la destruction se lit également chez Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 14-15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 57, 27-29; Élias, *In Cat.*, p. 162, 5. Voir aussi Aristote, *Métaphysique* Λ 5, 1071 a 35.

substance même; en celle-ci, la quantité et la qualité, puisque c'est dans la substance qu'elles s'observent; et en rapport à celle-là, les sept catégories résiduelles.

Encore, la substance subsiste par elle-même⁵²⁰ et [49,20] elle n'a pas besoin des autres catégories pour exister; tandis que les autres ont l'être en elle. En effet, s'il y a une substance, il <n> est <pas> nécessaire qu'il y ait les autres catégories, mais, s'il n'y a pas de substance, il est impossible que les autres subsistent.⁵²¹

Distinction des différents types de substances ⁵²²

D'autre part, de cette substance, l'une est simple, l'autre composée;⁵²³ et de celle qui est simple, l'une est inférieure à celle qui est composée, l'autre supérieure. Or, est substance composée, [49,25] un homme et les choses de cette sorte, mais est

⁵²⁰ αὐθυπόστατος ἐστι. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 15; Élias, *In Cat.*, p. 162, 2.

⁵²¹ Cette phrase, dans le texte de Philopon, se lit comme suit: οὐσίας γὰρ οὐσης ἀνάγκη τὰς ἄλλας εἶναι κατηγορίας, μὴ οὐσης δὲ ἀδύνατόν ἐστι τὰς ἄλλας ὑποστῆναι. Pour accorder le sens de ce passage avec ce qui précède, nous proposons d'ajouter <οὐκ> devant ἀνάγκη. Cf. d'ailleurs Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 16-18: οὐσίας γὰρ οὐσης οὐκ ἀνάγκη τὰς ἄλλας εἶναι κατηγορίας, ταύτης δὲ μὴ οὐσης οὐ δυνατὸν τὰς ἄλλας ὑποστῆναι.

⁵²² La même division se lit chez Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 18-27; Olympiodore, *In Cat.*, p. 57, 36 - 58, 4; Élias, *In Cat.*, p. 162, 10-18.

⁵²³ L'édition aldine ajoute, à partir du *Marcianus 217*: « La substance se dit de six manières: soit qu'elle désigne toute réalité - alors elle se rapporte aussi aux accidents, en tant qu'eux aussi, parce qu'ils existent, sont dits substances; soit la nature qui n'est pas dans un substrat, en contraste avec les accidents; la nature qui n'est pas dans un substrat est elle-même soit simple soit composée. » Ce texte se lit presque mot pour mot chez Élias, *In Cat.*, p. 162, 6-10.

simple et supérieure à la substance composée, la substance angélique,⁵²⁴ la substance psychique et les substances de cette sorte; tandis qu'est simple et inférieure à la substance composée, la matière première et la forme.

Détermination de l'objet d'étude d'Aristote dans les Catégories et justification de la primauté allouée à la substance particulière ⁵²⁵

Or ici,⁵²⁶ Aristote ne discute pas de la substance simple et supérieure à la substance composée (il ne se propose pas de parler de théologie), ni de la substance simple et inférieure à la substance composée [50,1] (il ne se propose pas de parler de science de la nature), mais de la substance composée seulement.⁵²⁷ Et de celle-ci, il affirme que l'une est première, l'autre seconde, appelant première la substance particulière et seconde la substance universelle, selon les espèces et les genres.

⁵²⁴ Voir ci-dessus note 382.

⁵²⁵ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 88, 13-29; 91, 14-27; Dexippe, *In Cat.*, p. 40, 13 - 41, 3; 42, 32 - 43, 9; 44, 32 - 45, 11; Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 27 - 36, 21; Simplicius, *In Cat.*, p. 80, 15 - 83, 29; Olympiodore, *In Cat.*, p. 58, 4-35; Élias, *In Cat.*, p. 162, 20 - 163, 15.

⁵²⁶ Dans les *Catégories*.

⁵²⁷ Sur la limitation de l'exposé des *Catégories* à la substance composée, voir Porphyre, *In Cat.*, p. 88, 13-17, qui reconnaît toutefois qu'Aristote fait allusion, dans ce traité, à la forme et à la matière, lorsqu'il parle des parties de la substance qui sont également substances (voir *Catégories* 3 a 29-32 et cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 80, 19-20). Voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 58, 4-14, qui précise qu'Aristote ne parle pas de substance composée à proprement parler, puisque ce sont les écrits de physique qui lui sont consacrés. Aristote, dans les *Catégories*, parle de la substance composée dans la mesure où elle est désignée par des mots, puisque l'étude de la logique ne traite pas des choses en tant que choses.

En effet, comme on l'a souvent dit,⁵²⁸ Aristote n'explique pas les êtres en tant qu'ils sont des êtres, [50,5] mais en tenant compte du sens conféré à chacune des catégories dans les propos du grand nombre. Autrement, s'il suivait la nature des choses, Aristote dirait première la substance des genres et des espèces, et seconde celle des individus, dans la mesure où celle-là est cause et celle-ci causée et que la cause est supérieure à ce qui est causé et l'universel au particulier.

En outre, les choses antérieures par nature sont pour nous [50,10] postérieures et les choses antérieures pour nous sont secondes par nature.⁵²⁹ Puis donc que son exposé s'adresse à des débutants, il est judicieux qu'Aristote ait dit première la substance particulière (car celle-ci est plus manifeste selon la sensation), et qu'il ait dit seconde celle selon les genres et les espèces. En effet, nous nous élevons des particuliers aux universels bien après que la raison s'illumine en nous.

Ainsi, parce qu'il n'est pas d'accord avec cette doctrine, Aristote n'a pas dit: « ce qui est substance [50,15] principalement, en premier et surtout », mais: « est dit ». Et pour que l'énoncé nous devienne plus clair, effectuons une petite

⁵²⁸ Sur le fait que les *Catégories* ne portent pas sur les êtres en tant qu'êtres, voir Philocon, *In Cat.*, p. 34, 16-18, 26-31; 35, 6-8; 47, 24-26; 48, 1-6. Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 58, 13-14. Sur le but du traité, voir Philocon, *In Cat.*, p. 8, 27 sq.; 16, 15-18; 43, 21 - 44, 2.

⁵²⁹ Cf. Philocon, *In An. post.*, p. 29, 6-9: « ... à proprement parler, est antérieur et plus connaissable ce qui est premier par nature, c'est-à-dire les universels, qui sont pour nous ultérieurs. Mais d'un autre côté, relativement à nous, on dit antérieur ce que nous connaissons d'abord, c'est-à-dire les particuliers. En effet, puisque notre activité s'exerce (ἐνεργοῦτες) d'abord par la sensation, c'est ceux-ci que nous connaissons d'abord. »

transposition et formulons ainsi le passage: « d'autre part, la substance qui est principalement dite, en premier et surtout est celle... », ⁵³⁰ soit la substance dite par le grand nombre. ⁵³¹ Cependant, là où c'est en vertu d'une opinion personnelle qu'il s'exprime, Aristote ne dit plus: « est dit », mais: [50,20] « est ». En effet, il affirme: « c'est celle qui ni n'est dite d'un substrat (au lieu de: « attribuée à un substrat ») ni n'est dans un substrat »; mais il ne dit pas: « ni n'est dite dans un substrat », car lui-même est d'accord avec cette doctrine.

Démonstration de la connaissance d'une substance intelligible chez Aristote ⁵³²

Par ailleurs, qu'Aristote reconnaisse aussi une substance intelligible, supérieure aux substances composées, il le montre clairement dans la *Métaphysique*, ⁵³³ dans *Du ciel* [50,25] ⁵³⁴ et dans le huitième livre de la leçon de *Physique*, ⁵³⁵ là où il affirme que les êtres qui se meuvent d'eux-mêmes doivent exister avant ceux mus par d'autres, et les êtres immobiles avant ceux toujours en mouvement. En effet, s'il n'y avait pas quelque cause immobile des êtres toujours en mouvement, ceux-ci ne demeureraient pas, pour ainsi dire, mus d'un

⁵³⁰Le texte d'Aristote se lit comme suit: οὐσία δὲ ἐστὶν ἡ κυριώτατά τε καὶ πρῶτως καὶ μάλιστα λεγομένη. La transposition proposée par Philopon donne: οὐσία δὲ ἡ λεγομένη κυριώτατά τε καὶ πρῶτως καὶ μάλιστα αὕτη ἐστὶ.

⁵³¹ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 82, 2-6, chez qui on trouve aussi l'appel au grand nombre pour justifier le statut de la substance particulière et l'emploi de λεγομένη. Sur λεγομένη, voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 59, 36 - 60, 3; Élias, *In Cat.*, p. 163, 12-15; 165, 15-18.

⁵³² Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 91, 13-17, qui affirme aussi qu'Aristote admet l'existence de substances intelligibles vraiment premières et antérieures au monde sensible.

⁵³³ Voir Aristote, *Métaphysique*, B 8, 997 a 34 sq. et al.

⁵³⁴ Voir Aristote, *Du ciel*, A 9, 277 b 30 sq.

⁵³⁵ Voir Aristote, *Physique*, θ 5, 256 a 4 sq.

mouvement perpétuel. Or, Aristote montre que cette cause est incorporelle, sans partie et sans dimension, par un raisonnement tel le suivant (peut-être n'y a-t-il rien de déplacé [50,30] à faire une digression pour rappeler ce raisonnement). Aristote dit, en effet, que cette cause est d'une puissance illimitée. Or, si tel est le cas, elle est aussi tout à fait incorporelle, car tout corps, comme Aristote lui-même l'a montré vers la fin du huitième livre de la leçon de *Physique*,⁵³⁶ [51,1] a une puissance limitée. À supposer, en effet, qu'elle soit illimitée - admettons, déclare Aristote, qu'elle soit illimitée -, puis donc que tout corps est divisible, divisons, déclare-t-il, tel corps particulier en trois, si l'on veut. Alors, chacune des sections a-t-elle une puissance illimitée ou limitée? Certes, si elle est illimitée, [51,5] la partie sera de puissance égale au tout, ce qui est absurde et impossible. Mais si elle est limitée et que ce qui est constitué de parties limitées est évidemment lui-même aussi dans tous les cas limité, de sorte que la puissance du corps entier sera elle aussi limitée et non illimitée, par conséquent, aucun corps limité n'a de puissance illimitée. Or, aucun corps n'est illimité en grandeur (cela aussi Aristote l'a lui-même montré [51,10] dans la *Physique*).⁵³⁷ Par conséquent, aucun corps n'a une puissance illimitée. Or, si c'est le cas, cela même qui, par conséquent, a une puissance illimitée n'est pas un corps. Eh bien donc, la substance première est incorporelle, puisqu'elle est aussi d'une puissance illimitée.

⁵³⁶ Voir Aristote, *Physique*, θ 10, 266 a 23 - b 27.

⁵³⁷ Voir Aristote, *Physique*, Γ 5, 204 a 8 - 206 a 8.

Démonstration de la priorité de la substance dianoétique chez Aristote

D'autre part, Aristote sait que non seulement la substance intelligible est supérieure aux substances composées, mais aussi la substance dianoétique. Et cela il le montre dans l'*Apodictique*.⁵³⁸ En effet, il dit que le rapport de la sensation [51,15] aux sensibles correspond à celui de la démonstration aux objets démontrables. Eh bien il en va de même en transposant les termes: le rapport de la sensation à la démonstration correspond à celui des sensibles aux objets démontrables. Donc, si la sensation est inférieure à la démonstration, parce que la sensation se penche sur les particuliers, mais la démonstration sur les universels, par conséquent les sensibles sont aussi inférieurs aux objets de la science. Par conséquent, Aristote sait que non seulement la substance intelligible [51,20] est supérieure aux substances composées, mais aussi la substance dianoétique. Or ici, comme nous l'avons dit,⁵³⁹ il appelle les secondes premières, pour les raisons souvent mentionnées.⁵⁴⁰

⁵³⁸ Probablement les *Seconds analytiques*, mais nous n'y avons pas trouvé la démonstration décrite par Philopon. A. Busse songe à 99 b 35 sq. Sur les substances dianoétiques, voir toutefois Philopon, *In An. post.*, p. 338, 31-33: « ... parmi les substances, les unes sont noétiques, comme l'intellect et l'âme, d'autres sensibles, comme Socrate et Platon, d'autres dianoétiques, comme le triangle et le tétragone. »; Philopon, *In Nic.*, II, 4, 1η: « ... Platon, en effet, divise les êtres, globalement, en noétiques et sensibles. Puis, il subdivise les noétiques en dianoétiques et en ceux qu'on dit noétiques, mais homonymement au genre. Les êtres dianoétiques sont ceux que l'on saisit par la pensée discursive, comme c'est le cas aussi pour les mathématiques... » *In An. post.*, p. 414, 30-31: « ... les universels sont dianoétiques, et pour les dianoétiques, notre activité ne s'exerce pas par la sensation mais par la pensée discursive ou l'opinion. »

⁵³⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 50, 2.

⁵⁴⁰ Voir ci-dessus note 528.

celle qui ni n'est dite d'un substrat ni n'est dans un substrat.
[Catégories 2 a 12-13]

Justification de l'emploi des négations pour décrire la substance ⁵⁴¹

On se demande aussi pourquoi donc Aristote a-t-il défini la plus précieuse des catégories, la substance, [51,25] par négation, s'il est vrai, prétend-on, que les négations ont moins de valeur que les affirmations.

Nous répondons alors que les définitions par négation, bien au contraire, ennoblissent davantage le substrat. Il en va ainsi du moins pour le divin: quand on veut le désigner, nous n'affirmons rien à son sujet, comme le déclare le divin Platon, mais nous avons recours à des négations. Ainsi, lorsque Socrate interroge [51,30] Timée: « Qu'est-ce que dieu? », celui-ci répond: « Ce qu'il n'est pas, je le sais, mais ce qu'il est, je ne le sais pas. »⁵⁴² En effet, qu'il n'est ni un corps, ni une couleur, ni un ange,⁵⁴³ ni rien de semblable, mais qu'il leur est supérieur, je le sais. Toutefois, ce qu'il est, je ne le [52,1] sais pas. Si bien que de telles définitions valorisent parfois le substrat, parce qu'elles le séparent de tout ce qui lui est subordonné. Mais on a aussi l'habitude, pour la matière, de rendre sa

⁵⁴¹ Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 44, 4-19, qui soulève la difficulté voulant que la description par négations ou la présentation des caractéristiques ne nous disent pas ce qu'est la substance. Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 81, 15-32. Voir aussi Ammonius, *In Cat.*, 36, 23-26; Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 4-12; Élias, *In Cat.*, p. 164, 20-38.

⁵⁴² Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 25-26, qui mentionne le nom Platon. La citation de Platon se lit également chez Asclépius, *In Meta.*, p. 158, 18-23, qui toutefois rejette la pertinence d'une théologie même négative concernant le principe premier. Pour le texte attribué à Platon, A. Busse suggère *Timée*, 28c. Voir aussi *République*, 509a.

définition par négation, en disant qu'elle n'est ni un homme, ni une pierre, ni du feu, ni somme toute un corps, mais quelque chose qui leur est inférieur. [52,5] Voilà pourquoi l'on affirme que la matière ressemble sans lui être semblable au divin: « ressemble », parce qu'on désigne chacun d'eux par négation des autres choses; mais « sans lui être semblable » car, pour l'un, nous nions toutes choses, parce qu'il est supérieur à tous les êtres, tandis que, pour la matière, nous nions toutes choses, parce qu'elle est inférieure à tous les êtres.⁵⁴⁴

Démonstration que l'énoncé ne s'applique pas aux substances intelligibles ⁵⁴⁵

Mais il faut chercher si cette définition convient aussi aux substances intelligibles, [52,10] tel l'ange⁵⁴⁶ et les êtres semblables, de sorte qu'on puisse dire de celles-ci qu'elles ne sont pas dans un substrat ni ne sont dites d'un substrat. D'une certaine manière, l'énoncé semble bien leur convenir à elles aussi. Nous disons néanmoins qu'il ne leur convient pas. C'est que les négations retenues dans la définition ne sont pas seulement le signe d'une démarcation mais aussi d'une position,⁵⁴⁷ puisque c'est en contraste avec d'autres choses qu'elles sont dites. En

⁵⁴³ Voir ci-dessus note 382.

⁵⁴⁴ « ressemble sans lui être semblable » traduit ἀνομοίως ὁμοιωσθαι. Philopon, *In Phys.*, p. 162, 4-21, attribue ce mode de comparaison de la matière avec le divin à Platon (cf. Éliás, *In Cat.*, p. 164, 32-34) qui aurait identifié deux manières de connaître la matière: par négation (plus précisément ἐξ ἀφαιρέσεως) et par analogie. Voir aussi Philopon, *In Phys.*, p. 72, 14-16. La comparaison se lit également chez Ammonius, *In De int.*, p. 213, 8-10.

⁵⁴⁵ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 26 - 37, 20; Olympiodore, *In Cat.*, p. 59, 10-26.

⁵⁴⁶ Voir ci-dessus note 382.

⁵⁴⁷ αἱ γὰρ εἰλημμένα ἀποφάσεις ἐν τῷ ὀρισμῷ οὐ μόνον ἄρσιν σημαίνουσιν, ἀλλὰ καὶ θέσιν. Autrement dit, les négations qui décrivent la substance

effet, « pas [52,15] dans un substrat », soit la substance, est dit en contraste avec « dans un substrat », c'est-à-dire les accidents; et « pas d'un substrat », en contraste avec « d'un substrat ». Or, de même que la lumière est de deux types: l'une en contraste avec l'obscurité, - je parle de la lumière dans l'air; l'autre, en dehors de toute association et n'ayant aucun opposé, comme la lumière solaire;⁵⁴⁸ ainsi aussi pour les présentes [52,20] négations, nous dirons tantôt qu'elles se disent en soi et non en contraste, et tantôt en contraste avec leurs opposés.

Assurément, si dans le cas présent on ne prenait pas les négations en contraste avec leurs opposés, il serait en quelque sorte raisonnable de dire que la définition convient aussi aux substances intelligibles, puisque ni ne se trouvent-elles dans un quelconque substrat ni [52,25] ne sont-elles attribuées à un quelconque substrat. Mais ici, puisque c'est en contraste que les négations sont

première ne servent pas, comme dans l'apophatisme, à distinguer quelque chose de tout le reste. L'objet désigné par ces négations entretient une relation avec l'objet auquel elles l'opposent. En ce sens, ces négations impliquent une prise de position sur ce qu'elles désignent. Cf. Élias, *In Cat.*, p. 164, 34-38.

⁵⁴⁸ Cf. *In Cat.*, p. 170, 31 - 171, 8, où Philopon, qui commente alors *Catégories* 11 b 21, utilise de nouveau l'exemple de la duplicité de la lumière pour faire comprendre la double nature du bien: « Quand ici Aristote parle du bien, il ne s'agit pas du bien supersubstantiel (à lui le mal ne s'oppose pas), mais de celui qui est contraire au mal. En effet, le bien est de deux types: le bien en soi qui appartient essentiellement à dieu et auquel précisément rien n'est contraire (à la substance, rien n'est contraire); le bien accidentel qui se dit en contraste avec le mal (je veux dire le bien qui se trouve en nous). Il en va de même que pour la lumière qui, nous l'avons dit, est de deux types (τὸ φῶς ... διττόν): l'une se trouve dans le soleil (τὸ μὲν ἐν ἡλίῳ), qui précisément n'a pas d'obscurité pour s'opposer à elle, puisqu'elle complète la substance du soleil (συνπληροῖ τὴν οὐσίαν τοῦ ἡλίου) et lui appartient substantiellement (οὐσιῶδες αὐτοῦ); l'autre se trouve dans l'air (τὸ ἐν ἀέρι), dans lequel elle advient accidentellement. À celle-ci s'oppose l'obscurité qui elle-même survient dans l'air par le retrait de la lumière. » Ces exposés de Philopon ne trouvent aucun parallèle, dans les passages correspondants, chez Ammonius et, à notre connaissance, chez aucun autre commentateur des *Catégories*. L'exemple de la duplicité de la lumière réapparaît toutefois à deux reprises dans le *Contre Proclus*, p. 16, 25-28; 17, 15; et se rencontre également dans le *De opificio mundi*, p. 86, 27 - 88, 27.

prises, nous ennoblissons vraisemblablement, par la définition, les substances particulières, tantôt en les séparant des accidents par « pas dans un substrat », tantôt de ce qui est dit d'un substrat, par « pas d'un substrat ». D'autre part, en cela aussi nous leur procurons de la noblesse, en disant qu'elles sont utiles aux autres, [52,30] mais n'ont besoin de rien (en effet, les substances universelles ont besoin des particulières pour l'attribution, mais plus celles-ci de celles-là). Quant aux substances intelligibles, nous ne leur conférerons aucune dignité par ces expressions. Aucune importance en effet si nous disions d'elles qu'elles ne sont pas dans un substrat, puisqu'il n'y a aucun accident pour s'y opposer, étant donné qu'elles ne peuvent absolument pas recevoir d'accidents.

Et pourquoi parlé-je des substances intelligibles [53,1] puisque l'énoncé ne convient pas même à l'âme isolée, quand nous la considérons déliée de son association au corps, rendue semblable à dieu et contemplant le bien universel? Par contre, du moment où on la considère dans la génération et combinée aux corps, alors la définition lui convient à elle aussi, [53,5] puisqu'elle sert de substrat à des accidents. En effet, elle sert de substrat à la philosophie, à la grammaire ou à quelqu'autre science, qui lui adviennent par accident.

Distinction, dans l'énoncé de la substance première, entre ce qui est premier par nature et ce qui est premier pour l'enseignement

Par ailleurs, des deux éléments retenus dans la définition, l'un est premier par nature, l'autre pour l'enseignement.⁵⁴⁹ En effet, s'il y a la substance, l'accident, l'universel et le particulier, par nature la substance est antérieure, parce qu'elle subsiste [53,10] par elle-même, alors que ceux-là⁵⁵⁰ ont l'être en elle. Pourtant, c'est selon le but de l'enseignement proposé que le particulier est antérieur, car, par nature, l'universel est antérieur. Donc, parmi les éléments retenus dans la définition, l'un est premier d'après la nature des choses, l'autre d'après le but de l'enseignement.

Pertinence de Catégories 1 a 20 - b 9

Et remarque qu'Aristote n'a pas présenté en vain son enseignement préalable sur « d'un substrat » et « dans [53,15] un substrat », puisque la définition devait nous demeurer obscure, tant que les mots retenus en elle restaient inconnus.

⁵⁴⁹ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 50, 9-11; Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 4-13; Ammonius, *In Is.*, p. 51, 19 - 52, 15.

⁵⁵⁰ Entendre les accidents.

Mais sont dites substances secondes
[Catégories 2 a 14]

*Enquête sur le mode de division de la substance utilisé par Aristote dans les Catégories*⁵⁵¹

Présentation des modes de divisions possibles

D'autre part, il vaut la peine de chercher quel mode de division s'applique ici à la substance. En effet, ce qui subit la division soit se divise en tant que genre en espèces, comme [53,20] l'animal en rationnel et irrationnel; soit en tant que tout en parties, comme le corps en mains, pieds, tête et les autres parties; soit comme un mot homonyme en différentes significations, comme la souris en souris de mer et souris terrestre.⁵⁵² Voyons donc si Aristote divise la substance en première et seconde suivant l'une de ces divisions.

⁵⁵¹ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 37, 22 - 38, 22, qui présente, tout comme Philopon, trois sortes de divisions possibles: comme un genre en ses espèces; comme un tout en ses parties; comme un mot homonyme en ses diverses significations. Ammonius, tout comme Philopon, mais plus brièvement, rejette ces trois solutions et conclut qu'Aristote ne divise pas la substance, mais propose un ordre (τάξις) entre les substances. Cf. Ammonius, *In Is.*, p. 81, 16 - 83, 22, où un examen similaire est alloué à l'être (τὸ ὄν). Dans ce cas, le commentateur rejette la possibilité qu'il y ait division d'un genre en ses espèces ou d'un tout en ses parties, mais voit là une division d'un mot homonyme en ses différentes acceptions.

Sur la division de la substance, voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 58, 14-19; 58, 35 - 59, 10; Élias, *In Cat.*, p. 163, 15 - 164, 17. L'exposé de ces deux commentateurs ne suit pas le même plan que celui d'Ammonius et de Philopon. Toutefois, il y a plusieurs correspondances entre le texte d'Élias et celui de Philopon.

⁵⁵² Pour l'exemple, cf. Philopon, *In Cat.*, p. 14, 33.

Démonstration que la substance n'est pas divisée comme un genre en ses espèces

Nous affirmons donc, dès l'abord, que [53,25] cette division n'appartient pas à ce qui se divise en tant que genre en espèces, puisque d'une telle division s'ensuit, lorsqu'une espèce est détruite, que les espèces résiduelles ne sont pas détruites avec elle. En effet, si l'homme est détruit, les animaux résiduels, qui précisément

sont des espèces de l'animal, ne sont pas détruits avec lui.⁵⁵³ Ici, toutefois, si la substance seconde est détruite, la première est détruite avec elle, car s'il n'y a pas de genre et d'espèce, [53,30] il n'y aura pas non plus d'individus.

En outre, aucune espèce ne peut contenir une autre espèce qui résulte de la même division et s'oppose à elle. En effet, l'homme ne contient pas le cheval - à supposer qu'on divise ainsi l'animal; pas plus que l'animal rationnel ne contient l'irrationnel ou l'inverse - si on préfère diviser l'animal [54,1] ainsi.

Par contre, il est absolument impossible d'effectuer une division telle que l'une de deux espèces soit contenue dans l'autre, par exemple, l'animal en irrationnel et cheval, car le cheval est lui-même contenu dans l'irrationnel. En effet, une division n'oppose pas le contenant au contenu, mais nous disons de l'animal que l'un [54,5] est irrationnel, l'autre rationnel, puisqu'en s'écartant à distance égale du genre, aucun des deux n'est contenu dans l'autre.

Or ici, la substance seconde contient précisément la première. En effet, l'espèce, et le genre encore plus, est ce qui contient les individus. Par conséquent, ce n'est pas en tant que genre en espèces qu'Aristote a divisé la substance en première et seconde.

⁵⁵³ La portion de texte qui commence à « puisque » (trois lignes plus haut) et se termine à « lui », qui ne se rencontre pas dans le commentaire sur les *Catégories* dit d'Ammonius, se lit presque mot pour mot dans Ammonius, *In Is.*, p. 82, 8-10.

Démonstration que la substance n'est pas divisée comme un tout en parties

Néanmoins, ce n'est pas davantage en tant que tout en parties, ni homéomères [54,10] ni anhoméomères,⁵⁵⁴ attendu qu'on n'oppose pas non plus, dans cette division, au tout la partie, mais les parties aux parties. En effet, nous ne disons pas: « dans la main, il y a la main et le doigt », car le doigt lui-même est contenu dans la main.⁵⁵⁵ Or ici, la division oppose la partie au tout. En effet, la substance seconde est elle-même contenue dans la première.

En outre, pour ce qui se divise en parties anhoméomères, [54,15] le tout ne communique pas son nom à sa propre partie. Ainsi pour le visage: la partie - disons la bouche - n'est pas dite visage. Or ici, chacune des deux parties est appelée substance d'après le nom du tout.

D'un autre côté, les parties homéomères d'une division ont la dénomination du tout et sa définition. Ainsi pour la chair. En effet, la [54,20] partie de la chair est pareillement appelée chair et, en plus, elle reçoit la définition de la chair. Or ici, si la substance première a le nom en commun avec la seconde, du moins n'est-ce plus le cas pour la définition, car tu ne saurais rendre une définition unique de l'animal, ou de l'homme, et de Socrate. En somme, il n'y a

⁵⁵⁴ Cette précision, qui ne se rencontre pas dans le commentaire sur les *Catégories* dit d'Ammonius, se lit toutefois dans Ammonius, *In Is.*, p. 81, 18-23, qui précise: « ... et se divisent en homéomères les veines, les artères, les os et ce qui, divisé, présente des parties semblables entre elles et au tout; mais se divisent en anhoméomères, par exemple, le corps dont on dit qu'il y a la tête, la main, le pied. » Pour le reste de l'exposé de Philopon sur le tout et ses parties, voir aussi Ammonius, *In Is.*, p. 82, 24 - 83, 19.

⁵⁵⁵ Un exemple semblable se trouve chez Élias, *In Cat.*, p. 164, 7-9.

même pas définition des êtres particuliers, tandis qu'il y a définition de l'homme et de l'animal. Eh bien alors, ce n'est pas non plus en tant que tout en parties, [54,25] ni anhoméomères ni homéomères, que se trouve divisée la substance.

Démonstration que la substance n'est pas divisée comme un homonyme en différentes significations

Pourtant, ce n'est pas non plus comme mot homonyme en différentes significations. En effet, une telle division transmet à ses sections le même nom seulement; elle ne leur transmet pas la communauté de chose. Ainsi de l'homme pour l'homme véritable et l'homme dessiné. Or ici, il y a précisément une certaine communauté entre les substances première et [54,30] seconde, même quant à la définition, puisqu'est commun aux deux le fait de ne pas être dans un substrat.

Conclusion

Alors, que dirons-nous? Que ce qu'on nous livre ici n'est pas vraiment une division, mais seulement une mise en ordre d'éléments dénombrés.⁵⁵⁶ Comme si l'on disait des éléments du discours que les uns sont des lettres, d'autres des syllabes, d'autres des noms et des verbes,⁵⁵⁷ ou si, d'hommes assis l'un à la

⁵⁵⁶ Cf. Élias, *In Cat.*, p. 164, 10-11: τάξις ἐστὶ διδασκαλικὴ καὶ ἀπαρίθμησις ψιλῆ.

⁵⁵⁷ Cf. Élias, *In Cat.*, p. 164, 11-14.

suite de l'autre, l'on disait que l'un est [55,1] premier, l'autre second. Il s'agit là d'une mise en ordre, non d'une division.

les espèces où se trouvent les substances dites premières.
[Catégories 2 a 14-15]

Justification des expressions utilisées par Aristote ⁵⁵⁸

Pourquoi Aristote n'a pas dit: « mais sont dites substances secondes les genres et les espèces », [55,5] de manière générale, mais a dit: « les espèces où se trouvent les substances dites premières »? Nous répondrons qu'il s'est exprimé avec beaucoup de rigueur. En effet, s'il avait dit: « les genres et les espèces », nous pourrions supposer qu'il y a aussi des substances secondes parmi les accidents, puisque, dans les autres catégories aussi, il y a des genres et des espèces (par exemple, dans la qualité, la couleur est un genre, le blanc et le noir des espèces).⁵⁵⁹ Voilà pourquoi

⁵⁵⁸ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 89, 33 - 90, 11; Ammonius, *In Cat.*, p. 39, 2-8; Simplicius, *In Cat.*, p. 83, 32 - 84, 12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 60, 20-29; Élias, *In Cat.*, p. 165, 30 - 166, 3.

⁵⁵⁹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 91, 28 - 92, 2, qui précise que « genre » et « espèces » se disent de manière homonyme.

Aristote n'a pas [55,10] parlé d'espèces prises au hasard, mais des espèces où se rencontrent⁵⁶⁰ les substances premières.

Toutefois, il faut signaler qu'ici aussi, pour ce qui ne traduit pas son opinion personnelle, Aristote a dit: « sont dites ». Il affirme en effet: « sont dites substances secondes ». Il n'a pas dit: « se trouvent ».⁵⁶¹ En revanche, pour ce qui lui semble bon, Aristote n'a pas dit: « sont dites », mais : « se trouvent ». Il affirme en effet: « les espèces où se trouvent les substances dites premières ».
[55,15] Et ce n'est pas seulement pour les substances secondes qu'il a dit: « sont dites », mais aussi pour les premières, puisqu'il affirme: « les substances dites premières ».⁵⁶² Or, Aristote est d'avis que les substances premières se trouvent dans les espèces et les genres comme en des réalités plus générales. Sauf qu'il est aussi possible de considérer que les genres et les espèces se trouvent dans les individus. En effet, lorsque nous les prenons en tant que caractères communs, alors ils sont plus généraux et il est attendu qu'ils [55,20] contiennent en eux les individus. Cependant, lorsque nous prenons le genre ou l'espèce en Platon ou Socrate, nous les considérons alors comme éléments des individus et nous dirons qu'ils sont contenus dans les individus comme des parties dans des tous.⁵⁶³

⁵⁶⁰ « Se rencontrent », soit εὐρίσκονται, que Philopon prend comme équivalent de ὑπάρχουσι, que présente le texte d'Aristote et que nous avons traduit, dans ce passage, par « se trouvent ».

⁵⁶¹ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 4-5.

⁵⁶² Fait souligné également par Olympiodore, *In Cat.*, p. 29-31.

⁵⁶³ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 84, 17-18.

Or il appert, d'après ce qui fut dit, qu'il est nécessaire, pour les choses qui sont dites d'un substrat, qu'et leur nom et leur énoncé soient attribués au substrat.

[*Catégories* 2 a 19-20]

Intention d'Aristote

[55,26] Aristote veut sans doute, à partir d'ici, mettre en valeur⁵⁶⁴ la substance première et montrer qu'il a bien fait de dire qu'elle était substance « en premier », « principalement » et « surtout », parce qu'elle n'a besoin de rien de ce qui l'accompagne, alors que tout ce qui accompagne la substance première a besoin d'elle, soit pour l'existence, soit pour l'attribution. Voilà [56,1] donc son but.

Établissement du rapport entre les différentes réalités et la substance particulière ⁵⁶⁵

Or, Aristote avance d'abord ceci⁵⁶⁶ pour fonder ce qu'il a énoncé antérieurement. Il affirme que, d'après ce qui fut dit, il est évidemment nécessaire,

⁵⁶⁴ ἐξυμνήσαι. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 52, 26, 29, où le commentateur affirmait que l'emploi de négations pour décrire les substances premières les ennoblissait (σεμνύνομεν; σεμνὸν αὐταῖς προσάπτομεν); Philopon, *In Cat.*, p. 58, 7, où il affirme qu'Aristote veut faire l'éloge de la substance première (ἐγκώμιον βουλόμενος εἰπεῖν). Ce vocabulaire d'exaltation associé à la substance première se lit également chez Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 24 (ἐγκώμιον οὖν βούλεται εἰπεῖν); Olympiodore, *In Cat.*, p. 61, 12 (Aristote ἐγκωμιάσας la substance individuelle et première); Élias, *In Cat.*, p. 166, 6 (Aristote ἐπαινέσας la substance première).

⁵⁶⁵ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 92, 25-35; Dexippe, *In Cat.*, p. 47, 14- 27; Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 8-17; Simplicius, *In Cat.*, p. 86, 3-34; Élias, *In Cat.*, p. 166, 6-35; 167, 28 - 168, 2.

⁵⁶⁶ C'est-à-dire le passage à l'étude, soit *Catégories* 2 a 19-20 sq.

pour les choses qui sont attribuées à un substrat, qu'et leur nom et leur énoncé soient attribués au substrat. Quoi de « ce qui fut dit »?⁵⁶⁷ Sans aucun doute s'agit-il des propos qu'il a tenus plus haut [56,5] sur ce qui se dit d'un substrat, là où il a dit: « lorsqu'une chose est attribuée à une autre comme à un substrat, tout ce qui est dit de l'attribut sera dit également du substrat. »⁵⁶⁸

Or, comme je l'ai dit,⁵⁶⁹ c'est parce qu'il veut mettre en valeur la substance première qu'Aristote avance d'abord que ce qui est attribué à un substrat communique et son nom et sa définition [56,10] aux substrats; tandis que les choses dans des substrats ont l'être en eux et tantôt communiquent aux substrats leur nom seulement, tantôt ni leur nom ni leur définition. Or, sont attribués à la substance première tous les êtres à part elle. Eh bien alors les substances premières profitent à tous les êtres qui s'en distinguent, aux uns pour exister, aux autres pour l'attribution.

En effet, de tous les êtres qui se distinguent de la substance première, [56,15] certains sont dits du substrat qu'elle constitue. Ceux-là lui communiquent et leur nom et leur définition. Ainsi en va-t-il pour les genres et les espèces. Ceux-ci, en effet, lui sont attribués synonymement. En effet, la substance première partage le même nom (puisque Socrate est dit et homme et animal) et partage leur définition

⁵⁶⁷ Ποίων εἰρημένων; Cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 47, 16, pour la formulation.

⁵⁶⁸ Donc *Catégories* 1 b 10-13.

⁵⁶⁹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 55, 26.

(puisque Socrate est à la fois une substance [56,20] animée dotée de sensation et un animal rationnel mortel).

Quant aux êtres résiduels, distincts de la substance - je parle des accidents -, comme ils sont dans le substrat que constitue la substance première -, jamais ils ne lui communiquent leur définition, mais parfois leur nom seulement. En effet, la blancheur est dans le corps et jamais elle ne communique sa définition au corps, car nous ne pouvons dire que le corps est une couleur [56,25] discernée par la vue,⁵⁷⁰ mais plutôt une étendue tridimensionnelle capable de recevoir une couleur discernée par la vue. Cependant la blancheur communique son nom au corps. Nous disons en effet « blanc » en parlant d'un corps. En revanche, la vertu ne communique ni son nom ni sa définition au substrat, car celui qui participe de l'areté n'est pas dit aretaios, mais fervent.⁵⁷¹

Parmi les êtres qui communiquent leur nom, les uns le communiquent homonymement, mais ils sont [57,1] rares, d'autres paronymement. Homonymement, comme la femme *grammatiké* à partir de la *grammatiké* et la *musiké* à partir de la *musiké*.⁵⁷² Paronymement, ce qui d'ailleurs arrive le plus souvent, comme à partir du courage le courageux, à partir de la grammaire le

⁵⁷⁰ χρώμα ... διακριτικὸν ὄψεως. Même formulation chez Porphyre, *In Cat.*, p. 92, 35; Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 13-14; Simplicius, *In Cat.*, p. 86, 31; Élias, *In Cat.*, p. 167, 31-32.

⁵⁷¹ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 25, 6-14.

⁵⁷² Soit la grammairienne à partir de la grammaire et la musicienne à partir de la musique.

grammairien, à partir de la blancheur le blanc et tous les cas [57,5] de cette sorte.⁵⁷³

ou bien sont dites de substrats, les substances premières
[Catégories 2 a 34-35]

Examen de « sont dites » ⁵⁷⁴

Aristote a bien fait de dire: « sont dites ». En effet, les universels n'ont pas besoin des particuliers pour exister, mais pour leur être attribués.

ou sont dans les substrats qu'elles constituent.
[Catégories 2 a 35]

Examen de « sont » ⁵⁷⁵

[57,10] Aristote a bien fait de dire: « sont ». En effet, les accidents ont leur être dans les substances particulières.

⁵⁷³ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 86, 27-33, qui, dans le même contexte, saisit l'occasion pour souligner le besoin qu'avait Aristote des synonymes, des homonymes et des paronymes. Voir aussi Élias, *In Cat.*, p. 167, 28 - 169, 2, qui précise que certains des accidents s'attribuent homonymement aux substances, mais qu'aucun ne s'y attribue synonymement.

⁵⁷⁴ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 19-21.

⁵⁷⁵ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 23-24.

Cela apparaît d'ailleurs par la prise de cas particuliers.
 [Catégories 2 a 35-36]

Suite de l'établissement du rapport entre les différentes réalités et la substance première ⁵⁷⁶

Aristote veut s'assurer par induction - puisque ce n'était pas possible par un raisonnement universel -, que tous les autres êtres à part la substance première ou bien sont dits du substrat [57,15] qu'elle constitue ou sont dans ce substrat. Or, il le montre sans faire porter son raisonnement sur les espèces, car pour tous il est manifeste qu'elles sont attribuées aux individus⁵⁷⁷ (il y a effectivement des cas où, parce que nous doutons de leur nom propre, nous appelons les individus eux-mêmes à partir de l'espèce, en disant: « appelle⁵⁷⁸ tel homme ». Au contraire, Aristote fait porter la démonstration sur les genres, par l'entremise des espèces. [57,20] En effet, s'il est démontré que pour ce qui est attribué comme à un substrat, tout ce qui est dit de l'attribut comme d'un substrat est dit également du substrat de l'attribut, et que l'espèce est attribuée à l'individu comme à un substrat et, de son côté, le genre à celle-ci, de l'avis unanime, le genre sera aussi attribué à l'individu. Par exemple, si à Socrate est attribué l'homme et à l'homme [57,25] l'animal, eh bien alors à Socrate sera aussi attribué l'animal.

⁵⁷⁶ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 87, 4-27; Olympiodore, *In Cat.*, p. 63, 36 - 64, 8; Élias, *In Cat.*, p. 166, 21-35.

⁵⁷⁷ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 64, 3-5, qui mentionne qu'aucun doute n'existe au sujet des espèces.

Aristote fait de même pour les accidents: il ne montre pas que le blanc ou le noir appartiennent aux corps - c'est manifeste -, mais que la couleur se trouve dans un corps. En effet, si l'on convient que toute couleur a l'être dans un corps, eh bien alors on conviendra qu'elle se trouve aussi dans les corps particuliers, vu que le corps tout simplement est attribué aux corps particuliers. Dès lors, si la couleur est dans un corps, tandis que le corps est attribué aux corps particuliers, par conséquent la couleur aussi [58,1] sera attribuée aux particuliers, parce que pour tout ce qui est dit d'un substrat, tout ce qui est dit de l'attribut se dira aussi de son substrat.⁵⁷⁹

⁵⁷⁸Les manuscrits CF donnent καλέσαι. A Busse préfère la leçon de a, soit κάλεσον. Cette dernière leçon apparaît chez Élias, *In Cat.*, p. 166, 24-25.

⁵⁷⁹ L'édition aldine ajoute, à partir du *Marcianus 217* (voir les *Avertissements* précédant la traduction): « Pourquoi dit-il: 'la couleur est dans le corps? Elle est donc aussi dans tel corps, car si elle ne se trouvait pas dans tel corps, elle ne serait pas non plus dans le corps en général.' [cf. *Catégories* 2 b 1-3]. C'est parce que le blanc universel et le blanc particulier sont à proprement parler dans le corps particulier. Et l'on peut dire que ce qui nous permet de les discerner, ce ne sont pas les yeux sensibles mais les yeux de l'intelligence. Et ce qui reste? S'agit-il de couleurs? Nullement. En tant qu'il la complète (συμπληρωτικὸν ὄν), l'universel ne s'additionne pas à la couleur particulière, car rien de ce qui complète ne s'additionne à ce qu'il complète. De même qu'on ne conçoit pas comme deux hommes celui en esquisse et celui orné de couleurs, de même ce qui complète n'est pas le résultat d'une addition. Mais l'homme esquissé est indifférencié (κοινὸς), l'autre particulier et tous deux ne font qu'un. Il en va de même pour l'homme en générale et Socrate. Il faut en effet savoir que de même que le peintre produit d'abord un homme indifférencié en esquisse puis, en l'ornant de couleur, réalise le portrait de Socrate ou de Platon; ainsi l'homme en général est premier, mais une fois modelé devient Socrate ou Platon. La nature en effet produit l'homme tout simplement, et non Socrate ou Platon. »

Donc, s'il n'y avait les substances premières, il serait impossible pour quoi que ce soit d'autre d'être. Car toutes les autres choses ou bien sont dites des substrats qu'elles constituent ou bien sont dans ces substrats.
 [Catégories 2 b 5-6b]

Éloge de la substance première ⁵⁸⁰

[58,7] Tu vois qu'Aristote a vraisemblablement avancé ce dont on vient de parler dans l'intention de prononcer l'éloge de la substance première. En effet, affirme-t-il, si tous les êtres à part elle sont soit des substances universelles soit des accidents, elle profite à tous et, comme on l'a souvent [58,10] dit,⁵⁸¹ une fois détruite, elle entraîne dans sa propre destruction tout ce qui s'en distingue. De fait, la substance première détruite, les accidents, qui n'ont rien en quoi subsister, sont également détruits, et de même pour les universels, s'ils n'ont rien à quoi s'attribuer.

Identification des universels visés par Aristote ⁵⁸²

Toutefois, parmi les universels, ce ne sont pas ceux antérieurs à la pluralité que nous disons être attribués. Mais ce ne sont pas non plus ceux dans la pluralité.⁵⁸³ D'ailleurs, ces derniers, de l'avis unanime, sont détruits [58,15]

⁵⁸⁰ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 40, 24 - 41, 5.

⁵⁸¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 56, 13-14.

⁵⁸² Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 41, 5-16; Simplicius, *In Cat.*, p. 82, 35 - 83, 16; Élias, *In Cat.*, p. 163, 10-15.

⁵⁸³ Ammonius, *In Cat.*, p. 41, 5-6, 8-11, soutient, tout comme Philopon, que l'exposé d'Aristote ne concerne pas les universels antérieurs à la pluralité. Il affirme toutefois qu'il porte

avec les substances premières. En effet, l'animal n'existe pas de par lui-même. Ce n'est ni l'homme ni Platon ni aucun des hommes particuliers. En effet, les traits communs s'observent dans la pluralité et en chaque chose. En tout cas, on n'a pas coutume de les attribuer aux individus, car certes rien ne s'attribue à soi-même. Seuls ont coutume d'être attribués aux individus les universels qui suivent [58,20] la pluralité et conçus dans notre esprit. En effet, ce que nous avons l'habitude d'attribuer aux choses, c'est la conception que nous en avons. Voilà pourquoi, ces universels sont détruits lorsque les particuliers sont détruits, car s'il n'y a les choses, il ne saurait en exister non plus de conceptions. Donc s'il n'y a les substances particulières, il n'y aura pas non plus de substances universelles ni d'accidents. Il est donc judicieux que les substances particulières [59,1] soient dites premières.

Pertinence de « sont dites » et « sont » ⁵⁸⁴

D'autre part, Aristote a bien fait, ici encore, d'employer « sont dites » dans le cas des substances universelles, mais « sont » dans le cas des accidents.

sur ceux dans la pluralité et ne mentionne pas les universels dans notre esprit. Voir cependant note 35 et les références qui y sont données.

⁵⁸⁴ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 41, 16-17.

**Parmi les substances secondes, l'espèce est plus substance que le
genre**
[*Catégories* 2 b 7-8]

Identification de deux arguments montrant que l'espèce est plus substance que le genre ⁵⁸⁵

[59,5] Aristote compare les substances secondes, l'espèce et le genre, entre elles. Il affirme que l'espèce est plus substance que le genre et il le montre par deux arguments: l'un tiré de la relation à la substance première, soit la proximité par rapport à celle-ci; l'autre tiré de l'analogie.

Et par l'argument tiré de la relation à la [59,10] substance première, Aristote montre que l'espèce est plus près de la substance première - c'est-à-dire des individus -, que le genre. Suivant l'analogie, Aristote montre que le rapport qu'entretient la substance première avec l'espèce correspond à celui qu'entretient l'espèce avec le genre. En effet, si nous l'avons appelée première parce qu'elle profite à tout ce qui l'accompagne, soit pour l'existence, soit pour l'attribution, il est judicieux de dire de l'espèce qu'elle est plus substance que le [59,15] genre, puisqu'elle lui sert de substrat pour l'attribution. En effet, en l'absence d'espèce, le genre ne peut s'attribuer à rien, puisque c'est par son entremise qu'il s'attribue aussi aux individus.

En effet, si l'on veut rendre ce qu'est la substance première, on le rendra de manière plus compréhensible et plus appropriée en

⁵⁸⁵ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 92, 36 - 93, 18. Dans son exposé, Porphyre n'intitule cependant pas les arguments. Voir aussi Dexippe, *In Cat.*, qui d'abord, p. 46, 18-29; Ammonius, *In Cat.*, p. 41, 19 - 42, 20; Simplicius, *In Cat.*, p. 88, 32 - 89, 16; 90, 16 - 91, 13; Olympiodore, *In Cat.*, p. 64, 13-35; Élias, *In Cat.*, p. 168, 5-31; 169, 5-11.

donnant l'espèce plutôt que le genre.
 [Catégories 2 b 8-10]

Argument basé sur la proximité de l'espèce par rapport à la substance première

[59,21] Voici l'argument tiré de la relation. En effet, affirme Aristote, si nous voulons rendre ce qu'est Socrate, nous parlons sensément en donnant homme et animal, mais de manière plus appropriée en répondant homme plutôt qu'animal. C'est qu'en disant animal, nous ne signalons pas s'il est rationnel ou irrationnel et s'il est mortel ou immortel; [59,25] tandis qu'en répondant homme, nous rendrons sa nature plus immédiate.

**Car l'un appartient plus proprement à homme, quel qu'il soit,
 tandis que l'autre est plus commun.**
 [Catégories 2 b 12-13]

En effet, il est plus propre à Socrate d'être un homme. L'animal est plus commun, puisqu'il se dit de beaucoup d'autres espèces.

Encore, c'est parce que les substances premières servent de substrats à toutes les autres choses et que toutes les autres choses leur sont attribuées ou bien sont en elles, qu'elles sont dites surtout substances premières. Et le rapport qu'entretiennent les substances premières avec toutes les autres choses correspond à celui qu'entretient l'espèce avec le genre.
 [Catégories 2 b 15-19]

Argument tiré de l'analogie

[60,6] Voici le deuxième argument, tiré de l'analogie. Le rapport, affirme Aristote, qu'entretiennent les substances premières avec ce qui s'en distingue - tantôt substrat pour l'existence, tantôt pour l'attribution; correspond à celui qu'entretiennent les espèces avec les genres, en leur servant de substrats pour attribution. En revanche, les genres ne servent pas de substrats aux espèces. [60,10] Il est par conséquent vraisemblable que les espèces soient plus substances.

Précision d'Aristote relativement aux substances premières

C'est par rigueur qu'Aristote a ajouté: « et que toutes les autres choses leur sont attribuées ou bien sont en elles ». En effet, les substances premières servent de substrats à toutes, mais pas de la même manière. Aux unes, soit les accidents, c'est pour l'existence; aux autres, soit les substances universelles, c'est pour l'attribution.

Rejet de la dénomination « substance troisième » pour désigner les genres ⁵⁸⁶

On peut se demander pourquoi Aristote n'a pas dit de l'espèce [60,15] qu'elle était substance seconde et du genre substance troisième. Nous répondons qu'il les a appelés substances secondes en vertu d'une unique et même raison, je veux dire du besoin qu'ils ont de la première pour l'attribution. Aristote n'a donc pas voulu les diviser davantage, mais il s'est tout simplement contenté de les comparer entre eux et de dire l'une plus, l'autre moins substance.

Toutefois, parmi les espèces elles-mêmes, toutes celles qui ne sont pas des genres ne sont en rien plus substance l'une que l'autre.
[Catégories 2 b 22-24]

Comparaison horizontale des espèces ⁵⁸⁷

[60,22] Aristote a d'abord différencié les substances suivant la verticale, soit les individus de l'espèce et celle-ci du genre, et il a dit de l'une qu'elle était première, de l'autre seconde, et que, de la seconde, l'une était plus substance, [60,25] l'autre

⁵⁸⁶ Ce développement, qu'on ne lit pas chez Ammonius, trouve un parallèle chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 8-15; Élias, *In Cat.*, p. 168, 32 - 169, 2.

⁵⁸⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 93, 18-22; Ammonius, *In Cat.*, p. 42, 22 - 43, 14; Simplicius, *In Cat.*, p. 89, 16-20; Élias, *In Cat.*, p. 169, 29 - 170, 6; 171, 4-6.

moins. Il les différencie maintenant suivant l'horizontale⁵⁸⁸ et il les compare, je veux dire l'espèce à l'espèce et l'individu à l'individu.

Et il a bien fait de dire: « toutes celles qui ne sont pas des genres », pour que tu n'aies pas comparer les espèces qui alternent⁵⁸⁹ et les espèces spécialissimes, tel l'animal et l'homme. Par contre, affirme-t-il, il faut comparer ces espèces qui s'éloignent à distance égale des genres ou des individus, telles que l'homme et le cheval ou le boeuf. Voilà celles qui, au dire d'Aristote, « ne sont en rien plus substance l'une que l'autre », puisqu'elles s'éloignent pareillement du genre. De fait, après l'animal on pose aussitôt l'animal rationnel et l'animal irrationnel, après quoi, supposons, le cheval, l'homme et le boeuf, car l'animal s'attribue au cheval de la même manière [61,1] qu'à l'homme et au boeuf. De même que la plante, qui est leur genre immédiat, s'attribue à la vigne et à l'olivier, ainsi l'animal au cheval et à ses autres espèces. Voilà pourquoi toutes ces espèces ne sont en rien plus substance l'une que l'autre. Leur genre immédiat s'éloigne d'elles à même distance et, après elles, on pose aussitôt les [61,5] individus.

⁵⁸⁸ « suivant la verticale » et « suivant l'horizontale » traduisent κατὰ βάθος et κατὰ πλάτος. L'opposition entre ces deux plans se lit chez Ammonius, *In Cat.*, p. 43, 4-6; Olympiodore, *In Cat.*, p.p. 49, 27 - 50, 3; Élias, *In Cat.*, p. 153, 6-11; 169, 29 - 170, 2.

⁵⁸⁹ Soit les espèces qui, d'un autre point de vue, sont également genres.

Comparaison horizontale des individus ⁵⁹⁰

Mais les individus, soutient Aristote, ne sont pas non plus davantage substance l'un que l'autre. En effet, c'est au même titre que tous servent de substrats, à la fois à leurs espèces et à leurs genres, pour l'attribution, et aux accidents pour exister. En effet, le rapport qu'entretient l'homme avec tel homme correspond à celui qu'entretient le cheval avec tel cheval, car de même qu'on ne saurait attribuer rien de plus approprié à Socrate qu'en lui attribuant [61,10] l'homme, ainsi à Xanthos le cheval ou à Argos le chien.⁵⁹¹

Confirmation de l'auditoire visé par Aristote

Par ailleurs, on voit bien, ici aussi, qu'Aristote adapte son enseignement au savoir de la multitude, quand il soutient qu'aucun individu n'est davantage substance première qu'un autre; mais que cette fourmi, si l'on veut, et cette étoile sont substances au même titre.⁵⁹² En effet, [61,15] du point de vue de l'homme ordinaire, c'est au même titre que chacune existe. Voilà pourquoi

⁵⁹⁰ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 93, 22-24; Ammonius, *In Cat.*, p. 43, 4-14; Simplicius, *In Cat.*, p. 89, 20-22; Élias, *In Cat.*, p. 170, 2-5.

⁵⁹¹ Porphyre, *In Cat.*, p. 93, 23-24, utilise comme exemples Socrate et Bucéphale, qui sont aussi les exemples de Simplicius, *In Cat.*, p. 89, 21-22. Ammonius, *In Cat.*, p. 43, 12-13, illustre son propos avec Socrate et Xanthos; Élias, *In Cat.*, p. 170, 4-5, avec Socrate, Xanthos et Argos.

⁵⁹² Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 93, 20, 22-24: « Ce n'est pas parce que Socrate l'emporte en dignité (τῆ ἀξίᾳ) sur le cheval Bucéphale qu'on peut dire de Socrate qu'il est davantage substance que Bucéphale. ». Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 89, 18, 20-21, qui reconnaît aussi une hiérarchie de dignité entre substances d'un même niveau, sans l'utiliser comme argument pour confirmer l'auditoire visé par Aristote. Voir cependant Élias, *In Cat.*, p. 170, 14-20, qui

Aristote les a appelé également substances, pour suivre les conceptions de la multitude.⁵⁹³

**Mais vraisemblablement après les substances premières, seuls
parmi les autres choses les espèces et les genres sont dits
substances secondes.
[Catégories 2 b 29-30]**

Identification de deux arguments montrant que les accidents ne peuvent être appelés substances troisièmes ⁵⁹⁴

[61,20] Aristote dit maintenant pour quelle raison les genres et les espèces sont dits substances secondes, tandis qu'il ne dit plus substances troisièmes pour les accidents. Et, il l'établit, de nouveau, d'une double manière:⁵⁹⁵ à partir de la relation aux substances premières et de l'analogie.

compare précisément la fourmi et le soleil, et explique qu'Aristote égalise les substances à cause du but qu'il se donne dans les *Catégories*.

⁵⁹³ L'édition aldine ajoute, suivant le *Marcianus 217*: « ... parmi les espèces elles-mêmes, toutes celles qui ne sont pas des genres. C'est-à-dire toutes celles qui sont près des individus et spécialissimes, puisque même l'oiseau est une espèce. »

⁵⁹⁴ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 92, 6-35 (qui toutefois ne répond pas à la question de savoir pourquoi les accidents ne sont pas appelés substances troisièmes, mais se demande pourquoi les genres et les espèces des substances individuelles sont appelées substances secondes par Aristote); Ammonius, *In Cat.*, p. 43, 16 - 44, 4; Simplicius, *In Cat.*, p. 90, 7-12; Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 15-29.

⁵⁹⁵ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 59, 7.

Argument basé sur la relation

Et à partir de la relation, parce qu'en voulant rendre les substances premières, nous les rendrons proprement en les rendant par le genre ou l'espèce seulement.⁵⁹⁶ [61,25] En effet, en disant que Socrate est un homme, nous le rendons proprement et de manière plus compréhensible qu'en disant animal; toutefois, si nous disons blanc, il court ou quelque chose de tel, nous le rendons de manière étrangère et méconnaissable. Il est donc judicieux que nous disions substances secondes pour les espèces et les genres, parce que seuls ils désignent les substances premières;⁵⁹⁷ mais que nous affirmions des accidents qu'ils ne sont absolument pas des substances, parce qu'ils ne montrent pas la [61,30] substance première.

⁵⁹⁶ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 24-25.

⁵⁹⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 92, 7; Simplicius, *In Cat.*, p. 85, 18-19; Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 24-26.

Encore, les substances premières, parce qu'elles servent de substrats à toutes les autres choses, sont dites principalement substances.

[*Catégories* 2 b 37 - 3 a 1]

Argument tiré de l'analogie

[62,3] Voici le deuxième argument, à partir de l'analogie.⁵⁹⁸ Aristote affirme que les substances secondes servent de substrats aux accidents de la même façon que les substances premières à tout ce qui s'en distingue. [62,5] En effet, de même que nous disons de Socrate qu'il est philosophe, ainsi disons-nous aussi de l'homme qu'il est philosophe et de l'animal qu'il est philosophe. Par conséquent, les substances secondes aussi servent de substrats aux accidents et les accidents leur sont attribués. Toutefois, comme l'affirme aussi Porphyre,⁵⁹⁹ les accidents sont primordialement attribués aux individus, puis, en seconde instance, aux espèces et aux genres. Cependant, les accidents ne servent jamais [62,10] de substrats aux substances.

⁵⁹⁸ L'édition aldine ajoute, à partir du *Marcianus 217*: « Il faut savoir que les substances premières sont dites premières parce qu'elles servent de substrats aux accidents individuels pour l'existence et aux universels pour l'attribution; et ce que sont les substances premières pour les accidents particuliers et les substances universelles - elles servent de substrats aux uns pour l'existence, aux autres pour l'attribution -, ainsi les substances secondes pour les accidents, auxquels elles servent de substrats et qui s'observent suivant les neuf genres en général. Voilà pour le à toutes les autres choses [*Catégories* 2 b 38], c'est-à-dire aux substances universelles et aux accidents universels. Et de manière générale, le rapport qu'entretiennent les espèces avec les genres correspond à celui qu'entretiennent les individus avec les espèces. En effet, elles leur servent de substrats pour l'attribution. »

⁵⁹⁹ Porphyre, *Is.*, p. 13, 20-21.

Identification de trois types d'attributs ⁶⁰⁰

Il faut savoir, en effet, que parmi les attributs, les uns s'attribuent par nature, d'autres contre nature, d'autres par accident.

C'est évidemment par nature que les accidents s'attribuent aux substances. Par exemple, « Socrate est philosophe », « chauve », « camard » ou quelque chose de tel. En effet, c'est en conformité avec la nature que la substance a coutume de servir de substrat aux accidents [62,15] et que les accidents s'y attribuent. Mais les universels s'attribuent aussi aux particuliers par nature - comme à Socrate l'animal -, car les particuliers servent naturellement de substrats aux universels.

D'autre part, est contre nature l'attribution qui se fait en sens inverse en attribuant une substance à un accident.⁶⁰¹ Par exemple, celle disant que ce philosophe est Socrate - même si cela correspond à quelque réalité. En effet, les accidents ne [62,20] sont pas de nature à servir de substrats aux substances. Et encore, l'attribution du particulier à l'universel. Par exemple, celle disant que cet homme est Socrate ou que la couleur est blanche.

⁶⁰⁰ Cf., mais en relation avec *Catégories* 2 b 12, Élias, *In Cat.*, p. 169, 13-26.

⁶⁰¹ Pour Élias, *In Cat.*, p. 169, 23-25, ce type d'attribution est par accident. Voir d'ailleurs Aristote, *Seconds analytiques* 81 b 25. Mais voir aussi Philopon, *In An. post.*, p. 235, 19-28: « Lorsqu'une substance est attribuée à un accident (comme lorsque nous disons 'ce blanc est du bois') ou un accident à un accident (comme si nous disions 'ce chauve est blanc'), il faut dire, selon lui, que de telles attributions ou ne sont pas du tout des attributions ou sont dans l'ensemble des attributions par accident ou des attributions contre nature. En effet, un accident n'est pas de nature à servir de substrat à un accident ni certainement un accident à une substance.

Par contre, est par accident l'attribution qui attribue deux accidents l'un à l'autre, je veux dire deux accidents de genres différents. Par exemple, l'attribution du philosophe en Socrate au [62,25] camard ou au chauve en lui-même, ou l'attribution inverse, disant, si l'on veut, que ce camard est chauve ou que ce chauve est philosophe - même si cela correspond à quelque réalité. On dit par accident, parce qu'on trouve de nombreux accidents de genres différents pour un même substrat, qui ne [63,1] s'attribuent pas naturellement entre eux, mais qu'on attribue tout de même l'un à l'autre à cause de leur relation au substrat, et non parce qu'ils sont congénères. Ainsi, le camard ne sert pas naturellement de substrat au chauve, puisque chacun d'eux se réalise sous un genre différent, l'un sous la quantité, l'autre sous la qualité. Toutefois, nous ne déclarons pas une telle attribution contre nature, [63,5] parce que l'accident universel s'attribue tout à fait naturellement à l'accident particulier.

Conclusion à l'argument basé sur l'analogie

Par conséquent, il est judicieux de ne pas avoir appelé les accidents substances troisièmes, étant donné qu'il n'y a rien à quoi ils servent de substrats pour l'existence. Bien au contraire, chaque fois qu'une substance est attribuée à un accident, <nous déclarons>⁶⁰² une telle attribution contre nature.

Toutefois, ces attributions elles-mêmes se divisent. On dit plus particulièrement attribution par accident celle qui attribue un accident à un accident [...], mais contre nature l'attribution d'une substance à un accident... »

⁶⁰² Il s'agit d'un ajout de A. Busse.

Détermination du propre de la substance

Est un trait commun à toute substance de ne pas être dans un substrat.

[Catégories 3 a 7-8]

Transition et raison pour laquelle Aristote ne cherche pas à rendre la définition mais le propre de la substance

[63,12] Aristote a d'abord divisé la substance en première et seconde et il les a comparées entre elles. Maintenant, procédant dans l'ordre, il veut rendre la définition de la substance. Cependant, puisque la substance est un genre généralissime, [63,15] on ne peut en donner de définition,⁶⁰³ parce que les définitions se constituent à partir de genres et de différences. Or, de la simple substance, il n'est pas possible de trouver un genre, parce que, comme on l'a dit, elle est elle-même un genre généralissime.⁶⁰⁴ Voilà donc pourquoi, dès lors, Aristote en donne le propre, car celui-ci ressemble à une définition. En effet, de même que la définition appartient à cela seul et à tout ce dont elle est définition, et qu'elle se réciproque avec le défini; ainsi le propre aussi [63,20] appartient à cela seul et tout cela dont il est propre et ils se réciproquent l'un

⁶⁰³ Sur l'impossibilité de rendre une définition de la substance, voir Porphyre, *In Cat.*, p. 88, 8-12; 93, 27; Ammonius, *In Cat.*, p. 44, 6-15; Simplicius, *In Cat.*, p. 92, 3-13; Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 30-35; Élias, *In Cat.*, p. 171, 13-19.

⁶⁰⁴ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 93, 17-24, qui précise qu'il est impossible de rendre une définition des catégories, parce que ce n'est pas en tant que genre que l'être leur est attribué.

l'autre.⁶⁰⁵ Voilà donc la raison pour laquelle Aristote veut rendre le propre de la substance.

Démarche d'Aristote

Toutefois, Aristote ne livre pas tout de suite ce que lui-même considère comme les propres de la substance,⁶⁰⁶ mais ce qu'on pourrait soupçonner être ses propres, afin que personne par la suite ne puisse dire de ces derniers qu'ils sont aussi des propres de la substance.

*Première caractéristique de la substance: ne pas être dans un substrat*⁶⁰⁷

Alors qu'il veut rendre le propre, Aristote donne le trait commun. Il affirme en effet: « est un trait commun [63,25] à toute substance de ne pas être dans un substrat ». Que dirons-nous donc? Que, dans tous les cas, le propre nécessite deux conditions: appartenir à cela seul et à tout cela dont il est propre. Donc, en disant: « est un trait commun », Aristote a signifié que le trait appartient à toute

⁶⁰⁵ Le propre est de fait ce qui appartient à toutes les manifestations d'un genre ou d'une espèce et à elles seules. Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 93, 31 - 94, 13, qui identifie deux autres acceptions du mot « propre »: ce qui appartient à toutes les manifestations d'un genre ou d'une espèce, mais non à elles seules; ce qui appartient à un seul genre ou à une seule espèce, mais pas à toutes ses réalisations. Porphyre précise cependant que ces derniers peuvent sembler des « propres », mais ne le sont pas réellement. Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 93, 12-15.

⁶⁰⁶ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 44, 15.

substance. En effet, le propre doit à la fois appartenir à cette chose seule dont il est propre et à elle-toute. Ainsi, la capacité de rire appartient seulement à [63,30] l'homme et à tout homme.⁶⁰⁸ Aristote affirme donc: « est un trait commun à toute substance de ne pas être dans un substrat ». Et que la substance première n'est pas dans un substrat, il n'a pas même estimé devoir l'établir,⁶⁰⁹ puisque l'actualité le montre. [64,1] En effet, Socrate n'a pas son être en autre chose.

Il établit cependant que les substances secondes ne sont pas non plus dans un substrat, et il l'établit en utilisant un syllogisme de la deuxième figure⁶¹⁰ tel le suivant: les substances secondes communiquent leur nom et leur définition au substrat; or, les êtres qui sont dans un substrat ou bien [64,5] ne communiquent ni leur nom ni leur définition au substrat, ou bien le nom seulement; par conséquent, les substances secondes ne sont pas dans un substrat.

⁶⁰⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 94, 13-28; Ammonius, *In Cat.*, p. 44, 15 - 47, 17; Simplicius, *In Cat.*, p. 93, 27 - 100, 30; Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 35 - 67, 35; 70, 13 - 71, 6; Élias, *In Cat.*, p. 171, 19 - 174, 26.

⁶⁰⁸ Le même exemple se rencontre chez Porphyre, *In Cat.*, p. 94, 9-10; Simplicius, *In Cat.*, p. 93, 15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 67, 7; Élias, *In Cat.*, p. 171, 23.

⁶⁰⁹ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 93, 29-30: οὐκ ἔδεήθη ἀποδείξεως.

⁶¹⁰ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 94, 20-23: ὁ Ἀριστοτέλης συλλογίζεται...

Toutefois cela n'est pas le propre de la substance. Au contraire, la différence aussi fait partie de ce qui n'est pas dans un substrat.
 [Catégories 3 a 21-22]

Rejet de cette caractéristique comme propre de la substance

Aristote refuse, comme propre de la substance, le trait qu'il vient de rendre, parce qu'il n'appartient pas seulement à la substance [64,10] mais aussi aux différences. Or, par ces mots, Aristote semble à la fois distinguer les différences des substances et les rattacher aux substances. En effet, en disant qu'il ne s'agit pas du propre de la substance mais aussi des différences, il semble distinguer ces dernières des substances. Mais d'un autre côté, en disant que les différences aussi se disent d'un substrat et ne sont pas dans un substrat, [64,15] il les rattache aux substances.⁶¹¹ En effet, ce qui n'est pas dans un substrat, affirme-t-il, communique et son nom et sa définition au substrat dont il est dit. Or, selon lui, telles sont aussi les différences. De fait, le pédestre, le bipède et le rationnel ne communiquent pas seulement leur nom à l'homme (l'homme est bien dit animal pédestre, rationnel et bipède), mais aussi leur définition, [64,20] tel qu'on rend compte de chacun d'eux.⁶¹² Or, cela est le propre des attributs substantiels de la substance première. Par conséquent, pour ces raisons inverses, Aristote veut que les différences soient des substances.

⁶¹¹ La difficulté est soulevée par Porphyre, *In Cat.*, p. 95, 10-16; Simplicius, *In Cat.*, p. 98, 19-22; Olympiodore, *In Cat.*, p. 67, 20-28; Élias, *In Cat.*, p. 173, 7-12.

⁶¹² L'édition aldine ajoute, à partir du *Marcianus 217*: « Ainsi, le bipède et le pédestre sont dans l'homme, mais pas à la manière des accidents, puisqu'et leur nom et leur définition

Examen du statut des différences: opinion anonyme ⁶¹³

Relativement à cela, certains prétendent qu'il y a trois espèces de différences et que, d'entre elles, les unes sont davantage substances qu'accidents, d'autres davantage accidents que substances, d'autres, [64,25] dans une situation en quelque sorte intermédiaire, dans la mesure où il n'est pas évident si nous devons les dire davantage accidents ou substances.

Par exemple, sont davantage substances qu'accidents le rationnel, l'irrationnel et leurs semblables. Davantage substances, parce qu'ils complètent⁶¹⁴ les espèces qui leur servent de substrats; mais accidents, parce qu'ils sont attribués qualitativement, à la manière des accidents.

D'autre part, sont davantage accidents [64,30] que substances, le blanc dans le cygne et celui dans le Scythe et encore le noir dans le corbeau et celui dans l'Éthiopien (c'est en effet par cela que le Scythe diffère de l'Éthiopien: le blanc et le noir). Il s'agit en effet d'accidents, parce qu'ils apparaissent et disparaissent [65,1] sans qu'il n'y ait destruction du substrat. Ainsi, si on déplume le corbeau, il n'en sera pas moins un corbeau; et même si l'on imagine un Scythe à la peau noire, il n'en demeure pas moins un homme et un Scythe. D'un autre côté, pourtant, de tels accidents semblent d'une certaine manière des substances, parce

s'attribuent à l'homme. En effet, on peut dire de l'homme qu'il est pédestre et on peut dire également l'énoncé du pédestre, à savoir qu'il se promène sur terre au moyen de jambes. »

⁶¹³ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 46, 11-19; Élias, *In Cat.*, p. 173, 14-35.

⁶¹⁴ συμπληρωτικά

que c'est à toute l'espèce des corbeaux et des Éthiopiens [65,5] qu'appartient le noir et, de même, le blanc aux cygnes et aux Scythes.

Par ailleurs, les qualités dans les éléments se trouvent dans une situation en quelque sorte intermédiaire. Par exemple, le chaud et le sec dans le feu, le froid et l'humide dans l'eau.

Pour nous éclairer sur le sujet - je veux dire sur les différences dans les éléments -, haussons un peu le niveau de l'exposé. [65,10] Les philosophes soutiennent que la matière première, de par sa raison propre, est incorporelle, sans configuration, sans dimension et séparée de toute qualité. Qu'elle est informe, cela apparaît clairement du fait qu'elle peut recevoir toutes les formes naturelles. En effet, de même que les morceaux de bois, bien qu'ils fournissent une raison matérielle aux meubles, sont privés de toute forme qu'on observe dans les meubles (ils n'ont la forme ni d'un trône [65,15] ni d'un boulier ni de rien d'autre de tel); de même aussi la matière, qui est une sorte de support capable de recevoir toutes les formes qu'on observe dans les corps, n'aura elle non plus aucune forme propre. C'est donc elle, suivant Aristote, qui amplifiée selon les trois dimensions produit le substrat second, soit le corps sans qualité. En effet, puisque les qualités ne pouvaient subsister par elles-mêmes [65,20] (car toute qualité a son être dans un corps), elles eurent besoin du corps - qui, de par sa raison propre, est sans qualité -, afin de subsister en lui. Alors, en s'y joignant tour à tour, la qualité chaude et sèche produisit le feu; la qualité froide et humide produisit l'eau; pour sa part, la qualité sèche et froide produisit la terre et la qualité chaude [65,25] et humide produisit l'air. Non que se trouva en acte, à quelque moment, la matière incorporelle ou le corps sans qualité. Mais,

lorsqu'on examine la génération bien ordonnée des êtres, nous tenons ces propos en divisant par la pensée ce qui, par nature, est inséparable. Donc, les qualités qui s'ajoutent au corps - je parle du substrat second -, dans la mesure où elles s'y ajoutent alors qu'il est sans qualité, sont des accidents. Toutefois, dans la mesure où elles complètent [65,30] le feu, l'eau et les éléments résiduels, ce sont des substances. En effet, la qualité chaude et sèche s'est ajoutée par accident au feu, en tant qu'il s'agit d'un corps; mais pour le feu en tant que feu, on ne dit plus qu'elle s'y ajoute par accident, mais davantage qu'elles complètent sa substance. Par conséquent, ces différences se trouvent dans une situation en quelque sorte intermédiaire, n'étant en rien davantage substances qu'accidents. En effet, pour le corps à proprement parler - je parle du corps à trois dimensions -, [66,1] elles sont des accidents. Pourtant, elles appartiennent substantiellement aux éléments, puisqu'elles complètent leur substance.

Puis donc, dit-on, qu'il n'y a pas, comme on l'a montré, qu'une seule espèce de différences, Aristote a considéré l'étendue entière des différences et ne se prononce pas simplement sur les différences substantielles ou [66,5] accidentelles.

Examen du statut des différences: opinion de l'auteur ⁶¹⁵

Et nous, qu'avons-nous à dire à ce sujet? Que ces penseurs ont fait montre de talent, mais sans du tout atteindre la vérité. En effet, si Aristote avait voulu situer les différences entre la substance et les accidents, il aurait dû produire en plus une onzième catégorie, précisément située entre la substance et l'accident, et ramener sous elle les différences. [66,10] Or, s'il n'y en a pas d'autre en dehors des dix et que l'une d'entre elles est la substance, toutes les autres des accidents, et qu'il n'y a rien entre les deux; par nécessité, tous les êtres sont ou bien des substances ou bien des accidents, et il n'y a rien entre les deux.

D'autre part, les différences sont, de l'aveu unanime, des substances. C'est évident du fait qu'elles complètent les espèces et qu'elles s'y attribuent substantiellement. [66,15] En effet, si elles complètent les substances, elles sont, de toute évidence, elles aussi des substances, car les accidents ne complètent pas la substance. Et Aristote lui-même les considère comme des substances. On le voit clairement du passage même où il les veut parties des substances, en disant: « et ne soyons pas troublés du fait que les parties des substances »;⁶¹⁶ et encore: « mais il appartient aux substances et aux différences que tout se dise à partir d'elles synonymement ».⁶¹⁷ [66,20] Et ce que dit Porphyre le montre également.

⁶¹⁵ C'est aussi l'opinion d'Ammonius, *In Cat.*, p. 45, 8 - 46, 10; Olympiodore, *In Cat.*, p. 67, 28-33; Élias, *In Cat.*, p. 173, 35 - 174, 14.

⁶¹⁶ Aristote, *Catégories* 3 a 29.

⁶¹⁷ Aristote, *Catégories* 3 a 33-34.

C'est en effet en les considérant du point de vue des péripatéticiens, qu'il affirme: « la différence est ce par quoi l'espèce déborde du genre ». ⁶¹⁸ Or, toute ⁶¹⁹ espèce déborde par la partie qui lui est propre. Donc, la partie est elle-même substance, puisque l'espèce l'est. Par conséquent, d'après ses propres énoncés et d'après ce que dit Porphyre du point de vue d'Aristote, Aristote [66,25] considère les différences comme des substances.

⁶¹⁸ Porphyre, *Is.*, p. 10, 22 - 11, 1. Cependant, Porphyre, *In Cat.*, p. 95, 10 - 96, 2, s'interroge sur le statut des différences en des termes que rappellent ceux employés par Philopon, plus loin, p. 66, 6-13. Porphyre soulève en effet le problème suivant, p. 95, 10-16: « Donc si la différence n'est pas substance (tu as dit qu'elle n'était pas substance, même si, tout comme la substance, elle n'est pas dans un substrat) ni accident (puisque'elle n'est pas dans un substrat), et qu'il n'y a rien d'autre entre la substance et l'accident - tous les êtres soit sont dans un substrat soit ne sont pas dans un substrat, car tous sont soit substances soit accidents, accidents comme ceux dans les neuf catégories, substances comme il en est de la substance -; si donc la différence n'est ni substance ni accident, que peut-elle être? » Porphyre répond que la différence n'est ni seulement une qualité, puisqu'elle serait alors un accident, ni seulement une substance, sinon elle aurait été énumérée avec les substances secondes. La différence est une qualité essentielle, et en tant que telle elle complète la substance (οὐσιώδεις εἰσὶν ποιότητες αἱ συμπληρωτικαὶ τῶν οὐσιῶν), parce qu'elle ne peut être enlevée sans que le substrat soit détruit. Porphyre semble donc ici conférer à la différence sinon un statut intermédiaire entre la substance et l'accident, du moins une nature mixte composée des deux. Toutefois, p. 95, 33, Porphyre affirme que ce qui complète la substance est également substance.

Simplicius, *In Cat.*, p. 98, 19-22, soulève la même difficulté et, après la présentation de diverses opinions, ajoute aussi, p. 99, 1-6, que la meilleure est sans doute celle qui veut que la différence soit un intermédiaire (μέσον) entre la qualité et la substance, parce qu'elle contribue au fait d'être tel (εἰς τὸ ποιὸν εἶναι) et qu'elle détermine τὸ ποιὸν à propos de la substance, tout en n'étant pas dans un substrat, mais partie de la substance. Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 98, 22-30, qui, en parlant des différences, dit qu'elles sont κοινόν τινα σύνδεσμον entre les substances et les accidents, tout comme les zoophytes assurent le lien entre les plantes et les animaux. Cf. également Dexippe, *In Cat.*, p. 29, 12-28; 47, 28 - 49, 25.

L'argument que Philopon prête à Porphyre peut, nous semble-t-il, être considéré comme une preuve supplémentaire qu'il n'a aucun accès à son commentaire sur les *Catégories*. Peut-être voit-il cependant dans l'opinion anonyme, sur les trois types de différences, présentée antérieurement, la position de Porphyre (cf. Élias, *In Cat.*, p. 173, 13-36), et a-t-il comme intention d'utiliser Porphyre lui-même contre ce qu'il présume être l'opinion de Porphyre.

⁶¹⁹Nous suivons A. Busse qui propose πάντα au lieu de πάντως.

Justification des énoncés d'Aristote sur les différences dans les Catégories

Pourquoi alors affirme-t-il: « Toutefois, cela n'est pas le propre de la substance. Au contraire, des différences aussi », ⁶²⁰ comme si de toute évidence les différences étaient autre chose que la substance? Nous répondons qu'il en va de même que pour l'unité, le point et l'instant. Nous avons dit ⁶²¹ qu'Aristote ne les ramenait sous aucune des catégories, [66,30] parce que l'homme ordinaire ne le comprendrait pas. En fait, il était possible de les ramener sous la quantité, en disant de la quantité que l'une est indivisible, l'autre divisible; et que de la divisible, l'une est continue, l'autre discrète. Pourtant Aristote ne les y ramène pas parce que, comme on l'a dit souvent, ⁶²² il n'examine pas ici les êtres en tant qu'ils sont des êtres, mais suivant l'opinion qu'en a l'homme ordinaire. [67,1] De même maintenant, Aristote sait que les différences sont des substances, mais il ne les ramène pas sous la catégorie de la substance, parce que c'est incompréhensible pour l'homme ordinaire.

On pourrait dire: « Mais justement, les différences se rencontrent chez l'homme du commun. Il dit bien que l'homme est rationnel et mortel ». Nous répondons qu'il [67,5] n'a pas de conception des différences dans leur simplicité - ainsi ce qu'est la rationalité même en soi ou l'irrationalité -, mais en composition. Il connaît le tout que forme l'animal rationnel comme quelque

⁶²⁰ Cf. Aristote, *Catégories* 3 a 21-22.

⁶²¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 46, 14 - 48, 7.

⁶²² Philopon, *In Cat.*, p. 9, 12 sq.; 34, 16 - 35, 9; 43, 21-24; 47, 25.

chose d'un, et de même pour l'irrationnel.⁶²³ Or, nous disions précédemment⁶²⁴ que de la substance l'une est simple, l'autre composée, et que de la simple, l'une est supérieure au composé, l'autre inférieure, et qu'Aristote ne traite que de la substance composée, [67,10] qui s'observe chez les genres, les espèces et les individus. Certes, quand il a comparé les substances entre elles, il n'a comparé que les genres et les espèces, puis aussi les individus, puisque précisément il ne se propose d'enseigner que ceux-là; mais, des différences, pas un mot, puisqu'elles sont simples. Voilà donc la raison pour laquelle Aristote a dit qu'il [67,15] ne s'agissait pas du propre de la substance,⁶²⁵ non simplement de toute substance, mais de la substance composée. En effet, il n'appartient pas seulement à la substance composée de n'être pas dans un substrat, mais aussi à la substance simple, c'est-à-dire aux différences.

Situation des différences dans la division des êtres en quatre

Par ailleurs, puisque fut livrée antérieurement une division en quatre des êtres,⁶²⁶ il convient de chercher sous quelle section de cette division on doit ramener les différences. Nous disons [67,20] donc que si nous prenions en compte les différences antérieures à la pluralité, il faudrait les poser sous la première section (ce qui se dit d'un substrat, mais n'est pas dans un substrat). Ce sont en effet des substances universelles.

⁶²³ Le même développement se rencontre chez Élias, *In Cat.*, p. 174, 7-14.

Toutefois, si nous considérons les différences dans la pluralité, nous affirmerons d'abord qu'on ne dit même pas de celles-ci qu'elles sont des différences, de même qu'on ne dit pas de l'animal dans la pluralité qu'il est un genre. En effet, si est un genre l'attribut essentiel de plusieurs choses qui diffèrent spécifiquement, [67,25] mais que l'animal en Socrate ne se dit pas de plusieurs choses, il ne saurait être un genre. Il en va de même pour la forme dans l'individu. On ne peut la dire espèce, puisque l'espèce est l'attribut essentiel de plusieurs choses qui diffèrent numériquement. Ainsi, on ne peut dire, à proprement parler, que le rationnel en Socrate est une différence, puisque la différence [67,30] s'attribue qualitativement à plusieurs choses qui diffèrent spécifiquement,⁶²⁷ tandis que le rationnel dans l'individu ne s'attribue qu'à lui seul. Il ne saurait donc être une différence. Mais nous soutenons qu'il s'agit de parties des individus, car de même que le genre et la différence sont des parties des espèces, de même l'animal et le rationnel dans un individu sont des parties de cet individu. Voilà pourquoi ils ne se soumettent pas non plus à une définition, dans la mesure où il s'agit d'individus. [67,35] Aristote affirme en effet, dans l'*Apodictique*,⁶²⁸ qu'il n'y a pas de définition des individus [68,1] ni de démonstration. Car, si la définition est constituée de genres et de différences, mais qu'il n'y a ni genre ni différence dans les individus, il n'y a évidemment pas de définition pour ces derniers. Et s'il n'y a pas de définition, il n'y a pas non plus de démonstration, car les démonstrations se font à partir des définitions.

⁶²⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 49, 23 - 50, 3.

⁶²⁵ Aristote, *Catégories* 3 a 21.

⁶²⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 28, 16-23.

Si l'on croit bon de les appeler quand même différences, nous dirons qu'il ne s'agit pas simplement de différences, [68,5] mais de différences individuelles, par quoi cet homme diffère de ce cheval et de cet ange. Voilà pourquoi nous les ramènerons sous la quatrième section (ce qui ne se dit pas d'un substrat ni n'est dans un substrat), parce qu'il s'agit aussi de substances qui complètent l'individu et qu'elles sont particulières. En effet, elles ne s'attribuent à aucun substrat.

Et ne soyons pas troublés du fait que les parties des substances soient dans leurs tous comme dans des substrats, de peur qu'il nous soit nécessaire d'affirmer qu'elles ne sont pas des substances.

[Catégories 3 a 29-31]

Aporie sur la présence des différences en quelque chose ⁶²⁹

[68,13] Il était à prévoir qu'on objectât une difficulté à Aristote, mais il l'a devancée et résolue. En effet, on pouvait soulever comme difficulté que les parties des substances [68,15] sont en quelque chose - dans les substances -, mais que les accidents sont aussi en quelque chose - dans l'homme⁶³⁰ -, et que, par conséquent, les

⁶²⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 95, 7-8; Simplicius, *In Cat.*, p. 99, 12-18.

⁶²⁸ Cf. Aristote, *Seconds analytiques*, I, 8. Voir aussi la référence fournie par A. Busse, soit Aristote, *Métaphysique*, Z 14, 1039 b 28.

⁶²⁹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 94, 17-28; Ammonius, *In Cat.*, p. 46, 21 - 47, 1; Olympiodore, *In Cat.*, p. 70, 27 - 71, 6; Élias, *In Cat.*, p. 174, 15-23.

⁶³⁰ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 46, 24-25: ἐν τῷ ἀνθρώπῳ θεωρεῖται λευκότης θερμότης.

parties des substances sont des accidents, ce qui est absurde. Aristote résout donc le problème en disant qu'il a déjà expliqué en quel sens nous disons l'accident en quelque chose. Il ne s'y trouve pas comme partie du substrat, mais parce qu'il ne peut se constituer sans lui, tandis que les différences profitent au tout et [68,20] complètent le substrat. Par conséquent, bien qu'ils aient en commun le fait d'être en quelque chose, ils diffèrent du moins entre eux, du fait que les différences complètent le substrat et en sont inséparables, tandis que les accidents ni ne le complètent ni ne s'y trouvent toujours.

Discussion sur l'ordre de présentation ⁶³¹

Par ailleurs, certains commentateurs⁶³² estiment que ce passage doit être placé avant celui sur les différences disant: « Toutefois cela n'est pas le propre de la substance. [68,25] Au contraire, la différence aussi fait partie de ce qui n'est pas dans un substrat ». ⁶³³ En effet, soutiennent-ils, il fallait d'abord montrer, par ces mots, qu'aucune partie de la substance n'est dans un substrat et que la différence fait aussi partie de la substance; puis induire que le fait de ne pas être dans un substrat n'est pas le propre de la substance, puisqu'il appartient aussi aux différences.

⁶³¹ Une semblable discussion se lit chez Simplicius, *In Cat.*, p. 97, 2-23.

⁶³² Ces commentateurs demeurent anonymes également chez Simplicius.

⁶³³ Aristote, *Catégories* 3 a 21-22.

Cependant, nul doute que l'ordre actuel est correct.⁶³⁴ En effet, une fois montré que ni les espèces, ni les genres, [68,30] ni les différences, qui sont des parties des substances, ne sont dans un substrat, il fallait en induire une proposition universelle, à savoir qu'il n'y a absolument aucune autre partie de la substance dans un substrat.

Détermination du sens de « parties »

Par ailleurs, l'exposé d'Aristote semble traiter des parties - je veux dire la main, [69,1] la tête, le pied -, et des intelligibles: rationnel et mortel. De fait, parmi les parties, les unes sont sensibles, les autres intelligibles. Toutefois, il traite maintenant des intelligibles. Ainsi, l'observation arrive au bon moment dans l'ordre de présentation. En effet, puisqu'il a dit que ne pas être dans un substrat n'est pas le propre de la substance, [69,5] puisque les différences sont aussi au nombre de ce qui n'est pas dans un substrat; de peur qu'on ne pense qu'il a dit que les différences, qui sont souverainement substances, ne sont pas substances, Aristote a dit: « Et ne soyons pas troublés du fait que les parties des substances soient dans leurs tous comme dans des substrats ». L'insertion de cette observation semblera en effet inopportune, si nous n'admettons pas qu'Aristote [69,10] parle des parties intelligibles: du rationnel, du mortel, qui sont proprement des parties de l'homme. En effet, c'est d'elles que l'homme se constitue.

⁶³⁴ Pour Simplicius, *In Cat.*, p. 97, 14, c'est l'avis des ἀκριβέστεροι.

**Car on n'entendait pas, par les choses qui sont dans un substrat,
celles qui se trouvent en quelque chose comme parties.**
[Catégories 3 a 31-32]

Distinction entre être en quelque chose et être en un substrat ⁶³⁵

C'est-à-dire que, bien que nous disions que les accidents sont en quelque chose, ce n'est cependant pas [69,15] comme partie dans un tout. En effet, si, par nécessité, tout ce qui est en quelque chose était dans un substrat, les parties des substances, qui sont en quelque chose - elles sont dans le tout -, seraient aussi dans un substrat. Mais en fait l'expression « en quelque chose » est plus générale. Tantôt le sens de « en quelque chose » est comme en un substrat, tantôt comme une partie dans un tout, tantôt une autre manière d'être en quelque chose.⁶³⁶

⁶³⁵ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 47, 15-17.

⁶³⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 32, 7-26, énumère onze façons d'être en quelque chose. Voir planche 5.

**Mais il appartient aux substances et aux différences que tout se
dise à partir d'elles synonymement.**
[Catégories 3 a 33-34]

Deuxième caractéristique de la substance: attribution synonyme ⁶³⁷

[69,22] Aristote passe à une deuxième caractéristique de la substance, après avoir banni la première. Et maintenant, il cherche le propre, au sens principal, de la substance. Mais il le bannit aussitôt lui aussi. C'est évident du fait qu'il lui rattache les différences, pour rendre [69,25] évident qu'il n'appartient pas seulement à la substance. Mais Aristote a rejeté la caractéristique précédente parce qu'elle appartenait à toute substance mais pas à elle seule, mais celle-ci parce que ni à elle seule ni à toute. En effet, ni n'appartient-elle à la substance première, qui n'a rien à quoi s'attribuer, ni à la substance seulement, puisqu'aussi aux différences.

⁶³⁷ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 94, 31 - 95, 9; Ammonius, *In Cat.*, p. 47, 19-24; Simplicius, *In Cat.*, p. 100, 13 - 102, 10; Olympiodore, *In Cat.*, p. 68, 1-28; 71, 9-25; Élias, *In Car.*, p. 174, 29 - 175, 32.

Car toutes les attributions à partir d'elles s'attribuent ou bien aux individus ou aux espèces.
[Catégories 3 a 34-36]

Extension de l'attribution synonyme ⁶³⁸

[70,3] Aristote enseigne d'abord quels sont les substrats qui reçoivent l'attribution des substances et des différences, puis alors il leur relie l'attribution synonyme. [70,5] Les individus, affirme-t-il,⁶³⁹ ne se disent d'aucun substrat, les espèces se disent des individus, les genres des deux autres et de même les différences qui se disent des espèces et des individus. Qui plus est, ces attributs se disent synonymement de ce à quoi ils s'attribuent. En effet, Socrate est à la fois un homme, un animal rationnel mortel et une substance animée dotée de sensation. Mais [70,10] il admet aussi le nom et l'énoncé des différences, car on le dit en outre rationnel - et rationnel est précisément un nom de différence; et il accueille la définition de cette différence, car est rationnel ce qui fait usage de la raison, et Socrate aussi admet cet énoncé.

Il en va de même pour l'espèce. Le genre et la différence s'y attribuent synonymement. Or, est également manifeste [70,15] que tout ce qui se dit synonymement de l'attribut, se dira également du substrat. C'est donc à juste titre que le genre et la différence, qui s'attribuent synonymement aux espèces, s'attribuent aussi

⁶³⁸ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 47, 26 - 48, 11.

⁶³⁹ Aristote, *Catégories* 3 a 36 sq.

aux individus, auxquels s'attribuent les espèces; mais que les espèces ne s'attribuent qu'aux seuls individus, et les individus à rien, puisqu'ils n'ont même pas de substrat.

Utilité de l'enseignement préalable des synonymes

Vois combien l'enseignement sur les synonymes devient ici [70,20] utile à Aristote. Il le souligne lui-même en affirmant: « Or, l'on disait précisément synonymes les choses dont le nom est commun et l'énoncé le même ». ⁶⁴⁰

Confirmation que les différences sont substances

Et à présent vois comment Aristote affirme explicitement que les différences sont substances. En effet, si ce qui est dans un substrat ne communique que son nom ou ne [70,25] communique ni son nom ni sa définition, tandis que les différences s'attribuent synonymement aux espèces et aux individus, alors les différences sont substances et non accidents, car cela appartient aux attributs substantiels de communiquer à la fois leur nom et leur définition aux substrats.

⁶⁴⁰ Aristote, *Catégories* 3 b 7-8, en relation avec *Catégories* 1 a 6-7.

Justification de la distinction des différences des substances dans les Catégories

À quelle fin alors Aristote semble-t-il plus haut distinguer les différences des substances,⁶⁴¹ mais les regroupe par la suite? [70,30] Pour la raison maintes fois mentionnée,⁶⁴² qu'ici son but n'est pas d'enseigner toute substance, mais seulement la substance composée, dont même l'homme ordinaire a connaissance. En effet, le grand nombre sait non seulement que Socrate est Socrate, mais sait aussi qu'il est un homme et un animal. [71,1] Et il applique le nom d'homme de manière commune à tous les hommes particuliers. Même chose pour le nom d'animal aux hommes, aux chevaux et aux autres animaux. Toutefois, de la rationalité elle-même en soi, il n'a pas de conception. Au contraire, même s'il parle du rationnel, il parle du composé, car ce qu'il connaît c'est ce tout qu'est l'animal rationnel. [71,5] Et il en va de même pour l'irrationnel et pour les autres différences.

Voilà donc pourquoi Aristote ne dit pas ici sans détour que les différences sont substances. Par contre, il les veut substances et son intention se révèle en tout lieu. Mais pas substances au même titre que les composées, qui sont ici le sujet de son exposé. Quand bien même dans la *Physique* il dit que la substance a trois acceptions:⁶⁴³ celle [71,10] suivant la matière, celle suivant la forme - je parle de la forme dans la matière, non de celle antérieure à la pluralité ou celle dans la pluralité -, et en outre celle constituée du composé des deux

⁶⁴¹ Aristote, *Catégories* 3 a 20-21.

⁶⁴² Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 50, 1-3; 67, 1-17.

⁶⁴³ Plus précisément dans le traité *De l'âme* 412 a 7 et 414 a 14, qui d'ailleurs fait partie des ouvrages de physique (cf. ci-dessus Philopon, *In Cat.*, p. 48, 2-4).

autres, de la matière et de la forme; ici il dit substance le composé seulement, mais ni la matière ni la forme, puisque son exposé ne porte pas sur les substances simples.

Par ailleurs, toute substance semble désigner tel être déterminé.
[Catégories 3 b 10]

Troisième caractéristique de la substance: désigner tel être déterminé ⁶⁴⁴

[71,15] Une fois repoussées les deux premières caractéristiques: « ne pas être dans un substrat » et « tout se dit à partir d'elles synonymement »; Aristote en arrive à un troisième propre: « désigner tel être déterminé ».

Explication de « tel être déterminé »

Pour lui, le mot « déterminé »⁶⁴⁵ désigne le substrat (c'est un démonstratif) et le mot « tel »⁶⁴⁶ le particulier. Par ces deux mots, il désigne donc le substrat particulier,⁶⁴⁷ par exemple tel homme ou [71,15] un morceau de bois déterminé.⁶⁴⁸

⁶⁴⁴ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 96, 3-28; Ammonius, *In Cat.*, p. 48, 13 - 49, 11; Simplicius, *In Cat.*, p. 102, 13 - 105, 21; Olympiodore, *In Cat.*, p. 68, 29 - 69, 36; 71, 28 - 72, 26; Élias, *In Cat.*, p. 175, 34 - 178, 12.

⁶⁴⁵ C'est-à-dire τόδε dans l'expression τόδε τι.

⁶⁴⁶ C'est-à-dire τι dans l'expression τόδε τι.

⁶⁴⁷ L'édition aldine, suivant le *Marcianus 217*, ne contient pas les mots « (c'est un démonstratif) et le mot 'tel' le particulier. Par ces deux mots, il désigne donc le substrat

C'est à cela, en effet, qu'Aristote applique toujours le mot « déterminé », je veux dire aux individus apparents et sensibles, car eux seuls acceptent la désignation et ne sont que substrats pour tout.

Raison du refus de cette caractéristique comme propre de la substance

Mais Aristote bannit [72,1] aussi ce propre, puisqu'il ne caractérise pas toute substance, bien qu'elle seule. En effet, affirme Aristote, les espèces et les genres - par exemple l'homme et l'animal -, semblent bien désigner tel être déterminé du fait que le mot porte la marque du singulier, mais ils représentent plutôt une pluralité, une

particulier ». Elle donne toutefois: « ...il est apte à montrer la désignation. C'est ainsi que lui-même, dans la *Physique* [voir A 7, 191 a 8], il appelle la matière: 'substrat'. Tous deux en effet sont définis. τόδε en tant qu'il se rattache à la désignation, la matière en tant qu'elle-même demeure, alors que tout en elle se transforme: s'il est vrai que le chaudron peut se transformer pour devenir une statue et la statue se transformer à son tour pour devenir quelque autre chose; et que le bronze demeure néanmoins ce qu'il était avant de devenir chaudron, statue ou quelque chose de tel. Donc, il appelle le τόδε et la matière 'substrats', mais le τὶ il le dit de la substance comme substrat, parce qu'elle persiste, n'a besoin de rien et n'est pas dans un substrat, mais est elle-même substrat pour tout et cause de leur unité, c'est-à-dire du fait de désigner un être un, comme 'ce bois', 'cet homme'. Donc, le τὶ montre le particulier, mais dits ensemble, τόδε <et> [cf. Élias, *In Cat.*, p. 176, 10] τὶ montrent le substrat particulier. »

Ce texte réunit en fait un extrait d'Ammonius, *In Cat.*, p. 48, 16 - 49, 1 (souligné à l'aide d'un pointillé), et un d'Élias, *In Cat.*, p. 176, 7-11 (souligné d'un trait continu).

⁶⁴⁸ Les deux exemples sont: τὸν τινὰ ἄνθρωπον et τόδε τὸ ξύλον. Philopon semble alors vouloir dire que chacun des deux mots pris isolément, et non seulement les deux mis ensemble, désigne le substrat particulier. Cf. toutefois Ammonius, *In Cat.*, p. 48, 49, 2. Pour lui, le mot τὶ signifie la substance comme substrat, alors que τόδε sert à la désigner de manière particulière. Par conséquent, Ammonius donne comme exemples: τόδε τὸ ξύλον et ὅδε ὁ ἄνθρωπος. Voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 68, 30-31: τὸ μὲν γὰρ τόδε ἐπὶ μερικοῦ εἴληφεν, τὸ δὲ τί ἐπὶ πάσης οὐσίας...

communauté englobant plusieurs réalités, une certaine qualité.⁶⁴⁹ [73,1] Toutefois, affirme-t-il, il ne s'agit pas d'une qualité semblable à celle qui relève de

⁶⁴⁹ L'édition aldine ajoute, à partir du *Marcianus 217*: « Ils montrent en effet la communauté et la réunion des particuliers. Il convient de se demander pourquoi, à propos de la substance, il dit 'désigner' et non 'être', s'il est vrai que la substance est une chose. En effet, les choses sont désignées et ne désignent pas. Aussi disons-nous qu'il arrive que soit attribué à la chose ce qui relève du mot et au mot ce qui relève de la chose, à cause de leurs liens étroits. Parfois, en effet, les choses prennent la place des mots, non parce qu'elles désignent des choses, mais parce que nommées de telle manière. Par exemple, Socrate aperçu dans la foule pour ceux qui le cherchent. Parfois ce sont les mots qui prennent la place des choses. Par exemple, Socrate se promène. Ce n'est pas que le nom de Socrate se promène. C'est un mot et un mot ne se promène pas. Mais la chose qui porte ce nom-là se promène. Ainsi, ici aussi, en raison de son lien étroit avec le mot, le substrat reçoit l'attribution du mot, soit le fait de désigner. Et maintenant d'autant plus que le but d'Aristote est de traiter de mots qui ont une signification. Nous avons dit en effet qu'Aristote se proposait de traiter de mots, de choses et de notions. Certes, la substance, en tant que mot, désigne et n'est pas désignée, car les mots servent à désigner les choses. D'autre part, la substance, en tant que substance, est désignée et ne désigne pas, car les choses sont désignées par les mots, mais elles-mêmes ne peuvent désigner autres choses. <Ainsi les noms> [voir Philopon, *In Cat.*, p. 27-28], d'eux-mêmes, servent à désigner les choses, mais une fois combinés à quelque partie du discours, sont d'une certaine manière plutôt désignés par elle; de même ici. Par exemple, quand je dis: 'Socrate', par le nom je désigne la substance de Socrate, mais quand je dis: 'Socrate le philosophe' ou 'Socrate qui se promène', alors, par 'philosophe' ou par 'se promène', le nom est plutôt désigné qu'il ne désigne. Par ailleurs, il faut savoir aussi, en rapport avec cela, qu'Aristote appelle τὸδε τι la substance individuelle, mais τοιόνδε la substance universelle. Platon, par contre, fait l'inverse., mais il n'y a pas désaccord. En effet, il est possible de nommer chacune τὸδε τι et τοιόνδε. En effet, τὸδε τι montre quelque chose de défini, τοιόνδε d'indéterminé. Or, il y a, en chaque substance, du défini et de l'indéterminé. Dans la substance individuelle, est définie l'unité numérique, mais indéterminée la transformation, dans la mesure où pas même le mot qui la concerne ne demeure, suivant la doctrine de l'affection continue, je veux dire la doctrine héraclitienne. Par exemple Socrate. Son être coule et s'écoule. Il en va de même pour les autres réalités naturelles. D'autre part, dans la substance universelle, est définie l'absence de transformation - ainsi de l'homme universel et de l'animal -, mais indéterminée l'errance dans la multitude. En effet, si je dis 'homme', j'englobe tous les hommes particuliers. Les substances secondes, par la forme même de leur appellation, paraissent aussi désigner tel être déterminé. Du fait que l'énoncé est au singulier, elles semblent désigner tel être déterminé. Quand on dit 'homme' ou 'animal'. Mais en fait elles ne désignent pas tel être déterminé, mais de telle nature [τοιόνδε], c'est-à-dire la similitude par laquelle les hommes, en tant qu'hommes, se ressemblent entre eux, et les animaux en tant qu'animaux. Donc, du fait d'englober de nombreux individus, l'homme universel désigne plutôt une certaine qualité. Pourtant, ce n'est pas vrai. Parce que c'est par ignorance du fait que 'tel être déterminé' ne désigne pas toute substance qu'arrivent les paralogismes de 'personne', nommés

l'accident.⁶⁵⁰ Celle-là, qu'elle s'ajoute ou quitte le substrat, elle n'y contribue en rien ni ne l'endommage. Les genres et les espèces quant à eux complètent ce à quoi on dit qu'ils appartiennent et à quoi on les attribue et, comme Aristote l'affirme lui-même, ils déterminent la qualité par rapport à la substance, c'est-à-dire qu'ils déterminent et précisent qu'il s'agit de telle ou telle substance et ils la sortent de la confusion en s'assurant que la qualité substantielle de chaque substance est limpide. En effet, alors que la substance englobe le corps et l'incorporel et que ceux-ci s'y trouvent confondus et indistincts, la division en ces espèces vient déterminer la qualité de chacun. Encore, alors que le [73,10] corps englobe plusieurs choses, soit l'animé et l'inanimé, elle distingue ce qui est confondu et détermine le propre de chaque chose. Pareillement, alors que l'animé englobe plusieurs choses, ses espèces

d'après le personnage d'Homère, Ulysse, qui lui-même, à un moment donné, se nomme 'personne'. Exemple de paralogisme de 'personne': 'Si tel être est à Athènes, il n'est pas à Mégare. L'homme est à Athènes. Par conséquent, il n'y a pas d'homme à Mégare.' 'Π' correspond à l'homme, mais ne désigne pas tel être. Lui est semblable: 'Moi je suis. Toi tu n'es pas.' De même en effet que 'tel être' pouvait montrer une substance individuelle, de même 'moi'. C'est donc dans l'expression 'tel être' que le paralogisme prend racine. En effet, l'expression 'si tel être', l'un la contraint à être universelle, ce qui est faux: l'autre l'applique au particulier, et alors l'énoncé est vrai. En effet, tel homme - disons Socrate ou un autre homme en particulier - qui est à Athènes, n'est pas à Mégare, de peur de ne se mettre en pièces. Ainsi donc, il faut dire: 'Celui qui est à Athènes, celui-là n'est pas à Mégare. Socrate est à Athènes. Par conséquent Socrate n'est pas à Mégare.' Voilà pourquoi il a dit: **pourtant, ce n'est pas vrai.** Même si les êtres particuliers sont nombreux, le genre et l'espèce font voir leur similitude. **Car le substrat n'est pas un, comme c'est le cas pour la substance première.** Comme le mot est au singulier et paraît, à cause de cela, se rapporter à un seul substrat, car c'est 'homme' et 'animal' qu'on dit substances secondes, non 'hommes' et 'animaux'. **Cependant, ils ne désignent pas tout simplement une qualité, comme le blanc.** 'Qualité' est pris sous réserve, à cause des accidents. En effet, la qualité appartient aux différences et aux accidents. » Ce texte semble un amalgame d'extraits provenant d'Ammonius, *In Cat.*, p. 49, 7-8 (souligné à l'aide d'un pointillé), d'Élias, *In Cat.*, p. 176, 16-20; 176, 31 - 178, 12 (souligné d'un trait continu), de Philopon lui-même, *In Cat.*, p. 73, 27-33 (souligné de deux traits continus), des *Catégories* (texte en caractères gras) et d'un commentateur inconnu.

⁶⁵⁰ Aristote, *Catégories* 3 b 18-20. Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 72, 15-26.

déterminent le propre de chacune. De même pour le reste. Ainsi l'animal et la plante, en tant que genres de ce qui leur est subordonné, bien que soumis au corps animé, déterminent d'eux-mêmes la qualité substantielle de leurs propres [73,15] espèces.

Rattachement de l'attribution qualitative aux différences

Mais, soulève-t-on, comment se fait-il qu'on ait dit des genres et des espèces qu'ils s'attribuaient essentiellement, alors qu'Aristote affirme maintenant qu'ils déterminent la qualité de la substance? Nous répondons qu'il y a participation en acte des espèces aux différences et participation en puissance - suivant les péripatéticiens - ou en acte - suivant les [73,20] platoniciens - des genres, et que c'est pour cela qu'on dit qu'ils déterminent la qualité par rapport à la substance, puisque les différences s'attribuent qualitativement.

Possibilité pour la substance de désigner quelque chose ⁶⁵¹

Par ailleurs, il faut se demander pourquoi Aristote affirme que la substance désigne, alors qu'à coup sûr c'est plutôt elle qui est désignée, sans désigner. À cela, nous répondons qu'Aristote, comme on l'a souvent mentionné,⁶⁵² se propose de traiter de mots, de choses et de notions. Or, en tant

⁶⁵¹ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 69, 12-26.

⁶⁵² Sur le but des *Catégories*, voir Philopon, *In Cat.*, p. 8, 27 sq.; 16, 15-18; 43, 21 - 44, 2.

que mot, la substance [73,25] désigne et n'est pas désignée, car les mots servent à désigner les choses; mais, en tant que chose, elle est désignée et elle ne désigne pas, car les choses sont désignées par des mots et ne peuvent elles-mêmes désigner d'autres choses. En effet, de même que les noms, d'eux-mêmes, servent à désigner les choses, mais une fois combinés à quelque partie du discours sont d'une certaine manière plutôt désignés par elle; [73,30] de même ici. Par exemple, quand je dis: « Socrate », par le nom je désigne la substance de Socrate, mais quand je dis: « Socrate le philosophe » ou « Socrate qui se promène », alors, par « philosophe » ou par « se promène », le nom est plutôt désigné qu'il ne désigne et ce n'est pas lui-même qui désigne, mais quelque chose d'autre. [74,1] C'est précisément le cas ici aussi. Prise en elle-même, la substance dans sa réalité ne désigne rien, mais quand elle est combinée à un mot, elle est alors désignée par lui.

Par ailleurs, on accorde à la détermination plus d'extension par le genre que par l'espèce. En effet, celui qui dit: « animal », englobe plus de choses que celui qui dit « l'homme ».

[*Catégories* 3 b 21-23]

Extension du genre et de l'espèce

[74,7] C'est-à-dire que bien que toute substance seconde détermine la qualité substantielle des choses, pourtant le genre distingue davantage que l'espèce la qualité plus universelle et plus commune, et l'espèce, la qualité plus particulière.

Mais appartient également aux substances que rien ne leur soit contraire.

[Catégories 3 b 24-25]

Quatrième caractéristique de la substance: rien ne lui est contraire ⁶⁵³

[74,13] Aristote en arrive à une quatrième caractéristique, après avoir banni aussi la troisième, parce que, si elle appartient à la substance seulement, pas à toute. Or, celle-là veut que rien ne soit contraire [74,15] à la substance. En effet, affirme-t-il, rien n'est contraire à Socrate ou à quelqu'autre des individus. Mais certes, ni à la substance seconde, car à l'homme ou à l'animal, quoi de contraire?

Examen sur l'opposition des éléments

Mais si l'on dit: « Quoi donc? Le feu ne s'oppose-t-il pas à l'eau et la terre à l'air? », ⁶⁵⁴ nous répondons qu'ils s'opposent les uns aux autres non en tant que substances, mais en tant qu'ils possèdent telle ou telle qualité. En

⁶⁵³ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 96, 29 - 97, 5; Dexippe, *In Cat.*, p. 51, 23 - 53, 25; Ammonius, *In Cat.*, p. 49, 13 - 50, 7; Simplicius, *In Cat.*, p. 105, 24 - 110, 25; Olympiodore, *In Cat.*, p. 73, 18 - 75, 3; 76, 24 - 77, 9; Élias, *In Cat.*, p. 178, 15 - 180, 31.

⁶⁵⁴ La même aporie se lit chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 73, 22 - 74, 3, qui précise qu'Aristote, dans *De la génération et de la corruption* (cf. B 3, 330 a 30 sq.), dit du feu qu'il est contraire à l'eau, et de l'air, qu'il est contraire à la terre. Olympiodore offre trois solutions. La première et la dernière rejoignent celles de Philopon. Cf. aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 108, 5-10.

effet, la qualité chaude et sèche dans le feu [74,20] s'oppose à la qualité froide et humide de l'eau.⁶⁵⁵

Et probablement qu'en menant une enquête approfondie, nous ne dirons même pas que l'eau s'oppose au feu par les qualités. En effet, les contraires s'opposent par rapport à un même substrat et ils se font la guerre l'un l'autre en s'appliquant chacun à s'emparer du substrat, en chassant l'autre. Dès lors, si le feu ne sert pas de substrat [74,25] tour à tour à la chaleur et à la froideur, il ne sera pas exact de dire qu'il y a quelque chose pour s'opposer à la chaleur, pour autant qu'elle se trouve dans le feu, si du moins les opposés, comme nous le disions, guerroient sur le même substrat.

Raison du refus de cette caractéristique comme propre de la substance

Par ailleurs, Aristote bannit également cette caractéristique parce qu'elle n'appartient pas seulement à la substance quoiqu'à toute, car, affirme-t-il,⁶⁵⁶ à la quantité, rien n'est contraire. Par exemple, [75,1] à dix ou à long de deux coudées. En effet, que pourraient-ils avoir pour contraire? Long de quatre coudées n'est pas contraire

⁶⁵⁵ L'édition aldine ajoute: « Donc les substances elles-mêmes ne se combattent pas entre elles, car de manière générale elles-mêmes ne sont pas contraires, pas selon la matière et le corps, mais seulement suivant leurs qualités. Il faut savoir que le rationnel n'est pas contraire à l'irrationnel. Ou bien l'irrationnel est négation du rationnel (la négation n'est pas un contraire), ou bien la négation possède une capacité affirmative, parce qu'elle montre en quelque sorte une espèce étrangère au rationnel. Même ainsi le rationnel n'est pas contraire de l'irrationnel, parce qu'il le produit et le pose. Et une espèce n'est pas non plus contraire à une autre espèce, mais les contraires s'observent à propos des différences et des qualités. »

⁶⁵⁶ Aristote, *Catégories* 3 b 29.

à long de deux coudées, puisque les contraires se détruisent les uns les autres, mais que, dans ce cas, long de quatre coudées est un accroissement de long de deux coudées.

À moins, affirme Aristote,⁶⁵⁷ qu'on ne soutienne, que beaucoup est contraire de peu ou grand de petit. Cependant, [75,5] il ne s'agit pas de quantités contraires et Aristote montrera, un peu après,⁶⁵⁸ qu'il ne s'agit pas même de quantités mais de relatifs. D'ailleurs, affirme-t-il, à supposer même qu'on concède qu'il s'agit de quantités, cela ne nous importera en rien. En effet, il nous suffit, pour montrer que « rien de contraire » n'appartient pas seulement à la substance, qu'il appartienne aussi aux quantités définies. Et on dit de quantité définie tout ce qui possède une quantité déterminée [75,10] qui ne se dise pas en relation avec une autre.

⁶⁵⁷ Aristote, *Catégories* 3 b 30-31.

⁶⁵⁸ Aristote, *Catégories* 5 b 14 - 6 a 11. Voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 94, 5 sq.

Mais la substance semble ne pas admettre le plus et le moins.
 [Catégories 3 b 33-34]

Cinquième caractéristique de la substance: incapacité de recevoir le plus et le moins ⁶⁵⁹

Aristote passe à la cinquième caractéristique, à savoir que la substance n'admet pas le plus et le moins. Ceci est conséquence de ce qui précède [75,15] et découle de cette caractéristique disant que rien n'est contraire à la substance, car ce qui admet naturellement le plus et le moins admet également la contrariété.

Mais pas tout simplement. En effet, ce ne sont pas tous les contraires qui reçoivent le plus et le moins,⁶⁶⁰ mais tous ceux des contraires qui sont naturellement mêlés les uns aux autres. Ainsi, le pair et l'impair, bien que contraires,⁶⁶¹ n'admettent pas [75,20] le plus et le moins, puisqu'ils ne sont pas de nature à se mêler, car ni y a-t-il de pair plus pair que du pair, ni d'impair plus impair que de l'impair. Cependant, on dit du blanc qu'il est plus blanc que du blanc, puisqu'il se mêle naturellement au noir. En effet, on dit plus blanc celui qui s'éloigne davantage du noir, mais on dit moins blanc celui qui a subi davantage de [75,25] mélange avec le noir. Et même d'un blanc particulier, on dit qu'il est encore plus blanc que lui-même, car s'il y a maintenant tel blanc, il

⁶⁵⁹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 97, 6 - 98, 2; Dexippe, *In Cat.*, p. 53, 26 - 55, 8; Ammonius, *In Cat.*, p. 50, 9 - 51, 3; Simplicius, *In Cat.*, p. 110, 28 - 113, 5; Olympiodore, *In Cat.*, p. 75, 4-20; 77, 13-32.

⁶⁶⁰ Voir cependant Ammonius, *In Cat.*, p. 50, 10-12: « Ce qui admet la contrariété admet le plus et le moins, et ce qui admet le plus et le moins admet également la contrariété. »

⁶⁶¹ Cf. toutefois Philopon, *In Cat.*, p. 29, 30-32. Voir aussi la note qui suit.

devient plus blanc que lui-même si l'on en sépare le noir qui s'y trouve mêlé. Et pareillement pour le reste. Dès lors, si ce ne sont pas tous les contraires qui admettent le plus et le moins, mais seulement ceux qui sont naturellement mêlés; c'est à plus forte raison que ce qui n'a tout bonnement pas [75,30] de contraire n'admettra pas le plus et le moins.⁶⁶²

⁶⁶² L'édition aldine ajoute, suivant le *Marcianus 217*: « Il faut savoir que les contraires sont une fin, le plus et le moins un chemin vers les contraires. Aussi appelle-t-il 'contraires' le blanc et le noir, mais 'plus' et 'moins' le changement du blanc au noir ou du noir au blanc. Ce changement n'arrive pas d'un coup, mais en empruntant un chemin qui lui permettra de progresser du blanc ou du noir vers l'autre. Là donc où il y a les contraires, là aussi le plus et le moins, mais là où il n'y a pas de contraires, il n'y a pas de plus et de moins. Et là où il y a du plus et du moins, là sont les contraires, mais là où il n'y a pas de plus et de moins, il n'y a pas non plus les contraires. En effet, les quatre arrivent toujours ensemble. Et, suivant Platon, on les dit 'avec intermédiaires'. Car ce n'est pas sans transition que la nature [φησί chez Élias, *In Cat.*, p. 181, 11] passe d'un contraire à ce qui lui est tout à fait contraire, mais elle emprunte un chemin et le blanc le devient de moins en moins pour aboutir au noir. Aristote cependant ne dit pas, comme Platon, que tous les contraires ont des intermédiaires, mais reconnaît aussi des contraires sans intermédiaire, bien que deux seulement: le pair et l'impair; la maladie et la santé. Certains soutiennent toutefois que même eux possèdent un intermédiaire. En effet, entre le pair qui se divise par deux et l'impair qui ne se divise pas en deux, il y a trois intermédiaires: le pair qui se divise par deux jusqu'à l'unité, comme 32 qui donne 16, huit, quatre, deux et un; le pair-impair qui, après avoir reçu de nombreux découpages pairs, se termine en un nombre impair, comme 48 qui donne 24, 12, 6 et se termine par un nombre impair, trois; l'impair-pair, qui se divise en deux, mais dont les sections sont aussitôt impaires, comme 18 qui se divise en 9 et 9. Voilà les intermédiaires du pair et de l'impair, comme on dit, tandis qu'entre la maladie et la santé il y a le rétablissement. » Cette première partie de la glose correspond presque mot pour mot à Élias, *In Cat.*, p. 180, 35 - 181, 24 (les correspondances sont identifiées par le soulignement continu).

Voici la suite du texte reproduit par l'édition aldine: « Si la substance ne reçoit pas le plus et le moins, pourquoi dit-il, dans *De la génération et de la corruption*, que l'air est moins chaud comparativement au feu? En effet, le feu est plus chaud que l'air, l'air plus humide que l'eau, l'eau plus froide que la terre, la terre plus sèche que le feu. Or, ce sont des substances. Mais il est possible de dire que ce sont ces qualités qui, à l'inverse, ont reçu le plus et le moins, mais pas en tant que substances, car chacune prédomine dans son substrat propre, mais que c'est en tant qu'accidents qu'elles s'amplifient et se réduisent. En effet, le moins qui devient plus ne détruit pas la forme, tandis que l'air, en prenant une juste mesure [μέτρα dans la glose, mais ἀμετρίαν chez Élias, *In Cat.*, p. 182, 21] de chaleur ignée, ne demeure pas de l'air. Il faut savoir par ailleurs que le plus et le moins, quand ils n'occasionnent pas un changement d'espèce,

**Cependant, je ne dis pas qu'une substance n'est pas plus substance
qu'une substance.
[Catégories 3 b 34]**

Précisions sur la possibilité pour la substance de recevoir le plus et le moins

[76,2] Puisqu'il a dit plus haut qu'est plus substance la première que la seconde (« ce qui est dit substance », affirme-t-il,⁶⁶³ « principalement, en premier et surtout, c'est ... »), et que, de la seconde elle-même, celle qui correspond à l'espèce est plus substance que [76,5] le genre (en disant: « parmi les substances secondes, l'espèce est plus substance que le genre »),⁶⁶⁴ Aristote soulève avec raison le problème de savoir pourquoi plus haut il a dit une substance plus substance qu'une substance, alors qu'il affirme maintenant: « mais la substance semble ne pas admettre le plus et le moins. »

ne se rencontrent pas seulement dans les accidents. Ainsi, l'esprit vit davantage que l'âme. D'autre part, ce n'est pas dans tous les cas que le plus et le moins proviennent d'un mélange de contraire. Même si l'âme est immortelle, l'esprit vit davantage. Et les quatre éléments seraient composés: le feu serait humide parce que moins sec que la terre; l'eau serait sèche parce que plus démunie que l'air du point de vue de l'humidité; et de même pour les autres éléments. Au contraire, ils sont tous spécifiés et subordonnés à leur espèce. Ainsi la lune, qui se trouve à l'extrémité de la région constituée de la cinquième substance et n'a pas en partage les éléments sublunaires, a quelque chose en elle d'une espèce différente, comme le montre, lors des pleines lunes, la figure que l'on voit en son centre et, lors de ses éclipses, la couleur charbon qui se manifeste, parce qu'il s'agit d'un anhoméomère. Rien de cela ne provient d'un mélange avec la terre, mais est subordonné à l'espèce de lumière de la cinquième substance. » Cette section de la glose reproduit des extraits de Élias, *In Cat.*, p. 182, 13-22 (les correspondances sont identifiées par le soulignement continu). L'aporie de départ est la même, mais les solutions, séparées chez Élias (l'une est attribuée à Alexandre, l'autre à Syrianus, l'autre est anonyme).

⁶⁶³ Aristote, *Catégories* 2 a 11-12.

⁶⁶⁴ Aristote, *Catégories* 2 b 7-8.

C'est pour résoudre cette difficulté qu'il affirme que c'est d'un point de vue différent que là-bas il admettait le plus et le moins, ici non. Là-bas, en effet, [76,10] c'est en examinant la comparaison et l'ordre verticaux des substances qu'il disait de la première [77,1] qu'elle était plus substance que la seconde, parce plus compréhensible pour l'homme ordinaire; et, dans le cas de la substance seconde, l'espèce plus que le genre, du fait que l'espèce est à une plus grande proximité de la substance première. Ici toutefois, c'est en utilisant la comparaison horizontale qu'il affirme que l'individu n'est pas plus ou moins [77,5] substance, ni par rapport à lui-même ni par rapport à un autre. En effet, on ne peut dire de Socrate qu'il est plus ou moins homme que lui-même, ni que Socrate est plus homme que Platon. Mais l'espèce non plus n'est pas plus substance que ce soit une espèce par rapport à elle-même ou par rapport à une autre. Par exemple, le cheval n'est en rien plus substance que l'homme. Et c'est pareil pour les genres.

Raison pour laquelle Aristote ne tire pas la conclusion attendue sur cette caractéristique ⁶⁶⁵

[77,10] Ce propre ou, en vérité, cette caractéristique, appartient à toute substance, toutefois pas à elle seule. En effet, la quantité n'admet pas le plus et le moins, puisqu'elle n'a même pas de contraire, et ni le pair ni l'impair, puisqu'ils ne sont pas non plus de nature à se mêler.

⁶⁶⁵ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 73, 6-11; Élias, *In Cat.*, p. 182, 4-12.

Mais, pourquoi, alors que pour les autres propres, Aristote terminait en disant:⁶⁶⁶ « toutefois, ce n'est pas le propre [77,15] de la substance, puisque, bien qu'il appartienne, disons, à toute, toutefois pas à elle seule » ou bien: « à elle seule, mais pas à toute »; il n'a pas fait de même ici aussi et n'a pas dit que ce n'est pas le propre de la substance, bien qu'il appartienne à toute, puisque la quantité non plus n'admet pas le plus et le moins? Nous répondons qu'il a laissé tomber la conclusion parce que les propos antérieurs la rendaient évidente. Puisque les caractéristiques, comme je l'ai dit,⁶⁶⁷ sont reliées [77,20] et que, dans tous les cas, le fait qu'il n'y a pas de contraire a pour conséquence qu'il n'y a pas de plus et moins; et puisqu'Aristote a montré auparavant que ni la substance ni la quantité n'ont de contraire, il nous laisse conclure et suppléer que de ne pas admettre le plus et le moins n'appartient pas seulement à la substance, mais aussi à la quantité.

⁶⁶⁶ Voir Aristote, *Catégories* 3 a 21, b 27.

⁶⁶⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 75, 14-30.

Mais ce qui semble être au plus haut point le propre de la substance, c'est qu'en étant la même et une numériquement, elle puisse recevoir les contraires.

[Catégories 4 a 10-11]

Sixième caractéristique de la substance: capacité de recevoir les contraires ⁶⁶⁸

[77,27] Cette sixième caractéristique, Aristote la présente comme le propre de la substance et il la préfère aux autres, soit le fait de pouvoir recevoir les contraires tout en demeurant numériquement une et la même. Ainsi, Socrate, tout en demeurant un et [77,30] le même, tantôt se réchauffe, tantôt se refroidit, et de même pour les autres qualités et le reste des accidents. Toutefois, cela appartient à la substance seulement, mais certainement pas à toute. En effet, rien d'autre à part elle n'est de nature à recevoir les contraires tout en demeurant un et le même numériquement. Je veux parler des accidents, puisque à part elle tout n'est qu'accident. [78,1] En effet, l'accident n'est absolument pas de nature à servir de substrat à l'accident pour l'existence. Ainsi, le blanc ne sert pas de substrat au noir ou au chaud ni à rien de tel. Le même discours vaut aussi pour les autres accidents. Ils ne peuvent alors non plus recevoir les contraires. Donc, cela appartient à la substance seulement, toutefois pas [78,5] à toute, car cela n'appartient nullement à la seconde. En effet, on ne peut strictement dire du genre qu'il est un et le même numériquement,

⁶⁶⁸ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 97, 6 - 100, 8; Dexippe, *In Cat.*, p. 44, 20-31; 55, 9-27; Ammonius, *In Cat.*, p. 51, 5 - 52, 14; Simplicius, *In Cat.*, p. 113, 8 - 118, 3; Olympiodore, *In Cat.*, p. 75, 21 - 76, 22; 7, 35 - 78, 5; Élias, *In Cat.*, p. 182, 26 - 183, 18.

ni de l'espèce, puisque le fait d'être numériquement un s'observe, à strictement parler, chez les individus.⁶⁶⁹

En outre, à supposer même qu'ils soient uns, ils ne peuvent recevoir les contraires, puisqu'il n'y a pas de corps pour accueillir chaleur, refroidissement ou quelque chose de tel. Il n'en va pas différemment pour le genre. À [78,10] moins qu'on ne dise qu'ils ont la faculté de produire les contraires ou qu'ils se divisent en contraires, disons le mortel et l'immortel, le rationnel et l'irrationnel. Mais à regarder de plus près, il ne s'agit même pas de contraires, car les contraires sont faits pour se détruire entre eux, tandis qu'eux se supposent davantage les uns les autres qu'ils ne se détruisent. En effet, les êtres irrationnels et les êtres mortels supposent le rationnel et l'immortel, dans leur simplicité.⁶⁷⁰

Raisons pour lesquelles la sixième caractéristique est au plus haut point le propre de la substance ⁶⁷¹

[78,16] Or, si cette caractéristique n'appartient pas à toute substance, pourquoi alors affirmer qu'elle en est au plus haut point le propre? Eh bien, nous disons que des six caractéristiques présentées comme propres de la substance, la première, la

⁶⁶⁹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 99, 16 - 100, 8, qui arrive à une conclusion différente en distinguant, par exemple, l'animal en tant qu'universel et l'animal en tant que substance. Voir aussi Simplicius, *In Cat.*, p. 113, 34 - 114, 4; Olympiodore, *In Cat.*, 75, 24-27.

⁶⁷⁰ τὸ γὰρ ἀπλῶς λογικὸν καὶ ἀθάνατον ὑφίστησι τὰ ἄλογα καὶ τὰ θνητά. Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 74, 7-15, qui développe le même thème, mais en relation avec le

quatrième et la cinquième appartenait à toute substance, toutefois pas à elle seule. Soit « ne pas être dans un substrat », [78,20] qui appartenait aussi à la différence; et la quatrième: « rien ne lui est contraire », qui appartenait également aux quantités; et encore la cinquième, je veux dire « ne pas admettre le plus et le moins », qui elle aussi appartenait aux quantités.

Par contre, la deuxième caractéristique, soit que « tout se dise à partir d'elles synonymement », n'appartenait ni à la substance seulement, puisqu'aussi aux différences, ni à toute, car pas à la première.⁶⁷²

[78,25] Quant à la troisième caractéristique: « désigner tel être déterminé » et, en outre, la sixième, soit « en demeurant une et identique numériquement, pouvoir recevoir les contraires », elles appartenait à la substance seulement, quoique pas à toute.

Donc, des quatre premières caractéristiques, Aristote n'en retient vraisemblablement pas une, parce qu'elles n'appartiennent pas à la substance seulement. Personne en effet ne déclarerait propre à un être ce qui, bien que rattaché à tout

quatrième propre. Voir particulièrement lignes 9-10: τὸ μὲν γὰρ ἄλογον ὑπὸ τοῦ λογικοῦ σώζεται. Voir également Ammonius, *In Is.*, p. 103, 13-20.

⁶⁷¹ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 51, 5 - 53, 25; Olympiodore, *In Cat.*, p. 79, 34 - 80, 24.

⁶⁷² Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 52, 2-7, qui lie la deuxième caractéristique à la troisième et à la sixième. Voir aussi Olympiodore, *In Cat.*, p. 79, 36-39, qui présente la même opinion que Philopon.

substrat, appartiendrait aussi à un autre, [78,30] mais davantage ce qui lui appartient à lui seulement, même si pas tout entier.⁶⁷³

Mais pourquoi entre deux caractéristiques, la troisième et la sixième, préférer la sixième? Parce que celle-là - je parle de « désigner tel être déterminé » -, semblait convenir à la substance seconde en paroles seulement, à cause du nombre singulier, mais celle-ci semble lui convenir en réalité.⁶⁷⁴

Voilà pourquoi, pour montrer que le propre donné convient même à toute substance, [79,1] modifions légèrement l'énoncé et disons ainsi: « mais ce qui semble être au plus haut point le propre de la catégorie de la substance, c'est que les individus qui lui sont subordonnés peuvent recevoir les contraires tour à tour ». De cette façon, ce propre pourra s'attribuer à toute substance et ne conviendra à aucune autre catégorie. En effet, aucune [79,5] quantité individuelle - disons dix -, ni aucune qualité individuelle - tel le blanc dans cette pierre -, ne peuvent recevoir les contraires tour à tour.⁶⁷⁵

⁶⁷³ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 113, 25-27. Voir aussi Aristote, *Topiques*, V, 1, 128 b 34.

⁶⁷⁴ Même observation chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 80, 10-16 (voir aussi 70, 6-10; 72, 11-13).

⁶⁷⁵ L'édition aldine ajoute, à partir du *Marcianus 217*: « Il ajoute 'tour à tour', puisque Ce n'est pas en même temps que Socrate blanchit et <noircit> [cf. Élias, *In Cat.*, p. 182, 28], ni n'est-il en même temps malade et en santé. On ajoute 'une et la même numériquement', puisque même le nombre reçoit les contraires, le pair et l'impair, mais pas en étant un numériquement, mais un spécifiquement, étant donné que le pair et l'impair ne se constituent pas dans le nombre, mais dans la matière qui a la capacité d'être divisée en pair et impair. Ainsi, le morceau de bois d'une coudée se divise en pair et impair. Aussi, un nombre pair de

Mais ce qui semble être au plus haut point le propre de la substance, c'est qu'en étant la même et une numériquement, elle puisse recevoir les contraires.
[Catégories 4 a 10-11]

Justification des expressions

« Une numériquement », pour qu'on garde le même substrat, et « la même », [79,10] pour qu'il ne change pas de nature. En effet, la couleur de blanche devient noire, mais en changeant de nature, car c'est dans le fait d'être blanche qu'elle a sa nature propre, de sorte qu'en se changeant en noire, elle change de nature. Socrate cependant, tout en demeurant un et le même, devient tantôt chaud tantôt froid, et il en va de même dans les autres cas. D'autre part, « elle puisse recevoir les contraires », pour [79,15] indiquer la capacité de recevoir tour à tour les contraires. En effet, Aristote n'a pas dit: « elle reçoit les contraires », car les antagonistes s'y trouveraient ensemble; mais: « puisse recevoir », pour désigner, comme je l'ai dit, la capacité. Pour les autres catégories, rien de tel n'apparaît.

chevaux peut devenir impair si l'on en ajoute un. Le corps [sans doute 'la couleur', comme on lit chez Élias, *In Cat.*, p. 183, 6] aussi, s'il reçoit les contraires, comme le blanc et le noir, ce n'est pas en tant qu'un numériquement mais un spécifiquement. Mais examinons ce qu'on vient de dire en relation avec le texte même d'Aristote. » Hormis la dernière phrase, ce texte se retrouve à peu de chose près chez Élias, *In Cat.*, p. 182, 27-33; 183, 4-8.

Solution de diverses apories portant sur la capacité des substances à recevoir les contraires

Mais peut-être dira-t-on: « Quoi donc? Ce corbeau peut-il lui aussi recevoir la blancheur ou ce cygne⁶⁷⁶ la noirceur? Comment donc se fait-il qu'Aristote a dit: [79,15] « elle peut recevoir les contraires » ? Mais nous répliquons que s'il avait dit que toute substance peut recevoir tous les contraires, la difficulté aurait du sens à la fois pour le corbeau et dans des milliers d'autres cas. Ainsi, le blanc de céruse ne saurait non plus devenir noir tout en demeurant blanc de céruse et le feu, tout en demeurant feu, ne peut recevoir de refroidissement ou d'humidité; l'eau <d'assèchement>,⁶⁷⁷ la terre de légèreté. Mais, dans le cas présent, Aristote n'a pas dit: « tous les contraires », mais tout simplement: « les [79,25] contraires », de sorte que même le corbeau, s'il ne reçoit pas de blancheur, ou le cygne de noirceur, reçoit du moins chaleur et froideur, et d'autres qualités contraires. [80,1] Donc même le feu, s'il ne reçoit pas de refroidissement, d'humidité ou quelque'autre de ses propres contraires, reçoit du moins, par la force, le transport vers le bas, alors qu'il se porte naturellement vers le haut.⁶⁷⁸

Et que dirons-nous du soleil, de la lune et des êtres célestes en général? Chacun d'eux est bien un et le même numériquement, mais ne peut

⁶⁷⁶ Cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 75, 36-37, et Élias, *In Cat.*, p. 183, 14-18, qui offrent aussi l'exemple du cygne.

⁶⁷⁷ L'ajout est de A. Busse.

⁶⁷⁸ L'exemple du feu, qui peut recevoir un mouvement contraire à son mouvement naturel, se trouve aussi chez Olympiodore, *In Cat.*, p. 75, 27-36. Voir également Simplicius, *In Cat.*, p. 115, 5-6.

malgré cela [80,5] recevoir les contraires.⁶⁷⁹ À moins qu'on ne considère alors les mouvements opposés, étant donné qu'ils sont portés, avec le tout, d'un mouvement qui vient du Levant, tandis que d'eux-mêmes ils se déplacent d'un mouvement contraire. On peut également considérer, pour les sept planètes, le déplacement des régions australes aux régions boréales et, à l'inverse, de celles-ci aux régions australes; la contrariété liée à leur éloignement et leur voisinage de la terre, [80,10] leurs conjonctions et leurs oppositions; et pour la lune, sa clarté et ses éclipses, puisque seule la sphère fixe semble ne pas pouvoir recevoir les contraires.

En outre, nous avons pris les devants en disant que ce propre appartient à la substance seulement, mais pas à toute. En effet, il n'appartient pas aux espèces et aux genres, mais aux individus qui leur sont subordonnés. Or, les individus singuliers, tels le soleil et la lune, ne relèvent absolument pas d'un genre ou [80,15] d'une espèce, et le ciel, dans sa totalité, est lui aussi un être singulier. Donc, l'énoncé d'Aristote ne se trouve pas réfuté, quand bien même les êtres célestes ne peuvent recevoir les contraires, car son énoncé concerne les individus subordonnés aux genres et aux espèces, non toute substance; et parce

⁶⁷⁹ Porphyre, *In Cat.*, p. 98, 36 - 99, 16, présente également une aporie concernant le ciel qui est une substance qui se meut toujours, mais ne reçoit pas de contraire, dans la mesure où le contraire du mouvement est le repos. Porphyre résout l'aporie en prenant pour exemple les éléments dont il distingue les qualités essentielles des qualités accidentelles. Voir aussi Dexippe, *In Cat.*, p. 57, 13-31; Simplicius, *In Cat.*, p. 114, 23 - 115, 10; 116, 25 - 118, 3. Élias, *In Cat.*, p. 183, 13-14, fait aussi mention de la difficulté concernant les êtres célestes, mais pour souligner que le propre de la substance n'appartient pas à toutes les substances individuelles.

que ce propre appartient à la substance seulement bien que pas à toute, même s'il n'appartient pas à toutes les substances individuelles.⁶⁸⁰

Résolution d'une aporie concernant la capacité de recevoir les contraires: le cas de la proposition et de l'opinion. ⁶⁸¹

À moins qu'on objecte la proposition et l'opinion, en prétendant qu'elles font partie de telles choses. En effet, la même proposition semble à la fois être vraie et fausse. Par exemple, si la proposition disant que quelqu'un est assis est vraie, quand ce dernier se lève, cette même proposition sera fausse.

[Catégories 4 a 22-26]

Présentation de l'aporie

[80,24] Aristote s'impose une difficulté qu'il convenait de soulever et, [80,25] dans la mesure du possible, il la résout. On peut en effet se demander pourquoi affirmer

⁶⁸⁰ L'édition aldine ajoute à partir du *Marcianus 217*: « Comme certains le pensent, à cause du cygne qui ne subit pas de transformation quant au blanc, car même s'il n'admet pas cette opposition, du moins en reçoit-il d'autres, comme on l'a dit, soit celle du chaud et du froid, du sec et de l'humide. Mais les substances secondes, qui sont immuables, ne reçoivent pas les contraires. De même les êtres célestes, qui sont immuables tous tant qu'ils sont, ne reçoivent pas les contraires. Et certains soulèvent la difficulté que l'homme universel, s'il se transforme, pourra recevoir les contraires, mais s'il ne se transforme pas, ce sera un dieu, ce qui est absurde. Et nous répondons que, du point de vue de ses parties constitutives, à savoir l'animal, le rationnel, le mortel, il est immuable. En effet, aucun homme, qui est un animal, ne devient non-animal, ou rationnel irrationnel, ou mortel immortel. C'est aussi l'opinion de Platon, en disant l'âme rationnelle, qu'il y a immuabilité de l'essence mais transformation dans l'activité. » Les extraits soulignés se lisent également chez Élias, *In Cat.*, p. 183, 15-18; 183, 12-14.

que c'est le propre de la substance seulement [81,1] de pouvoir recevoir les contraires tout en étant la même et une numériquement? Voyons donc! la proposition orale et l'opinion,⁶⁸² tout en demeurant unes et les mêmes sont capables tour à tour de vérité et de fausseté. En effet, la proposition disant: « Socrate est assis », s'il se trouve que Socrate est assis, [81,5] est vraie; mais, à l'inverse, lorsqu'il se lève, cette même proposition est fausse. De même pour l'opinion voulant que Socrate soit assis. S'il se trouve assis, l'opinion est juste, mais lorsqu'il se lève, la même opinion est fausse. Par conséquent, la même proposition et la même opinion, tout en demeurant unes et les mêmes, sont capables de vérité et de fausseté.

Présentation des moyens utilisés pour résoudre l'aporie

Aristote résout donc la difficulté de deux manières, par ce qu'on appelle la contre-preuve et par l'objection.⁶⁸³ La contre-preuve consiste à accepter la difficulté, mais à montrer que, même ainsi, notre propos n'est en rien démolé. Quant à l'objection, elle consiste à ne pas recevoir du tout la difficulté, mais à la renverser comme ne se trouvant pas dans l'état d'être soulevée.

⁶⁸¹ Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 98, 7-22; Dexippe, *In Cat.*, p. 60, 1-23; Ammonius, *In Cat.*, p. 52, 16 - 53, 25; Simplicius, *In Cat.*, p. 118, 7 - 120, 24; Olympiodore, *In Cat.*, p. 78, 10 - 79, 33; 80, 28-37; Élias, *In Cat.*, p. 183, 19 - 184, 22; 184, 23 - 185, 3.

⁶⁸² La proposition relève de la quantité et l'opinion de la qualité. Voir Porphyre, *In Cat.*, p. 98, 9-12; Simplicius, *In Cat.*, p. 118, 8-9; Olympiodore, *In Cat.*, p. 78, 16-19.

⁶⁸³ La contre-preuve, soit ἡ ἀντιπαραστάσις, et l'objection, soit ἡ ἔνστασις. J'emprunte les termes français à Y. Pelletier (1983).

Présentation de la contre-preuve

Et Aristote résout d'abord la difficulté au moyen de la contre-preuve en s'exprimant ainsi: « Or, si cela aussi on [81,15] l'admet, du moins y a-t-il une différence de manière. En effet, dans le cas des substances, c'est en changeant elles-mêmes qu'elles peuvent recevoir les contraires, car celle qui de chaude est devenue froide, a changé (elle s'est altérée); de blanche noire, de mauvaise vertueuse. Et il en va de même pour chacune des autres: c'est en recevant elle-même un changement que la substance peut recevoir les contraires. [81,20] Par contre, la proposition et l'opinion demeurent elles-mêmes dans tous les cas

totallement immuables. En ce qui les concerne, le contraire se produit lorsque la chose se meut. » ⁶⁸⁴

Même si nous concédons, affirme-t-il, que la proposition puisse recevoir les contraires, malgré tout elle ne recevra pas les contraires de la même manière que la substance. En effet, la substance, c'est en se mouvant elle-même que de chaude elle devient froide [81,25] et de blanche noire. Et il en va de même pour les autres contraires. Le discours, par contre, devient vérité ou fausseté, tout en demeurant immuable, par le mouvement de la chose. En effet, si Socrate s'est assis, la proposition disant qu'il est assis est vraie, mais s'il se lève, elle devient fausse. Par conséquent, c'est Socrate qui se meut, alors que la proposition demeure immuable. Et c'est vraisemblable, puisque la vérité [81,30] et la fausseté ne se trouvent pas seulement dans les propositions ni seulement dans les choses, mais dans l'adéquation des propositions avec les choses. De même qu'on ne considère pas le port de la chaussure en ne tenant compte que du pied ou de la chaussure, mais en regardant si la chaussure est adéquate pour le pied; de même la vérité réside dans l'adéquation des propositions avec les choses. Et nous tiendrons le même discours pour [82.1] l'opinion, car elle aussi, qui demeure immuable, on la dit vraie ou fausse, parce que la chose se meut. Par conséquent, de par la manière, il s'agit du propre de la substance, car c'est d'une certaine manière que la substance peut recevoir les contraires et d'une autre la proposition et l'opinion.

⁶⁸⁴ Aristote, *Catégories* 4 a 28-36.

Même si l'on admet que la proposition et l'opinion peuvent recevoir les contraires.
[Catégories 4 b 4-5]

Transition de la contre-preuve à l'objection

[82,7] Et il en va ainsi par la contre-preuve. Mais voici comment Aristote résout la difficulté au moyen de l'objection.

Cela n'est cependant pas vrai.
[Catégories 4 b 5-6]

Présentation de l'objection

[82,10] À savoir qu'il n'est pas vrai de dire que la proposition ou l'opinion reçoivent les contraires. En effet, il n'y a tout simplement rien pour mouvoir en quoi que ce soit la proposition et l'opinion. Par conséquent, elles ne sauraient recevoir les contraires. Ainsi, la substance, en recevant les contraires, se meut d'un mouvement selon la qualité. Quant à elles, ni l'une ni l'autre n'est mue par autre chose. En effet, ni la proposition n'entraîne chez la chose de changement [82,15] et de mouvement vers les contraires, ni la chose, bien que mue, ne transmet quelque mouvement à la proposition. La même proposition demeure immuable, car elle ne subit même pas d'affection. En effet, ce qui reçoit les contraires est affecté (l'affection est le changement vers les contraires), et ce qui est affecté se meut (l'affection est un mouvement). Eh bien, si la proposition orale ne

persiste pas, mais qu'aussitôt dite, [82,20] elle est détruite, c'est évident qu'elle ne se meut pas non plus. Comment se mouvrait ce qui n'est pas? Si elle ne se meut pas, elle ne subit pas non plus d'affection. Si elle ne subit pas d'affection, elle n'admet pas non plus les contraires. Sinon, nous affirmerons que la proposition reçoit les contraires en étant la même spécifiquement et non la même numériquement. Et nous dirons qu'il en va de même pour l'opinion.

De sorte que le propre de la substance serait qu'en étant la même et une numériquement, elle puisse recevoir les contraires suivant un changement dont elle est le sujet.

[Catégories 4 b 17-18]

Conclusion de l'exposé sur la substance

[82,27] Aristote conclut son exposé par ces mots, une fois montré que ce n'est pas en demeurant une et la même que la proposition peut recevoir les contraires, parce que cela n'appartient qu'à la substance. [83,1] Et il a bien fait d'ajouter: « suivant un changement dont elle est le sujet ».⁶⁸⁵ Celles-là, en effet, ne reçoivent pas les contraires suivant un changement dont elles sont les sujets - je parle de la proposition et de l'opinion -, mais parce que la chose

⁶⁸⁵ Selon Olympiodore, *In Cat.*, p. 81, 3-14, ces mots devraient faire partie de la contre-preuve et non de l'objection.

change. Mais la substance, assurément, c'est en changeant elle-même, suivant la qualité, qu'elle peut recevoir les contraires.

PLANCHES

Planche 1

Classement des écrits d'Aristote
selon Philopon, *In Cat.*, p. 3, 8 - 5, 14

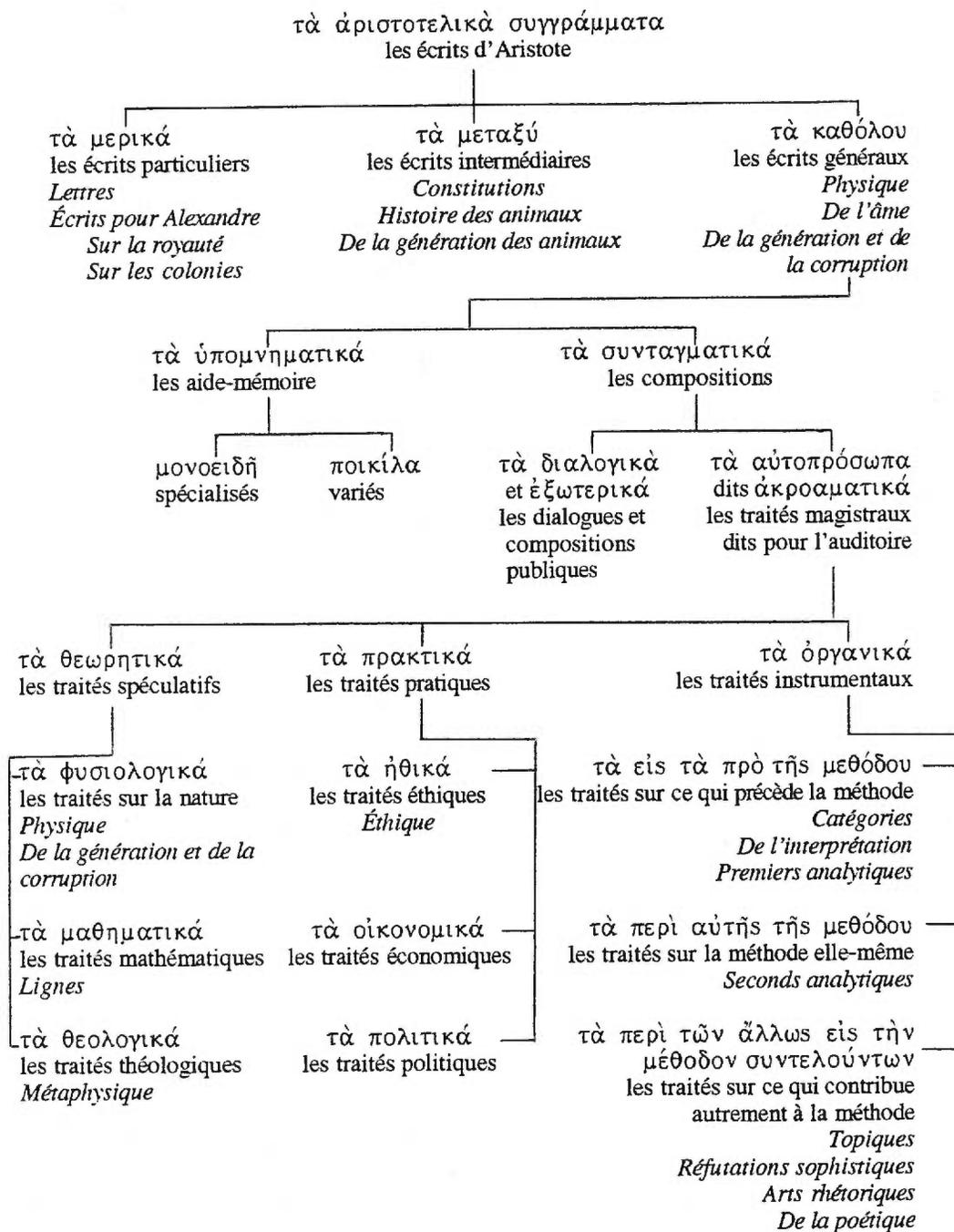


Planche 2

Conditions exemplifiées des homonymes

<i>identité de:</i>	Philopon <i>In Cat.</i> , p. 15, 14-32	Ammonius <i>In Cat.</i> , p. 17, 18 - 18, 6	Olympiodore <i>In Cat.</i> , p. 33, 8-36	Elias <i>In Cat.</i> , p. 140,26 - 141,15
nom	(sans exemple)		(sans exemple)	(sans exemple)
accent	ἄργος - ἀργός βίος - βιός	ἄργος - ἀργός	ἄργος - ἀργός	ἄργος - ἀργός
genre	ἄργος - ἀργός		ἡ Φάρος - τὸ φάρος	ἡ Φάρος - ὁ φάρος - τὸ φάρος
cas	ὁ ἐλάτης - τῆς ἐλάτης	ὁ ἐλάτης - τῆς ἐλάτης	ὁ ἐλάτης - τῆς ἐλάτης	ὁ ἐλάτης - τῆς ἐλάτης
esprit	οἶος - οἶος	οἶος - οἶος	ἄζομένη - ἄζομένη	οἶος - οἶος
terminaison	ἐλάτης - ἡ ἐλάτη			
graphie			καινόν - κενόν	καινόν - κενόν
partie du discours			ἔχεις (le nom au nominatif pluriel et le verbe)	ἔχεις (le nom au nominatif pluriel et le verbe)
nombre				εἰπόν (3e per- sonne du pluriel et 1re du singulier)
convention, identité de langue				ἄρμα - arma

Planche 3

Sens exemplifiés du mot « commun »

	1er sens	2e sens	3e sens	4e sens
Philopon, <i>In Cat.</i> , p. 18, 25 - 19, 5	ἀμερίστως με- θεκτόν (esclave)	μεριστώσ με- θεκτόν (repas, champ)	ἐν προκαταλή- ψει (place au théâtre)	τὸ ἐξ ἴσου με- θεκτόν (voix du héraut, nature humaine)
Ammonius, <i>In Cat.</i> , p. 19, 10-14		διαρετόν με- θεκτόν (champ)		ἀδιαρέτως με- θεκτόν (animal)
Porphyre, <i>In Cat.</i> , p. 62, 17-33	εἰς μέρη οὐ διαρετόν (cheval, serviteur)	εἰς μέρη δια- ρετόν (pain, vin, biens communs)	ἐν προκαταλή- ψει (place au théâtre et au bain)	ὅλον ἅμα εἰς χρήσιν ἀδια- ρέτως (la voix du héraut au théâtre)
Dexippe, <i>In Cat.</i> , p. 18, 34 - 20, 19	εἰς μέρος ἀδιαίρετον (cheval, serviteur, lyre)	un des sens de τὸ διαιρούμενον (le butin)	un des sens de τὸ διαιρούμενον· ἐν προκαταλή- ψει (place au théâtre et au bain)	ἄθρόως καὶ ἀμερίστως πλείοσιν ὑπάρχειν (la voix au théâtre)
Simplicius, <i>In Cat.</i> , p. 26, 11 - 28, 8	τὸ ἀδιαρέτως εἰς κοινὴν χρή- σιν προκειμέ- νον (esclave, cheval)	εἰς μέρη δια- ρετόν (terre)	ἐν προκαταλή- ψει (place au théâtre)	ἅμα ἀδιαίρε- τως εἰς χρήσιν (la voix)
Olympiodore, <i>In Cat.</i> , p. 30, 28- 31, 3; 36, 16-22; 37, 1- 14	ἢ χρήσιν κοινή (esclave, flûte, cheval)	μεριστόν ὃ καὶ σώζεται μετὰ διαίρεσιν (champ)	ἐν προκαταλή- ψει (place au théâtre et au bain)	ὅλον ἑαυτὸ παρέχον ἐκά- στῳ τῶν μετε- χόντων (voix du héraut, animal)
Élias, <i>In Cat.</i> , p. 138, 12-18	τὸ ἀδιαίρετον (flûte, serviteur)	τὸ διαιρούμε- νον (champ, maison)	τὸ τοῦ προκα- ταλαμβάνοντος ἴδιον (place au théâtre)	τὸ ἐπίσης με- τεχόμενον (voix du héraut)

Planche 4

Expressions employées
pour désigner l'énoncé global et les parties de l'énoncé
d'Aristote en 1 a 24-25

	Philopon <i>In Cat.</i> , p. 32, 3-7	Porphyre <i>In Cat.</i> , p. 77, 17-21	Ammonius <i>In Cat.</i> , p. 26, 30-33	Simplicius <i>In Cat.</i> , p. 46, 4-5	Olympiodore <i>In Cat.</i> , p. 46, 28-47,2	Elias <i>In Cat.</i> , 148.35-149,15
έπισηέ global	όρισμός		ουχ όρισμόν ... άναλογον μάλλον όρισμῶ	[p. 49, 32] τῷ λόγῳ τῶν έν ύποκειμένῳ	ύπογραφήν καί ουχ όρισμόν	- τοῦ έν ύποκειμένῳ όρισμῶς ουκ έστιν ὡς όμωνύμου - ύπογραφή τοῦ έν ύποκειμένῳ έχει τὸ άνα- λογου έν όρισμῶ
έν τιτι	- άναλογου έν γένει - λέγεται... ένδεκαχῶς	- έν πλεονα- χῶς - όμῶννυμον - τῶν πλεο- ναχῶς λεγο- μένων	- άναλογεῖ... γένει - λέγεται... ένδεκαχῶς	- γένος...πα- ρέλαβεν - πολλαχῶς... λέγεται - έλαχιστον ένδεκαχῶς	- όμῶννυμος - ένδεκαχῶς -[p.47,21] πολλαχῶς λέγεται [p.47,21-22] άναλογεῖ γένει	γένει άνα- λογεῖ
le reste de l'énoncé	ως διαφοράς	τινα	[άναλογεῖ]... διαφοραῖς	διαφοράς [...παρέλαβεν]	[p.47,23] [άναλογεῖ]... διαφοραῖς	συστατικαῖς ...διαφοραῖς [άναλογεῖ]

Planche 5

Énumération et exemplification des sens possibles de l'expression
« en quelque chose »

Philopon <i>In Cat.</i> , p. 32, 7-26	Porphyre <i>In Cat.</i> , p. 77, 21-78, 5	Ammonius <i>In Cat.</i> , p. 26, 32-27, 2; 29, 5-23	Simplicius <i>In Cat.</i> , p. 46, 5-14; 21- 22	Olympiodore <i>In Cat.</i> , p. 47, 2-21	Élias <i>In Cat.</i> , p. 149, 16-33
11 sens	9 sens	11 sens	12 sens	11 sens	11 sens
1. la main dans l'ensemble du corps	3. la main dans l'ensemble du corps de l'homme	4. le doigt dans la main et la main dans l'ensemble du corps	4. la main dans l'ensemble du corps	7. la main dans l'ensemble du corps	5. sept et trois dans dix
2. l'ensemble du corps dans la tête, les mains et les autres parties	4. —————	5. l'homme dans ses parties	5. —————	6. la main dans des doigts	4. dix dans sept et trois
3. l'homme dans l'animal	5. l'homme dans l'animal (car l'espèce est comprise περιέχεται par le genre)	6. un homme dans l'animal	6. l'homme dans l'animal (car il est compris περιέχεται en lui)	5. l'homme ou le cheval dans l'animal	7. l'homme dans l'animal
4. l'animal dans l'homme	6. l'animal est attribué à l'homme; il est participé par l'homme	7. l'animal dans un homme	7. l'espèce participe du genre comme l'homme de l'animal	4. l'animal dans un cheval, un homme, un boeuf	6. l'animal dans l'homme
5. en ce temps-là, les événements d'Illion	—————	1. la guerre de Troie et celle du Péloponnèse, en un certain temps	3. la guerre du Péloponnèse dans cette olympiade	1. Socrate a vécu au temps de la guerre du Péloponnèse et Ajax au temps de la guerre de Troie	1. Socrate a vécu au temps de la guerre du Péloponnèse
6. au Lycée; sur la place publique	1. Socrate dans la maison, au Lycée, au bain, au théâtre	2. Socrate au Lycée	1. au Lycée	2. Socrate au Lycée	2. Socrate au Lycée
7. le vin dans un vase; les grains de blé dans un médimne	2. l'eau dans la coupe; le vin dans l'amphore	3. le vin dans le vase	2. le vin dans l'amphore	3. le vin dans l'amphore et le blé dans le médimne	3. le vin dans l'amphore et les grains de blé dans le médimne

8. la forme εἶδος de la statue ἀνδριάντος dans le bronze	9. l'apparence μορφή de la statue ἀνδριάντος dans le bronze; la figure σχῆμα du couteau dans le fer; la science dans l'âme; la couleur dans le corps	9. la forme humaine ἀνθρώπινον εἶδος dans la matière; la figure triangulaire ou quadrangulaire dans le bronze	9. l'apparence μορφή de la statue ἀνδριάντος dans le bronze	8. la forme εἶδος de la statue ἀνδριάντος dans le bronze	8. la forme εἶδος de la statue ἀνδριάντος dans le bronze
9. le gouvernement des citoyens dans celui qui commande	[τὸ ἐν τῷ κρατοῦντι] 8. le gouvernement dans le roi	8. l'affaire dans ce commandant	11. —————	[ὡς ἐν ποιητικῷ] 9. cette affaire n'est pas en moi, mais dans le commandant	[ὡς ἐν ποιητικῷ] 9. cette affaire n'est pas en moi, mais l'embryon est dans la nature démiurgique ou dans ce qui commande
10. les espoirs du médecin dans la médecine; ceux du soldat dans l'expédition militaire	7. toutes les choses, pour les hommes, dans le fait d'être heureux	10. la médecine dans la santé	8. toutes choses en leur bien approprié	[ὡς ἐν τελικῷ] 10. la philosophie a sa fin dans la géométrie, la médecine dans la santé	[ὡς ἐν τελικῷ] 10. les espoirs dans la philosophie
11. l'accident dans la substance	—————	11. l'accident dans la substance	12. douzième sens ajouté aux lignes 21-22 de la page 46	[ὡς συμβεβηκὸς ἐν οὐσίᾳ] 11. le blanc dans Socrate	11. l'accident dans la substance
—————	—————	—————	10. —————		

Explication des sens

- 1 = comme une partie dans un tout (ὡς μέρος ἐν ὅλῳ)
2 = comme un tout dans les parties (ὡς ὅλον ἐν τοῖς μέρεσιν)
3 = comme une espèce dans un genre (ὡς εἶδος ἐν γένει)
4 = comme un genre dans une espèce (ὡς γένος ἐν εἴδει)
5 = comme dans un temps (ὡς ἐν χρόνῳ)
6 = comme dans un lieu (ὡς ἐν τόπῳ)
7 = comme dans un récipient (ὡς ἐν ἀγγείῳ)
8 = comme une forme dans une matière (ὡς εἶδος ἐν ὕλῃ)
9 = comme ce qui est commandé en ce qui commande (ὡς τὰ τῶν ἀρχομένων ἐν τῷ ἀρχοντι)
10 = comme dans une fin (ὡς ἐν τέλει)
11 = comme dans un sujet (ὡς ἐν ὑποκειμένῳ)
12 = comme en ce qui meut (ὡς ἐν τῷ κινουῦντι)

Planche 6

Rôle discriminant des différentes parties de l'énoncé d'Aristote, en *Catégories* 1 a 24-25, chez les différents commentateurs, après l'examen des apories

	Philopon <i>In Cat.</i> , p. 31,28-36,13	Porphyre <i>In Cat.</i> , p. 77,13-79,34	Dexippe <i>In Cat.</i> , p. 22,26-25,21	Ammonius <i>In Cat.</i> , p. 26,26-29,23	Simplicius <i>In Cat.</i> , p. 46,3-50,15	Olympiodore <i>In Cat.</i> , p. 46,22-49,23	Elias <i>In Cat.</i> , p. 148,29-153,2
ἐν τινι	2		2, 5, 6		2, 5, 6, 8		2
μη ὡς μέρος ὑπάρχον	1, 3, [8]	1	1, 3	1, 8	1, 3, 4, 8	1	1, 3, 4, 8
ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστίν	4, 5, 6, 7, 9, 10	[6], 7		2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10	[5], [6], 7, 9, 10, 12	6	5, 6, 7, 9, 10
liaison de ἐν et ὑπάρχον				6	5, 6		
sens à consi- dérer à part (pas pris en con- sidération par Aristote)	8	2, 3, 4, 6, 9, 10					
conséquence: ἐν ὑποκειμένῳ = νφ =	11	8		11	11	11	11

Légende:

- 1 = partie dans un tout
4 = genre dans une espèce
7 = dans un récipient
10 = dans une fin

- 2 = tout dans les parties
5 = dans un temps
8 = forme dans la matière
11 = dans un sujet

- 3 = espèce dans un genre
6 = dans un lieu
9 = commandé dans ce qui commande
12 = dans ce qui meut

BILAN DE LECTURE

CHAPITRE PREMIER

Correspondances textuelles entre le commentaire de Philopon sur les *Catégories* et le commentaire dit d'Ammonius

1. *Introduction*

A. Busse a déjà signalé les liens étroits unissant le texte de Philopon et celui dit d'Ammonius.⁶⁸⁶ Reste cependant à déterminer l'ampleur des correspondances textuelles entre les deux. Notre évaluation portera sur la partie du commentaire de Philopon dont nous avons fourni la traduction ci-devant.⁶⁸⁷

Des deux mille trois cents lignes de cet extrait,⁶⁸⁸ environ 40% se retrouve avec plus ou moins d'exactitude dans le commentaire anonyme (c'est ce 40% que nous avons distingué, dans la traduction, par l'utilisation de la police de caractères Arial). Le 60% résiduel n'y rencontre pas de parallèle apparent. Nous précisons ces données en examinant d'abord le 40% du texte de Philopon qui trouve des correspondances dans celui dit d'Ammonius. Parmi ces correspondances, distinguons déjà deux groupes: les correspondances littérales et les correspondances approximatives.

⁶⁸⁶ A. Busse (1895), p. v-vi.

2. *Correspondances littérales entre le commentaire de Philopon sur les Catégories et celui dit d'Ammonius*

Environ le quart du 40% identifié ci-dessus, soit 10% de la partie traduite du commentaire de Philopon, se retrouve intégralement dans le commentaire transmettant l'enseignement d'Ammonius. Ce 10% - que nous avons mis en relief, dans la traduction, en utilisant, en plus de la police de caractères Arial, le soulignement -, se répartit sur une centaine de courts passages, dont la plupart s'inscrivent dans des développements contenant par ailleurs de grandes similarités. Ainsi dans le prologue:

Φέρει τοίνυν καὶ τὴν διαίρεσιν τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων ποιησώμεθα. τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων τὰ μὲν ἐστὶ μερικά, ὡς αἱ ἐπιστολαί, τὰ δὲ καθόλου [...] τὰ δὲ μεταξὺ ...⁶⁸⁹

Φέρει δεύτερον καὶ τὴν διαίρεσιν τῶν Ἀριστοτελικῶν συγγραμμάτων ποιησώμεθα. τούτων οὖν τὰ μὲν ἐστὶ μερικά τὰ δὲ καθόλου τὰ δὲ ἐν τῷ μεταξὺ...⁶⁹⁰

dans le chapitre premier:

Ἄρ' οὖν ἐν τοῖς ῥήμασιν οὐκ ἔστιν ὁμώνυμία; καὶ μὴν ἔστι· λέγομεν γὰρ ἐρώ και σημαίνει τοῦτο καὶ τὸ λέξω και τὸ ἐρωτικῶς διάκειμαι. πῶς οὖν ὁμώνυμα εἶπε τὰ μόνον τὸ ὄνομα κοινὸν ἔχοντα; ἐροῦμεν πρὸς τοῦτο ὅτι τὸ

Ἄρ' οὖν ἐν τοῖς ῥήμασιν οὐκ εὐρίσκομεν ὁμώνυμίαν; καὶ μὴν λέγομεν ἐρώ, σημαίνει δὲ τοῦτο καὶ τὸ λέξω και τὸ ἐρωτικῶς διάκειμαι. πῶς οὖν φησι ταῦτα ὁμώνυμα εἶναι τὰ μόνον ὄνομα κοινὸν ἔχοντα; ἐροῦμεν πρὸς

⁶⁸⁷ Rappelons que la traduction porte sur les 83 premières pages du commentaire de Philopon qui en comporte 205. La partie équivalente, dans le commentaire dit d'Ammonius, couvre 53 pages sur une totalité de 106.

⁶⁸⁸ Ce nombre ne comprend pas les lignes consacrées au titre du commentaire et aux lemmes.

⁶⁸⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 3, 8-11.

⁶⁹⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 3, 21-23.

ὄνομα διχῶς λέγεται, τὸ μὲν πρὸς ἀντιδιαστολήν τοῦ ῥήματος τὸ δὲ κοινῶς λεγόμενον ἐπὶ πάσης λέξεως. καθ' ὃ σημαίνόμενον πᾶσα φωνή σημαντικὴ ὄνομα λέγεται. ὡς ἐν τῷ Περὶ ἑρμηνείας φησὶν αὐτὰ μὲν οὖν καθ' ἑαυτὰ λεγόμενα τὰ ῥήματα ὀνόματά ἐστι καὶ σημαίνει τι...⁶⁹¹

τοῦτο ὅτι ὄνομα ἐνταῦθα λαμβάνει οὐ τὸ ἀντιδιαστελλόμενον πρὸς τὸ ῥήμα, ἀλλὰ τὸ κοινότερον, καθὼ πᾶσα φωνή σημαντικὴ ὄνομα λέγεται. ὡς ἐν τῷ Περὶ ἑρμηνείας φησὶν αὐτὰ μὲν οὖν καθ' ἑαυτὰ τὰ ῥήματα ὀνόματά ἐστιν.⁶⁹²

Τί δὴ ποτε μὴ εἶπεν ὁ δὲ κατὰ τοῦνομα ὀρισμός, ἀλλὰ λόγος; φαὶν ἐπειδήπερ οὐκ ἐπὶ πάντων τῶν πραγμάτων εὐποροῦμεν ὀρισμῶν, ἀλλ' ἐστὶν ὅτε ὑπογραφαῖς κεχρημέθα ἀποροῦντες δι' ὀρισμῶν ἀποδιδόναι τὰ πράγματα τῶν γοῦν γενικωτάτων γενῶν ὀρισμὸν ἀποδοῦναι ἀδύνατον.⁶⁹³

Διὰ ποίαν αἰτίαν ἀντὶ ὀρισμοῦ τὸν λόγον εἶρηκε; φάμεν ἐπειδήπερ οὐκ ἐπὶ πάντων τῶν πραγμάτων εὐποροῦμεν ὀρισμούς ἀποδιδόναι· τὰ γὰρ γενικώτατα τῶν γενῶν ὀρισμούς οὐκ ἐπιδέχονται. ἀλλ' ἐστὶν ὅτε ὑπογραφαῖς κεχρημέθα.⁶⁹⁴

dans le chapitre deuxième:

οὕτως ἄρα καὶ τὴν χεῖρά φάμεν οὐ τοῦ λοιποῦ σώματος μέρος εἶναι, ἀλλὰ τοῦ παντός. ἔπειτα δὲ ὅτι τὸ μὲν εἶδος συμπληρωπικόν ἐστὶ τῆς οὐσίας ἐκάστου, καὶ τούτου φθαρέντος φθείρεται τὸ ὑποκείμενον· τὸ δὲ συμβεβηκὸς οὔτε συμπληροῖ τὴν οὐσίαν τοῦ ὑποκειμένου, καὶ φθαρέντος οὐδὲν ἐβλάβη τὸ ὑποκείμενον.⁶⁹⁵

οὕτω γάρ καὶ τὴν χεῖρά φάμεν οὐ τοῦ λοιποῦ σώματος μέρος εἶναι, ἀλλὰ τοῦ παντός. ἔπειτα δὲ τὸ μὲν εἶδος συμπληρωπικόν ἐστὶ τῆς ἐκάστου οὐσίας, καὶ τούτου φθαρέντος φθείρεται τὸ ὑποκείμενον· τὸ δὲ συμβεβηκὸς οὔτε συμπληροῖ τὴν οὐσίαν τοῦ ὑποκειμένου, καὶ φθαρέντος αὐτοῦ οὐδὲν ἐβλάβη τὸ ὑποκείμενον.⁶⁹⁶

⁶⁹¹ Philopon, *In Cat.*, p. 18, 4-10.

⁶⁹² Ammonius, *In Cat.*, p. 18, 18-24.

⁶⁹³ Philopon, *In Cat.*, p. 19, 22-25.

⁶⁹⁴ Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 14-17.

⁶⁹⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 34, 11-15.

⁶⁹⁶ Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 1-6.

dans le chapitre troisième:

τί δὲ αὐτῷ βούλεται τὸ ὡς καθ' ὑποκειμένου; τὸ οὐσιωδῶς καὶ πραγματικῶς. εἰ γὰρ τι κατὰ τοῦ κατηγορουμένου κατὰ συμβεβηκὸς κατηγορεῖται, οὐκ ἀνάγκη τοῦτο καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου λέγεσθαι...⁶⁹⁷

καλῶς δὲ εἶπε καὶ τὸ ὡς καθ' ὑποκειμένου ἀντὶ τοῦ οὐσιωδῶς καὶ πραγματικῶς. εἰ γὰρ τι κατὰ τοῦ κατηγορουμένου κατὰ συμβεβηκὸς κατηγορεῖται, οὐκ ἀνάγκη τοῦτο καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου ῥηθῆναι.⁶⁹⁸

dans le chapitre quatrième:

εἰ δέ τις εἴποι ὅτι ἐὰν εἴπῃ τις περιπατῶ, ἢ ἀληθεύει ἢ ψεύδεται (εἰ γὰρ τύχοι περιπατῶν, ἀληθεύει, εἰ δὲ μὴ, ψεύδεται), λέγομεν ὅτι ὁ εἰρηκῶς περιπατῶ δυνάμει περιέλαβε τὸ ἐγὼ ὡς ἂν εἰ ἔλεγε περιπατῶ ἐγώ.⁶⁹⁹

εἰ δέ τις εἴποι ὅτι ἐὰν εἴπῃ τις περιπατῶ, ἀληθεύει ἢ ψεύδεται (εἰ γὰρ τύχοι περιπατῶν, ἀληθεύει, εἰ δὲ μὴ, ψεύδεται). ἐροῦμεν ὅτι ἄλλ' ὁ εἰρηκῶς περιπατῶ δυνάμει συμπεριέλαβε τὸ ἐγὼ ὡς ἂν εἰ ἔλεγε περιπατῶ ἐγώ.⁷⁰⁰

D'autre part, dix-sept seulement des passages du commentaire de Philopon présentant des correspondances littérales avec le commentaire anonyme s'étendent sur plus de trois lignes. Le plus long, qui en totalise neuf, se trouve dans le chapitre cinquième et se lit ainsi:

⁶⁹⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 38, 28-31.

⁶⁹⁸ Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 9-12.

⁶⁹⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 45, 17-20.

⁷⁰⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 17-20.

... λογικοῦ καὶ θνητοῦ· τῶν γὰρ μερῶν τὰ μὲν ἐστὶν αἰσθητὰ τὰ δὲ νοητὰ. περὶ μὲντοι τῶν νοητῶν νῦν διαλαμβάνει· οὕτω γὰρ καιρὸν ἔχει τοῦ θεωρήματος τούτου ἢ τάξις· ἐπειδὴ γὰρ ἔφησεν οὐκ ἴδιον οὐσίας εἶναι τὸ μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι, ἐπειδὴ καὶ αἱ διαφοραὶ τῶν μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἰσὶν, ἵνα μὴ νομίσῃ τις τοῦτο αὐτὸν εἰρηκέναι ὡς τῶν διαφορῶν μὴ οὐσῶν οὐσιῶν, αἰτινές εἰσι κυρίως οὐσίαι, διὰ τοῦτο εἶπε μὴ ταραττέτω δὲ ἡμᾶς τὰ μέρη τῶν οὐσιῶν ὡς ἐν ὑποκειμένοις ὄντα τοῖς ὅλοις, ἐπεὶ ἀκαίρως δόξει τοῦτο τὸ θεωρήμα ἐμβεβλήσθαι, εἰ μὴ ἀποδεξόμεθα αὐτὸν λέγειν περὶ τῶν νοητῶν μερῶν τοῦ λογικοῦ τοῦ θνητοῦ, ἅπερ ἰδίως μέρη εἰσὶ τοῦ ἀνθρώπου· ἐκ γὰρ αὐτῶν ὁ ἄνθρωπος.⁷⁰¹

... λογικοῦ καὶ θνητοῦ· τῶν γὰρ μερῶν τὰ μὲν ἐστὶν αἰσθητὰ τὰ δὲ νοητὰ. περὶ οὖν τῶν νοητῶν μερῶν αὐτῷ ὁ λόγος· οὕτω γὰρ καὶ καιρὸν ἔχει τοῦ θεωρήματος τούτου ἢ τάξις· ἐπειδὴ γὰρ εἶπεν οὐκ ἴδιον οὐσίας ἐστὶ τὸ μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι, ἐπειδὴ καὶ αἱ διαφοραὶ μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἰσὶν, ἵνα μὴ νομίσῃ τις τοῦτο αὐτὸν εἰρηκέναι ὡς τῶν διαφορῶν μὴ οὐσῶν οὐσιῶν, αἰτινές εἰσι κυρίως οὐσίαι, διὰ τοῦτο εἶπε μὴ ταραττέτω δὲ ἡμᾶς τὰ μέρη τῶν οὐσιῶν ὡς ἐν ὑποκειμένοις ὄντα τοῖς ὅλοις, ἐπεὶ ἀκαίρως δόξει τοῦτο τὸ θεωρήμα ἐμβεβλήσθαι, εἰ μὴ ἀποδεξόμεθα αὐτὸν λέγειν περὶ τῶν νοητῶν μερῶν τοῦ λογικοῦ καὶ τοῦ θνητοῦ, ἅπερ ἰδίως μέρη εἰσὶ τοῦ ἀνθρώπου· ἐκ γὰρ αὐτῶν ὁ ἄνθρωπος.⁷⁰²

Il est remarquable par ailleurs que vingt-neuf des passages du commentaire de Philopon qui se retrouvent textuellement dans celui dit d'Ammonius suivent l'énoncé d'un lemme. C'est le cas pour neuf des vingt-trois lemmes des *antéprédicaments* que présente le texte de Philopon dont, suite à l'énoncé de *Catégories* 1 b 16:

Λημμάτια τινὰ προλαμβάνει
χρήσιμα αὐτῷ ἐσόμενα πρὸς τὴν
προκειμένην διδασκαλίαν.⁷⁰³

Λημμάτια τινὰ προλαμβάνει
χρήσιμα αὐτῷ ἐσόμενα πρὸς τὴν
διδασκαλίαν.⁷⁰⁴

⁷⁰¹ Philopon, *In Cat.*, p. 69, 1-11.

⁷⁰² Ammonius, *In Cat.*, p. 47, 4-13.

⁷⁰³ Philopon, *In Cat.*, p. 40, 3-4.

⁷⁰⁴ Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 14-15. On remarquera la présence unique dans leur ouvrage, et exclusive à nos deux commentateurs, du terme λημμάτια, au début de cet exposé.

et pour vingt des trente-trois lemmes du chapitre sur la substance dont, suite à l'énoncé de *Catégories* 3 a 7:

Διελών τὴν οὐσίαν εἰς τὴν
 πρώτην καὶ τὴν δευτέραν καὶ
 παραβαλὼν πρὸς ἀλλήλας, νῦν
 εὐτάκτως ποιῶν τῆς οὐσίας τὸν
 ὀρισμὸν ἀποδοῦναι βούλεται.
 ἀλλ' ἐπειδὴ ἡ οὐσία γένος ἐστὶ
 γενικώτατον...⁷⁰⁵

Διελών τὴν οὐσίαν εἰς τε τὴν
 πρώτην καὶ τὴν δευτέραν καὶ
 παραβαλὼν αὐτὰς πρὸς ἀλλήλας,
 νῦν εὐτάκτως ποιῶν τὸν ὀρισμὸν
 τῆς οὐσίας ἀποδοῦναι βούλεται.
 ἐπειδὴ δὲ ἡ οὐσία γένος ἐστὶ
 γενικώτατον...⁷⁰⁶

et suite à l'énoncé de *Catégories* 3 b 10:

Ἀπωσάμενος τὰ πρότερα δύο
 παρακολουθήματα, τὸ τε μὴ ἐν
 ὑποκειμένῳ εἶναι καὶ τὸ συνωνύ-
 μως πάντα ἀπ' αὐτῶν λέγεσθαι,
 ἐπὶ τρίτον μεταβέβηκεν ἴδιον, τὸ
 τόδε τι σημαίνειν.⁷⁰⁷

Ἀπωσάμενος τὰ πρότερα δύο
 παρακολουθήματα τῆς οὐσίας, τὸ
 τε μὴ ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι καὶ τὸ
 συνωνύμως πάντα ἀπ' αὐτῶν λέ-
 γεσθαι, ἐπὶ τρίτον μεταβέβηκε, τὸ
 τόδε τι σημαίνειν.⁷⁰⁸

⁷⁰⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 63, 12-14.

⁷⁰⁶ Ammonius, *In Cat.*, p. 44, 6-8.

⁷⁰⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 71, 15-17.

⁷⁰⁸ Ammonius, *In Cat.*, p. 48, 13-15.

3. *Correspondances approximatives entre le commentaire de Philopon sur les Catégories et celui dit d'Ammonius*

Les correspondances littérales ne sont pas seules à confirmer la dépendance de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius. En effet, environ 30% de la partie traduite du commentaire de Philopon, soit les trois quarts du 40% identifié ci-dessus, sans être textuellement identiques aux passages parallèles du commentaire anonyme, s'en rapprochent pourtant suffisamment pour que l'on puisse en affirmer la parenté (dans la traduction, rappelons-le, ces passages sont signalés par la police de caractères Arial). Les passages du texte de Philopon comprenant ces correspondances approximatives atteignent parfois, mais rarement, la quasi-totalité d'une page, avant que n'intervienne un énoncé sans parallèle apparent.⁷⁰⁹

Parmi les correspondances approximatives, les unes ne diffèrent des passages parallèles du commentaire dit d'Ammonius que par des variations mineures: l'ajout ou le remplacement d'un terme, l'ordre des mots, le cas des noms, la conjugaison des verbes. Par exemple, dans le chapitre premier:

τῷ αὐτῷ δὲ παραδείγματι
κέχρηται ἐπίτηδες τῷ τοῦ ζῶου,
ἵνα δείξῃ ὅτι τὸ αὐτὸ δύναται
καὶ ὁμώνυμον εἶναι καὶ
συνώνυμον κατ' ἄλλο καὶ ἄλλο.⁷¹⁰

τῷ δ' αὐτῷ δὲ παραδείγματι
ἐχρήσατο κἀνταῦθα, βουλόμενος
δείξαι ὡς τὸ αὐτὸ ὁμώνυμον καὶ
συνώνυμον πολλάκις οἷόν τε
λέγειν, κατ' ἄλλο μέντοι καὶ
ἄλλο.⁷¹¹

⁷⁰⁹ Par exemple, Philopon, *In Cat.*, p. 14, 2-25.

⁷¹⁰ Philopon, *In Cat.*, p. 23, 30 - 24, 1.

⁷¹¹ Ammonius, *In Cat.*, p. 22, 14-16.

ou encore, dans le chapitre deuxième:

ἔστιν οὖν ἡ προκειμένη τῶν ὄντων διαίρεσις τοιαύτη· τῶν ὄντων, φησί, τὰ μὲν ἐστὶν οὐσίαι τὰ δὲ συμβεβηκότα, πάλιν τῶν ὄντων τὰ μὲν ἐστὶ καθόλου τὰ δὲ μερικὰ. τεσσάρων οὖν τούτων ὄντων τμημάτων καὶ σύνδυο λαμβανομένων ἐκ τῆς τούτων συμπλοκῆς γίνονται συζυγίαι ἕξ, δύο μὲν ἀνυπόστατοι, αἱ τὰ ἐναντία ζευγνύουσαι, αἱ δὲ λοιπαὶ τέσσαρες συνιστάμεναι· τῶν γὰρ ὄντων τὰ μὲν εἰσι καθόλου οὐσίαι τὰ δὲ καθόλου συμβεβηκότα, καὶ τὰ μὲν μερικὰ οὐσίαι τὰ δὲ μερικὰ συμβεβηκότα⁷¹²

ἔστι δὲ ἡ διαίρεσις αὕτη· τῶν ὄντων τὰ μὲν ἐστὶ καθόλου τὰ δὲ μερικὰ, καὶ, πάλιν τῶν ὄντων τὰ μὲν ἐστὶν οὐσίαι τὰ δὲ συμβεβηκότα. γίνονται τοίνυν συζυγίαι ἕξ, καθὼς ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ ἐμάθομεν,⁷¹³ ὧν αἱ δύο ἀνυπόστατοι, αἱ δὲ λοιπαὶ τέσσαρες, φημί δὴ τὰς τε ὑπαλλήλους καὶ τὰς διαγωνίους, συνεστάσιν. εἰσὶ δὲ αὗται· τῶν γὰρ ὄντων τὰ μὲν καθόλου οὐσίαι τὰ δὲ μερικὰ συμβεβηκότα, καὶ τὰ μὲν καθόλου συμβεβηκότα τὰ δὲ μερικὰ οὐσίαι...⁷¹⁴

dans le chapitre troisième:

τὰ μὲν λέγομεν ὑπόποδα εἶναι τὰ δὲ ἄποδα.⁷¹⁵

τὰ μὲν ἐστὶν ἄποδα τὰ δὲ ὑπόποδα.⁷¹⁶

dans le chapitre quatrième:

ὑπὸ τὴν αὐτὴν ἀναχθήσονται αἱ στερήσεις ὑφ' ἧν καὶ αἱ ἕξεις.⁷¹⁷

τὴν δὲ στέρησιν τινες ἔφασαν ὑπ' ἐκείνην τὴν κατηγορίαν αὐτὴν ἀνάγεσθαι, ὑφ' ἧν καὶ ἡ ἕξις

⁷¹² Philopon, *In Car.*, p. 28, 16-23.

⁷¹³ Cf. Philopon, *In Car.*, p. 184, 23-24. Nous parlerons plus loin des citations de l'*Isagoge* par Philopon et de cette méthode de combinatoire.

⁷¹⁴ Ammonius, *In Car.*, p. 22, 14-16.

⁷¹⁵ Philopon, *In Car.*, p. 41, 26.

⁷¹⁶ Ammonius, *In Car.*, p. 31, 28-29.

⁷¹⁷ Philopon, *In Car.*, p. 48, 11.

ἀνάγεται.⁷¹⁸

dans le chapitre cinquième:

φησὶ δὲ ὅτι ὄν τρόπον αἱ πρῶται οὐσίαι ὑπόκεινται πᾶσι τοῖς παρ' αὐτάς, οὕτως καὶ αἱ δεύτεραι τοῖς συμβεβηκόσιν.⁷¹⁹

φησὶ γὰρ ὅτι ὡσπερ αἱ πρῶται οὐσίαι διὰ τοῦτο πρῶται λέγονται διὰ τὸ τοῖς ἄλλοις ὑποκείσθαι, οὕτω τὰ εἶδη καὶ τὰ γένη δεύτεραι οὐσίαι λέγονται διὰ τὸ καὶ αὐτὰ ἄλλοις ὑποκείσθαι. ὑπόκεινται δὲ τὰ εἶδη καὶ τὰ γένη τοῖς συμβεβηκόσιν.⁷²⁰

Il y a d'autres passages qui comportent des correspondances plus lâches, mais qui semblent d'une même inspiration. Ainsi, dans le prologue:

τῶν δὲ συνταγματικῶν τὰ μὲν διαλογικὰ τὰ δὲ αὐτοπρόσωπα. αὐτοπρόσωπα μὲν ἐν οἷς ἐξ οἰκείου προσώπου τὴν διδασκαλίαν ἐποιεῖτο, ἅπερ καὶ ἀκροαματικά καλοῦσι διὰ τὸ πρὸς γνησίους ἀκροατὰς ποιεῖσθαι τὸν λόγον, διαλογικὰ δὲ ὅσα μὴ ἐξ οἰκείου προσώπου συνέγραψεν, ἀλλ' ὡσπερ ὁ Πλάτων ὑποκρινόμενος ἐτέρων πρόσωπα, ἅπερ καὶ ἐξωτερικὰ ἐκάλουν διὰ τὸ πρὸς τὴν τῶν πολλῶν γεγράφθαι ὠφέλειαν, ἧ καὶ διαφέρει γε πλεῖστον τὰ διαλογικὰ τῶν αὐτοπροσώπων· ἐν μὲν γὰρ τοῖς αὐτοπροσώποις ἅτε πρὸς γνησίους ἀκροατὰς τὸν λόγον ποιούμενος τὰ δοκοῦντά τε αὐτῷ λέγει καὶ δι' ἐπιχειρημάτων

Καλεῖται δὲ τὰ μὲν διαλογικὰ καὶ ἐξωτερικὰ, τὰ δὲ αὐτοπρόσωπα καὶ ἀξιωματικά ἤτοι ἀκροαματικά. καὶ ἄξιον ζητήσεως τί δὴ ποτε οὕτως ὠνομάσθησαν. τινὲς μὲν οὖν λέγουσιν ὅτι τὰ διαλογικὰ καὶ ἐξωτερικὰ ἐκάλεισαν, ἐπειδὴ τὸν ἴδιον σκοπὸν οὐκ ἐκτίθεται ἐν αὐτοῖς ἀλλ' ὡς ἐξ ἄλλων προσώπων ἀναπλάττει τὰ τυχόντα. τοῦτο δὲ ψευδὲς ἐστίν· ἐξωτερικὰ γὰρ ὠνόμασται, ἐπειδὴ πρὸς τοὺς ἐπιπολαίως συνιέντας γέγραπται ἐπιτηδεύσαντος τοῦ φιλοσόφου ἐν αὐτοῖς φράσιν τε σαφεστέραν καὶ τὰς ἀποδείξεις οὐκ ἀποδεικτικὰς ἀλλὰ μᾶλλον πιθανὰς ἐξ ἐνδόξων, τὰ δὲ ἀκροαματικά ὡς ἂν θεὸν αὐτῶν

⁷¹⁸ Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 5-6.

⁷¹⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 62, 3-5.

⁷²⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 43, 24 - 44, 2.

ἀκριβεστάτων καὶ οἷς οὐχ οἰοί τε
εἰσιν οἱ πολλοὶ παρακολουθῆσαι,
ἐν δὲ τοῖς διαλογικοῖς ἅτε πρὸς
κοινὴν καὶ τὴν τῶν πολλῶν
ὠφέλειαν γεγραμμένοις κάκει μὲν
τὰ δοκοῦντα αὐτῷ λέγει, ἀλλ' οὐ
δι' ἀποδεικτικῶν ἐπιχειρημάτων,
ἀλλὰ δι' ἀπλουστέρων καὶ οἷς οἰοί
τέ εἰσιν οἱ πολλοὶ παρακολου-
θεῖ.⁷²¹

ἀκροάσασθαι τὸν σπουδαῖόν τε
καὶ τῷ ὄντι γνήσιον ἔραστήν τῆς
φιλοσοφίας.⁷²²

4. *Correspondances supplémentaires entre le commentaire de Philopon sur les Catégories et l'enseignement d'Ammonius*

Il faut par ailleurs remarquer que, dans certains cas - soit environ 1% du texte traduit -, Philopon semble tout simplement rendre plus convenablement que ne le fait l'anonyme l'enseignement présumé d'Ammonius.⁷²³ Par exemple, lors de l'analyse du mot « commun », en *Catégories* 1 a 1:

Τὸ δὲ κοινὸν τετραχῶς λέγεται· ἢ τὸ ἀμερίστως μεθεκτόν, ὡς φάμεν δοῦλον κοινόν (οὗτος γὰρ τῇ μὲν οὐσίᾳ ἀμερίστος, τῇ δὲ χρήσει μεριστός), ἢ τὸ μεριστῶς μεθεκτόν, ὡς λέγομεν ἄριστον κοινόν καὶ ἀγρὸν κοινόν (μετέχομεν γὰρ οὐ πάντες ὅλου, ἀλλὰ ἕκαστος μέρους), ἢ τὸ ἐν προκαταλήψει, ὡς ὁ ἐν τῷ θεάτρῳ τόπος κοινός (τοῦ γὰρ προκαταλαβόντος γίνεται), ἢ τὸ ἐξ ἴσου παρὰ τῶν μετεχόντων

Τὸ κοινὸν λέγεται τετραχῶς· ἢ τὸ ἀδιαιρέτως μεθεκτόν, ὡς περ ἐπὶ τοῦ ζώου (αὐτοῦ γὰρ πάντες μετέχομεν ἀδιαιρέτως· οὐ γὰρ τὰ μὲν οὐσίας μόνῃς ἀπολαύει, τὰ δὲ ἐμπύχου μόνου, τὰ δὲ αἰσθήσεως μόνῃς), ἢ τὸ διαιρετὸν μεθεκτόν, ὡς ἀγρός· ἔτυχον γὰρ οὐ πάντες ὅλου, ἀλλὰ ἕκαστος μέρους.

⁷²¹ Philopon, *In Cat.*, p. 4, 10-22.

⁷²² Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 18-27.

⁷²³ La situation contraire peut se présenter aussi. Voir la note accompagnant la traduction de Philopon, *In Cat.*, p. 46, 14, qui montre que l'anonyme cerne mieux que Philopon la perspective générale du problème exposé.

μεταλαμβανόμενον, ὡς λέγεται κοινή ἢ τοῦ κήρυκος φῶνη (ἐξ ἴσου γὰρ αὐτῆς πάντες ἀκούουσι, καὶ οὐχ ὅδε μὲν τῆσδε ὅδε δὲ τῆσδε τῆς συλλαβῆς) καὶ ἡ ἀνθρωπεΐα φύσις κοινή τῶν μετεχόντων πάντων· ἐξ ἴσου γὰρ αὐτῆς οἱ κατὰ μέρος μετέχομεν ἄνθρωποι πάντες. ἐνταῦθα οὖν τὸ κοινὸν παρέλαβε κατὰ τὸ ἐξ ἴσου μεθεκτόν.⁷²⁴

περὶ οὖν τοῦ ἀδιαίρετως μεθεκτοῦ λέγει ἐνταῦθα.⁷²⁵

Avant de déterminer dans quel sens Aristote, en *Catégories* 1 a 1, utilise le mot « commun », Philopon et l'anonyme précisent tous deux que ce mot a quatre acceptions:⁷²⁶ Or, malgré cela, l'anonyme n'en décrit que deux. Philopon cependant, qui rejoint du reste tous les autres commentateurs grecs de la tradition exégétique sur les *Catégories*,⁷²⁷ examine les quatre sens annoncés. Par ailleurs, l'expression ἀδιαίρετως μεθεκτοῦ employée par l'anonyme pour désigner le sens choisi par Aristote semble trop vaste. Elle pourrait en effet aussi s'appliquer à ce qui, chez Philopon, correspond au premier sens de « commun », soit ce qu'on ne peut diviser, mais qu'on peut partager, tel le cheval.⁷²⁸

⁷²⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 18, 25 - 19, 5.

⁷²⁵ Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 10-14.

⁷²⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 18, 25 - 19, 5; Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 10-14.

⁷²⁷ Voir Porphyre, *In Cat.*, p. 62, 17-33; Dexippe, *In Cat.*, p. 18, 34 - 20, 19; Simplicius, *In Cat.*, p. 26, 11 - 28, 8; Olympiodore, *In Cat.*, p. 30, 28 - 31, 3; Élias, *In Cat.*, p. 138, 12-18.

Cf. aussi Philopon, *In Cat.*, p. 20, 22 - 21, 13, et Ammonius, *In Cat.*, p. 20, 1-12, sur la possibilité pour les homonymes d'être des synonymes. Cette fois-ci, l'anonyme entremêle deux arguments différents.

⁷²⁸ Pour les termes utilisés par les différents commentateurs, voir planche 3.

D'autre part, il faut ajouter, au 41% déjà identifié, un 5% comprenant plusieurs énoncés ou développements de Philopon, absents dans les passages parallèles du commentaire anonyme, mais que nous avons pu localiser ailleurs dans l'enseignement d'Ammonius. Parfois, ils se situent tout simplement ailleurs dans le commentaire anonyme sur les *Catégories*. Par exemple, alors qu'il justifie l'importance accordée à l'examen de l'authenticité des traités d'Aristote, Philopon nous dit qu'on a trouvé « dans la grande bibliothèque quarante livres d'*Analytiques* et deux de *Catégories* ». ⁷²⁹ L'information est absente du passage parallèle du commentaire anonyme, mais apparaît pourtant alors qu'il s'agit de confirmer l'authenticité des *Catégories* elles-mêmes. ⁷³⁰

Il arrive aussi que certains énoncés de Philopon se rencontrent dans d'autres enseignements d'Ammonius. Ainsi, la citation d'Euripide, présentée par Philopon, ⁷³¹ qu'on ne lit pas dans le passage parallèle du commentaire anonyme sur les *Catégories*, se trouve toutefois, dans une étude similaire sur le terme ὀπλῶς, dans le commentaire dit d'Ammonius sur l'*Isagoge*. ⁷³² Ainsi aussi la présentation de trois manières de rendre une définition. Le texte de Philopon, tout comme celui du commentaire dit d'Ammonius sur l'*Isagoge*, s'inspire de la

⁷²⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 7, 26-29.

⁷³⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 20-21. À cet exemple, on peut ajouter Philopon, *In Cat.*, p. 4, 24-25; 7, 30-31; 7, 16-26 (pour ce cas particulier, voir I. Hadot (1990), p. 144-155); 9, 31-34; 10, 25 - 11, 5; 19, 26-29; 34, 16 - 35, 9; 55, 26-29.

⁷³¹ Philopon, *In Cat.*, p. 37, 15.

⁷³² Ammonius, *In Is.*, p. 49, 14. Cf. en fait tout le développement de Philopon, *In Cat.*, p. 13-17, avec Ammonius, *In Is.*, p. 49, 8-16.

définition de la colère dans le traité *De l'âme* d'Aristote,⁷³³ mais tous deux remplacent le terme ὀργή par θυμός:

ὥσπερ ὁ Ἀριστοτέλης τὸν θυμὸν ὀρίζεται ποτὲ μὲν ἐκ τῆς ὕλης ποτὲ δὲ ἐκ τοῦ εἶδους ποτὲ δὲ ἐκ τοῦ συναμφοτέρου, καὶ ἐκ μὲν τῆς ὕλης θυμὸν εἶναι λέγων ζέσιν τοῦ περικαρδίου αἵματος (τοῦτο γὰρ ὕλη θυμοῦ), ἐκ δὲ τοῦ εἶδους λέγων ὄρεξις ἀντιλυπῆσεως, ἐκ δὲ τοῦ συναμφοτέρου ζέσις τοῦ περικαρδίου αἵματος δι' ὄρεξιν ἀντιλυπῆσεως.⁷³⁴

ὁ δὲ ὀρισμὸς ἢ ἐξ ὕλης λαμβάνεται, ὥσπερ ὀρίζομεθα τὸν θυμὸν ζέσιν τοῦ περικαρδίου αἵματος, ἢ ἐξ εἶδους ὡς τὸ ὄρεξις ἀντιλυπῆσεως, ἢ ἐκ τοῦ συναμφοτέρου ὡς τὸ ζέσις τοῦ περικαρδίου αἵματος δι' ὄρεξιν ἀντιλυπῆσεως.⁷³⁵

Également la mention, par Philopon, des *Topiques*, des *Réfutations sophistiques*, de la *Rhétorique* et de la *Poétique* au nombre des ouvrages contribuant à la logique aristotélicienne trouve un parallèle dans le commentaire dit d'Ammonius sur les *Premiers analytiques*.⁷³⁶ Ainsi aussi, pour prendre un dernier exemple, la comparaison, rapportée par Philopon, voulant que la matière ressemble, sans lui être semblable, à la divinité; se lit également dans le commentaire d'Ammonius sur *De l'interprétation*.⁷³⁷

⁷³³ Aristote, *De l'âme* 403 a 30.

⁷³⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 23, 1-6.

⁷³⁵ Ammonius, *In Is.*, p. 57, 18-21.

⁷³⁶ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 5, 11-12, et Ammonius, *In An. prior.*, p. 11, 24-26.

⁷³⁷ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 52, 5-8, et Ammonius, *In De int.*, p. 213, 1-10. Aux exemples cités, on peut ajouter Philopon, *In Cat.*, p. 4, 31-35; 6, 13-16; 10, 21-24; 12, 3-5; 13, 9-13; 14, 24-28; 18, 1-2; 37, 17 - 38, 9; 38, 24-28; 40, 4-5; 53, 25-28; 54, 9-25; 78, 9-15.

5. *Résumé*

En comparant la première partie du commentaire de Philopon sur les *Catégories* avec celle du commentaire dit d'Ammonius, on a constaté qu'environ 40% de celui-là trouvait des correspondances littérales ou approximatives dans celui-ci. Si l'on accepte que le commentaire dit d'Ammonius sur les *Catégories* nous transmet l'enseignement du maître, ainsi en est-il alors aussi de la portion identifiée du texte de Philopon.

À ce 40%, nous avons ajouté quelques énoncés (environ 1% du texte de Philopon) où notre commentateur semble s'alimenter à la même source que l'anonyme, mais livre un enseignement moins confus que ce dernier. Ces passages, bien que peu nombreux, sont intéressants, parce qu'ils nous indiquent que le titre du commentaire anonyme, qui fait directement référence à l'enseignement d'Ammonius, ne garantit pas dans tous les cas une meilleure compréhension de la part de l'élève. En outre, à moins de penser que les confusions dans les passages mentionnés du texte d'Ammonius sont dues à des erreurs de tradition manuscrite, ils obligent à rejeter la possibilité que Philopon ne fasse que recopier, en le grossissant, le commentaire dit d'Ammonius.⁷³⁸

Nous avons en outre ajouté un 5% de correspondances avec des données éparses dans l'enseignement d'Ammonius.

⁷³⁸ La présence, par exemple, de προκαταλήψει, chez Philopon, *In Cat.*, p. 18, 29, utilisé, dans le même contexte, par tous les commentateurs sur les *Catégories*, à l'exception d'Ammonius (voir planche 3), implique, nous semble-t-il, que Philopon ne fasse pas que

On peut donc affirmer que, minimalement, 46% du commentaire sur les *Catégories* de Philopon provient de l'enseignement d'Ammonius. Qui plus est, les correspondances établies entre le commentaire de Philopon et celui de l'anonyme ne forment pas un ou quelques blocs isolés consacrés à des thèmes particuliers. Elles sont disséminées sur l'ensemble du texte. L'enseignement d'Ammonius constitue donc la trame de l'exposé de Philopon.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que ces correspondances ne sauraient trahir un désaccord doctrinal fondamental entre Philopon et Ammonius.

recopier, en ajoutant une touche personnelle, le commentaire dit d'Ammonius. Soit qu'il se serve, en plus de ce commentaire, d'une autre source; soit que le commentaire de Philopon et celui de l'anonyme dérivent tous deux d'Ammonius.

CHAPITRE DEUXIÈME

Conséquence de la dette de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius

1. *Introduction*

Outre le fait que, pour Philopon et Ammonius, l'exégèse des *Catégories* occupe le même lieu dans un cheminement pédagogique déterminé, la dette de Philopon envers son maître nous oblige, nous semble-t-il, à traiter avec prudence les renvois aux *Catégories* dans les autres commentaires de Philopon. Ils ne sauraient constituer des preuves de l'antériorité de la rédaction du commentaire sur les *Catégories* par rapport à ceux où se trouvent les citations.⁷³⁹ En effet, Philopon sait que l'auditoire auquel il adresse, par exemple, son commentaire aux *Premiers analytiques*, connaît, suivant l'ordre reconnu des traités d'Aristote, l'enseignement de base accompagnant la lecture des *Catégories*. Par conséquent, les allusions faites par Philopon, dans ses autres oeuvres exégétiques, à des sujets relevant du commentaire aux *Catégories*, peuvent tout bonnement renvoyer, non à l'écrit particulier de Philopon sur le traité, mais aux leçons prévues sur tel ou tel passage.

⁷³⁹ Malgré les affirmations de A. Gudeman (1916), col. 1769 et 1775; K. Verrycken (1990), p. 250, note 105; R. Sorabji (1987), p. 38 et note 263, et R. Sorabji (1991), p. 86. Nous examinerons, un peu plus loin, les passages qu'ils mettent de l'avant pour juger de la chronologie relative du commentaire sur les *Catégories* de Philopon.

J'illustrerai d'abord mon propos à l'aide des commentaires sur l'*Isagoge*, pour revenir ensuite au cas des *Catégories*. Philopon fait à plusieurs reprises, dans diverses oeuvres, allusion à des sujets examinés dans un commentaire sur l'*Isagoge*. Nous ne possédons pas l'original du commentaire de Philopon sur ce traité.⁷⁴⁰ Or - et cela justifie l'intérêt que nous lui accordons ici -, en l'absence même de cet ouvrage, nous sommes renseignés sur tous les sujets auxquels Philopon fait référence. Dans tous les cas, en effet, on trouve un exposé approprié dans le commentaire sur l'*Isagoge* transmettant l'enseignement d'Ammonius.⁷⁴¹ En outre, les commentaires d'Élias et de David⁷⁴² confirment l'orthodoxie des développements. Les diverses allusions qu'il fait à des leçons se trouvant dans le commentaire accompagnant l'*Isagoge* impliquent donc, nous semble-t-il, que Philopon s'attend tout simplement à ce que son auditeur, ou son lecteur, ait d'abord reçu l'enseignement « obligatoire » sur le petit traité de Porphyre, prévu dans le cheminement scolaire des études philosophiques. Montrons-le dans le détail.

⁷⁴⁰ Plusieurs témoignages, bien qu'extérieurs à la tradition grecque, nous permettent de croire que Philopon a bel et bien rédigé un tel commentaire: 1. Ibn Abi O'seibia le mentionne dans son catalogue des oeuvres de Philopon (voir M. Steinschneider (1869), p. 157); 2. le manuscrit *Vaticanus syriacus 158* présenterait des fragments d'un commentaire à l'*Isagoge* de Philopon (voir A. Baumstark (1975 [1900]), p. 156-223, qui, texte à l'appui, affirme l'identité de l'auteur et, après lui, A. Gudeman (1916), col. 1772 et É. Évrard (1943), p. 2, n. 3; mais cf. aussi E. Renan (1852), p. 42, M. Steinschneider (1869), p. 157 et A. Busse (1887), p. xxxviii, pour qui le manuscrit mentionné transmet le texte complet de Philopon); 3. le manuscrit *Vaticanus latinus 4558* présente un *Philoponi interpretatio in Quinque Voces* (voir R. Sorabji (1987), p. 232).

⁷⁴¹ CAG, vol. 4, partie 3.

⁷⁴² Respectivement CAG, vol. 18, partie 1, et CAG, vol. 18, partie 2.

2. *Le cas du commentaire sur l'Isagoge*

Disons d'abord que les expressions de renvoi employées par Philopon sont parfois ambiguës. En effet, une expression telle ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ, ou ἐν ταῖς Εἰσαγωγαῖς,⁷⁴³ peut tout aussi bien désigner l'*Isagoge* de Porphyre qu'un commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre. Il nous faut donc, dans un premier temps, identifier les allusions au traité de Porphyre lui-même.

Philopon renvoie donc, sans aucun doute, tout simplement au traité même de Porphyre, dans les cinq cas suivants: 1) *In Cat.*, p. 12, 19-24. Dans ce passage, Philopon rappelle que, ἐν ταῖς Εἰσαγωγαῖς, fut enseigné le double sens du mot « genre », qui désigne tantôt les genres généralissimes, qui ne sont que des genres, et tantôt les espèces, lorsqu'elles ne sont pas spécialissimes. La distinction se trouve en fait dans l'*Isagoge* même de Porphyre, p. 4, 15-20. 2) *In Cat.*, p. 93, 18-20. À cet endroit, Philopon affirme qu'il n'y a pas de définition des genres généralissimes, étant donné qu'il fut démontré, ἐν Εἰσαγωγαῖς, que l'être n'est pas attribué aux dix catégories à la manière d'un genre. On pense alors à Porphyre, *Is.*, p. 6, 4-11. 3) *In An. prior.*, p. 17, 27-28. Philopon mentionne que l'*Isagoge* insiste sur la présence en puissance, et non en acte, des différences opposées dans le genre. Cela correspond à Porphyre, *Is.*, p. 10, 22 - 11, 6. 4) *In An. post.*, p. 400, 31. Philopon fait référence au passage des *Cinq vocables* qui compare le genre à un

⁷⁴³ Philopon utilise à plusieurs reprises la forme plurielle pour désigner le traité de Porphyre. Voir Philopon, *In Cat.*, p. 1,1, et la note accompagnant la traduction.

tout et les espèces spécialissimes à des parties. Cf. Porphyre, *Is.*, p. 8, 1-2. 5) *In De an.*, p. 33, 17-18. Philopon rappelle alors l'enseignement reçu, dans l'*Isagoge*, sur l'attribution essentielle des genres. Cela correspond à Porphyre, *Is.*, p. 2, 16.

Les autres mentions de l'*Isagoge* par Philopon impliquent nécessairement un commentaire sur le traité de Porphyre. C'est le cas pour celle de la page 1, 2 du commentaire sur les *Catégories*: « De même qu'en abordant l'*Introduction*, nous disions ce qui s'applique à toute philosophie, puis nous définissions le but du livre proposé... ». Philopon laisse entendre ici clairement que, pour la tradition scolaire à laquelle il appartient, l'étude des *Catégories* est précédée par celle du traité de Porphyre, elle-même précédée par une introduction générale à la philosophie.

C'est aussi le cas pour les mentions que l'on trouve dans les passages suivants: 1) *In Cat.*, p. 184, 23-24: κατὰ τὴν παραδεδομένην ἐν τῇ Εἰσαγωγῇ μέθοδον, qui fait référence à la formule élémentaire de combinatoire qui permet de calculer le nombre total de couples possibles à partir

d'éléments distincts.⁷⁴⁴ En effet, puisque cette formule ne se trouve pas comme telle dans l'*Isagoge*, il faut supposer sa présence dans un commentaire sur l'*Isagoge*. 2) *In Phys.*, p. 250, 26 - 251, 2, qui concerne la même formule de combinatoire. 3) *In An. post.*, p. 307, 13-15: ὅτι δὲ τὸ ποιὸν οὐ μόνον συμβεβηκός ἐστιν ἀλλὰ καὶ οὐσιῶδες, καὶ ἐν Εἰσαγωγαῖς εἴρηται, ὅτι « αἱ διαφοραὶ καὶ τὰ εἶδη περὶ οὐσίαν τὸ ποιὸν ἀφορίζει ». Cette citation, qui ne se trouve pas dans l'*Isagoge*, implique également un commentaire sur le traité. 4) *In De an.*, p. 101, 1-7: ἐπελυόμεθα τὴν πολυθρύλητον ἀπορίαν τὴν ἐν Εἰσαγωγαῖς ἐν τῷ ὀρισμῷ τοῦ συμβεβηκότητος φερομένην. Cette aporie, d'après laquelle la fièvre entraîne la corruption, alors que la disparition ou l'apparition des accidents ne devrait pas entraîner la destruction du substrat, ne se trouve pas dans l'*Isagoge* et suppose aussi l'existence d'un commentaire.

Or, on réussit à situer dans les commentaires dit d'Ammonius, d'Élias et de David, tous les sujets mentionnés par Philopon. Ainsi la formule de combinatoire à laquelle fait allusion Philopon (voir points 1 et 2) se trouve exposée chez Ammonius, *In Is.*, p. 115, 20 - 116, 11 et chez Élias, *In Is.*, p. 99, 16 - 100, 25.⁷⁴⁵ La citation du point 3 trouve un parallèle chez Ammonius, *In*

⁷⁴⁴ Soit $[x \times (x - 1)] / 2$

⁷⁴⁵ Ammonius expose la formule en relation avec *Is.*, p. 13, 10, où Porphyre aborde les traits communs entre les cinq vocables; Élias, en relation avec *Is.*, p. 17, 14, au moment où Porphyre réduit lui-même à dix les différences à examiner entre les cinq vocables, mais sans fournir précisément la formule dont il est ici question.

Is., p. 124, 18 - 125, 7 et chez Élias, *In Is.*, p. 101, 7-14.⁷⁴⁶ Enfin, l'aporie du point 4 se rencontre également chez Ammonius, *In Is.*, p. 111, 20 - 113, 25; Élias, *In Is.*, p. 92, 6-23 et David, *In Is.*, p. 206, 16-34.⁷⁴⁷

Malgré l'absence donc du commentaire personnel de Philopon, pour chaque allusion, faite dans ses oeuvres exégétiques, à des sujets apparemment examinés lors de l'étude de l'*Isagoge*, on peut établir des parallèles avec l'un ou l'autre des commentaires au traité de Porphyre parvenus jusqu'à nous, et particulièrement avec celui dit d'Ammonius. Cela montre suffisamment, me semble-t-il, que, dans ce cas-ci, les allusions de Philopon ne peuvent être utilisées comme preuve de l'antériorité de la rédaction de son commentaire à l'*Isagoge* aux ouvrages exégétiques contenant les citations. De même en va-t-il pour les *Catégories*. En effet, aucune des mentions, faites ailleurs par Philopon, à un sujet traité dans un commentaire sur les *Catégories* ne renvoie à un sujet traité en propre dans son commentaire.

3. *Le cas du commentaire sur les Catégories*

Disons d'abord que dans bon nombre de ses allusions aux *Catégories*, Philopon renvoie au traité même d'Aristote et non à un commentaire. C'est le cas pour les passages suivants: 1) *In An. prior.*, p. 4, 33. Philopon

⁷⁴⁶ Ammonius et Élias commentent alors *Is.*, p. 18, 16-17, où Porphyre dit de la différence qu'elle diffère de l'espèce en ce qu'elle s'attribue ἐν τῷ ποῖόν τι, tandis que l'espèce s'attribue ἐν τῷ τί ἐστί.

rappelle ici tout simplement que, dans les *Catégories*, Aristote examine des mots simples.⁷⁴⁸ 2) *In An. prior.*, p. 323, 8-10. Philopon précise qu'il fut dit, dans les *Catégories*, que tout ce qui est dit de l'attribut comme de son substrat sera dit également du substrat de l'attribut.⁷⁴⁹ Philopon fait donc allusion à *Catégories* 1 b 10-12. 3) *In An. post.*, p. 238, 4-7. Philopon nous dit alors qu'il arrive qu'Aristote impose de nouveaux termes. Philopon renvoie à l'exposé sur les relatifs, dans les *Catégories*, où Aristote utilise les mots *πηδαλιωτόν*, *περωτόν* et *κεφαλωτόν*. Or, ce sont effectivement les termes forgés par Aristote en *Catégories* 7 a 2, 12, 16 *et al.* 4) *In Phys.*, p. 35, 6-8 et p. 390, 14-16. Philopon dit qu'Aristote dans les *Catégories* affirme que le blanc ou le noir sont dits grands par accident, dans la mesure où c'est la surface où se trouve la couleur qui est grande. C'est l'exposé même d'Aristote en *Catégories* 5 b 1-2. 5) *In Phys.*, p. 137, 27-28. Philopon affirme ici qu'Aristote, dans le passage examiné, dit de la substance qu'elle subsiste de par elle-même et n'a pas besoin d'un substrat pour exister. Philopon ajoute: « il en va de même dans les *Catégories* ». Philopon fait donc allusion au traité même d'Aristote, soit *Catégories* 2 a 11-13 *sq.* 6) *In Phys.*, p. 255, 25-26. Philopon compare ici l'affirmation qui fait de Polyclète un accident du sculpteur, si on considère la sculpture et sa cause, à celle des *Catégories* voulant que l'homme soit un accident pour le maître, si on considère le rapport de ce dernier à l'esclave. Philopon fait donc allusion à *Catégories* 7 a 35-36. 7) *In Phys.*, p. 345, 22-23. Philopon présente la définition de la quantité continue telle qu'on la trouve en

⁷⁴⁷ Dans les trois cas, il s'agit d'un commentaire sur Porphyre, *Is.*, p. 12, 24-25.

⁷⁴⁸ Même chose pour Philopon, *In An. post.*, p. 1, lignes 8 et 19.

⁷⁴⁹ De même chez Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 150, 10-12.

Catégories 4 b 20-21 sq. 8) *In De gen. et corr.*, p. 135, 9-11. Philopon fait allusion au passage des *Catégories* où Aristote parle des genres subordonnés, soit 1 b 20. 9) *In De gen. et corr.*, p. 137, 27-30. Philopon donne une description de la position (θέσις) chez Aristote, en s'appuyant sur Alexandre, puis termine en disant « ὡς ἐν Κατηγορίαις λέγει ». Ce passage est particulier, puisqu'on ne rencontre pas comme telle la description de Philopon dans les *Catégories*. Toutefois, le mot λέγει laisse entendre que de toute façon Philopon ne fait pas référence à un commentaire personnel. Il est possible qu'il renvoie au commentaire d'Alexandre. 10) *In De gen. et corr.*, p. 223, 15-16. Philopon rappelle alors qu'il fut question, ἐν Κατηγορίαις, de la position des parties du rugueux et du lisse. Or, c'est le cas en *Catégories* 10 a 22-23. 11) *In De gen. et corr.*, p. 230, 4-5 et p. 279, 24-26. Philopon justifie le fait qu'Aristote, dans les *Catégories*, dise de la substance qu'elle n'a pas de contraire. Ce qui se trouve effectivement en *Catégories* 3 b 24-25. 12) *In De an.*, p. 94, 11-13. Philopon rappelle que, dans les *Catégories*, il a été mentionné que la privation ne se transforme pas en état - ainsi la cécité en vue -, mais qu'un contraire se transforme en son contraire, comme le noir en blanc. Ce qui correspond à *Catégories* 13 a 17-21, 32-35. 13) *In De an.*, p. 148, 26-27. Le passage fait référence à la priorité allouée à la substance individuelle dans les *Catégories*, et nous renvoie donc à *Catégories* 2 a 11. 14) *In De an.*, p. 210, 28-29. Philopon rappelle que dans les *Catégories* Aristote dit que toute substance semble désigner quelque chose de déterminé. Ce qui correspond à *Catégories* 3 b 10. 15) *In De an.*, p. 265, 13-14. Simple mention qu'il fut montré, dans les *Catégories* (de fait en 7 b 35 sq.), que le sensible est antérieur à la sensation. 16) *In De an.*, p. 341, 32-34. Philopon rappelle alors qu'il fut démontré, ἐν

Κατηγορίας, que la substance n'a pas de contraire. Ce qui nous renvoie à *Catégories* 3 b 24-27.

Les autres mentions des *Catégories* par Philopon impliquent très certainement un commentaire sur le traité d'Aristote. Cependant, rien n'oblige à ce qu'elles renvoient spécifiquement au commentaire même de Philopon. Ainsi:

1) *In An. prior.*, p. 1, 5-9:

Nous avons déjà dit dans les écrits précédents, et il n'est pas superflu de le rappeler maintenant également, que les points qui doivent introduire chacun des traités d'Aristote sont au nombre de six - à moins que l'un des points capitaux soit de lui-même évident: le but, l'utilité, le rang dans l'ordre de lecture, la cause du titre, si le livre provient véritablement du philosophe, la division en chapitres.⁷⁵⁰

Ce passage fait indubitablement référence au propos de la deuxième partie du prologue accompagnant le *Commentaire sur les Catégories* de Philopon.⁷⁵¹ Or, l'exposé sur les points capitaux devant précéder l'étude d'un traité aristotélicien se rencontre chez tous les commentateurs, au moins à partir d'Ammonius. Le passage cité de Philopon témoigne donc tout simplement du fait que notre commentateur - ou le commentateur dont Philopon rapporte les paroles -, s'attend à ce que l'auditeur ou le lecteur de l'exposé sur les *Premiers analytiques* ait

⁷⁵⁰ Ce passage est cité par A. Gudeman (1916), col. 1769 et R. Sorabji (1987), p. 38, note 263, comme témoin de l'antériorité de la rédaction du commentaire aux *Catégories* de Philopon par rapport au commentaire aux *Premiers analytiques*.

⁷⁵¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 7, 1-3 sq.

d'abord reçu cet enseignement, prévu dans le cheminement académique. 2) *In An. prior.*, p. 4, 26-29:

Que ce livre est utile, cela apparaît clairement des propos tenus dans les précédentes études. En effet, si la démonstration est utile à la philosophie, et que ce livre contribue à la démonstration en traitant des syllogismes simples, dont dépendent les démonstrations; il est évident que ce livre aussi est utile à la philosophie.⁷⁵²

Par « les propos tenus dans les précédentes études », Philopon fait probablement référence à l'exposé conventionnel sur l'utilité, dans le commentaire aux *Catégories*, qui montre comment tous les ouvrages de l'*Organon* contribuent à la démonstration, objet des *Seconds analytiques*, où ils trouvent leur point culminant.⁷⁵³ 3) *In An. prior.*, p. 40, lignes 3-4 et 11-15.⁷⁵⁴ Dans le premier passage, Philopon soutient avoir mentionné souvent, ailleurs, que les anciens utilisaient le préfixe ἀντί au sens de ἴσον. On trouve au moins une fois cette affirmation dans son commentaire aux *Catégories*, p. 11, 20. Toutefois, la même affirmation se rencontre, dans le même contexte, chez Ammonius, *In Cat.*, p. 71, 1-2. En outre, le commentaire dit d'Ammonius sur le même passage des *Premiers analytiques*, assure également l'équivalence entre les

⁷⁵² Ce passage est cité par A. Gudeman (1916), col. 1769, 1775, comme témoin de l'antériorité de la rédaction du commentaire aux *Catégories* de Philopon par rapport au commentaire aux *Premiers analytiques*.

⁷⁵³ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 12, 12-16, mais aussi p. 11, 16-33. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 13, 6-11; Simplicius, *In Cat.*, p. 15, 13-22; Olympiodore, *In Cat.*, p. 24, 34 - 25, 4.

⁷⁵⁴ A. Gudeman (1916), col. 1769, 1775 et R. Sorabji (1987), p. 38, note 263, indiquent tous deux la page 40 comme témoin de l'antériorité de la rédaction du commentaire aux *Catégories*

deux préfixes.⁷⁵⁵ Dans le deuxième passage, Philopon nous dit qu'il fut question, dans les *Catégories*, de la réciprocité (ἀντιστροφή) des termes,⁷⁵⁶ lors de l'exposé sur les relatifs, tandis que la conversion (ἀντιστροφή) des propositions du syllogisme est examinée dans le second livre des *Premiers analytiques*. Or, non seulement l'information sur les *Catégories* renvoie tout simplement au traité d'Aristote,⁷⁵⁷ mais le commentaire dit d'Ammonius aux *Premiers analytiques* cite, dans le même contexte et pour les mêmes raisons, et les *Catégories* et les *Premiers analytiques*.⁷⁵⁸ Le passage du commentaire de Philopon aux *Premiers analytiques* ne contient donc rien d'autre qu'un renvoi usuel. 4) *In An. prior.*, p. 272, 31 - 273, 2:

Certains ont cru que l'être s'attribuait comme un genre aux dix catégories. Or, on a montré, dans les *Catégories*, que c'était faux et, qu'au contraire, l'être était un mot homonyme divisé en différentes significations.⁷⁵⁹

Ce passage fait nécessairement référence à un commentaire sur les *Catégories*, puisqu'Aristote, dans le traité, ne montre pas l'homonymie de l'être. On pense au commentaire de Philopon, p. 15, 13-14, même si l'exposé sur l'être qu'on y rencontre est des plus concis. Toutefois, la mention de l'homonymie de l'être à

de Philopon par rapport au commentaire aux *Premiers analytiques*. Ni l'un ni l'autre n'indiquent quelles lignes ils prennent en considération.

⁷⁵⁵ Voir Ammonius, *In An. prior.*, p. 35, 23-24, sur *Premiers analytiques* 25 a 1.

⁷⁵⁶ Affirmation reprise, avec renvoi aux *Catégories*, dans Philopon, *In An. prior.*, p. 423, 2-3.

⁷⁵⁷ Voir *Catégories* 6 b 28 sq.

⁷⁵⁸ Ammonius, *In An. prior.*, p. 35, 11-19, qui concerne, tout comme chez Philopon, *Premiers analytiques* 25 a 1.

ce point des commentaires aux *Catégories*, soit lors de la justification de la préséance des homonymes sur les synonymes dans le traité d'Aristote, est un lieu commun chez les commentateurs.⁷⁶⁰ On remarquera par ailleurs qu'un enseignement plus élaboré sur l'homonymie de l'être se lit chez Ammonius, *In Is.*, p. 81, 16 - 83, 22. 5) *In Phys.*, p. 254, 15-23. Philopon fait ici référence au passage des *Catégories* où Aristote, semblant dire que l'objet de science est antérieur à la science elle-même, donne pour exemple la quadrature du cercle - du moins si elle existe - et la connaissance que nous en avons. Philopon parle évidemment de *Catégories* 7 b 30-33. Toutefois, Philopon ajoute que fut résolue, par le recours aux notions d'acte et de puissance, l'aporie voulant que la quadrature du cercle, ou l'objet de la science, soit, par nature, antérieur à la science. Cette résolution, qui n'appartient pas au traité d'Aristote, se trouve toutefois dans le commentaire aux *Catégories* de Philopon, p. 123, 11 - 124, 14. Toutefois, ici encore, il ne s'agit pas d'un exposé personnel de Philopon. En effet, on rencontre la même résolution chez Ammonius, *In Cat.*, p. 76, 23-30.⁷⁶¹ 6) *In Phys.*, p. 392, 21-26. Le passage est ambigu. Il fait à la fois référence à l'assertion de *Catégories* 15 a 30-31, voulant que l'accroissement du tétragone n'entraîne pas son altération;⁷⁶² et à la méthode d'accroissement du tétragone, exposée, non dans les *Catégories*, mais dans les commentaires aux *Catégories*. Peu importe, puisque cette méthode est elle-même un lieu commun des

⁷⁵⁹ Ce passage est cité par A. Gudeman (1916), col. 1769, 1775, et R. Sorabji (1987), p. 38, note 263, comme témoin de l'antériorité de la rédaction du commentaire aux *Catégories* de Philopon par rapport au commentaire aux *Premiers analytiques*.

⁷⁶⁰ Voir Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 10-12; Ammonius, *In Cat.*, p. 16, 19-20; Simplicius, *In Cat.*, p. 33, 23-24; Olympiodore, *In Cat.*, p. 28, 14-15.

⁷⁶¹ Cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 194, 3-8; Élias, *In Cat.*, p. 214, 31 - 215, 7.

commentaires.⁷⁶³ 7) *In Phys.*, p. 414, 20-25.⁷⁶⁴ Philopon dit qu'il fut mentionné, ἐν Κατηγορίαις, que, pour les êtres composés, τὸ τόδε différait de τὸ τῶδε, comme lorsqu'on dit τὸ ζῶον εἶναι et τὸ ζῶω εἶναι. La distinction est toutefois également un lieu commun des commentaires sur *Catégories* 1 a 5.⁷⁶⁵ 8) *In Phys.*, p. 705, 21-24:

On a dit aussi, dans les *Catégories*, qu'étaient exotériques les exposés qui n'utilisaient pas de démonstration ni ne s'adressaient aux disciples authentiques, mais à la multitude, au moyen d'arguments persuasifs.⁷⁶⁶

L'explication concernant les écrits exotériques ne fait pas partie des *Catégories* elles-mêmes mais apparaît, dans le prologue du commentaire sur les *Catégories* de Philopon, p. 4, 11-22, alors qu'il effectue le classement des écrits d'Aristote. Elle apparaît chez tous les commentateurs d'Alexandrie.⁷⁶⁷ En outre, en disant, *In Phys.*, p. 705, 21, que les discours exotériques sont composés ἐξ ἐνδόξων καὶ πιθανῶν, Philopon utilise un vocabulaire qui n'apparaît pas dans le passage cité de son propre commentaire aux *Catégories*, mais pourtant dans celui dit

⁷⁶² Cf. Philopon, *In De gen. et corr.*, p. 72, 4-9, qui renvoie nommément au propos d'Aristote dans les *Catégories*.

⁷⁶³ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 202, 10 - 203, 21; Ammonius, *In Cat.*, p. 105, 22 - 106, 5; Simplicius, *In Cat.*, p. 430, 5 - 431, 5.

⁷⁶⁴ C'est le premier des deux passages mentionnés par K. Verrycken (1990), p. 250, note 105, pour supposer l'antériorité du commentaire aux *Catégories* de Philopon sur le commentaire à la *Physique*.

⁷⁶⁵ Voir en effet Philopon, *In Cat.*, p. 23, 8-15; Ammonius, *In Cat.*, p. 21, 9-15; Olympiodore, *In Cat.*, p. 37, 19-30. Cf. Élias, *In Cat.*, p. 144, 20-28.

⁷⁶⁶ C'est le second des deux passages mentionnés par K. Verrycken (1990), p. 250, note 105, pour supposer l'antériorité du commentaire aux *Catégories* de Philopon sur le commentaire à la *Physique*.

d'Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 25. 9) *In De gen. et corr.*, p. 132, 5-7. Philopon dit que si, ἐν Κατηγορίαις, les ἀφ' ἐνός et les πρὸς ἕν ont été mentionnés dans la division des homonymes, c'est par manque de précision. De fait, on les retrouve non seulement dans les deux divisions des homonymes du commentaire aux *Catégories* de Philopon, mais dans les divisions exposées par tous les commentateurs.⁷⁶⁸ 10) *In De an.*, 391, 30-38:

Et voici comment nous résolvions cette aporie - je parle de l'aporie qui croit montrer, à partir du parfum de la pomme, que les qualités peuvent être séparées des substrats. Nous disions que le parfum ne s'avance pas de par lui-même hors de la pomme et des choses semblables, mais avec quelque substance. De plus, nous confirmions notre exposé du fait, qu'avec le temps, la pomme se ride; et du fait qu'en posant un linge sur nos narines, nous respirons l'air - car nous ne pouvons vivre sans respirer -, mais sans capter l'odeur, parce que la substance, où se situe l'odorant, est plus dense et ne peut s'infiltrer à travers le linge, alors que l'air s'infiltré.⁷⁶⁹

Dans cet extrait, Philopon ne précise pas où cette résolution fut antérieurement formulée. Il peut toutefois s'agir du commentaire sur les *Catégories*, p. 35, 24 - 36, 13, où se retrouvent en effet tous les points avancés ici. Cependant, tous ces points sont également exposés par Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 15 - 29, 4.

⁷⁶⁷ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 18-27; Olympiodore, *In Cat.*, p. 7, 3-23; Élias, *In Cat.*, p. 114, 16 - 115, 13.

⁷⁶⁸ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 16, 22 - 17, 10; 21, 14 - 22, 14; Ammonius, *In Cat.*, p. 21, 16 - 22, 10; Simplicius, *In Cat.*, p. 31, 22 - 33, 21; Olympiodore, *In Cat.*, p. 34, 7 - 35, 14; Élias, *In Cat.*, p. 139, 29 - 140, 24; Porphyre, *In Cat.*, p. 65, 12 - 67, 32.

L'analyse effectuée ci-dessus nous montre donc qu'aucun renvoi de Philopon, dans ses autres travaux exégétiques, à l'enseignement donné sur les *Catégories* ne s'applique exclusivement à son propre commentaire et n'implique nécessairement l'antériorité de sa rédaction.

Pour la même raison, nous semble-t-il, il faut également éviter de confondre la chronologie des commentaires de Philopon avec l'ordre de lecture des traités d'Aristote proposé dans la tradition scolaire néoplatonicienne. Dans son commentaire sur les *Catégories*, Philopon admet, il est vrai, que le traité est le premier livre de philosophie aristotélicienne à étudier. Mais cette affirmation doit être prise comme un témoignage sur l'enseignement offert aux étudiants en philosophie et non comme un témoignage de l'ordre de rédaction des travaux exégétiques ou d'édition.⁷⁷⁰ Rien d'ailleurs de ce que nous avons vu jusqu'ici ne permet de déterminer à quelle époque Philopon a rédigé son ouvrage. Même s'il est vraisemblable que Philopon ait assisté à l'un des cours d'Ammonius sur le

⁷⁶⁹ Ce passage est invoqué par R. Sorabji (1991), p. 86, comme témoin de la rédaction du commentaire sur les *Catégories* avant celui sur le *De anima*.

⁷⁷⁰ De même, au début de son *Commentaire sur les Catégories*, Simplicius affirme que le traité est le premier des livres d'Aristote à devoir être lu. Il présente également une introduction à ce traité en deux volets, le premier initiant à la philosophie d'Aristote en général, le second dévoilant les points capitaux qui devront précéder chacun des écrits qui seront ultérieurement étudiés. Pourtant, le *Commentaire sur les Catégories* de Simplicius est le dernier en date de ses trois commentaires à Aristote. Simplicius aurait en effet d'abord rédigé son commentaire au traité *Du ciel*, puis celui sur la *Physique*, enfin celui aux *Catégories*. À ce propos, voir P. Tannery (1896), p. 285-286; I. Hadot (1987²), p. 22.

sujet, rien n'empêche qu'il ait retravaillé, plus tard, ses notes de cours personnelles ou encore les notes d'autrui.⁷⁷¹

⁷⁷¹ Cette dernière hypothèse est défendue par L. G. Westerink (1964), p. 530, au sujet du commentaire sur l'*Arithmétique* de Nicomaque. Philopon aurait écrit ce commentaire en révisant et amplifiant l'original d'Asclépius, rédigé d'après l'enseignement d'Ammonius. Voir toutefois É. Évrard (1965).

CHAPITRE TROISIÈME

Regroupement des énoncés du commentaire aux *Catégories* de Philopon sans parallèle apparent dans l'enseignement d'Ammonius

1. *Introduction*

On a vu, dans le chapitre premier, que 40% de la première section du commentaire sur les *Catégories* de Philopon trouvait des correspondances littérales ou approximatives dans celui dit d'Ammonius. Du 60% résiduel,⁷⁷² on pouvait par ailleurs rattacher sans nul doute 6% à l'enseignement d'Ammonius.

Qu'en est-il du 54% qui reste? En quoi consistent les apparents ajouts de Philopon? C'est le but de ce chapitre que de regrouper thématiquement ces passages, afin de déterminer si, malgré la dette de Philopon envers son maître, certains de ces apports permettent d'envisager un désaccord doctrinal fondamental avec Ammonius et favorisent une compréhension unitaire de son oeuvre.

⁷⁷² Qui correspond, dans la traduction, aux passages écrits avec la police de caractères Times.

2. *Regroupement des énoncés de Philopon sans parallèle apparent dans l'enseignement d'Ammonius*

2.1 *Formules de présentation et de transition*

Il faut d'abord mentionner que plusieurs des passages par lesquels le commentaire de Philopon se distingue de celui dit d'Ammonius sont de simples formules de présentation ou de transition.⁷⁷³ Ainsi le début de l'exposé sur le caractère instrumental de la démonstration et sur le cheminement des études de logique: « Pour clarifier l'exposé, ajoutons quelque développement qui nous aidera à établir clairement notre propos. »⁷⁷⁴ Ces passages n'indiquent en rien un désaccord doctrinal de la part de Philopon avec Ammonius.

Par ailleurs, le contenu de ces formules elles-mêmes n'est pas toujours propre à Philopon. Ainsi les lignes introductrices du prologue de Philopon, qui résument le programme de l'enseignement théorique préparatoire à l'étude des traités d'Aristote: « De même qu'en abordant l'*Introduction*, nous disions ce qui s'applique à toute philosophie, puis nous déterminions le but du livre proposé ».⁷⁷⁵ Le commentaire sur les *Catégories* dit d'Ammonius ne contient pas ces précisions, mais les différents commentaires sur l'*Isagoge* s'accordent avec elles.⁷⁷⁶ Encore, les premières lignes du chapitre sur la substance, qui confrontent la présentation préalable des catégories, basée sur des

⁷⁷³ Outre les exemples mentionnés ci-dessous, voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 1, 5-6; 19, 7-9; 21, 14-15; 31, 29 - 32, 3 (ce passage est moins un ajout qu'une approche différente d'Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 26-30); 38, 19-20; 43, 3-5, 9, 10; 58, 7, 9-10; 59, 21; 66, 6.

⁷⁷⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 10, 9-10.

⁷⁷⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 1, 2-3.

exemples, avec les exposés rigoureux qui suivent. Ces lignes ne rencontrent pas de parallèle dans le commentaire anonyme, mais en trouvent un chez Simplicius:

Εἰρηκῶς τὰ συντελοῦντα πρὸς τὴν διδασκαλίαν τῶν κατηγοριῶν διδάξας τε ἡμᾶς προσεχῶς ὁλοσχέρτερον καὶ ὡς ἐπὶ παραδειγματῶν περὶ αὐτῶν τῶν κατηγοριῶν, νῦν τρέπεται ἐπὶ τὴν ἀκριβῆ αὐτῶν ἐξήγησιν...⁷⁷⁷

Πρότερον μὲν ἐν τάξει πάντα τὰ γένη κατηγορήσατο, ὑποτυπωτικῆν αὐτῶν τὴν διδασκαλίαν διὰ παραδειγματῶν ποιησάμενος· νῦν δὲ ἕκαστον προχειρίζομενος τὴν ἀκριβεστέραν ὡς οἷόν τε παράδοσιν αὐτοῦ ποιεῖται...⁷⁷⁸

Les formules de présentation ou de transition par lesquelles le commentaire de Philopon diffère du commentaire anonyme totalisent un peu plus de 1% de la partie dont nous avons offert une traduction.

2.2 Traits d'érudition

Plusieurs autres énoncés présents dans le commentaire de Philopon (soit environ 0,5% de la partie traduite) mais absents de celui dit d'Ammonius correspondent à des traits d'érudition. On les retrouve souvent dans d'autres commentaires sur les *Catégories* - ainsi l'épithète « *ἐπικουρῆς* » qui sert à identifier les hédonistes et la mention de Pyrrhon à la tête des éphectiques.⁷⁷⁹ La plupart du temps, d'ailleurs, il s'agit de lieux communs de l'Antiquité - ainsi la mention de

⁷⁷⁶ Voir ci-dessus la note 42.

⁷⁷⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 49, 5-7.

⁷⁷⁸ Simplicius, *In Cat.*, p. 75, 27-29. Cf. Porphyre, *In Cat.*, p. 88, 2-4.

⁷⁷⁹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 2, lignes 6 et 8, et cf. Simplicius, *In Cat.*, p. 4, lignes 5 et 6.

l'attitude des cyniques envers les rois.⁷⁸⁰ Aucun ne nous semble indiquer un désaccord fondamental entre Philopon et Ammonius.

2.3 Exemples

Il en va de même pour la plupart des exemples.⁷⁸¹ Là où ils ne sont pas identiques - soit environ 3% de la partie traduite du commentaire -, les exemples utilisés par Philopon et l'anonyme peuvent se ressembler, mais différer par quelque détail. Ainsi, pour illustrer les cas où le mot « seul » est pris en contraste avec autre chose, Philopon parle de l'abandon au combat avec seulement une lance, en expliquant que rien n'empêche d'avoir des chaussures et un vêtement, mais en opposant la lance au bouclier ou aux autres armes; tandis que l'anonyme parle d'être abandonné seul au combat, en expliquant que rien n'empêche d'avoir avec soi une lance ou des vêtements, mais en opposant le fait d'être seul à la compagnie d'autres hommes.⁷⁸² Parfois, cependant, les exemples employés par Philopon et l'anonyme diffèrent complètement. Ainsi, Philopon illustre les genres totalement autres en mentionnant la substance et la quantité,

⁷⁸⁰ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 2, 29. Outre les exemples mentionnés, voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 2, 1-5, 13-15, 19-20; 3, 3-4; 4, 14; 8, 30-31; 9, 1-2, 12-14; 12, 19; 17, 30.

⁷⁸¹ Outre les passages mentionnés ci-dessous, voir Philopon, *In Cat.*, p. 1, 20; 9, 18; 13, 18-19, 20-22; 15, 3-4, 19-23; 18, 18, 25-27; 20, 6-9; 21, 16-19; 22, 8-9; 24, 32; 32, 19-20, 24-25; 38, 31; 39, 5-8, 10-11; 40, 8-13; 41, 8; 45, 15, 16; 45, 33 - 46, 1; 59, 22-24; 60, 28, 30, 31 - 61, 3; 61, 11; 63, 29-30; 79, 4-6, 11-12. Remarquez que certains exemples pourraient être considérés comme traits d'érudition et *vice versa*.

⁷⁸² Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 18, 19-21, et Ammonius, *In Cat.*, p. 19, 4-6. La présence de la lance dans les deux exemples est particulièrement intéressante car elle permet, pour le passage concerné, d'établir une opposition entre l'école alexandrine et l'école athénienne. Voir à ce sujet C. Luna (1990), p. 131-132.

l'anonyme en nommant la science et l'animal.⁷⁸³ Ailleurs, il arrive que Philopon complète par un ou plusieurs exemples un exposé qui, chez l'anonyme, n'en contient pas. C'est ainsi qu'il donne pour exemples de sujets d'aide-mémoire spécialisés l'âme et le ciel.⁷⁸⁴

Cependant, nombre des exemples qui apparaissent chez Philopon mais non chez l'anonyme se lisent chez d'autres commentateurs aux *Catégories*. Ainsi, les deux titres que Philopon mentionne pour illustrer les écrits où Aristote s'exprime avec clarté, soit les *Topiques* et les *Météorologiques*, sont également cités, dans le même contexte, par Simplicius et Olympiodore.⁷⁸⁵ Encore, les expressions « Colline d'Arès » et « Roche du Corbeau », choisies par Philopon comme exemples de mots complexes désignant des choses simples, se lisent également chez Olympiodore et chez Élias.⁷⁸⁶

À certaines occasions, il est vrai, Philopon choisit des exemples qui semblent lui être propres. Ainsi, il est seul, parmi les commentateurs sur les *Catégories*, à mentionner la souris marine et la souris terrestre comme illustration

⁷⁸³ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 41, 3, et Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 20.

⁷⁸⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 4, 7. Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 4, 13-14.

⁷⁸⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 6, 21-22 (cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 25 - 7, 6), Simplicius, *In Cat.*, p. 7, 16-17 et Olympiodore, *In Cat.*, p. 11, 23-24.

⁷⁸⁶ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 26, 13; 43, 13; Olympiodore, *In Cat.*, p. 42, 4; Élias, *In Cat.*, p. 145, 33.

d'homonymes.⁷⁸⁷ Force est de constater, même là, que rien ne saurait trahir une différence doctrinale entre Philopon et Ammonius.

2.4 *Remarques débordant ou modifiant les exposés du commentaire anonyme*

Il faut également mentionner un lot de brèves remarques qui s'ajoutent à l'enseignement d'Ammonius - du moins tel que le présente le rédacteur anonyme -, ou le modifient légèrement sans toutefois s'y opposer.⁷⁸⁸

Voici deux exemples de remarques qui apportent une information différente de celle du commentaire anonyme:

Διὰ τί τὴν οὐσίαν ἐκάλεσεν οὐκ
ἐν ὑποκειμένῳ καὶ μὴ
ὑποκείμενον,
εἰ γὰρ ὑπόκειται τοῖς
συμβεβηκόσι πρὸς ὑπαρξιν;

Ὅθεν καὶ ἄξιον ζητῆσαι τίνας
ἐνεκεν οὐκ ἐκάλεσεν αὐτὴν
ὑποκείμενον,
ἀλλὰ τῇ ἀποφάσει
τῆς φωνῆς τῆς σημαίνουσας τὸ
συμβεβηκός.

⁷⁸⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 14, 33; 53, 22-23, et les notes accompagnant la traduction. Un autre exemple original, du moins relativement à ce qu'on lit dans les autres commentaires sur les *Catégories*, se rencontre *In Cat.*, p. 3, 23-24, où seul Philopon, parmi les commentateurs sur les *Catégories*, mentionne, comme écrits particuliers d'Aristote, les lettres à Alexandre sur la royauté et les colonies. Pour d'autres exemples d'écrits aristotéliens, voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 3, 24-28; 5, 1-7, 11-12 et le tableau comparatif de I. Hadot (1990), p. 65. Voir également Philopon, *In Cat.*, p. 23, 23-30, qui seul donne, pour exemple de verbe synonyme, « altérer ».

⁷⁸⁸ Aux exemples mentionnés ci-dessous, on peut ajouter Philopon, *In Cat.*, p. 3, 25-26, 28-29; 5, 25-29; 6, 19-21; 7, 31 - 8, 1; 8, 32-33; 9, 3-4, 6-11; 10, 19-21; 12, 26-27, 35; 13, 2, 4-5, 16-17, 28-29; 15, 9-10, 24-27; 15, 34 - 16, 1; 17, 27-28; 18, 23-24; 19, 24-25; 19, 30 - 20, 2; 20, 9-12; 22, 3-4; 23, 6-8, 13-15; 28, 10-17; 29, 3-4, 9-10, 15, 17-19; 31, 7-9; 33, 10-12, 15-17, 31; 39, 3-5, 13-14; 40, 5-7; 41, 3-4, 22-23; 42, 13-22, 26-29; 43, 6-8, 16-17; 44, 4-6; 45, 8-10, 26-29; 46, 5; 49, 10-16, 19-20; 50, 1-18; 52, 13-14; 52, 34 - 53, 3; 58, 8; 60, 28 - 61, 7; 61, 23-30; 63, 22-25; 63, 27-32; 64, 1-3; 73, 2-3; 75, 2-3, 9-10.

ἐροῦμεν...⁷⁸⁹

Ζητοῦσι δὲ τί δὴ ποτε τὴν
τιμιωτέραν τῶν κατηγοριῶν, τὴν
οὐσίαν, δι' ἀποφάσεως ὠρίσατο,
εἴπερ τῶν καταφάσεων
ἀτιμότερας εἶναι φάμεν τὰς
ἀποφάσεις.

λέγομεν οὖν ὅτι
τούναντίον μὲν οὖν οἱ δι'
ἀποφάσεως ὀρισμοὶ μᾶλλον
σεμνύνουσι τὸ ὑποκείμενον·
οὕτω γοῦν καὶ τὸ θεῖον σημᾶναι
βουλόμενοι...⁷⁹¹

ἐροῦμεν...⁷⁹⁰

Ζητοῦσι δὲ τινες τί δὴ ποτε
δι' ἀποφάσεων τὸ τιμιώτερον
ὠρίσατο, εἴπερ τῶν καταφάσεων
εἰσιν αὐταὶ ἀτιμότεραι.

φάμεν οὖν ὅτι οὐδὲν
ἄτοπον·

καὶ γὰρ ἡμεῖς τὸ θεῖον σημᾶναι
βουλόμενοι...⁷⁹²

Plus nombreuses sont les remarques qui forment de petits suppléments à l'intérieur de passages qui s'apparentent à ce qu'on lit chez l'anonyme. Ainsi, dans le prologue, après l'identification du premier point devant introduire à la philosophie d'Aristote, soit la dénomination des écoles philosophiques, Philopon précise qu'il s'agit de connaître de quelle école était le philosophe.⁷⁹³ Encore, dans le chapitre premier, après avoir affirmé, tout comme l'anonyme, que *plátanos* et *plataínistos*, parce qu'ils désignent la même chose, ne sont pas des paronymes, Philopon ajoute que le second terme appartient au langage poétique.⁷⁹⁴ Ainsi aussi, dans le chapitre deuxième:

⁷⁸⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 29, 14-15.

⁷⁹⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 20 - 26, 1.

⁷⁹¹ Philopon, *In Cat.*, p. 51, 24-28.

⁷⁹² Ammonius, *In Cat.*, p. 36, 23-25.

⁷⁹³ Philopon, *In Cat.*, p. 1, 8-9.

⁷⁹⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 24, 33-34.

ἀλλ' εἰ μὲν ταύταις ταῖς φωναῖς ἐχρήσατο ὁ Ἀριστοτέλης, σαφὲς ἂν ᾦν τὸ λεγόμενον, ὁ δὲ τὴν ἀσάφειαν ἐπιτηδεύων διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν ἑτέροις ἐχρήσατο ὀνόμασιν, οἰκειότεροις

μὲν τῇ τῶν σημαινομένων φύσει, ἀσυνήθεσι δὲ τοῖς πολλοῖς καὶ ταύτῃ ἀσαφεστέροις.

τὸ μὲν οὖν συμβεβηκὸς καλεῖ...⁷⁹⁵

ἀλλ' εἰ μὲν ταύταις ταῖς φωναῖς ἐχρήσατο ὁ Ἀριστοτέλης, σαφὲς ἂν ᾦν τὸ λεγόμενον· ἑτέροις δὲ ὀνόμασιν ἐκέχρητο διὰ τὸ τὴν ἀσάφειαν ἐπιτηδεύειν, ὡς εἴρηται, καὶ διὰ τὸ βούλεσθαι αὐτὸν οἰκειότεροις ὀνόμασι χρῆσθαι.

ἐκάλεσε δὲ τὸ καθόλου...⁷⁹⁶

dans le chapitre troisième:

λέγεται γὰρ ἕτερα ἢ τὰ πάντη διεστηκότα ἀλλήλων, ὡς ἡ οὐσία καὶ τὸ ποσόν, ἢ τὰ μὴ πάντη κεχωρισμένα

ἀντιδιηρημένα μέντοι ἀλλήλοις ἀπὸ τῆς αὐτῆς διαιρέσεως, οἷς τὸ πτηνὸν καὶ τὸ ἔνυδρον...⁷⁹⁷

λέγεται γὰρ ἕτερα ἢ τὰ πάντη διεστηκότα ἀλλήλων, ὡς ἡ ἐπιστήμη καὶ τὸ ζῶον, καὶ τὰ μὴ πάντη κεχωρισμένα,

οἷς τὸ πτηνὸν καὶ τὸ ἔνυδρον...⁷⁹⁸

dans le chapitre quatrième:

Τὰ πολλὰ τῶν βιβλίων καὶ δοκοῦντα καλῶς ἔχειν οὐκ ἔχει τὸ ἢ ἀποφάσει,

ἀλλὰ μόνον τὸ ἐν οὐδεμιᾷ καταφάσει λέγεται·

εἰ γὰρ κατάφασιν οὐ σημαίνει οὐδεμία τῶν κατηγοριῶν, πολλῶν μᾶλλον οὐδὲ ἀπόφασιν, ἐπειδὴ δέεται καὶ τοῦ ἀρνητικοῦ μορίου

Τὰ πολλὰ τῶν βιβλίων τὰ καλῶς δοκοῦντα ἔχειν οὐκ ἔχει ἢ ἀποφάσει·

εἰ γὰρ κατάφασιν οὐδεμία τῶν κατηγοριῶν σημαίνει, πολλῶν μᾶλλον οὐδὲ ἀπόφασιν, ἐπειδὴ δέεται ἑτέρου ἀρνητικοῦ μορίου

⁷⁹⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 29, 1-5.

⁷⁹⁶ Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 13-16.

⁷⁹⁷ Philopon, *In Cat.*, p. 41, 2-5.

⁷⁹⁸ Ammonius, *In Cat.*, p. 31, 19-21.

καὶ μᾶλλον ὑποπτεύσει τις <τὸ>
ποιεῖν
<ἢ> τινὰ τῶν ἄλλων
κατηγοριῶν
κατάφασιν εἶναι, ἥπερ
ἀπόφασιν.⁷⁹⁹

καὶ μᾶλλον ὑποπτεύσει τις <τὸ>
ποιεῖν
κατάφασιν δηλοῦν ἢ
ἀπόφασιν.⁸⁰⁰

ou encore dans le chapitre cinquième:

Ποιησάμενος τὴν κατὰ βάθος τῶν
οὐσιῶν διαίρεσιν, τοῦτ' ἔστι τὴν
ἀπὸ τῶν ἀτόμων ἐπὶ τὸ εἶδος καὶ
ἀπὸ τούτου ἐπὶ τὸ γένος,
καὶ εἰπὼν
τὴν μὲν εἶναι πρώτην τὴν δὲ
δευτέραν, τῆς δὲ δευτέρας τὴν μὲν
μᾶλλον οὐσίαν τὴν δὲ ἥττον,

νῦν ποιεῖται τὴν κατὰ πλάτος
αὐτῶν διαίρεσιν καὶ παρα-
βολὴν...⁸⁰¹

Διεξελεθὼν τὴν κατὰ βάθος τῆς
οὐσίας ἐξέτασιν, τοῦτ' ἔστι τὴν
ἀπὸ τῶν ἀτόμων ἐπὶ τὸ εἶδος καὶ
ἀπὸ τοῦ εἶδους ἐπὶ τὸ γένος,

νῦν βούλεται ὡς περ κατὰ πλάτος
τὴν παραβολὴν ποιήσασθαι...⁸⁰²

ou encore sur *Catégories* 3 a 31:

Τοῦτ' ἔστιν εἰ καὶ ἐλέγομεν ἔν
τινι εἶναι τὰ συμβεβηκότα, ἀλλ'
οὐχ ὡς μέρος ἐν ὅλῳ· εἰ μὲν γὰρ
πᾶν τὸ ἐν τινι ἀνάγκη ἦν ἐν
ὑποκειμένῳ εἶναι, καὶ τὰ μέρη
τῶν οὐσιῶν ἐν τινι ὄντα (ἐν γὰρ
τῷ ὅλῳ εἰσίν) ἐν ὑποκειμένῳ ἂν
ἦσαν· νῦν δὲ τοῦ ἐν τινι
καθολικωτέρου ὄντος τὸ μὲν τῶν
ἐν τινι ὡς ἐν ὑποκειμένῳ ἔστι τὸ
δὲ ὡς μέρος ἐν ὅλῳ τὸ δὲ κατ'

Τοῦτό ἐστι τὸ λεγόμενον· τὰ
συμβεβηκότα εἰ καὶ ἐν τινί ἐστιν,
οὐχ ὡς τὰ μέρη τῶν οὐσιῶν.

ἀλλ'
εἴρηται πῶς ἐν τινί ἐστιν ἐκεῖνα,
ὅτι οὐχ ὡς μέρος ἐν ὅλῳ.⁸⁰⁴

⁷⁹⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 46, 8-13.

⁸⁰⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 34, 29 - 35, 2.

⁸⁰¹ Philopon, *In Cat.*, p. 60, 22-26.

⁸⁰² Ammonius, *In Cat.*, p. 43, 4-6.

ἄλλον τοῦ ἔν τινι τρόπον.⁸⁰³

Nous dirions que ces remarques, qui distinguent le texte de Philopon du commentaire anonyme, constituent environ 5% des quatre-vingt-trois premières pages.

2.5 *Développements débordant les exposés du commentaire anonyme*

Le reste du texte de Philopon, soit 45,5% de la partie étudiée, est constitué de développements plus imposants que les remarques mentionnées ci-dessus. Ces développements, bien qu'absents du commentaire anonyme, s'inscrivent eux aussi, dans l'ensemble, dans la lignée d'Ammonius. Pour nombre d'entre eux, l'originalité de Philopon ne semble pas dépasser l'organisation de la matière ou le prolongement de la pensée d'Ammonius. Ils ne remettent pas en question ses enseignements.⁸⁰⁵

Par exemple, au début de l'examen du deuxième point capital introduisant à la philosophie d'Aristote, Philopon donne, dans un résumé d'une dizaine de lignes, le classement des écrits généraux.⁸⁰⁶ Ce résumé est propre à

⁸⁰³ Philopon, *In Cat.*, p. 69, 14-19.

⁸⁰⁴ Ammonius, *In Cat.*, p. 47, 15-17.

⁸⁰⁵ Outre les passages décrits par la suite, voir Philopon, *In Cat.*, p. 9, 34 - 10, 7; 12, 3-9; 15, 30-32; 16, 6-10; 30, 31 - 31, 4; 31, 9-14; 35, 31-36, 2; 36, 6-11; 41, 8-21; 42, 1-9; 44, 9 - 45, 4; 48, 7-13; 51, 29 - 52, 5; 52, 19-34; 55, 11-22; 56, 7-26; 60, 10-14; 61, 11-17; 62, 5 - 63, 9; 73, 7-15; 76, 9 - 77, 9; 77, 34 - 78, 4; 78, 7-11; 81, 14-22 (qui n'est en fait qu'une longue citation d'Aristote); 81, 27 - 82, 1; 82, 11-23.

⁸⁰⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 3, 11-21.

Philopon, mais contient les mêmes divisions qu'il approfondira dans la suite de son texte et qu'on rencontre dans le commentaire dit d'Ammonius.⁸⁰⁷ Philopon ne fait donc ici qu'organiser différemment la matière.

Dans certains cas, Philopon semble emprunter à Ammonius la structure de l'exposé, mais se permettre des ajouts d'une certaine étendue. Prenons le passage où il explique pourquoi Aristote a nommé, dans les *Catégories*, la substance « pas dans un substrat » et non tout simplement « substrat ».⁸⁰⁸ Philopon suit de toute évidence Ammonius⁸⁰⁹ et donne comme lui trois raisons: 1. le mot « substrat » ne s'applique pas à toute substance, puisque la substance divine n'est pas un substrat; 2. seules les divisions selon la contradiction, telle « dans un substrat » et « pas dans un substrat », englobent tous les êtres; 3. le mot « substrat » a plusieurs acceptions. Pourtant, l'explication qui est allouée à la deuxième raison couvre, chez l'anonyme,⁸¹⁰ sept lignes, tandis que Philopon lui en consacre trente-huit.⁸¹¹ La raison en est que, pour montrer que seule l'opposition selon la contradiction est en mesure d'englober tous les êtres, l'anonyme lui compare exclusivement des exemples de contraires, tandis que Philopon est plus exhaustif. D'une part, il met à l'épreuve l'opposition suivant l'état et la privation et celle des relatifs et, d'autre part, il ne se limite pas à des exemples, mais distingue nettement les différents modes d'opposition. Il n'est donc pas exclu que le développement apporté par Philopon

⁸⁰⁷ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 3, 8 - 5, 14, et Ammonius, *In Cat.*, p. 3, 20 - 5, 30.

⁸⁰⁸ Philopon, *In Cat.*, p. 29, 14 - 31, 9.

⁸⁰⁹ Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 20 - 26, 16.

⁸¹⁰ Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 3-10.

⁸¹¹ Philopon, *In Cat.*, p. 29, 19 - 30, 24.

lui soit personnel. D'autant plus que, même si le problème de l'utilisation, par Aristote, de l'expression « pas dans un substrat » pour désigner la substance est examiné, outre par Philopon et Ammonius, par Simplicius, Olympiodore et Éliás,⁸¹² aucun commentateur n'accorde à la contradiction un développement aussi imposant que lui. Néanmoins, il est clair que s'il y a quelque originalité, elle ne fait que prolonger la ligne directrice dessinée par le maître.

Il en va de même pour l'enquête sur le mode de division de la substance utilisé par Aristote dans les *Catégories*. L'exposé consacré à ce sujet, dans le commentaire dit d'Ammonius, comprend vingt-trois lignes; celui de Philopon, cinquante-deux. Pourtant, Philopon examine, pour les rejeter, les mêmes trois modes de division que l'anonyme: la division d'un genre en ses espèces, d'un tout en ses parties, d'un homonyme en ses différentes significations; et conclut pareillement que tout compte fait Aristote ne soumet pas la substance à une quelconque division, mais propose plutôt un certain ordre (τάξις) parmi les substances.

Ἄξιον δὲ ζητῆσαι [...] ποίῳ τρόπῳ
κέχρηται διαιρέσεως ἐν τῇ οὐσίᾳ·
τῶν γὰρ διαιρουμένων τὰ μὲν ὡς
γένος εἰς εἶδη διαιροῦνται [...], τὰ
δὲ ὡς ὅλον εἰς μέρη [...], τὰ δὲ ὡς
ὁμώνυμος φωνῆ εἰς διάφορα
σημαινόμενα

[3 lignes].

Ἄξιον δὲ ζητῆσαι [...] ποίῳ τρόπῳ
κέχρηται διαιρέσεως ἐν τῇ οὐσίᾳ·
τῶν γὰρ διαιρουμένων τὰ μὲν ὡς
γένος εἰς εἶδη διαιρεῖται, τὰ δὲ
ὡς ὅλον εἰς μέρη, τὰ δὲ ὡς φωνῆ
ὁμώνυμος εἰς διάφορα σημαίνόμε-
να.

⁸¹² Simplicius, *In Cat.*, p. 44, 29 - 45, 6; Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 1-4 et 13-34; Éliás, *In Cat.*, p. 148, 3-18.

⁸¹³ Philopon, *In Cat.*, p. 53, 18 - 55, 2. Les chiffres entre crochets indiquent le nombre de lignes par lequel le texte de Philopon dépasse celui dit d'Ammonius. Lorsque les ajouts ne totalisent pas une ligne, nous avons mis trois points entre crochets

φαμὲν οὖν ὅτι πρῶτον μὲν οὐκ ἔστιν ἡ διαίρεσις αὐτῆ τῶν ὡς γένος εἰς εἶδη διαιρουμένων·

[5 lignes]

οὐδὲν εἶδος ἕτερον εἶδος περιέχειν δύναται τῶν κατὰ τὴν αὐτὴν διαίρεσιν ἀντιδιαιρεθέντων ἀλλήλοις·

[3 lignes].

ἀλλ' οὐδὲ ὅλως οὕτως διαιρεῖν δυνατόν ὡς θάτερον ἐν θατέρῳ περιέχεσθαι. οἷον ὅτι τοῦ ζώου τὸ μὲν ἄλογον τὸ δὲ ἵππος· περιέχεται γὰρ ἐν τῷ ἀλόγῳ καὶ ὁ ἵππος· [...] λέγομεν δὲ τοῦ ζώου τὸ μὲν ἄλογον εἶναι τὸ δὲ λογικόν,

[2 lignes].

ἐνταῦθα μέντοι γε ἡ δευτέρα οὐσία τὴν πρώτην περιέχει·

[2 lignes].

ἀλλὰ μὴν οὔτε ὡς ὅλον εἰς μέρη [...] οὐδὲ γὰρ οἷόν τε

[2 lignes]

τῆς χειρὸς τὸν μὲν ἐστὶ χεῖρ τὸ δὲ δάκτυλος· περιέχεται γὰρ ἐν τῇ χειρὶ καὶ ὁ δάκτυλος.

[13 lignes].

ἀλλ' οὐδὲ ὡς ὁμώνυμος φωνὴ εἰς διάφορα σημαίνοντα· ἡ γὰρ τοιαύτη διαίρεσις τοῦ ὀνόματος μεταδιδούσα μόνον τοῦ αὐτοῦ τοῖς τμήμασι τῆς τοῦ πράγματος κοινωνίας οὐ μεταδίδωσιν [...]. ἐνταῦθα μέντοι γε ἔστι τις κοινωνία τῆς τε πρώτης καὶ τῆς δευτέρας οὐσίας καὶ κατὰ τὸν ὀρισμὸν [...]. τί οὖν φαμεν; ὅτι οὐ ἔστι διαίρεσις ὅλως ἢ ἐνταῦθα ἡμῖν παραδιδόμενη, τάξις

[4 lignes].⁸¹³

καὶ φαμὲν ὅτι πρῶτον μὲν οὐχ ὡς γένος εἰς εἶδη.

ὅτι οὐδέποτε τῶν διαιρεθέντων εἰδῶν τὸ ἐν περιέχει τὸ ἕτερον·

οἷον τοῦ ζώου τὸ μὲν λογικόν τὸ δὲ ἄλογον, οὐ δύναμεθα δὲ εἰπεῖν τοῦ ζώου τὸ μὲν ἄλογον τὸ δὲ ἵππος· περιέχεται γὰρ ὑπὸ τοῦ πρώτου τὸ δεύτερον.

οὕτω γοῦν καὶ ἡ πρώτη οὐσία ὑπὸ τῆς δευτέρας περιέχεται.

ἀλλὰ μὴν οὐδ' ὡς ὅλον εἰς μέρη διαιρεῖται· οὐδὲ γὰρ οἷόν τε

εἰπεῖν τοῦ ὄλου τὸ μὲν χεῖρ τὸ δὲ δάκτυλος· περιέχεται γὰρ ὁμοίως καὶ ἐν τῇ χειρὶ ὁ δάκτυλος [...]

ἀλλὰ μὴν οὐδ' ὡς φωνὴ ὁμώνυμος εἰς διάφορα σημαίνοντα· διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν· [4 lignes] ἄλλως τε ἐπὶ τῶν διαιρουμένων ὡς φωνὴ ὁμώνυμος εἰς διάφορα σημαίνοντα μόνη ἢ ὁμωνυμία εὐρίσκειται, οὐ μέντοι καὶ κοινωνία ὀρισμοῦ, ἐπὶ δὲ τῆς πρώτης καὶ δευτέρας οὐσίας οὐ μόνον κοινωνία ὀνοματός ἐστίν, ἀλλὰ καὶ ὀρισμοῦ· [4 lignes] φαμεν οὖν ὅτι τάξιν παραδίδωσιν αὐτῆς, οὐκέτι δὲ καὶ διαίρεσιν.⁸¹⁴

On voit que l'exposé de l'anonyme se retrouve presque mot pour mot dans le développement de Philopon, mais entrecoupé de remarques ou de

⁸¹⁴ Ammonius, *In Cat.*, p. 37, 22 - 38, 22.

développements supplémentaires. Il n'est pas impossible que Philopon prenne quelque initiative personnelle. Mais encore une fois, s'il y a quelque originalité, c'est pour développer ou préciser la pensée d'Ammonius.⁸¹⁵

D'autres développements, tout comme ceux qui précèdent, s'ajoutent à un exposé qui trouve un parallèle dans le commentaire anonyme, mais plus spécifiquement à la fin de ce parallèle. Ainsi, à propos de *Catégories* 2 b 7:

Σύγκρισιν ποιείται τῶν δευτέρων οὐσιῶν πρὸς ἀλλήλας, τοῦ τε εἶδους καὶ τοῦ γένους, καὶ φησι μάλλον εἶναι οὐσίαν τὸ εἶδος τοῦ γένους, καὶ δείκνυσι τοῦτο διὰ δύο ἐπιχειρημάτων, ἐνὸς μὲν ἀπὸ τῆς σχέσεως τῆς πρὸς τὴν πρώτην οὐσίαν, τοῦτ' ἐστὶ τῆς ἐγγύτητος τῆς πρὸς αὐτήν, ἐτέρου δὲ ἀπὸ τῆς ἀναλογίας. καὶ ἀπὸ μὲν τῆς σχέσεως τῆς πρὸς τὴν πρώτην οὐσίαν, ὅτι ἐγγύτερον τὸ εἶδος τῆς πρώτης οὐσίας, τοῦτ' ἐστὶ τῶν ἀτόμων, ἢ περ τὸ γένος· ἐκ δὲ τῆς ἀναλογίας, ὅτι ὡς ἔχει ἡ πρώτη οὐσία πρὸς τὸ εἶδος, οὕτως τὸ εἶδος πρὸς τὸ γένος· εἰ γὰρ πρώτην αὐτήν ἐκαλέσαμεν, διότι πᾶσι τοῖς μετ' αὐτήν χρεῖαν παρέχει, τοῖς μὲν πρὸς ὑπαρξιν τοῖς δὲ πρὸς κατηγορίαν, εἰκότως καὶ τὸ εἶδος μάλλον οὐσία τοῦ γένους κληθήσεται ὑποκείμενον αὐτῷ πρὸς κατηγορίαν· μὴ ὄντος γὰρ εἶδους οὐκ ἔχει τὸ γένος κατὰ τινος κατηγορηθῆναι· διὰ μέσου γὰρ αὐτοῦ καὶ τῶν ἀτόμων

Nūn σύγκρισιν ποιείται τῶν δευτέρων οὐσιῶν πρὸς ἀλλήλας, τοῦ τε εἶδους καὶ τοῦ γένους, καὶ ἀπὸ δύο ἐπιχειρημάτων δείκνυσι μάλλον οὐσίαν τὸ εἶδος ἢ τὸ γένος· ἐνὸς μὲν ἀπὸ τῆς σχέσεως τῆς πρὸς τὴν πρώτην οὐσίαν, τοῦτ' ἐστὶ τῆς ἐγγύτητος (ἐγγύτερον γὰρ τὸ εἶδος τῆς πρώτης ἢ γουν μερικῆς οὐσίας ἢ περ τὸ γένος), ἐτέρου δὲ ἀπὸ τῆς ἀναλογίας, ὡς ἔχει ἡ πρώτη οὐσία πρὸς τὸ εἶδος, οὕτως καὶ τὸ εἶδος πρὸς τὸ γένος.⁸¹⁷

⁸¹⁵ Voir aussi les longs développements, absents du commentaire anonyme, mais accordés par Philopon aux différences: *In Cat.*, p. 64, 11-22; 64, 27 - 65, 7; 65, 7 - 66, 5; 66, 19-25; 66, 28 - 67, 7; 67, 18 - 68, 9; 70, 10-14; 70, 23 - 71, 13; 73, 16-21. Encore une fois, les exposés de Philopon incorporent, parfois littéralement, l'enseignement d'Ammonius. D'ailleurs, Philopon s'accorde avec ce dernier pour reconnaître le statut substantiel des différences.

κατηγορείται.⁸¹⁶

2.6 *Divergences entre Philopon et l'anonyme et parallèles entre Philopon et d'autres commentateurs des Catégories*

Il faut signaler certains cas où Philopon apporte, à certaines difficultés, des solutions différentes de celles de l'anonyme.

Ainsi en ce qui concerne une aporie soulevée relativement à *Catégories* 1 a 24-25: « Et par « dans un substrat » j'entends ce qui est en quelque chose, mais ne s'y trouve pas en tant que partie ni ne peut être, séparé de ce en quoi il est ». Pour Philopon, cet énoncé est constitué d'un élément analogue à un genre et deux éléments tenant lieu de différences.⁸¹⁸ Pour lui, ce qui tient lieu de différences permet d'isoler ce qui est dans un substrat de toutes les autres façons possibles,⁸¹⁹ pour une chose, d'être en autre chose, dont le fait d'être dans un lieu ou un temps. Philopon revient pourtant, en fin d'exposé, sur la question du lieu et du temps afin de résoudre une aporie soulevée à leur sujet.⁸²⁰ Selon cette aporie, l'énoncé d'Aristote ne comprend pas seulement les accidents mais aussi les corps. Ainsi, Socrate est dans un lieu et dans un temps. On peut donc dire qu'il est en quelque chose. Or, Socrate ne se trouve pas dans

⁸¹⁶ Philopon, *In Cat.*, p. 59, 5-17.

⁸¹⁷ Ammonius, *In Cat.*, p. 41, 19-24.

⁸¹⁸ Voir ci-dessus planche 4. L'exposé de Philopon sur « en quelque chose » se trouve *In Cat.*, p. 31, 29 - 36, 13.

⁸¹⁹ Voir ci-dessus planche 5.

⁸²⁰ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 33, 8-31.

le lieu ou le temps en tant que partie, puisqu'il n'est pas une partie du lieu, ni Socrate ne peut-il être séparé du lieu ou du temps. Socrate remplit donc toutes les conditions requises pour être compris dans l'énoncé d'Aristote. Socrate serait donc lui aussi dans un substrat. Mais, en définissant ce qui est dans un substrat, Aristote a défini l'accident. Ainsi, puisque Socrate est également compris dans l'énoncé définitionnel d'Aristote, Socrate se trouve alors être au nombre des accidents. Or, si l'on refuse d'admettre que Socrate est un accident, du moins faudra-t-il conclure que l'énoncé d'Aristote ne réussit pas à délimiter l'accident, parce qu'en comprenant également les corps, il s'avère trop vaste.

Philopon résout cette aporie en s'appuyant sur ce qui, selon lui, tient lieu de seconde différence dans l'énoncé aristotélicien, soit: « ne peut être, séparé de ce en quoi il est ». En effet, il nous dit que pour l'accident il est impossible d'exister, séparé de ce en quoi il est, parce qu'au moment même où il est séparé, il est également détruit. L'énoncé aristotélicien lui convient donc. Quant au corps, l'énoncé ne saurait lui convenir. En effet, poursuit Philopon, même s'il était séparé de tout lieu, le corps n'en existerait pas moins. Car le corps en tant qu'il est corps, n'a pas besoin d'un lieu ou d'un temps pour sa subsistance propre, mais il possède plutôt le lieu et le temps comme corollaire; de même que celui qui marche dans la lumière produit de l'ombre, sans que celle-ci soit nécessaire à son existence. Par contre, en ce qui concerne l'accident, le corps contribue à sa subsistance elle-même. Sans celui-ci, l'accident ne peut exister.

Philopon ajoute par ailleurs qu'il n'est pas nécessaire pour tout corps de se trouver effectivement dans un lieu. Aristote, nous dit-il, a défini le lieu

comme la limite de ce qui enveloppe suivant laquelle il enveloppe ce qui est enveloppé. Or, poursuit Philopon, si tel est le lieu, on peut dire que la sphère fixe ne se trouve dans aucun lieu. En effet, - et ici Philopon fait allusion à *Du ciel*, 278 b 21 - 279 a 18, Aristote a prouvé qu'à l'extérieur de la sphère fixe il n'y a rien pour jouer le rôle de contenant, ni lieu, ni temps, ni corps, ni vide, ni rien d'autre. De sorte que la sphère fixe ne se trouve dans aucun lieu et dans aucun temps.

La solution offerte par Philopon à l'aporie du lieu, et du temps, rejoint celle de l'auteur anonyme du commentaire sur les *Catégories* rédigé d'après l'enseignement d'Ammonius.⁸²¹ Ce dernier mentionne en effet que le lieu est un corollaire des corps et il fournit également l'exemple de l'ombre du corps produite par la lumière. L'anonyme n'insiste toutefois pas, comme Philopon, sur la possibilité de trouver un corps effectivement séparé de tout lieu, et il ne fait pas mention de la sphère fixe.⁸²² Cependant, il soutient en outre qu'il est possible à Socrate de quitter le lieu dans lequel il se trouve d'abord, pour se transporter dans un autre lieu, tout en demeurant Socrate, mais que, contrairement au rapport de Socrate au lieu, l'accident est détruit lorsqu'il est séparé de son substrat. La différence entre Socrate dans un lieu et l'accident dans

⁸²¹ Ammonius, *In Cat.*, p. 27, 17-30. L'exposé d'Ammonius ne concerne cependant que le lieu.

⁸²² À notre connaissance, aucun commentateur autre que Philopon ne donne cette solution.

un substrat tient donc en ceci: Socrate n'est pas rattaché à un lieu particulier, tandis que l'accident appartient à un substrat particulier.⁸²³

Pourquoi Philopon omet-il cette solution d'Ammonius pour en offrir une nouvelle? Peut-être parce qu'il a cru qu'elle entraînait en contradiction avec une des solutions apportées par Ammonius à une autre aporie, toujours en relation avec l'expression « en quelque chose », soit l'aporie des accidents séparables.⁸²⁴ Cette aporie accuse l'énoncé aristotélicien d'être trop étroit, en attaquant précisément la deuxième différence de l'énoncé, soit ἀδύνατον χωρὶς εἶναι τοῦ ἐν ᾧ ἐστίν. L'accident, dit Aristote, ne peut être séparé de ce en quoi il est. Or, lui oppose-t-on, le parfum est un accident et pourtant, une fois séparé, il existe encore. La preuve en est que le parfum de la pomme parvient jusqu'à nous, même alors que la pomme est éloignée. Donc, le parfum de la pomme, bien qu'il soit un accident, peut être séparé de la substance de la pomme. L'énoncé aristotélicien n'est donc pas exhaustif.

⁸²³ Cette solution est déjà présente chez Porphyre, *In Cat.*, p. 79, 12-22. L'accident, dit-il, qui est dans un certain corps (ἐν τινι σώματι), ne peut abandonner (οὐ δύναται ἀπολιπεῖν) ce corps (τοῦτο τὸ σῶμα) pour être dans un autre corps; tandis que Socrate, s'il ne peut être séparé (οὐ χωρίζεται) du lieu, peut être séparé de tel lieu (τοῦδε...τοῦ τόπου). C'est-à-dire que Socrate est toujours (ἀεὶ) dans un lieu, mais qu'il peut abandonner (ἀπολιπὼν) un premier lieu pour être dans un autre lieu. Mais ce qui est dans un substrat (ἐν ὑποκειμένῳ) n'abandonne d'aucune manière ce en quoi il est.

Hormis Ammonius, les commentateurs ultérieurs semblent avoir délaissé cette solution.

⁸²⁴ Sur la possible contradiction, voir J. Ellis (1990), particulièrement p. 292. Sur l'aporie des accidents séparables, voir Ammonius, *In Cat.*, p. 28, 8 29, 4.

À l'aporie des accidents séparables, Ammonius offre deux solutions.⁸²⁵ Aristote, nous dit-il, n'a pas dit que l'accident ne peut être séparément de ce en quoi il était, mais de ce en quoi il est. Ainsi, le parfum, parce qu'il est un accident, ne peut exister séparé de ce en quoi il est, soit la substance. Mais il peut exister séparé de ce en quoi il était puisqu'il peut être tantôt dans la pomme tantôt dans l'air. Cette première solution semble mettre l'accent sur la possibilité pour l'accident de changer de substrat, bien qu'il lui soit impossible d'exister sans un substrat. La deuxième solution apportée par Ammonius suppose quant à elle que le parfum de la pomme n'est pas transféré de la pomme à l'air, mais s'avance vers nous avec un peu de la substance de la pomme.

L'aporie des accidents séparables pouvait être résolue de plusieurs façons. Il n'est pas impossible que Philopon ait jugé que la première résolution entraînait en contradiction avec la solution apportée par Ammonius à l'aporie des corps dans le lieu. En effet, lors de cette aporie Ammonius soutenait que la différence entre Socrate dans un lieu et l'accident dans un substrat tient en ce que Socrate n'est pas rattaché à un lieu particulier, tandis que l'accident appartient à un substrat particulier.

Si l'hypothèse est juste, on peut voir dans l'apport de Philopon une initiative personnelle pour déjouer cette apparente contradiction. Philopon ne serait donc pas un auditeur passif d'Ammonius ou un lecteur passif de son

⁸²⁵ Notons que ce sont les mêmes solutions qu'empruntera Philopon, *In Cat.*, p. 35, 10 - 36, 13. Voir toutefois Philopon, *In De an.*, p. 390, 25 - 392, 33.

enseignement. Néanmoins, l'effort de Philopon, même dans ce cas, doit se comprendre comme une prolongation de l'enseignement du maître. Rien ne laisse supposer une volonté de s'en démarquer doctrinalement.

Dans l'exemple ci-dessus examiné, la solution que Philopon substitue à celle d'Ammonius ne se lit que chez lui. Dans plusieurs cas cependant, Philopon adopte une position différente de celle de l'anonyme, mais similaire à celle d'Olympiodore.

Par exemple, on a vu que Philopon suivait la structure de l'exposé d'Ammonius pour expliquer pourquoi Aristote nommait, dans les *Catégories*, la

substance « pas dans un substrat » et non tout simplement « substrat ».⁸²⁶ Philopon donne comme lui trois raisons: 1. le mot « substrat » ne s'applique pas à toute substance; 2. seules les divisions selon la contradiction englobent tous les êtres; 3. le mot « substrat » a deux acceptions.

Or, l'explication qui accompagne la troisième raison n'est pas la même chez Philopon et l'anonyme. Philopon rappelle d'abord qu'il y a le substrat relatif à l'existence, ce qu'est la substance pour les accidents, et le substrat relatif à l'attribution, ce qu'est le particulier pour l'universel. Aristote, qui veut distinguer la substance des accidents, n'aurait donc pas nommé la substance « substrat », parce que le mot, quand il s'agit d'attribution, convient également aux accidents. En effet, l'accident particulier est substrat d'attribution pour l'accident universel.

L'anonyme rappelle également que le substrat se dit en deux sens, l'un par rapport à l'existence comme la substance pour les accidents, l'autre par rapport à l'attribution comme les substances particulières pour les substances universelles. Mais il poursuit:

Car les substances particulières servent de substrat aux universelles non pas pour les faire subsister, puisque les substances universelles préexistent [...] Si donc Aristote avait simplement appelé substrat la substance, quelqu'un soulèverait peut-être cette objection: 'Aristote ne donne-t-il pas comme

⁸²⁶ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 29, 14 - 31, 9, et Ammonius, *In Cat.*, p. 25, 20 - 26, 16.

substance seulement la substance particulière, celle qui sert de substrat d'attribution aux universels?⁸²⁷

La raison apportée par Philopon diffère donc de celle de l'anonyme, en ce que, pour lui, le mot « substrat » est trop vaste, tandis que l'anonyme craint qu'on ne le perçoive comme trop restreint. Dans ce cas-ci toutefois, l'argument de Philopon se lit aussi chez Olympiodore.⁸²⁸

Même si Aristote voulait avancer son énoncé sous forme de contradiction, il pouvait néanmoins le faire en désignant la substance par une affirmation, en disant: 'les uns ne sont pas substrats, les autres substrats'. À cela nous objectons que si Aristote avait dit que la substance est substrat, l'énoncé se trouverait à être faux, car ce n'est pas seulement la substance qui sert de substrat, mais aussi les accidents particuliers aux universels. En effet, ce blanc sert de substrat au blanc universel, bien que non pour sa constitution mais pour l'attribution. Donc, si les accidents aussi servent de substrats, Aristote ne pouvait utiliser le nom substrat pour la seule substance.

Dans certains cas, la position que Philopon partage avec Olympiodore va jusqu'à contredire celle que met de l'avant l'anonyme. Ainsi lorsqu'il situe les paronymes entre les synonymes et les hétéronymes, alors que l'anonyme les place entre les homonymes et les synonymes, et plus près de ces derniers que des

⁸²⁷ Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 12-15. La traduction, sauf une petite adaptation, est de Y. Pelletier (1983).

⁸²⁸ Olympiodore, *In Cat.*, p. 44, 26-34.

premiers.⁸²⁹ Ainsi aussi lorsqu'il nous dit que l'attribution synonyme ne saurait être le propre de la substance, parce qu'elle n'appartient pas seulement aux substances ni à toutes, alors que l'anonyme soutient qu'elle appartient aux seules substances mais pas à toutes.⁸³⁰

Dans d'autres cas, Philopon partage avec Olympiodore des énoncés ou développements tout simplement absents du commentaire anonyme. Par exemple, la justification, par la méthode de la division, du nombre de questions introduisant à la philosophie d'Aristote,⁸³¹ la citation d'Homère, lorsqu'il s'agit de déterminer la paternité du mot « homonymes »,⁸³² l'exposé expliquant pourquoi Aristote n'a pas nommé les genres appartenant à la catégorie de la substance « substances troisièmes ».⁸³³

Certains de ces passages trouvent des parallèles non seulement chez Olympiodore, mais aussi dans l'école athénienne, notamment chez Simplicius. Par exemple, lorsqu'il s'agit de préciser que le titre *Catégories* ne fait pas

⁸²⁹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 24, 19-26, et Olympiodore, *In Cat.*, p. 39, 24 - 40, 13 (de même qu'Élias, *In Cat.*, p. 142, 27-29), mais cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 23, 25 - 24, 12 (qui rejoint davantage Simplicius, *In Cat.*, p. 37, 3-7).

⁸³⁰ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 78, 23-25, et Olympiodore, *In Cat.*, p. 79, 36-39, mais cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 52, 2-3, qui d'ailleurs se contredit (voir Ammonius, *In Cat.*, p. 47, 20-24).

⁸³¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 1, 15-18; Olympiodore, *In Cat.*, p. 2, 22 - 3, 7; et Élias, *In Cat.*, p. 107, 24 - 108, 14.

⁸³² Voir Philopon, *In Cat.*, p. 17, 32, et Olympiodore, *In Cat.*, p. 29, 21.

⁸³³ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 60, 14-19, et Olympiodore, *In Cat.*, p. 65, 8 - 15.

Voir également les notes accompagnant la traduction pour les passages suivants: Philopon, *In Cat.*, p. 6, 29-30; 12, 15-16; 15, 15-17; 20, 14-21; 24, 6-19; 38, 31 - 39, 2; 73, 1; 73, 21 - 74, 3; 77, 10-24; 78, 11-15; 82, 27 - 83, 4 (seuls Philopon et Olympiodore abordent cette dernière question, mais ils ne présentent pas la même opinion).

référence aux accusations en justice.⁸³⁴ Également, quand il s'agit de donner les sens de « est dit » en relation avec *Catégories* 1 a 16-19:

<p>Τὸ δὲ λέγεται ἀρμόζει καὶ ἐπὶ τῶν πραγμάτων καὶ ἐπὶ τῶν νοητῶν καὶ ἐπὶ τῶν φωνῶν...⁸³⁵</p>	<p>Ἰστέον δὲ ὅτι λεγόμενά ἔστι καὶ τὰ πράγματα περὶ ὧν ὁ λόγος καὶ τὰ νοήματα τὰ περὶ τῶν πραγμάτων...καὶ αὐτὴ ἡ λέξις ἢ σημαντικὴ...καὶ ἡ ἄσημος λέξις...⁸³⁶</p>	<p>τὰ γὰρ λεγόμενα ἀναφέ- ρεται κατὰ φωνῶν... ἀλλὰ δὴ καὶ κατὰ πραγ- μάτων...ὁμοίως καὶ κατὰ νοημάτων ...⁸³⁷</p>
--	--	---

Philopon fournit également des développements qui, s'ils ne rencontrent aucune correspondance ni chez l'anonyme ni chez Olympiodore, rappellent certains exposés de Simplicius. Dans certains cas, au-delà de Simplicius, certaines similitudes se retracent chez Porphyre. C'est le cas pour: la distinction, formulée par Philopon, entre les homonymes, l'homonymie et homonymement, accompagnée d'une confirmation du but des *Catégories*; ⁸³⁸ la

⁸³⁴ Philopon rejoint ici, à l'exception de l'anonyme (et Élias), presque tous les autres commentateurs grecs. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 12, 18-19; Porphyre, *In Cat.*, p. 55, 3 - 56, 33; Dexippe, *In Cat.*, p. 5, 30 - 6, 3; Simplicius, *In Cat.*, p. 16, 32 - 17, 3; Olympiodore, *In Cat.*, p. 22, 13-15.

Voir aussi *In Cat.*, p. 15, 11-14, où Philopon affirme que l'attribution homonyme de l'être aux catégories justifie la considération, par Aristote, des homonymes avant les synonymes, alors que l'anonyme rejette, non pas l'homonymie de l'être, mais le recours à cette raison pour expliquer l'ordre de présentation. Dans ce cas, Philopon ne rejoint pas seulement Olympiodore, *In Cat.*, p. 28, 9-18; mais trouve plusieurs parallèles dans la tradition exégétique, tandis que l'anonyme fait bande à part (voir en effet Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 6-12; Dexippe, *In Cat.*, p. 17, 21-29; 21, 30 - 22, 11; Simplicius, *In Cat.*, p. 21, 21 - 22, 1; 23, 20 - 24, 5; 33, 23-24; Élias, *In Cat.*, p. 135, 6-9).

⁸³⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 27, 6-9.

⁸³⁶ Simplicius, *In Cat.*, p. 41, 8-14.

⁸³⁷ Olympiodore, *In Cat.*, p. 41, 19-25. Voir également les notes accompagnant la traduction pour les passages suivants: Philopon, *In Cat.*, p. 5, 18-23; 17, 10-13; 22, 11-14; 25, 27 - 26, 1; 26, 7 - 27, 5; 35, 11-16; 43, 17-21; 79, 17 - 80, 3.

⁸³⁸ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 16, 11-18; Simplicius, *In Cat.*, p. 24, 6 - 25, 9; Porphyre, *In Cat.*, p. 61, 13-27.

première division qu'il effectue des homonymes,⁸³⁹ la confirmation nouvelle du but des *Catégories*, lors de l'analyse de 1 b 25.⁸⁴⁰

Il est des cas, par ailleurs, où Philopon, mais ni l'anonyme ni Olympiodore, partage avec Simplicius des exposés qu'on ne rencontre pas chez Porphyre. Voici les cas les plus remarquables: la formulation de l'aporie voulant que la définition de « en quelque chose » s'applique au tout dans les parties, et sa résolution jouant sur la différence entre ἔν τινι et ἔν τισιν;⁸⁴¹ la démonstration que ce qui est au plus haut point le propre de la substance, soit la capacité de recevoir les contraires tout en demeurant la même et une numériquement, s'applique même aux substances célestes;⁸⁴² la discussion sur l'ordre de présentation de *Catégories* 3 a 29-31 et *Catégories* 3 a 21-22.⁸⁴³

Comment expliquer, d'une part, les divergences entre Philopon et l'anonyme et, d'autre part, les rapprochements entre Philopon et Olympiodore,

⁸³⁹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 16, 20 - 17, 10; Simplicius, *In Cat.*, p. 31, 22 - 32, 11; Porphyre, *In Cat.*, p. 65, 12 - 66, 15.

⁸⁴⁰ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 43, 21 - 44, 2; Simplicius, *In Cat.*, p. 68, 32 - 69, 19; Porphyre, *In Cat.*, p. 86, 33-37.

⁸⁴¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 33, 32 - 34, 4, et Simplicius, *In Cat.*, 47, 24-28. Cet exposé se rencontre toutefois également chez Élias et chez Dexippe, lequel oppose plutôt ἔν τινι et ἔν [ᾗ]πᾶσι. Voir Élias, *In Cat.*, p. 151, 14-18, et Dexippe, *In Cat.*, p. 24, 19-29.

⁸⁴² Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 80, 3-18, et Simplicius, *In Cat.*, p. 116, 25 - 118, 2. Le problème de l'application de ce propre au ciel et aux êtres célestes est déjà soulevé dans le commentaire catéchétique de Porphyre, *In Cat.*, p. 98, 36 - 99, 16 (cf. Dexippe, *In Cat.*, p. 57, 13-31, et Simplicius, *In Cat.*, p. 114, 23 - 115, 10). Toutefois, la résolution faisant appel aux mouvements contraires, qui se rencontre chez Philopon, ne se trouve pas chez Porphyre, mais rappelle des extraits de la solution que Simplicius attribue à Jamblique.

⁸⁴³ Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 68, 23-32, et Simplicius, *In Cat.*, p. 97, 2-23. Cette discussion semble n'apparaître que chez Philopon et Simplicius, qui partagent d'ailleurs la même opinion. En plus de ces passages, voir Philopon, *In Cat.*, p. 11, 5-34; 25, 20-22; 45, 10-14; 46, 14-22; 47, 4-21; 48, 8-12, 14-27; 56, 28 - 57, 5; 61, 12-14.

ou entre Philopon et Simplicius, ou encore entre Philopon, Simplicius et Olympiodore? Ces problèmes sortent du cadre de notre travail. Soulignons toutefois que même si Philopon, comme tous les commentateurs tardifs sur les *Catégories*, subit l'influence de l'exégèse porphyréenne, il paraît toutefois certain qu'il n'a qu'un accès limité aux travaux de Porphyre relatifs aux *Catégories*. Certes Philopon connaît très bien l'*Isagoge*, qu'il cite souvent, avec justesse, et qu'il a sans doute commentée. Toutefois, il n'a lu aucun des deux commentaires sur les *Catégories*. En effet, alors qu'il prétend, en au moins deux endroits, rendre l'opinion de son prédécesseur, Philopon contredit en fait ce qu'on lit dans le commentaire catéchétique ou ce que Simplicius nous transmet du commentaire à Gédalios.⁸⁴⁴ Puisque c'est vraisemblablement par l'entremise d'Ammonius que Philopon hérite des développements d'origine porphyréenne qu'il partage avec l'anonyme, on peut légitimement présumer, même lorsqu'ils ne figurent pas dans le commentaire anonyme, que c'est par l'intermédiaire d'Ammonius que Philopon reçoit certains exposés apparentés à ceux que l'on rencontre, dans les passages parallèles, chez Simplicius et, au-delà, chez Porphyre. Pourquoi ces développements ne figurent-ils pas alors dans le commentaire anonyme? Il n'est pas impossible que Philopon et l'anonyme soient les témoins de deux moments distincts de l'enseignement d'Ammonius.⁸⁴⁵

⁸⁴⁴ Sur le premier passage, qui concerne le but des *Catégories*, voir Philopon, *In Cat.*, p. 9, 5; sur le second passage, traitant du statut des différences chez Aristote, voir Philopon, *In Cat.*, 66, 20, mais voir aussi la note accompagnant notre traduction.

⁸⁴⁵ Voir à ce sujet C. Luna (1990), p. 137. Ammonius a-t-il pour sa part une connaissance personnelle des commentaires de Porphyre sur les *Catégories*? La méprise générale des commentateurs alexandrins quant à la compréhension du but des *Catégories* par Porphyre invite à en douter. En effet, hormis Simplicius, les commentateurs néoplatoniciens tardifs, en ce qui concerne le but des *Catégories*, ne reconnaissent pas Porphyre comme leurs prédécesseurs. On

Il est par ailleurs loin d'être exclu que Philopon reçoive d'Ammonius tous les développements, absents de l'anonyme et sans parallèle dans le commentaire catéchétique de Porphyre, mais présents chez Simplicius,⁸⁴⁶ de même que les développements qu'il partage avec Olympiodore, dont l'exégèse sur les *Catégories* semble aussi subir l'influence d'Ammonius. Si tel est le cas, la dette minimale de Philopon envers Ammonius, pour la première partie de son commentaire, s'élèverait à près de 65%.

Il suffit pour notre travail de remarquer que les conflits apparents entre Philopon et l'anonyme ne sont pas tels qu'ils impliquent une différence doctrinale profonde entre les deux commentateurs. En outre, les passages, absents du commentaire anonyme, mais où Philopon rejoint tantôt Olympiodore, tantôt Simplicius, tantôt les deux commentateurs néoplatoniciens diminuent les chances de déceler quelque distance doctrinale fondamentale avec Ammonius qui prouverait que Jean se reconnaissait comme chrétien au moment de la rédaction de son commentaire.

lui attribue tantôt la thèse voulant que le but ne concerne que des mots (Olympiodore, *In Cat.*, p. 18, 29-30), tantôt, tel chez Philopon, *In Cat.*, p. 9, 4-12, la thèse voulant que le but ne concerne que des notions (cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 9, 9; Élias, *In Cat.*, p. 129, 10-11). Philopon, *In Cat.*, p. 9, 12, n'identifie que Jamblique comme tenant de l'interprétation correcte du but (cf. Olympiodore, *In Cat.*, p. 19, 36; 28, 25 et Élias, *In Cat.*, p. 130, 14).

⁸⁴⁶ Voir encore C. Luna (1990), p. 127-146, qui retrace par ces passages des indices permettant d'identifier l'intermédiaire par lequel Ammonius tire lui-même sa connaissance des commentaires de Porphyre.

CHAPITRE QUATRIÈME

Limite de la dépendance de Philopon envers Ammonius

1. *Introduction*

Nous avons vu jusqu'ici, en comparant les énoncés des quatre-vingt-trois premières pages du commentaire de Philopon sur les *Catégories* avec les énoncés parallèles du commentaire anonyme, l'ampleur de la dette de Philopon envers l'enseignement d'Ammonius. Nous avons constaté qu'il n'était pas impossible que certains passages contiennent des apports personnels de Philopon, mais que, dans la majorité des cas, ceux-ci ne faisaient probablement que prolonger la pensée du maître. L'originalité réelle de Philopon se voit par ailleurs passablement diminuée du fait que, nombre de ses énoncés ou développements, bien qu'absents du commentaire anonyme, reprennent toutefois des traits ou des interprétations présents dans la tradition néoplatonicienne des *Catégories*.

Est-ce suffisant pour affirmer que le commentaire sur les *Catégories* de Philopon est un pur produit du néoplatonisme alexandrin? Au-delà de l'influence exégétique d'Ammonius, Philopon admet-il les thèses cosmologiques ou théologiques de son maître? Comme on l'a déjà dit, il n'y a pas d'indices positifs qui permettent d'affirmer qu'au contraire Philopon est chrétien lors de la

rédaction de son commentaire. Cette absence de preuve joue en faveur de l'hypothèse de K. Verrycken,⁸⁴⁷ voulant que la pensée de Philopon soit alors en parfaite harmonie avec celle d'Ammonius. Mais il convient de se demander également s'il y a des indices positifs qui permettent d'affirmer qu'au moment de la rédaction de son commentaire, Philopon ne reconnaît pas les doctrines chrétiennes sur dieu et la création du monde. Nous proposons donc, dans ce dernier chapitre de notre bilan de lecture, d'examiner quelques passages du commentaire de Philopon, qui alimentent les réflexions sur le sujet.

2. *Le monde dans le commentaire sur les Catégories de Philopon*

Dans le prologue précédant le commentaire perpétuel sur les *Catégories*, le cinquième point introduisant à la philosophie d'Aristote sert à déterminer le chemin à suivre entre le début et la fin de cette dernière. Philopon affirme alors que l'étude doit progresser de ce qui se trouve dans la génération et la corruption et est soumis à tous les mouvements, vers la cause première, complètement immobile. Entre ces deux extrêmes, précise Philopon, se trouve, outre l'étude des mathématiques et des substances incorporelles, l'étude des êtres qui sont toujours dans le même état (τὰ ἀεὶ καὶ ὡσαύτως ἔχοντα) - soit les êtres célestes (τοιαῦτα δέ ἐστι τὰ οὐράνια) -, qui ne se meuvent que selon le

⁸⁴⁷ K. Verrycken (1990). Voir notre *Introduction*.

lieu.⁸⁴⁸ Dans cette précision, on reconnaît la doctrine aristotélicienne voulant que le monde supralunaire, formé d'un élément qui lui est propre, soit incorruptible.

Plus loin, au début de son chapitre sur la substance, pour montrer qu'Aristote reconnaît l'existence d'une substance noétique supérieure aux substances composées, Philopon s'appuie sur la *Physique*, où l'éternité du mouvement est expliquée par la puissance infinie de la cause première immobile:

Par ailleurs, qu'Aristote reconnaisse aussi une substance intelligible, supérieure aux substances composées, il le montre clairement dans la *Métaphysique*, dans *Du ciel* et dans le huitième livre de la leçon de *Physique*, là où il affirme que les êtres qui se meuvent d'eux-mêmes doivent exister avant ceux mus par d'autres, et les êtres immobiles avant ceux toujours en mouvement. En effet, s'il n'y avait pas quelque cause immobile des êtres toujours en mouvement, ceux-ci ne demeureraient pas, pour ainsi dire, mus d'un mouvement perpétuel. Or, Aristote montre que cette cause est incorporelle, sans partie et sans dimension, par un raisonnement tel le suivant (peut-être n'y a-t-il rien de déplacé à faire une digression pour rappeler ce raisonnement). Aristote dit, en effet, que cette cause est d'une puissance illimitée. Or, si tel est le cas, elle est aussi tout à fait incorporelle ...⁸⁴⁹

Plus loin encore, Philopon examine diverses apories en relation avec le propre de la substance. Il essaie alors d'expliquer comment le fait de pouvoir

⁸⁴⁸ Philopon, *In Cat.*, p. 6, 3-10.

recevoir les contraires tout en demeurant le même et un numériquement peut s'appliquer aux êtres célestes, qui sont des substances:

Et que dirons-nous du soleil, de la lune et des êtres célestes en général? Chacun d'eux est bien un et le même numériquement, mais ne peut malgré cela recevoir les contraires. À moins qu'on ne considère alors les mouvements opposés, étant donné qu'ils sont portés, avec le tout, d'un mouvement qui vient du Levant, tandis que d'eux-mêmes ils se déplacent d'un mouvement contraire. On peut également considérer, pour les sept planètes, le déplacement des régions australes aux régions boréales et, à l'inverse, de celles-ci aux régions australes; la contrariété liée à leur éloignement et leur voisinage de la terre, leurs conjonctions et leurs oppositions; et pour la lune, sa clarté et ses éclipses, puisque seule la sphère fixe semble ne pas pouvoir recevoir les contraires.⁸⁵⁰

Philopon précise par ailleurs que le propre de la substance déterminé par Aristote n'appartient pas à toute substance et que l'énoncé d'Aristote ne se trouverait pas réfuté, quand bien même les êtres célestes ne pourraient recevoir les contraires.⁸⁵¹

Dans les trois passages cités, Philopon ne formule aucune opposition à la thèse de l'éternité du monde. Dans le premier, il précise que les êtres célestes ne se meuvent que selon le lieu. Dans le second, l'éternité du mouvement est

⁸⁴⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 50, 23-31. Ce passage ne rencontre pas de parallèle dans le commentaire dit d'Ammonius. Il est mis de l'avant par K. Verrycken (1990), p. 257, note 162, pour montrer que le commentaire de Philopon est un écrit de jeunesse.

⁸⁵⁰ Philopon, *In Cat.*, p. 80, 3-12. Ce passage ne figure pas non plus dans le commentaire dit d'Ammonius.

⁸⁵¹ Philopon, *In Cat.*, p. 80, 12-19.

expliquée par la puissance infinie de la cause première immobile. Dans le troisième, il ne fait aucune allusion à la possibilité que les êtres célestes puissent, de par leur constitution élémentaire, subir l'altération - donc recevoir ainsi les contraires. En ne résolvant l'aporie que par les mouvements selon le lieu, Philopon semble attribuer aux êtres célestes une constitution éthérée et, par conséquent, l'éternité.

Faut-il déduire de ces passages que, lors de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*, Philopon lui-même croyait en l'éternité du monde et ne songeait pas encore à s'opposer à cette doctrine?⁸⁵² Faut-il y voir des témoins de l'adhésion de Philopon à la philosophie néoplatonicienne?⁸⁵³ Et conséquemment, obligent-ils à situer la rédaction du commentaire sur les *Catégories* avant 529, date de la rédaction du *Contre Proclus*?

Nous n'en sommes pas convaincue. Dans les trois cas, nous semble-t-il, Philopon ne cherche pas tant à exposer ses opinions personnelles sur tel ou tel sujet qu'à montrer la position d'Aristote. Dans le premier, il s'agit de présenter le cheminement, voulu par Aristote, des études aristotéliennes. La justification de cet ordre, basé sur la plus ou moins grande quantité de mouvements des objets d'étude, fait elle-même appel à des notions aristotéliennes et n'implique pas nécessairement l'adhésion de Philopon. Dans

⁸⁵² Voir I. Hadot (1990), p. 103. qui, à propos du passage cité, remarque que Philopon « ne s'insurge pas encore contre le dogme de l'éternité du monde ».

⁸⁵³ Voir K. Verrycken, (1990), p. 257, à propos de Philopon, *In Cat.*, p. 50, 23-31: « As far as I can see at present, *in Categorias* and *in Analytica Priora* do not contain anything which clearly belongs to the system of Philoponus 2. In the *in Categorias* Philoponus refers

le deuxième passage, Philopon veut montrer que, malgré la primauté accordée dans les *Catégories* à la substance composée, Aristote admet un autre ordre de réalité, où prédomine le premier moteur. Enfin, on peut voir dans le troisième passage une tentative de justifier Aristote par Aristote, c'est-à-dire de montrer qu'Aristote est conséquent avec lui-même et que la doctrine aristotélicienne de l'éternité du monde ne remet pas en cause le propre de la substance identifié dans les *Catégories*. N'est-ce pas d'ailleurs, selon Philopon lui-même, une qualité essentielle de l'exégète que d'exposer d'abord, sans passion, les opinions de l'auteur à l'étude?⁸⁵⁴

Il est vrai, par contre, que, toujours selon Philopon,⁸⁵⁵ l'exégète ne doit pas se contenter de présenter la pensée d'Aristote, mais doit aussi apporter son jugement personnel, et, le cas échéant, manifester son désaccord. Le silence de Philopon pourrait peut-être s'expliquer par le fait qu'il sait s'adresser à des débutants, alors que la cosmologie relève de la physique, dont l'étude, à son avis, vient nécessairement après l'apprentissage de la démonstration, dernier échelon de la logique.⁸⁵⁶

Au demeurant, jamais, dans la partie étudiée du présent commentaire, Philopon ne présente, dans un développement où il parle en son nom propre,

approvingly to *Physica* 8 and explains the eternity of movement by reference to the infinite power of the first unmoved cause. »

⁸⁵⁴ Philopon, *In Cat.*, p. 6, 30-35. Cf. Élias, *In Cat.*, p. 123, 7-9, qui affirme que l'exégète d'Aristote doit connaître tous ses écrits, afin de montrer qu'Aristote ne se contredit pas et expliquer Aristote par Aristote.

⁸⁵⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 6, 30-35.

⁸⁵⁶ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 5, 15-33.

l'opinion voulant que le monde soit éternel ou qu'il existe un cinquième élément. Ce n'est pas le cas chez l'anonyme qui transmet l'enseignement d'Ammonius: « Nous soutenons donc que parmi les substances, les unes sont intelligibles, les autres sensibles, et que parmi les substances sensibles, les unes sont éternelles, comme les êtres célestes (αἱ μὲν αἰδίοι ὡς τὰ οὐράνια), tandis que les autres se trouvent dans la génération et la corruption... »⁸⁵⁷ Mais Philopon omet pour sa part cet exposé.

Dans la même lignée, il faut mentionner qu'à quelques reprises dans son commentaire, Philopon fait référence, sans toutefois la contester, à la définition aristotélicienne voulant que le lieu soit la limite de ce qui enveloppe suivant laquelle il enveloppe ce qui est enveloppé.⁸⁵⁸ Or, l'on sait que Philopon, ailleurs, critique la notion aristotélicienne du lieu et le conçoit lui-même comme une extension.⁸⁵⁹ Il est certes possible que nous ayons ici affaire à deux moments distincts de la pensée de Philopon. Toutefois, croyons-nous, cela ne va pas de soi et la mention de la définition aristotélicienne du lieu ne doit pas être dégagée des contextes auxquels elle appartient. Prenons pour exemple le passage où Philopon veut montrer qu'Aristote distingue nettement la manière d'être dans un substrat pour un accident de la manière du corps d'être dans le lieu.⁸⁶⁰ Philopon souligne alors qu'il n'est pas nécessaire pour tout corps d'être dans un

⁸⁵⁷ Cf. Ammonius, *In Cat.*, p. 45, 17-21.

⁸⁵⁸ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 32, 20-22; 33, 22-23. Pour K. Verrycken (1990), p. 257, notes 165-167, ces passages (de même que p. 87, 8-10; 99, 29-30; 165, 1-2) sont des témoins certains de l'antériorité de la rédaction du commentaire sur les *Catégories* par rapport à celui sur la *Physique*.

⁸⁵⁹ Voir Philopon, *In Phys.*, p. 557, 8 - 585, 4, et le résumé, en anglais de D. Furley (1987).

lieu, puisqu'Aristote a démontré que la sphère fixe ne se trouve en rien d'autre. En effet, de poursuivre Philopon,

si le lieu est la limite de ce qui enveloppe suivant laquelle il enveloppe ce qui est enveloppé - par exemple, le vase est le lieu du vin qui est en lui, non pas dans sa totalité, mais suivant sa surface intérieure, qui est précisément sa limite [...] donc, si, comme on l'a dit, c'est cela que le lieu et si Aristote montre qu'à l'extérieur de la sphère fixe, il n'y a rien qui puisse l'envelopper par sa limite: ni lieu, ni temps, ni corps, ni vide, ni rien d'autre; alors la sphère fixe ne se trouve pas dans un lieu. Il en résulte que tout corps n'est pas nécessairement dans un lieu ...⁸⁶¹

À notre avis, il n'est pas nécessaire de concevoir le recours présent, par Philopon, à la définition aristotélicienne du lieu comme une profession de foi. Il se peut que Philopon cherche tout simplement, ici aussi, à montrer la cohérence de l'exposé d'Aristote, en expliquant Aristote par Aristote. Autrement dit, ce que voudrait dire Philopon c'est qu'Aristote, en décrivant le rapport d'inhérence de l'accident à la substance, a su le distinguer du rapport du corps au lieu, car, si l'on suit sa propre définition du lieu, tout corps n'en a pas besoin, alors que tout accident, selon la définition de « dans un substrat », se trouve dans une

⁸⁶⁰ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 33, 20-30. C'est un autre passage où le texte de Philopon se distingue de celui d'Ammonius. Nous avons formulé une hypothèse à ce sujet plus haut.

⁸⁶¹ Philopon, *In Cat.*, p. 33, 22-30. Ce passage n'a pas d'équivalent dans le commentaire dit d'Ammonius.

substance. L'emploi répétitif du conditionnel pour annoncer la définition du lieu ne nuit d'ailleurs pas à l'hypothèse.⁸⁶²

Si l'on accepte que les passages cités peuvent tout autant témoigner de l'attitude exégétique de Philopon que de ses opinions personnelles, on ne pourra les utiliser pour appuyer la thèse voulant qu'il y ait une dichotomie fondamentale dans son oeuvre ou celle voulant que le commentaire sur les *Catégories* soit une oeuvre de jeunesse.

Il convient toutefois de rappeler qu'il n'y pas non plus, dans le commentaire sur les *Catégories*, de preuve qu'au moment de sa rédaction Philopon ait cru en la création du monde. Même les allusions à la duplicité de la lumière ne pourraient être utilisées en ce sens.

Dans les *Catégories*, Aristote désigne la substance particulière par les expressions « pas dans un substrat » et « pas d'un substrat ». Bien qu'il admette que ces expressions pourraient désigner les substances intelligibles, Philopon veut montrer que ce n'est pas le cas dans le traité à l'étude, où elles sont utilisées par opposition aux accidents, qui sont « dans un substrat », et aux genres et espèces, qui se disent « d'un substrat ». Pour illustrer son propos, Philopon utilise l'exemple de la lumière en insistant sur sa double nature:

Or, de même que la lumière est de deux types (τὸ φῶς διττόν ἐστὶ): l'une en contraste avec l'obscurité, - je veux dire

⁸⁶² Voir aussi Philopon, *In Cat.*, p. 165, 1-2.

la lumière dans l'air (τὸ ἐν τῷ ἀέρι); l'autre, en dehors de tout rapport et n'ayant aucun opposé, comme la lumière solaire (ὡς τὸ ἡλιακόν); ainsi aussi pour les présentes négations, nous dirons tantôt qu'elles se disent en soi et non en contraste, et tantôt en contraste avec leurs opposés.⁸⁶³

Cet exposé de Philopon qui fait appel à la duplicité de la lumière est de ceux qui ne trouvent aucun parallèle, dans le passage correspondant, chez Ammonius, et, à ma connaissance, chez aucun autre commentateur des *Catégories*. Il attire donc doublement notre attention, à la fois par sa présence originale dans le commentaire de Philopon et parce que ce dernier y recourt volontiers dans ses traités chrétiens.

On ne peut s'empêcher de remarquer, en effet, que le double caractère de la lumière est de nouveau mis en relief par Philopon, dans le *Contre Proclus*. Au livre premier de ce traité, aux chapitres 6 à 8, Philopon, qui s'oppose à l'éternité du monde, montre qu'est irrecevable le recours à la simultanéité de la lumière au soleil pour illustrer la possibilité pour un produit (αἰτιατόν) de ne pas être ultérieur à sa cause et soutenir que le monde est coéternel au démiurge.⁸⁶⁴ Au

⁸⁶³ Philopon, *In Cat.*, p. 52, 17-21. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 170, 31 - 171, 8.

⁸⁶⁴ Voici, sous forme de résumé, la démonstration de Philopon. À la fin du chapitre 4 du premier livre du *Contre Proclus*, p. 14, 18-20, Philopon affirmait qu'il n'y a aucune génération, naturelle ou artificielle, pour laquelle la cause ne préexiste pas au produit (τὸ αἰτιατόν). Certaines illustrations (εἰκόνας), nous dit Philopon, p. 14, 20-28, ont été mises de l'avant pour montrer que dans certains cas les produits sont simultanés à leurs causes. Le soleil, dit-on, est cause de la lumière et la produit de par son seul fait d'être, or ni la lumière n'est antérieure ou ultérieure au soleil ni le soleil par rapport à celle-ci. De plus, les corps qui se trouvent dans la lumière sont causes des ombres qu'ils projettent et qui leur coexistent toujours. Dans la suite de son texte, Philopon montrera que ces exemples sont tous deux irrecevables. Bien qu'il affirme que l'exemple mettant en relation les corps et les ombres qu'ils projettent ne mérite même pas d'être discuté, Philopon consacre à sa réfutation un chapitre

début de sa démonstration, Philopon souligne la duplicité de la lumière, pour montrer par la suite que dans les deux cas le rapport de dieu au monde ne peut être comparé à celui du soleil à la lumière. En ce qui concerne plus précisément la duplicité de la lumière, Philopon affirme, dans des termes qui ne peuvent que rappeler ceux du commentaire aux *Catégories*:

... la lumière est de deux types (τὸ φῶς διπτόν ἐστι): d'une part, la lumière qui subsiste et se réalise dans la sphère même du soleil (ἐν αὐτῇ [...] τῇ τοῦ ἡλίου σφαίρᾳ), lui est spécifique et contribue à sa nature (συμπληρωτικὸν τῆς τοῦ ἡλίου φύσεως) ... d'autre part, la lumière qui s'écoule dans l'air ...⁸⁶⁵

complet (I.5, p. 15, 1 - 16, 23). Philopon utilise les arguments suivants: l'ombre, en tant que privation, est non-être et ne saurait donc être engendrée, puisque la génération est la venue à l'être; le fait que telle privation porte un nom n'implique pas qu'elle a une réalité (ὑπαρξίς) et une forme; si l'ombre est privation de lumière et non-être, on ne saurait comparer la destruction de la lumière par l'interposition d'un corps à la génération du monde par dieu; enfin, tout corps dans la lumière ne produit pas une ombre. À partir du chapitre I.6, Philopon s'attaque à la comparaison du rapport de la lumière au soleil avec celui du monde à dieu. C'est là que la duplicité de la lumière est affirmée, pour ensuite montrer que dans les deux cas la comparaison est irrecevable. En ce qui concerne la lumière dans le soleil, l'argumentation est la suivante (p. 16, 24 - 17, 14): la lumière du soleil fait partie de son essence, et l'essence de chaque chose correspond également à sa substance formelle; or, rien n'est cause démiurgique de soi-même; par conséquent, le soleil n'est pas démiurge de sa propre lumière, puisqu'elle contribue à son être; et si l'on rétorque que le monde complète (συμπληρωτικὸν) la substance du démiurge et qu'il en va ainsi du monde, relativement à dieu, comme de la lumière, relativement au soleil, alors dieu ne serait plus démiurge; donc la comparaison ne vaut pas.

⁸⁶⁵ Philopon, *Contre Proclus*, 16, 25-28 et 17, 15. Voir aussi Philopon, *Contre Proclus*, p. 595, 4-8. Philopon fera également une allusion au double caractère de la lumière dans son *De opificio mundi*, en rappelant d'ailleurs avoir développé le sujet dans son *Contre Proclus*. Voir Philopon, *De opificio mundi*, p. 86, 27 - 88, 27. Le renvoi au *Contre Proclus* se trouve p. 88, 21-23. Philopon veut alors montrer, en opposition à la tendance manichéenne de Théodore de Mopsueste, que les ténèbres, contrairement à la lumière, n'ont pas de caractère substantiel, qu'il n'y a que des obscurités particulières qui ne sont que privation. Au cours de sa démonstration, Philopon observera qu'il en va autrement pour la lumière. Si l'on considère la lumière qui s'exerce dans le diaphane, on doit admettre qu'elle diffère numériquement à chaque

On aurait tort de croire toutefois que ces exposés montrent que Philopon, au moment de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*, en attribuant au soleil une lumière, considérait que l'astre n'était pas composé d'un cinquième élément mais de feu et, par conséquent et à l'encontre d'Aristote, était corruptible. Philopon lui-même admet ailleurs que le cinquième élément, tel que le conçoit Aristote, génère sa propre lumière.⁸⁶⁶

3. *Les anges et Dieu dans le commentaire sur les Catégories de Philopon*

À six reprises dans la première partie de son commentaire aux *Catégories*,⁸⁶⁷ Philopon illustre son propos en faisant appel aux anges. Voici les passages en question:

1. Donc, si l'on divise les êtres en contraires, en disant que parmi les êtres les uns sont blancs et les autres noirs, on laisse nécessairement échapper toutes les couleurs intermédiaires, et non seulement cela mais aussi les substances qui n'admettent pas de couleurs, telles que l'air, l'âme, l'ange.⁸⁶⁸

2. Donc, c'est seulement la division selon la contradiction qui englobe tous les êtres. Par exemple, si l'on dit que parmi les êtres, les uns sont blancs, les autres non blancs. Car le gris est non blanc, de même que le jaune et le rouge. Mais l'âme aussi est non blanche et l'ange non blanc.⁸⁶⁹

réalisation et qu'elle est périssable, mais la lumière dans le soleil (τὸ ἐν τῷ ἡλίῳ), par laquelle est produite la lumière dans l'air, est quant à elle toujours identique. Pour la portée de l'exposé de Philopon, voir É. Évrard (1985).

⁸⁶⁶ Voir Philopon, *In De an.*, p. 322, 35-36.

⁸⁶⁷ Et à deux reprises dans la section suivante, soit p. 159, 5-8; 196, 23-26. D'autres commentaires de Philopon sur des traités d'Aristote présentent aussi le terme « ange ». Voir Philopon, *In An. prior.*, p. 19, 18; 372, 10; *In Phys.*, p. 750, 1-7; *In De an.*, p. 79, 16; 128, 37.

⁸⁶⁸ Philopon, *In Cat.*, p. 30, 1-4.

⁸⁶⁹ Philopon, *In Cat.*, p. 30, 15-19.

3. D'autre part, de cette substance, l'une est simple, l'autre composée; et de celle qui est simple, l'une est inférieure à celle qui est composée, l'autre supérieure. Or, est substance composée, un homme et les choses de cette sorte, mais est simple et supérieure à la substance composée, la substance angélique, la substance psychique et les substances de cette sorte; tandis qu'est simple et inférieure à la substance composée, la matière première et la forme.⁸⁷⁰

5. Mais il faut chercher si cette définition convient aussi aux substances intelligibles, tel un ange et les choses semblables, de sorte qu'on pourrait dire de celles-ci qu'elles ne sont pas dans un substrat ni ne sont dites d'un substrat.⁸⁷²

4. Ainsi, lorsque Socrate interroge Timée: « Qu'est-ce que dieu? », celui-ci répond: « Ce qu'il n'est pas, je le sais, mais ce qu'il est, je ne le sais pas. » En effet, qu'il n'est ni un corps, ni une couleur, ni un ange, ni rien de semblable, mais qu'il est supérieur à ces choses, je le sais. Toutefois, ce qu'il est, je ne le / sais pas.⁸⁷¹

6. Toutefois, si l'on estime que ces choses peuvent aussi être appelées différences, nous dirons que ce ne sont pas des différences tout simplement, / mais des différences comme il s'en trouve dans un individu, selon quoi cet homme diffère de ce cheval et de cet ange.⁸⁷³

A. Busse, dans la préface qu'il accorde au commentaire anonyme sur les *Catégories*,⁸⁷⁴ a comparé les passages du commentaire de Philopon faisant mention d'anges avec les passages parallèles du commentaire dit d'Ammonius.⁸⁷⁵ Constatant l'absence de terminologie angélique chez l'anonyme, A. Busse en a conclu que le commentaire contenant des mentions d'anges avait pour auteur un chrétien. A. Gudeman, qui, rappelons-le, soutenait que Philopon n'était pas chrétien lors de la rédaction de ses commentaires aristotéliens, s'est évidemment

⁸⁷⁰ Philopon, *In Cat.*, p. 49, 23-27.

⁸⁷¹ Philopon, *In Cat.*, p. 51, 29 - 52, 1.

⁸⁷² Philopon, *In Cat.*, p. 52, 9-11.

⁸⁷³ Philopon, *In Cat.*, p. 68, 4-6.

⁸⁷⁴ A. Busse (1895), p. v, note 2.

⁸⁷⁵ A. Busse ne fournit les parallèles que pour les troisième et cinquième passages traduits ci-dessus. Les développements de tous les autres passages ne rencontrent pas de correspondances dans le commentaire dit d'Ammonius.

opposé à la conclusion de A. Busse,⁸⁷⁶ en alléguant le syncrétisme possible entre le christianisme et le néoplatonisme à l'époque de Philopon. En fait, F. Cumont avait déjà montré, dans un article intitulé « Les anges du paganisme », la place importante qu'occupaient les anges dans le néoplatonisme.⁸⁷⁷

Par conséquent, prises en elles-mêmes, les mentions d'anges dans le commentaire aux *Catégories* de Philopon ne sauraient témoigner de l'allégeance religieuse de l'auteur. Les quelques caractéristiques qui leur sont attribuées ne sont pas davantage révélatrices.

On sait que dans son traité chrétien *De opificio mundi*,⁸⁷⁸ Philopon exposera ses positions angéologiques, à l'encontre de Théodore de Mopsueste qu'il accuse d'inclure la création des anges dans l'*hexaemeron* divin. Pour Philopon, au contraire, les anges, bien que créés, ne font pas partie de la création du monde sensible qui seule, selon lui, est décrite au début de la *Genèse*. Or,

⁸⁷⁶ A. Gudeman (1916), col. 1769. A. Gudeman souligne que pour A. Busse lui-même il y a des interpolations (voir Philopon, *In Cat.*, p. 159, 5-8).

⁸⁷⁷ F. Cumont (1915), cite volontiers des œuvres de Proclus, de Porphyre et de Jamblique (cf. Jamblique, *Les mystères d'Égypte*, II, 2-9, 18), et il cite également (p. 163, note 4; p. 168, note 6; p. 175, note 1) l'*Arithmétique* de Nicomaque de Gérasa, commentée par Philopon, et (p. 169, note 3) les *Oracles chaldaïques* (dans ce cas, voir aussi É. des Places (1971), p. 14 et la note 1 au fragment 138, p. 143). Par ailleurs, pour l'utilisation du terme « ange » chez Hiéroclès, voir I. Hadot (1978), p. 93, 168-169. Pour son emploi chez Olympiodore, chez l'anonyme des *Prolégomènes à la philosophie de Platon* et dans le néoplatonisme en général, voir L.G. Westerink (1990), p. xxix et note 74, et note 128 de la p. 63. On rencontre en outre le terme « ange » à plusieurs reprises dans le commentaire dit d'Ammonius à l'*Isagoge*: p. 18, 20; 19, 1-2; 32, 14 et 19; 40, 15; 70, 17; 97, 14; 100, 14; 103, 18-19; 114, 7. Dans ces passages du commentaire sur l'*Isagoge*, l'ange est conçu comme une substance rationnelle et immortelle, un incorporel subsistant de par lui-même. Le commentaire précise que les anges, en tant qu'immortels, sont protecteurs et gardiens des mortels. Voir aussi Asclépius, *In Meta.*, p. 57, 8; 226, 3.

tout en dirigeant ses attaques contre Théodore, Philopon se trouvera, indirectement, à s'opposer à des conceptions sur les anges qu'on peut rencontrer chez des auteurs néoplatoniciens. Non seulement en soutenant que les anges sont créés, mais aussi en affirmant qu'ils n'ont pas d'habitat dans le monde sensible ni ne sont reliés aux sphères célestes.⁸⁷⁹

Le commentaire aux *Catégories* nous livre bien lui aussi quelques informations sur les anges: on y apprend qu'ils sont des substances intelligibles, incorporelles, supérieures aux substances composées mais inférieures à dieu, rationnelles, capables de science et immortelles. Toutefois leur nature, leur origine et leur rôle demeurent trop vague pour que nous puissions, de leurs caractéristiques, tirer des conclusions certaines sur l'allégeance religieuse de Philopon.

Et pourtant, si on prend le troisième passage cité ci-dessus, on ne peut que s'étonner que Philopon, dont l'exposé rejoint quasiment mot pour mot celui de l'anonyme, en modifie l'exemple. Ce qui rend perplexe, ce n'est pas que Philopon parle d'anges, mais qu'il substitue les anges à l'exemple présent chez l'anonyme:

Ταύτης δὲ τῆς οὐσίας ἡ μὲν ἐστὶν ἀπλή ἢ δὲ σύνθετος, τῆς δὲ ἀπλῆς ἢ μὲν χείρων τῆς συνθέτου ἢ δὲ

Τῆς δὲ οὐσίας ἡ μὲν ἐστὶν ἀπλή ἢ δὲ σύνθετος, καὶ τῆς ἀπλῆς ἢ μὲν κρείττων τῆς συνθέτου ἢ δὲ

⁸⁷⁸ *De opificio mundi*, I, 8-22. Sur l'angéologie chrétienne de Philopon, voir L.S.B. MacCoull (1995).

⁸⁷⁹ Philopon, *De opificio mundi*, I, 12 et 16. Porphyre, par exemple, aurait associé les anges à l'éther. Voir F. Cumont (1915), p. 170, 178.

⁸⁸⁰ Philopon, *In Cat.*, p. 49, 23-27.

κρείττων· ἔστι δὲ σύνθετος μὲν
οὐσία ἄνθρωπος καὶ τὰ τοιαῦτα,
ἀπλῆ δὲ καὶ κρείττων τῆς
συνθέτου

ἢ ἀγγελικῆ καὶ ἢ
ψυχικῆ καὶ αἰ τοιαῦται,
ἀπλῆ δὲ
καὶ χείρων τῆς συνθέτου ἢ ὕλη ἢ
πρώτη καὶ τὸ εἶδος.⁸⁸⁰

χείρων. ἔστι δὲ σύνθετος μὲν
οὐσία ἄνθρωπος καὶ τὰ τοιαῦτα,
ἀπλῆ δὲ καὶ κρείττων τῆς
συνθέτου

ἢ τῶν θείων οὐσία,
ἀπλῆ δὲ
καὶ χείρων τῆς συνθέτου ἢ ὕλη ἢ
πρώτη καὶ τὸ εἶδος.⁸⁸¹

Il ne s'agit pas du seul passage où Philopon apporte à l'exposé
d'Ammonius une telle retouche:

...ἐροῦμεν οὖν πρὸς τοῦτο ὅτι
πρῶτον μὲν οὐ πᾶσα οὐσία ἐστὶν
ὑποκείμενον· οὐ γὰρ δήπου

ἢ θεία
οὐσία
ἐστὶν ὑποκείμενον ...⁸⁸²

...ἐροῦμεν ὅτι
πρῶτον μὲν οὐ πᾶσα οὐσία ἐστὶν
ὑποκείμενον· οὐ γὰρ δήπου καὶ
αἰ πρώται καὶ αἰ θεῖαι

οὐσίαι
εἰσὶν ὑποκείμενα ...⁸⁸³

En soit, les exemples que Philopon préfère à ceux que donne
l'anonyme ne dévoilent pas son appartenance religieuse. Toutefois, ces
retouches pourraient se comprendre comme une réticence à employer les
expressions « êtres divins » et « substances divines » au pluriel. En fait,
jamais dans son commentaire sur les *Catégories*, Philopon n'emploie-t-il les

⁸⁸¹ Ammonius, *In Cat.*, p. 35, 18-22.

⁸⁸² Philopon, *In Cat.*, p. 29, 15-17.

⁸⁸³ Ammonius, *In Cat.*, p. 26, 1-3.

mots « dieu » ou « divin » au pluriel, ni pour parler des intelligibles ni pour parler des sphères célestes.⁸⁸⁴

Mais il n'y a pas non plus, dans le commentaire sur les *Catégories* de Philopon, de données positives sur la façon dont il conçoit la divinité, sauf peut-être le passage où il s'interroge sur la fin de la philosophie aristotélicienne:

Quelle est, d'autre part, la fin de la philosophie d'Aristote? Nous soutenons que c'est d'arriver à connaître le principe de toutes choses (ἡ ἀπάντων ἀρχή), la cause démiurgique de toutes les choses (ἡ τῶν πάντων δημιουργὸς αἰτία), qui est toujours dans le même état (ἡ ἀεὶ καὶ ὡσαύτως ἔχουσα). Elle démontre (ἀποδείκνυσι) en effet que le principe de toutes choses est unique (μία πάντων ἀρχή) et incorporel (ἄσώματος), mais que c'est de lui que toutes les choses dérivent (ἐξ ἐκείνης δὲ τὰ πάντα παράγεται).⁸⁸⁵

À la même question, la réponse apportée par le commentateur anonyme qui transmet l'enseignement d'Ammonius diffère:

... c'est d'atteindre jusqu'au principe commun de toutes choses (τὴν κοινὴν ἀπάντων ἀρχὴν) et de connaître qu'il est unique (μία ἐστὶν αὕτη), incorporel (ἄσώματος), sans partie (ἀμερῆς), insaisissable (ἀπερίληπτος), illimité (ἀπεριόριστος), tout-puissant (ἀπειροδύναμος), la bonté en soi

⁸⁸⁴ À notre connaissance, la seule utilisation de « divins » au pluriel, sert à désigner les hommes qui ont cherché à résoudre la quadrature du cercle. Voir Philopon, *In Cat.*, p. 121, 1.

⁸⁸⁵ Philopon, *In Cat.*, p. 5, 34 - 6, 2.

(αὐτοαγαθότης) et non seulement bon (οὐ γὰρ μόνον ἀγαθόν) ...⁸⁸⁶

I. Hadot⁸⁸⁷ a mis en lumière le fait que les épithètes utilisées ici par l'anonyme montrent qu'Ammonius identifiait le but de la philosophie aristotélicienne avec l'Un néoplatonicien. De fait, selon non seulement Ammonius, mais également Simplicius, Olympiodore et Élias, Aristote lui-même aurait reconnu la distinction entre les deux premières hypostases néoplatoniciennes, mettant au-delà même de l'Intellect l'Un comme principe suprême.⁸⁸⁸ I. Hadot insiste par conséquent sur la singularité de la réponse apportée par Philopon à la question de la fin de la philosophie aristotélicienne et ne rejette pas la possibilité que Philopon, « incité par son adhésion au christianisme, ait consciemment utilisé un langage néoplatonicien certes, mais conciliable avec ses convictions chrétiennes ».⁸⁸⁹

Le passage cité ci-dessus ne saurait toutefois lui non plus prouver que Philopon, au moment de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*, était chrétien, ni qu'il refuse une certaine harmonie entre Aristote et Platon. En effet, il n'est pas impossible que l'intention de Philopon soit de confondre l'intellect aristotélicien et le démiurge platonicien, sans toutefois allouer à Aristote la reconnaissance d'un principe qui leur serait supérieur. Il n'est pas impossible non plus que Philopon, conscient de s'adresser à des débutants en philosophie,

⁸⁸⁶ Ammonius, *In Cat.*, p. 6, 10-13.

⁸⁸⁷ I. Hadot (1990), p. 98.

⁸⁸⁸ Voir I. Hadot (1990), p. 100-103, pour les origines porphyréennes de l'interprétation.

adapte son discours en fonction de son auditoire et passe consciemment sous silence le principe suprême, ce qui s'accorderait avec l'hypothèse de K. Verrycken voulant que Philopon ait rédigé son commentaire sur les *Catégories* sous l'influence d'Ammonius, au système philosophique duquel il adhérerait complètement.⁸⁹⁰

Néanmoins, nous devons envisager aussi la possibilité que Philopon ait considéré la finalité de la philosophie d'Aristote, non comme le sujet du traité venant en dernier selon l'ordre de lecture prévu de ses oeuvres, mais comme ce à quoi doit mener la philosophie d'Aristote; c'est-à-dire que Philopon ait considéré la philosophie d'Aristote comme une sorte de propédeutique à la théologie chrétienne. De fait, le vocabulaire employé par Philopon pour décrire la fin de la philosophie aristotélicienne n'entre nullement en contradiction avec celui qu'il emploiera dans le *Contre Proclus* ou dans *De opificio mundi* pour décrire l'objet de sa foi. En effet, Philopon y affirme qu'il n'y a qu'un seul principe et une seule cause de toutes choses (μία ἐστὶν ἡ πάντων αἰτία καὶ ἀρχή),⁸⁹¹ qui est principe démiurgique de tout (ὑπ' ἐκείνης τῆς ... δημιουργικῆς ἀπάντων ἀρχῆς).⁸⁹² Dieu, affirme Philopon, est incorporel (τὸν ἀσώματον καὶ ἀόρατον προσχυνητέον θεόν),⁸⁹³ sans altération possible (... ὁ θεὸς ἀεὶ τέλειός ἐστιν

⁸⁸⁹ I. Hadot (1990), p. 103. Voir aussi la note accompagnant la traduction du passage de Philopon.

⁸⁹⁰ On remarquera toutefois que Philopon conçoit ailleurs, dans son commentaire, le dieu d'Aristote comme cause immobile et premier moteur. Voir Philopon, *In Cat.*, p. 6, 7-12; 50, 23 - 51, 12.

⁸⁹¹ Voir Philopon, *Contre Proclus*, p. 639, 15. Voir aussi p. 88, 12-15 *et al.*

⁸⁹² Voir Philopon, *De opificio mundi*, p. 3, 18-19. Voir aussi Philopon, *Contre Proclus*, p. 468, 9 *et al.*

⁸⁹³ Voir Philopon, *De opificio mundi*, p. 20, 5 *et al.*

πάντων δημιουργὸς τῷ ἀεὶ τοὺς λόγους τῶν δημιουργημάτων ὡσαύτως ἔχειν ... τὴν δὲ δημιουργικὴν δύναμιν ἀεὶ ὡσαύτως ἔχει ὁ θεὸς καὶ αὐτῷ μόνῳ τῷ θέλειν εἰς οὐσίωσιν παράγειν τὰ πάντα ... μία οὖν καὶ ἀπλή ἡ τοῦ θεοῦ βούλησις καὶ ἀεὶ κατὰ τὰ αὐτὰ καὶ ὡσαύτως ἔχουσα),⁸⁹⁴ et c'est de lui que tout dérive (ὁ δὲ θεὸς αὐτῷ μόνῳ τῷ θέλειν παράγει τὰ πάντα).⁸⁹⁵

⁸⁹⁴ Voir Philopon, *Contre Proclus*, respectivement p. 76, 21-23; 81, 5-7, 12-14.

⁸⁹⁵ Voir Philopon, *Contre Proclus*, p. 66, 25-26, et p. 5, 22; 6, 3, 8; 341, 17-18. Voir aussi Philopon, *De opificio mundi*, p. 7, 13; 157, 13; 240, 14-16 et al.

CONCLUSION

Le commentaire aux *Catégories* de Philopon n'est pas une oeuvre originale. En effet, si l'on admet que le commentaire anonyme sur les *Catégories* transmet l'enseignement d'Ammonius, nous sommes obligés d'accorder qu'il en va de même pour celui de Philopon. Non seulement le commentaire de Philopon présente une nette unité de pensée avec celui dit d'Ammonius, en ce qui a trait à la conception générale de la philosophie aristotélicienne, à son enseignement et, plus particulièrement, à l'interprétation du but du traité, mais il présente également avec celui-ci de trop nombreuses correspondances textuelles pour qu'on puisse nier leur parenté.

Cela ne suffit cependant pas pour confirmer l'hypothèse de A. Gudeman⁸⁹⁶ ou celle de K. Verrycken⁸⁹⁷ voulant que Philopon ait rédigé son commentaire sur les *Catégories* avant d'affirmer certaines oppositions personnelles à la philosophie d'Aristote, ou avant de s'afficher comme défenseur de thèses chrétiennes. Les preuves habituelles voulant que ce commentaire soit un ouvrage de jeunesse ne tiennent pas. D'une part, les renvois, par Philopon, dans ses autres travaux exégétiques, au commentaire sur les *Catégories* ne désignent pas nécessairement son propre écrit. D'autre part, l'ordre de lecture des traités d'Aristote suggéré par Philopon dans le prologue de son commentaire sur les *Catégories*, ne présume en rien de l'ordre de rédaction des commentaires

⁸⁹⁶ A. Gudeman (1916).

⁸⁹⁷ K. Verrycken (1990).

sur ces traités. Enfin, le fait que Philopon ne s'oppose pas à certaines doctrines aristotéliennes qu'il a pour mission d'exposer, ne constitue pas une preuve qu'il ne les remette pas en question. En outre, si le commentaire de Philopon ne contient pas de preuve du christianisme de l'auteur, il n'en fournit pas non plus qui montre son allégeance totale au néoplatonisme.

En fait, Philopon semble volontairement semer l'ambiguïté en ne se manifestant pas clairement comme chrétien tout en s'écartant de passages du commentaire dit d'Ammonius qui, s'il les reprenait à son compte, permettraient de croire qu'il ne l'est pas. Or, cette ambiguïté, dont l'explication nous échappe, laisse supposer tout de même qu'il garde une réserve par rapport à certaines affirmations du maître. Il serait téméraire d'affirmer, tel L.S.B. MacCoull, que:

Philoponus had composed his commentaries on Aristotle's *Gen. et Corr.* and *Cat.* specifically to give Egyptian Monophysites an adequate set of tools for analysing these notions more correctly than either the Chalcedonians or the Aphthartodocetists were doing.⁸⁹⁸

⁸⁹⁸ L.S.B. MacCoull (1995), p. 393. « these notions » fait référence au problème de l'union de l'humanité et la divinité dans la deuxième personne de la Trinité. Voir aussi p. 394 et note 36, où L.S.B. MacCoull affirme que le commentaire aux *Seconds analytiques* a été écrit après 529, donc après le *Contre Proclus*, et qu'il contiendrait une liste des entités incorporelles.

Toutefois, il nous semble pour le moins que le commentaire sur les *Catégories* ne peut être utilisé pour remettre en question la thèse de É. Évrard,⁸⁹⁹ voyant une unité fondamentale dans l'oeuvre de Philopon.

Il est vrai que nos conclusions sont provisoires, puisqu'elles ne tiennent compte que de la première partie du commentaire sur les *Catégories* de Philopon. Or, K. Verrycken⁹⁰⁰ apporte un sérieux argument, tiré de la deuxième partie du commentaire, pour montrer que cet ouvrage relève de Philopon 1, c'est-à-dire d'une période où Philopon dépendrait totalement d'Ammonius. Dans le passage en question, Philopon examine divers sens du mot « puissance ».⁹⁰¹ Or, ce passage, selon K. Verrycken, montrerait que pour Philopon, lors de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*, « the world is eternal in its present structure; God creates it by necessity, from all eternity », « creation is a necessary, not a deliberate, process. »⁹⁰² K. Verrycken oppose alors ce passage du commentaire à différents extraits du *Contre Proclus* où « creation is no longer a necessary process: it is the result of God's free decision ».⁹⁰³ La

⁸⁹⁹ É. Évrard (1953).

⁹⁰⁰ Soulignons que K. Verrycken (1990), p. 257, notes 165-167, signale d'autres mentions par Philopon de la définition aristotélicienne du lieu. Ces mentions se trouvent dans la deuxième partie du commentaire de Philopon, soit *In Cat.*, p. 87, 7-10; 99, 29-30; 165, 1-2. K. Verrycken (1990), p. 257, note 168, cite aussi Philopon, *In Cat.*, p. 86, 23-27, pour montrer que Philopon n'a pas encore développé sa doctrine du possible mouvement dans le vide. À première vue, le but de Philopon, dans ce passage, pourrait être de montrer dans quelle mesure, selon Aristote, les quantités que sont le temps et le lieu peuvent être dites continues. Voir aussi R. Sorabji (1987), p. 38: « ... the *Catégories* commentary could be thought earlier than the *Physics* commentary, on the grounds that it does not yet express the doubts referred to above on the priority of the category of substance to the category of quantity. »

⁹⁰¹ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 144, 17 - 146, 2.

⁹⁰² K. Verrycken (1990), p. 236, note 14; p. 257, note 163.

⁹⁰³ K. Verrycken (1990), p. 237, note 20. Voir Philopon, *Contre Proclus*, p. 78, 11-17; 566, 4-10.

comparaison avec le *Contre Proclus* devra donc recevoir un examen minutieux. D'autant plus que, dans son commentaire, Philopon ne semble pas tant établir une relation nécessaire entre dieu et la création, mais entre dieu et le bien,⁹⁰⁴ et que cette relation n'est pas étrangère au *De aeternitate mundi*.⁹⁰⁵

Il faudrait aussi arriver à déterminer la portée de certain passage où Philopon expose l'opinion d'Aristote sur les idées platoniciennes. Il semble bien en effet y avoir une dualité dans l'oeuvre de Philopon concernant l'accord doctrinal, sur les Idées, entre Aristote et Platon, dont les deux pôles pourraient être illustrés, d'une part, par le commentaire sur le traité *De l'âme* et, d'autre part, par le *Contre Proclus*. En effet, dans le *Contre Proclus*, Philopon soutient qu'Aristote rejette non seulement l'interprétation voulant que les idées platoniciennes se trouvent à l'extérieur de l'Intellect, mais la théorie des Idées elle-même.⁹⁰⁶ Or, dans le commentaire au traité *De l'âme* qui lui est attribué, Philopon se prononce catégoriquement, en plusieurs endroits et pour différents sujets, en faveur de l'harmonie entre Aristote et Platon,⁹⁰⁷ et particulièrement en

⁹⁰⁴ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 145, 11.

⁹⁰⁵ Voir en effet Philopon, *Contre Proclus*, p. 81, 9, 14. En fait, le développement englobant ces lignes contient plusieurs correspondances avec le passage cité du commentaire sur les *Catégories*. Soulignons par ailleurs que l'exposé de Philopon sur la puissance ne se lit pas dans le passage correspondant d'Ammonius, *In Cat.*, p. 85, 6-27.

⁹⁰⁶ Philopon, *Contre Proclus*, p. 26, 24 - 32, 13. De même, Philopon, *In An. post.*, p. 242, 14 - 243, 25.

⁹⁰⁷ On voit ainsi Philopon soutenir, *In De an.*, p. 10, 5-9; 12, 10-12, qu'Aristote et Platon admettent tous deux que l'âme rationnelle est totalement séparable du corps, tandis que l'âme irrationnelle - exception faite de la partie végétative qui est inséparable du corps grossier -, serait séparable du corps grossier, mais inséparable d'un corps pneumatique. Philopon insiste aussi volontiers sur le fait qu'Aristote ne s'attaque qu'au sens apparent des propos de Platon afin de détromper ceux qui ne peuvent en saisir la profondeur. Ainsi en ce qui concerne le mouvement, ou l'immobilité, de l'âme. Pour Philopon, *In De an.*, p. 92, 26 - 95, 35, Aristote et Platon ne sont pas en désaccord quand celui-là dit que l'âme est immobile, celui-ci

ce qui concerne les Idées. En effet, au sujet de *De l'âme* 402 b 7, soit: τὸ δὲ ζῶον τὸ καθόλου ἤτοι οὐδέν ἐστιν ἢ ὕστερον, Philopon donne le commentaire suivant:

Certains crurent qu'Aristote disait cela au sujet des idées, faisant allusion à Platon. Mais ce n'est pas le cas. En effet, même pour Aristote, il semble bien y avoir des genres et des espèces antérieurs à la pluralité. Ainsi, dans la *Métaphysique*, il dit que de même que l'ordre s'entend de deux façons: celui dans le stratège et celui dans les soldats, et que l'ordre dans les soldats provient de celui dans le stratège; et la santé de deux façons; celle dans le médecin et celle dans le corps recouvrant la santé, et que la santé dans le médecin est en mesure de produire celle dans le corps; ainsi aussi l'ordre dans l'univers provient de l'ordre dans le démiurge.⁹⁰⁸ Aristote reconnaît donc lui aussi les raisons transcendantes des choses (τοὺς ἐξηρημένους λόγους τῶν πραγμάτων) [...] Et, dans l'ouvrage présent, il affirme « L'intellect en acte correspond

qu'elle se meut. Le désaccord entre Platon et Aristote n'est que verbal, puisque chacun donne un sens différent au mot κίνησις. Aristote appelle en effet « mouvements » les seuls mouvements physiques, qui nous sont d'abord connus. Alors, pour éviter que nous interprétions le mouvement de l'âme platonicien selon des données restreintes, Aristote s'attaque au sens apparent des propos de Platon. Voir aussi Philopon, *In De an.*, p. 116, 21-28: « Voilà donc ce que dit Timée, et Aristote entreprend de contredire ces paroles en faisant la même chose que quelqu'un qui contredit les mythes des poètes comme ne s'accordant pas à la nature des réalités. Car, comme le dit Platon, de même que rien ne peut paraître plus ridicule que les mythes des poètes à ceux qui les reçoivent selon leur sens apparent, de la même façon rien non plus ne peut paraître plus inspiré des dieux à ceux qui cherchent le sens profond caché en eux. Mais, comme c'est toujours son habitude, Aristote ici aussi réfute le sens apparent, de telle sorte que celui qui n'est pas capable par lui-même de voir d'un coup d'oeil le sens profond de ces énigmes, ne puisse pas en rester néanmoins au sens apparent. » (la traduction est de H.D. Saffrey (1990 [1968]), p. 261). À ces exemples, on peut également ajouter Philopon, *In De an.*, p. 122, 24-26; 124, 22-24; 127, 1-6. Sur ces sujets, voir aussi K. Verrycken (1991), p. 216-217, 229, note 119.

⁹⁰⁸ Cf. Aristote, *Métaphysique*, Λ 10, 1075 a 11.

aux réalités », ⁹⁰⁹ « Ils avaient raison ceux qui dirent que l'âme est le lieu des formes ». ⁹¹⁰ Et de nouveau, dans la *Métaphysique*, considérant l'Intellect divin, il affirme que toutes les formes sont en lui. Ainsi, il dit qu'en se regardant lui-même il regarde les réalités et qu'en regardant les réalités il se regarde lui-même. ⁹¹¹ De fait, on pourrait présenter une multitude d'énoncés d'Aristote qui contiennent la même pensée. De sorte que l'exposé ⁹¹² ne porte pas sur les formes antérieures à la pluralité, mais sur celles qui lui sont postérieures... ⁹¹³

Si l'on peut considérer ce passage du commentaire sur le traité *De l'âme* comme une tentative d'harmoniser Platon et Aristote au sujet des idées, ⁹¹⁴ il est moins certain que Philopon, lors de son exposé sur *Catégories* 11 b 15-16, en faisant allusion au passage controversé du traité *De l'âme*, ait la même intention:

S'appuyant sur ce court passage, certains d'entre les exégètes ont supposé que le but des *Catégories* ne portait que sur des notions. En effet, disent-ils, Aristote ne reconnaît pour seuls genres que ceux qui sont ultérieurs et dans notre

⁹⁰⁹ Cf. Aristote, *De l'âme* 430 a 19; 431 a 1.

⁹¹⁰ Cf. Aristote, *De l'âme* 429 a 27.

⁹¹¹ Cf. Aristote, *Métaphysique*, Λ 9, 1074 b 33.

⁹¹² Soit Aristote, *De l'âme* 402 b 7.

⁹¹³ Philopon, *In De an.*, p. 37, 18-32. Voir aussi Philopon, *In De an.*, p. 58, 7-9: « C'est la philosophie première qui s'occupera des formes totalement séparées de la matière. En effet, les raisons des formes ancrées dans la matière se trouvent aussi dans notre âme, mais elles existent également de manière transcendantes (εἰσι δὲ καὶ ἐξηρημένοι) dans l'Intellect démiurgique. » Voir également, plus loin, p. 63, 4-14.

⁹¹⁴ C'est l'opinion de K. Verrycken (1990), p. 236, note, 16, qui voit dans ce passage un témoin sûr que le commentaire sur le traité *De l'âme* relève de Philopon 1 qui dépend d'Ammonius.

pensée. D'ailleurs, il dit lui-même, dans le traité *De l'âme*, que les universels ou ne sont rien ou sont postérieurs. Quant aux universels antérieurs à la pluralité (τὰ δὲ πρὸ τῶν πολλῶν), il prétend qu'ils n'existent absolument pas. Ce sont, dit-il, gazouillements et sornettes superflues.⁹¹⁵

Il semble bien qu'on doive considérer « d'ailleurs, il le dit lui-même... » comme l'opinion d'Aristote reconnue par Philopon, lors de la rédaction de son commentaire sur les *Catégories*. Il n'est toutefois pas totalement exclu qu'il s'agisse de la suite de l'argument de ceux qui disent que le but ne concerne que des notions.

D'autres passages devront également être soupesés.⁹¹⁶ Ainsi, Philopon, alors qu'il commente le chapitre des *Catégories* portant sur les opposés,⁹¹⁷ rappelle que l'état peut devenir privation, mais que l'inverse ne se produit jamais et que, par conséquent, l'aveugle ne revoit pas. Or, ajoute Philopon, l'aveugle ne revoit pas, si ce n'est par quelque intervention divine.⁹¹⁸ A. Busse, en cherchant, dans le commentaire sur les *Catégories*, des témoins du christianisme de Philopon, fait mention de ce passage, signalé également par L.

⁹¹⁵ Voir Philopon, *In Cat.*, p. 167, 12-17. Cf. Philopon, *In Cat.*, p. 9, 4-12.

⁹¹⁶ Sur la providence divine, voir Philopon, *In Cat.*, 126, 18 - 128, 28; 131, 6 (cf. *In De an.*, p. 17, 19 - 20, 22). Il n'y a pas d'exposé parallèle dans le commentaire dit d'Ammonius. Voir aussi sur Dieu, Philopon, *In Cat.*, p. 103, 28-29; 166, 9-10.

⁹¹⁷ Aristote, *Catégories*, c. 10.

⁹¹⁸ Philopon, *In Cat.*, p. 169, 19. Voir aussi p. 184, 18.

G. Westerink.⁹¹⁹ Il faut d'ailleurs souligner que cette remarque ne se lit pas dans les exposés parallèles du commentaire anonyme sur les *Catégories*.⁹²⁰

Une appréciation juste du commentaire sur les *Catégories* devra donc attendre un examen exhaustif de la deuxième partie du texte.

⁹¹⁹ A. Busse (1895), p. v, note 2. L. G. Westerink (1990), p. 327. Voir, par ailleurs, R. Bodéüs (1997), qui lit une telle remarque dans certains manuscrits d'Aristote et y voit une glose chrétienne.

⁹²⁰ Voir Ammonius, *In Cat.*, p. 94, 4-29; 100, 4-12. Cette remarque ne se lit pas non plus, lors d'un développement sur l'état et la privation, dans le commentaire, cité ci-dessus, sur le traité *De l'âme*, p. 94, 12-13; 341, 28-29.

Bibliographie

Édition du commentaire de Philopon sur les Catégories

In Aristotelis Categorias commentarium, préface, supplément à la préface et édition du texte par Adolfus Busse, CAG, vol. XIII, 1re partie, 1898.

Autres oeuvres de Philopon

Collectio vocum quae pro diversa significatione accentum diversum accipiunt, préface et édition du texte par Petrus Egenolff, Vratislaviae, Guilelmus Koebnerus, 1880. [plus récemment, en 1983, Lloyd W. Daly a offert une édition de ce texte sous le titre *De Vocabulis quae Diversum Significatum Exhibent Secundum Differentiam Accentus*].

De aeternitate mundi contra Proclum, préface et édition du texte par Hugo Rabe, Leipsig, Teubner, 1899.

De opificio mundi, préface et édition du texte par Gualterus Reichardt, Leipsig, Teubner, 1897.

Eis tò prṓton tḗs Nikomáχou áριθμητικῆς εἰσαγωγῆς, édition du texte grec par Richard Hoche, Leipsig, Teubner, 1864.

Epistula ad Iustinianum imperatorem, in *Opuscula monophysitica*, édition du texte syriaque et traduction latine par A. Sanda, Beyrouth, 1930, p. 172-180.

In Aristotelis Analytica priora commentaria, édition du texte de Maximilianus Wallies, CAG, vol. XIII, 2e partie, 1905.

In Aristotelis Analytica posteriora commentaria, édition du texte de Maximilianus Wallies, CAG, vol. XIII, 3e partie, 1909.

In Aristotelis Meteorologicorum librum primum commentarium, édition du texte de Michael Hayduck, CAG, vol. XIV, 1re partie, 1901.

In Aristotelis libros De generatione et corruptione commentaria, édition du texte de Hieronymus Vitelli, CAG, vol. XIV, 2e partie, 1897.

In Aristotelis De anima libros commentaria, édition du texte de Michael Hayduck, CAG, vol. XV, 1897.

In Aristotelis Physicorum libros tres priores commentaria et In Aristotelis Physicorum libros quinque posteriores commentaria, édition du texte de Hieronymus Vitelli, CAG, vol. XVI et vol. XVII, 1887 et 1888.

Voir aussi, ci-dessous, DE CORTE, M. (1934); ÉVRARD, É. (1943); FURLANI, G. (1921-1922) et (1922); MANSION, A. (1947); SANDA, A. (1930); VAN RIET, S. (1965); VAN ROEY, A. (1979) et (1984); WILDBERG, C. (1987).

Auteurs anciens

Die Fragmente der Vorsokratiker, recension de Hermann Diels, édités par Walter Kranz. Dublin/Zurich, Weidmann, 1968 [1903].

Oracles chaldaïques, texte établi et traduit par Édouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

Prolégomènes à la philosophie de Platon, texte établi par L.G. Westerink, traduit par J. Trouillard, avec la collaboration de A.Ph. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

Stoicorum Veterum Fragmenta, coll. par Ioannes von Arnim, index de Maximilianus Adler, 4 volumes, Stuttgart, Teubner, 1964 [1903-1924].

ALEXANDRE D'APHRODISE, *In Aristotelis Analyticorum priorum librum I commentarium*, édition du texte grec de Maximilianus Wallies, in CAG, vol. II, 1re partie, 1883.

ALEXANDRE D'APHRODISE, *In Metaphysicorum libros A - Δ commentaria*, édition du texte grec de Michael Hayduck, in *CAG*, vol. I, 1891.

AMMONIUS, *In Porphyrii Isagogen sive V voces*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. IV, 3e partie, 1891.

AMMONIUS, *In Aristotelis Categorias commentarius*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. IV, 4e partie, 1895.

AMMONIUS, *In Aristotelis De interpretatione commentarius*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. IV, 5e partie, 1897.

AMMONIUS, *In Aristotelis Analyticorum priorum librum I commentarium*, édition du texte grec de Maximilianus Wallies, in *CAG*, vol. IV, 6e partie, 1899.

APOLLONIUS DYSCOLUS, *De constructione libri quattuor*, coll. Grammatici Graeci, vol. II, 2^e partie, texte grec édité par Gustavus Uhlig, Leipsig, Teubner, 1910.

APOLLONIUS DYSCOLUS, *The syntax*, traduction et commentaire de Fred W. Householder, Amsterdam, John Benjamins B.V., 1981.

ARISTOTE, *Categoriae et Liber De interpretatione*, préface et édition du texte grec de L. Minio-Paluello, Oxford, Clarendon Press, 1949.

ARISTOTE, *Métaphysique*, édition du texte de W.D. Ross, Oxford, Clarendon Press, 1975 [1924].

ASCLÉPIUS, *In Aristotelis Metaphysicorum libros A - Z commentaria*, édition du texte grec de Michael Hayduck, in *CAG*, vol. VI, 2e partie, 1888.

BOÈCE, *In Categorias Aristotelis*, in *Patrologia latina*, sous la direction de J.-P. Migne, tome LXIV, Paris, 1891, col. 159-294.

CICERON, *Academica*, traduction anglaise de H. Rackham, coll. Loeb classical library, London/Cambridge, William Heinemann Ltd/Harvard University Press, 1961.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate 8*, in *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, vol. 3, édition du texte grec par Otto Stählin, Leipzig, J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1909.

DAVID, *Prolegomena et In Porphyrii Isagogen commentarium*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. XVIII, 2^e partie, 1904.

DENYS DE THRACE, *Dionisio Trace, ΤΕΧΝΗ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗ*, texte critique et commentaire de Giovan Battista Pecorella, Capelli, 1962.

DEXIPPE, *In Aristotelis Categorias commentarium*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. IV, 2^e partie, 1888.

DIOGENE LAERTE, *Vitae philosophorum*, édition de H.S. Long, 2 volumes, Oxford, Clarendon, 1964.

ÉLIAS, *In Aristotelis Categorias commentarium*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. XVIII, 1^{re} partie, 1900.

ÉLIAS, *In Porphyrii Isagogen commentarium*, édition du texte grec de Adolfus Busse, in *CAG*, vol. XVIII, 1^{re} partie, 1900.

HÉRACLITE, *Heracliti Ephesii Reliquiae*, recension de I. Bywater, Oxford, A. Macmillan et socios, 1877.

JAMBLIQUE, *Les mystères d'Égypte*, texte établi et traduit par Édouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

MARINUS, *Vita Procli*, édition du texte de J.F. Boissonade [Leipzig, 1814], reproduite dans *Marinos of Neapolis, The extant works*, introduits par A.N. Oikonomides, Chicago, Ares Publishers Inc., 1977, p. 14-83.

NICÉPHORE CALLISTE, *Ecclesiastica historiae*, in *Patrologia græca*, sous la direction de J.-P. Migne, tome CXLVII, Paris, 1891, col. 421-433.

OLYMPIODORE, *Prolegomena et In Categorias commentarium*, édition du texte grec par Adolfus Busse, in *CAG*, vol. XII, 1^{re} partie, 1902.

PHOTIUS, *Bibliothèque*, tome I, II et V, texte établi et traduit par René Henry, Paris, Les Belles Lettres, 1959, 1962, 1967.

PLATON, *Cratyle*, in *Oeuvres complètes*, tome V, 2^e partie, texte établi et traduit par L. Méridier, 2^e édition, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

PLATON, *Gorgias*, in *Oeuvres complètes*, tome III, 2^e partie, texte établi et traduit par A. Croiset, avec la collaboration de Louis Bodin, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

PLATON, *Théétète*, in *Oeuvres complètes*, tome VIII, 2^e partie, texte établi et traduit par A. Diès, 6^e tirage, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

PLUTARQUE, *Adversus Colotem*, in *Moralia*, vol. XIV, traduction anglaise de Benedict Einarson et Phillip H. de Lacy, coll. Loeb classical library, London/Cambridge, William Heinemann Ltd/ Harvard University Press, 1967.

PORPHYRE, *Isagoge et In Aristotelis Categorias commentarium*, préface, supplément à la préface et édition du texte grec par Adolfus Busse, in *CAG*, vol. IV, 1^{re} partie, 1887.

SEXTUS EMPIRICUS, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, in *Opera*, vol. 1, édition du texte grec de Hermannus Mutschmann, revue par I. Mau, Leipsig, Teubner, 1958.

SIMPLICIUS, *In Aristotelis Categorias commentarium*, édition du texte grec de Carolus Kalbfleisch, in *CAG*, vol. VIII, 1907.

SOPHRONIUS patriarche de Jérusalem, *Epistola synodica ad Sergium*, in *Patrologia graeca*, no 87³, col. 3191-3192.

SUIDAE lexicon, ex recognitione Immanuelis Bekkeri, Berlin, G. Reimer, 1854, p. 546.

SYRIANUS, *In Metaphysica commentaria*, édition du texte grec de Guilelmus Kroll, in *CAG*, vol. VI, 1^{re} partie, 1902.

THIMOTHÉE de Constantinople, *De receptione haereticorum*, in *Patrologia graeca*, no 86, col. 59-64.

Études

ABEL, A. (1963-1964), *La légende de Jean Philopon chez les Arabes*, in *Correspondance d'Orient*, no 10, p. 251-280.

ALTANER, Berthold (1961 [1931]), *Précis de patrologie*, adapté par H. Chirat, Paris, Éditions Salvator Mulhouse, p. 702-703.

AOUAD, Maroun; GOULET, Richard (1989), *Alexandros d'Aphrodisias*, in *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. I, sous la direction de R. Goulet, Paris, Éditions du CNRS, p. 125-139.

AUBENQUE, Pierre (1962), *Le problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF.

AXELOS, Kostas (1957), *Les lignes de force de la spiritualité byzantine*, in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4e série, no 3, p. 3-20.

BADAWI, Abdurrahman (1987), *La transmission de la philosophie grecque au monde arabe*, 2e édition revue et augmentée, Paris, Vrin, p. 118-119.

BARDY, Gustave (1947), 80. *Jean Philopon*, in *Dictionnaire de théologie catholique*, tome 8, Paris, Letouzey et Ané, col. 831-839.

BAUMSTARK, Anton (1975 [1900]), *Der Commentar des Ioannes Philoponos*, in *Syrisch-Arabische Biographien des Aristoteles. Syrische Commentare zur Εἰσαγωγή des Porphyrios*, coll. *Aristoteles bei den Syrern vom 5. bis 8. Jahrhundert*, vol. 1, Aalen, Scientia [Leipzig, Teubner], p. 156-223.

BENAKIS, Linos (1982), *The Problem of General Concepts in Neoplatonism and Byzantine Thought*, in *Neoplatonism and Christian Thought*, sous la direction de Dominic J. O'Meara, Norfolk, International Society for Neoplatonic Studies, p. 75-86, 248-249.

BLUMENTHAL, Henry (1982), *John Philoponus and Stephanus of Alexandria: Two Neoplatonic Christian Commentators on Aristotle?*, in *Neoplatonism and Christian Thought*, sous la direction de Dominic J. O'Meara, Norfolk, International Society for Neoplatonic Studies, p. 54-63, 244-246.

BLUMENTHAL, Henry (1986), *John Philoponus: Alexandrian platonist?*, in *Hermes*, CXIV, p. 314-335.

BLUMENTHAL, Henry (1990 [1976]), *Neoplatonic elements in the de Anima commentaries*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji [d'abord paru in *Phronesis*, no 21, p. 64-87], Ithaca, Cornell University Press, p. 305-324.

BODÉÛS, Richard (1995), *L'aristotélisme stoïcien*, in *Cahiers des études anciennes*, Trois-Rivières, Université du Québec, p. 7-32.

BODÉÛS, Richard (1997), *Une glose chrétienne fourvoyée dans le texte des « Catégories » d'Aristote*, in *Revue des études grecques*, tome 110, no 2, p. 627-631.

BÖHM, Walter (1967), *Johannes Philoponos. Grammatikos von Alexandrien (6. Jh. n. Chr.). Christliche Naturwissenschaft im Ausklang der Antike, Vorläufer der modernen Physik, Wissenschaft und Bibel. Ausgewählte Schriften*, Munich/Paderborn/Vienne, Ferdinand Schöningh.

BOLOGNESI, Giancarlo (1953), *Sul ΠΕΡΙ ΔΙΑΛΕΚΤΩΝ di Gregorio di Corinto*, in *Aevum*, vol. 27, no 2, p. 97-120.

BONITZ, Hermannus (1961 [1870]), *Index aristotelicus*, in *Aristotelis opera*, ex recensione Immanuelis Bekkeri, vol. 5, Berlin, W. de Gruyter et socios.

BOOTH, Edward G.T. (1983), *John Philoponos Christian and Aristotelian Conversion*, in *Studia Patristica*, vol. XVII, no 1, p. 407-411.

BRZOSKA, [Julius] (1907), *17 Eustathios*, in *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, vol. 11, Stuttgart, J.B.Metzlersche Buchhandlung, colonnes 1451-1452.

BUSSE, Adolfus (1887), *Praefatio et Supplementum praefationis*. Voir: Porphyre, *Isagoge et in Aristotelis Categorias commentarium*, p. v-lvi.

BUSSE, Adolfus (1895), *Praefatio et Supplementum praefationis*. Voir: Ammonius, *In Aristotelis Categorias commentarius*, p. v-xxii.

BUSSE, Adolfus (1898), *Praefatio et Supplementum praefationis*. Voir: Philopon, *In Aristotelis Categorias commentarium*, p. v-xvi.

CHADWICK, Henry (1970), *Philoponos*, in *The Oxford Classical Dictionary*, ed. par N.G.L. Hammond et H.H. Scullard, Oxford, p. 824.

CHADWICK, Henry (1987), *Philoponos the Christian Theologian*, in *Philoponos and the rejection of Aristotelian science*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 41-56.

CHEN, Chung-Hwan (1957), *On Aristotle's Two Expressions: καθ' ὑποκειμένου λέγεσθαι and ἐν ὑποκειμένῳ εἶναι*, in *Phronesis*, vol. 2, p. 148-159.

COUISSIN, Pierre (1929), *L'origine et l'évolution de l'ΕΠΟΧΗ*, in *Revue des études grecques*, no 42, p. 373-397.

COUISSIN, Pierre (1929), *Le stoïcisme de la Nouvelle Académie*, in *Revue d'Histoire de la Philosophie*, 3e année, Paris, J. Gamber, p. 241-276.

CUMONT, Franz (1915), *Les anges du paganisme*, in *Revue de l'histoire des religions*, vol. LXXII, p. 159-182.

DAVIDS, T.W. (1882), *Joannes (564) Philoponus*, in *A Dictionary of Christian Biography*, sous la direction de William Smith et Henry Wace, vol. III, Londres, John Murray, p. 425-427.

DECLEVA CAIZZI, Fernanda (1981), *Pirrone. Testimonianze*, Naples, Bibliopolis.

DE CORTE, Marcel (1934), *Le Commentaire de Jean Philopon sur le Troisième Livre du « Traité de l'Âme » d'Aristote*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. LXV, Liège/Paris, Faculté de Philosophie et Lettres/Librairie E. Droz

DILLON, John (1990), *Dexippe, On Aristotle's Categories*, traduction et notes, Ithaca, Cornell University Press.

DRECKER, J. (1928), *Des Johannes Philoponos Schrift über das Astrolab*, in *Isis*, vol. 11, 1928, p. 15-44.

DUPRÉEL, E. (1909), *Aristote et le Traité des Catégories*, in *Archiv für Geschichte der Philosophie*, vol. 22, p. 230-251.

DURING, Ingemar (1957), *Aristotle in the ancient biographical tradition*, Acta Universitatis Gothoburgensis, vol. LXIII, no 2, Göteborg.

EBBESEN, Sten (1990 [1981]), *Pophyry's legacy to logic: a reconstruction*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji [d'abord paru in *Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum*, vol. 7, no 1, Leiden, Brill, p. 133-170], Ithaca, Cornell University Press, p. 141-171.

EBBESEN, Sten (1990 [1987]), *Boethius as an Aristotelian commentator*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji [d'abord paru sous le titre *Boethius as an Aristotelian scholar*, in *Aristoteles: Werk und Wirkung*, vol. 2, Berlin, p. 445-461], Ithaca, Cornell University Press, p. 373-391.

EBBESEN, Sten (1990), *Philoponus, 'Alexander' and the origins of medieval logic*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 445-461.

ELLIS, John (1990), *The Trouble with Fragrance*, in *Phronesis*, vol. XXXV, no 3, p. 290-302.

ESTIENNE, Henri (1954 [1829]), *Thesaurus graecae linguae*, Graz, Akademische Druck.

EVANGELIOU, Christos (1985), *Aristotle's Doctrine Of Predicables And Porphyry's Isagoge*, in *Journal of the history of philosophy*, vol. XXIII, no 1, p. 15-34.

EVANGELIOU, Christos (1988), *Aristotle's Categories and Porphyry*, coll. *Philosophia Antiqua*, no xlviii, Leiden, E.J. Brill.

ÉVRARD, Étienne (1943), *Philopon. Contre Aristote. Livre premier*, édition, traduction et commentaire des fragments avec une introduction sur la vie de Philopon et une étude sur le *Contre Aristote*, mémoire présenté à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège pour l'obtention du grade de licencié.

ÉVRARD, Étienne (1953), *Les convictions religieuses de Jean Philopon et la date de son Commentaire aux Météorologiques*, in *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 5e série, tome 39, no 6, Bruxelles, Palais des Académies, p. 299-357.

ÉVRARD, Étienne (1965), *Jean Philopon, son Commentaire sur Nicomaque et ses rapports avec Ammonius (à propos d'un article récent)*, in *Revue des études grecques*, vol. 78, p. 592-598.

ÉVRARD, Étienne (1985), *Philopon, la ténèbre originelle et la création du monde*, in *Aristotelica, Mélanges offerts à Marcel de Corte*, in *Cahier de philosophie ancienne*, no 3, Bruxelles/Liège, Ousia/Presses universitaires, p. 177-188.

FABRICIUS, Johann Albert; suppléments de HARLES, Gottlieb C. (1967 [1807]), *De Ioanne Philopono grammatico*, in *Bibliotheca Graeca*, vol. 10, chapitre 34, Hildesheim [Hambourg], Georg Olms [réimpression de l'édition de 1807], p. 639-669.

FAGGIN, G. (1957), *Giovanni Filopono*, in *Enciclopedia filosofica*, vol. II, Venise/Rome, col. 758-759.

FESTUGIERE, A.J. (1971), *Modes de composition des Commentaires de Proclus*, in *Etudes de philosophie grecque*, Paris, Vrin, p. 551-574.

FESTUGIERE, A.J. (1971¹), *L'ordre de lecture des dialogues de Platon aux Ve/VIe siècles*, in *Etudes de philosophie grecque*, Paris, Vrin, p. 535-550.

FREDE, Michael (1987 [1983]), *The Title, Unity, and Authenticity of the Aristotelian Categories* [traduction de *Titel, Einheit und Echtheit der Kategorien*], in *Essays in Ancient Philosophy* [d'abord paru dans *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum*], Minneapolis, University of Minnesota Press, p. 11-28.

FURLANI, Giuseppe (1921-1922), *Il trattato di Giovanni Filopono sul rapporto tra le parti e gli elementi ed il tutto e le parti*, traduction du syriaque, in *Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*, tome LXXXI, 2e partie, Venise, Presso la segreteria del Reale Istituto, p. 83-105.

FURLANI, Giuseppe (1922), *Il contenuto dell'arbitro di Giovanni il filopono*, in *Rivista trimestrale di studi filosofici e religiosi*, vol. III, no 4, p. 385-405.

FURLEY, David (1987), *Summary of Philoponus' Corollaries on Place and Void*, in *Philoponus and the rejection of Aristotelian science*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 130-139.

GLUCKER, John (1978), *Antiochus and the Late Academy*, coll. *Hypomnemata*, vol. 56, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.

GOTTSCHALK, Hans B. (1987), *Did Theophrastus write a Categories?*, in *Philologus*, vol. 131, no 2, p. 245-253.

GOTTSCHALK, Hans B. (1990), *The earliest Aristotelian commentators*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 55-81.

GOULET, Richard (1989). Voir AOUAD, Maroun.

GRABMANN, Martin (1929), *Mittelalterliche lateinische Übersetzungen von Schriften der Aristoteles-Kommentatoren Johannes Philoponos, Alexander von Aphrodisias und Themistios*, in *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Abteilung*, no 7, Munich.

GUDEMAN, Alfred; KROLL, W. (1916), 21) *Ioannes Philoponus*, in *Paulys Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, vol. 9.2, Stuttgart, J.B. Metzlersche Buchhandlung, colonnes 1764-1795.

HADOT, Ilsetraut (1978), *Le problème du néoplatonisme alexandrin, Hiéroclès et Simplicius*, Paris, Etudes augustinienes.

HADOT, Ilsetraut (1987), *Les introductions aux commentaires exégétiques chez les auteurs néoplatoniciens et les auteurs chrétiens*, in *Les règles de l'interprétation*, sous la direction de Michel Tardieu, Paris, Cerf, p. 99-122.

HADOT, Ilsetraut (1987¹), *La division néoplatonicienne des écrits d'Aristote*, in *Aristoteles: Werk und Wirkung*, dédié à Paul Moraux, vol. 2, sous la direction de Jürgen Wiesner, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 249-285.

HADOT, Ilsetraut (1987²), *La vie et l'oeuvre de Simplicius d'après les sources grecques et arabes*, in *Simplicius, sa vie, son oeuvre, sa survie*, Actes du colloque international de Paris (28 sept. - 1er oct. 1985), sous la direction de I. Hadot, Berlin/New York, de Gruyter, p. 61-90.

HADOT, Ilsetraut, traduction commentée sous la direction de (1990), *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, fascicule I, introduction, première partie (p. 1-9, 3 Kalbfleisch), traduction de Philippe Hoffmann, commentaire et notes de I. Hadot, Leiden, Brill.

HADOT, Ilsetraut, traduction commentée sous la direction de (1990¹), *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, fascicule III. Voir C. Luna (1990).

HADOT, Pierre (1971), *Marius Victorinus, Recherches sur sa vie et ses oeuvres*, Paris, Études augustinienes.

HADOT, Pierre (1979), *Les divisions des parties de la philosophie dans l'Antiquité*, in *Museum Helveticum*, vol. 36, fasc. 4, p. 201-223.

HADOT, Pierre (1980), *Sur les divers sens du mot ΠΡΑΓΜΑ dans la tradition philosophique grecque*, in *Concepts et catégories dans la pensée antique*, sous la direction de Pierre Aubenque, Paris, Vrin, p. 309-319.

HADOT, Pierre (1990), *La logique, partie ou instrument de la philosophie?*, Voir I. Hadot (1990), *appendice I*, p. 183-188.

HILTBRUNNER, Otto (1967), *14.I.Philoponos*, in *Der kleine Pauly*, vol. 2, Stuttgart, Alfred Druckenmüller, col. 1430-1431.

HOFFMANN, Philippe (1987), *Catégories et langage selon Simplicius -La question du « skopos » du traité aristotélicien des « Catégories »*, in *Simplicius, sa vie, son oeuvre, sa survie*, actes du colloque international de Paris (28 sept. - 1er oct. 1985), sous la direction de I. Hadot, coll. *Peripatoi*, no 15, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 61-90.

HOFFMANN, Philippe (1987¹), *Sur quelques aspects de la polémique de Simplicius contre Jean Philopon: de l'invective à la réaffirmation de la transcendance du ciel*, in *Simplicius, sa vie, son oeuvre, sa survie*, actes du colloque international de Paris (28 sept. - 1er oct. 1985), sous la direction de I. Hadot, coll. *Peripatoi*, no 15, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 183-221.

HOFFMANN, Philippe (1990). Voir: I. HADOT (1990) et C. Luna (1990).

JOANNOU, P. (1962), *Le premier essai chrétien d'une philosophie systématique, Jean Philopon*, in *Studia patristica*, Berlin, vol. V, p. 508.

JOLIVET, Jean (1970-1971), *Conférence*, in *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, Ve*, no 78, p. 310-324.

JOLIVET, Jean (1971-1972), *Conférence*, in *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, Ve*, no 79, p. 349-358.

JUGIE, Martino (1950), *Filopono, Giovanni*, in *Enciclopedia Cattolica*, vol. 5, città del Vaticano, col. 1349-1350.

KRAEMER, Joel L. (1965), *A lost passage from Philoponus' Contra Aristotelem in arabic translation*, in *Journal of American Oriental Society*, no 85, p. 318-327.

KUKSEWICZ, Zdzislaw (1964), *Un commentaire « averroïste » anonyme sur le Traité de l'âme d'Aristote*, in *Revue philosophique de Louvain*, vol. lxxii, p. 421-465.

KUSTAS, G.L. (1973), *The commentators on Aristotle's Categories and on Porphyry's Isagoge*, chapitre 4 de *Studies in Byzantine Rhetoric*, Analecta

Vlatadon, vol. XVII, Thessaloniki Patriarchal Institute for Patristic Studies, p. 101-126.

LLOYD, A.C. (1967), *B. Alexandria: Johannes Philoponus*, in *The Cambridge history of later greek and early medieval philosophy*, sous la direction de A.H. Armstrong, Cambridge, University Press, p. 477-483.

LUCCHETTA, Giulio A. (1978), *Aristotelismo e cristianesimo in Giovanni Filopono*, in *Studia Patavina*, no 25, p. 573-593.

LUNA, Concetta (1990), *Simplicius. Commentaire sur les Catégories*, traduction commentée sous la direction de I. Hadot, fascicule III, Préambule aux Catégories, commentaire au premier chapitre des Catégories (p. 21 - 40, 13 Kalbfleisch), traduction de Philippe Hoffmann (avec la collaboration de I. Hadot, P. Hadot et C. Luna), commentaire et notes de C. Luna, Leiden, Brill.

MacCOULL, Leslie S.B. (1991), *Philoponus on Egypt*, in *Byzantinische Forschungen*, no XVII, *Byzance après Byzance*, 5^e symposium Byzantinon, tenu du 19 au 21 novembre 1987, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, p. 167-172.

MacCOULL, Leslie S.B. (1995), *The Monophysite Angelology of John Philoponus*, in *Byzantion*, vol. 65, no 2, p. 388-395.

MacCOULL, Leslie S.B. (1995), *A New Look at the Career of John Philoponus*, in *Journal of Early Christian Studies*, vol. 3, no 1, p. 47-60.

MacLEOD, C.M.K. (1964), *Jean Philopon, commentaire au « De intellectu », traduction latine de Guillaume de Moerbeke. Edition critique précédée d'une introduction à la vie et à la pensée de l'auteur*, résumé de thèse dans *Revue philosophique de Louvain*, vol. lxxii, p. 727-728.

MAHDI, Muhsin (1967), *Alfarabi against Philoponus*, in *Journal of Near Eastern Studies*, vol. 26, no 4, p. 233-260.

MAHÉ, J.-P. (1990), *David l'Invincible dans la tradition arménienne*. Voir I. Hadot (1990), p. 189-207.

MANSION, Augustin (1947), *Le texte du « De intellectu » de Philopon corrigé à l'aide de la collation de Monseigneur Pelzer*, in *Mélanges Auguste Pelzer, Études d'histoire littéraire et doctrinale de la Scolastique médiévale offertes à Monseigneur Auguste Pelzer*, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 3e série, 26e fasc., Louvain, Bibliothèque de l'Université/Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, p. 325-346.

MANSION, Suzanne (1984 [1946]), *La première doctrine de la substance: la substance selon Aristote*, in *Études aristotéliennes*, Louvain-la-Neuve, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, p. 283-303 [d'abord paru dans *Revue philosophique de Louvain*, vol. 44, p. 349-369].

MANSION, Suzanne (1984 [1949]), *La doctrine aristotélienne de la substance et le traité des Catégories*, in *Études aristotéliennes*, Louvain-la-Neuve, Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, p. 305-308 [d'abord paru dans *Proceedings of the Tenth International Congress of Philosophy*, tenu à Amsterdam du 11 au 18 août 1948, sous la direction de E.W. Beth, H.J. Pos et J.H. Hollak, Amsterdam, North-Holland Publishing Co., 2 vol., p. 337-340].

MARTIN, H. (1962), *Jean Philopon et la controverse trithéite du VI^e siècle*, in *Studia Patristica*, vol. V, ed. F.L. Cross, Berlin, Akademie Verlag, p. 519-525.

MATTHEWS, Gareth B. (1991), *Ammonius On Aristotle's Categories*, Ithaca, Cornell University Press.

MERCATI, Giov. (1914), *Un codice non riconosciuto dello Ps.-Filopono sull'Isagoge di Porfirio*, in *Rheinisches Museum für Philologie*, nouvelle série, no 69.

MEYER, P. (1970 [1901]), *Johannes Philoponos*, in *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, vol. 9, Graz [Leipzig], Akademische Druck, p. 310-311.

MEYERHOF, Max (1933), *La fin de l'école d'Alexandrie d'après quelques auteurs arabes*, in *Archeion*, Rome/Paris, vol. XV, p. 1-15.

MINIO-PALUELLO, L. (1957), *A Latin Commentary (?translated by Boethius) on the Prior analytics, and its Greek Sources*, in *The Journal of Hellenic Studies*, vol. 77, 1^{re} partie, p. 93-102.

MORAUX, Paul (1951), *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain, Éditions universitaires.

MORAUX, Paul (1973 et 1984), *Der Aristotelismus bei den Griechen*, 2 volumes, coll. Peripatoi, no 5-6, Berlin/NewYork, Walter de Gruyter.

MORAUX, Paul (1974), *La critique d'authenticité chez les commentateurs grecs d'Aristote*, in *Mansel'e Armagan (Mélanges Mansel)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, p. 265-288.

MUELLER, Ian (1990), *Aristotle's doctrine of abstraction in the commentators*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 463-480.

MÜLLER, Carl Werner (1969), *Die neuplatonischen Aristoteleskommentatoren über die Ursachen der Pseudepigraphie*, in *Rheinisches Museum für Philologie*, nouvelle série, vol. 112, no 2, p. 120-126.

NARBONNE, Jean-Marc (1987), *Définition et description: le problème de la saisie des genres premiers et des individus chez Aristote dans l'exégèse de Simplicius*, in *Archives de Philosophie*, no 50, p. 529-554.

O'DONNELL, J.R. (1967), *John Philoponus*, in *New Catholic Encyclopedia*, vol. 7, Washington, The Catholic University of America, p. 1066.

PELLETIER, Yvan (1983), *Les Attributions (Catégories), le texte aristotélicien et les prolégomènes d'Ammonios d'Hermeias*, Montréal/Paris, Bellarmin/Les Belles Lettres.

PEPIN, Jean (1980), *Clément d'Alexandrie, les Catégories d'Aristote et le fragment 60 d'Héraclite*, in *Concepts et catégories dans la pensée antique*, recueil sous la direction de Pierre Aubenque, Paris, Vrin, p. 271-284.

PÉTRIDÈS, S. (1904), *Spoudaei et Philopones*, dans *Échos d'Orient*, vol 7, 1904, p. 341-348.

PRAECHTER, Karl (1990 [1909]), *Review of the Commentaria in Aristotelem Graeca* [traduction de *Die griechischen Aristoteles Kommentare* par Victor Cousin], in *Aristotle Transformed* [paru d'abord dans *Byzantinische Zeitschrift*, no 18], sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 31-54 [p. 516-538].

REGENBOGEN, O. (1950), *Πίναξ*, in *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, no 20, Stuttgart, col. 1442-1444.

RENAN, E. (1852), *De philosophia peripatetica apud Syros*, Paris, A. Durand.

RICHARD, Marcel (1950), *ΑΙΤΟ ΦΩΝΗΣ*, in *Byzantion*, vol. 20, p. 191-222.

ROBIN, Léon (1944), *Pyrrhon et le scepticisme grec*, Paris, PUF.

SAFFREY, H.D. (1954), *Le chrétien Jean Philopon et la survivance de l'École d'Alexandrie au VI^e siècle*, in *Revue des études grecques*, no LXVII, p. 396-410.

SAFFREY, H.D. (1967), *Une collection méconnue de « symboles » pythagoriciens*, in *Revue des études grecques*, no LXXX, p. 198-201.

SAFFREY, H.D. (1987), *Comment Syrianus, le maître de l'école néoplatonicienne d'Athènes, considérait-il Aristote?*, in *Aristoteles: Werk und Wirkung*, dédié à Paul Moraux, vol. 2, sous la direction de Jürgen Wiesner, Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 205-214.

SAFFREY, H.D. (1989), *Ammonios d'Alexandrie*, in *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. I, sous la direction de R. Goulet, Paris, Éditions du CNRS, p. 125-139.

SAFFREY, H.D. (1990 [1968]), *ΑΓΕΩΜΕΤΡΗΤΟΣ ΜΗΔΕΙΣ ΕΙΣΙΤΩ*. *Une inscription légendaire*, in *Recherches sur le néoplatonisme après Plotin*, Paris, Vrin, p. 251-271 [d'abord paru dans *Études grecques*, vol. 81, p.67-87].

SAFFREY, H.D. (1990 [1969]), *Nouveaux oracles chaldaïques dans les scholies du Paris. gr. 1853*, in *Recherches sur le néoplatonisme après Plotin*, Paris, Vrin, p. 59-72 [d'abord paru dans *Revue de philologie*, vol. 43, p. 59-72].

SAMBURSKY, S. (1973), *John Philoponus*, in *Dictionary of Scientific Biography*, sous la direction de C.C. Gillispie, vol. VII, New York, Charles Scribner's Sons, p. 134-139.

SANDA, A. (1930), *Opuscula monophysitica Ioannis Philoponi*, introduction, édition des textes syriaques et traductions latines, Beyrouth.

SCHISSEL VON FLESCHENBERG, Otmar (1932), *Kann die Expositio in libros de anima des S. Thomas Aquinas ein Kommentar des Joannes Philoponos zu Aristoteles Περὶ ψυχῆς sein*, in *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, vol. IX, p. 104-110.

SCHRENK, L.P. (1990), *John Philoponus*, in *Encyclopedia of Early Christianity*, New York/London, Garland Publishing Inc., p. 500.

SERRUYS, D. (1911), *ΑΠΟ ΦΩΝΗΣ*, in *Revue de philologie*, vol. 35, p. 71-74.

SHARPLES, Robert W. (1990), *The school of Alexander?*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 83-111.

SHIEL, James (1990), *Boethius' commentaries on Aristotle*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 349-372.

SOLMSEN, Friedrich (1944), *Boethius and the history of the Organon*, in *American Journal of Philology*, vol. LXV, p. 69-74.

SORABJI, Richard, sous la direction de (1987), *Philoponus and the rejection of Aristotelian science*, Ithaca, Cornell University Press.

SORABJI, Richard (1987¹), *John Philoponus*, in *Philoponus and the rejection of Aristotelian science*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 1-40.

SORABJI, Richard (1990), *The ancient commentators on Aristotle*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 1-30.

SORABJI, Richard (1991), *Aristote et les commentateurs anciens*, in *Penser avec Aristote*, Toulouse, Erès, p. 75-91.

STEINSCHNEIDER, Moritz (1869), *Johannes Philoponus bei den Arabern*, in *Al-Farabi (Alpharabius), des arabischen Philosophen Leben und Schriften*, Mémoires de l'académie impériale des sciences de St.-Petersbourg, VIIe série, tome XIII, no 4, St-Petersbourg, p. 152-176, 250-252.

STRANGE, Steven K. (1992), *Porphyre, On Aristotle's Categories*, traduction et notes, Ithaca, Cornell University Press.

TANNERY, Paul (1896), *Sur la période finale de la philosophie grecque*, in *Revue philosophique*, no 42, p. 266-287.

TOTOK, W. (1973), *Der Ausklang der Patristik et Johannes Philoponos*, in *Handbuch der Geschichte der Philosophie*, II, Frankfurt, Vittorio Klostermann, p. 162, 173-174.

TROUPEAU, Gérard (1984), *Un épitomé arabe du « De contingentia mundi » de Jean Philopon*, in *Mémorial André-Jean Festugière. Antiquité païenne et*

chrétienne, *Vingt-cinq études réunies et présentées par E. Lucchesi et H.D. Saffrey*, in *Cahiers d'orientalisme*, no X, Genève, Cramer, p. 77-88.

VAN COURT, Raymond (1941), *Les derniers commentateurs alexandrins d'Aristote*, Lille, Facultés catholiques.

VAN RIET, Simone (1965), *Fragments de l'original grec du « De Intellectu » de Philopon dans une compilation de Sophonias*, in *Revue philosophique de Louvain*, vol. lxiii, p. 5-40.

VAN ROEY, Albert (1979), *Fragments antiariens de Jean Philopon*, in *Orientalia Lovanensia Periodica*, vol. X, p. 237-250.

VAN ROEY, Albert (1979), *Les fragments trithéites de Jean Philopon*, in *Orientalia Lovanensia Periodica*, vol. X, p. 135-163.

VAN ROEY, Albert (1984), *Un traité cononite contre la doctrine de Jean Philopon sur la résurrection*, in *ANTIΛΩPON Hommage à Maurits Geerard pour achever l'achèvement de la Clavis Patrum Graecorum*, Wetteren, Cultura, p. 123-139.

VERBEKE, Gérard (1951), *Guillaume de Moerbeke Traducteur de Jean Philopon*, in *Revue philosophique de Louvain*, vol. 49, p. 222-235.

VERBEKE, Gérard (1982), *Some later Neoplatonic Views on Divine Creation and the Eternity of the World*, in *Neoplatonism and Christian Thought*, sous la direction de Dominic J. O'Meara, Norfolk, International Society for Neoplatonic Studies, p. 45-53; 241-244.

VERBEKE, Gérard (1985), *Levels of human thinking in Philoponus*, in *After Chalcedon. Studies in theology and Church history offered to Professor Albert van Roey for his seventieth birthday*, sous la direction de C. Laga, J.A. Munitiz et L. van Rompay, coll. *Orientalia Lovaniensia analecta*, no xviii, Louvain, Peeters, p. 451-470.

VERRYCKEN, Koenraad (1990), *The development of Philoponus' thought and its chronology*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 233-274.

VERRYCKEN, Koenraad (1990¹), *The metaphysics of Ammonius son of Hermeias*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 199-231.

VERRYCKEN, Koenraad (1991), *La psychogonie platonicienne dans l'oeuvre de Philopon*, in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 75, p. 211-234.

WALLIES, M. (1916), *Alfred Gudeman, Ioannes Philoponus. S.A. aus Pauly-Wissowas Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft, Stuttgart, 1915.15 S. gr. 8.*, in *Berliner Philologische Wochenschrift*, no 19, col. 586-590.

WESTERINK, L.G. (1961), *Elias on the Prior Analytics*, in *Mnemosyne*, IVe série, vol. XIV, p. 126-139.

WESTERINK, L.G. (1964), *Deux commentaires sur Nicomaque: Asclépius et Jean Philopon*, in *Revue des études grecques*, no 77, p. 526-535.

WESTERINK, L.G. (1990), *The Alexandrian commentators and the introductions to their commentaries*, in *Aristotle Transformed*, sous la direction de Richard Sorabji, Ithaca, Cornell University Press, p. 325-348.

WESTERINK, L.G. (1990¹), *Introduction. Voir Prolégomènes à la philosophie de Platon*, p. vii-xcix.

WILDBERG, Christian (1987), *Philoponus, Against Aristotle, on the Eternity of the World*, traduction de C. Wildberg et textes introductifs de R. Sorabji et C. Wildberg, Ithaca, Cornell University Press.

WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, V. von (1925), *Lese Früchte CXCI*, in *Hermes*, vol. 60, p. 280-284.